



**HAL**  
open science

# Les études à Paris et à Munich du peintre alsacien Gustave Stoskopf (1887-1894)

Nicolas Stoskopf, Pierre Rézeau, Daniel Zimmer

► **To cite this version:**

Nicolas Stoskopf, Pierre Rézeau, Daniel Zimmer. Les études à Paris et à Munich du peintre alsacien Gustave Stoskopf (1887-1894). 2024. halshs-04406224

**HAL Id: halshs-04406224**

**<https://shs.hal.science/halshs-04406224>**

Submitted on 19 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# **Les études à Paris et à Munich du peintre alsacien Gustave Stoskopf (1887-1894)**

**Correspondance familiale et récit autobiographique sur la vie d'artiste**

**Textes présentés par Pierre Rézeau, Nicolas Stoskopf et Daniel Zimmer**

**Avertissement** : Cet ouvrage a été publié à l'origine sous le titre *Gustave Stoskopf, un étudiant alsacien à Paris, 1887-1894*, à Strasbourg par les Éditions du Signe en 2019 (479 p.) à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Gustave Stoskopf (1869-1944). Le tapuscrit est repris ici intégralement avec la majeure partie des illustrations qui, sauf mention contraire, proviennent des collections de la famille Stoskopf.

Pierre Rézeau est lexicographe, directeur de recherche honoraire au CNRS

Nicolas Stoskopf, petit-fils de Gustave Stoskopf, est historien, professeur émérite à l'université de Haute-Alsace

Daniel Zimmer est docteur en médecine, psychiatre et historien

## Introduction

Le 12 novembre 1887, Gustave Stoskopf, un jeune homme de dix-huit ans, quitte la gare de Brumath, alors en Alsace allemande, et part à Paris pour y apprendre la peinture. Il laisse derrière lui son père Gustave, un petit tanneur qui aurait préféré que son fils travaille avec lui et prenne sa succession, sa mère Caroline, née Goetz, et son frère Charles, âgé de treize ans, souffrant de tuberculose osseuse (ou mal de Pott) et infirme. Cette séparation ne peut encore être comblée, en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que par la correspondance : Gustave décrit à ses parents son voyage, son arrivée à Paris, l'accueil que lui réservent ses cousins, sa découverte de la capitale. Sa mère, et uniquement sa mère, lui répond, si bien que Gustave, dès sa quatrième lettre, prend le parti de remplacer « mes chers parents » par « ma chère maman ».

Cette relation épistolaire entre la mère et le fils s'installe durablement : Gustave père prend très rarement la plume et Charles, qui joint assez souvent quelques mots à ceux de sa mère, se préoccupe surtout des avancées de sa collection de timbres auxquelles Gustave contribue. On pourrait la croire déséquilibrée : Gustave a beaucoup à raconter, sa mère très peu<sup>1</sup> ; son avenir à lui est prometteur : futur artiste de renom, du moins dans son Alsace natale, il sera aussi auteur dramatique, galeriste, journaliste, patron de presse, animateur infatigable de la vie culturelle régionale de 1895 à la fin des années 1930<sup>2</sup>. Au contraire, l'horizon de Caroline est étroitement cantonné : fille de tanneur elle-même, elle a bénéficié d'une éducation soignée à Beblenheim comme pensionnaire de Jean Macé, futur fondateur de la Ligue de l'enseignement, mais la maladie de son fils cadet est une terrible épreuve morale en même temps qu'elle la mobilise de façon permanente<sup>3</sup>. Sa vie, comme celle de Charles, est à Paris, dans ces lettres de Gustave qui leur apportent à tous les deux, sous forme de nouvelles ou de timbres-poste, l'éclaircie indispensable à la poursuite de leur existence. C'est pourquoi, elle entretient avec une certaine ferveur cette correspondance, remplissant jusqu'au bout les feuillets à sa disposition, comme elle le demande aussi, à l'occasion, à son fils. Elle y raconte évidemment la vie quotidienne de la famille, de la tannerie et de Brumath, mais elle fait beaucoup plus que raconter : elle analyse la situation politique en Alsace, commente les nouvelles de Paris envoyées par Gustave, s'occupe surtout de son fils à distance, le conseille, exprime ses doutes et ses inquiétudes, ne manque pas de lui rappeler le sacrifice financier que représentent ses études, le morigène parfois, l'encourage quand il le faut, attend avec

---

<sup>1</sup> De fait, son fils Charles-Gustave Stoskopf n'a fait transcrire dans les années 1990 que les lettres de son père, négligeant celles de sa grand-mère.

<sup>2</sup> Gustave Stoskopf (1869-1944) participe en février 1898 à la fondation du Théâtre alsacien de Strasbourg (TAS) et écrit d'entrée de jeu une pièce emblématique, *D'r Herr Maire*, créée en novembre 1898. Président du TAS à partir de 1901, il enrichit jusqu'en 1907 chaque année le répertoire d'une ou de deux nouvelles pièces ; organisateur d'expositions d'artistes alsaciens depuis 1897, il fonde en 1905 une galerie permanente, la Maison d'art alsacienne qu'il dirige jusqu'en 1919, puis de 1936 à 1939 ; en 1909, il fonde et dirige un quotidien libéral démocrate, la *Strassburger neue Zeitung* qui prend le premier rang dans la presse régionale ; après-guerre, il se consacre davantage à la peinture et anime de 1930 à 1939 plus de 200 soirées dialectales à Radio-Strasbourg.

<sup>3</sup> Elle a en outre perdu deux fils, l'un prénommé également Charles, décédé le 20 juillet 1871 à cinq mois, l'autre, Émile, décédé le 13 août 1879 à six mois.

impatience l'annonce de succès qui lui donneront, peut-être, un avenir. Caroline fait ce qu'il faut pour soutenir l'échange, car elle quête les lettres hebdomadaires de Gustave comme autant de messages d'espoir.

Indépendamment du contexte, l'intérêt de cette correspondance entre une mère et son fils, entre la province et Paris, réside d'abord dans cette tension entre des situations contrastées : d'un côté, la jeunesse, l'apprentissage d'un métier, la vie d'artiste, les bruits et les lumières de Paris, de l'autre, une existence étriquée, la souffrance au quotidien, l'absence de perspectives. D'un côté Gustave, de l'autre Charles et, au centre, une mère qui ne se plaint jamais, au courage admirable, une grande figure de femme intelligente et sensible.

Gustave revient à la maison en juin 1888, puis repart à Paris pour une deuxième année à la fin novembre. Ces vacances réduisent les épistoliers au silence et nous privent du vécu commun de l'été et du début de l'automne. Quand la correspondance reprend plusieurs mois plus tard, on ne sait rien de ce qui s'est passé entre-temps et on ne devine l'emploi du temps du peintre que par l'évocation des tableaux qu'il rapporte à Paris à l'automne suivant pour les montrer à ses maîtres. Il y aura une troisième, puis une quatrième année beaucoup plus courte, de janvier à avril 1891, beaucoup plus difficile aussi à vivre pour Caroline dont on sent le courage fléchir. Au total, Gustave écrit à sa mère une centaine de lettres dont la quasi-totalité (96) a été conservée. Il a dû en recevoir autant, à quelques unités près, mais quatre-vingt lettres seulement de sa mère sont parvenues jusqu'à nous. Cette correspondance est ici publiée de façon intégrale, complétée par deux lettres de Gustave père, datées de 1888, et par quelques échantillons des messages de Charles.

Cette relation privilégiée est interrompue par la mort de Caroline le 6 décembre 1891. Mais l'histoire des études de Gustave Stoskopf ne s'arrête pas là. Elle se prolonge par un court passage à Munich d'avril à juillet 1892, déterminant pourtant dans son évolution artistique, et par deux nouveaux séjours à Paris en 1892-1893 et 1894. Le contenu de ces trois années ne nous est plus connu que par des bribes de correspondance, dont cinq lettres de Gustave Stoskopf lui-même. Complétées par d'autres documents, elles offrent la matière à un épilogue, dans lequel le récit historique reprend ses droits pour expliquer, *in fine*, le retour en Alsace d'un artiste qui espérait bien pourtant pouvoir s'installer à Paris et y faire carrière.

L'ensemble de cette correspondance est écrit en français. Cela ne va pas de soi. Avant la guerre de 1870, la plupart des Alsaciens sont des Français germanophones. En dehors de la bourgeoisie citadine, on parle en famille le dialecte alsacien, on écrit en allemand. La mère de Caroline, morte également très jeune à trente-six ans en 1855, a tenu un journal en allemand. Pour ces protestants luthériens, c'est également la langue du culte. Mais on apprend le français à l'école et on le pratique dans la sphère publique. À la fin des années 1880, la situation a beaucoup évolué et s'est pour ainsi dire inversée : Gustave, né français le 8 juillet 1869, est devenu allemand à la suite du traité de Francfort de mai 1871. Il suit toute sa scolarité en allemand, apprend le français comme une langue étrangère et le pratique sans

doute en famille alors que l'allemand est devenu la langue officielle. Écrire en français dans un cadre familial a donc pour les Stoskopf une signification identitaire et politique, qu'il ne faut néanmoins pas surestimer : personne n'en veut à Charles, qui a quitté l'école depuis quelque temps déjà, d'écrire en allemand ; sa mère emploie dans sa prose de nombreux mots allemands ou recopie la presse strasbourgeoise sans traduire et en utilisant la graphie gothique<sup>4</sup> ; tous écrivent un français truffé de germanismes, d'alsacianismes, trahissant parfois par l'orthographe un accent caractéristique, et, il faut bien le reconnaître, de tours grammaticaux ou orthographiques qui s'éloignent sensiblement du français standard. Ce qui est perdu du point de vue strictement littéraire, voire ce qui gêne aujourd'hui la lecture, contribue en sens inverse à nourrir une valeur ajoutée documentaire à la connaissance des régionalismes du français. Pierre Rézeau, qui en est le spécialiste<sup>5</sup>, présente dans un chapitre placé en fin d'ouvrage, « La langue de la correspondance », une analyse de cette langue française, parlée et écrite dans un environnement germanophone.

Ce que la langue trahit de l'inconfort des Alsaciens en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle est également perceptible dans les cœurs ou dans les têtes. 1887 est à cet égard une année très particulière : l'affaire Schnaebelé, du nom de ce fonctionnaire français attiré dans une sorte de guet-apens de l'autre côté de la frontière et arrêté par les Allemands en avril 1887, ravive la tension franco-allemande et offre au général Boulanger, ministre de la Guerre, l'occasion de s'afficher comme le « général Revanche ». En Alsace, le succès des protestataires aux élections législatives de février 1887 conduit dans les mois qui suivent à un raidissement du régime et à une recrudescence des mesures répressives qui irritent au plus haut point la population<sup>6</sup>. Caroline, très attachée à la France et à la République<sup>7</sup>, s'en fait l'écho auprès de Gustave qui, de son côté, est très mal accueilli par ses camarades parisiens : s'il est discret sur les moqueries que lui vaut son fort accent, il ne peut, même s'il ne veut pas trop inquiéter ses parents, passer sous silence les reproches qui lui sont adressés de ne pas opter pour la France et de rester un Alsacien allemand. Sa mère s'en indigne et laisse échapper, le 7 mars 1888, un cri du cœur : « On est pourtant alsacien avant d'être français et allemand ». Cette prise de conscience politique, pour ainsi dire à la base, précède d'une bonne dizaine d'années une prétendue invention de l'alsacianité par les élites intellectuelles et artistiques au tournant du siècle suivant<sup>8</sup> que ces dernières ne feront que révéler et exprimer. Quant à Gustave, il finit

---

<sup>4</sup> Le livre de compte de la tannerie Stoskopf de cette époque mélange sans logique apparente français et allemand.

<sup>5</sup> Auteur de nombreux dictionnaires sur les variations régionales du français, les onomatopées, les expressions quotidiennes, Pierre Rézeau a notamment publié le *Dictionnaire des régionalismes du français en Alsace*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, réédité sous le titre *L'Alsace au fil des mots*, Strasbourg, Vent d'Est, 2015.

<sup>6</sup> Voir François Igersheim, *L'Alsace politique, 1870-1914*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2016, p. 53-59.

<sup>7</sup> On a retrouvé dans la maison familiale un médaillon en plâtre à l'effigie de Gambetta.

<sup>8</sup> Idée abondamment ressassée par l'historiographie régionale depuis des lustres. Voir par exemple Jean-Claude Richez, « L'Alsace revue et inventée », *Alsace imaginaire. Symboles, fantasmes et rêves, Saisons d'Alsace*, n°

par s'intégrer, grâce notamment au réconfort que lui procure la fréquentation des Alsaciens de Paris, mais reste lucide sur les différences de comportements entre les Allemands et les Français, ou plutôt les Parisiens, prompts à s'échauffer et à manifester sous n'importe quel prétexte. S'il reste à distance de la politique, suivant en cela les conseils de sa mère, il est très hostile au nationalisme français, aux revanchards et se montre résolument pacifiste tout comme sa mère pour qui la crainte d'une nouvelle guerre franco-allemande est une véritable hantise.

Ces éléments familiaux, linguistiques et politiques constituent l'arrière-plan de ce qui fait l'intérêt majeur de ce document, la formation d'un jeune artiste à Paris dans les années 1880. On lira dans le préambule qui suit comment un fils de tanneur peut échapper au destin qui l'attend et se voir offrir par ses parents plusieurs années d'études à Paris qui mènent à une carrière restant pourtant incertaine... Patronné par le peintre alsacien Louis Schützenberger, Gustave Stoskopf fréquente d'abord l'académie Colarossi où il est l'élève de Raphaël Collin, puis s'inscrit à la rentrée 1888 à l'académie Julian et devient l'élève de Jules Lefebvre, de Lucien Doucet et de Jean Benjamin-Constant. Vis-à-vis de sa mère, et plus largement de ses parents, Gustave a le souci de documenter le contenu de ces études : il décrit la vie des ateliers, énumère les sujets d'esquisses, commente, avec une certaine sévérité, les tendances artistiques du moment, explique les obstacles à surmonter pour s'inscrire aux Beaux-Arts ou pour être reçu au Salon, etc. Le jeune homme timide et quelque peu naïf des débuts prend évidemment peu à peu de l'assurance et affine son jugement. Mais il y a aussi tout ce qu'il ne peut pas dire lorsqu'il s'adresse à sa famille, laissant parfois le lecteur curieux sur sa faim.

Heureusement, il a laissé également un récit autobiographique rédigé en allemand et intitulé *Buntes Allerlei aus dem pariser Künstlerleben (Pot-pourri coloré sur la vie d'artiste à Paris)*. Le manuscrit se compose d'une quarantaine de récits pourvus chacun d'un titre et couvrant au total cent cinquante feuillets environ. La moitié d'entre eux sont classés par l'auteur qui ébauche ainsi un plan, le reste étant en vrac. Si les trois premiers sont recopiés proprement, les autres sont encore à l'état de brouillons, ou simplement d'ébauches, avec des ratures, des versions B et C, des maladresses de style, des contenus très inégaux en intérêt, etc. Il s'agit manifestement d'un projet inachevé, non travaillé et assez vite laissé dans cet état d'abandon. Il n'est pas daté, mais certains indices laissent à penser que Gustave Stoskopf a commencé à écrire dès 1891 et qu'il en a poursuivi la rédaction au cours des années suivantes. Il tenait là un sujet qui pouvait intéresser un public germanophone, avide de détails sur la vie d'artiste dans la capitale des arts. Pourtant ce n'est pas comme mémorialiste qu'il se fera connaître à Strasbourg, mais plutôt comme chansonnier et poète satirique. Même à l'état d'ébauche, c'est un témoignage assez rare qui complète la correspondance en offrant un autre point de vue, d'abord le recul de celui qui regarde son vécu estudiantin avec détachement et

---

119, printemps 1993, p. 83-93 ; Alfred Wahl et Jean-Claude Richez, *L'Alsace entre France et Allemagne (1850-1950)*, Paris, Hachette, 1993, p. 236-240.

ironie, sans se prendre au sérieux et sans chercher à jouer les importants de celui qui « a étudié les Beaux-Arts à Paris » ; bien au contraire, il met sa verve au service d'une satire des mœurs artistiques de son temps, des modes et de tous les faiseurs qui se haussent du col aux dépens du véritable talent. Il y raconte également des épisodes et des pratiques estudiantines dont il s'est bien gardé de parler à sa mère. Si ce manuscrit a été abandonné en l'état, c'est parce que Gustave Stoskopf a été rapidement absorbé par d'autres projets et que le sujet perdait à ses yeux de son intérêt au fur et à mesure qu'on s'en éloignait dans le temps. Entièrement déchiffré et retranscrit par Daniel Zimmer, puis traduit<sup>9</sup> et adapté<sup>10</sup>, il est ici publié partiellement sous forme d'encarts qui accompagnent la correspondance dans sa progression chronologique.

Sur l'insistance de son fils, Gustave Stoskopf a également commencé dans les années 1930 à rédiger en allemand ses Mémoires. Il s'est arrêté au premier chapitre *Aus meinen jungen Jahren* (*Mes jeunes années*), qui compte trente-cinq pages dactylographiées. Le dernier paragraphe intitulé « *Wie ich Maler wurde* » (« Comment je devins peintre ») raconte les circonstances qui lui ont permis d'échapper à la tannerie et de prendre le train pour Paris en ce jour de novembre 1887.

Grâce à ces trois documents inédits, exhumés des archives personnelles de Gustave Stoskopf, correspondance familiale, récit autobiographique et fragment de Mémoires, on peut présenter une œuvre originale qui, par ses différentes facettes, enrichit notablement nos connaissances sur la formation académique des artistes dans le Paris de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les mentalités de l'époque à Paris et en Alsace et sur la jeunesse d'un acteur majeur de la scène artistique et culturelle alsacienne de 1895 à 1940. Mais au-delà de cette valeur documentaire, on y trouvera ce supplément d'âme, cette dimension humaine et affective apportée par l'écriture autobiographique, qui en fait une œuvre attachante, voire émouvante.

---

<sup>9</sup> Par Daniel Zimmer également et, pour une part, par Christine Bacconnier et Nicolas Stoskopf.

<sup>10</sup> Sans trahir la pensée de l'auteur, la traduction favorise une réécriture qui permet de gommer les imperfections du manuscrit en allemand. Certains titres ont été modifiés en fonction de l'emplacement choisi pour la publication de l'extrait. Les mots en français dans le texte sont mis en italiques sauf les noms de lieux et d'institutions. .

## Note pour l'édition

La correspondance entre Gustave Stoskopf et sa mère est publiée de façon intégrale, telle qu'elle est conservée, de novembre 1887 à avril 1891. La transcription en a été faite par Jacqueline Stoskopf. L'orthographe a été corrigée en fonction des normes actuelles, y compris pour les noms propres (sauf quand les fautes trahissent une prononciation caractéristique), les abréviations non courantes développées (sauf pour les en-têtes et les signatures, laissés tels quels), la ponctuation aménagée. Mais on s'est gardé de toute autre intervention sur le texte, si ce n'est en mettant entre crochets [], pour faciliter la lecture, la correction d'une graphie ou d'une expression propre au français d'Alsace et la traduction d'un terme allemand. Quand la citation allemande dépasse quelques lignes, elle est traduite et cette traduction est signalée en note. En annexe, « La langue de la correspondance » reprend et explicite la plupart des faits de phonétique, de morphologie, de syntaxe et de vocabulaire (ces derniers étant signalés dans le texte par un astérisque pour leurs premières occurrences) qui donnent à ces textes une coloration caractéristique du français ordinaire des Alsaciens du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le travail d'édition a d'autre part consisté à expliciter autant que possible les événements, les lieux, les personnes évoqués par les épistoliers. Les informations sont données en note de bas de page ou en annexe : un « Répertoire des relations de la famille Stoskopf » permet au lecteur de savoir « qui est qui » et de comprendre les liens familiaux. La tâche n'est pas aisée ni pour l'édition, ni pour la lecture tant la connaissance des personnes est implicite pour les épistoliers et les dispense souvent d'indiquer à la fois prénom et nom. On ne peut donc avoir réponse à tout. La contribution de Georges Strohl, expert en généalogie, a été déterminante, notamment pour les informations concernant les familles Ernst, Ertz, Maret, Schott, Sonntag, Stempfer, Thiébault, Walter.

La recherche documentaire est aujourd'hui grandement facilitée par les instruments de recherche en ligne dont la consultation ne peut être signalée pour chaque information glanée. Ont été régulièrement consultés :

- État civil du Bas-Rhin, base Adeloch, Archives départementales du Bas-Rhin (ADBR).
- Recensement de population de 1885 à Brumath, base Ellenbach, ADBR.
- Généalogies privées, Généanet.
- Presse (*Figaro*, *Intransigeant*, etc.), revues (*Revue alsacienne*), *Annuaire-Almanach du commerce...*, etc., BnF-Gallica.
- Élèves et professeurs de l'académie Julian, <https://sites.google.com/site/academiejulian/>
- *Matrikelbücher* 2 et 3 (1841-1920) de l'Académie des beaux-arts de Munich, <https://matrikel.adbk.de/matrikel>
- Wikipedia.

Mais toutes les données ne sont pas encore accessibles en ligne. La consultation de la *Strassburger Post* de 1887 à 1891 a été grandement facilitée par la mise à disposition d'une version numérisée par Jérôme Schweitzer, directeur du développement des collections de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNUS).

Parmi les autres instruments de recherche consultés, on peut citer : le cadastre de Brumath (ADBR 3P255), la collection du *Zornthal-Bote* (BNUS), le *Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne* (NDBA), les registres de la paroisse protestante de Brumath, les dictionnaires biographiques d'artistes (Benezit et divers).

Les autres ressources archivistiques ou bibliographiques consultées sont citées en note.

Quant aux illustrations, elles proviennent toutes des archives et collections familiales, sauf mention contraire. La concordance des œuvres, souvent non datées, avec le texte n'est pas



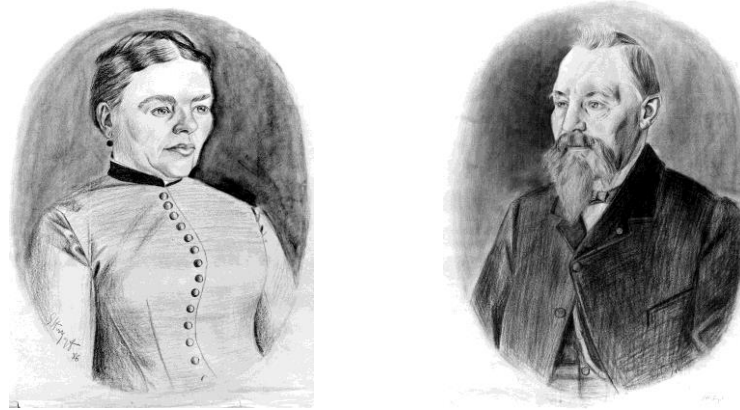
toujours manifeste et leur placement est parfois quelque peu arbitraire. Toutes les œuvres présentées datent néanmoins de cette période d'études.

Que soient enfin remerciés ici ceux ou celles qui ont prêté leur concours à la réalisation de cet ouvrage : Christine Bacconnier, Barbara Gatineau, Jean-Noël Grandhomme, Francis Hirn, François Igersheim, Benoît Jordan, Daniel Karol, Alexis Lafont, Anne-Doris Meyer, Jérôme Schweitzer, Jean-Charles Spindler, Georges Strohl et Georges Zimmer.

## Préambule : « comment je devins peintre »

Dans ses Mémoires *Mes jeunes années*, Gustave Stoskopf raconte avoir toujours griffonné des têtes sur des bouts de papier. Il fait dans son enfance la connaissance à Brumath d'un très vieux monsieur, peintre et décorateur, qui s'intéresse à tout et lui ouvre sa bibliothèque : il y découvre les biographies de peintres et admire particulièrement les portraits d'hommes célèbres. Mais c'est à Strasbourg, auprès de son oncle, le lithographe Auguste Munch, qui a épousé la sœur de sa mère, que sa sensibilité artistique s'éveille vraiment. Fréquentant la *Realschule* de Strasbourg (futurs collège et lycée Kléber), il prend ses repas de midi chez les Munch, 6, rue Brûlée. Outre la sincère admiration qu'il voue à son oncle, auteur de lithographies fameuses du bombardement de Strasbourg en 1870, il aperçoit de la terrasse de l'immeuble l'atelier du peintre Alfred Touchemolin (1829-1927), bientôt remplacé par une artiste d'origine munichoise, Antonie Boubong (1842-1908). Celle-ci l'invite à voir ses œuvres et accepte de lui donner des leçons.

Mais son père n'entend pas favoriser sa vocation naissante et le fait entrer à seize ans dans la modeste tannerie familiale de Brumath. Gustave s'y résout à contrecœur et travaille très mal. La relation entre le père et le fils devient rapidement conflictuelle : le premier reproche au second d'être le plus mauvais apprenti qu'il ait jamais eu et le charge des travaux les plus pénibles. C'est un véritable cauchemar ! Retourner chez l'oncle Munch pour y apprendre la lithographie est un moment envisagé, mais ne serait qu'un pis-aller.



### Les époux Sengel

Dessins signés et datés 1886 (décembre pour le portrait du commandant Sengel).

C'est alors qu'intervient la Providence. Elle s'incarne dans une amie de la mère de Gustave, « Madame la Commandant Sengel », épouse d'un vétéran des armées de Napoléon III et ancien combattant de la guerre de Crimée. Celle-ci rencontre chez ses amis Ulrich, propriétaires du moulin de Weyersheim, à 7 km de Brumath, le peintre Louis Schützenberger (1825-1903) qui y fait un séjour au cours de l'été 1886. Issu d'une famille de brasseurs strasbourgeois, c'est un artiste reconnu, plusieurs fois médaillé au Salon. D'abord sceptique, il

accepte finalement devant l'insistance de madame Sengel de recevoir le jeune homme et de donner son avis. Le père et le fils, ce dernier muni de ses dessins et du portrait de son grand-père, attellent le vieux cheval de la tannerie au char à bancs et partent un beau jour pour Weyersheim. On imagine aisément leur angoisse avant cette entrevue d'autant qu'il est convenu que l'un et l'autre se rangeront au jugement rendu, quel qu'il soit.



### **Portrait de Jacques Goetz, grand-père de l'artiste**

Huile sur toile signée et datée juin 1886 à droite. Un des tout premiers tableaux de l'artiste, qui n'a pas encore 17 ans, présenté à Schützenberger à Weyersheim



### **Vieillard au collier de barbe**

Dessin au crayon signé en bas à droite, non daté, mais appartenant à la série de 1886.

Lorsqu'il voit les travaux du jeune homme, Louis Schützenberger laisse échapper : « Mais on dirait un Holbein ! » Et la sentence suit d'elle-même : il explique au père qu'il ferait bien de laisser son fils devenir peintre, mais lui conseille d'attendre encore un an avant de lui faire commencer des études. Sur le chemin du retour, « le cheval, raconte Gustave, trottait

joyeusement vers la maison où ma mère nous attendait impatiemment. À mon regard brillant de joie, elle comprit immédiatement que la sentence avait été favorable. Au fond d'elle-même, ma bonne mère n'eut pas de regret, tant elle savait que l'avenir de la tannerie était incertain et que c'était la meilleure solution, car, que je sois inapte au métier de tanneur, elle en était convaincue depuis longtemps. »



### **Les parents Stoskopf chez le photographe**

Gustave père (1844-1900) et son épouse Caroline (1842-1891).

Gustave Stoskopf consacre à cet épisode le premier récit de *Buntes Allerlei...* Par pudeur et respect pour ses parents, mais aussi sans doute par ce goût de la mise en scène qui fit de lui un auteur dramatique, il s'invente des tuteurs, un oncle et une tante qui sont épiciers et n'entendent rien à l'art. C'est avec eux qu'il a maille à partir pour réaliser sa vocation...

#### **Comment je devins peintre**

Ma tante et mon oncle étaient épiciers. Ils me prirent chez eux pour m'élever de façon stricte et modeste. Mon oncle était un brave homme qui portait au plus haut des ambitions humaines l'art de moulinier le poivre et le café ; il n'était pas peu fier de l'emporter dans cet art sur tous ses concurrents. Le petit magasin ressemblait de la première heure jusque tard le soir à un pigeonnier que fréquentaient jeunes et vieux. Mon oncle s'occupait des plus jeunes pour lesquels il avait toujours un mot aimable, spécialement pour les servantes qu'il aimait, avec diplomatie, faire parler de leur fiancé. Ma tante avait la clientèle de base, car elle était dévote et pleine de bons principes ; elle s'intéressait à ce que les gens avaient fait de mal. Elle avait la dent dure et je l'ai entendue maugréer plusieurs fois sur la culpabilité de l'humanité. Avec moi, elle était bienveillante : « Tu vois bien, me disait-elle souvent, ce que nous faisons est pour toi, car nous n'avons pas d'enfant. » Naturellement, cela m'inspirait un respect sacré et je vénérâis oncle et tante comme il convenait.

J'ai été très tôt initié aux secrets du commerce ; j'apportai ma première contribution au métier par la confection de sacs. C'était du moins l'idée de mon oncle. Malheureusement, cette relation sans nuage ne dura plus longtemps, car c'est de cette époque que date mon fâcheux penchant pour le dessin. Au début, l'oncle y fit peu attention. Jour après jour, je m'enhardis au point de m'attaquer au visage respectable de mon oncle, dont je fis le portrait. Ce qui le mit particulièrement en colère, c'étaient quelques petites taches habilement placées sur le nez, qui trahissaient le priseur de tabac invétéré, une habitude que ma tante n'avait cessé de combattre. Pour cette raison, c'est elle qui eut à surmonter les premiers reproches. Mais pour être complet, il faut aussi mentionner que je reçus là mes premiers coups de bâton.

Malheureusement, cela n'eut aucun effet sur mon fâcheux penchant pour le dessin qui gagna tous les jours un peu plus de terrain. Les relations avec mon oncle ne cessèrent de s'aigrir, surtout quand il me montrait l'art de moudre le poivre et le café et prétendait m'initier peu à peu à tous les secrets de sa science. Je rêvais de Raphaël et de Léonard et de Michel-Ange... De ce manque d'intérêt pour son enseignement, il en tira cette sentence : « De toi, il n'y a rien à attendre ! » Cette conclusion ne changea rien et lorsque je lui déclarai finalement de façon très ferme que je voulais devenir peintre, c'en fut trop pour ce brave homme : « Qui nous a mis cet œuf de coucou dans la famille, gémissait-il ; depuis l'époque de l'arrière-grand-père, il n'y eut qu'une tradition dans cette famille, travail sérieux, esprit d'épargne et amour de l'ordre, que des qualités qui ne caractérisent pas un peintre ! » De même, la tante n'était pas avare en prédictions et combinait tout ce qu'elle avait lu ou entendu sur les peintres : vus à travers ses lunettes, ils appartenaient tous à la classe des galériens ou des bandits<sup>11</sup>. Tous les projectiles de sa rhétorique se fracassaient sur la cuirasse de ma conviction ! Oh ! si j'avais écouté oncle et tante, je serais maintenant dans leur boutique, je vendrais comme eux du sel et du poivre, j'aurais pu peut-être, avec le temps, devenir à part entière leur confrère.

Hélas, hélas, il devait en être autrement. Le destin voulut qu'au même moment séjourne dans les environs un peintre connu dans le pays entier. Après beaucoup de réticences, mon oncle se mit en marche avec moi pour aller consulter cet oracle. Lorsque le brave homme lui tendit mes travaux, il me regarda droit dans les yeux et dit sur un ton sévère à mon oncle : « Vous devez laisser ce jeune homme devenir peintre. » Mon oncle s'évanouit à moitié et je vis couler les larmes de l'émotion dans les yeux du grand homme qui fut pour moi à partir de ce jour le plus grand peintre du monde et plus sage que Salomon.

Ainsi, je devins malgré oncle et tante, malgré la parentèle, malgré tous les cancaniers, peintre.

En attendant d'avoir dix-huit ans, Gustave passe encore une année en Alsace. Il croit bien faire en prenant, sur les conseils d'un ami, des leçons à Strasbourg chez un jeune professeur de dessin, tout juste revenu de Paris avec une collection de modèles en plâtre. Là, il apprend à figoler ses dessins avec des estompes. Lorsqu'à la fin de l'été 1887, très fier du résultat, il montre ses derniers travaux à Louis Schützenberger, ce dernier lève les bras au ciel : « Pour l'amour du ciel, que vous est-il arrivé ? Faites tout votre possible pour oublier ce que vous avez appris là et retournez dans les plus brefs délais à votre manière précédente ! » Le jeune Gustave sort un peu décontenancé de cette entrevue, mais il comprend que ses dessins si léchés ont perdu le caractère qui faisait la force de ses premiers essais.

Quelques semaines plus tard, le 12 novembre 1887, il prend à la gare de Brumath le train pour Paris.

---

<sup>11</sup> De fait, « être artiste avait mauvaise presse », confirme Anne Martin-Fugier, *La Vie d'artiste au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Audibert, 2007, p. 15.



**Autoportrait à 17 ans et demi**  
Dessin au crayon signé et daté du 18 février 1887

## Premier séjour : novembre 1887 – juin 1888

Paris, le 13 [novembre]

Mes chers parents, cher Charles,

Seulement quelques mots ; je suis bien arrivé ce matin et j'ai rencontré M. Durand à la gare ; le voyage s'est bien passé ; toute la famille Gary, Durand et Christine sont réunis à déjeuner et ils se joignent à moi pour vous embrasser tous, et nous avons bu à votre santé, et mangé du kougelhopf, raisins, etc., ainsi que le vin blanc d'Alsace. Je cède ma place à ma tante Christine qui veut continuer enfin [afin] que le papier ne soit pas vide. Demain, je déjeune chez ma tante Louise<sup>12</sup>.

Je vous embrasse donc de tout mon cœur,  
Gustave<sup>13</sup>.

La signature de tous ceux qui ont assisté au déjeuner :

Dorothée Sonntag, mille remerciements ; Louise Sonntag ; Fine Gary ; H. Gary ; E. Gary ; Albertine Gary ; Eugénie Gary ; Durand ; L. Durand ; C. Sonntag.

Chers amis,

Vous pensez sans doute beaucoup à Gustave aujourd'hui. Le voilà donc parmi nous après avoir passé un bon voyage et il a l'air d'être content et ici on ne peut faire autrement : toute la jeunesse est là, et Eugénie et lui se rappellent les épisodes de leur enfance.

Demain, il va aller chez M. Schützenberger qui ne demeure pas loin de chez Louise et, après cette visite, il vous écrira, vous aurez sans doute des nouvelles mercredi, car je pense que demain il sera trop tard pour que la lettre parte.

Espérons maintenant qu'il réussisse, c'est notre désir à tous.

Tout le monde me charge de vous remercier pour tout ce que tu nous as envoyé. Pourquoi faire tant de frais ? Vraiment, c'est trop de gâteries, ils se sont tous régalez à déjeuner. Léon joue en ce moment du violon, ils ont l'air fous, toute cette jeunesse, ils chantent *En revenant de la revue*<sup>14</sup>.

Je suis heureuse d'apprendre l'amélioration de la santé de Charles. Peut-être qu'après quelques années de séjour à Kreuznach, il sera entièrement remis<sup>15</sup>. Il m'a semblé être un moment à Brumath en voyant Gustave. Je cesse, car on me dérange à chaque instant. Enfin soyez tranquilles sur son sort, on fera tout ce qu'on pourra pour lui.

Nous vous embrassons tous de cœur\* et encore mille fois merci,  
votre toute dévouée Christine.

---

<sup>12</sup> Qui a épousé le relieur parisien, Édouard Gary.

<sup>13</sup> Christine Sonntag prend ensuite le relais.

<sup>14</sup> Chanson de Delormel et Garnier, créée par Paulus à l'Alcazar en 1886 en l'honneur du général Boulanger, ministre de la Guerre dans les cabinets Freycinet et Goblet, de janvier 1886 à mai 1887.

<sup>15</sup> Charles, frère cadet de Gustave, a fait une cure à Bad Kreuznach, près de Mayence, au cours de l'été 1887.

Avenue Parmentier 103. Paris, le 15 novembre 1887

Mes chers parents, cher Charles,

Hier lundi, nous avons été, Dorothée et moi, déjeuner chez M<sup>me</sup> Gary<sup>16</sup> ; de là nous avons été à la Belle Jardinière, qui est un très beau magasin, acheter mon pardessus et un parapluie (à 70 fr et à 6 fr). De là, nous nous sommes mis en route pour la rue Barras<sup>17</sup>. Il faisait un temps affreux, la neige tombait pendant toute la journée, et dire encore que nous avons fait le chemin en vain, car arrivés chez M. Schützenberger, on me dit que ce monsieur n'était pas encore là et qu'il reviendra seulement dans quelques jours à Paris.

C'est embêtant sûrement, mais ça n'est pas un malheur. À qui la cause ? Quand j'étais chez M. Goetz<sup>18</sup>, il m'avait dit la même chose qu'à M<sup>me</sup> Sengel, que M. Schützenberger partirait à la fin du mois d'octobre, puis je lui ai dit que je me mettrais donc en route pour Paris en quinze jours. À ce qu'il paraît, M. Schützenberger a changé pendant ce temps son idée et il n'est pas parti comme il avait d'abord l'intention. Tu t'informerai donc quand il arrivera à Paris, ou bien tu iras toi-même chez M. Goetz comme tu avais quand même l'intention, ou tu donneras peut-être la commission à M<sup>me</sup> Sengel.

Ce soir, nous irons chez M. Silbereisen à cause du logement et le restaurant, de sorte que je me pourrai installer à la fin de la semaine. J'aurai alors jusqu'à l'arrivée de M. Schützenberger le temps de visiter les musées, surtout le Louvre où je pourrai faire des esquisses d'après des tableaux. Pour cela, il ne faut pas de carte, seulement quand on emmène un chevalet. Je perds donc tout au plus huit jours et ceux-là, je tâcherai de les bien remplir. Pendant ce temps, je serai aussi plus au courant du français. Je parle pendant toute la journée et ça va encore mieux que je l'aurais cru.

À toi maman et à Charles, qui, vous, ne connaissez pas Paris, je veux vous raconter l'impression que m'a faite cette ville immense, ainsi que mon voyage. À partir de Brumath donc, nous étions encore cinq dans le compartiment, deux vieilles gens qui allaient à Nancy, un jeune homme qui descendait à Saverne et ma compagne de voyage, l'Alsacienne. Le temps me passait assez vite et on arrivait à Deutsch-Avrincourt sans qu'un autre voyageur entrât dans le compartiment. Là, je vis le dernier *Helm* [casque] prussien, un gendarme regardait dans chaque coupé\* et, là où il y avait des jeunes gens, il les questionnait ; moi, il me demanda d'où j'étais et l'âge ; et quand j'ai vu qu'il voulait continuer à m'embêter, je lui montrai mon passeport ; puis allait à une autre porte commencer avec les mêmes questions. Enfin le train se mit en route et en quelques minutes on était à Avrincourt sur le sol français. Là, tout le monde descendait, entraînait dans la toine [douane] et de là, dans la salle d'attente. Bientôt, on est de nouveau en route pour notre but de voyage. Les coupés des wagons sont plus bas que les nôtres, le chauffage moins bon car on se brûle presque les pieds pendant qu'on grelotte en haut.

En troisième, on voit dans chaque compartiment et on entend ce qu'on parle dans tout le wagon. Dans notre wagon, il n'y avait presque rien que des Alsaciens et surtout des jeunes

---

<sup>16</sup> Qui habite 20, rue des Grands-Augustins dans le VI<sup>e</sup> arrondissement.

<sup>17</sup> Louis Schützenberger demeure en réalité rue Joseph-Bara dans le VI<sup>e</sup> arrondissement. Il n'y a pas de rue Barras à Paris.

<sup>18</sup> Il s'agit probablement de Jean-Philippe Goetz, rentier à Strasbourg, présenté au moment de sa mort en novembre 1889 (voir *infra*) comme un « protecteur » de Gustave.



gens qui s'amusaient à crier « Vive la France », à gronder contre les Prussiens et de faire des mauvaises plaisanteries, de sorte que tout le monde dans le wagon s'amusait. Ça devait être un plaisir de dire là des choses qu'on punirait chez nous de six mois et de plus. Mais peu à peu, ça devient plus calme et on entendit un concert de ronflements. Nous étions de nouveau quatre dans mon coupé et chacun s'installait dans un coin. À une heure, on arrivait à Nancy ; le conducteur fait la [le] contrôle des billets et il est très poli, ma foi, autrement que les *Schaffners* [contrôleurs] allemands. C'est à Nancy qu'on vit les premiers soldats français : ils n'ont pas l'air si *stramm* [raide] que les Allemands, leurs habits produisent un grand effet. À partir de Nancy, tout le monde se mit de nouveau dans son coin pour sommeiller.

Enfin, la première lueur du matin apparaît, on entend dans les villages qu'on traverse sonner les cloches du matin ; c'est alors que je pense à vous et je vous envoie le bonjour ; on commence à voir le sol de la France, les montagnes et les fleuves, plus qu'on avance plus la nature s'éveille et on voit de temps en temps les paysans qui travaillent dans les champs malgré le dimanche, comme c'est d'ailleurs partout en France et surtout à Paris, et on se demande si ces pauvres gens n'ont donc pas de repos ; ne vous inquiétez pas, ils ont leur dimanche le lundi, leur livre de cantiques, c'est une bouteille de vin, et leur dieu, c'est Gambrinus<sup>19</sup>.

Mais revenons à notre voyage, bientôt on se voit dans les environs de Paris, on traverse des parcs et des beaux jardins avec des villas magnifiques, c'est là où passent beaucoup de Parisiens la belle saison, c'est là que demeurent ceux qui ont fait leur fortune à Paris. Peu à peu on s'aperçoit qu'on est à Paris, partout les grandes cheminées fument, partout on travaille.

Nous voilà dans la gare, on descend, on regarde, mais personne est là qui vous attend. La paysanne qui a voyagé avec moi et qui ne sait pas un mot de français, vient à moi et chacun pensait à ça : est-ce qu'on nous a oubliés ? Nous savions pas qu'on ne permet pas aux gens d'entrer dans l'intérieur de la gare. Enfin nous étions contents tous les deux quand, en sortant, nous nous aperçûmes qu'on nous avait pas oubliés.

Le charmant M. Durand va avec moi à la toine [douane] où on ouvre la malle, je déclare mes choses et on ne me dérange rien (ça m'a coûté 6,80 fr). Puis on se met en route sur la voiture de M. Durand, c'est un charmant équipage, et Charles regarderait joliment s'il voyait ce cheval si petit et cette voiture si légère ; on fut bientôt arrivé ; à midi, tout le monde était réuni et on passait une agréable après-midi. Vers le soir, Léon, Charles et moi, nous accompagnons la famille Gary à la maison. C'est très loin des Durand et il y avait à voir beaucoup de choses. Ces grandes maisons avec ces magasins superbes, ces théâtres, ces monuments, cette foule de voitures qui passent avec une si grande rapidité dans les rues, ça serait quelque chose pour moi sans doute, de conduire là dans ce tas de monde et de voitures, de crier « Ho ! Ho ! de la place ! Mais nom d'un chien, est-ce que vous n'avez pas entendu ? » et les gamins à qui sont adressés ces mots se mettent à gronder contre le cocher qui les aurait presque renversés. On est tout à fait étourdi de cette masse de lumière, de ces cris, de cette foule de gens qu'on ne connaît pas.

Enfin, nous retournions après avoir dit adieu à la famille Gary. A six heures, nous arrivions à la maison et, après le dîner, nous buvions un bock et puis, de [à partir de] neuf heures, j'ai

---

<sup>19</sup> Héros légendaire, roi mythique de Flandre et de Brabant, inventeur de la bière houblonnée, patron des brasseurs.

déjà rêvé de vous et de Brumath. Le lendemain à neuf heures, j'étais complètement reposé, et puis nous nous mirent [mêmes] en chemin pour suivre\* l'aimable invitation de M<sup>me</sup> Gary de déjeuner chez eux. Les enfants n'y étaient pas. Eugénie qui est devenue une grande demoiselle et sa sœur travaillent trop loin de leur domicile, ainsi que leur frère.

Je n'ai plus le temps de relire ma lettre, parce que ça serait sans cela trop tard pour la mettre à la poste. Je vous embrasse donc, mes chers parents, ainsi que toi, mon cher Charles, et je vous dis bien des compliments de la part de la famille Gary et Durand et un compliment à part de M. Durand au buveur de bocks.

Votre fils dévoué et ton frère qui t'aime de tout son cœur,  
Gustave.

Dites bien des choses de ma part à M. et M<sup>me</sup> Sengel ainsi qu'à tout le voisinage et à tout le monde que je connais.

Charles Sonntag dit bien le bonjour à ses sœurs. Demain, on enverra le cadeau de nocces à Léonore<sup>20</sup>, il est magnifique.

Tu me diras toujours comment va Charles.

Mes chers amis,

Gustave vous dit qu'il prendrait son hôtel pour le commencement de la semaine. Moi, je vous dis il restera avec nous jusqu'à ce que nous aurons vu M. Schützenberger et ensuite, nous lui chercherons logement et nourriture. Nous allons ce soir voir M. Silbereisen.

Toute à vous d'amitié et soyez sans inquiétude,  
Dorothee Sonntag.

---

Brumath, le 19 9bre [novembre] 87

Mon cher Gustave,

Nous avons été bien contents d'apprendre par tes lettres que tu as fait un bon voyage et que tu as été si bien reçu. La description de ton voyage nous a bien intéressés et je pense que tu continueras toujours à nous écrire de longues lettres et nous donner tous les détails que [de] ce que tu fais. De cette façon, nous nous sentirons toujours plus près de toi.

Dimanche, nous avons bien souvent parlé de toi et nous aurions bien voulu être un peu avec vous tous. Charles est bien philosophe, il se console très bien de ton absence, il m'a dit : « Pourquoi m'ennuyer après\* Gustave ? N'est-il pas déjà souvent parti et m'a laissé seul ? », mais au fond il te regrette pourtant un peu. Heureusement qu'il se sent toujours très bien depuis ton départ et qu'il a toujours trouvé à se distraire, d'abord il a lu le *Tour du monde*<sup>21</sup>, ce qui l'a fort intéressé et puis, tous les soirs, les journaux. Il te recommande de bien te tenir à l'écart en cas de révolution car en lisant la *Post*<sup>22</sup>, on croirait qu'elle va éclater d'un jour à

---

<sup>20</sup> Léonore (Eléonore pour l'état civil) Stoskopf, d'Ingwiller, s'est mariée le 29 octobre 1887 avec Adolphe Weick. Le cadeau de noce des Stoskopf de Brumath (des couteaux) a dû être commandé à Léon Durand, orfèvre à Paris. C'est pourquoi il est envoyé de Paris.

<sup>21</sup> *Le Tour du monde, nouveau journal des voyages* est un hebdomadaire paraissant à Paris depuis 1860.

<sup>22</sup> La *Strassburger Post*, quotidien strasbourgeois fondée en 1882, apparaît comme l'organe de la bourgeoisie allemande immigrée libérale. C'est le journal auquel les Stoskopf font le plus souvent référence. Bien que le titre

l'autre. Il me charge aussi de te dire que tu es dans l'erreur avec Gambrinus, que les Français doivent plutôt avoir Bacchus.

Je n'étais pas trop étonnée en apprenant que M. Schützenberger n'était pas encore à Paris. Tu dois bien te rappeler que je l'avais dit qu'on devrait encore s'informer s'il était réellement parti et que tu n'avais rien\* à te presser. J'ai donc de suite écrit à Tante pour prendre des informations<sup>23</sup>. M. Goetz lui a dit qu'il le verra encore vendredi et alors Tante m'écrira de suite. M<sup>me</sup> Schützenberger était malade, c'est ce qui a occasionné [occasionné] le retard. Je pourrai donc t'annoncer son arrivée dans ma prochaine lettre. Tu répondras d'abord à celle-ci.

Je pense que jusqu'à\* l'arrivée de M. Schützenberger, tu auras trouvé à t'installer et à t'habituer un peu à cette vie de Paris ; naturellement quand tu ne seras plus en visite\*, elle ne sera plus aussi agréable comme\* maintenant. Étais-tu déjà chez Silbereisen et chez les Stempfer ? La sœur de Sengel était encore chez nous le jour de ton départ, elle avait un petit paquet que tu aurais dû emporter.

En fait de nouvelles, je ne sais\* guère t'en donner. Il fait très froid depuis deux jours, de sorte qu'on est très occupé à tout abriter ; hier, ils ont mis les rosiers en terre\*. Papa a l'intention de faire faire un calorifère pour pouvoir continuer à travailler cet hiver. Tu vois combien il se donne de la peine pour toi et pour Charles, aussi j'espère que tu emploieras bien ton temps à Paris pour que les sacrifices que nous faisons pour toi ne seront pas inutiles. Évite surtout les mauvaises sociétés\*. Tu as bien assez de parents et connaissances à Paris pour n'avoir pas besoin de chercher une autre société. Je suis bien tranquille de te savoir dans de si bonnes mains et je pense que tu seras toujours reconnaissant à la famille Durand et Gary pour tout ce qu'ils font pour toi en ce moment.

Adieu cher enfant, mes pensées sont toujours avec toi. Ton père, Charles et moi, nous t'embrassons de cœur\*,

ta mère, Caroline Stoskopf.

PS : M. Vosselmann était chez nous aujourd'hui, il me charge de te saluer, M<sup>me</sup> Sengel, les Walter, etc. Bademer est toujours fâché contre toi ; tous les matins, en cherchant\* le lait, il gronde contre toi à cause du portrait.

Charles s'est annexé ta scie, il la manie très bien, aujourd'hui il a déjà fait une jolie roue.



### **Le cercle familial à Brumath**

Trois petits dessins « mon père », « ma mère », « mon frère », datés de novembre 1887, juste avant le départ de Gustave à Paris.

---

soit par eux systématiquement francisé en « Poste », voire en « poste », il figurera par la suite sous sa forme allemande abrégée de « *Post* ».

<sup>23</sup> Catherine Munch, sœur de Caroline et tante de Gustave, qui vit à Strasbourg.

---

Paris, le 21 nov. 87

Mes chers parents, cher Charles,

Me voilà déjà\* une semaine à Paris, comme le temps se passe vite. Combien de monuments j'ai depuis visités, combien de choses étranges j'ai vues, dont on ne se fait pas une idée quand on ne l'a pas vu. L'après-midi même où je vous ai envoyé la lettre, j'étais avec M. Durand sur le Père-Lachaise. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien c'est étrange et quand même si solennel et si majestueux, le bruit de Paris ne s'égaré pas jusque-là et on se dirait dans un pays étrange. Chaque tombeau est une petite chapelle où on rentre et chaque famille a leur caveau et ces caveaux si petits sont destinés à les recevoir tous. C'est là qu'on voit les tombeaux des gens célèbres, des Alfred de Musset, Jean-Jacques Rousseau, général de Wimpffen, Thiers, Casimir-Perier, Coignet et une masse d'autres dont je ne me souviens pas justement\*. Il y a là des tombeaux, des vrais monuments d'art, et quelques-uns ont une hauteur, de sorte qu'on les puisse voir de chaque élévation de Paris. On peut dire ça principalement d'un monument où repose un Russe, mais le plus beau de tous les monuments, c'est celui qui s'élève sur le corps mortel du grand Thiers.

Si nous continuons notre chemin nous arrivons à un lieu où repose un autre grand homme d'État, Casimir-Perier. Une magnifique statue en bronze s'élève sur son tombeau et sa figure est dirigée vers la ville de Paris et il serre la main comme s'il était fâché du désordre qui est en France. C'est quelque chose d'ébattant [épatant] et tout le monde se demande si ça finirait bientôt au moment où ça a l'air de commencer seulement. En ce moment, on a encore rien à craindre d'une révolution, mais si ça devrait continuer comme ça, ça peut encore venir<sup>24</sup>.

Mais reprenons notre chemin et dirigeons-nous vers ce bâtiment qu'on a élevé pour brûler les morts, il est tout à fait neuf et n'a servi que pour quelques expériences. En allant plus loin, on arrive à un endroit où on a une belle vue sur Paris si le temps est clair ; tout près de là, se trouve le mur où ont été fusillés les Communards en 1870, tout le mur est plein de couronnes rouges avec des inscriptions révolutionnaires. Ça vous fait un drôle d'effet à voir ici, en des lieux si saints, des emblèmes de la vengeance ; que jamais leurs vœux s'accomplissent !

Mais reprenons notre chemin pour sortir. De temps en temps, on entend sonner, on annonce l'arrivée d'un char funèbre et, si les Parisiens n'ont plus de respect de rien, ils l'autant de plus [l'ont d'autant plus] des morts, chacun se découvre ou fait sa croix\*. La plupart des enterrements sont civils et tous qui en font part\* portent des rubans rouges ! C'est là que sont arrivés les Parisiens à faire s'enterrer comme des autres êtres mortels<sup>25</sup>.

Mais assez de ça, quittons ces lieux si tristes et traversons les faubourgs extérieurs de Paris. C'est justement la fête ici, il y a un tas de carroussels [carrousels], de tirs parisiens et toutes sortes d'autres choses comme c'est chez nous en miniature à la foire, mais on est content quand on a ces bruits derrière soi et quand on est à la maison pour se reposer. Dans la prochaine lettre, je vous parlerai du cirque, d'un panorama, du Louvre et des catacombes.

---

<sup>24</sup> Le cabinet Rouvier vient d'être renversé le 19 novembre à la suite du scandale des décorations qui implique Daniel Wilson, gendre de Jules Grévy, président de la République. Une période d'incertitude s'ouvre alors qui ne prendra fin qu'avec la démission de Grévy le 2 décembre.

<sup>25</sup> Pour Gustave, l'absence de cérémonie religieuse rapproche les enterrements parisiens de ceux des animaux.

Je n'ai pas encore un logement, car M. Silbereisen a dit que je devrais rester chez M. Durand jusqu'à ce que je serai placé. Pourvu que ça ne dure pas si longtemps. Je ne peux pas te dire combien les Durand et les Gary sont gentils.

Cet après-midi, j'irai suivre\* l'invitation des Stempfer de dîner avec eux.

Hier, j'étais avec mes amis de Strasbourg<sup>26</sup>, nous étions dans un cirque. J'avais pour la première fois mon chapeau de forme, c'est un claque et il ne m'a coûté que 16 fr, venant directement du fabricant. Aussi il me l'a fait sur mesure, de sorte qu'il me va très bien. Dans un magasin, je n'aurais jamais trouvé un, ayant une tête impossible. C'est tous [tout ce] qu'il y a de fin et au magasin on aurait payé 24 fr. Je cesse ma lettre car dans la cour en bas il y a un chanteur de cour qui nous monte la scie en chantant *Ah! quel malheur d'avoir un gendre*<sup>27</sup> ..., le grand succès du jour. Je cesse donc en vous embrassant tous de tout mon cœur,

votre Gustave.

Bien des choses de la part de toute la famille Durand et Gary ainsi que des Silbereisen et des Stempfer. Des compliments à tout le monde.

Mes chers amis

Vous voyez que Gustave n'a pas le temps de s'ennuyer. C'est un plaisir de lui faire voir quelque chose, il s'intéresse à tout. Je vous embrasse tous de tout cœur, votre toute dévouée,  
Dorothee Sonntag<sup>28</sup>.

---

Paris, le 27.11.1887

Mes chers parents, cher Charles,

Parce que vous avez trouvé la dernière fois que mon papier est trop petit, je prendrai cette fois-ci de mon papier brouillon et je tâcherai de vous raconter tout ce que j'ai vu depuis, sans cela j'oublierai la moitié. Je vous avais promis la dernière fois la description d'un cirque et du Louvre, etc.

Donner une description fidèle du cirque, c'est très difficile et je vous noterai seulement les choses principales, c'est-à-dire ce qu'on ne voit pas dans les cirques de chez nous. Car au fond, tous les cirques se ressemblent, partout les mêmes clowns qui font les mêmes drôleries, partout des ânes qui ne veulent pas que quelqu'un se mette sur eux, partout ces amazones qui sautent à travers des anneaux, etc., mais naturellement, il y a là aussi des exercices qui vous ébattent [épatent] tout à fait. On peut dire ça surtout des travaux sur les trapèzes et les recs, des exercices d'un jockey, et des chats et pigeons savants.

C'étaient deux femmes et un homme qui faisaient des tours au trapèze, c'était vraiment étonnant comme ils se lancèrent d'un trapèze à l'autre, comme ils se tournèrent en attrapant

---

<sup>26</sup> Dès son arrivée, Gustave écrit le 16 novembre à son ami Maurice Hatt, de la famille des brasseurs de Kronembourg, né comme lui en 1869, et lui propose de le voir (d'après une copie de lettre). On n'en entend plus parler par la suite.

<sup>27</sup> Chanson d'Émile Carré qui se moque des protagonistes du scandale des décorations, notamment de Daniel Wilson, gendre de Jules Grévy.

<sup>28</sup> La réponse de Caroline à cette lettre manque.

l'autre trapèze. À la fin de ces exercices, c'était « la femme\* à canon » : une femme se met dans un canon, une autre se tient aux pieds à un trapèze, tout à coup, on tire le canon et la femme qui est dedans est lancée dehors et elle attrape l'autre, qui est assez éloignée, par les mains.

Les exercices du jockey ne sont pas moins surprenants, il fait toutes les choses possibles et il finit\* à sauter de l'arène sur le cheval, qui est en pleine course, de sorte qu'il est debout. Quant aux chats et aux pigeons dressés, c'est très drôle. On fait marcher des chats sur des rats et des oiseaux sans qu'ils font mine de leur faire du mal, et encore toutes sortes autres choses. Parmi les tours extraordinaires, on peut encore citer un comique qui a changé plus de dix fois ses habits sur la scène, d'une manière très curieuse. Bientôt\* il était un matelot, puis un vieillard, puis un marquis, une vieille femme, une marquise, un petit enfant etc., etc. Enfin, on a bien « rigolé » et tous [tout ce] qu'on a vu, c'était « ébattant » [épatant]. Je me sers de ces expressions en qualité de nouveau Parisien, car ici on trouve les choses ou bien « rigolo » ou « ébattant ».

Ce que j'ai vu encore d'ébattant, c'est un panorama représentant la bataille de Buzenval [Buzenval]. M. Durand nous a conduits là avec sa voiture charmante. C'était un beau chemin, car on a traversé des rues splendides et les célèbres Champs-Élysées<sup>29</sup>. Arrivés au Panorama, nous descendions : dans cet endroit, il y a au moins une douzaine de guignols et le Hansel français est le même type que le nôtre, car sa spécialité est aussi de triompher sur le diable et Gretel en les frappant de coups formidables, dont on entend le bruit déjà de loin<sup>30</sup>. Mais entrons dans le Panorama et, comme vous savez de quelle manière on trompe l'œil, je n'ai pas besoin de l'expliquer. C'est singulier comme c'est fait et on se croirait réellement en pleine nature, observant des troupes qui vont à la mort, on voit là des blessés et des morts ; sur le premier plan, le peintre a mis une [un] groupe représentant différentes personnalités célèbres tombées là, entre autres, le célèbre peintre Regnault<sup>31</sup>.

Comme nous sommes justement là en train d'admirer des tableaux, allons au Louvre, mais vous sortirez tout à fait confus de ce chaos de peintures de tous les temps et toutes les écoles. Jusqu'à présent, j'y étais trois fois et je me suis mis à étudier les portraits qui sont là. J'admire surtout les portraits de Van Dyck, qui ont quelque chose de si élevé et majestueux. De Velasquez, il n'y a pas grand-chose, il y a simplement deux portraits qui vous font un effet. Il y a toujours beaucoup de monde qui visite les galeries et ce sont surtout des étrangers car, comme ça se comprend de soi-même, les Parisiens vont rarement visiter les musées. On aperçoit surtout beaucoup d'Anglais. Mais assez souvent, ils arrivent seulement à quatre heures moins le quart, le catalogue sous le bras, ils parcourent les galeries, à quatre heures on ferme, mais, dans leur journal de voyage, ils peuvent noter le Louvre parmi les choses qu'ils ont vues. D'ailleurs, partout où il y a quelque chose à voir qui est indiqué dans le Baedeker comme digne d'être vu, on rencontre des Anglais, avec un guide ou l'inévitable Baedeker sous les bras.

---

<sup>29</sup> La bataille de Buzenval était exposée au Panorama Marigny, à l'emplacement actuel du Théâtre Marigny, au bas des Champs-Élysées.

<sup>30</sup> Assimilation curieuse car le guignol français est tout aussi éloigné du Hansel et Gretel de Grimm que du Petit Poucet de Perrault.

<sup>31</sup> Henri Regnault (1843-1871), tué à la bataille de Buzenval le 19 janvier 1871.

Par exemple, si nous visitons les catacombes. On y descend, je crois, deux fois par semaine et chaque visiteur est obligé d'emporter une bougie. On est content quand on est en bas, car l'escalier est très étroit et il fait très sombre malgré les lumières qu'on a dans les mains. Arrivé dans les catacombes, on marche tout le temps l'un derrière l'autre et en avant marchent des sergents de ville qui sont descendus avec nous et qui montrent le chemin. Quelquefois, on voit à gauche ou à droite\* des autres chemins, mais afin que personne ne puisse s'égarer, on a mis des chaînes. Après une bonne trotte, on arrive dans les endroits où il y a les os et les têtes de morts. Là, on entend plus les cris et les plaisanteries qui se firent entendre en descendant et toute la bande (200) devient sérieuse à l'aspect de ces restes de générations entières. Il y a là plus de cinq millions de morts et de temps en temps on a accroché des épitaphes. C'est là que seraient joliment étonnés ceux qui croient qu'au dernier Jugement\* on sonnera des trompettes, tout le monde s'éveillera en os et en chair\*, car les os des jambes et des bras sont placés les uns sur les autres de sorte qu'une jambe peut être tout à fait autre part que l'autre. (Ça a à peu près cet aspect). Mais on est content quand on a ces lieux derrière soi et on n'y retournerait pas une seconde fois.

Mais enfin, pour chasser ces idées tristes qui vous sont venues là, je veux vous conduire avec Georges Stempfer dans un concert, mais seulement il dure un peu longtemps pour moi parce que je ne comprends pas assez les paroles des chansonnettes. Quelquefois toute la foule, ou plutôt une partie boeucle [beugle] avec, mais c'est le pire quand on chante *Il reviendra, il reviendra, Boulanger*<sup>32</sup>, c'est alors que tout le monde se met à chanter et en sortant, le Parisien est content parce qu'il a pu rigoler. Sur les boulevards, il y a encore une foule de gens qui sortent des théâtres et des concerts. En contraste avec ce monde joyeux, on voit quelquefois des pauvres diables avec leurs enfants, la misère dans la figure, ils sont là implorant de leur yeux les passants ; mais rarement on les aperçoit, on voit tant de ça qu'à la fin on ne fait plus attention.

Avant-hier, je croyais pouvoir encore entendre un concert plus excellent que celui que nous venons de quitter, car Käthel<sup>33</sup> est là pour quelques jours avec sa dame et elle m'avait invité pour venir assister dans l'église à la noce de la fille du célèbre compositeur Massenet, et elle m'annonçait que les artistes du grand Opéra chanteraient à cette occasion. Malheureusement M. Massenet n'a pas accepté cette offre, de sorte que j'avais seulement le spectacle de voir cette noce dont on a parlé dans tous les journaux<sup>34</sup>. Il y avait beaucoup de monde qui était invité à féliciter\* au nouveau couple. Parmi ces invités, il y avait naturellement beaucoup d'artistes et d'écrivains célèbres. Justement\* devant moi, il y avait le peintre Lecomte du Nouÿ et j'ai vu comment il a fait une excisse [esquisse]. Entre ceux que je reconnaissais encore, il y avait M. Massenet, Alexandre Dumas et un compositeur encore jeune dont on voit partout la photographie, mais duquel je n'ai pas pu apprendre le nom.

Depuis ce jour-là, j'ai encore visité le Panthéon et, comme nous avons une carte de M. Silbereisen, nous avons pu monter jusqu'à la lanterne, c'est là le point le plus élevé de Paris et, s'il fait un temps clair, on peut voir tout Paris ainsi que les environs. C'est intéressant à monter, mais c'est aussi très fatigant. On voit de là tous les monuments de Paris et, si on avait

---

<sup>32</sup> En juin 1887, Boulanger est nommé à Clermont-Ferrand par son successeur au ministère de la Guerre. Ses partisans évoquent une « déportation » et Louis Gabillaud compose cette chanson célèbre.

<sup>33</sup> *Alias* Catherine Hahn.

<sup>34</sup> Juliette Massenet épouse le 25 novembre Léon Bessand (*Le Figaro*, 25 novembre 1887).

le temps, on pourrait passer là toute une après-midi. Après avoir descendu les 450 marches<sup>35</sup> on a le temps d'admirer les tableaux qui occupent les murs, on en voit de Cabanel, de Puvis de Chavannes, de Bonnat et d'autres. Dès qu'il y a assez de monde, il y a un gardien qui vous appelle pour aller dans les caveaux, on nous montre le tombeau de Victor Hugo, de Voltaire et d'autres ; en tout, il y en a dans les quarante. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ces lieux souterrains, c'est un écho, c'est le plus célèbre qui existe, il répète les choses si distinctement qu'on dirait vraiment qu'il y a un autre qui le répète, ce qui serait impossible le gardien ayant une voix et une manière de parler qu'on a envie de rire. Il finit en tapant sur un tambour ou quelque chose de pareil qu'on croirait vraiment entendre des centaines de canons près et loin. En montant, le gardien fait sonner des sous dans ses mains de sorte qu'on sait ce qu'il veut. Du reste, quand on descend du [de la] tour et quand on sort, on fait de même.

Quand nous étions dehors, nous nous mîmes en route pour voir M. Schützenberger. Il n'était pas encore de retour, mais au moment où vous recevrez la lettre, il le sera, de sorte que la prochaine fois, je peux vous dire de mes nouvelles. C'est aussi maintenant le temps\* que je me mette à travailler mais, en tout cas, ça vaut mieux que je connaisse un peu Paris.

Qu'est qu'on dit chez vous de la politique ? Je voudrais bien voir les articles de la *Post*. Moi, je ne crois pas qu'il y aura quelque chose, ou bien, ça sera après les élections d'un nouveau président et je crois que c'est à cause de ça que Grévy ne veut pas s'en aller<sup>36</sup>. Enfin ne soyez pas inquiets.

Je cesse donc ma lettre en vous embrassant, mes chers parents et toi mon cher Charles, votre Gustave.

Dites bien des choses de ma part au voisinage et à tous les gens qui demandent de mes nouvelles.

Je n'ai pas encore écrit à Tante, j'attends jusqu'à ce que j'aie été chez M. Schützenberger.

Je crois que j'ai déjà dit dans une de mes lettres qu'on a envoyé les couteaux à Léonore ; ils sont très jolis ; moi, je n'ai pas ajouté une petite lettre parce que le paquet était déjà fait quand j'ai voulu écrire.

Toute la famille Gary et Sonntag, telle\* que Christine, et la famille Stempfer vous envoient des compliments.

Mes chers amis

Pourquoi tant nous remercier pour le peu que nous faisons pour Gustave et que moi je ne vous ai seulement pas remerciés pour toutes les bonnes choses que vous nous avez envoyées par lui ? Tout était excellent, le jambon exquis et surtout, ton cousin Durand trouve l'eau-de-vie hors ligne. Je vous assure que Gustave passe de bonnes nuits, toute la journée nous trottons à gauche à droite et le soir, l'on est content de trouver son lit. Aujourd'hui, nous allons avec Louis<sup>37</sup> aux Beaux-Arts. Demain, Durand nous conduira avec la voiture chez M. Schützenberger et dans sa prochaine lettre, Gustave vous donnera des détails. Hier, Gustave et Christine étaient tous deux à une matinée au Faudeville [Vaudeville], ils ont ri comme des

---

<sup>35</sup> En réalité, un peu plus de 200 marches...

<sup>36</sup> Depuis le 19 novembre et la chute du cabinet Rouvier, la crise ministérielle ne trouve pas d'issue : aucun homme politique n'accepte de former le gouvernement tant que Jules Grévy restera à l'Élysée.

<sup>37</sup> Louis Durand (voir aussi *infra*) est peut-être un frère de Léon.



fous et le soir, nous avons été les prendre à la sortie du théâtre et nous avons passé la soirée chez Louise.

Je cesse car le temps presse et vous embrasse de tout cœur,  
Dorothee Sonntag.

Durand Louis vous envoie ses amitiés.

---

Brumath, le 1 xbre [décembre] 1887

Mon cher Gustave,

Ta lettre nous a fait bien plaisir et elle nous a bien intéressés. Si tu continues à nous donner toujours des détails sur ce que tu fais et ce que tu vois, nous pouvons mieux être en pensées avec toi et l'éloignement ne sera pas aussi grand. Combien de fois par jour ne disons-nous pas : « Où doit être Gustave en ce moment ? Que doit-il faire ? »

Je trouve que tu as bien du bonheur d'avoir des parents et des amis si dévoués qui te montrent ainsi Paris, car je suis sûre qu'il y a des personnes qui y sont depuis longtemps qui n'ont pas encore vu ce que tu as vu. Aussi je pense que tu seras toujours reconnaissant pour le bien que l'on t'a fait. J'espère que dans ta prochaine lettre tu pourras nous dire que tu es à l'ouvrage, car quoique des jours de promenade t'aient fait beaucoup de bien sous tous les rapports, je suis pourtant bien contente quand je te saurai une fois au travail. Je pense que vous aurez rencontré cette fois-ci M. Schützenberger et qu'il aura tenu sa promesse de te placer quelque part. Dans le cas contraire, tu pourras pourtant\* aller à l'atelier Colarossi et demander à y travailler en attendant.

Chez nous, tout va toujours son même train. Papa est aujourd'hui en ville pour commander des tuyaux pour son calorifère, les cheminées sont déjà faites, je pense que dans une dizaine de jours, cela marchera. Hier il a distillé de l'eau-de-vie, de sorte qu'il y aura aussi de nouveau une bonne goutte pour le cousin Durand.

Charles continue à toujours bien aller. Avant-d'hier [avant-hier], nous avons regardé la noce des Ernst, il y avait un assez grand cortège, le soir il y avait bal auquel on avait invité des jeunes gens et des jeunes filles. Si tu avais encore été ici, tu aurais sans doute aussi été invité. J'ai aussi été faire une visite chez les Diemer, qui m'ont chargé de bien te saluer. En ce moment, Charles travaille à sa caisse avec les boîtes d'allumettes, il en fait un véritable chef-d'œuvre, tous les jours il trouve un autre embellissement à y ajouter. Le 28, il y avait son anniversaire, il a maintenant treize ans. Puissent les années qui vont suivre lui être plus favorables que celles qui sont écoulées ! Il a reçu de la mère Walter trois objets de la boîte à physique de Georges, les œufs, les boules, etc. ; il nous amuse beaucoup avec. Papa lui a donné de l'argent et moi je lui ai fait bon cadeau [gâteau] aux pommes.



### Charles Stoskopf

Dessin signé en bas à droite remontant peut-être à 1886 montrant un enfant déjà déformé par la maladie.

Jacques Oltz vient de nouveau très souvent chez\* lui et ils passent très bien leur temps ensemble. Immo s'est mal conduit à la noce des Ernst, il a presque sauté sur la traîne de la fiancée et a effrayé les enfants qui portaient la traîne<sup>38</sup>.

Moi, je suis encore tous les jours occupée à arranger\* les chambres\*, j'ai mis toutes tes affaires dans un tiroir et il en traînait par toutes les chambres. Je pense qu'ici tu seras plus exact\* et que Dorothee, avec tout l'ouvrage qu'elle a, n'aura pas encore à te serrer\* tes affaires.

Pour la politique, la *Post* est assez calme dans ses articles sur la France depuis la maladie du *Kronprinz*<sup>39</sup>. Pourvu que tout se passe bien à Paris avec ce changement de président, ce serait temps que cela finisse car les affaires en doivent bien souffrir<sup>40</sup>. Depuis que tu es à Paris, les articles de la France nous intéressent encore plus que par le passé.

Figure-toi que je n'ai pas encore reçu de lettre de Léonore, je ne pense pourtant pas que le paquet se soit perdu. Je crois que tu devrais pourtant lui écrire une petite lettre et t'excuser que tu n'as pas écrit quelques mots quand on a expédié le paquet.

Adieu cher enfant, reçois les meilleurs baisers de ton père, de Charles et de ta mère,  
Caroline Stoskopf.

Des compliments de tout le voisinage et de la parenté. Papa a emporté dernièrement tes lettres à Strasbourg<sup>41</sup>. Elles les ont bien amusées. Charles n'a plus eu de timbres depuis ton départ, il a dit qu'il n'a pas la carte postale française de 5 c.

---

<sup>38</sup> Immo est le chien de la famille Stoskopf.

<sup>39</sup> Le prince héritier de Prusse, Frédéric-Guillaume (1831-1888), est atteint d'un cancer du larynx.

<sup>40</sup> Jules Grévy finit par démissionner le 2 décembre 1887.

<sup>41</sup> Chez les Munch.



### **Portrait meiner Mutter**

Dessin signé en haut à droite, non daté (1886).

Paris, le 4.12.87

Rue Vavin 37

Ma chère maman,

Au moment où vous recevrez la lettre, j'espère être au travail ; j'ai été mardi dernier chez M. Schützenberger, il était très gentil, puis il m'a dit d'aller à l'atelier Colarossi et dire que je venais de sa part, etc. Il est lui-même professeur là, mais il m'a dit qu'il n'y retournerait plus parce qu'il y a tant de canailles, comme c'est du reste dans tous les ateliers. J'aurais encore commencé à travailler cette semaine même, mais je n'ai pas rencontré le professeur de dessin la première fois, de sorte que j'aurai seulement pu commencer samedi. Ce professeur a trouvé, ce que j'ai du reste vu moi-même depuis que je suis ici, que mes premiers portraits sont mieux que les derniers parce que les premiers sont plus naïfs, car c'est dans l'art comme dans les modes, comme on préfère maintenant des *Krichle* [cruches en grès] comme le nôtre à des bouteilles, on préfère aussi les peintures qui sont drôles et naïfs [naïves]. On est tout à fait étonné en entrant au Luxembourg, car il y a là des peintures dont tout le monde se moquerait chez nous. Dès\* aujourd'hui, je ne chercherai plus à imiter un peintre, parce qu'on réussit jamais comme en suivant ses propres idées. Dans la prochaine lettre, je vous parlerai de l'atelier.

Mon logement et mon restaurant sont tout près de la rue où je travaillerai et je m'y porte jusqu'à présent très bien. Pour le logement, je paye 30 fr, il est au quatrième et est assez grand et, ce qu'il y a d'agréable, c'est que je n'ai pas d'autre maison devant mon nez. J'aurais bien voulu prendre une plus petite chambre, mais Silbereisen et Dorothée m'ont conseillé de

prendre celle-là parce qu'elle est vraiment bon marché. Au restaurant, je mange à la portion\*, ça revient moins cher que si on mangerait au mois.

À l'atelier, il faut payer 25 fr et 6 fr d'entrée pour l'entretien du chevalet (et 10 fr pour payer le punch à toute la bande, c'est la mode). Je t'ajoute avec la lettre le calcul de ce qu'il me faut le mois et de ce que j'ai dépensé jusqu'à présent. Si papa m'envoie de l'argent, il me doit l'envoyer pour le Nouvel An, car on paye le logement et l'école d'avance.

### Mes premières journées à Paris

Ma première sortie fut une visite chez mon bienfaiteur qui, par son oracle, avait fait de moi un peintre. Il habitait Montparnasse si bien qu'il me fallut une demi-journée pour faire le long chemin jusqu'à chez lui. Comme il avait commencé à neiger, le tramway ne fonctionnait plus. J'avais mis mes gants noirs.... Je fis d'abord les cent pas devant la villa de mon patron protecteur, car mon émotion était trop grande pour appuyer, comme si de rien n'était, sur la sonnette électrique. Finalement, je me nommai, entrai et me renseignai humblement sur M. Schützenberger<sup>42</sup> : « Malheureusement, il n'est pas à Paris. – C'est fâcheux, il m'avait pourtant dit qu'il serait ici à la mi-décembre et que je devais venir le voir, que dois-je faire maintenant ? » Il s'ensuivit une longue discussion. Finalement, je dus m'en aller bredouille pour, de temps en temps, scruter l'horizon à la recherche de nouvelles du monsieur.

Comme il ne venait toujours pas, j'eus le loisir de visiter différents musées et théâtres, autant que me permettait, pour ces derniers, mon modeste pécule mensuel. J'ai eu aussi d'emblée à cette époque l'occasion d'être mis en contact avec les menées révolutionnaires parisiennes. C'était en effet juste le moment où le président de la République devait être élu et où Ferry, détesté par le peuple, avait le plus de chance d'accéder aux plus hautes fonctions de l'État. Tous les soirs, avaient lieu des manifestations dont la presse rendait compte le lendemain par des articles grandiloquents. Quelques-uns de ces derniers parvinrent à la maison chez ma tante, qui m'écrivit aussitôt de faire attention, de ne jamais m'impliquer dans de tels mouvements et surtout de ne pas faire de politique. Sage conseil ! on ne peut que souhaiter à beaucoup de gens de pareilles tantes !

Ce conseil me fut particulièrement utile lorsque, deux ou trois jours avant l'élection, je voulus retourner à Montparnasse et que j'arrivai aux abords du Palais de justice. Le spectacle était très inquiétant : autant qu'il m'était possible d'apercevoir le boulevard Saint-Michel, je vis une foule sombre qui chantait avec force la *Marseillaise*. Celui qui n'a pas entendu ça ne peut pas se représenter l'impression que ce chant a fait sur moi dans ce contexte. Je fus saisi, d'autant plus qu'au même instant, la garde du Palais de justice prit les armes et que, sur un côté du Palais, se cachait un escadron de la Garde de Paris, prêt à avancer et à charger la foule. Comme je ne savais pas encore si je devais être pour ou contre Ferry, je préférai m'esquiver par une ruelle adjacente et ne pas être témoin de ce qui allait se passer. C'est seulement le lendemain que j'appris dans les journaux que le sang avait coulé.

Malgré tout, j'étais inoccupé et ce fut un vrai soulagement lorsque mon bienfaiteur rentra finalement de son voyage et m'écrivit de suite une lettre de recommandation pour l'académie Colarossi. En effet, je ne pouvais pas entrer tout de suite aux Beaux-Arts, ce qui d'ailleurs n'aurait pas été une opportunité particulière, car les Beaux-Arts passaient pour une institution vieillotte où on radotait plus qu'on n'étudiait. On était samedi matin et, comme l'académie Colarossi n'était pas éloignée de plus de trois minutes, je me mis tout de suite en route.

Depuis ma dernière lettre, je n'ai rien vu qui vaut la peine de décrire. J'ai été deux fois au théâtre, une fois au Vaudeville, l'autre fois..., je ne sais plus où. Chaque fois, nous avions des billets de faveur. Au Vaudeville, on donnait trois pièces qui vous font beaucoup rire. Surtout, *Le voyage d'agrément*, c'est une pièce fort bien<sup>43</sup>. L'histoire est à peu près la suivante : un homme riche qui est marié doit faire quinze jours de prison et, pour toute sa vie\*, il ne veut

<sup>42</sup> Monsieur \*\*\* dans le manuscrit.

<sup>43</sup> *Un voyage d'agrément*, comédie d'Edmond Godinet, créée au Vaudeville le 3 juin 1881.

pas que sa femme le sache. Il dit donc qu'il veut faire un voyage d'agrément, sa femme est bien contente car elle pense voyager avec lui, il a alors toute la peine du monde pour empêcher la femme d'aller avec lui et il s'en va sans elle pour faire son voyage. Dans la prison, il étudie l'Italie pour bien pouvoir raconter ce qu'il a vu, mais pendant ce temps, le directeur de la prison fait la cour à sa femme et il s'introduit chez elle en apportant une lettre d'Italie. En même temps, un ami du directeur, qui voudrait bien avoir la nièce de l'enfermé, se fait enfermer avec le monsieur pour faire sa connaissance. Les quinze jours passés, le monsieur ne revient pas de l'Italie, car, comme il s'était disputé avec l'inspecteur général, il a eu encore de plus, etc., etc... La fin est que sa femme apprend quand même où il était et le jeune avocat, enfermé avec lui, ne reçoit\* pas la main de la nièce, mais un autre auquel on l'avait promise d'abord.

À l'autre théâtre, on donnait une pièce tragique. Trop long pour pouvoir le raconter...

Jusqu'ici, je suis venu samedi soir<sup>44</sup>, alors je me suis en allé chez Georges Stempfer pour double raison, *primo*, pour ne pas user tant de bougies, et *secundo*, voir ce que faisait la politique. À peine suis-je arrivé dans la rue que j'ai entendu à crier « voir l'élection définitive du président de la République » ou « Sadi Carnot, président de la République ». Tout le monde était stupéfait, car personne n'avait songé aux chances que celui-ci avait, on pensait à Freycinet, Floquet et on craignait surtout Ferry. Enfin, si le dernier avait passé, il y aurait aujourd'hui plusieurs milliers de morts dans les rues. C'est quelque chose de curieux comme on le hait et pourquoi. La plupart du temps, les gens ne le savent pas, ou bien on dit, il est l'agent de Bismarck, un second Bazaine, qu'il est orléaniste et qu'il a fait le Tonkin. Ici, personne ne songe que c'est autant la Chambre qui l'a fait ; ou bien personne ne se dit, pourquoi ne pas faire la guerre aux Chinois s'ils tuent un officier français, tandis qu'on a voulu qu'on fasse la guerre à l'Allemagne parce qu'on avait arrêté Schnaebelle<sup>45</sup>. La vraie cause de son impopularité, c'est qu'il est l'ennemi des radicaux, qu'il a dit « le péril est à gauche », or les radicaux qui ont redouté l'énergie supérieure de Ferry ont écrit dans leurs journaux tous [tout ce] qu'il y a de dégoûtant et de bas. On n'a qu'à lire les articles de Rochefort, il parle par exemple ainsi de Ferry qui est au Congrès à Versailles : « À telle et telle heure, l'ignoble visage de Ferry paraît, il est plus laid que jamais, son nez est rouge par le froid et ses côtelettes sont plus hideuses que d'ordinaire. » C'est seulement pour montrer où mène la liberté de la presse et la liberté en général. Eh bien, ils ont vaincu, les radicaux et les anarchistes, parce que les modérés avaient peur d'eux<sup>46</sup>. Eh bien, on verra s'ils seront contents, je crois que non. Par exemple, dimanche le 4, j'ai vu afficher « Meeting : mise en accusation du président de la République ». Du reste, vous n'avez qu'à lire la *Post*. C'est à peu près comme ça comme [que] ça doit y être.

Aujourd'hui, j'ai commencé à travailler ; la prochaine fois, je vous parlerai de l'atelier.

Je cesse donc en vous embrassant tous, toi ma chère maman, papa et Charles,

Gustave.

---

<sup>44</sup> « Je vous ai raconté jusqu'au... »

<sup>45</sup> L'affaire Schnaebelle en avril 1887 avait provoqué une vive tension franco-allemande attisée par Boulanger, ministre de la Guerre.

<sup>46</sup> Rochefort, directeur de *L'Intransigeant*, ancien communal, est le chef de file d'une gauche radicale, jacobine et plébéienne, qui voit dans Boulanger un levier permettant d'en finir avec la République bourgeoise et opportuniste incarnée par Ferry.

J'ai écrit à Léonore, des compliments de la famille Durand et Gary, des compliments à tout le monde.

---

Paris, le 7.12.87

Chère tante, cher oncle, chères cousines<sup>47</sup>

Je vous ai déjà voulu écrire depuis quelques jours, mais jamais je trouvais le temps. Tant que je restais chez les Durand, je me promenais pendant l'après-midi et le matin, je me levais tard, de sorte que j'étais occupé tout le temps. Mais maintenant, ces jours de flâner sont passés et je suis au travail depuis lundi dernier. Je suis dans l'atelier de M. R. Collin, qui est un célèbre artiste. Comme on travaille seulement pendant la journée, je tâche de rentrer pour le soir dans les Arts décoratifs<sup>48</sup>, seulement il y aura quelques difficultés parce que je suis étranger. J'aurai alors plus le temps d'écrire de si grandes lettres à la maison comme depuis que je suis ici. Je leur ai toujours donné la description de tout ce que j'ai vu, du reste vous le savez, car maman m'a écrit que papa vous a montré une de mes lettres. Depuis que je suis à Paris, j'étais deux fois au théâtre avec les Durand, deux fois au cirque et une fois avec Georges Stempfer dans un concert. Je le vois quelquefois et peut-être j'irai le voir ce soir pour lui dire comment ça me plaît dans l'atelier.



### **Mathilde Munch**

Dessin signé et daté 1887 à droite. Mathilde, alors âgée de dix-neuf ans, est l'aînée des cousines Munch. Il fait partie de cette série de dessins léchés qui ont tant déplu à Schutzenberger à la fin de l'été 1887 (voir *supra*)

Maintenant, on peut au moins marcher dans les rues le soir, mais la semaine dernière, où on craignait chaque soir avoir une révolution, ça n'était pas du tout amusant. Moi, j'ai déjà l'idée comment ça se fabrique, car allons [allant] jeudi soir chez les Gary, tout à coup

---

<sup>47</sup> Une des cinq lettres connues parmi celles envoyées aux Munch.

<sup>48</sup> L'École nationale des arts décoratifs, qui remonte au règne de Louis XV, est alors située 5, rue de l'École-de-Médecine dans le V<sup>e</sup> arrondissement.

j'entendis hurler de loin. Peu à peu, ça approchait : c'étaient au moins 2 000 hommes qui faisaient une démonstration, ils chantèrent la *Marseillaise*, la *Carmagnole* et crièrent tout le temps « à bas Ferry ! ». À peine avaient-ils défilé qu'arrivèrent quelques centaines de gardes de Paris à cheval et à pied. J'étais content qu'ils ne s'étaient pas rencontrés. Sans cela, ça aurait pu arriver comme vendredi soir<sup>49</sup>.

Comment vous portez-vous ? J'espère que vous allez tous bien. Pour ne pas user tant mon [ma] bougie, je cesse ma lettre en vous embrassant tous,

Gustave.

Mathilde, si tu veux avoir la bonté, dis un compliment à M. Feyel et demande ce que font les timbres ; si elle en a reçu, envoie-les à Charles.

Berthe, salue de ma part les Schneider et fais demander\* Adolphe quand j'aurai une réponse. S'il n'a pas encore écrit, fais lui savoir mon adresse : 37 Rue Vavin 37 Hôtel du Midi  
Mes compliments à tout le monde que je connais.

#### **L'académie Colarossi**

Mon protecteur me donna un petit mot, une recommandation pour l'académie Colarossi. Vingt fois au moins, je lus l'adresse : « Monsieur Colarossi, académie Colarossi, rue de la Grande-Chaumière ». J'étais enchanté par la consonance italienne du nom, ce qui pour un débutant qui a rêvé de Raphaël est d'une très grande importance. Lorsqu'on me demanderait où j'étudiais, ma réponse aurait de l'allure : « Elève de l'académie Colarossi ». C'était presque un titre, digne de figurer sur une carte de visite ! Ce nom m'impressionnait !

La rue de la Grande-Chaumière, qui relie la rue Notre-Dame-des-Champs au boulevard Montparnasse, était une rue assez étroite et insignifiante, pas vraiment en harmonie avec la sonorité élégante du nom de l'académie qu'elle abritait. Au début, je n'ai pas trop fait attention à l'adresse précise, persuadé qu'une académie, de surcroît une académie de peintres, devait émerger du coin le plus sombre et se distinguer comme le plus bel immeuble de la rue. Comme je ne trouvais aucun palace correspondant à ce que j'imaginai, il me fallut regarder les numéros en revenant sur mes pas. Numéro tant et pas autre chose... Non, ce n'était pas possible, c'était la maison la plus minable de la rue ! Ma déconvenue dut se lire sur mon visage, car je fus accueilli par les ricanements d'un groupe de repasseuses qui officiaient au rez-de-chaussée de l'immeuble. J'étais très embarrassé, ne sachant plus où aller. La concierge, qui remettait de l'ordre à l'entrée de la maison, m'indiqua un petit escalier en contrebas conduisant à une cour *en miniature* dans laquelle de très hautes baraquas en bois abritaient jusqu'à quatre ateliers l'un au-dessus de l'autre. C'était l'académie Colarossi !

Dans la cour, gisaient ici ou là quelques plâtres cassés, ainsi que des appareils de gymnastique. En jetant un regard circulaire, je découvris une porte sur laquelle on pouvait lire « Bureau ». Après une longue hésitation, j'entrai et me renseignai, avec l'expression de la plus grande considération, sur monsieur Colarossi<sup>50</sup>. Un vieil Italien à la chevelure imposante, prénommé Angelo, m'expliqua dans un mauvais français qu'il allait chercher le directeur et que je devais prendre place. Il disparut et, en raison d'une émotion mal contenue, mon cœur battait comme un marteau de forge contre un mur : je m'apprêtais tant bien que mal à rencontrer pour la première fois de ma vie un directeur d'académie !

Lorsque celui-ci apparut enfin dans le cadre de la porte, son serviteur Angelo étant à une distance respectueuse derrière lui, je ne savais pas comment exprimer convenablement ma totale révérence. Je

<sup>49</sup> Dans l'attente de la démission de Jules Grévy, les manifestations se multiplient à Paris : le jeudi 1<sup>er</sup> décembre, 5 000 personnes se rassemblent devant le Palais-Bourbon ; le lendemain, la tension monte d'un cran : les manifestants, bloqués par des gardes à cheval sur la place de la Concorde, veulent ensuite rejoindre l'Hôtel-de-Ville, mais il y a plusieurs affrontements avec les forces de l'ordre (*Le Figaro*, 2 et 3 décembre 1887).

<sup>50</sup> Filippo Colarossi (1841-1906).

lui tendis ma lettre, il la lut avec attention, me serra la main et me parla avec les mots les plus bienveillants du monde : « Ça nous réjouit d'accueillir des élèves talentueux. Déjà, plusieurs de vos compatriotes ont obtenu chez nous leurs premiers lauriers, car ils appartiennent à une élite. » J'étais plein d'admiration pour le directeur de l'académie Colarossi, qui pouvait s'abaisser à s'entretenir d'une façon aussi simplement affable avec moi ! Il me tendit le prospectus de l'école sur lequel le prix des différents cours était décrit de façon détaillée. Ce point était à cet instant pour moi un détail secondaire. « Vous arrivez juste au bon moment, dit le directeur, monsieur Collin<sup>51</sup>, dans l'atelier duquel vous voulez entrer, est en train de corriger, venez avec moi. » Nous montâmes les étroits escaliers, si bien qu'arrivé en haut, je pouvais à peine proférer un mot à cause de la montée et de l'énervement. Le directeur parla pour moi, il était très aimable. C'était une chose réglée : je pouvais commencer lundi mes études à l'académie.

Immédiatement après, je me dépêchai de retourner chez mon bienfaiteur pour lui raconter le succès de sa recommandation et lui expliquer en détail à quel point le directeur avait été aimable. Le bon monsieur ne put s'empêcher d'éclater de rire ! La recommandation était à vrai dire inutile, pensait-il, et pouvait uniquement servir à ce que le professeur s'intéresse plus à moi. « Quant à monsieur le directeur Colarossi, il est, ou plutôt il était naguère, un simple modèle : il avait posé devant moi et d'autres peintres lorsque nous étudions aux Beaux-Arts. Plus tard, il lui vint l'idée, que d'autres avaient déjà eue avant lui, de fonder une académie, en raison surtout de l'augmentation du nombre des étudiants que les Beaux-Arts ne pouvaient accepter. Tous sont bienvenus là-bas, qu'ils soient cordonniers ou tailleurs, pourvu qu'ils puissent payer mensuellement leurs cours ! »

Encore une fois, je m'étais laissé emporter par mes rêves. Délivré de cette nouvelle illusion, je quittai passablement déçu mon grand bienfaiteur. Avec la ferme résolution d'être à l'avenir plus prudent dans l'élaboration de mes représentations fantasmées !

### **Mon entrée à l'académie Colarossi**

Il était à peine huit heures moins le quart lorsque je franchis le sombre passage vers l'arrière-cour conduisant à l'académie, le cœur battant et la sueur perlant au front. On m'avait raconté tellement de choses sur l'accueil des *nouveaux*, que j'envisageais l'événement avec épouvante. J'étais le deuxième à arriver à l'atelier. Je saluai avec un timide bonjour le monsieur, un Américain (toujours les premiers à la boutique...), qui me répliqua avec un *Good Morning*. Comme il ne me semblait pas trop antipathique, je me permis quelques questions, si bien que mon courage revint peu à peu et que je voyais la matinée avec plus d'optimisme. Après l'arrivée de cinq ou six autres messieurs, qui ne firent pas plus attention que ça à ma présence, je me dis que tout allait bien et que je ne dérangeais personne.

En réalité, je m'étais déjà mis au travail sur un magnifique modèle italien, lorsqu'on entendit dans l'escalier un spectaculaire barouf : bras dessus, bras dessous, chantant et hurlant, trois élèves, qui me furent présentés par la suite comme étant messieurs Binet, Prunier et Hiolle, firent leur entrée<sup>52</sup>. La première chose que ces messieurs remarquèrent, c'était la position du modèle. « Quel est le cornichon qui a installé ce modèle, déclara Binet<sup>53</sup>, c'est de nouveau du pur américain ! Quel âne ! Quand est-ce qu'il va enfin faire preuve de bon sens et trouver une position artistique ? À *propos*, poursuivit-il, il n'y a pas de *nouveau* ici ? » J'avais la gorge sèche. Ah ! ça vient, pensais-je...

De fait, à peine le fameux trio m'eut-il aperçu qu'ils poussèrent le hurlement de victoire d'une horde d'indiens. Avec l'air le plus grave, Binet vint à ma rencontre, me regarda de la tête aux pieds, commença à rire et appela ses deux comparses qui s'exclamèrent d'une seule voix : « *Oh ! la sale gueule !* Alors, tu veux devenir peintre, mais as-tu au moins du talent ? » Pétrifié, je ne parvins pas à sortir une réponse... Mon dieu, pensais-je, si j'étais chez ma tante ou bien là où le poivre pousse<sup>54</sup> !...

<sup>51</sup> Raphael Collin (1850-1916), peintre et collectionneur de céramiques japonaises, membre de l'Institut en 1909.

<sup>52</sup> Gustave Stoskopf écrit « Binet, Prunier et Durand », mais, par recoupements avec des notes jointes au manuscrit, on peut identifier Prunier à Gaston Prunier et Durand à Auguste Hiolle (voir *infra* sur ces peintres).

<sup>53</sup> Georges Binet (1865-1906), né au Havre, rencontrera le succès en peignant des plages ou des marchés à la manière des impressionnistes normands.

<sup>54</sup> Référence à la spécialité de ses pseudo-oncle et tante épiciers, « experts dans l'art de moudre le poivre et le café » (voir préambule, *supra*, p. \*\*).



« Talent ? s'exclama Hiolle, tu ne vois donc pas qu'il ne sait même pas tenir le fil à plomb ! Et des types pareils veulent devenir peintres ! – C'est encore sans doute ce genre de *richard*, de *bourgeois* qui ne sait pas quoi faire avec son argent ! », répliqua Prunier qui avait l'air d'un pauvre diable. « Bon, poursuivit Binet, faisons les choses rapidement. Toi, le nouveau, tu commences par nous préparer un *punch*, puis tu nous chantes une chanson de ton sale bled et la suite vient après. » Avec résignation, je me laissai faire pour éviter pire, je sortis un chant de mon répertoire sans apporter beaucoup d'entrain car les trois affreux compères ne me plaisaient pas du tout.

Lorsque le test fut entièrement terminé, Binet prit de nouveau la parole : « Après que le *nouveau* eut prouvé par le versement d'une coupe qu'il est un cornichon, il devra s'occuper à l'atelier de tout ce qui est nécessaire à ses collègues plus anciens jusqu'à l'entrée d'un nouveau *nouveau*. Il prendra soin du savon, de la térébenthine, du fixatif, etc. Au cas où il négligerait une seule fois ses devoirs, la mention TF (*travaux forcés*) lui serait marquée au fer sur la peau du dos. » Comme ça me fit sourire, ils présumèrent que j'avais eu vent de la plaisanterie et voulurent me mettre immédiatement à l'épreuve, ce dont je sortis victorieusement. J'évitai en effet de me répandre en prières et supplications, car je savais pertinemment que ce fer redoutable, qui ne manquait pas d'inspirer une peur bleue aux esprits innocents, n'était rien d'autre qu'un bâton de bois peint. Pour finir, je fus intronisé, à coups de « pinceau barbe » ou « pinceau Meissonier » (comme on peut en trouver dans chaque ménage bien équipé...), membre extraordinaire de l'académie.

Chacun était déjà retourné à son travail à l'exception des trois tyranneaux, qui ne se lassaient pas de m'interroger sur mes relations. Ils tournaient chaque réponse en dérision. J'eus par la suite encore beaucoup à souffrir de leurs humeurs, tout comme d'ailleurs l'ensemble de l'atelier. Par bonheur, ils venaient rarement, mais quand ils venaient, ils étaient à leur aise. Le plus sérieux d'entre eux était encore Prunier, davantage porté par sa naissance à la morosité qu'à la gaudriole. C'était un pauvre diable qui devait faire son mois avec 80 fr de pension, ce qui le mettait à l'abri de toute concurrence<sup>55</sup>. Binet était le Crésus de la bande et faisait de l'art comme un passe-temps, tandis que Hiolle portait un nom connu : c'était le fils d'un sculpteur célèbre, mort malheureusement trop tôt pour faire partie des génies<sup>56</sup>.

Ces trois-là provoquèrent, surtout à cette époque, des dégâts matériels. Lorsque Hiolle venait, il renversait les plâtres « *comme par accident* », ainsi qu'il prenait soin de le dire, si bien que la plupart d'entre eux avaient un membre en moins. On les voyait rarement travailler, mais lorsqu'il s'agissait d'organiser une bagarre ou une corrida, ils étaient les premiers. Lors des corridas, Binet incarnait habituellement la bête à cornes, celles-ci étant remplacées par deux barreaux d'un infortuné *tabouret* ; Hiolle faisait le torero et cherchait à exciter le taureau en agitant avec sa main droite un chiffon rouge tandis que la gauche tenait une grande toile déployée en guise de bouclier. Naturellement, il prenait soin d'utiliser la toile d'un absent, car on voyait souvent Binet, déguisé en taureau, transpercer la toile de ses cornes et la mettre à la fin en lambeaux au grand désappointement de son propriétaire légitime qui n'avait guère d'occasions de prendre sa revanche. Plus effroyable encore, une *charge de cavalerie* dans laquelle les chevalets servaient de chevaux, la table du modèle de château assiégé qui était bombardé par tout le mobilier possible, notamment les *tabourets*. Evidemment, on prenait soin avant un tel assaut de fermer les portes pour ne pas être surpris par le propriétaire de l'académie, à qui de pareils exercices militaires revenaient très cher en remplacement de mobilier<sup>57</sup>.

Deux matinées dans la semaine, le mercredi et le samedi, quand le professeur venait corriger, c'était calme. Nous étions environ trente élèves à l'atelier, parmi lesquels peut-être un tiers de Français, la plupart étant Américains et Anglais.

---

<sup>55</sup> Gaston Prunier (1863-1927), né au Havre comme Binet, peintre des quartiers populaires, des scènes sur les fortifications, des maisons en construction ou en démolition.

<sup>56</sup> Auguste Alexandre Hiolle (1866-1917) est le fils du sculpteur Ernest Eugène Hiolle (1834-1886), prix de Rome 1862, professeur à l'École des beaux-arts.

<sup>57</sup> Ces chahuts coûteux n'empêcheront pas Hiolle d'épouser le 26 mai 1894 Maria Colarossi, fille du propriétaire de l'académie du même nom.

Brumath, le 10 xbre [décembre] 1887

Mon cher Gustave,

Nous sommes bien contents de te savoir enfin à l'ouvrage ; papa et moi nous étions bien tourmentés de ce que tu aies été si longtemps à la charge des Durand et nous ne pouvons pas assez leur être reconnaissants. Pourtant, c'était peut-être mieux pour toi que si tu étais de suite entré à l'atelier sans connaître un peu Paris. Nous avons déjà appris par la lettre de M<sup>me</sup> Stempfer à sa mère que tu te portais si bien, que tu savais déjà si bien t'orienter et que tu venais souvent chez eux. Toujours, au commencement de la semaine, quand Caroline et moi nous nous voyons, nous demandons : « Avez-vous déjà reçu une lettre de Paris<sup>58</sup> ? » C'est surtout la dernière semaine, pendant la crise du président, nous étions bien inquiets et papa disait souvent « pourquoi ce garçon a-t-il seulement\* été obligé de partir maintenant ? ». Heureusement que tout s'est bien passé, car on se figure toujours les choses plus terribles quand on n'y est pas.

J'espère que dans ta prochaine lettre tu nous donneras la description de ta chambre, tu nous diras aussi ce que tu manges et si c'est ce logement et le restaurant dont Silbereisen nous a parlé. Tu nous donneras surtout des détails sur ton atelier et sur ce que tu travailles. Sois seulement\* bien prudent avec tes nouveaux camarades, sois poli et prévenant, mais ne te lie pas avec le premier venu, tu as assez de connaissances ici pour passer ton temps libre.

Nous avons reçu ta carte postale une heure après ta lettre. Tu avais mis au haut de ta lettre le nom de la rue et le numéro, mais pas hôtel du Midi<sup>59</sup>. Étais-tu chez M. Schützenberger ? Ce serait bien bon si tu pouvais entrer aux Beaux-Arts, si tu as passé quelques mois dans cet atelier, pour que tu y apprennes quelque chose pour l'argent que cela coûte, car ces 25 fr d'écolage renchérissent beaucoup ton mois, 30 fr pour une belle chambre n'est pas trop cher à Paris, et je pense que pour 85 fr tu dois avoir à manger convenablement<sup>60</sup>. As-tu déjà entamé ton jambon ? Écris-moi ce que je pourrais t'envoyer pour le Nouvel An ou si tu préfères que papa te l'envoie en argent ; si nous pouvons avoir des billets de banque de M. Sengel, nous te les enverrons, sinon tu auras un chèque, mais je pense qu'il ne t'en faudra pas avant la fin de l'année.

Le jeudi avant Noël il y aura probablement grande chasse, alors je pense envoyer un lièvre aux Durand. Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de Léonore, les couteaux lui ont fait bien plaisir.

Charles continue à bien aller de sorte que j'ai pu aller hier au *Kränzel* [cercle] chez M<sup>me</sup> Wantz. Nous avons perdu le petit chat, il a tout d'un coup disparu ; depuis, Immo et la vieille chatte se font des amitiés. Le calorifère va marcher un de ses jours, c'est bien heureux car, par ce mauvais temps, il n'y a pas moyen de sécher du cuir. Les nouvelles sont bien rares à Brumath ; dimanche il y aura concert et bal, M<sup>lle</sup> Emilie Hoehstetter et M<sup>lle</sup> Marie Sengel chanteront.

Cette semaine, on a arrêté le garde-police\* de Gries, il a dit quand il a été ivre « pourquoi prier pour le prince impérial ? Il en grèvera [crèvera] pourtant\* ». Tu [du] reste, on lit dans les

---

<sup>58</sup> M<sup>me</sup> Stempfer, née Walter, écrit à sa mère Salomé, âgée de 80 ans, voisine de la tannerie Stoskopf. Caroline est sa petite-fille et vit avec elle.

<sup>59</sup> Cette carte postale est perdue.

<sup>60</sup> Le salaire quotidien d'un ouvrier qualifié est à l'époque de 7-8 fr.

journaux qu'il va beaucoup mieux, on lui met maintenant aussi des compresses avec de l'eau de Kreuznach<sup>61</sup>.

M<sup>me</sup> Sengel était en ville<sup>62</sup> au commencement de la semaine, les Goetz ont de suite demandé après\* toi et si tu as déjà été chez M. Schützenberger. M. Enninger lui a aussi parlé d'un jeune homme de Strasbourg qui s'était présenté à l'académie de Munich, mais on l'a renvoyé, on lui a dit qu'il doit encore dessiner une année à la maison, mais elle ne sait plus le nom de ce jeune homme. Je pense que tu seras assez raisonnable pour voir si tu apprends quelque chose dans cet atelier et que tu ne perdras pas ton temps.

Adieu cher enfant, les bons baisers de ton père, de Charles et de ta mère,  
Caroline Stoskopf.

Nos amitiés a la famille Durand, Gary, à Christine, à la famille Stempfer et Silbereisen. On demande toujours de tes nouvelles.

---

Paris, le [?] 12.87      Rue Vavin

Chère maman,

Maintenant, je suis tout à fait en train de travailler et bientôt je n'aurai plus le temps d'écrire de si longues lettres comme d'habitude, car j'espère que je pourrai rentrer bientôt le soir dans les Arts décoratifs. Silbereisen veut en parler à son directeur ; j'ai d'abord parlé à M. Schützenberger et il m'a dit qu'il fera bien des démarches pour que je puisse entrer, je dois seulement m'informer ce qu'il y a à faire. Puis je suis allé, mais comme le directeur n'était pas là, je n'ai pas pu apprendre ce qu'il y a à faire. Je ne peux pas te dire combien M. Schützenberger est gentil, j'étais déjà plusieurs fois chez lui ; la dernière fois, il était justement en train de faire sa toilette (probablement pour aller chez M. Ferry, car c'était ce soir-là), puis il m'a fait venir chez lui dans son cabinet de toilette, il était content des dessins que j'avais faits dans la semaine et il m'a dit qu'il était content de moi et que le professeur le devait être aussi. Quant à mon professeur, il est très fort et, chez les meilleurs élèves, il a à critiquer, jamais il dirait que quelque chose est bon, il dit seulement « ça n'est pas mal ». Enfin, je pense faire beaucoup de progrès, surtout quand je suivrai aussi les cours d'anatomie aux Beaux-Arts et si je travaille le soir. Deux artistes qui mangent dans le même restaurant que moi et auxquels chez [j'ai] montré mes dessins, ont dit la même chose de tous mes dessins que M. Schützenberger. Ces deux artistes sont très comme il faut et ce sont de rudes travailleurs. L'un d'eux est architecte et l'autre, nommé Guillot, est sculpteur, il a déjà exposé plusieurs fois dans le Salon et, en ce moment, il fait une statue haute de deux mètres représentant un chasseur d'aigles<sup>63</sup>. Ça promet de devenir très bien. Il est élève personnel d'un célèbre sculpteur, c'est-à-dire il lui aide\* à ses travaux ; en ce moment, ils font un buste de l'impératrice de la Russie, son professeur était à Copenhague pour prendre l'esquisse en plâtre. Il m'a promis quelques autographes.

---

<sup>61</sup> De fait, Frédéric III ne règnera à la suite de son père, Guillaume I<sup>er</sup>, que 99 jours (mars-juin 1888).

<sup>62</sup> À Strasbourg.

<sup>63</sup> Anatole Guillot (1865-1911), sculpteur et céramiste, élève d'Alexandre Falguière, est réputé pour ses œuvres monumentales qui lui valent de nombreuses commandes publiques.

### Là où on mange à midi

Quand on étudie à Paris et qu'on dispose d'un tout petit budget, on ne peut pas se mettre à table ni chez Marguery, ni chez Doyen, et même les Duval<sup>64</sup> sont alors un établissement de luxe. Il s'agit alors de trouver une *crèmerie* ou un *marchand de vin traiteur* qui sert un plat du jour et ne cherche pas de façon systématique à démolir les estomacs de ses concitoyens, tout en travaillant à des prix modérés.

À la recherche d'un tel établissement, je trouvai rue Vavin ce qui pouvait le mieux me convenir. De 11 h à midi, les six tables étaient occupées jusqu'à la dernière place par des ouvriers de la fabrique Marinoni<sup>65</sup>. De midi à 1 h, c'étaient des petits fonctionnaires, modèles, artistes, artisans qui faisaient honneur à la table de la *mère Henri*, la patronne du lieu. Elle était alsacienne et réjouissait l'auditoire entier avec son *accent* typique et sa corpulence dont elle se servait pour barrer la porte de la cuisine lorsqu'elle toisait ses hôtes. Son mari jouait un rôle plus passif ; il avait été ouvrier, mais était devenu invalide à la suite d'un accident, ce qui lui apportait notamment la clientèle des ouvriers.

J'ai bientôt noué d'excellentes relations avec de jeunes artistes dont certains se sont fait un nom depuis. Avant tout, il y avait un jeune sculpteur qui travaillait à cette époque à une statue de deux mètres de haut, qu'il cassait chaque fois qu'elle était à peu près terminée, pour la commencer de nouveau, car elle ne lui plaisait pas. Il a poursuivi ce travail avec une énergie admirable et a décroché pour cela une médaille. Je n'étais pas peu fier, car je l'avais aidé en compagnie d'un autre convive, qui était architecte et qui s'est aussi distingué lui-même depuis, pour chercher une nouvelle position de sa statue : nous lui servions personnellement de modèle et tenions des positions sur ses indications mieux qu'un modèle n'y serait arrivé.

Parfois, nous avions la compagnie à table d'un vieux sculpteur qui autrefois avait beaucoup promis et aussi beaucoup tenu, mais qui ne pouvait pas, à cause de sa timidité, malgré son talent, le valoriser pour des commandes importantes ; il avait été contraint de travailler pour un de ses anciens amis, qui, par son entregent, a acquis une réputation mondiale et à la suite de ça, des commandes en masse. Il s'est souvent plaint auprès de nous de cette amère relation. Et nous devons lui donner raison, car son talent était sans rapport avec sa notoriété. « Voyez-vous, mon nom est inconnu et celui de monsieur \*\*\* est populaire parce qu'il a un petit groupe au musée du Luxembourg qui a fait sensation. En vérité, ce groupe, il me l'a volé. Il a vu l'esquisse chez moi à la maison et s'est mis tout de suite au travail. Je lui ai dit le *jour du vernissage* en pleine figure qu'il était un voleur, il a filé sans dire un mot avant que je puisse lui donner une gifle. » Il racontait tout cela avec beaucoup d'amertume, mais donnait toujours l'impression de pouvoir le surmonter bien qu'il ne fût plus très jeune.

Celui qui apportait habituellement le plus de vie dans le bistrot, c'était l'architecte que j'ai déjà mentionné plus haut<sup>66</sup>. Toujours fidèle, il serrait la main de chacun des convives, qu'elle soit calleuse ou couverte de suie par le travail, ou que ce soit celle d'un modèle. Il savait apprécier chacun selon son statut. C'est ainsi que la confiance s'instaura avec nos fréquentations. Nous avons appris beaucoup de choses intéressantes de vieux modèles qui avaient vu défiler des générations d'élèves à l'École des beaux-arts et beaucoup de choses estimables de travailleurs, qui nous mettaient au courant de leurs conditions de travail. Ils évoquaient volontiers leur *patron*, Marinoni, qui de simple ouvrier, était devenu, grâce à des circonstances favorables, mais aussi par ses capacités, le premier fabricant mondial de presses rapides.

On parlait aussi politique ou philosophie. Je me suis souvent étonné de la profonde logique de simples ouvriers, alors que d'autres rabâchaient entre eux beaucoup d'absurdités. Je pense notamment à un vieil architecte, autrefois élève de l'École des beaux-arts et étudiant au Quartier latin, qui avait goûté à toutes les joies terrestres et était arrivé au point qu'il ne pouvait encore boire que de l'absinthe. Son nez avait pris de façon très inquiétante une couleur bleuâtre qui n'était pas tombée du

<sup>64</sup> Marguery exploite le Café du Gymnase, boulevard Bonne-Nouvelle ; Doyen, sans doute pour Ledoyen au carré des Champs-Élysées ; les Bouillons Duval sont une sorte de chaîne de restaurants populaires créée par Alexandre Duval.

<sup>65</sup> La fabrique de presses typographiques Marinoni se situe aux n° 92, 94 et 96 de la rue d'Assas.

<sup>66</sup> Dans ses Mémoires de jeunesse, Gustave Stoskopf précise qu'il s'agit de René Binet (1866-1911), peintre, décorateur et architecte influencé par l'orientalisme, architecte de la porte monumentale de l'Exposition universelle de 1900 et des magasins du Printemps. Il possédait deux petites aquarelles que Binet lui avait données.

ciel. Ce génie méconnu avait un mot définitif sur tout et chacun, et son opinion ne pouvait être qu'exacte, puisque démontrée par a + b. Pour lui, tous les artistes que l'on connaissait étaient des bousilleurs, tous les architectes, de dangereuses nullités qui n'avaient engendré en comparaison avec ses idées grandioses que des avortons. Les politiciens ne trouvaient aucune grâce à ses yeux, il était communal, socialiste sans pour autant reconnaître à un des chefs de ce parti une quelconque étincelle de capacité. Il critiquait tout et, pour qu'il soit satisfait, on lui donnait raison.

Parmi les collègues de l'atelier, personne ne fréquentait cet établissement, ce qui était très agréable... j'appris à les connaître suffisamment à l'atelier, certains plus que ce qui m'aurait convenu...

Dans notre atelier, je ne crois pas qu'il y a des types vraiment forts, et surtout il y en a beaucoup qui ne travaillent pas. Le matin, tout le monde dessine d'après le modèle vivant, l'après-midi, on peut faire ce qu'on veut. Comme il faut faire chaque semaine une esquisse en [à l'] huile à la maison, traitant un sujet donné, je suis content d'avoir une chambre bien éclairée ; elle est au quatrième mais cela ne fait rien. Il y a un petit cabinet de toilette, un bon lit, une armoire à glace, une pendule, une cheminée, une table et trois chaises.

C'est bien ce logement dont Silbereisen t'a parlé ; tel\* que le restaurant, on a de très grandes portions, et je mange à peu près comme chez nous, comme je ne prends pas de désert [dessert] ni de café, ça ne revient pas cher. Quant à mon jambon, je veux le faire cuire, car j'ai peur qu'il ne se conserve pas assez bien. Du thé, je n'en ai pas encore fait. Tu me demandes ce qu'il faudra m'envoyer pour le Nouvel An, moi je ne sais pas, je crois que de l'argent, ça serait le mieux. Christine m'a demandé hier ce qu'elle doit acheter à Charles, demande-lui s'il veut un album de timbres comme Stempffer Georges en avait un. J'ajoute dans la lettre un autographe de mon professeur, Charles doit le mettre avec les autres, en même temps, je t'envoie un timbre très curieux.

Hier chez [j'ai] été chez les Durand et chez les Stempffer. Si tu veux, tu peux m'envoyer de temps en temps un *Strassburger Post*, pour voir ce qu'on dit là-bas de la politique. Qu'est-ce qu'ils disent de l'attentat sur Ferry<sup>67</sup> ? Ici, tous les journaux sont furieux contre l'assassin et on reproche beaucoup aux journaux radicaux d'avoir amené ce crime. Aussi, quand c'est arrivé à la Chambre, Rochefort s'est tout de suite en allé. Aujourd'hui, il parle de cette affaire comme d'une comédie opportuniste et il dit que ce type était chargé de tirer sur Ferry avec un revolver de trois francs, pour quelques francs gagnés au public. En effet, ça fait du tort aux radicaux.

Quant à la nouvelle du sergent de ville de Bietlenheim, je le savais déjà, c'était dans *L'Intransigeant*<sup>68</sup>. Est-ce qu'on est encore si sévère comme quand je suis parti ?

Avant d'hier [avant-hier], j'ai reçu une réponse de Léonore ; j'attends aussi une lettre de Strasbourg. Dis-moi dans la prochaine lettre si je dois écrire pour le Nouvel An à M. Goetz ou si je dois simplement lui envoyer une carte de visite, dis-moi de même de M. Schützenberger. Si tu as l'occasion, tu fais saluer de ma part les Goetz.

<sup>67</sup> Jules Ferry est victime le 10 décembre d'une tentative d'assassinat de la part d'un déséquilibré.

<sup>68</sup> De Bietlenheim et non de Gries comme l'avait écrit Caroline. Non seulement, *L'Intransigeant* du 9 décembre 1887 se fait l'écho de cet incident, mais l'affaire ira jusqu'au tribunal supérieur de l'Empire à Leipzig où elle sera jugée en appel le 26 avril 1888. Accusé d'injures envers un « membre de la maison souveraine d'Alsace-Lorraine », Christian Knittel sera relaxé de ce chef d'accusation à Strasbourg (et condamné seulement pour scandale public) et de même à Leipzig. Ce n'est pas en effet l'empereur qui est souverain en Alsace, mais l'empire, c'est-à-dire l'ensemble des États qui le composent (*Revue alsacienne*, n° 11, 1888, p. 384).

Je vous parlerai seulement dans la prochaine lettre de l'atelier de peinture, je pourrai alors mieux vous décrire les types. En attendant, il faut que je termine ma lettre, car je ne sais pas beaucoup de nouvelles et aussi ma bougie s'use de trop.

Je t'embrasse, chère maman, et embrasse toi de ma part Charles et papa,  
Gustave.

Saluer les Walter, Sengel, Schotte et enfin tout le monde qui demande après\* moi.

---

Brumath, le 19 xbre [décembre] 1887

Mon cher Gustave,

Ta lettre nous a fait bien plaisir parce que tu nous dis que tu es maintenant sérieusement à l'ouvrage. Nous sommes surtout bien contents que M. Schützenberger est si gentil à ton égard et qu'il est content de tes dessins. Je pense que tu continueras toujours à bien travailler et à bien te conduire pour nous faire plaisir ainsi qu'aux personnes qui s'intéressent à toi. Jusqu'à présent, la vie t'est bien facile à Paris. Pas tous les jeunes gens n'ont pas la chance d'y trouver des parents et des amis si dévoués.

Chez nous, tout va toujours son même train. Charles continue toujours à bien aller, il est toujours de bonne humeur, en ce moment il est dans la cour avec Oltz Jacques. Nous étions d'abord au jardin pour choisir [choisir] un sapin, car il veut de nouveau s'en garnir un et il est déjà occupé toute la semaine à faire des étoiles et différents ornements. Tu lui demandes si Christine doit lui acheter un album de timbres, je trouve que Christine lui a déjà apporté un si joli cadeau quand elle était ici, qu'il est inutile de faire de nouveau des dépenses pour lui. Je n'étais pas encore à Strasbourg depuis ton départ, j'ai l'intention d'y aller au commencement de la semaine, je ne sais pas encore ce que j'achèterai à Charles, probablement [probablement] un livre. Je dirai alors à la tante de t'envoyer de temps en temps une *Post* s'ils n'ont pas de sous-abonnés\*. Nous lisons en ce moment le procès Cabannes, lundi on prononcera le jugement, le malheureux aura probablement dix à douze ans<sup>69</sup>. Le mieux c'est de ne pas s'occuper beaucoup de politique.

Papa expédiera aujourd'hui le premier cuir séché au calorifère, il viendra en ville la semaine avant le Nouvel An, alors il t'enverra l'argent, des billets de banque ou un chèque. Il est bien content que son fourneau ait si bien réussi, c'est le même système que celui de Georges<sup>70</sup> mais il marche beaucoup mieux, il lui revient à peu près 200 M, il a tout acheté lui-même, de cette manière il a économisé plus de 100 M. Tu peux penser comme il en est fier mais il était aussi bien affairé jusqu'à ce qu'il avait tout en ordre\*. Heureusement qu'il a toujours de l'occupation, car comme il fait en ce moment un peu une cure de bière, il devient\* de nouveau très gros.

Tu me demandes si tu dois écrire une lettre aux Goetz, je pense qu'une carte suffit. Pour plus de politesse, tu pourrais écrire quelques mots dessus mais alors, il faut fermer

---

<sup>69</sup> Cabannes, employé de l'administration d'Alsace-Lorraine, est jugé à Leipzig pour haute trahison, accusé d'avoir livré contre rémunération des rapports confidentiels aux autorités françaises. Il plaide coupable, mais déclare n'avoir pas eu conscience de la gravité de ses actes. Il sera condamné à dix ans de réclusion (*Revue alsacienne*, n° 11, 1887-1888, p. 106-107).

<sup>70</sup> Georges Goetz, cousin de Caroline Stoskopf, également tanneur à Brumath.

l'enveloppe et affranchir comme une lettre. Pour M. Schützenberger, tu feras comme c'est la mode à Paris, Christine ou Dorothée pourront te le dire.

Tu me dis que tu travailles aussi à la maison, mais comment feras-tu quand il fera froid ? C'est bien heureux pour toi que ce soit toujours un temps si doux. Si tu nous écris, il ne faut pas avoir peur que ta bougie s'use trop, tu n'as qu'à en mettre une de plus sur notre compte. Quand cela coûte autant, une bougie de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire. Je termine pour que la lettre parte encore pour que tu la reçoives dimanche matin pour avoir le temps de la lire. Klaser [Glaser<sup>71</sup>] encadre en ce moment ton portrait ainsi que la photographie de Wien et celles de ton école. Pour mes étrennes, je me payerai des rideaux pour le salon, car comme tu as une si belle chambre à Paris, il faut aussi que je fasse qu'il soit un peu convenable chez nous. Sans cela, tu ne te plairas plus à la maison.

Salue bien de notre part les Durand, Christine, Gary, Stempfer et Silbereisen.

Reçois les meilleurs baisers de Charles, papa et de ta mère,

C. Stoskopf.

---

Lundi. Déc. 1887. Paris

Mardi 37 rue Vavin 37.

Chère maman,

Chez\* moi, tout va bien, je travaille pendant toute la journée et je crois faire des progrès rapides. Je ne vais pas encore aux Arts décoratifs le soir parce que je n'ai pas encore la permission définitive, mais je l'aurai un de ces jours. Seulement, le directeur des Beaux-Arts a dit à Silbereisen qu'il ne me conseillerait pas d'y aller parce que dans un cas semblable, on a déjà eu des embêtements, parce qu'on a maltraité un Alsacien qui suivait ces cours ; mais j'y vais quand même, et je le ferai comme dans l'atelier où je suis pendant la journée, je leur dirai que j'obterai [opterai\*] dès que j'aurai l'âge. Ils sont bien drôles ces jeunes Français, au lieu de recevoir bien les Alsaciens, ils les taquinent encore.

Hier soir justement, quand j'étais en train de commencer ma lettre, M. Durand est venu me faire une visite, il était en bas avec sa voiture et il m'emmenait chez lui. Dorothée m'a dit que Christine veut absolument acheter quelque chose à Charles, je te demande donc encore une fois s'il veut un album de timbres ou s'il préférerait autre chose.

Dimanche, j'étais chez les Silbereisen, ou plutôt chez une arrière-cousine que je ne connaissais pas encore jusqu'à présent. Il m'avait invité\* de venir là, quand j'étais chez lui, à cause de l'école du soir. Tu penses que je me suis amusé là, tout le dimanche après-midi, seul, sans aucune distraction. Ils ont un fils qui est de mon âge, mais il a travaillé jusqu'au soir. Ils sont charrons et ils sont en même temps marchands de vin, ils demeurent à l'autre coin de Paris, dans un quartier où on ne peut plus sortir après minuit. Du reste, c'est à peu près partout comme ça, à une heure du matin, c'est l'heure des malfaiteurs. Le soir, je suis parti avec l'omnibus et je suis arrivé à 11 h 1/2 à la maison. Les Silbereisen et les autres cousins et cousines (je ne sais pas si tu sais qui c'est) m'ont donné des compliments pour vous.

---

<sup>71</sup> Alias Frédéric Artopoeus, voisin des Stoskopf, Glaser de son état, c'est-à-dire vitrier.

Je continue toujours d'aller le soir chez les Stempfer. L'autre soir, Georges et moi, nous étions dans le café du célèbre joueur de billard Vignaud<sup>72</sup>, seulement il n'était pas là, mais il y avait d'autres forts joueurs, qui ont fait des séries de 60. Autour d'eux sont assis les spectateurs qui les applaudissent quand ils ont fait quelque chose d'ébattant [épatant]. La plupart des gens qui sont là parient pour l'un ou pour l'autre des joueurs ; s'ils gagnent, on leur donne le double de ce qu'ils ont parié.

Cette semaine, on fait un concours dans notre atelier, d'après lequel on est placé. Ça m'embête que je ne suis pas ici depuis quelque temps parce que la lutte est inégale. Comme sujet d'esquisse en peinture, on a « Le travail », un sujet pour le conseiller municipal, comme M. Schützenberger m'a dit, mais pas pour un concours. On ne sait pas bien que faire et quand j'avais une idée, je ne pouvais pas l'exécuter, de sorte que j'ai fait, ce que feront la plupart, simplement quelqu'un qui travaille : j'ai fait notre *Gerbhüs* [tannerie] avec Michel, d'après le dessin que j'ai fait chez nous. Dès que je dessinerai aussi le soir, j'occuperai quelquefois les après-midi pour peindre [peindre]. Pour faire plaisir à papa, tu pourras lui dire qu'on a trois mois de vacances dans notre atelier : on cesse le 15 juillet.



### **Tanneur au travail**

Michel Steinmetz, unique ouvrier de la tannerie Stoskopf, décharne une peau.  
(dessin daté de mars 1887 que Gustave reproduit pour l'esquisse sur « Le travail »).

J'ai ajouté dans la lettre quelques timbres pour Charles, j'ai aussi eu une vingtaine d'autographes d'un modèle qui mange dans le même restaurant que moi. Je lui ai simplement payé le café, j'étais avec mes deux amis, le sculpteur et l'architecte, dans sa chambre qui est justement en face du restaurant. Tous les murs sont pleins d'esquisses de peinture des artistes les plus célèbres, car c'est un modèle très recherché parce qu'il a une tête expressive. On la rencontre dans tous les tableaux de Rochegrosse. C'est curieux comme les peintres sont intimes avec ces types, ils se tutoient même. Parmi les autographes qu'il m'a donnés, il y en a

---

<sup>72</sup> En réalité Maurice Vignaux, champion de billard et auteur d'ouvrages sur sa spécialité, fondateur d'une académie de billard au café Mangin, passage des Panoramas.



de Ehrmann (de Strasbourg), Danger, grand prix de Rome de cette année, Signol, membre de l'Institut, etc., etc. J'en ai plusieurs de Rochegrosse, ce jeune artiste si célèbre, il a vingt-cinq ans et a déjà eu toutes les médailles du Salon, il n'a pas encore eu le prix de Rome comme j'avais cru, parce qu'il peint tout à fait autrement que les maîtres de l'école<sup>73</sup>. Si je veux faire connaissance avec lui, ce modèle me lui présentera, il m'a dit qu'il est fort content quand il voit que des jeunes débutants s'intéressent à lui. Je profiterai de cette occasion dès que je saurai mieux m'y prendre.

Au Nouvel An, vous n'oubliez pas d'envoyer une carte à M. Schützenberger et aux Goetz ; dis-moi donc ce que je dois écrire aux Goetz, que surtout l'orthographe soit juste. Papa doit m'envoyer l'argent quelques jours avant le Nouvel An, tu m'annonceras la journée, que je puisse attendre le facteur le matin. Je ne sais\* pas vous donner d'autres nouvelles, parce que je suis occupé toute la journée. Je n'ai même pas bien le temps de lire les journaux. On doit beaucoup parler d'une guerre chez vous jusqu'à ce que les nouvelles lois sur la *Landwehr*, etc., auront passé. Ça doit être la même chose que l'année dernière. Si cette loi passe, on verrait partir dans une guerre des grands-pères, des pères et leurs fils. Ceux-là doivent faire un long nez qui se sont réjouis d'être au *Landsturm*<sup>74</sup>. Je suis curieux de recevoir des *Post* pour lire ces fameux articles.

Salue tout le coin de moi [de ma part], ainsi que les autres gens que je connais et qui demandent après moi.

Je vous embrasse tous,  
Gustave.

---

Paris, lundi 12.1887      Rue Vavin 37

Chère maman,

Je t'écris seulement une carte parce que je n'ai pas le temps de t'écrire une lettre, car j'irai ce soir chez les Durand pour ach<sup>75</sup>...

... les deux qui m'ont blagué le plus et qui sont depuis une éternité dans l'atelier sont du même numéro que moi. Pour l'École des arts décoratifs, ça n'est rien\*, comme je n'ai pas opté\*, je ne peux pas rentrer, si j'étais chinois, polac, cafre\*, n'importe quoi, je serais accepté, mais comme j'ai le malheur d'être alsacien, je ne peux pas rentrer, ils ne font pas de différence entre les Allemands et les Alsaciens. Voilà la récompense pour le patriotisme des Alsaciens ! Enfin, je pense rentrer dans une autre école du soir par la protection du graveur Masson qui n'a pas de mains<sup>76</sup>, et qui fait en ce moment une commande pour le gouvernement.

Je vous embrasse tous, toi ma chère mère, ainsi que Charles et Papa,  
Gustave.

---

<sup>73</sup> Georges Rochegrosse (1859-1938) a pris ses premières leçons de peinture à l'académie Julian à douze ans.

<sup>74</sup> Le *Landsturm* est une réserve de l'armée territoriale (*Landwehr*).

<sup>75</sup> Suivent six lignes illisibles, une partie de la lettre ayant été découpée à l'emplacement du timbre au verso : on comprend que Gustave a eu les résultats du concours et qu'il est classé à peu près au milieu.

<sup>76</sup> Noël Masson (1854-1889) a eu à seize ans les deux mains emportées par un obus qu'il manipulait lors du siège de Paris, mais il réussit grâce à des prothèses à devenir graveur et à produire des planches de reproduction, mais aussi des eaux-fortes originales.

Brumath, le 26 xbre [décembre] 1887

Mon cher Gustave,

Tu reçois\* ci-joint deux billets de 100 fr d'après le compte que tu nous as fait : il te faut 150 fr par mois, papa te donne 10 fr pour les étrennes pour argent de poche et 20 fr pour le mois de décembre et de janvier. Il te restera donc une avance de 20 fr sur le mois de février. Papa a voulu t'envoyer un chèque de 180 fr mais, comme j'ai pu avoir ces billets de M. Sengel sans agio, « puisque c'est pour le jeune artiste », j'ai trouvé que c'était plus commode. Je pense que tu seras prudent avec ton argent, que tu continueras à être économe et que tu ne feras pas de dépenses inutiles. Nous sommes très contents que tu auras trois mois de vacances, j'espère que tu emploieras bien le temps que tu passeras à Paris. Vas-tu déjà aux Arts décoratifs ?

Tu fais bien de dire que tu opteras quand tu auras l'âge. Ces jeunes Français n'ont pas l'idée qu'ils font le service\* de la Prusse en taquinant les Alsaciens. Ils les forcent pour ainsi dire à faire leurs études en Allemagne, à dépenser leur argent là-bas et à revenir en Alsace avec des idées allemandes au lieu de revenir avec des idées françaises ou bien, s'ils engagent les Alsaciens à opter, cela fait de nouveau l'affaire des Allemands. Quand on compte ses soldats par millions, quelques centaines de soldats de plus ou de moins ne font rien à l'affaire et sont autant de mécontents qui sont partis et autant de places libres pour des Allemands dans notre belle Alsace. Si les jeunes Français continuent à faire la vie dure aux Alsaciens, ils auront bientôt fait de l'Alsace une province allemande. L'Alsacien qui fait le service militaire en Allemagne ne le fait pas pour faire plaisir à l'Allemagne mais pour pouvoir habiter tranquillement son pays et pour pouvoir recevoir ses amis de la France. L'Alsacien est dans une triste position : en France, c'est un Prussien, ici c'est un Français qui ne peut souffler un mot sans avoir trois à quatre mois de prison, car on lit toujours de nombreuses condamnations pour « Vive la France ». Enfin, j'espère que tu te tiendras tranquillement et tout ira bien ; dans le cas contraire, tu n'auras qu'à rentrer.

Comment as-tu passé les fêtes de Noël ? Ici, nous les avons très bien passées. Charles avait un très beau sapin que moi et Oltz Jacques avaient [avons] garni sous sa direction. Nous avons un *Kristkindel*\* (Marie Sonntag) et un *Hanstrapp*\* (Glaser Fritz) il était superbe avec son grand manteau blanc, son gibus, sa hotte, sa chaîne, sa barbe et surtout son nez, je crois que le cordonnier l'avait ainsi arrangé. La petite Salomé Sonntag a passé la soirée avec nous. Caroline Walter et Georges sont aussi un peu venus. Georges était encore tout pâle de la frayeur du *Hanstrapp*. Charles lui a donné une musique\*, tu peux penser qu'il en a été content. Charles a reçu de moi un livre, le 1<sup>er</sup> volume *Buch neuer Erfindungen*<sup>77</sup> et de Tante de Strasbourg une boîte à physique, ce qui l'amuse beaucoup car depuis qu'il est mieux, il aime plus à jouer et à avoir des enfants autour de lui auxquels il peut faire des tours.

J'étais en ville la semaine dernière, l'oncle a de nouveau des rhumatismes. As-tu déjà reçu une lettre de la tante ? J'ai vu exposés un tableau de M. Schützenberger qu'il a donné pour la

---

<sup>77</sup> *Das Buch der Erfindungen, Gewerbe und Industrien* (Livre des inventions, arts et métiers et industries), sous la direction de Franz Reuleaux, paru à Berlin en huit volumes de 1884 à 1888.

loterie de Strasbourg, un paysage des Alpes et un tableau de Seebach<sup>78</sup>, des roses, que la Ville a acheté.

Depuis quelques jours, nous avons beaucoup de neige. Tu me demandes ce que tu dois écrire sur la carte pour M. Goetz. Je pense que tu pourras écrire à peu près ceci : « G. St. envoie à M. Goetz et à sa famille ses meilleurs vœux et ses remerciements » ou quelque chose de semblable. Christine ou Dorothee sauraient peut-être mieux pu [pouvoir] dire ce qu'on peut écrire sur une carte. J'écrirai aussi quelques mots de remerciements sur la carte de M. Schützenberger : quel numéro, rue Barras [Bara] ? J'écrirai aussi une lettre à Silbereisen. Tu nous répondras de suite après la réception de notre lettre. Nous n'avons pas encore eu de nouvelles d'Ingwiller. J'ai acheté un livre pour Eugène<sup>79</sup> ; comme il intéresse Charles, nous ne l'enverrons que pour le Nouvel An.

La semaine dernière, M. Weinberger est revenu ; toute la famille était heureuse, on le croyait complètement remis, mais tout à coup, il est devenu fou furieux, on a été obligé de le mettre à Stephansfeld<sup>80</sup>. Hier, Marie Thiébault était chez nous, elle m'a chargée de te saluer de sa part. Elle m'a dit que M. d'Oppenau a trouvé bien le portrait de Madame, seulement il manque quelque chose à la bouche qu'il va corriger, il en fera sans doute un chef-d'œuvre. Salue bien toute la famille et les Stempfer de notre part. Les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,

C. Stoskopf.

---

Paris. Jeudi, décembre 1887

Chère maman,

Je vois par ta lettre que tu n'as pas encore reçu la carte-lettre que j'avais expédiée lundi, au moment où tu l'as écrite ; j'espère qu'elle est arrivée depuis et tu auras sûrement été surprise de la manière de laquelle les Français traitent les Alsaciens. Tant pis pour eux, ils en récolteront les fruits et, j'en suis sûr, que ça contribue plus à la germanisation de l'Alsace que tous les systèmes de Hohenlohe ou d'autres<sup>81</sup>. Enfin, je veux voir si je peux entrer dans l'autre école de laquelle je t'ai parlé ; en attendant, je suivrai les cours du soir de notre école pendant une ou deux semaines qui coûtent 5 fr par semaine ou 15 fr par mois. Si je pouvais rentrer aux Beaux-Arts, tout ça serait inutile. Peut-être, je m'y présenterai pour le concours du mois de mars ; pourvu que ce ne sera pas la même histoire comme avec les Arts décoratifs. Seulement, ces concours sont très difficiles et de 200 qui se présentent, on accepte 60. Seulement, c'est bien de s'habituer à de pareils concours et presque tout le monde qui y est a été recalé plusieurs fois. Tu ne diras rien de ça à personne.

---

<sup>78</sup> Lothar von Seebach (1853-1930), né près d'Offenbourg, installe en 1875 son atelier à Strasbourg où il fait l'essentiel de sa carrière de peintre jusqu'en 1921.

<sup>79</sup> Eugène est un fils de Jacques Stoskopf (1835-1886), brasseur à Ingwiller, un neveu de Caroline.

<sup>80</sup> Ce faubourg de Brumath en direction de Strasbourg s'identifie à un asile d'aliénés créé officiellement en 1832 où il succède à un hospice des enfants trouvés remontant au XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>81</sup> Le prince de Hohenlohe-Schillingsfürst, *Statthalter* (lieutenant-général) d'Alsace-Lorraine, depuis juin 1885, mène une politique répressive dans un contexte de tension diplomatique franco-allemande et de résurgence de la protestation lors des élections législatives de février 1887 (Cf. François Igersheim, *L'Alsace politique, 1870-1914*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2016, p. 53-59).

Tu me demandes comme j'ai passé mon Noël, eh bien, c'était très monotone et j'étais en pensée chez vous. Que j'aurais aimé être à cette soirée dans votre milieu et me réjouir avec vous ; ça devait être bien drôle avec le *Hanstrapp* et le *Christkindel* !

Au moment où vous recevez la lettre, l'album doit être arrivé, Dorothee t'a probablement écrit que je ne l'ai pas voulu prendre parce que c'était trop cher (17 fr), enfin c'est un volume pour le salon et je crois que Charles sera occupé pour longtemps à décoller les timbres, il doit seulement bien faire attention avec ceux qui changent la [de] couleur. Est-ce qu'il a reçu depuis des timbres de M. Vosselmann ? Moi, je cherche à lui procurer autant que possible.

La nouvelle de M. Weinberger ? Je savais déjà par Sengel que j'ai vu la nuit du réveillon, il était comme moi chez Georges Stempfer, seulement, lui a réveillé et moi, je suis rentré à la maison ; en chemin, je rencontrais justement mes deux amis du restaurant qui allaient à la messe de minuit ; j'allai donc avec eux croyant entendre quelque chose de beau, mais loin de là, c'était embêtant comme tout et, la seule distraction que nous avions, c'est que l'un des deux frappa de temps en temps avec sa canne sur le sol de sorte que tout le monde faisait de la place, croyant que c'était le Suisse qui voulait passer, c'est ainsi que nous avons fait toute la tournée [tout le tour] de l'église.

Depuis quelques jours, il fait très froid ici, mais nous avons peu de neige et ce soir, j'étais obligé d'écrire ma lettre dans le restaurant parce qu'il fait trop froid dans ma chambre.

Samedi, on ira chez le professeur, on lui a acheté quelques antiquités japonaises qu'il a choisies lui-même avec le massier\*, ils [elles] coûtent 350 fr. Tout le monde a donné 10 fr. Lundi ou mardi, j'irai chez M. Schützenberger (rue Bara, 7). Pour le jour de l'an, j'enverrai seulement quelques cartes à Brumath, j'en envoie à M. et M<sup>me</sup> Sengel et au vétérinaire<sup>82</sup> et à la Schotte Tante et à M. Baumgartner et Vosselmann. Je n'ai pas encore reçu une lettre de Strasbourg, ils m'écriront peut-être pour le Nouvel An. Moi, je vous souhaite une bonne et heureuse nouvelle année et que je vous reverrai en bonne santé comme je vous ai quittés. Souhaitez bien de ma part la nouvelle année à tout le voisinage, à nos domestiques, les Daniel, Oncle, Achener, etc., etc. Je finis donc ma lettre en vous remerciant pour l'argent et je vous embrasse tous,

votre Gustave.

J'ajoute quelques timbres que j'ai reçus à l'atelier. Les japonais, j'ai eu d'un Japonais qui est dans notre atelier, j'en aurai encore d'autres.

Les Silbereisen, ainsi que les Stempfer, Gary, Durand me chargent de vous souhaiter la nouvelle année. Et lundi, on se réunira chez les Durand pour mancher [manger] le lièvre qui leur a fait beaucoup de plaisir. Je donnerai l'esquisse de peinture de notre *Gerbhüs* [tannerie] à M. Durand, il l'a déjà vue et ça lui a beaucoup plu.

---

Brumath, le 31 décembre

Mon cher enfant,

Nous venons de recevoir ta lettre, nous l'attendions déjà plus tôt, car, quand papa expédie de l'argent, il veut être sûr que ce soit arrivé. Je te réponds de suite ce soir, car, quoique je

---

<sup>82</sup> Charles Goetz (1850-1925), frère de M<sup>me</sup> Sengel.

suis très souvent en pensée avec toi, je le suis en particulier ce soir. Quand je pense à ce qui s'est passé dans l'espace d'une année, grand-papa nous a quittés pour toujours<sup>83</sup> et toi, tu es parti pour chercher la gloire. Pourvu que les déceptions ne seront pas trop grandes ! Tu commences d'y avoir de petits ennuis en ne pouvant pas entrer aux Arts décoratifs, nous en aurions également été contents, car cela aurait toujours fait une économie. Plus tard, il t'arrivera sans doute encore bien des contrariétés, mais suis toujours le droit chemin, quand on est d'accord avec son Dieu et sa conscience, tout finit par bien aller.

Ici, jusqu'à présent, nous avons fait notre possible pour te rendre la vie facile, aussi je pense que tu continueras à nous faire plaisir par ta conduite et ton travail. Charles a reçu l'album, il en est enchanté, seulement tu n'aurais pas dû souffrir que Dorothee l'achète si beau, c'est une trop grande dépense. Un album plus ordinaire lui aurait aussi fait plaisir. Ce matin, j'ai reçu une lettre de Julie d'Ingwiller<sup>84</sup>, elle a aussi demandé de tes nouvelles, elle m'a chargé de te saluer de ta [sa] part et une petite lettre de toi leur ferait aussi bien plaisir. Charles est très content de son café à Sarreguemines, nous avons déjà reçu leurs cartes, son café s'appelle « Café du cercle littéraire<sup>85</sup> ». Aujourd'hui, nous avons aussi reçu une lettre de Kreuznach et Charles a eu une belle image : si on tire après, il en sort deux chevaux qui tirent la voiture avec la déesse de la Fortune.

En ce moment, on est en train d'organiser le *Kriegerverein*<sup>86</sup> [cercle militaire] : le commissaire a mis tout en mouvement jusqu'à ce que c'était organisé et après, on lira dans le journal qu'on l'a fait avec plaisir ! Georges le Turc<sup>87</sup> a vendu son fonds, il a eu la chance de le vendre très cher ; une brasserie de Munich l'arrangera à la *alt deutsch* [vieil-allemand], jusqu'à présent il n'a encore rien de nouveau.

Je t'envoie un article de la *Neueste Nachrichten*<sup>88</sup> sur Pfrimmer<sup>89</sup>. Le même article était dans la *Post*, mais plus court. Aujourd'hui, nous avons fait une promenade en traîneau, Caroline Walter, Charles, papa et moi. Il faisait bien un peu froid, mais un magnifique temps de soleil, la neige scintillait comme des diamants. Charles était très content de sa promenade. Il continue à être très alerte, il me charge de te souhaiter beaucoup de bonheur et de chance pour la nouvelle année, il te remercie pour les timbres. Christine lui en a aussi envoyé quelques-uns. Il y a longtemps que nous n'avons pas vu M. Vosselmann. Les médecins ne font pas de visites inutiles et heureusement que jusqu'à présent nous n'en avons pas besoin. Il est en ce moment occupé à coller des timbres, seulement il est quelque fois embarrassé à leur trouver la bonne place.

Tu dois maintenant être content de ta couverture chaude, car il ne doit pas faire chaud dans ta chambre et, quand Charles et moi nous sommes bien installés dans notre chambre chaude, nous causons souvent de toi. Si tu reçois ma lettre lundi matin, tu souhaiteras encore une fois

---

<sup>83</sup> Jacques Goetz, tanneur, père de Caroline, est décédé le 5 mai 1887.

<sup>84</sup> Julie, née Jaeger, épouse de Georges Stoskopf, meunier à Ingwiller, belle-sœur de Caroline.

<sup>85</sup> Charles Stoskopf, fils aîné de Jacques, brasseur à Ingwiller, est le neveu de Caroline.

<sup>86</sup> Le *Kriegerverein* regroupe des anciens combattants allemands, mais aussi français, puis s'élargit assez vite aux conscrits, anciens militaires, voire aux simples sympathisants. Sa fonction initiale est d'entretenir les tombes et d'organiser des obsèques décentes pour ses membres.

<sup>87</sup> Georges Goetz, fils de Jean-Daniel, dont la première fille est née en 1874 à Constantinople (d'après le fichier domiciliaire de Strasbourg, Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg, 600 MW 130). Il vend son établissement à Strasbourg, situé 20, rue du Vieux-Marché-aux-Vins.

<sup>88</sup> Journal strasbourgeois dont sont issues les *DNA (Dernières Nouvelles d'Alsace)* d'aujourd'hui.

<sup>89</sup> Émile Pfrimmer, artiste-peintre, est né à Brumath en 1864.

de notre part la bonne année à la famille Durand et Gary et, pour Dorothée en particulier, nos félicitations pour son jour\* de naissance et mes remerciements pour les jolies vues qu'elle a envoyées à Charles. La petite souris l'amuse aussi beaucoup. Je termine avec les souhaits que je fais, pas seulement pour le jour de l'an, mais tous les jours pour ta santé et ton bonheur.

Les bons baisers de Charles, papa et de ta mère, Caroline Stoskopf.

M. Nandres<sup>90</sup> était chez nous cette semaine, il me charge de te saluer de sa part, enfin des compliments de bien des personnes.

La prochaine fois, tu nous donneras des détails sur ton atelier et sur les individus qui y sont et tu nous diras aussi ce que tu dessines. Ce matin, je viens d'apprendre que M. Vosselmann a eu un malheur, il a glissé en rendrant [rentrant] et s'est cassé une jambe. Charles vient de recevoir de M. Dammeron neuf timbres République argentine. Je pense que tu parleras encore une fois à M. Schützenberger pour l'école du soir, peut-être M. Heiser pourrait faire<sup>91</sup>...

---

Paris, le 3 janvier 1888

Ma chère maman,

Enfin le jour de l'an est passé. Ça devait être une rude corvée chez vous d'expédier tant de cartes et à souhaiter à tout le monde. Ici, c'est plus facile, on peut passer dans les rues sans être appelé de tous les côtés et, quand on a fait ses quelques visites, on peut terminer tranquillement la journée comme une autre.

J'étais chez les Silbereisen (samedi soir sans rencontrer quelqu'un), chez les Durand, Gary et Stempfer. Chez les Stempfer, c'était grande fête, car Charles était là des soldats\*. Ça m'a donné envie de rire quand je l'ai vu dans son costume, ses pantalons larges, ses bottes énormes et son manteau avec des manches beaucoup trop longues ; en général, je trouve les costumes français très inconfortables parce qu'il y a tant\* de draps après. Le soir, j'ai dîné avec eux. Dans notre compagnie, il y avait encore le jeune Zimmer, pareillement soldat<sup>92</sup>, et le cousin de Georges. On s'est bien amusé et, le soir, on est allé ensemble dans une sorte de théâtre ou cirque. J'ai rencontré là trois Juifs de Brumath, l'un qui devient *rewwe* [rabin] et les deux autres qui sont dans le commerce. L'un d'eux était le fameux compositeur de la pièce *Esther*, il était jadis instituteur à Niederbronn<sup>93</sup>. Samedi, j'avais pareillement la chance de rencontrer dans le Louvre un ami qui allait avec moi à l'école de Strasbourg. Il fait ses études à Paris pour devenir officier.

Le dimanche matin, j'ai eu une lettre de Strasbourg avec les photographies de Lina et Berthe. Tante me dit qu'elle m'a donné 5 fr pour le jour de l'an, de sorte que j'ai seulement 15 fr d'avance ; je ne sais pas encore quand j'écrirai. Quant à la lettre que je vous ai écrite pour

---

<sup>90</sup> Jean-Jacques Nandres, pasteur à Brumath depuis 1882.

<sup>91</sup> Le bas de la lettre, déchiré, manque.

<sup>92</sup> Charles Zimmer (1868-1897), fils de Jean, gendarme à cheval et futur associé des brasseries Zimmer.

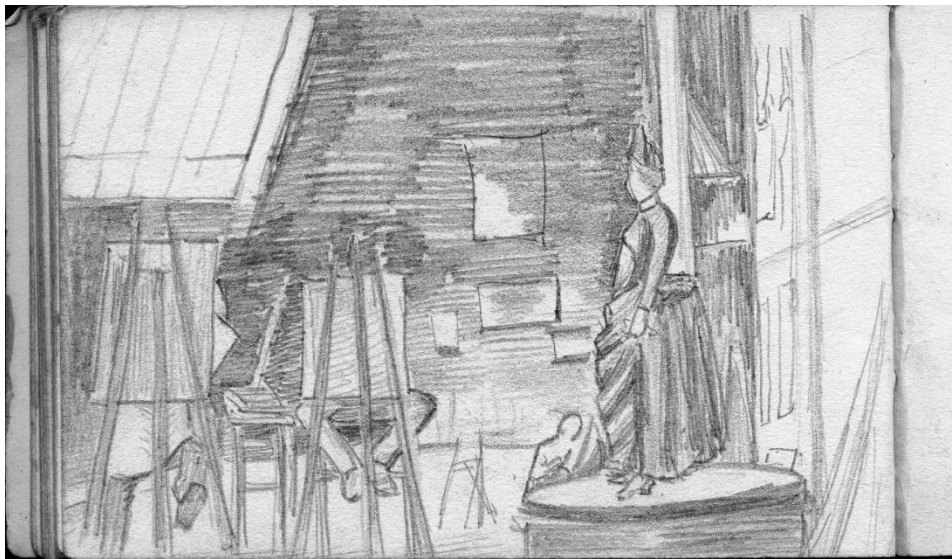
<sup>93</sup> Il est possible que Gustave fasse une confusion. *Esther* est bien une composition musicale de Théophile Stern (1803-1886), mais ce dernier était luthérien, organiste à Saint-Nicolas et au Temple Neuf. Peut-être le confond-il avec Moïse Stern (1832-1917), juif et compositeur de musique... Rencontre-t-il un de ses fils ?

vous annoncer l'arrivée de l'argent, je n'ai pas pu l'expédier plus tôt, car j'avais seulement reçu la lettre jeudi soir.

Tu me donneras dans la prochaine lettre des détails sur le *Kriegerverein* en question, ça promet de devenir fameux ; qui sera président, secrétaire, etc. ?

En ce moment, il y a dégel\* à Paris et aujourd'hui, il a fait un temps magnifique, c'était un vrai jour de printemps, ça doit beaucoup attrister les patineurs qu'on voyait ces derniers jours aller au Luxembourg ou au bois de Boulogne. Si je le savais mieux, je t'aurais dit de m'envoyer les miens, mais comme je n'en sais rien, c'est inutile.

Tu me demandes dans ta lettre une description de notre atelier, eh bien, je veux [vais] chercher à te le faire connaître. C'est 8 h du matin, on devrait commencer à travailler, mais il y en a seulement quelques-uns qui sont là, même le modèle se fait attendre, car aussi lui trouve que c'est pénible de se lever quand il fait froid dehors. Ça fait qu'on commence rarement à travailler avant 8 1/2 ou 9 h. Peu à peu, la salle se remplit, mais jamais le nombre des élèves est complet, et de cinquante élèves inscrits, il n'y en a jamais plus de trente, les autres travaillent à la maison ou ne font rien et, malheureusement, il y en a assez de cette sorte, qui sont la plupart de [du] temps des buveurs.



### **Vue d'atelier (académie Colarossi)**

Croquis (11 x 7 cm) de la première année à Paris.

Dans notre atelier, il y en a surtout beaucoup d'étrangers, des Anglais, Américains, Japonais, Suédois, etc., etc. Tout le temps, on chante, on siffle et on parle, de sorte qu'il y a quelquefois un bruit effrayant, mais c'est le pire quand un certain élève est là, qui fait d'habitude le plus de tapage, mais heureusement il n'est pas très souvent là. Quand il arrive, c'est jamais avant onze heures et c'est inutile de l'annoncer, car il fait un bruit infernal en montant l'escalier, il entre en chantant, il ôte son manteau, cherche une vieille toile et commence à..., vous croyez à travailler ? mais non, à faire des bêtises ! Et il couvre sa toile avec une charge, c'est-à-dire avec une caricature d'un élève, de sorte que tout l'atelier en est plein, et il faut lui laisser ça, il est très fort pour ce genre parce qu'il a beaucoup d'esprit.

Le mercredi et le jeudi, le professeur vient corriger et, quand il arrive, c'est aussi silencieux dans la salle qu'on pourrait entendre courir une souris. Il le fait comme « l'exzellenz » dans « Les saisons militaires<sup>94</sup> » « *lobt nicht sondern tadelt blos* » [*ne fait pas d'éloges mais des critiques*] mais, en s'en allant, il trouve toujours que c'est mieux que la dernière fois. En ce moment, nous avons un modèle magnifique : il a une tête de Christ et il a posé il y a quelque temps chez un célèbre peintre pour un Christ puis, pour pouvoir le faire\* très maigre, il l'a gardé trois jours chez lui sans rien lui donner à manger. Naturellement, il l'a très bien payé.

Tous les ateliers sont à peu près comme ça et les pires, ce sont ceux des Beaux-Arts, surtout pour les nouveaux élèves et c'est insensé comme on les traite. Quand on n'est pas en état de payer le *punch* pour tout l'atelier, on vous fait la marque d'atelier, c'est-à-dire on le brûle avec un fer « atelier tel et tel ». Il y a même des ateliers où on fait au nouveau qui s'oppose la marque de travaux forcés<sup>95</sup>.

J'ajoute dans la lettre quelques timbres pour Charles que j'ai reçus des élèves.

Je vous embrasse tous,

Gustave.

Si tu écris à Ingwiller, dis-leur bien des compliments ; et que je ne trouve pas le temps pour écrire à tous les cousins et cousines.

Bien des compliments à tout le monde qui demande après moi.

#### **La soirée de Binet**

– Alors, Binet, tu as loué un nouvel atelier ?, demanda Hiolle.

– Oui, et un fort bel atelier, un peu loin d'ici, mais très spacieux, pour un prix de 800 fr, un vrai palace, particulièrement bien fichu pour pouvoir peindre mon grand tableau pour le Salon.

– Cet homme a bien de la chance de pouvoir louer un atelier de 800 fr, s'exclama le pauvre Prunier, alors que moi, je dois vivre toute une année avec cette somme, que je ne peux évidemment pas peindre une toile pour le Salon de tant et tant de mètres. J'espère au moins, Binet, que tu vas nous inviter à inaugurer ton atelier, ça porte chance, oui, beaucoup de chance.

– Certainement, dit Hiolle, et un homme de la classe de Binet ne se le laisse pas dire deux fois.

– Soit, je vais me faire avoir par un tel *compliment* ! Mais alors, il faut organiser une *soirée* du tonnerre dont on parlera longtemps comme la « *soirée de Binet* ». D'accord, je vais en parler demain à mon concierge, tout préparer et voir avec la musique.

C'était la première partie d'une petite comédie qui devait se développer par la suite.

Le lendemain, l'ami Binet parut à l'atelier, expliqua que tous les préparatifs étaient en cours et que la fête aurait lieu quand il plairait à la majorité des *invités*, car il ne voulait pas choisir, comme d'autres le font, le soir où le moins de monde pouvait venir ! Tout était d'autant plus alléchant qu'il faisait savoir que son bon ami Xanroff viendrait pour exécuter quelques-unes de ses meilleures chansons<sup>96</sup>. C'est ainsi que le jour suivant fut arrêté pour que chacun ait le temps et le loisir de bien se préparer. On abandonna le projet d'inviter monsieur le Professeur, de peur de casser la joyeuse ambiance prévue.

Tous reçurent des invitations à deux exceptions près, mon prédécesseur dans la fonction de *nouveau* et moi comme *dernier nouveau*, car on ne pouvait envisager qu'un *nouveau* gâche une soirée festive de sa présence stupide. Bien entendu, ça me paraissait tout à fait évident, alors que mon collègue Creppe, qui n'avait jamais manqué à ses devoirs de préparation de verres de *punch*, ce qui en

<sup>94</sup> On ne voit pas à quoi Gustave fait allusion.

<sup>95</sup> Une marque factice comme Gustave le dit lui-même du bizutage pratiqué à l'académie Colarossi (voir *supra*, p. 32)

<sup>96</sup> Léon Xanroff (1867-1953) commence à peine sa carrière de chansonnier en 1888... Gustave Stoskopf, qui écrit ce récit quelques années après, fait ici un anachronisme.



général était considéré comme un facteur d'avancement, me fit part de son désappointement, sans pour autant susciter chez moi une quelconque sympathie en retour, car je respectais servilement les trois tyranneaux de l'atelier.

Le lendemain, l'organisateur de la fête, Binet, se pointa à l'atelier vers 11 heures pour, comme il le disait, délivrer les dernières instructions, expliquer encore une fois quand et où la soirée aurait lieu : ouverture de l'atelier à 9 heures précises ; l'habit de soirée n'était pas exigé, mais celui qui le porterait ne manquerait pas de faire une bonne impression, car viendraient entre autres le fils d'un ancien ministre, Xanroff et nombre d'autres personnalités ; quant à l'atelier, il se trouvait 18, avenue des Gobelins à l'arrière d'une cour ; inutile de déranger le *pipelet* car on ne pouvait pas se tromper de chemin, vu que son atelier était le seul à se trouver au fond de la cour. Et maintenant au revoir et à ce soir !

En face du 18, avenue des Gobelins, il y avait un *café* où les trois *inséparables* s'étaient donné *rendez-vous* dès huit heures et demie pour observer de la fenêtre l'arrivée des *invités* et constater ce qui allait se passer.

A neuf heures précises, arriva le premier fiacre. En descendit monsieur Fellow, un *Yankee* de qualité, un invité de marque. Il vérifia encore l'exactitude de l'adresse et poussa la porte. Ce qui se passa alors échappa aux trois observateurs du *café*. Monsieur Fellow suivit les instructions à la lettre sans trouver l'ombre d'un atelier. Il se résolut à frapper à la porte du *pipelet* qui passa la tête par la fenêtre, étonné de voir chez lui un gentleman en habit : « Vous désirez ? – O, *i wish, i desire mister Binet* – Monsieur Binet. Inconnu ici ! – Inconnu ?! Étrange ! », baragouina l'infortuné invité, tandis qu'un deuxième fiacre s'arrêta.

En descendit le corpulent peintre écossais, Bruce, qui ne fit pas attention à la discussion en cours devant la loge et se précipita vers le fond de la cour : « Bruce, le rappela Fellow – *Hello ! – Come back* ». Revenu sur ses pas, il s'engagea une longue discussion dans des termes étrangers au dictionnaire de l'Académie à laquelle le *pipelet*, qui en avait assez de toute cette histoire, mit un terme : « Vous m'emmerdez » dit-il aux pauvres victimes de Binet qui se mirent à pester contre lui et à sortir des mots inarticulés, « politesse française, dégoûtant, sale type ». Ils étaient à peine partis qu'un nouveau fiacre arriva. Le concierge, qui était retourné entre-temps à son *feuilleton* du *Petit Journal*, sursauta lorsqu'il entendit les pas d'un étranger dans le *corridor* : « Certainement encore un *invité*, on se fiche de moi ! – Il habite ici monsieur Binet ? – Nom de Dieu, je m'en étais douté, il n'y a pas de monsieur Binet ici, vous m'emmerdez ! » Entre-temps, roulement de voiture et nouvel *invité* en grande tenue... Le concierge reçut chacun d'entre eux sans pouvoir contenir sa colère et ses insultes et il en fut ainsi jusqu'à ce que l'académie entière ait défilé.

Lorsque Binet et ses copains eurent constaté que le nombre de leurs victimes était au complet, ils allèrent eux-mêmes se présenter comme invités chez le *pipelet*, afin de constater les dégâts que ces visites nocturnes avaient causés. Ils furent en réalité accueillis comme aucun autre avant eux, car ils annoncèrent d'emblée qu'ils étaient à trois, sans quoi le concierge enragé les aurait bouffés vivant ! Naturellement, ils déblatérèrent sur l'impudence de ce monsieur Binet, ce qui calma d'une certaine façon leur interlocuteur et, lorsqu'ils lui firent comprendre qu'ils n'appréciaient pas du tout cette mauvaise plaisanterie et qu'ils avaient bien l'intention de donner une raclée à cet infâme Charles de Binet, qui leur avait fait en vain tout ce chemin de Montmartre aux Gobelins, le concierge devint plus causant et raconta l'enchaînement des échanges avec les invités, notamment avec les étrangers, leur *charabia*, leur baragouin infernal... Finalement, il posa une question confidentielle sur monsieur Binet, où on pourrait le trouver, car il n'avait pas l'intention d'en rester là.

Il reçut de Binet lui-même, qui lui donnait largement raison, l'information détaillée : monsieur Binet habitait jusqu'à présent 10, rue Ramey, à Montmartre, derrière le Sacré-Cœur. « Merci beaucoup pour le renseignement. Alors, 10, rue Ramey ? – Oui, 10, rue Ramey. Bonne nuit ! – Bonne nuit. Le Charles, je vais me le payer ! »

Le lendemain, l'ambiance était au chat et à la souris... Chacun s'excusait auprès de Binet de ne pas avoir pu venir. Mais Binet sortit la liste de tous ceux qui s'étaient fait prendre et la lut dans l'hilarité générale. Pour finir, il raconta comment il avait envoyé ce grossier *pipelet* rue Ramey à la recherche de monsieur Binet ! Un verre de *punch* à la charge de la caisse de l'atelier permit d'effacer complètement les dernières aigreurs. « À ta santé, Binet, s'exclama l'Écossais Bruce, à quand ta prochaine *soirée* ? »

Brumath, le 10 janvier 1888

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente que tu nous as donné la description de ton atelier. Au moins, nous pouvons maintenant nous faire une idée de la société dans laquelle tu te trouves. Mais j'espère que parmi ce tas de fainéants et de buveurs, il y en a toujours quelques-uns de convenables. J'espère que tu continueras toujours à bien travailler et à bien te conduire. Naturellement, parmi ces jeunes gens, il doit y en avoir beaucoup de riches qui sont venus à Paris, non pour travailler mais pour s'amuser. J'ai vu par ta lettre que les distractions ne te manquent pas non plus et que tu t'es bien amusé le jour de l'an chez les Stempfer. M<sup>me</sup> Stempfer a aussi écrit à sa mère combien ils ont ri et que « *Gustave kann auch ess* » [Gustave peut aussi être ça].

Moi, je suis bien contente que ces fêtes soient passées, je ne finissais plus d'écrire des lettres. Le jour de l'an, j'ai reçu une lettre bien triste de cette dame de Metz qui était avec nous à Kreuznach. Ce garçon est devenu\* bien malade après son retour des eaux, il est depuis le mois d'octobre à l'hôpital de Strasbourg où on l'a opéré déjà deux fois. J'irai le voir un de ces jours. Charles a été plus heureux, il continue toujours à bien aller, il a très bonne mine, nous le mettons toujours à l'air dès qu'il fait un temps convenable, de sorte que l'hiver nous paraît pourtant\* moins long. Il s'occupe toujours beaucoup de ses timbres, mais je trouve que tu n'aurais pourtant pas dû consentir à ce que Christine fasse une pareille dépense.

As-tu fais une visite à M. Schützenberger ? Moi, je lui ai envoyé une carte avec quelques mots. J'ai aussi écrit à Silbereisen. Les Goetz n'ont pas non plus envoyé de cartes, ni le commandant Sonntag. Toi, tu as reçu une carte de Weil, de Strasbourg, et une de Weick, de Lunéville. Il y avait sur l'adresse « peintre », mais j'ai pensé que cela pourra encore durer des années jusqu'à ce que l'on puisse te nommer ainsi.

Je n'ai pas encore fait de visite à M. Vosselmann, mais on dit qu'il va bien. Au commencement, on craignait qu'il faudrait lui embuter [amputer] le pied tellement il l'a malheureusement cassé, mais il paraît que cela va mieux que l'on espérait. Hier il y avait la première réunion du *Kriegerverein* : je t'envoie les noms du *Vorstand* [comité] provisoire que j'ai coupé du *Zornthal-Bote*, car nous sommes de nouveau abonnés à ce fameux journal<sup>97</sup>. Enfin, puisque cela t'intéresse, je t'en donnerai des nouvelles dès que j'apprendrai quelque chose.

En ce moment, on fait la vie dure au *Journal d'Alsace*<sup>98</sup> : on prétend que la partie française ne ressemble plus à l'allemande. Je pense que sous peu, on défendra tous les journaux qui écrivent en français de sorte que bientôt on n'aura plus rien à lire en français et si les Français de leur côté continuent à faire la vie dure aux Alsaciens, la nouvelle génération sera bientôt germanisée. Naturellement, les vieux n'oublieront jamais leur ancienne patrie.

Nos amitiés aux Stempfer et à toute la famille.

Les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,

C. Stoskopf.

---

<sup>97</sup> Le *Neuer Zornthal-Bote* (Messager de la vallée de la Zorn) est une gazette paraissant à Brumath de 1886 à 1940. Il succède à une première tentative éphémère sous le nom de *Zornthal-Bote* de 1883 à 1885. Dans son édition du 10 janvier, il rend compte de la fondation la veille du *Kriegerverein* et de l'élection d'un comité présidé par le D<sup>r</sup> Stark, directeur du conseil sanitaire.

<sup>98</sup> Le *Journal d'Alsace*, qui paraît en français, prend en 1873 la succession du *Courrier du Bas-Rhin*.

---

Paris, le 11 janvier 1888

Ma chère mère,

En ce moment, il fait un très sale temps dehors, il brouillasse continuellement. C'est un temps qu'on ne connaît pas chez nous et qu'on rencontre surtout dans les grandes villes. Chez vous, il doit aussi avoir dégel\* de sorte que ça ne doit pas être agréable non plus.

La semaine passée, j'étais voir M. Schützenberger pour lui souhaiter la nouvelle année, puis il m'a demandé si j'avais des dessins avec moi, sur ma réponse que non, il m'a dit en riant que le jour de l'an lui est bien égal. Je suis donc retourné chez lui le samedi pour lui montrer des dessins que j'ai faits depuis la dernière fois que j'étais chez lui. Il les a trouvés bien et il a dit qu'il y a du progrès. Je lui ai aussi parlé du concours des Beaux-Arts et il m'a dit de le faire. Il m'a promis de parler au directeur.

Peut-être, je serai jusqu'au\* temps du concours assez fort pour être accepté, pourvu que ça ne va pour l'inscription pas la même chose que pour les Arts décoratifs. Il me faudra pour me faire inscrire un acte de naissance. Si vous pouvez, envoyez-le moi dans la prochaine lettre (l'inscription aura lieu 30 janvier à 4 fr, le concours au mois de mars) et dites à Hillbold qu'il le fasse en français ; sans cela je serais obligé de le faire traduire ici.

Pfrimmer fera peut-être aussi le concours pour pouvoir suivre les cours du soir. Tous les soirs, il vient de chez lui (rue Myrha) jusque dans l'atelier Colarossi (là où je suis dans la journée), ça lui fait un chemin d'une heure et demie. Il fait ça pour emporter le prix de l'atelier chez lui. Il m'a dit que j'avais de la chance de venir toute de suite à Paris pour commencer, parce qu'on travaille autrement ici qu'à Munich. Il m'a chargé de vous dire des compliments. J'ai aussi vu Silbereisen l'autre semaine, il était très content de ta lettre et il a trouvé que tu as parfaitement raison au rapport des Alsaciens.

Comme je ne sais pas l'adresse exacte de Weick à Lunéville, je ne peux pas lui envoyer une carte, aussi je suis presque à bout\* avec mes cartes ; pour cette raison je n'envoie pas non plus à Walter Caroline, à M<sup>lle</sup> Kirchgäss<sup>99</sup> et à la tante tanneur et au cousin tanneur qui m'ont envoyé les leurs. Souhaite-leur la nouvelle année de ma part et dis-leur que leurs cartes m'ont fait bien plaisir. Christine m'a donné dimanche dernier les 5 fr que tu as donnés aux enfants Sonntag, ça fera donc justement ces 5 fr de la tante de Strasbourg.

Quant à l'article du *Zornthal-Bote*, je n'ai pas pu le trouver. Probablement, je l'ai perdu en ouvrant la lettre dans la rue. Si tu vas chez M. Vosselmann, tu lui diras\* de mes compliments. Il doit probablement aussi s'occuper des timbres maintenant pour se distraire, il peut encore être content qu'il ne perd pas sa jambe. Un de ses jours, j'écrirai aussi à Strasbourg. Est-ce que l'oncle va mieux ou est-il encore pris par les rhumatismes<sup>100</sup> ? Un des élèves de l'atelier les avait aussi pendant quelque temps, il est revenu cette semaine tout amaigri et avec une barbe. C'est un petit bonhomme assez âgé qui vient plutôt pour agrément que pour peindre. Cependant, il n'y en a pas tant de cette sorte, il y en a même quelques-uns qui sont des pauvres diables.

---

<sup>99</sup> M<sup>lle</sup> Kirchgässner, voisine des Stoskopf à Brumath.

<sup>100</sup> Auguste Munch, lithographe à Strasbourg.

J'ajoute dans ma lettre de nouveau quelques timbres pour Charles. Le timbre français de 5 c est d'une enveloppe. Est-ce qu'il a déjà décollé beaucoup ? Ça doit être une rude corvée.

Hier soir, j'ai dîné chez les Stempfer. Après le dîner, j'étais voir M. Masson, le graveur qui n'a pas de bras, c'est un très bon ami de M. Stempfer, puis ce monsieur est allé avec moi, rue des Ours<sup>101</sup> où il y a une école du soir, il connaît très bien le directeur. Le directeur m'a dit de venir ce soir, pour me placer dans la classe des antiques ; je n'ai pas pu aller dans la classe de la nature parce qu'il n'y a pas de place. Enfin, j'espère bien qu'enfin je puisse dessiner le soir après avoir couru de Ponce au Pilate\*. Je n'ai plus d'autre nouvelle à vous donner et je cesse ma lettre en vous embrassant.

Votre Gustave.

Bien des compliments à tout le monde.

---

Brumath, le 15 janvier 1888

Mon cher Gustave,

Je t'envoie l'acte de naissance que tu as demandé. Tu as de la chance d'être né français, sans cela, on n'aurait pas pu l'avoir en français. Pour tous ceux qui sont nés après 70, ils sont obligés de faire les actes en allemand. Pourvu que tu puisses être inscrit pour les Beaux-Arts, je pense que si M. Schützenberger s'occupera de toi, cela pourra se faire, car ce serait une grande économie pour nous si tu pouvais entrer dans une école sans payer.

Je suis content que tu as écrit que Pfrimmer trouve Paris mieux que Munich, car Papa a déjà souvent dit que nous aurions peut-être mieux fait d' [de t'] envoyer à Munich et nous avons à peu près décidé qu'après les vacances, tu irais à Munich plutôt qu'à Paris si tu tiens à continuer. Enfin, il est encore temps d'en parler en tous les cas. Cela vaut mieux pour toi d'être de suite allé à Paris à cause de la langue et surtout, puisque tu y as tant d'amis et connaissances qui t'occupent de toi.

J'étais à Strasbourg jeudi. L'oncle va mieux, il commence un peu à aller au bureau. Il m'a aussi dit qu'un jeune homme est revenu de Paris qui a passé une année aux Beaux-Arts pour le dessin. La tante a dit qu'elle a écrit à M<sup>me</sup> Heiser que tu es à Paris : tu pourras donc leur faire une visite si l'envie t'en prend. M. Heiser, qui a tant de relations, pourra aussi d' [t'] être utile. M<sup>lle</sup> Heiser a écrit à Mathilde qu'un grand peintre, mais elle n'a pas dit le nom, veut faire son portrait pour le Salon. Mathilde était en train de préparer sa toilette de bal et Lina s'occupe du bureau. Ils n'ont pas encore trouvé le temps de t'envoyer des *Post*, moi j'avais aussi oublié de t'envoyer l'article promis. Bientôt les sous et les *Groschen* n'auront plus cours en Alsace<sup>102</sup>.

J'étais voir le petit ami de Charles à l'hôpital : il était très pâle, mais il va pourtant mieux et avait beaucoup de plaisir à me voir. Je n'étais pas encore voir M. Vosselmann ; Charles veut

---

<sup>101</sup> En réalité, rue aux Ours, Paris III<sup>e</sup>.

<sup>102</sup> Un décret de décembre 1887 ordonne de faire disparaître dans les 48 heures toute indication de prix en francs et en centimes dans les magasins (« Lettre du 12 décembre 1887 », *Revue alsacienne*, n° 11, 1887-1888, p 104). Cela n'empêchera pas les Alsaciens de continuer à compter en francs, y compris dans les milieux d'affaires et les comptes de sociétés industrielles. Sous et *Groschen* (équivalent de sous en allemand) sont des monnaies de compte dont l'usage remonte à l'Ancien Régime, mais dont on ne peut pas dire qu'elles avaient cours jusque-là.

aller\* avec, mais comme il tousse un peu, nous ne pouvons pas sortir. Il fait en ce moment un temps magnifique pour les batineurs [patineurs], cela doit être beau à voir au bois de Boulogne. Hier soir, il y avait concert de la Concordia. C'est tout ce que je sais de nouveau, si ce n'est une grande soirée chez les Nandres la semaine dernière. Je ne t'écris que cette page pour que la lettre ne soit pas trop lourde.

Nous t'embrassons de cœur\* et nos compliments à toute la famille et aux Stempfer.  
Ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, jeudi, janvier 1888

Ma chère maman,

Enfin, je peux vous dire que je dessine aussi le soir, c'est dans une école communale, seulement c'est un peu loin de chez moi, car il me faut presque trois quarts d'heure pour y aller. Ça vous paraît énorme, mais à Paris un pareil chemin ne vous paraît pas si long que chez nous un chemin de dix minutes. En ce moment, je dessine le Moïse de Michel-Ange, car comme il n'y a plus de place à la section de la nature, je suis obligé de dessiner d'après le plâtre, mais le directeur m'a promis que la première place vacante sera pour moi, car je lui avait montré mes dessins, il les trouve bien et dit à peu près la même chose que M. Schützenberger.

Je vois maintenant que si je peux regagner ma première manière à faire des portraits, je pourrai obtenir un jour des succès parmi les artistes, car on aime beaucoup ce genre naïf, et le portrait de M<sup>me</sup> Bader et d'Aba, de l'oncle d'Hopit.<sup>103</sup> et de Glaser Fritz en *Binsehuert* [chapeau de paille] sont des vrais portraits de ce genre. Quoique l'effet produit par des pareils dessins ou toiles est quelquefois très drôle, ça a beaucoup de succès parmi les artistes, et l'autre jour j'ai seulement vu une toile de Puvis de Chavannes que le gouvernement a achetée pour le Luxembourg, on ne peut pas s'empêcher de rire quand on voit cette toile, car c'est tout ce qu'il y a de drôle et à Strasbourg on se moquerait joliment de cette toile. Moi, je ne peux absolument pas comprendre ce genre de peinture. Je vous donne la une petite esquisse de ce tableau intitulé « Le pauvre pêcheur »<sup>104</sup>.

Quant aux Beaux-Arts, je peux me faire inscrire, moyennant une lettre de recommandation de M. Schützenberger ou le professeur, seulement je n'y compte pas du tout d'être accepté parce que le hasard joue là le plus grand rôle. Il y a à peu près 300 qui se présentent pour le concours, de ces 300, on accepte 60, celui-ci qui est placé au commencement est presque sûr d'être accepté, parce que, aux premiers dessins, les juges trouvent presque partout des qualités, mais, quand ça va vers la fin, on refuse presque tous, de sorte que quelquefois des types très forts sont recalés, tandis que d'autres qui sont moins forts sont acceptés. Et on m'a raconté sur cela des exemples frappants, parmi autre [entre autres] celui-là : un jeune artiste de beaucoup de talent, qui a déjà eu deux médailles aux Salons et qui a été accepté en loge pour le prix de Rome, s'est présenté depuis les trois ans que ce système existe (car autrefois il

---

<sup>103</sup> On ne sait pas à qui Gustave fait allusion. Quant aux portraits évoqués, ils nous sont inconnus.

<sup>104</sup> Exposé au Salon en 1881 et acheté par l'État en 1887, c'est, d'après la notice en ligne du Musée d'Orsay, un « tableau radical » par son « caractère synthétique, le refus du modelé et de la perspective traditionnelle, le camaïeu verdâtre » qui provoqua des réactions négatives chez la plupart des critiques.

fallait une simple recommandation de son professeur pour rentrer) pour ce concours et chaque fois il a été recalé ; je fais donc simplement ce concours pour voir comment ça se passe.

Lundi dernier, j'étais aussi au cours d'anatomie de Mathieu Duval aux Beaux-Arts<sup>105</sup> : il expliquait les muscles des bras d'après un cadavre qu'il y avait là et ça vous faisait frissonner [frissonner] à le voir découper ces muscles. Ce cours a lieu deux fois par semaine et est gratis.

C'est à peu près tous [tout ce] que je t'ai à raconter. Il fait de nouveau froid et tu dois du reste le voir à ma lettre, car ça ne vaut pas la peine de faire du feu pour ce peu de temps que je suis dans ma chambre.

Dis à Charles qu'il doit m'envoyer quelques vieux timbres d'Alsace et de l'Allemagne (inutile qu'ils soient rares) pour les donner au Brésilien qui m'en donne toujours, des timbres.

Je cesse ma lettre en vous embrassant,

Gustave.

De compliments de la famille et des Stempfer. Des compliments à tout le monde.

---

Brumath, le 23 janvier 88

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente pour toi que tu puisses enfin dessiner le soir, au moins tu sais maintenant employer tes soirées, car je me suis déjà souvent demandé ce que tu fais de ces longues soirées d'hiver et quand nous sommes tranquillement installés auprès d'un bon feu, mes pensées sont souvent près de toi et je voudrais te voir un peu au milieu de nous. Charles et moi nous lisons toujours le journal et l'article de la France nous intéresse toujours beaucoup.

Ici, il n'y a pas beaucoup de neuf. À partir du mois d'avril, les sous et les *Groschen* sont défendus pour qu'on achète forcément avec marks et pfennigs<sup>106</sup>. À Strasbourg, on a de nouveau arrêté un employé nommé Dietz qui a neuf enfants et un coutelier nommé Streissguth<sup>107</sup>. Ils sont accusés d'avoir vendu à la France des actes par rapport au chemin de fer. Cet individu de Bietlenheim n'a eu que six semaines *für groben Unfug* [grave trouble à l'ordre public]<sup>108</sup>. Celui de Geudertheim, qui était en prison avec Ziegler Jean, est mort en prison.

Hier, on a tiré la grande loterie de Brumath. Charles a gagné une bouteille de bordeaux de M. Hoehstetter, de sorte que je pense que ce n'est pas de la drogue. Moi, j'ai gagné deux vases pour mettre des bouquets ; le don est *ungenannt* [anonyme] de sorte que tu te peux figurer que ce n'est rien d'extraordinaire, mais c'est toujours quelque chose et cela a un peu amusé Charles. Notre Michel a aussi gagné une grande bretzel\* et une garaffe [carafe] et un sucrier, il était tout radieux aujourd'hui. Les Walter n'ont rien gagné.

---

<sup>105</sup> En réalité, Mathias Duval (1844-1907).

<sup>106</sup> Ce sont désormais les monnaies divisionnaires françaises qui sont retirées de la circulation (*Revue alsacienne*, n° 11, 1887-1888, p. 215-216).

<sup>107</sup> « On se perd en conjectures sur les motifs de l'arrestation de M. Streissguth, le fabricant d'instruments de chirurgie », écrit la *Revue alsacienne*, n° 11, dans sa chronique d'Alsace-Lorraine de janvier 1888, p. 162.

<sup>108</sup> Cf. *supra*, note n° \*\* En revanche, l'arrestation de Dietz est liée à l'affaire Cabannes (cf. *supra*).

Catherine Hahn a envoyé à Charles, par M<sup>lle</sup> Meter qui est venu de Paris pour la messe de son frère, un beau livre et un bâton\* de sucre de pommes. Si tu as l'occasion de la voir tu pourras la remercier de sa part. M<sup>lle</sup> Meter retournera à Paris à peu près dans trois semaines : si tu aurais envie de quelque chose, je pourrais peut-être te l'envoyer par cette occasion.

Charles est en ce moment bien occupé à coller et à décoller des timbres. C'est en ce moment sa seule distraction, car, par ce temps, un jour un froid de chien, le lendemain le dégel, nous ne pouvons plus sortir surtout puisqu'il tousse encore un peu. Son ami Oltz est maintenant apprenti-peintre chez Wien de sorte qu'il n'a plus de société maintenant. Il n'y a plus que le vieux chat et Immo qui lui tiennent compagnie. Pendant ces journées froides, le chat couchait une grande partie de la journée dans la voiture avec Charles et comme Immo sent pourtant être le favori, il se couchait bravement à côté du chat de sorte que Charles en était tout couvert, c'était très joli à voir. On voyait bien qu'Immo n'était pas très content de sa société, mais il se tenait tranquille jusqu'à ce que nous étions couchés, alors on entendait comme il se disputait avec le chat.



**Immo**

De petite dimension (18 x 23 cm), cette toile est un des premiers essais de peinture à l'huile de Gustave

Papa est toujours très content de son calorifère, il marche très bien, aussi il fait tirer une fosse\* toutes les semaines, de sorte qu'il a toujours beaucoup d'ouvrage. Il t'enverra l'argent en billet de 100 et un de 50 fr dans la prochaine lettre, fin de ce mois ou commencement de février.

Je suis contente pour toi que des [tes] dessins plaisent et que tu es toujours avec tant d'ardeur à l'ouvrage. Peut-être que tu réussiras pourtant dans la carrière que tu as choisie. Tu fais bien de faire le concours des Beaux-Arts, on ne sait pas, tu pourrais peut-être pourtant avoir la chance d'être reçu. Si tu n'aurais plus à payer les 25 fr de cet atelier, papa pourrait de [te] donner un peu plus d'argent de poche.

Écris-nous toujours tout ce que tu fais et comment tu emploies ton temps, tout nous intéresse. As-tu mangé ton jambon et tes poires ? Charles t'envoie les timbres demandés, il a toujours du plaisir quand il en reçoit de toi. Comment va ton français ? Je pense que tu parleras comme un Parisien jusqu'à\* ce que tu reviennes, parles-tu aussi un peu d'anglais puisque vous avez des Anglais dans votre atelier ?

Salue bien toute la famille de notre part et reçois nos bons baisers,

ta mère,  
C. Stoskopf.

Papa dit qu'on s'intéresse toujours beaucoup à toi et qu'on lui demande toujours de tes nouvelles. N'as-tu pas encore engraisié depuis que tu es parti ? Tiens-toi seulement\* droit si tu es assis toute la journée pour ne pas fatiguer la poitrine et pour que tu ne deviennes\* pas de travers.

---

Paris, le mercredi [25] janvier 1888

Ma chère maman,

Je vois par ta lettre qu'on continue avec le système d'Hohenlohe à germaniser l'Alsace, on n'oublie pas le moindre détail, même on défend les sous et *Groschen* français, qu'est-ce qu'on fera donc avec cet argent, est-ce qu'on est obligé de le garder ou est-ce qu'on vous l'échange ? Je savais déjà par les journaux l'arrestation dont tu parles et ce Streissguth dont il s'agit doit être celui qui a fait les instruments pour Charles. Les Français du reste ne sont pas beaucoup plus galants envers les Alsaciens et seulement ces derniers jours, il y avait dans *L'Intransigeant* un article qui occupait la moitié du journal sur un sieur Kuhn, employé français, qui est né à Strasbourg, et qui a fait annuler son option\*, il y a dix ans quand il a séjourné en Alsace. En même temps, on emploie cette histoire sans importance pour attaquer Ferry en disant que c'est un protégé de lui. On voit donc que l'Alsacien est dans une situation peu à envier. Je me demande combien de temps ça durera encore.

Je n'ai plus vu Catherine Hahn depuis ce fameux mariage de M<sup>lle</sup> Massenet, mais je lui écrirai un de ces jours pour lui dire qu'elle doit chercher les portraits des *Schumacher* [cordonniers] chez les Stempfer parce qu'elle demeure au moins à 1 ½ h<sup>109</sup> de chez moi.

Je n'ai pas encore été chez les Heiser parce que je ne sais pas comment m'y prendre... Si j'avais une commission de l'oncle ou au moins une lettre ? Je n'ai pas encore écrit à Strasbourg parce que je n'ai plus beaucoup de temps : les deux heures de libres de quatre à six heures, je fais de l'anatomie, enfin tu peux leur dire bien des compliments de ma part. Dimanche dernier, je me suis fait faire du feu pour pouvoir peindre toute la journée, je fais le portrait d'un garçon de l'aubergiste, c'est une très bonne étude.

A quatre heures, Sengel est venu me chercher et le soir nous sommes allés voir *Michel Strogoff*. C'est splendide comme décoration et comme mise en scène. J'aime mieux dépenser mon argent comme ça que de passer avec Georges et ses amis l'après-midi à jouer aux cartes dans une brasserie. J'étais aussi l'autre jour à une représentation populaire du *Misanthrope* et du *Légataire universel* de Regnard. Mon ami du restaurant, l'architecte, était avec moi et nous avions de bonnes places pour quinze sous. Le jeu était admirable, aussi c'est un des quatre théâtres subventionnés de l'État. C'est dans des pareilles pièces qu'on entend bien parler le français et je peux encore apprendre quelque chose ici car, quoique je parle assez correctement le français, j'ai encore mon accent terrible, mais j'espère qu'il se perdra aussi peu à peu.

---

<sup>109</sup> à et h = ajouts de l'éditeur.



Tu me demandes si j'ai mangé mon jambon et mes poires ! Les derniers<sup>110</sup> ont disparu depuis longtemps parce qu'ils ne se conservaient pas, ils n'ont pas supporté le voyage. Et le jambon (c'est à dire ce qu'il me restait), je l'apportai l'autre jour chez les Gary et on l'a mangé mercredi, car j'avais peur qu'il ne se gâterait dans mon armoire.

Tu as probablement oublié de mettre les timbres dans la lettre, car je n'en ai point trouvé ; Charles peut en ajouter aussi quelques rares parce que je voudrais bien les donner à un autre monsieur de l'atelier qui fait une collection. Ça fait toujours bien quand on peut s'obliger un peu l'un ou l'autre de l'atelier. J'ajoute aussi aujourd'hui quelques timbres, entre autres deux nouveaux brésiliens (un 50 et 300) qu'il n'a pas encore.

Je parle dans l'atelier quelquefois l'anglais parce que ces messieurs sont très gentils, ils le sont beaucoup plus que les Français qui sont dans l'atelier, sauf quelques exceptions, aussi ce sont les plus forts et il y en a quelques-uns qui font des choses qui sont bien et qui promettent de faire bien un jour.

Je n'ai pas encore engraisé parce que ma digestion ne se fait pas très bien, je prends depuis quelques jours des tamass indiens<sup>111</sup>, je crois que la cause c'est que j'ai seulement pris le matin un *wecke* [petit pain] au lieu le café et je recommencerai à prendre du café le matin. La nourriture ne peut pas être la cause parce que je trouve qu'on mange très bien.

Par ce temps humide que nous avons ici, je suis enrhumé et je tousse un peu, j'ai pris aujourd'hui les pastilles de miel et ça va déjà mieux. J'avais aussi quelquefois mal aux dents, mais chaque fois je l'ai fait passer avec de l'eau de Botot. Je n'ai encore jamais fait du thé, mais dimanche, Sengel m'en apportera de l'esprit-de-vin et j'en ferai alors tout de suite un essai.

Je vous embrasse tous,  
Gustave.

Bien des compliments à tout le voisinage, aux Sengel, vétérinaire, etc.

---

Brumath, le 30 janvier 88<sup>112</sup>

Mon cher Gustave

Tu reçois\* ci-joint un billet de 100 fr et un de 50 fr, tu pourras de suite répondre après réception. Papa demande si c'est par économie que tu ne prends plus de café le matin. Il dit que tu ne dois pas économiser sur le mancher [manger], car si on veut travailler, il faut avant tout être bien nourri pour être bien portant, il tirera plutôt quelques fosses\* de plus, tu vois qu'il s'occupe bien de toi. Si tu es constipé, tu pourrais aussi prendre de temps en temps un verre d'eau d'Hunyadi<sup>113</sup>, je crois que c'est plus agréable à prendre que le tamar indien.

J'avais oublié\* la dernière fois à mettre les timbres dans la lettre. Charles m'en prépare en ce moment de nouveau, il est toujours bien occupé à décoller et à recoller. C'est une rude

---

<sup>110</sup> Pour Gustave, poire est masculin.

<sup>111</sup> En réalité du tamar, produit vendu sous la marque Grillon, à base de tamarin, plante originaire de l'Inde aux propriétés laxatives.

<sup>112</sup> Caroline utilise pour cette lettre (et jusqu'à celle du 27 avril) un papier à lettre bleu avec le monogramme CS en en-tête

<sup>113</sup> L'eau de Hunyadi Janos, d'origine hongroise, était vendue comme eau laxative et dépurative.

corvée jusqu'à ce que tous soient à leur place, mais c'est en même temps un passe-temps pour lui puisqu'il ne sort plus, car je crains qu'il ne se refroidisse\*. Charles a eu de Caroline Walter du chocolat pour son jour de fête<sup>114</sup>. J'ai appris que tu as passé la fête chez eux. La mère Walter a de nouveau un commencement de bronchite, mais j'espère que cela ne sera rien. J'étais voir M. Vosselmann l'autre jour : il va assez bien mais il aura au moins pour trois mois.

Aujourd'hui, nous avons la visite de Philippe Sonntag. Tout le monde va bien chez eux. En ce moment, j'ai la visite de M<sup>me</sup> d'Oppenau de sorte que je ne puis pas t'écrire longuement. La prochaine lettre sera plus longue. Tout va toujours son train. On vient de nouveau d'arrêter un M. Appel, teinturier de Strasbourg<sup>115</sup>. M. Streissguth est ce monsieur que nous connaissons. Pourquoi aussi s'occuper de politique ? Ne t'en occupe seulement\* jamais.

Adieu cher enfant. Les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,  
C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille et aux Stempfer.

J'avais préparé les timbres mais papa trouve que je ne dois pas les envoyer avec l'argent, la lettre serait trop lourde, tu les auras pour sûr la prochaine fois.

---

Paris, le 1<sup>er</sup> février 1888

Chère maman,

Je viens de recevoir votre lettre et je m'empresse de vous répondre avant d'aller à l'école, parce que si je l'écrivais ce soir, elle viendrait seulement demain soir ou après-demain chez vous. En ce moment-ci, nous avons beaucoup de neige ici à Paris et hier soir, il neigeait tellement que je ne suis pas allé au cours.

Demain, je me ferai inscrire aux Beaux-Arts. M. Schützenberger me donnera une lettre ce soir. Il est toujours très gentil avec moi et, la dernière fois, il m'a demandé combien j'ai par mois, ce que je mange, ce que je fais pour m'amuser, etc. Il est toujours au travail et chaque fois quand on vient chez lui, il a un autre\* tableau commencé. Naturellement aux Beaux-Arts, ils m'ont demandé si j'ai l'intention d'opter\* plus tard, sur quoi je ne tardai pas à exprimer mes sentiments pour la France, etc.

Je me porte de nouveau bien et je prends de nouveau tous les matins mon café. Je l'avais laissé\* à côté pendant un moment parce que ça me faisait un petit détour de chemin. Dimanche dernier, j'étais avec Sengel, nous nous sommes promenés toute la journée malgré qu'il faisait très froid, nous avons visité les Invalides, puis nous sommes allés sur le Champ-de-Mars où on bâtit la tour Eiffel qui sera le plus haut monument qui existe et qui est tout en fer. Ensuite, nous avons visité le musée du Trocadéro. Le soir, nous étions au musée Grévin, c'est vraiment bien et on dirait que ces figures en cire sont vivantes. Aussi y a-t-il beaucoup de monde qui se trompe, car on a mis dans la salle dans différents endroits des pareilles figures représentant des spectateurs. Il y a aussi beaucoup de gens qui se trompent avec les glaces, qui

---

<sup>114</sup> La saint Charles est célébrée en Allemagne le 28 janvier, date de la saint Charlemagne.

<sup>115</sup> Il est compromis également dans l'affaire Cabannes.

vont d'en bas jusqu'en haut, de sorte qu'on est tendé [tenté] de marcher dedans. Hier, j'ai aussi écrit à Strasbourg.

Je finis ma lettre pour ne pas perdre mon matin et je vous embrasse tous,  
Gustave.

Des compliments au voisinage, famille, etc.

---

Brumath, le 7 février 1888

Mon cher Gustave

Je t'écris d'abord la lettre que Charles a écrite pour toi sur l'ardoise, il n'a plus voulu la copier de sorte que je suis obligée de faire son secrétaire.

Cher frère<sup>116</sup>,

Finalement, je me suis décidé à t'écrire en partie pour cette raison, c'est-à-dire à cause des *timbres*, en partie pour une autre. J'ai maintenant bien enlevé tous les *timbres* du petit album et les ai déjà presque tous remis en lieu et place dans le nouveau. J'en ai trouvé plusieurs qui sont très peu différents les uns des autres, notamment parmi les alsaciens<sup>117</sup> et les suédois : les plus récents ont un cor de chasse bleu au verso<sup>118</sup>. Je n'en ai qu'un comme ça. M. Vosselmann m'a envoyé quelques *timbres* par l'entremise de Caroline Walter, M. Weil Kippenheim m'a donné une *enveloppe* avec quelques vieux que je n'avais pas encore. Et le marchand de bétail hongrois Pollack m'a promis de me donner aussi des serbes.

L'autre jour, j'ai dit à maman que j'aimerais bien savoir si Gustave a trouvé un couteau, là-dessus elle a ajouté qu'elle aimerait bien savoir si chaque chaussette a encore sa camarade. Je me sens toujours particulièrement bien : hier soir, j'ai fait plusieurs fois le tour de la table avec mes béquilles.

Je t'envoie aujourd'hui les *timbres*, je pense que maman ne les oubliera pas à nouveau.

Je t'embrasse, ton frère Charles.

Beaucoup de baisers pour la marraine<sup>119</sup>.

Je suis bien contente de voir par tes lettres que tu passes tes dimanches libres avec Sengel à voir les curiosités de Paris ou à aller au théâtre. Je trouve aussi que l'idéal de la vie n'est pas de passer son temps libre à la brasserie, surtout à Paris où on a tant à voir et surtout pour toi qui te voues à la carrière d'artiste, la vue du beau ne peut que te faire du bien. Je veux seulement voir si tu pourras venir aux Beaux-Arts.

C'est pénible qu'ils demandent de suite aux Alsaciens d'opter, comme si cela pouvait se faire si facilement. D'un côté, il faudrait renoncer à rentrer jamais dans son pays natal, sans penser à tous les désagréments auxquels les parents sont exposés. J'ai seulement lu ces jours-

---

<sup>116</sup> Traduction de l'allemand, sauf *timbres* et *enveloppe* en français dans le texte.

<sup>117</sup> Deux séries de timbres alsaciens émis à partir du 6 septembre 1870 par les armées allemandes se distinguent par le sens de leur burelage, droit ou renversé. Ils étaient déjà très recherchés à l'époque où Charles les collectionnait, particulièrement ceux à « burelage renversé ».

<sup>118</sup> Les timbres suédois émis à partir de 1886 se distinguent uniquement de la série précédente par le cor de chasse bleu au verso.

<sup>119</sup> Christine Sonntag.

ci qu'un jeune homme qui devait faire le service militaire et qui a voulu partir pour la France a été arrêté sur la frontière : il a été condamné à huit mois de prison et les parents à trois mois. C'est très agréable d'être en prison chez les Allemands, car ils traitent les prisonniers politiques tout comme le premier voleur venu. Et puis, il faudrait faire trois ans dans la Légion étrangère avant de pouvoir avoir la nationalité française. Thiébaud, qui est allé à Paris comme peintre, est en ce moment aussi dans la Légion étrangère, mais il en a déjà assez et il voudrait bien retourner dans son pays s'il pouvait.

Ici, on fait tout pour germaniser le pays. À Strasbourg, toutes les affiches [affiches] et enseignes sont forcées d'être en allemand, même le chocolat Menier et *die Lungen und Knochehändler müssen auf deutsch rufen* [les marchands de poumons et d'os (= tripiers) doivent appeler le chaland en allemand]. M. Grad a tenu un beau discours dans le *Landesausschuss* [Délégation d'Alsace-Lorraine<sup>120</sup>]. Combien toutes ces petites mesures font du mauvais sang ! Je t'envoie l'article du *Zornthal*, tu verras comme c'est beau le *Kriegerverein*<sup>121</sup> ! Tous les aubergistes en font partie, car chacun craint\* avoir une mauvaise note. Au moins papa n'a pas besoin d'y aller. Je crois que le Lion trouve le plus grand bénéfice à ces fêtes.

La mère Walter était assez malade, mais depuis qu'elle a reçu la lettre que Salomé vient, elle est de nouveau tout à fait remise. Peut-être que Salomé est déjà partie quand tu recevras ma lettre ? Ils ont écrit que le tableau est devenu si beau. M<sup>me</sup> Riff m'a dit aujourd'hui que Marie Sonntag ira à Paris, que Christine lui a soigné\* une place. Elle en est très vexée parce que Christine ne lui en a rien dit. Georges le Turc a loué le restaurant dans la *Schlauchgasse* [rue de l'Outre]. Fera-t-il des affaires là ?

Salue bien toute la famille et les Stempfer de notre part et sois bien embrassé de ta mère,  
C. Stoskopf.

---

Paris, le 9 février 88

Mon cher Charles,

Ta lettre m'a fait beaucoup plaisir et j'espère que tu m'écriras plus souvent. Ça te fera du bien, car tu apprendras comme ça à écrire l'allemand. C'est du reste très bien ce que tu as écrit et je te fais mes compliments. Je vois que tu es toujours occupé avec les timbres et je t'en envoie de nouveau quelques-uns avec ma lettre d'aujourd'hui. J'ai aussi dit à Mathilde, en écrivant à Strasbourg, qu'elle doit s'occuper des timbres persans que les Feyel m'avaient promis, seulement je pense qu'elle doit être tellement occupée qu'elle ne trouvera pas le temps de faire cette commission. Ta réflexion sur mon canif est très bonne, car en effet j'ai trouvé à le perdre, c'est-à-dire je l'ai une fois laissé à l'école du soir et, quoique j'aie demandé après, il avait disparu... Au revoir... Je suis très content que tu vas toujours bien et j'espère,

---

<sup>120</sup> La Délégation d'Alsace-Lorraine, créée en 1877, se voit confirmée par le statut constitutionnel de juin 1879 : assemblée de notables élue au second degré, elle intervient dans le processus budgétaire et législatif en Alsace-Lorraine. Charles Grad (1842-1890) est député au *Landesausschuss* et au *Reichstag*.

<sup>121</sup> Dès le 7 février, le *Kriegerverein* se vante de réunir 300 membres. L'assemblée commence par un vivat adressé à l'empereur et décide d'envoyer un télégramme au prince héritier, le *Kronprinz*, en traitement médical à San Remo pour lui souhaiter un prompt rétablissement.

quand je reviendrai, tu seras en état de marcher avec les *krücke* [béquilles]. Si tu veux, tu peux m'envoyer encore quelques timbres étrangers qui sont un peu rares.

Je t'embrasse mon cher Charles,  
ton frère Gustave.

Chère maman,

Je suis en ce moment très occupé, car je fais quelques répétitions pour le cas où je serai accepté. Seulement le nombre est trop grand, car il y en a seulement 400 et, de ces 400, on accepte 70. Moi, je suis de la section du mercredi prochain et j'ai une bonne place (15), ce qui est assez important, car les dernières places sont telles qu'il n'y a pas moyen de faire quelque chose.

Cette semaine, nous faisons le concours de notre atelier et j'espère obtenir une bonne place, car les élèves les plus forts, à qui je m'adresse toujours pour avoir des conseils, trouvent que j'ai fait beaucoup de progrès. Je me suis aussi acheté un écorché en plâtre (6 fr) qui me servira énormément, car je peux étudier là les muscles, ce qui est d'une haute importance. Pour sujet d'esquisse en peinture, on nous a donné « L'ange apportant la nouvelle de la naissance de Jésus-Christ aux bergers ». C'est un très beau sujet et je crois que je l'ai assez bien réussi.



### **L'ange apportant la nouvelle de la naissance du Christ aux bergers**

Esquisse semblant correspondre au sujet traité par Gustave à l'académie Colarossi.

Hier soir, j'étais voir Georges et j'étais très étonné d'apprendre que Salomé était partie pour Brumath. J'espère que la mère Walter va mieux. Dis-leur bien des compliments de ma part.

Avant-hier, l'oncle de Strasbourg m'a envoyé le fameux discours de Bismarck que j'avais du reste déjà lu dans les journaux français<sup>122</sup>. Espérons que c'est sincère ce qu'il dit, car si l'on croyait aux journaux, il y aurait beaucoup de perspective pour une guerre. Ici, l'affaire Wilson est toujours à l'ordre du jour. Ça fait énormément du [de] tort à la République, car il n'y a plus

---

<sup>122</sup> Ce discours, prononcé le 6 février devant un *Reichstag* enthousiaste, reconnaît les évolutions pacifiques en France (depuis le départ de Boulanger), mais annonce un renforcement de la puissance militaire allemande face aux menaces russes... et françaises. Il est très commenté en France, où on se demande si la tonalité générale est pacifique ou belliqueuse.

que la crapule qui est républicaine, les autres en sont guéris et les articles de la *Strasburger Post* sont en somme assez justes.

L'article du *Zornthal-Bote* est très touchant et, si on ne savait pas que c'est le contraire en réalité, on serait tenté [tenté] de croire que c'est vrai. Un pareil article de temps en temps m'amuse beaucoup.

Je cesse en vous embrassant,  
Gustave.

### **Le déménagement de Hiolle**

Hiolle était de cet avis, largement répandu, qu'il était stupide de payer un loyer à un *proprio* qui, disait-il, devrait déjà se satisfaire de posséder sa propre maison. Fidèle à cette ligne, il a mené jusqu'à présent une existence paisible, troublée seulement par les quelques vaguelettes de petits déménagements qui l'amusaient d'autant plus qu'ils avaient pu perturber une passivité érigée en philosophie. On connaît bien la pratique consistant à organiser des *soirées* quand on a un atelier et à y inviter des victimes susceptibles d'acheter des tableaux. Hiolle avait jusque-là négligé cette piste, non pas parce qu'elle allait à l'encontre de ses principes artistiques les plus sacrés, mais d'abord parce qu'il connaissait peu de gens de ce genre, ses connaissances se limitant à quelques peintres et poètes, pauvres hères comme lui, ensuite parce qu'il ne possédait que trois chaises et un sofa. En revanche, il avait un piano et une guitare. C'est pourquoi, il n'aurait pas décidé d'inviter ses collègues si des circonstances particulières ne l'y avaient poussé.

Le rigoureux propriétaire, arborant la mine sévère de circonstance, vint signifier à l'impécunieux jeune artiste que, s'il ne payait pas ses loyers dans les huit jours, l'ensemble de ses biens serait saisi par un huissier et passerait sous le marteau des enchères. Hiolle, qui n'était porté ni à se suicider d'un coup de pistolet, ni à rejoindre son tonneau comme Diogène, répondit avec une certaine hauteur :

– Monsieur, vos propos m'auraient terrassé comme l'éclair si je n'étais pas justement en mesure d'accéder à votre désir, si la chance ne m'avait pas enfin souri car, figurez-vous que j'ai percé le secret du marché de l'art. Pour vendre ses tableaux, il faut organiser des *soirées*, inviter de nombreuses personnes, leur offrir de bons cigares, et on devient un homme accompli ! J'ai l'intention de donner une telle *soirée* demain et je voulais justement venir chez vous pour vous en demander l'autorisation à cause du bruit du piano qui pourrait jouer jusqu'à 1-2 heures du matin. Si je savais que ça pourrait vous faire plaisir, je vous inviterais bien volontiers.

– Merci beaucoup, répondit sèchement le *proprio*, je m'en tiens à mes conditions et vais prévenir le concierge pour qu'il avertisse les voisins, mais dans tous les cas, ne faites pas trop de chahut. Adieu ! – Tous mes remerciements, vous êtes trop aimable !

Le lendemain, Hiolle, contrairement à ses habitudes, fit une apparition à l'académie. Il se manifesta par une amabilité inhabituelle et s'entretint longuement avec ses compères Binet et Prunier. Chacun comprit qu'il s'agissait d'un conseil de guerre. Les collègues les plus fiables de l'atelier furent mis au courant, les autres ne savaient pas de quoi il s'agissait et ce n'est que le lendemain que la sombre affaire fut éventée : on parla de la *soirée* de Hiolle.

Hiolle avait effectivement donné une grande et brillante *soirée* : rien que des hommes en habit, cravate impeccable et fleur à la boutonnière, *rosette d'officier de la Légion d'honneur* pour l'un d'entre eux, ce que le *proprio* put à loisir observer et en tirer la conclusion que Hiolle était quand même un type respectable ! Les dames n'étaient pas aussi nombreuses, mais celles qui étaient là étaient très élégantes.

On dansa, chanta et déclama jusque tard dans la nuit de telle sorte que la *soirée* conserva son caractère distingué et ne dégénéra pas en chahut d'étudiant. Il était environ une heure et demie lorsque Hiolle descendit dans la cour pour constater que le calme régnait dans tout l'immeuble et que le concierge était profondément endormi. « Tout marche comme prévu » se dit Hiolle. Le porche s'ouvrit, devant se trouvait une voiture attelée à des chevaux rapides. « *Cocher !* – Oui, oui, je me dépêche ! » répondit celui qui n'était autre que le fidèle Prunier.

Hiolle se frotta les mains et remonta vite jusqu'à l'atelier : « Allez, on peut démarrer. » Tout avait

été soigneusement emballé au cours de la soirée et préparé. Hiolle dirigeait lui-même l'opération et tandis que des messieurs en habit descendaient paquets après paquets, bibelots après bibelots, meubles après meubles, mademoiselle Suzanne, le plus ravissant modèle du Quartier latin, exerçait son art au piano pour ne pas éveiller l'attention par un calme trop précoce, leur bon ami Valès, qui n'aurait pas voulu rater une telle occasion de s'amuser, l'accompagnait de ses chants. « Allez, maintenant, au tour du piano ! » s'exclama Hiolle, alors que tout le reste était déjà en bas, « Oui, rétorqua la belle Suzanne, mais nous voulons d'abord terminer de jouer cette aria », ce que tous approuvèrent : cela sonna comme un Te Deum, comme un Alléluia après une grandiose victoire. Un quart d'heure plus tard, la voiture partit au petit trot avec le chargement de l'artiste.

Au petit matin, ses copains qui avaient passé la nuit avec lui, aidèrent Hiolle à installer son atelier loué la veille. Quand tout fut terminé, on cassa joyeusement la croûte, Valès porta un toast et Hiolle proposa ses services pour un prochain *déménagement*. Binet, qui avait quelque talent comique, imita la tête du *proprio* dupé qui, d'après la législation en vigueur, ne pouvait plus rien réclamer puisqu'il avait laissé Hiolle déménager. Et Suzanne chanta une chanson que leur bon ami Valès avait spécialement composée, « *Le déménagement de Hiolle* ».

---

Paris, le 15.II. 87 [1888]

Ma chère mère,

Aujourd'hui, j'ai commencé le concours à l'école. J'ai pu choisir une bonne place comme j'avais tiré un bon numéro, seulement comme je te l'ai déjà dit, il y en a de trop. Quand on pense qu'il y aura 300 de refusés, l'espoir d'être accepté est presque nul, surtout quand on considère encore l'âge de la plupart des conquérants [concurrents]. C'est étonnant, le nombre des étrangers qui s'y présentent. Il y en a là de toutes les nations, surtout des Anglais et Américains. Quant au concours de notre atelier, j'ai eu à peu près la même place que la dernière fois, ça ne veut pas dire que je n'ai pas fait de progrès, parce que justement dans ce dessin, j'ai fait quelque chose qui ne plaît pas à notre professeur, c'est-à-dire je l'ai trop fini. Celui qui est le premier ne l'a pas fini du tout, il a seulement établi l'ensemble. La prochaine fois, je tâcherai de le faire dans ce sens.

Tu as bien fait d'inviter Salomé et Caroline parce que j'ai déjà été souvent dîné chez les Stempfer<sup>123</sup>. Je ne sais pas ce que tu peux m'envoyer par Salomé. Si tu veux, tu pourras lui donner mon livre de zoologie et puis les livres d'histoire de France et romaine. Peut-être, tu trouveras aussi ces petites gravures d'académies que Schall<sup>124</sup> m'a une fois données. Si tu as une fois l'occasion de parler à M. Schall, dis-lui que ça m'était jusqu'à présent impossible de voir sa famille parce que c'est trop loin. J'y étais une fois le dimanche, mais je n'ai rencontré personne.

Hier, quand j'étais au Louvre, j'ai vu Sadi Carnot et tous les ministres, ils avaient inauguré la salle des portraits des artistes peints par eux-mêmes. Il y avait foule qui les suivait, il y avait justement beaucoup de monde parce que c'était mardi gras. On n'a pas vu beaucoup de déguisés dans les rues et on dirait que ça se perd peu à peu. Qu'est-ce qu'il y avait à Brumath ? Est-ce que vous étiez voir les fous ?

Cet après-midi, il a brûlé aux Halles centrales. Dans les caves, on craint qu'il y a des morts. Je cesse pour encore adresser quelques mots à Charles.

Je t'embrasse,

---

<sup>123</sup> Gustave répond ici à une lettre de sa mère et de son frère Charles qui n'a pas été conservée.

<sup>124</sup> Schall est un des peintres brumathois que Gustave a fréquentés dans sa jeunesse.

Gustave.

Cher Charles,

Inutile de te dire que ta lettre m'a fait grand plaisir, écris-moi seulement\* toujours. Je m'occupe toujours de tes timbres et je t'en envoie de nouveau quelques-uns que j'ai eus. Je n'ai pas encore de suédois parce que l'élève suédois n'est pas là en ce moment, parce qu'il fait son Salon, mais, dès qu'il reviendra, je lui en demanderai. Dimanche dernier, je me suis remercié\* chez Käthel<sup>125</sup> pour le livre qu'elle t'a envoyé, je lui ai apporté en même temps les portraits du *Schuster* et *Schusterin* [cordonnier, cordonnière] ; je n'ai pas plus long à te dire et je cesse en t'embrassant,

ton frère, Gustave.

Remarque bien : le timbre autrichien, c'est 10 soldes ou bien dix *kreuzer*.

---

Brumath, le 21 février 1888

Mon cher Gustave,

Je crois que Salomé Walter retournera vendredi ou samedi, je t'enverrai les livres que tu m'as demandés. Quant aux dessins que tu me demandes, je ne sais pas ce que tu veux. J'ai mis tout tes dessins et gravures dans un tiroir, mais je ne connais pas celles que tu as reçues de M. Schall. Charles t'envoie un porte-montre qu'il a fait, il a dit que tu pourras y mettre ta montre si elle n'a pas encore cherché ton couteau<sup>126</sup>. Il l'avait donné à Hans Adel et cet imbécile le lui a complètement abîmé, il devait le doubler de bleu clair et le vernir un peu et voilà que celui-ci fourre le tout dans une couleur brune. Probablement [probablement] qu'il voulait lui donner couleur de l'agajou [acajou].

J'ai reçu une lettre de Christine la semaine dernière : elle m'a écrit qu'elle t'a dit que tu avais déjà une tête d'artiste, j'ai pensé que tu as peut-être une tête mal coiffée ! Elle a envoyé à Charles des timbres aujourd'hui, il en a aussi reçu quelques-uns de Strasbourg, mais pas de timbres persans. Il t'écrira la prochaine fois, aujourd'hui il n'avait pas envie de le faire.

M. Baumgartner est très malade. S'il venait à mourir, vos soirées ne seraient plus si amusantes comme l'automne dernier. Les Maire ont aussi perdu leur Kritel<sup>127</sup>, cette petite qui était si gaie quand nous étions à Kreuznach, le garçon n'est pas non plus encore tout à fait bien, il a mal aux yeux cet hiver et on lui mettra maintenant des lunettes. Hausknecht est aussi mort cet hiver. Les Grinenwald, de Pfaffenhoffen, ont eu aussi un grand deuil : la jeune femme est morte à l'âge de vingt-et-un ans<sup>128</sup>.

Je t'envoie encore un article du *Kriegerverein* puisque cela t'intéresse. On avait dit que le commissaire courait par tout le cimetière pour chercher les tombes des guerriers allemand et M. Kraemer a fait mettre un article dans le *Journal d'Alsace*, ce qui l'a rendu furieux, car lui

---

<sup>125</sup> Alias Catherine Hahn.

<sup>126</sup> C'est-à-dire, si elle n'a pas été perdue comme ton couteau.

<sup>127</sup> « Les Maire » désigne la famille de Daniel Zimmer, maire de Brumath de 1873 à 1891, en l'occurrence son fils aîné, Jean-Charles Zimmer, marchand de bois et son épouse, née Caroline Lapp, qui perdent le 15 février leur petite-fille Émilie Margarethe, âgée de moins de cinq ans.

<sup>128</sup> Le tanneur Frédéric Jacques Grinenwald perd le 19 février sa femme Émilie Mathilde, née Froelich, et le 25, son fils âgé de 19 jours.



voulait avoir l'honneur d'annoncer cela et c'est pour cela qu'il a fait insérer cet article dans le *Zornthal*. Il paraît qu'il est de nouveau un peu dans ses mauvais jours : dernièrement, il a découvert à la mairie un drapeau français des sapeurs-pompiers et à cette vue s'est tellement fâché qu'il l'a coupé en mille morceaux. M<sup>me</sup> Weitz croyait encore pouvoir en sauver un morceau pour faire une cravate, mais c'était coupé en de si petits morceaux qu'il n'y avait plus moyen d'en faire quelque chose. C'était un drapeau brodé d'or qui avait coûté 900 fr.

On n'est, je crois, pas très enchanté de l'institutrice qui remplace M<sup>lle</sup> Kunzel. Elle veut donner des leçons françaises, mais la plupart des jeunes filles préfèrent en prendre chez M<sup>me</sup> Fritz, qui parle au moins français, et alors elle fait des misères à celles qui ne vont pas chez elle. Dernièrement, elle a renvoyé la petite Rilehans, disant qu'elle avait de la pommade sur les cheveux qui sentait mauvais. Elle est allée chez M. Hoffmann<sup>129</sup> qui le lui avait fourni pour le lui dire et celui[-ci], qui n'est pourtant pas mal fier de sa pommade, a fait venir l'institutrice devant le maire pour qu'elle lui fasse des excuses et ainsi toutes sortes de petites tracasseries.

J'ai vu par ta lettre que tu es un peu désenchanté de ton dernier concours, mais il faut penser que si tu fais des progrès, les autres en font aussi. As-tu bientôt fini le concours des Beaux-Arts ? Si tu n'es pas non plus reçu, tu auras toujours pu voir et apprendre quelque chose pour recommencer une autre fois.

Cela m'a fait rire que tu as écrit « conquérants » au lieu de « concurrents » ! Le style va bien, mais des fautes d'orthographe, tu en fais encore gentiment. Papa t'enverra sans doute l'argent par Salomé Walter. Si tu as encore une commission, tu pourras encore écrire ; ta dernière lettre, nous avons reçue vendredi matin.

Les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,  
C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille et aux Stempfer.

Dernièrement, Marie Thiébault était là. Son grand-père est mort, elle a dit que tu devrais voir cette bibliothèque et toutes ces antiquités, probablement [probablement] la Ville les achètera<sup>130</sup>. Elle m'a aussi dit qu'il y avait tant de soirées cet hiver, qu'on s'amuse si bien et qu'on regrette que tu n'y sois pas.

---

Paris, le 22 février 1888

Chère maman,

Le concours à l'école est passé et comme je m'y attendais, je ne suis pas reçu. De dix de notre atelier qui se sont présentés, un seul est accepté, un autre est supplémentaire ; et ce qu'il y a de drôle, c'est que celui qui est accepté n'est pas du tout l'un des forts, tandis que ceux qui sont les premiers chez nous ont été recalés carrément ; tu vois donc que c'est très bizarre.

On m'a encore raconté des choses ébattantes [épatantes] sur ce sujet : par exemple Axelet, le prix de Rome de l'an 85, a été recalé dans la même année au concours de place<sup>131</sup> et Paul

---

<sup>129</sup> Édouard Hoffmann, pharmacien à Brumath.

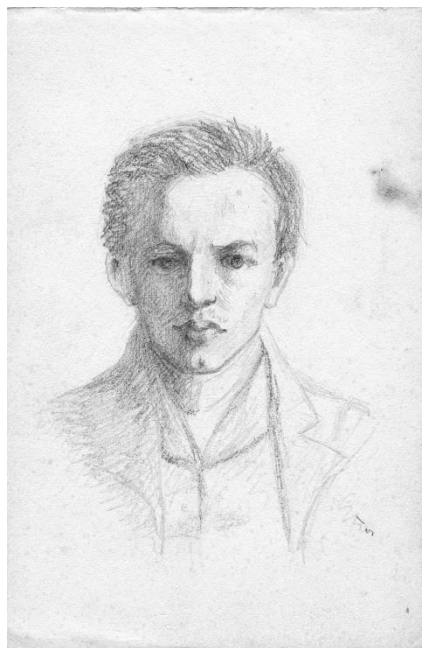
<sup>130</sup> Maurice Thiébault, « le bibliophile bien connu » (d'après la *Revue alsacienne*, n° 11, 1887-1888, p. 273) décède à Strasbourg le 8 février 1888.

<sup>131</sup> En réalité, Alexis Axelette (1860-1931).

Dubois, le directeur de l'École, n'a jamais pu être reçu dans le temps. C'est que dans l'art, on trouve demain bien ce qu'on trouve mauvais aujourd'hui ; j'étais il y a deux jours dans une exposition qui préside [précède] le Salon chaque année et où seulement des peintres de renommée peuvent envoyer. Si tu voyais ça, tu ne saurais plus qu'en dire, tu trouverais bien ce qu'on trouve mal et le contraire. Et pour faire seulement une comparaison, tu te souviens encore du portrait de Lorenz que nous avons vu à Strasbourg cet hiver et que nous avons trouvé si mauvais, eh bien, je crois qu'on serait enchanté de ça ici à Paris. Un seul qui est de mon goût, c'est Bouguereau. C'est vrai qu'il est celui qui a de plus influence [le plus d'influence], mais ça n'empêche pas qu'il est chiné par la plupart des jeunes artistes. Henner, notre compatriote, fait des choses ignobles, il faut le dire, il exploite son nom pour gagner de l'argent. Enfin, si tu viendras un jour à Paris, tu verras tout ça toi-même.

M. Schützenberger a aussi exposé deux tableaux dont l'un est surtout très gentil\* : c'est une Vendéenne à cheval, je l'avais du reste déjà vu chez lui. Il est toujours content de moi. Si Christine trouve que j'ai déjà l'air d'un artiste, c'est que tu as parfaitement trouvé la raison !

J'ai de nouveau repris le dessin du soir, j'en suis très content surtout comme je suis maintenant dans la classe de la nature.



**« L'air d'un artiste »**

Autoportrait. Croquis (7 x 6 cm).

Ta petite chronique de Brumath m'a beaucoup intéressé et je me représente bien le commissaire là, exécutant son acte héroïque, domptant la révolution qui pouvait sortir de ce drapeau. S'il n'aura pas la jaunisse un de ces quatre matins, il peut être content.

Si tu veux, tu peux encore m'envoyer par Salomé une bouteille de quetsche, car ça arrive de temps en temps qu'un ami monte avec moi et il faut alors au moins lui offrir quelque chose. Dimanche soir, j'ai dîné chez les Stempffer, Käthel était aussi venue par hasard de sorte qu'on s'est bien amusé. Invite seulement encore une fois Salomé ou tâche de faire du plaisir à la mère Walter.

Si l'orthographe de mes lettres n'est pas bien, ça n'a rien d'étonnant, car je n'ai plus le temps de faire un brouillon et en relisant la lettre, je fais plus attention\* sur ce que j'ai écrit pour voir si je n'ai rien oublié, que sur les règles de grammaire.

Je remercie d'avance Charles pour son travail et je lui envoie de nouveau quelques timbres, il peut m'envoyer de temps en temps des timbres doubles. C'est à peu près tout ce que j'ai à vous dire et je finis la lettre en vous embrassant,

Gustave.

Il fait un très vilain temps à Paris, ça doit être la même chose chez vous, sans cela il n'y aura pas tant de monde malades et morts.

---

Brumath, le 27 février 1888

Mon cher Gustave,

Je n'étais pas trop étonnée de ce que tu n'aies pas été reçu aux Beaux-Arts, puisque tu nous avais prévenu que cela dépendait principalement de la chance, mais je crois si M. Schützenberger qui, comme tu dis, est toujours content de toi, t'aurait particulièrement recommandé, cela aurait peut-être pourtant pu servir à quelque chose. Enfin, tu es trop peu de temps à Paris pour avoir pu prétendre à être reçu après le premier concours.

Mais ce qui me tourmente plus, c'est que j'ai remarqué par ta lettre que la carrière d'artiste-peintre est encore bien plus difficile que je ne l'avais pensé. J'avais toujours cru que si l'on faisait quelque chose de véritablement beau, c'est et ce sera toujours beau, mais tu me dis le contraire et je trouve qu'un art qui est exposé aux caprices de la mode est un art bien ingrat. Je trouve que la vie d'artiste est bien beau pour un jeune homme qui reçoit la pension de ses parents, et quand même il est obligé de le faire modestement comme toi, mais quand il s'agit une fois\* de gagner sa vie, ce sera peut-être bien difficile et je suis souvent tourmentée à l'idée que tu as choisi [choisi] une carrière où les soucis et les déceptions ne te manqueront pas, tandis que chez nous, sans avoir un avenir brillant, tu aurais au moins la vie facile. Enfin, nous sommes bien contents que tu passes quelques mois à Paris : tu vois maintenant la vie d'artiste de près et tu es assez raisonnable pour juger par toi-même si tu comptes trouver le bonheur dans la vie d'artiste.

Si tu voulais encore apprendre la tannerie, ce serait toujours le temps\*. Georges<sup>132</sup> a en ce moment un apprenti tanneur qui avait commencé à étudier la théologie, c'est un monsieur qui porte binocle, il aime mieux devenir tanneur que de devenir pasteur. Enfin, il est encore temps d'en parler, profite seulement bien de ces quelques mois que tu passes à Paris jusqu'aux vacances, continue toujours à bien te conduire et à bien travailler. Le plus grand vœu que je forme pour toi c'est que tu puisses réussir dans ce que tu entreprends.

Je croyais que Salomé Walter partirait mardi, mais comme Caroline est un peu refroidie\*, elle restera peut-être encore quelques jours de plus. Je t'envoierai une bouteille d'eau-de-vie, je lui en donnerai également une pour M. Stempfer.

Je croyais que Charles t'écrirait aujourd'hui, mais il n'est pas disposé à le faire. Il m'a seulement dit que tu pourras nous dire dans ta prochaine lettre comment le concours des

---

<sup>132</sup> Georges Goetz, cousin germain de Caroline.

Beaux-Arts s'est passé, quel sujet on vous a donné, etc. Hier soir, il y avait concert, mais papa n'y était pas. Il n'est pas sorti de la journée, puisqu'il est aussi un peu enrhumé par ce vilain temps. Charles tousse encore un peu. Pour le reste, il va bien.

Aujourd'hui, j'ai été à l'enterrement de M. Baumgartner<sup>133</sup>. Il a eu un pompeux enterrement à l'église catholique. M<sup>lle</sup> Baumgartner l'a encore pu faire administrer au dernier moment, tu peux penser qu'elle en doit être contente. J'y ai vu M<sup>lle</sup> Anna Trautmann, elle m'a demandé de tes nouvelles<sup>134</sup>. M. Petri y était aussi, mais il n'a accompagné le cercueil que jusqu'à la porte de l'église et il est de suite retourné à Strasbourg. J'étais frappé de la mauvaise mine qu'il a et je crains bien que s'il continue à mener cette vie, tenir un jour un discours au *Reichstag*, un autre jour au *Landesausschuss* et puis encore plaider comme avocat, il ne sera pas aussi vieux que son oncle<sup>135</sup>. Je crois que M. Sengel est le plus peiné de la mort de M. Baumgartner, car c'étaient deux chasseurs inséparables. Jusqu'à présent il n'a pas encore de permis de chasse, comme il serait malheureux s'il ne pouvait pas en avoir.

Salomé m'a dit qu'elle partira jeudi soir, je lui donnerai l'argent. Si elle ne serait pas encore partie, je te l'aurais envoyé aujourd'hui. Je pense que deux jours de retard ne feront rien, tu auras 200 fr puisque nous n'avons pas pu avoir de la monnaie, je pense que tu seras prudent et que tu mettras de suite en réserve ce qui est l'avance pour le mois prochain.

Adieu cher enfant, nos bons baisers, ta mère,  
C. Stoskopf.

Nos amitiés aux Stempfer et à la famille.

---

Paris, le 29.2.1888

Chère maman,

Je vois par ta lettre que tu crois trop difficile la carrière d'artiste. Elle est très difficile certes, mais avec du travail et du talent, chacun peut arriver à quelque chose ou au moins à gagner beaucoup d'argent. Moi, je fais mon possible et je travaille toute la journée et plus qu'on voit que c'est difficile à faire bien, plus on travaille avec ardeur pour arriver à faire bien.

Tu me dis qu'une recommandation de M. Schützenberger m'aurait fait du bien : sûrement, mais tu sais bien ce qu'il m'a dit sur ce point à Strasbourg, il craint des embêtements à cause de ma nationalité et il a parfaitement raison car, à l'École des beaux-arts, on est plus rosse que partout. D'ailleurs, partout je tâche d'exprimer mes sentiments pour la France, en disant que j'opterai\* quand ça sera le temps, c'est le meilleur moyen qu'on vous laisse tranquille. M. Schützenberger m'avait du reste écrit deux lettres de recommandation pour pouvoir me présenter, sans cela j'aurais peut-être pas pu faire le concours.

---

<sup>133</sup> Joseph Baumgartner, décédé le 24 février à l'âge de 85 ans, a été successivement huissier, greffier, juge suppléant, très consulté par de nombreuses personnes pour sa connaissance du droit français et allemand (*Strassburger Post*, 28 février 1888).

<sup>134</sup> Anna Trautmann, née en 1863, est une cousine germaine d'Émile Petri (voir *infra*).

<sup>135</sup> Émile Petri (1852-1918) est le petit-fils par sa mère, Caroline Trautmann, de Charles Trautmann (1794-1866), notaire et maire de Brumath. Joseph Baumgartner était le grand-oncle de son épouse. Conseiller général de Soultz, conseiller municipal de Strasbourg, député au *Landesausschuss*, il est en outre député de Strasbourg au *Reichstag* depuis juillet 1887.

On nous avait donné pour sujet un homme nu (d'après nature naturellement), on donne ça toujours du reste, c'est le plus difficile à dessiner et celui qui fait bien ça, peut faire n'importe quel dessin. Ceux qui sont acceptés choisissent alors, les autres examens passés, leur professeur, ou bien Cabanel, ou Gérôme, ou Boulanger. Tu vois donc qu'il faut être fort, car ces ateliers sont à peu près la même chose que les *Malerklassen* [classes de peintre] à Munich, dans lesquelles on est seulement admis après deux ans d'étude, l'une année d'après le plâtre et l'autre d'après la nature. J'irai peut-être deux mois avant le prochain concours dans l'après-midi à l'École des beaux-arts pour dessiner d'après le plâtre, car on peut faire ça sans être élève de l'école.

Quant à la réflexion que j'ai faite dans la dernière lettre sur l'art, tu l'as prise trop textuellement. Ainsi les choses qui sont vraiment belles le seront toujours. Seulement, ça arrive que des peintres considérés dans leur temps comme les plus grands qui ont jamais existé, sont aujourd'hui complètement oubliés. On trouve embêtant ce qu'ils ont fait, on trouve aujourd'hui embêtantes les peintures de David, qui dans son temps aurait étouffé chaque talent qui aurait voulu faire contraire\* à lui. Mais on ne peut pas dire qu'il n'y a pas de grandes qualités dans ses peintures. Seulement chaque temps a des autres goûts et celui qui fait contre\* a des peines à faire approuver ce qu'il fait. Ainsi on trouvera, je le crois, un jour mauvaise la peinture moderne qui, de plus en plus, commence à devenir réaliste. C'est vrai qu'en ce moment, ce sont encore des maîtres classiques qui sont au gouvernement pour ainsi dire, mais on les nomme pompiers et, peut-être un jour, les révolutionnaires, les anarchistes en peinture, triompheront et ils feront la guerre aux classiques, comme ceux-ci font la guerre à eux. Seulement, longtemps après leur mort, on distingue les grands des petits. Alors, quand il n'y a plus de jalousie, on leur construit des monuments avec les pierres qu'on a jetées sur eux (selon un auteur moderne<sup>136</sup>). Baudry sera peut-être un jour désigné comme le plus grand peintre de ce siècle<sup>137</sup>.

J'ajoute de nouveau quelques timbres, qu'il a presque tous, mais ils sont très propres.

Je vous embrasse,

Gustave.

Des compliments aux voisins, Sengel, etc.

#### **Comment je devins un ancien**

Je faisais la besogne d'un *nouveau* : chercher le savon, s'occuper de la térébenthine, etc. J'en avais assez depuis longtemps et rêvais de l'arrivée d'un *nouveau* qui aurait pu mériter les lauriers de mon office. Car à vrai dire, je n'en récoltais aucun et Hiolle ne ratait pas une occasion de me désigner comme le *nouveau* « le plus oublieux de son devoir » qu'il n'y eut jamais. Enfin, il arriva. C'était un Sud-Américain et, comme il était d'origine française, il parlait pour deux personnes. Il fut admis bientôt par toute la bande, car il était un *nouveau* d'un autre genre que moi. Quand on lui posait la question habituelle, pourquoi il voulait devenir peintre, il s'en défendait avec hauteur : « Mais je ne veux pas devenir peintre, c'est mon père qui m'a fourré ici. Il est lithographe et veut que j'apprenne le dessin, mais je ne le ferai pas, je me fiche de la peinture et compte m'amuser ici autant que je peux. Comme mon père m'envoie pas mal de *pognon*, je ne vais pas me faire des cheveux blancs. » Face à de tels arguments, Binet et sa clique étaient impuissants : lorsque le même Sud-Américain cousu d'or

<sup>136</sup> Parfois donné comme une citation de Berlioz.

<sup>137</sup> Paul Baudry (1828-1886), peintre qui a connu son heure de gloire sous le Second Empire et les débuts de la III<sup>e</sup> République pour ses nombreuses décorations monumentales.

s'envoyait une coupe, Binet, Hiolle et Prunier étaient ses meilleurs amis. Que ce dernier le tapât de temps en temps, c'était dans la nature des choses. Bientôt, ce jeune homme prometteur déclencha l'hilarité générale par ses tentatives artistiques. Coller deux yeux sur un dessin de profil d'une tête en plâtre, avait de quoi surprendre et rappelait les vers de Busch, « Deux yeux ne font jamais défaut, parce qu'on sait bien que chacun en a deux<sup>138</sup> » ! Il surpassa bientôt tout le monde dans les mauvais coups au point que le trio de l'atelier lui promit un brillant avenir : « Tu vas un jour être des nôtres si tu as l'intention de rester ici. »

De fait, le bonhomme gagna de jour en jour plus d'influence. Son habitude d'inviter le matin les trois professeurs à l'apéritif, ne pouvait qu'entraîner des suites favorables et, comme il était en dehors de l'atelier le client de tous les bouges du quartier, il devint expert dans les expressions classiques de l'argot parisien. Il appelait sa grand-mère « *la vieille fée* », son papa « Papischamor », etc. Il était particulièrement loquace sur ses conquêtes, qu'il commentait en détail. Bref, il était un *nouveau* qui passa immédiatement *ancien*. Il a longtemps joué son rôle dans l'atelier, mais celui-ci s'interrompt lorsque les révolutions sud-américaines tarirent les sources d'or et ruinèrent son père. Je l'ai revu depuis une fois en compagnie de gens qu'il fréquentait déjà auparavant. Il était maintenant l'un des leurs, un marginal, un déclassé<sup>139</sup>.

---

Brumath, le 7 mars 1888

Mon cher Gustave,

Que dois-je répondre à ta lettre sinon que j'ai remarqué que tu ne crains pas les difficultés de la vie d'artiste et que tu espères qu'avec du talent et à force de courage et de la persévérance, tu pourras toujours arriver à quelque chose ? Je vois avec plaisir par tes lettres que tu travailles toujours avec ardeur et Salomé Walter m'a aussi dit que Georges et toi, vous étiez toujours si rangés, car une bonne conduite est l'essentiel pour un jeune homme pour qu'il garde la santé du corps et de l'âme, car combien de talents ont déjà été perdus par une mauvaise conduite.

J'aime que tu nous dises toujours tes impressions sur ce que tu vois et je me réjouis déjà quand tu pourras nous donner des détails sur le Salon. Il paraît que tout devient de plus en plus réaliste dans la vie, que même l'art le devient et que tu pourras trouver tout naturel que ton père et moi, qui ne sont que de simples mortels, nous suivons cette tendance et que nous aurions préféré pour toi un bon « je tiens » que « deux tu auras » et je suis sûre que même bien des artistes préféreraient une habitation convenable pendant la vie à un monument après la mort.

Enfin, comme nous sommes juste à la réalité, je pense que Salomé t'aura remis l'eau-de-vie et la terrine et que tu n'auras pas oublié de lui payer les frais de douane. Je pense que tu te régaleras de la terrine, M<sup>me</sup> Sengel m'en avait fabriqué et la nôtre vient d'être mangée, Charles l'a trouvée très bonne.

---

<sup>138</sup> En allemand, ces vers de Wilhelm Busch, extraits de *Maler Klecksel* (1884) s'écrivent ainsi : *Zwei Augen aber fehlen nie, denn die, das weiss er, haben sie.*

<sup>139</sup> On hésite à identifier ce Sud-Américain au « Brésilien » que Gustave retrouve l'année suivante et dont il donne le nom, Lopes-Rodrigues, le 29 novembre 1889. Il ne semble pas d'origine française, devient l'ami de Gustave et n'est pas un déclassé, mais il a bien fréquenté l'académie Colarossi comme élève de R. Collin, est fils de peintre et est financé par des mécènes bahianais et par l'empereur Pedro II lui-même. À la chute de ce dernier en 1889, le gouvernement républicain prendra le relais... (d'après *Enciclopedia Itaù Cultural*, en ligne). On peut sans doute mettre ces contradictions sur le compte du caractère romancé du récit.

Charles ne sait quoi t'écrire. Dernièrement, M. Unselte était ici et alors il y avait un grand échange de timbres<sup>140</sup>. Il m'a chargé de te saluer de sa part, Gustave est en ce moment en Autriche et l'année prochaine, il pense faire son service militaire à Potsdam puisqu'il y a là-bas beaucoup de beaux jardins. Charles tousse toujours un peu. Nous avons le jeune médecin qui remplace M. Vosselmann : il a dit que ce n'est pas grand-chose et que cela sera bientôt passé.

Je t'envoie de nouveau un petit article du *Zornthal* sur le *Kriegerverein*. M. Stark y avait tenu un discours, mais il n'a pas été imprimé. Tu vois que c'est une bonne occasion pour les Brumathois de s'amuser tous les mois, car ils ne rentrent jamais avant le jour<sup>141</sup>. Certainement, si un Français lit la description de ces fêtes et de ces discours patriotiques, il se figure que les Alsaciens sont bien allemands et ils en veulent à ceux qui vivent au milieu d'eux, ils ne pensent pas que pour vivre dans un pays, il faut se soumettre aux lois qui y sont et que ceux qui ont chanté « Vive l'empereur, c'est le salut de la France » peuvent aussi chanter « *Heil dir* » [Salut à toi]. Les Français ne sont pas bien généreux envers les Alsaciens. Du moment qu'ils donnent l'hospitalité aux Anglais, Américains, etc., pourquoi faire une exception pour les Alsaciens et pourquoi leur demander le plus grand sacrifice qu'on puisse faire, celui de renoncer à jamais à leur patrie et leur fortune, car on est pourtant alsacien avant d'être français ou allemand ? Chacun ne peut pas quitter son pays comme il veut. Bien des familles alsaciennes subiront encore les conséquences de cette guerre funeste. Pourvu que nous, nous n'en ayons plus à passer, car elle serait plus terrible que la dernière !

J'aurais encore voulu continuer à causer avec toi, mais M. Unselte est de nouveau chez\* Charles et ils sont en grande discussion sur les timbres. Je cesse donc pour que la lettre parte aujourd'hui. N'oublie pas de garder le pot de la terrine et de me le rapporter à ton retour.

Papa, Charles et moi, nous t'embrassons de cœur,  
ta mère,  
C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille et aux Stempfer.

M<sup>me</sup> Sengel me charge de te saluer et la sœur Karitas<sup>142</sup> m'a bien recommandé de t'envoyer le bonjour de sa part. Papa été en ville hier, tout le monde va bien, il était aussi chez le Turc à la Viennoise, mais elle s'appelle maintenant le Crocodile<sup>143</sup>.

---

Paris, le 8 mars 1888

Chère maman,

Je te remercie beaucoup pour les choses que tu m'as envoyées. Je n'ai pas encore entamé la terrine parce que mon estomac n'est pas en règle depuis quelques jours. Tu me diras dans ta

---

<sup>140</sup> Ferdinand Unselte (1830-1896) est pasteur à Brumath depuis 1873 et le restera jusqu'à sa mort.

<sup>141</sup> Caroline comprend vite que, sous une apparence patriotique, le *Kriegerverein* offre surtout l'occasion de beuveries qui se prolongent jusqu'à l'aube.

<sup>142</sup> Les sœurs de Niederbronn gèrent un hospice dans la maison contigüe de celle des Walter, donc à proximité immédiate de la tannerie Stoskopf.

<sup>143</sup> Qui deviendra un célèbre restaurant strasbourgeois. L'ouverture du Crocodile a été annoncée pour le 22 février à 6 h du soir dans le *Journal d'Alsace et Courrier du Bas-Rhin* du même jour (information aimablement communiquée par Benoît Jordan).

prochaine lettre si la terrine se conserve longtemps ou non. Quant au petit porte-montre de Charles, je lui fais tous les compliments. Seulement, je n'avais pas songé de payer les frais de voyage à Salomé, je réglerai ça la prochaine fois que j'y irai.

Lundi dernier, j'ai mangé chez les Stempfer, je te dis ça parce qu'on a mangé des *Griesknepfle* [quenelles de semoule]. Il fait en ce moment beau temps à Paris et j'espère que ça durera cette fois-ci car avec ce sale temps qu'on avait avant, on se refroidissait\* continuellement. La jeunesse de Strasbourg devait être contente de pouvoir cet hiver tant patiner.

Dimanche dernier, j'étais chez les Durand, car c'était le jour de sortie de Christine. Elle m'a donné un tas de timbres pour Charles, parmi lesquels il y en a beaucoup qu'il n'a pas, il me semble, car elle m'a dit qu'elle lui en a déjà envoyés. Dans la prochaine lettre, il doit me dire combien il en a maintenant, car comme il en reçoit un peu de partout, il doit avoir assez augmenté. La prochaine fois que M. Unselts viendra, tu lui diras\* de mes compliments, ainsi qu'à Gustave par l'intermédiaire [intermédiaire] de son père. Est-ce que tu n'as pas reçu depuis des nouvelles de Goetz, de Strasbourg, tu leur feras aussi dire des compliments par les Sengel.

Je vois par ton article du *Zornthal-Bote* que le *Kriegerverein* est en même temps un « *Saufverein* » [cercle de buveurs], ça doit être quelque chose pour l'aubergiste chez lequel on se réunit généralement. Georges Stempfer s'amuse toujours de l'article à cause du « resp. » qu'il y a toujours à la fin<sup>144</sup>... Est-ce qu'il a au moins fait des progrès ou copie-t-il encore la *Post* ?

J'aurais bien aimé qu'on m'envoie de temps en temps une *Post* de Strasbourg, ça ne leur aurait pas pris trop de temps, mais jusqu'à présent je n'ai eu que le discours de Bismarck que j'avais d'ailleurs lu plus complet dans un journal français. Qu'est-ce qu'on dit du *Kronprinz* [prince héritier] ? Ici, on leur donne encore tout au plus deux mois à vivre : partout on le regrette parce qu'il avait des sentiments si élevés, le vieux Guillaume est aussi malade, peut-être qu'ils s'en iront ensemble. Est-ce qu'on parle encore d'une guerre ? Je crois que c'est un peu calme en ce moment.

Quand des Français sont réunis quelquepart, ils parlent du fusil (Lebel), chacun veut en savoir plus sur cet instrument miraculeux qui doit servir un jour à tuer des bons pères de famille, des gens civilisés et, très souvent, ça arrive qu'on se dispute, même les gens très rangés. Quand on commence à parler politique, chacun donne son mot et on entend là quelquefois des absurdités incroyables. Bien entendu, moi je me garde bien de dire mes idées. Les Français en général croient qu'il n'y a qu'eux sur la terre et ils parlent avec mépris ou haine de chaque nation, excepté des Russes, qui sont les moins civilisés.

Est-ce que M. Vosselmann va mieux et est-ce qu'il sera bientôt capable de reprendre ses fonctions ? Il doit aussi se passer\* son temps à coller des timbres comme Charles et quand il sera remis, il lui en apportera sûrement des doubles. Dans notre atelier, il y a un Brésilien qui m'en a promis des vieux timbres de son pays, seulement ça durera encore quelque temps parce que ça dure très longtemps jusqu'à ce qu'une lettre arrive de là-bas.

Je cesse ma lettre faute de nouvelles intéressantes à vous donner.

---

<sup>144</sup> Le *Zornthal-Bote* se contente de reproduire les communiqués qu'on lui transmet. La soirée se terminera-t-elle très tard le soir ou très tôt le matin ? Le journal oublie finalement de trancher et laisse en l'état le brouillon du rédacteur (avec « resp. » pour *respectiv* ou respectivement), ce qui est ridicule.



Je vous embrasse mes chers parents et Charles,  
Gustave.

Des compliments au voisinage. M., M<sup>me</sup> Sengel, sœur Karitas, etc. et comme je pense justement à cette promesse que j'ai faite avant de partir, j'envoie un compliment à la Kouïzen<sup>145</sup>!

Charles doit me renvoyer les timbres doubles.

---

Brumath, le 11 mars 1888

Mon cher Gustave,

J'étais étonné de voir par ta lettre que tu n'as pas encore entamé la terrine puisque tu avais l'estomac dérangé. Je crois qu'ici tu avais toujours un bon estomac, peut être que tu ne supportes pas bien la nourriture ou le mauvais vin de Paris. J'ai aussi appris par la lettre que Georges Stempffer a écrit à sa grand-mère que tu avais eu la toux\*, mais que tu vas de nouveau bien. Sais-tu que je ne suis nullement tranquille sur ton compte et que je te crois encore indisposé ? Si tu n'es pas bien, tu pourrais consulter le médecin des Stempffer. J'aurais toujours aimé que tu ailles une fois chez les Heiser, ils sont si gentils et si simples que tu serais bien reçu et si tu aurais une fois besoin d'un médecin, M. Heiser t'aurait recommandé à un homme de confiance. Vois-tu, avec la santé, il n'y a pas à plaisanter, car comme j'ai déjà Charles depuis tant d'années malade, je suis de suite inquiète quand j'apprends que tu es indisposé. Peut-être que jusqu'à\* ce que tu reçois ma lettre, tu seras de nouveau remis et que ce n'est qu'un refroidissement par suite de ce long et rigoureux hiver. Si tu sens que le travail te fatigue trop, tu pourrais bien cesser pendant quelque temps les leçons du soir. Enfin, écris-moi franchement dans ta prochaine lettre comment tu te trouves.

Quant à la terrine, tu me demandes si elle se conserve longtemps. Tant qu'elle n'est pas entamée, oui, mais à présent que le temps devient plus doux, il vaudra pourtant mieux de ne pas la garder trop longtemps, car ce serait réellement dommage si elle se gâtait, car elle est très bonne. Tu aurais pu en offrir une partie à M. Durand ou aux Stempffer. Enfin, j'espère que ton estomac aille mieux et que tu pourras encore t'en régaler. Un peu après le dîner ne peut sans doute pas te nuire.

Charles tousse toujours un peu. Nous avions du beau temps pendant quelques jours, mais à présent, il pleut à verse et l'eau devient\* de nouveau haute. Si cela continue, nous aurons encore le jardin submergé<sup>146</sup>.

Tu as appris la mort de l'empereur<sup>147</sup>, la *Post* en est pleine de louanges, c'est facile à comprendre des Allemands qu'ils admirent un souverain qui a fait leur pays grand et fort. Ici, on regrette beaucoup que le nouvel empereur Fritz soit si malade, car en Alsace il est particulièrement sympathique puisqu'on sait qu'il n'est pas très bien avec Bismarck et qu'on croit qu'il n'a pas tout à fait approuvé l'annexion\*. Enfin, tant qu'il vivra, nous n'aurons sans doute pas beaucoup à craindre la guerre, malheureusement que cela ne durera peut-être pas

---

<sup>145</sup> On ignore qui est désigné par ce sobriquet.

<sup>146</sup> Le jardin des Stoskopf, bordant la Zorn, est assez régulièrement inondé l'hiver.

<sup>147</sup> Guillaume I<sup>er</sup> est mort le 9 mars 1888.

longtemps, car, quoique depuis quelques temps les journaux n'osent plus écrire beaucoup sur l'état de sa santé, on a pourtant appris que M. Husmaul l'a trouvé très malade et qu'il n'a pas beaucoup d'espoir. Sur le jeune\*, on n'est pas très rassuré, on dit qu'il n'est pas libéral du tout<sup>148</sup>. Mais je pense que encore lui craindra de faire une guerre si terrible et que les Français qui parlent de revanche réfléchiront aussi avant de commencer une guerre et ceux qui crient le plus aujourd'hui sont ordinairement ceux qui la craignent le plus.

Enfin, c'est triste quand on pense que quelquefois le caprice de quelques grands de cette terre puisse faire descendre tant de maux sur des peuples qui se disent civilisés et qui sont obligés de se tuer sans s'être jamais fait le moindre mal. Comme si chaque famille n'avait pas déjà sa part de chagrins et de souffrances dans ce bas monde et qu'aucune n'en est exempte, même la plus haut placée !

Pour la mort de l'empereur, on sonne les cloches une fois par jour de midi à une heure. Ce n'est pas encore décidé combien de jours les maisons et les édifices publics, qui sont ordinairement pavoisés pour les fêtes, le sont avec des drapeaux ornés d'un crêpe. Notre bonne est désolée qu'on ne dansera pas à Pâques. Dimanche, il y aura un service à l'église.

En fait d'autres nouvelles, je te dirai que M. Finck, chef de gare, sera changé. Dernièrement, le cercle choral a fêté le 30<sup>ème</sup> anniversaire de sa fondation au Lion. On a envoyé une dépêche à M. Weber de Paris. Je crois qu'on a aussi chanté quelques vieilles chansons de leur répertoire, on avait aussi invité M. Finck, qui est un membre actif de la Cécilia, et le commissaire, furieux de ce que lui n'ait pas été invité a, à ce qu'il paraît, dénoncé M. Finck d'avoir été dans une société où l'on a chanté du français (on le dit au moins comme cela. M. Finck est changé). C'est un Allemand qui a su se rendre populaire !

Adieu, cher enfant, soigne-toi bien, donne-nous bientôt de tes nouvelles et sois embrassé de ta mère, papa et Charles,

C. Stoskopf.

---

Paris, le 13 mars 1888

Chère maman,

Je m'empresse pour te dire qu'à présent, je suis tout à fait remis et que je ne tousse plus depuis que j'ai mis un thapsia<sup>149</sup> et que je suis resté à la maison plusieurs fois le soir. C'est qu'il faisait aussi trop mauvais temps et on avait beau à s'envelopper, ça ne servait à rien, on se refroidissait chaque fois. Je suis content qu'il fait maintenant meilleur temps et je vais presque tous les après-midis un peu au jardin du Luxembourg qui est à deux pas, de sorte que ma digestion se fait aussi bien, car je crois que la cause principale de mon estomac dérangé, c'était de ce que j'allais toujours immédiatement après le manger au dessin.

J'entamerai la terrine dimanche prochain, j'ai invité pour cela Sengel. Le soir, nous ferons le thé chez moi. Dimanche dernier, j'ai fait avec Sengel une petite excursion à Nogent, où demeure M. Masson qui a pour femme une M<sup>lle</sup> Thurn de Brumath. Justement, il y avait aussi la vieille mère Thurn qui rentrera chez nous à peu près dans un mois, on nous a gardés pour le dîner et nous sommes rentrés par chemin de fer. J'ai promis à ces gens, qui étaient très gentils,

---

<sup>148</sup> Le futur Guillaume II qui succèdera à son père Frédéric III dès le 15 juin 1888.

<sup>149</sup> Plante méditerranéenne utilisée en cataplasme comme agent révulsif dans certaines infections.

de faire le portrait de leur mère quand je serai en vacances chez nous. Dans la même journée, j'avais encore vu des autres gens de Brumath, une fille des Fässelwirth<sup>150</sup>, qui est marié avec un ébéniste qui fait des très beaux meubles. Sengel avait déjeuné là et il m'avait donné rendez-vous là (ces gens payent 4 000 fr de loyer).

En ce moment, les peintres sont en grande occupation, car, en quatre ou cinq jours, c'est le dernier jour où on peut envoyer au Salon. Dans notre atelier, il y en a plusieurs qui en envoient. J'en ai vu quelques-unes de ces œuvres. J'aime le mieux une tête faite par un Brésilien avec lequel je suis très bien, il me montrera sa manière en me faisant mon portrait (dessiné). Je lui ferai aussi le sien, il tient à ça parce qu'il trouve mes portraits très bien comme caractère et il dit aussi que ce sont des Holbein. M. Schützenberger envoie probablement le portrait de M. Boeckel<sup>151</sup> car, quand j'étais l'autre jour chez lui pour lui montrer mes dessins, on m'a dit qu'il était à Strasbourg mais qu'il reviendra dans quelques jours.

Je vois que vous êtes de nouveau inondés et que vous en attrapez de nouveau des brochets. S'il y en aura encore, vous en ferez cadeau à la mère Walter. Je veux bien aller une fois chez M. Heiser, écris-moi dans la prochaine lettre comment je dois m'y prendre, si je dois me mettre en noir et quand je dois y aller.

Tu me dis que la *Post* fait tant d'éloges de l'empereur défunt, eh bien en France, on le fait autant pas [pas autant], c'est même au-dessous du respect qu'on doit avoir des morts. Cette race française, qu'on dit si généreuse, ne respecte pas l'ennemi comme elle l'a fait autrefois et elle dit en même temps des mensonges et choses grossières sur son compte, pas que je serais pour lui, mais je trouve qu'on ne doit pas juger un homme de ce qu'il vous a fait, mais de ce qu'il était. En somme, le caractère français d'aujourd'hui ne me plaît pas et je trouve qu'il est en dégringolade. Il n'y a plus de religion et, par conséquence, plus de respect de rien. Sur les théâtres, ce sont seulement des pièces grossières qui ont du succès et plus de ces pièces de sentiments élevés, comme celles de Racine et Corneille. J'étais l'autre jour à l'Odéon à une représentation populaire : on avait donné *Polyeucte*. J'étais surpris de la profondeur qui était dans cette pièce et je me disais que vingt pièces d'aujourd'hui ne valent pas cette seule.

Est-ce que chez vous on a aussi déjà lu qu'il est question d'enlever Hohenlohe du poste de *Statthalter*<sup>152</sup> ? Ça ne m'étonnerait pas, car j'ai grand confiance dans le nouvel empereur et je crois qu'il est assez intelligent pour voir que ce régime brutal est autant\* nuisible que possible. C'est seulement malheureux qu'il est si malade, qu'il ne peut pas s'occuper tant\* du gouvernement comme s'il était bien portant. Enfin, ça serait le temps que ce régime, qui cause tant de malheur dans notre pays, cessera.

Je vois par ta lettre que ces espèces d'idiots vont même si loin de disgracier les leurs qui cherchent à se faire aimer et, par conséquent, faire aimer les Allemands. Ou est-ce qu'ils ne veulent pas ça, est-ce qu'ils veulent seulement être craints ? Alors, ils n'ont pas espéré que jamais l'Alsace se germanisera, car pour ça, on est trop un peuple qui aime la liberté. Je vois que la meilleure chose pour l'Alsace serait d'être indépendante, ça serait le seul moyen de faire cesser toute dispute.

---

<sup>150</sup> « Aubergiste du petit tonneau », mais on ignore qui est désigné par ce surnom.

<sup>151</sup> L'information est juste. Le docteur Boeckel est un éminent chirurgien, professeur agrégé de la faculté (française) de médecine (*Revue alsacienne*, n° 11, 1887-1888, p. 328).

<sup>152</sup> La rumeur ne se vérifie pas : Hohenlohe reste à son poste jusqu'en 1894.

Je cesse ma lettre en vous embrassant,  
Gustave.

Je dois demander de la part de Salomé si Caroline tousse encore.

---

Brumath, le 20 mars 1888

Mon cher Gustave,

J'ai été bien contente d'apprendre par ta lettre que tu es de nouveau tout à fait remis. J'espère que tu continueras maintenant à bien te porter surtout puisque la belle saison ne tardera maintenant pas à arriver. Tu fais bien de te promener un peu après le dîner, car, vois-tu, tous les excès sont nuisibles à la santé, même l'excès de travail.

Charles tousse toujours un peu et je crois que cela durera jusqu'à ce qu'il puisse de nouveau aller à l'air. Caroline Walter était bien vite remise, dimanche elle était marraine chez le *Drucker* [imprimeur]<sup>153</sup>, elle a apporté un joli cornet<sup>154</sup> à Charles.

Hier, il y avait la *Musterung* [conseil de révision]. Glaser Fritz et Schuler Fritz sont tout à fait libérés, Glaser Fritz surtout, à cause de son coup de fusil, à quelque chose malheur est bon. Émile de la forêt est aussi libéré<sup>155</sup>. Ils sont bien contents. Georges Achener est relégué\* pour une année, c'est tout ce que je sais. Les conscrits n'avaient pas de musique à cause de la *Landestrauer* [deuil national]. Ils avaient pour cela un dîner aux Deux Clés<sup>156</sup>. Tu aurais un peu dû voir Fritz, la rue n'était pas assez large. Hier, c'était assez tranquille, mais aujourd'hui, on entend les paysans crier et chanter naturellement sans musique. Le commissaire doit avoir un mauvais jour.

L'eau a de nouveau baisé [baissé], mais nous avons bien profité des grandes eaux et nous avons eu notre bonne part de poissons. Sept brochets, un petit et six de 2 à 4 livres et un *Berschi* [perche] d'à peu près 2 livres. J'en ai donné un à la Schotte Tante, un à la mère Walter et aujourd'hui papa en a emporté un à Strasbourg. En ce moment, nous avons encore le plus grand dans une cuve. Si nous avions pu les attraper pendant le séjour de Salomé, j'aurais pu t'en envoyer. Je ne sais pas encore quand Marie Sonntag ira à Paris, je t'enverrai alors ton chapeau de paille, j'enverrai alors aussi quelque chose aux Durand et Gary. J'irai probablement [probablement] en ville jeudi saint pour la confirmation de Berthe. Si tu veux une fois aller chez les Heiser, tu mettras naturellement tes habits noirs et des gants, tu emporteras une carte que tu donneras au portier et tu demanderas si tu peux parler à M. Heiser et le reste se trouvera\* déjà. Je pense que tu n'es plus si raide que tu puisses déjà un peu te présenter, enfin fais comme tu veux.

Charles n'est de nouveau pas disposé à écrire. Il me charge de te dire qu'il a compté les timbres, il en a collé 800 dans l'album. Depuis quelque temps, il n'en a plus reçu, il attend toujours ceux de la Hongrie et de la Suisse. Je pense que tu auras reçu les *Post. M<sup>me</sup> Muller*

---

<sup>153</sup> Elle est marraine de la fille de Richard Leuthner, imprimeur à Brumath, née le 11 janvier.

<sup>154</sup> De dragées.

<sup>155</sup> Émile Sonntag, fils du garde-forestier.

<sup>156</sup> Aujourd'hui, 1, rue du Général Rampont.

Bijon<sup>157</sup> m'a promis de m'en passer, de sorte que je t'en enverrai de temps en temps si cela t'intéresse. Je t'envoie le manifeste de l'empereur à l'Alsace : on voit que tout continuera comme par le passé.

C'est tout ce que j'ai à t'écrire pour aujourd'hui, donne-moi toujours des nouvelles de ta santé. N'économise seulement\* jamais sur le manger. Si l'argent du mois ne suffit pas, on t'enverra plutôt un peu plus, car la santé avant tout. J'avais déjà assez de soucis à cause de Charles.

Adieu, cher enfant, nos bons baisers.

Ta mère,

C. Stoskopf.

Nos amitiés à la famille et aux Stempf.

---

Paris, le 21 mars 1888

Chère maman,

Je vois par ta lettre que cette année-ci vous aviez particulièrement de la chance avec les poissons et vous avez bien fait d'en donner un à la mère Walter. Si vous avez le même temps chez vous qu'ici à Paris, c'est probable que l'eau montera encore une fois, car il neigeait jusque\* hier soir et en même temps il faisait très froid, ce qui est très embêtant pour moi (tu dois d'ailleurs le voir à mon écriture).

Je suis très content pour Glaser Fritz et Schuler Fritz qu'ils sont exempts du service militaire, tu leurs diras des compliments de ma part. J'irai probablement un jour de la semaine prochaine chez les Heiser.

Dimanche dernier, Sengel et moi, nous nous sommes chiquement régalés chez moi, car nous avons fait le thé et mangé de la terrine avec. Ça allait très bien de sorte que nous ferons ça tous les dimanches que nous serons ensemble. La terrine était très bonne et tu feras mes compliments à M<sup>me</sup> Sengel.

J'ai reçu hier les journaux qui m'ont beaucoup intéressé et c'est drôle à voir la différence qu'il y a entre un journal français et un allemand. J'ai aussi lu les pitoyables vers du *Zornthal-Bote* et je ne peux pas comprendre qu'un Alsacien a le toupet de signer une pareille chose<sup>158</sup> ! Quant aux articles qu'il y a dans la *Post* sur la France, je les trouve très bien et ils ne sont pas tellement exagérés comme on le dirait. Ce qu'il dit dans un de ses articles sur la liberté de la presse est parfaitement vrai : c'est dégoûtant qu'on puisse imprimer des pareils journaux comme *La Lanterne* et *L'Intransigeant*, car ça nuit énormément, parce que le Français a pleine confiance dans ce qu'il lit. La plupart des Français (à mon avis) ont le « *Katzenjammer* » [gueule de bois] de Boulanger et seulement la basse classe et les types de la Revanche sont pour lui<sup>159</sup>. Quant à Ferry, on lui en veut toujours, et l'autre jour, à l'enterrement du père

---

<sup>157</sup> Sans doute l'épouse de M. Muller, beau-frère de M. Bijon, associés comme pâtisseries et confiseurs à Brumath.

<sup>158</sup> Après la mort de Guillaume I<sup>er</sup>, le *Zornthal-Bote* publie plusieurs poèmes en mémoire de « notre bien aimé Kaiser », voire de notre *innigeliiebte* (aimé du fond du cœur) *Kaiser*. Voir les éditions des 13, 15, 17 et 20 mars.

<sup>159</sup> Le général Boulanger vient d'être placé, le 15 mars 1888, en non-activité, avant d'être mis à la retraite le 30. Indignés, ses partisans fondent un Comité boulangiste, destiné à soutenir ses candidatures, car, rayé des cadres de l'armée, il est devenu éligible.

Carnot<sup>160</sup>, son cocher avait le malheur de renverser, toute suite [tout de suite] une foule s'amassait et on criait tout le temps « à bas Ferry ! à bas le traître ! », tellement les journaux révolutionnaires ont excité le peuple contre lui. Enfin, je crois qu'au bout de quelque temps, on aura des histoires comme ce printemps à l'occasion de l'élection du président, car les Parisiens ne peuvent pas exister vingt ans sans avoir eu une révolution.

J'ai déjà lu le manifeste de l'empereur à l'Alsace et j'ai vu avec regret que la situation ne changera pas beaucoup.

Je cesse ma lettre faute de nouvelles à vous donner et je vous embrasse tous,  
Gustave.

Mes compliments à Strasbourg, mes remerciements aux Bijon pour les journaux. Qu'est-ce que font les Goetz à Strasbourg ? Fais-leur dire des compliments de ma part pour les Sengel. Je me porte toujours bien.

---

Brumath, le 3 avril 88

Mon cher Gustave,

Tu reçois\* ci-joint un billet de 100 fr. Je pense que Marie Sonntag t'aura remis les 25 fr, de sorte que je pense que ton compte est maintenant à peu près juste. Tu l'aurais déjà reçu deux jours plus tôt mais les jours de fête, on ne peut rien expédier par la poste.

Je n'étais pas en ville pour la confirmation de Berthe, puisque je ne pouvais pas laisser Charles seul pour toute une journée surtout puisqu'il tousse toujours. J'avais écrit pour les inviter à passer les fêtes<sup>161</sup> avec nous mais personne n'est venu, Charles aurait aimé avoir de la visite, mais naturellement ces demoiselles préfèrent venir quand tu seras de retour pour qu'elles puissent s'amuser.

Je n'ai pas pu t'envoyer de journaux depuis puisque les Muller les emploient de suite à envelopper différentes choses. Les Munch auraient le mieux pu faire cela, mais la tante m'a écrit qu'ils ne peuvent pas bien s'en passer. Enfin à présent, il n'y a pas grandes nouvelles si ce n'est de la France et de Boulanger. Je t'envoie un petit article du *Zornthal* (c'est de la *Post*) : il paraît que partout où l'on est mécontent on crie « vive Boulanger ! ». Ici on n'est pas tellement sévère pour le deuil, car on a dansé hier, ce qui a fait le bonheur de Katel.

Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de Dorothée : elle se remercie\* pour ce que j'ai envoyé. Je suis bien contente si j'ai pu leur faire un peu de plaisir, puisque les Durand et les Gary sont si gentils à ton égard. Je pense que tu as bien passé les fêtes de Pâques, surtout puisque Charles Stempfer était de nouveau à Paris. La mère Walter aurait bien aimé un peu être avec eux. J'y étais un peu hier. Elle a si bonne mine, on dirait qu'elle rajeunit après chaque maladie. J'ai vu avec plaisir par la carte-lettre<sup>162</sup> que tu as eu une si belle place dans le dernier concours. Si tu as l'occasion, tu pourrais nous envoyer par M<sup>me</sup> Hauptmann un de tes dessins. Charles veut encore t'écrire de sorte que je termine pour aujourd'hui et je t'embrasse de cœur,

ta mère, C. Stoskopf.

---

<sup>160</sup> Hippolyte Carnot (1801-1888), ancien ministre, fils de Lazare Carnot et père du président de la République, Sadi Carnot.

<sup>161</sup> Les fêtes de Pâques.

<sup>162</sup> Celle-ci est perdue.

J'écrirai à Dorothée un de ces jours. Jeudi dernier, nous avons la visite de Charles, cafetier<sup>163</sup>. Il ne peut pas assez raconter combien il est content de son affaire. Je suis bien contente s'il réussit.

Cher Gustave<sup>164</sup>,

Tout de suite après que tu as demandé combien nous avons de timbres, j'ai compté qu'il y en avait 803 dans l'album. Depuis, j'ai reçu 18 timbres de M. Schäfer, 8 de M. Vosselmann et 2 d'autres personnes. Dans les prochains temps, je vais en avoir : 1. Une seconde partie de de M. Schäfer ; 2. de Weill Pollack ; 3. de Charles, cafetier à Sarreguemines ; 4. de M. Schweizer (marchand de bestiaux). Et 5<sup>e</sup> de toi, les brésiliens. Tu vois ainsi que les sources sont assez disponibles (quand elles coulent). C'est assez pour aujourd'hui, mais j'espère t'envoyer la prochaine fois un tableau où je mettrai combien nous en avons de chaque pays. [...]

Charles Stoskopf.

Tu vois par la lettre de Charles combien il s'occupe de ses timbres. C'est toujours une bonne distraction pour lui, surtout puisque le beau temps arrive si lentement pour qu'il ne puisse toujours pas sortir. Nous avons encore une fois de grandes eaux avant Pâques : nous avons encore attrapé un brochet de 2 livres à peu près, deux petits et un *Rothfalk*<sup>165</sup>. Depuis le 1<sup>er</sup> avril, c'est fini, la bêche [pêche] est défendue.

---

Brumath, le 12 avril 1888

Cher Gustave,

Je t'écris pour Charles : il n'est pas disposé de copier ce qu'il a écrit sur son ardoise<sup>166</sup> :

Le même jour que nous avons reçu ta lettre dans laquelle il y avait quinze timbres que je n'avais pas encore, le pasteur Unselt est venu chez moi et m'a apporté un album qu'il a eu d'un ami laissant tomber sa collection : il m'a dit que je devais prendre ceux que je n'avais pas encore. Jusqu'à maintenant, j'en ai trouvé quelque 73. Donc tu peux voir que j'ai maintenant plus de 900 timbres.

Ton frère, Charles.

Mon cher Gustave,

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, c'est que je n'ai pas grand-chose à te dire. Papa fait toujours tirer beaucoup de fosses\*, cette semaine, il a aussi reçu un grand wagon d'écorces de la Hongrie, moi, je suis en train de jardiner quand il fait beau temps et Charles est toujours bien occupé de ses timbres comme tu vois par sa petite lettre. Je suis bien contente qu'il ait cette

---

<sup>163</sup> Un fils de Jacques Stoskopf, brasseur à Ingwiller.

<sup>164</sup> Traduction de l'allemand.

<sup>165</sup> Littéralement « faucon rouge ». Peut-être une sorte de gardon, mais le terme est inconnu des dictionnaires allemands et alsaciens.

<sup>166</sup> Toujours en allemand.

occupation, car avec cet éternel mauvais temps, il ne peut toujours pas sortir, il tousse toujours mais cela va pourtant un peu mieux. J'espère que le beau temps lui fera de nouveau beaucoup de bien. Il lit toujours assidument la *Post* et cela l'intéresse beaucoup ce que Boulanger va encore commencer ou si Bismarck reste ou s'il s'en va. L'empereur a maintenant aussi accordé une amnistie pour l'Alsace, les Alsaciens donnent aussi beaucoup pour les inondés, ici on a signé le premier jour 300 fr.

Avec tout cela, il y a toujours des mesures qui font du mauvais sang. Les Français qui veulent venir en Alsace sont obligés de présenter leur permis à la frontière de sorte qu'on ne peut plus venir un jour sans permis<sup>167</sup>. Pour les leçons françaises, on fait aussi beaucoup de difficultés. Les instituteurs et institutrices ne doivent plus donner de leçons françaises et les particuliers qui veulent en donner doivent avoir passé un examen et ne doivent prendre que trois élèves à la fois. On voit qu'il n'y a que les gens riches qui peuvent apprendre le français et pourtant c'est si utile dans une province qui est sur la frontière. Dernièrement, un marchand d'écorces est venu chez nous, il nous a dit qu'il n'a presque pas pu nous trouver puisqu'on ne pouvait pas lui parler.

De Strasbourg, il y a longtemps que je n'ai plus de nouvelles. As-tu reçu une lettre de l'oncle ? Dernièrement, papa a rencontré Hoechstetter à Strasbourg : il lui a dit que Hatt<sup>168</sup> lui a dit que tu étais si rangé que tu ne bois pas du tout. J'en suis très contente, je crois que Hoechstetter trouve aussi l'idéal de la vie à se gorger de bière. M<sup>me</sup> Stempfer a écrit que vous êtes si bien amusés chez eux à Pâques, que vous étiez une si grande société.

En ce moment, Charles a Konradel<sup>169</sup> et Daniel qui jouent avec lui. Konrad nous a dit que M. Loscher est toujours le même, qu'il est toujours en dispute avec les grands élèves. Je ne savais pas ce que tu dessinais, tu ne l'avais jamais écrit. La chèvre nous a donné quatre petits, deux ont grevé [crevé] le jour même, un n'avait que trois pieds. Charles aura de nouveau une distraction à les voir sauter dans la cour. Comme je ne sais pas plus pour aujourd'hui,

Je t'embrasse, ta mère,  
C. Stoskopf.

Nos amitiés aux Stempfer et à la famille.

---

Paris, le 13 avril 1888

Chère maman,

J'écris sur cette petite feuille parce que j'ajoute beaucoup de timbres pour Charles. Il va probablement être très content parce que presque tous lui manquent encore, aussi je n'ai pas beaucoup de nouvelles à vous donner. Il fait toujours très mauvais temps, ce qui est très fâcheux le dimanche parce que, avec ça, on est obligé de rester en ville. Heureusement qu'il y a tant à voir.

---

<sup>167</sup> Parmi les mesures répressives frappant l'Alsace-Lorraine après les élections législatives de 1887, figure, à partir du printemps 1888, l'obligation pour les Français se rendant en Alsace-Lorraine d'un passeport et d'un permis de séjour délivré par l'ambassade d'Allemagne à Paris. Cette mesure vexatoire crée beaucoup de mécontentements. Elle est très critiquée, y compris par des Allemands, qui se plaignent de la réduction des relations commerciales et des flux touristiques (François Igersheim, *op. cit.*, p. 59).

<sup>168</sup> Sans doute Maurice Hatt (1869-1958), futur patron de la Brasserie de Kronembourg.

<sup>169</sup> Le suffixe « el » a une valeur diminutive. Ici, le petit Konrad.



Dimanche dernier, j'étais avec Sengel et Henri au Jardin des Plantes, qui est très curieux à voir. On voit là tous les animaux possibles. Ils sont la plupart du temps dans un grand terrain qui est fermé par du fil de fer. Les animaux sauvages sont dans des cages comme dans une ménagerie, seulement ce dimanche-là, on n'a pas pu les voir, parce qu'il faisait trop froid pour les faire sortir dans ces cages qui donnent sur le jardin. Les singes n'étaient pas non plus visibles. À ce qu'il paraît, ceux-là sont les plus drôles à voir, enfin, on va y retourner. J'ai maintenant presque vu toutes les choses importantes à Paris.

Dimanche prochain, j'irai chez les Durand parce que je n'étais depuis longtemps plus chez eux parce que c'est trop loin. Ça fait que je verrai aussi Christine parce que c'est son jour de sortie<sup>170</sup>. Je n'ai pas encore eu de réponse de l'oncle Munch malgré la lettre que je lui ai écrite.

Qu'est-ce que dit la *Post* de Boulanger, c'est un spectacle déplorable que ce désordre ici en France<sup>171</sup>. Là, on voit combien c'est mauvais quand tout le monde peut se mêler de politique, je cesse ma lettre en vous embrassant, mes chers parents,

Gustave.

Cher Charles, je t'envoie ci-joint toute une masse de timbres, que j'ai eus des deux Brésiliens qui sont dans notre atelier. Il y en a des très rares. Cette fois-ci, je t'envoie ceux dont je suppose que tu ne les as pas encore, la prochaine fois, je t'enverrai les doubles et les moins rares que tu pourras échanger. Parmi la collection des Brésiliens, il faut faire attention à la différence des deux timbres de 200 réals noirs, dont l'un est dentelé, l'autre pas, un autre de 100 réals sur lequel j'ai mis une croix derrière sera un jour très rare, parce que on l'a retiré tout de suite après l'apparition, parce qu'il était trop laid.

Je t'embrasse,

Gustave.

---

Paris, le 20 avril 1887 [1888]

Chère maman,

En ce moment, nous avons tout à fait le temps du printemps, c'est à dire le soleil change avec des pluies passagères et c'est vraiment délicieux de traverser le Luxembourg par un temps pareil, les arbres qui poussent et qui fleurissent et les oiseaux qui commencent à chanter. Justement ce matin, tout l'atelier s'y est promené de 11-12<sup>172</sup>, je veux te raconter pourquoi. Il y avait ce matin l'atelier au-dessous de nous qui a voulu se faire photographier ; tout le monde était déjà rangé et le photographe disait de rester bien tranquille lorsqu'un élève de chez nous a lancé toute une boîte pleine d'eau sur ceux qui étaient en bas à se faire photographier. Naturellement, ça les a mis en plein désordre et furieux d'avoir été dérangés, ils montent l'escalier pour pénétrer dans notre atelier, mais on les empêchait moyennant de l'eau qu'on versait sur eux. C'était onze heures et quart quand cet épisode était fini et, parce que la plupart n'avaient pas envie de recommencer à travailler, on termina la séance pour aller

---

<sup>170</sup> Christine Sonntag est gouvernante des enfants de la famille Jackson.

<sup>171</sup> Boulanger se présente à plusieurs élections législatives partielles : le 8 avril, il est élu en Dordogne, le 15, il le sera dans le Nord.

<sup>172</sup> Comprendre : de 11 h à midi.

se promener au Luxembourg ensemble. En chemin, on entra encore dans une maison où il y avait un atelier à louer et l'un qui disait qu'il était le professeur se fit montrer l'atelier, naturellement tout le monde le suivait et l'on se mit à discuter s'il fallait le prendre ou non, enfin, on disait qu'on reviendrait demain.

Arrivés au Luxembourg, on s'est mis à jouer à l'attrape\*, au grand amusement des passants. Il ne faut pas croire que c'est seulement dans notre atelier qu'on fait des blagues comme ça de temps en temps, c'est partout ainsi et à l'École des beaux-arts, deux ateliers de trois sont fermés pour quelques semaines, à cause des choses insensées qu'on a faites. Du reste, aux Beaux-Arts, il arrive souvent que deux ateliers se font la guerre, il y a naturellement alors des chevalets, des banquettes et toute sorte de choses de brisées. La suite, c'est toujours qu'on ferme pour quelque temps, mais ça ne les empêche pas de recommencer.

Dimanche dernier, j'étais chez les Durand, c'était le jour de sortie de Christine, de sorte que je l'ai vue aussi. Elle m'a donné quelques timbres pour Charles que je lui envoie, du reste j'en ai eu tellement que c'est impossible de les lui envoyer tous et, chaque fois, je mets seulement ceux dont je suppose qu'il ne les a pas.

Ça va toujours avec mon dessin et surtout dans les derniers temps, j'ai fait beaucoup de progrès, de sorte que j'ai commencé à peindre dans l'après-midi. La prochaine fois que vous m'enverrez de l'argent, faites que j'aie toujours 25 fr d'avance parce que le mois de l'atelier n'a que quatre semaines, ça fait que j'aurai par exemple à payer mon mois lundi prochain, c'est vrai que j'ai autant de mon argent pour payer ça, mais il vaut quand même mieux avoir encore quelques sous vers la fin du mois.

Parce qu'il commence maintenant à faire beau temps, tu pourras m'envoyer par occasion mon habit d'été. Est-ce que tu ne crois pas que je devrais acheter un pantalon pour le dimanche au lieu de mettre le pantalon noir ?

D'après les journaux, il y avait hier beaucoup de monde qui manifestait pour le général Boulanger. C'est triste de voir ce spectacle et je ne sais pas comment ça va tourner. Tu dois avoir lu la lettre de Boulanger aux électeurs du Nord, dans laquelle il y a à peu près la phrase suivante : « Cette journée marquera pour le pays une journée de vraie délivrance. » Ça sera donc lui le délivreur ! En effet, *La Justice*<sup>173</sup> a raison si elle dit : « Jamais on n'a entendu parler un homme comme ça de soi-même. »

J'ai lu avec intérêt les *Post* que tu m'as envoyées, seulement il sera inutile de m'en envoyer encore parce que, sur les boulevards, on peut en avoir des pour le même prix que te coûte le timbre et ils sont alors du même jour.

J'écris à Charles sur la carte postale que j'ajoute dans la lettre<sup>174</sup>.

Je vous embrasse, mes chers parents,

Gustave.

---

Brumath, le 27 avril 1888

Mon cher Gustave,

---

<sup>173</sup> Quotidien fondé en 1880 par Georges Clemenceau et Camille Pelletan.

<sup>174</sup> Cette carte est perdue.

Tu reçois\* ci-joint un billet de 100 fr. Nous n'avons pas pu avoir plus d'argent français, papa ira en ville la semaine prochaine, alors il t'enverra le reste. Je t'aurais déjà écrit plus tôt mais dimanche et lundi nous avons la visite de la tante de Strasbourg. Tout le monde va bien chez eux, elle m'a dit que le fils Heiser, qui est étudiant en médecine, était gravement malade cet hiver ainsi que M<sup>me</sup> Heiser, de sorte que c'est maintenant bon que tu n'y sois pas allé.

Mardi, j'étais à l'enterrement de la Mülleichlere<sup>175</sup> : c'est un grand deuil surtout pour le vieux Michel. Mercredi et jeudi, j'avais la couturière, de sorte que je n'ai pas trouvé le temps d'écrire avant aujourd'hui. Charles voudrait toujours que je réponde de suite pour recevoir de nouveau des timbres. Aujourd'hui, il a reçu toute une enveloppe pleine de MM. Weil et Pollack, mais comme il en a déjà beaucoup, il n'y avait que sept parmi\* qu'il n'avait pas encore. Hier, M. Unselt était chez lui, il y avait de nouveau grand échange de timbres, la séance dure quelquefois toute une après-midi.

M. Vosselmann commence de nouveau à marcher. Aujourd'hui, il est parti pour Munster pour se remettre tout à fait. Il n'était pas encore chez nous depuis son accident. On dit que le pied qu'il avait cassé est bien plus court que l'autre, de sorte qu'il aura beaucoup de difficulté à marcher. Le jeune médecin qui a soigné Charles s'est donné beaucoup de peine. En ce moment, il ne tousse plus et il marche gentiment\* avec ses béquilles. Il t'aurait aussi écrit aujourd'hui par rapport aux timbres mais il est en ce moment au *Lohhof* [aire de broyage du tan] avec papa, car il fait une journée superbe aujourd'hui. Hier, il n'a pas pu sortir puisqu'il faisait froid et il s'est aussi fait arracher une grosse dent qui le tourmente depuis longtemps, il avait beaucoup de courage.

Tu me demandes par rapport aux pantalons. Tu pourras t'acheter une paire car ce n'est pas agréable d'avoir toujours un pantalon noir. La semaine prochaine, je t'enverrai ton habillement d'été par la poste. Si tu veux, je pourrai aussi t'envoyer une botte d'asperges car je pense qu'on n'en sert pas dans ton restaurant.

Quand je lis ces démonstrations de boulangistes et antiboulangistes, je suis quelquefois tourmentée et je crains que tu pourrais sans le vouloir te retrouver une fois dans une pareille bataille, aussi je ne puis pas assez te recommander d'être prudent et d'éviter de te trouver trop près de pareils rassemblements.

Fais nos amitiés à toute la famille et aux Stempfer et reçois les bons baisers de ta mère,  
C. Stoskopf.

P.S. J'ai encore pu avoir 100 fr de sorte que tu reçois maintenant 200 fr. Charles t'envoie quelques timbres. Celui qui est marqué 1 est à renvoyer, tu dois lui dire quel timbre c'est, il n'a pas pu le trouver dans son album.

---

Paris, le 29 avril 1889 [1888]

Chère maman,

Je vous remercie beaucoup pour l'argent que vous m'avez envoyé, je suis content que vous

---

<sup>175</sup> Ce surnom désigne, sans que l'on sache pourquoi, Salomé, née Schall, épouse du mercier Michel Duchmann, décédée le 23 avril 1888 à l'âge de 58 ans (registres d'enterrement de la paroisse protestante de Brumath). Plus loin, Michel Duchmann est aussi désigné comme Mehl Michel.

me l'avez envoyé un peu avant le 1<sup>er</sup>, car je n'avais plus beaucoup d'argent. Dis-moi dans la prochaine lettre combien je dois dépenser pour le pantalon. Je suis content que Charles va bien et j'espère que ce beau temps de printemps lui fasse beaucoup de bien, je vois aussi qu'il est toujours aussi occupé avec les timbres, ce qui doit beaucoup lui aider à se passer le temps. Aussi je tâche de lui en procurer autant que possible. Dans cette lettre, je ne crois pas qu'il y en aura beaucoup qu'il n'a pas mais on m'en a encore promis d'autres brésiliens parmi lesquels quelques-uns de très rares. Dimanche dernier, Sengel et moi nous passions par hasard au marché des timbres, qui se trouve à une certaine place aux Champs-Élysées<sup>176</sup>. Là, tous les dimanches, les collectionneurs se trouvent pour échanger ou pour vendre des doubles ou des collections entières. On en voit de tous les genres de collectionneurs là, des petits gamins ainsi que des hommes avec des barbes grises et des femmes. C'est un véritable commerce.

Cette semaine, j'étais voir la Monnaie, c'est Gribblewer<sup>177</sup>, de Brumath, qui travaille là, qui m'a procuré une carte d'entrée (je l'avais une fois vu chez les Gary). C'est très intéressant à voir. Et comme vous ne savez probablement pas comme on fabrique l'argent, je veux vous l'expliquer. D'abord les métaux sont fondus par une chaleur épouvantable ; ensuite, quand ils sont bien liquides, on les verse dans des moules, dans lesquels le métal prend cette forme<sup>178</sup> ; ce morceau a toujours la largeur de la pièce qu'on veut frapper ; ensuite on découpe, moyennant une machine à vapeur, des morceaux de la grandeur de la pièce qu'on veut frapper et après seulement ils sont frappés. Nous avons vu faire comme ça les pièces de 5 fr, des pièces de deux sous pour le [la] Cochinchine et des pièces turques. Ensuite on a visité les musées dans lesquels on trouve des médailles et des monnaies de tous les temps et pays.

Demain, ça sera le jour du vernissage au Salon et comme un de mes amis (le sculpteur qui mange dans mon restaurant) a exposé et ne peut pas y aller parce qu'il est dans son pays (à Sens) ce jour-là, il m'a passé sa carte d'exposant. J'aurai donc quelque chose à vous raconter la prochaine fois.

Je me porte toujours bien et, à ce qu'il paraît, j'ai bonne mine. Hier, j'ai été chez M. Schützenberger : il était content de mes dessins car, surtout dans les derniers temps, j'ai fait des progrès pour les dessins, je commence maintenant un peu à comprendre ce qu'il faut. Surtout, il ne faut pas chercher à faire des dessins jolis, bien fîselés [ficelés], il faut qu'il y a du caractère et voilà tout. C'est pour cela que mes premiers portraits étaient mieux que les derniers. Je me réjouis\* pour les vacances pour profiter de ce que j'ai appris et j'espère en faire une bonne quantité de choses.

Tu peux m'envoyer les asperges dont tu parles ; où penses-tu que je dois les faire arranger ? Est-ce que tu en donnes aussi à la mère Walter ? Si tu crois que ça vaut la peine, envoie aux Stempfer quand tu en auras une fois\* assez.

Parce que tu m'as parlé des démonstrations boulangistes, je veux vous en parler un petit peu. D'abord, la plupart de ces démonstrations se sont passées sans aucun accident, parce qu'elles n'étaient souvent pas sérieuses du tout. J'en ai vu quelques-unes de très près avec Georges Stempfer parce que la rue Montmartre traverse la rue d'Aboukir et, comme tu dois savoir, l'imprimerie des feuilles boulangistes est dans la rue Montmartre. C'est seulement au

---

<sup>176</sup> La marché aux timbres se tenait et se tient toujours au bas des Champs-Élysées, avenue Marigny.

<sup>177</sup> Forme dialectale du patronyme Krippleben.

<sup>178</sup> Celle d'un petit rectangle aplati que Gustave trace au fil du texte.

Quartier latin que ça a chauffé une fois dur. Tout ça montre que les Français ne sont pas mûrs pour une république et ça vaudrait dix fois mieux s'il y avait un roi.

Je vous embrasse, mes chers parents et Charles,  
votre Gustave.

J'enverrai les timbres la prochaine fois.

---

Brumath, le 12 mai 1888

Mon cher Gustave,

Tu nous as bien intéressés par ce que tu nous as raconté du Salon<sup>179</sup> et j'espère que dans ta prochaine lettre tu nous parleras de nouveau de tout ce que tu as vu.



**Charles entouré de ses cousines, Mathilde, Lina et Berthe Munch**

Hier, j'étais à Strasbourg. Tout le monde va bien. Elles ont aussi lu avec plaisir la lettre que je leur avais emportée. Les cousines sont bien curieuses de voir si tu reviens en monsieur chic. Dernièrement, Corneil était chez eux pour commander des cartes. Il est en ce moment étudiant en médecine, il a demandé de tes nouvelles, il était tout étonné d'apprendre que tu étais à Paris, il te croyait à Munich, il a dit qu'il irait également à Paris au mois de juillet. Au commencement de juin, Mathilde ira à la noce d'un des fils Leblois avec M<sup>lle</sup> Fischer<sup>180</sup> : tu peux penser que ce seront des affaires de toilette !

---

<sup>179</sup> Cette lettre manque. Parce qu'elle a été emportée à Strasbourg, lue chez les Munch et oubliée là-bas ?

<sup>180</sup> Il ne s'agirait alors pas de Louis Leblois (1854-1928), fils du pasteur Leblois, futur défenseur de Dreyfus, qui épouse le 16 juin 1888 à Strasbourg Berthe Haitz-Roederer. À moins que Caroline se trompe sur l'identité de la fiancée, ce qui est probable.

Quant à ton voyage au Havre, papa veut bien te permettre d'y aller puisque les Gary sont si gentils de t'inviter. J'espère que tu seras bien reçu par le cousin Charles<sup>181</sup> quoique tu n'es pas invité personnellement. Salue-le bien de ma part ainsi que la cousine. Sois seulement bien poli car tu dois te rappeler qu'il t'a trouvé bien raide à Strasbourg quand tu as quitté sans serrer la main ou embrasser tes cousines.

Si le beau temps continue, je pense que nous partirons pour Kreuznach dans une quinzaine. Charles va toujours assez bien, il marche tous les jours un peu avec ses béquilles. En fait de nouvelles je n'ai rien à te raconter, aussi je termine en t'embrassant de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

Nos amitiés aux Stempffer et à toute la famille. As-tu déjà acheté un pantalon ? Je pense que tu prendras quelque chose de convenable, le bon marché est toujours trop cher.

Dimanche dernier, nous étions invités à Eschau pour le baptême de leur petite fille. Marie était marraine et Georges, d'Ingwiller, parrain<sup>182</sup>. Les vieux et les jeunes sont de nouveau d'accord.

---

Paris, le 14 mai 1888

Chère maman,

Je vous remercie d'abord pour la permission d'aller au Havre avec Henri<sup>183</sup>. M. Charles Sonntag m'a invité depuis en m'écrivant une longue lettre dans laquelle il me dit qu'il m'aurait naturellement invité tout de suite s'il avait seulement su que j'étais à Paris. Il me charge en même temps de vous dire des compliments. Je vais lui écrire un de ces jours pour le remercier et pour lui annoncer que je viendrai. Ça sera probablement pour le mois prochain, on fixera la journée avec M. Sonntag fils qui vient dans quelques jours à Paris. Je me réjouis\* pour ce voyage car ça va être la première fois que je verrai l'Océan. Je n'ai pas été au Salon depuis, je remettrai donc mon article à une autre fois, mais je trouve quand même moyen de vous donner quelques explications sur l'art.

J'étais la semaine dernière dans l'atelier où travaille Pfrimmer, car je ne l'avais plus vu depuis longtemps. Il était justement en train de peindre un ensemble qui était bien dessiné mais mauvais de couleur et, comme j'étais venu avant cinq heures, il me restait le temps de contempler les dessins et les peintures qui ont eu des prix à l'atelier et qui sont placés le long du mur. J'ai vu là qu'on dessine dans cet atelier tout à fait d'une manière contraire à la nôtre : tandis que chez nous le professeur veut qu'on fasse tout à fait largement, c'est-à-dire sans les détails, on fait là-bas des dessins bien exécutés dans toutes les parties et, comme cette dernière manière me plaît beaucoup mieux, j'irai probablement l'année prochaine dans cet atelier. C'est du reste drôle à voir comme la manière de faire diffère dans chaque pays, dans chaque atelier.

J'ai seulement\* causé l'autre jour avec un Allemand qui était dans notre atelier et qui a été à Vienne et à Munich. Il trouve l'école de Paris la meilleure. Il m'a montré les dessins qu'il a

---

<sup>181</sup> Charles Sonntag (1828-1889), chef d'escadron d'artillerie.

<sup>182</sup> Jeanne Stoskopf, née le 25 février 1888, est la fille de Georges Gustave Stoskopf, meunier à Eschau, et de Fanny, née Sittler. Son grand-père, Charles, est le frère aîné de Gustave, tanneur à Brumath. Marie est la tante de Jeanne, Georges, un cousin.

<sup>183</sup> Henri Gary.

faits dans les différentes écoles, qui diffèrent comme manières d'envisager l'art comme jour et nuit. L'école allemande a pour but de rendre un effet artistique, tandis que dans l'école française on cherche principalement à faire sentir les os sous la figure représentée, c'est-à-dire à donner le plus de relief possible. C'est surtout Bonnat qui excelle dans ce genre. C'est évident que cette manière d'envisager l'art est la meilleure parce qu'elle donne le plus l'illusion de la nature.



**« Le professeur veut qu'on fasse tout à fait largement, c'est-à-dire sans les détails »**

Autoportrait. Croquis 6 x 4 cm.

Toutes ces différences qu'il y a dans tous les ateliers me montrent une fois de plus que les professeurs ne peuvent rien nous apprendre. Aussi, je veux rester aussi longtemps que possible chez nous, faire tout ce qu'il me vient sous les mains, peindre des natures mortes, des paysages, des figures et surtout dessiner des portraits dans ma première manière. En travaillant comme ça chez soi, c'est le meilleur moyen de se développer personnellement et c'est ça qu'on demande principalement. Justement, une grande quantité de peintres n'ont jamais eu de maître. Seulement pour faire ça, c'est absolument nécessaire d'être dans un centre artistique ou d'y passer une grande partie de l'année. Je trouve que c'est le tort qu'ont la plupart des jeunes artistes à rester toute l'année dans l'atelier, à faire tout le temps les mêmes bonshommes plus ou moins embêtants, un travail sans aucune originalité, aucune imagination. Alors, ça arrive très souvent que ces types ne savent que dessiner et, quelquefois, ils désapprennent même ça à force de s'embêter de ce travail monotone ou en ne travaillant pas sérieusement. Naturellement, c'est absolument nécessaire de le faire pour bien apprendre à dessiner, mais je trouve dès qu'on est arrivé à un certain degré, peut-être après avoir fait le nu pendant deux ans, on doit faire un travail plus libre, plus personnel. Ainsi Bastien-Lepage passait six mois de l'année chez lui à Damvillers<sup>184</sup>, seulement pas tout le monde peut faire ça.

---

<sup>184</sup> Jules Bastien-Lepage (1848-1884), peintre de la vie rurale, originaire de Damvillers dans la Meuse.

Tout ce que je viens de dire là peut bien s'appliquer à Pfrimmer : voilà six ans et plus qu'il est tout le temps dans les académies, il a appris à dessiner mais c'est tout, sa peinture ne me plaît pas et ses compositions sont tous [tout ce] qu'il y a de mauvais. Ainsi, il m'a montré plusieurs esquisses dont l'une est toujours plus tordante que l'autre. Seulement un exemple, il avait fait le sujet de concours « Le départ pour la guerre », à peu près de la manière suivante : à gauche il y a des maisons, devant la première, il y a un gendarme à pied raide comme un mannequin, à droite, on reconnaît à grande peine un chemin de fer dans lequel sont entrés des hommes, tout ça exécuté d'une manière atroce, sans imagination, sans rien ! Il était encore si naïf de me dire<sup>185</sup> : « *Der Bouguereau het sech fast de Büch g'hebt vor lache* » [Le Bouguereau s'est tenu le ventre de rire]. (Ça se comprend que tu ne racontes pas ça).

La semaine dernière, on avait fait un concours, mais le professeur n'est pas venu le juger. Comme sujet d'esquisse, il y avait « Jeanne d'Arc en prison interrogée par les juges ».

Je vais cesser ma lettre parce que c'est déjà tard.

Je vous embrasse tous,

Gustave.

Des compliments à tout le monde.

Je n'ai pas encore acheté le pantalon parce que j'attendais ta réponse de l'avant-dernière lettre, dans laquelle je demandais combien je dois à peu près dépenser.

---

Brumath, le 24 mai 1888

Mon cher Gustave,

Ta lettre m'a fait bien plaisir surtout puisque tu nous dis que tu resteras longtemps à la maison. Je vois que tu veux te perfectionner dans ton art sans faire des dépenses inutiles. Je crois que tu as raison de chercher à travailler personnellement autant que possible, je crois que M. Schützenberger est aussi de cet avis.

Etais-tu déjà au Havre ou iras-tu bientôt ? As-tu déjà acheté un pantalon ? Peut-être qu'il te faudra tout un habillement complet pour cet été.

Je pense que nous irons à Kreuznach la semaine prochaine. J'ai reçu une réponse\* aujourd'hui des Lang que nous trouverons de nouveau un logement chez eux. M<sup>me</sup> Zimmer ira aussi avec nous : leur garçon a toujours mal aux yeux. Pourvu que les eaux de Kreuznach fassent de nouveau du bien à Charles pour que nous puissions aussi une fois passer de bonnes journées ensemble quand tu seras de retour. J'espère que tu auras beaucoup à nous raconter. Charles va toujours gentiment\* avec les béquilles.

Lundi de Pentecôte, nous avons la visite de l'oncle de Strasbourg. Nous étions aux courses d'Eckwersheim, c'est là que tu aurais pu trouver un sujet pour un tableau<sup>186</sup>. Samedi, on a enterré un de tes admirateurs, M. Cassal. Arnold est en train de liquider son magasin ; je crois qu'il aura une place à Strasbourg. Papa est très occupé en ce moment, il est en train de rentrer ses écorces qui sont de bonne qualité cette année. À cause de la grande sécheresse, au jardin, il y a beaucoup à arroser et à attraper les genilles [chenilles] qui mangent les jeunes rosiers. Je

---

<sup>185</sup> En alsacien.

<sup>186</sup> Gustave suivra les conseils de sa mère. Voir *infra*.



n'ai pas le temps d'écrire une longue lettre puisque je suis très occupée en ce moment. Je t'envoie un petit article du *Zornthal*. Si tu veux savoir la cause de cette mesure, tu pourras acheter la *Post* n° 142 de mercredi 23 mai<sup>187</sup>. Si cela continue de cette sorte, personne ne pourra plus venir. Caroline Walter n'a toujours pas encore le permis pour ses parents qu'elle a déjà demandé depuis trois semaines.

Adieu cher enfant, profite encore bien du temps que tu as encore à passer à Paris, salue bien de notre part les Stempfer et toute la famille et reçois les meilleurs baisers de papa, Charles et de ta mère,

C. Stoskopf.

Charles a compté ses timbres : il a en ce moment mille. Dimanche, il y avait huit jours, nous avons la première visite de M. Vosselmann. Il boite un peu. Dernièrement, Charles a échangé des timbres avec des garçons juifs : il en a eu 24. Je crois qu'il a fait de bonnes affaires car il était très content. Il sera bon commerçant car il est pis que deux Juifs.

---

Paris, le 25 mai 1888

Chère maman,

J'étais très content de ta lettre que j'ai attendue déjà depuis quelques jours. Je comprends que tu n'as pas pu écrire plus tôt parce que tu es très occupée pour le voyage. Vous faites bien de partir maintenant, de sorte que nous rentrerons à peu près ensemble. Je me réjouis déjà car j'ai la tête pleine de choses que je veux faire. En attendant, je pioche tout le temps : l'après-midi, je fais l'antique pour me préparer pour le concours à l'école. J'avais d'abord pas envie de le faire parce que ça ne me servirait pas grand-chose si j'étais reçu, parce que je vois que ça serait impossible pour moi d'y aller dans ma qualité d'Alsacien qui ne peut pas leur promettre d'opter. J'irai donc l'année prochaine dans l'atelier de M. Boulanger qui est un ami de M. Schützenberger<sup>188</sup>. J'étais chez ce dernier samedi dernier et je lui ai causé de ça : il était content de mes dessins et d'une nature morte que j'ai faite. J'avais d'abord envie de vous l'envoyer avec les parents de Caroline, mais comme j'en ferai bien assez de peintures dans mes vacances, j'ai changé d'idée et je l'ai donnée à Dorothee pour Durand, qui sera très content. J'en ai aussi déjà donné une aux Gary et je leur donnerai encore une autre que j'ai finie ce soir. Quant aux parents de Caroline, je ne sais pas s'ils ont reçu depuis leur permis. Ils croyaient partir hier et ils m'ont invité ce jour-là à venir dîner chez eux avec Georges : on avait un tas de bonnes choses et s'ils viendront à Brumath, tu n'oublieras pas de leur rendre ça.

J'avais déjà lu l'article que tu m'envoyais dans ta lettre : c'est vraiment dégoûtant d'arriver à de pareilles mesures barbares, ou même pas ça parce que au moins les barbares ont l'habitude de recevoir bien les étrangers. On voit donc qu'il n'y a rien à espérer du nouvel empereur.

---

<sup>187</sup> Les autorités allemandes exhument des lois françaises datant de 1795 et 1797 pour renforcer les contrôles aux frontières (*Zornthal-Bote*, 24 mai 1888). La *Post* publie une mise au point parue la veille au *Journal officiel*.

<sup>188</sup> La mort de Gustave Boulanger, professeur à l'académie Julian, le 22 septembre 1888 ne permettra pas à Gustave de réaliser ce projet.

Dimanche dernier, j'étais toute la journée seul. Sengel était parti voir ses parents (qu'il n'a pas vus depuis deux ans) à Nancy où son beau-frère Kloepfer s'est installé<sup>189</sup>, Georges Stempfer était à la campagne avec un de ses amis, Henri était sorti avec ses parents au cimetière. Je cherchais donc à me passer\* le temps le mieux possible. Je commencerai par aller au Salon, où on ne paye rien le dimanche. Tu peux donc te figurer ce qu'il doit y avoir du monde, aussi je n'ai pas pu y rester, car cette foule me faisait mal à la tête comme tout, et je pris le tramway pour le Jardin des Plantes. Ce qu'il y a de plus amusant là, c'est la grande cage (ou plutôt maison en fil de fer) avec les singes et tout le temps, il y a une foule énorme qui s'amuse à voir les bêtises qu'ils font ensemble. Il y a surtout des gosses qui s'amusent à leur donner à manger ou à leur faire des petites niches. À l'un des singes, on avait donné une petite glace : comme il voyait un autre singe dedans, il la tournait tout le temps et, comme il ne finissait pas à comprendre ce phénomène, il s'enrageait et employait tous les moyens à la casser.

Le lundi, je suis sorti avec Henri dans les environs de Paris qui sont vraiment superbes. Nous étions du côté de la Marne qui a des rivages magnifiques : tu ne peux pas t'imaginer ce qu'il y a de monde le dimanche dans les environs de Paris, car tous ces Parisiens qui travaillent toute la semaine comme des enragés aiment bien s'amuser le dimanche. Dimanche prochain, le fils Sonntag viendra du Havre, on va alors fixer le jour du voyage<sup>190</sup>.

Aujourd'hui, je me suis acheté un pantalon pour 28 fr. Quant à ma chaquette [jaquette] noire il faut la faire arranger, faire mettre des boutons, la border, etc., ça me coûtera 10 fr. Mes chaussures [chaussures] sont aussi dans un état pitoyable : toutes les trois paires sont déchirées\*. Je m'en achèterai donc une et ferai arranger la moins déchirée des autres. Vous n'oubliez pas, s'il vous plaît, d'envoyer l'argent pour le premier, car avec toutes ces dépenses, je n'aurai plus beaucoup. Je t'ajoute là dans la lettre une petite pochade de mon esquisse « La guerre » dont je t'ai parlé dans une de mes lettres. Ça n'est pas bien fameux parce que c'est un essai que j'ai fait : ce procédé peut servir à faire des illustrations plus tard. Avant de m'en aller chez nous, je m'achèterai aussi une boîte à pastels car il faut un peu savoir de tout.

Je vous embrasse tous de bon cœur,  
votre Gustave.

---

Brumath, le 27 mai 1888

Mon cher Gustave,

Je te réponds de suite aujourd'hui pour t'envoyer de l'argent puisque papa va pourtant\* à la poste aujourd'hui : tu reçois donc deux chèques de 159 fr 80 c. Nous les avons reçus de Charles Jung, boucher. Tu n'as qu'à les présenter et on te donnera l'argent. Cela ne m'étonne pas que tes bottines sont déchirées\*, mais je crois que si tu achètes une paire, tu pourras les mettre tous les jours et ne pas en faire raccommo-der si cela coûte trop cher. Pour le pantalon, je trouve que c'est cher, 28 fr, j'espère que tu seras au moins allé dans un magasin de

---

<sup>189</sup> La sœur aînée de Charles Sengel, Christine (née en 1861), a épousé en 1885 Charles Kloepfer.

<sup>190</sup> Probablement, Alexandre Sonntag, associé de son père Charles, comme nous l'apprend la lettre du 27 avril 1889. Charles a un autre fils, Charles (1860-1928), qui fait comme son père une carrière d'officier d'artillerie qu'il terminera également comme chef d'escadron (AN, Base Léonore).

confiance et que tu auras eu quelque chose de bon. Si tu n'as pas encore fait arracher [arranger] ta jaquette noire, achète plutôt une neuf [neuve] et un gilet avec le pantalon, si tu crois qu'elle ne sera plus très convenable pour le dimanche. On pourra alors toujours la faire arracher ici pour les dimanches soirs. Enfin, j'espère que tu feras toujours de manière à ne pas dépenser de l'argent inutile et, si tu achètes quelque chose, demande toujours l'avis de la cousine Louise<sup>191</sup> puisque tu viens souvent les voir.

Tu me dis que tu as été invité chez les parents de Caroline et que je dois tâcher de le rendre. C'est très regrettable que ce permis n'arrive toujours pas, j'aurais pourtant aimé être ici pour les inviter et pour avoir de tes nouvelles, mais nous partirons maintenant dans le courant de cette semaine, mercredi ou jeudi. De cette façon, nous espérons être de retour en même temps que toi, mais si ton mois est terminé plus tôt, tu pourras pourtant\* rentrer avant nous. Charles continue à bien aller. Pourvu que cette cure lui fasse de nouveau du bien. Je pense que je te répondrai la prochaine fois de Kreuznach.

Si tu as de nouveau une peinture de reste, tu pourrais en envoyer une à Léonore, tu lui ferais certainement bien plaisir. On ne peut pas trop bien distinguer les figures sur ton petit dessin mais je crois que ta composition doit être bien. Tu n'as pas dit qu'elle place tu as eu pour ta dernière composition.

Charles avait de nouveau hier la visite des garçons juifs : il a échangé ton vieil album pour des timbres et un petit microscope. Il est très content de son marché. Je pense que lui sera commerçant et pas artiste comme toi. Pourvu que vous réussissiez tous les deux dans la carrière que vous choisissiez [choisissez]. Certainement, la tienne est bien difficile mais je vois avec plaisir que tu y travailles avec ardeur.

Je te souhaite beaucoup de plaisir pour ton voyage au Havre et n'oublie seulement pas de notre part le cousin et la cousine Sonntag.

Nos amitiés aux Stempfer et toute la famille,  
mes bons baisers,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 29 mai 1889 [1888]

Chère maman,

Je ne sais pas trop quoi te raconter, parce qu'il n'y a pas beaucoup de neuf depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Avant-hier (samedi), l'arrière-cousin du Havre est venu chez les Gary et je pense qu'il est parti ce matin. Comme il était occupé jusqu'à cinq heures du soir, on n'a pas fait grand-chose, il n'a même pas pu venir voir Christine qui était obligée de s'en aller à cinq heures. Elle me charge de vous dire des compliments. Le soir, toute la famille était réunie et on s'est assez bien amusé. Le lendemain, nous étions invités à déjeuner chez Durand qui a fait le cuisinier lui-même parce que Dorothee est partie ce jour-même à la campagne pour quelque temps. Le cousin est très gentil, c'est seulement dommage qu'il boite tant. Le jour où nous partirons au Havre n'est pas encore décidé parce que, moi, je ne peux pas aller vers la fin du mois de juin à cause du concours et justement, les derniers jours de ce

---

<sup>191</sup> Louise Gary.

mois, ils auraient été entièrement libres parce que c'est une fête des ouvriers. Comme Henri ne veut pas aller seul, nous allons probablement vers le commencement de ce mois.

À propos du concours, j'ai entendu ce matin des choses peu rassurantes, chez Julien [Julian] (là où j'irai l'année prochaine), il y en a plus de cinquante qui se préparent pour ce concours et, comme leurs professeurs sont les membres du jury, ils sont presque tous sûrs d'être admis. Je crois donc que je ne vais pas avoir beaucoup de chances, cependant je vais le faire parce que je suis encore à Paris de ce temps-là. Tu n'as pas besoin de le dire à quelqu'un, parce qu'on pourrait se figurer que c'est plus facile que ce ne l'est en réalité. Je rentrerai probablement vers le 15 juillet, le temps où notre saison sera pareillement terminée. Pour que je ne suis pas obligé d'écrire deux lettres, tu pourras chaque fois envoyer à mon père les lettres que je t'enverrai à Kreuznach...

Je me suis acheté des bottines depuis, à 22 fr. C'est le prix qu'il faut mettre pour avoir de bonnes chaussures et, chaque fois avant d'acheter, je consulte ta cousine. Le pantalon que j'ai acheté est aussi du prix qu'il faut mettre. Tu comprends qu'à Paris, tout est un peu plus cher à moins qu'on ne veut pas acheter des saletés très bon marché comme des bottines vernies dernière mode à 12,50 ou des pantalons de 5 fr à 10 fr. J'ai acheté le mien dans le plus grand magasin de confection de Paris, la Belle Jardinière, donc je n'ai pas pu être volé. Quant à la chaquette [jaquette], elle est déjà chez le tailleur et, sortie de là, elle pourra de nouveau me servir pour le dimanche. Cependant, ça vaudra peut-être mieux avant de partir de chez nous d'acheter une chaquette et un gilet ou, au moins, d'acheter un gilet. La réparation d'un de mes souliers n'a pas été chère, seulement 30 c, parce qu'il ne fallait que mettre le quart d'une semelle. Je ferai donc aussi arranger le déchiré de l'autre paire et je ne mettrai les nouveaux que le dimanche.

Je crois que je n'aurai pas assez avec les 160 fr, car j'ai dépensé 284,22 fr. Ça fait que j'ai dépensé 10 fr de plus que j'avais d'avance, ensuite les 10 fr pour ma chaquette, ça fera 20 fr, ça fait que j'ai que 140 fr, sans compter le voyage au Havre<sup>192</sup>. Je t'écirai donc quand j'aurai besoin de l'argent, peut-être vers le 20 juin.

Tu me demandes quelle place que j'ai eue la dernière fois pour l'esquisse. Je t'avais bien dit que le professeur n'était pas bien venu les juger, il les a regardées après, sans les classer. Il ne l'a pas trouvée mal.

La prochaine fois, je pense recevoir une lettre de Kreuznach. Tu m'éciras aussitôt que possible pour savoir si vous étiez bien arrivés. La maison chez nous va être tout à fait déserte. Ça va sembler drôle à Immo. Je vous embrasse tous de tout mon cœur et je te souhaite ainsi qu'à Charles un bon voyage et j'espère que ça lui fasse du bien et que toi tu te reposeras.

Votre Gustave.

Qu'est-ce qu'on dit chez nous du discours du ministre hongrois Tisza<sup>193</sup> ?

---

<sup>192</sup> Qui ne se fera finalement pas.

<sup>193</sup> Dans un discours devant le parlement hongrois, le comte Tisza, Premier ministre de Hongrie, exprime le 26 mai sa défiance à l'égard de l'Exposition universelle de 1889 à Paris, prétendant célébrer le centenaire de la Révolution de 1789, et sa crainte que le drapeau hongrois ne soit insulté. Ce discours suscite de nombreux commentaires indignés dans la presse parisienne (*Le Figaro*, 27 et 28 mai 1888).

Kreuznach, le 2 juin 1888

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ta lettre au moment de partir pour Kreuznach. Charles a fait un très bon voyage, il était souvent à la fenêtre du wagon en se tenant sur ses béquilles. Nous étions en société\* avec M<sup>me</sup> Zimmer, et leur garçon, et M<sup>lle</sup> Rosel Weil qui font également de nouveau une cure ici.

Nous sommes très bien installés. Nous sommes de nouveau chez les Lang. Nous avons une chambre au premier avec un balcon, ce qui est très agréable pour Charles : s'il n'a pas envie de sortir, il est pourtant à l'air. Hier, nous avons la visite du médecin : il trouve aussi un mieux sensible en comparaison de l'année passée, il trouve que ses os sont en voie de guérison, seulement, il le trouve toujours un peu maigre. Enfin, tout le monde ici est étonné de ce qu'il soit si alerte et qu'il puisse si bien marcher avec les béquilles. M. Lang en était ému jusqu'aux larmes, il paraît que l'abus du fin [vin] l'a rendu bien sensible. Pourvu que cette cure fasse de nouveau du bien à Charles : quel bonheur pour nous tous quand du [tu] seras de retour et si Charles est en voie de guérison ! Il commence de nouveau à se baigner très lentement tous les deux jours, mais j'espère que, si cela ne le fatigue pas, il pourra pourtant finir sa cure avec six semaines, alors nous serions de retour en même temps que toi.

Ici, il n'y a pas encore trop de monde. Je crois aussi que les Français manqueront un peu cette année, car avec cette malheureuse affaire des passeports, ceux qui n'ont pas réellement affaires [à faire] en Allemagne n'y iront pas. L'Alsace en souffre le plus, surtout les grands hôtels de Strasbourg. Même la *Strassburger Post*, qui est pourtant bien allemande, n'est plus d'avis qu'une pareille mesure soit bien. Naturellement, les commerçants allemands en Alsace en souffrent aussi. Combien de temps ces tracasseries dureront-elles encore ? Pourtant, les Alsaciens sont bien dociles, ils vont au *Kriegerverein*, ils ont porté le deuil pour l'empereur, ils ont donné pour les inondés de l'Allemagne, ils ne parlent pas un mot de politique en public, mais quand ils veulent avoir la visite d'un de leurs parents qui habite la France, on leur fait toutes les difficultés. C'est triste quand on y pense ! Et d'un autre côté, c'est aussi triste que les Alsaciens sont traités en France comme des Allemands, qu'on ne tâche pas de les attirer à eux et qu'on cherche à les compenser un peu pour tous les ennuis qu'ils ont dans leur propre pays.

Tu fais bien de faire de nouveau le concours, si cela ne te sert pas non plus à grand-chose. Aujourd'hui, j'ai lu *Le Figaro*, j'étais bien contente de lire une fois un journal français. Je vois que les Français ne veulent absolument pas la guerre et ils ont bien raison car ils seraient perdus. J'y ai aussi lu que M<sup>lle</sup> Leblois a passé brillamment son examen comme docteur ès-sciences<sup>194</sup>. Mathilde sera fière que sa future belle-sœur est si illustre<sup>195</sup> ! J'ai bien pensé que tu n'aurais pas assez de cet argent pour tout le mois mais comme papa avait tant à payer pour le moment, il a pensé t'en envoyer plus tard quand tu en auras de nouveau besoin.

Je termine puisqu'il est temps d'aller à la musique.

Charles et moi nous t'embrassons,

ta mère, C Stoskopf.

---

<sup>194</sup> Première docteur ès-sciences de France, Amélie Leblois (1860-1940), fille du pasteur Leblois, a soutenu sa thèse en sciences naturelles à la Sorbonne le 31 mai.

<sup>195</sup> Il ne semble pas que Mathilde Munch soit devenue la belle-sœur d'Amélie Leblois...

Nos amitiés aux Stempfer et à toute la famille.

Mon adresse : M<sup>me</sup> Stoskopf, Privat Hôtel J. Lang, Oranienstrasse, Bad Kreuznach, Allemagne.

Paris, le 7 juin 1888

Chère maman,

Je viens de recevoir ta lettre et je m'empresse de te répondre. Je suis très content que tu m'as fait la proposition de passer chez vous à Kreuznach et je tâcherai de prendre des informations ce soir pour le voyage<sup>196</sup>. Je suis content de ce que Charles va si bien, peut-être qu'il pourra marcher une année d'ici. Je lui ai acheté depuis longtemps le catalogue de timbres, je tâcherai aussi de faire tes commissions. Quant à ma boîte à pastel, je trouverai ça tout aussi bien chez nous et même meilleur marché, aussi ça se casse trop facilement.

Aujourd'hui, j'ai déjeuné chez les Silbereisen : il y avait le Fischer Michel qui passait à Paris pour aller en Amérique voir ses fils. Dimanche prochain, j'irai aux grandes courses de Paris. J'avais d'abord envie d'aller à Versailles, mais comme ce jour est tout à fait quelque chose d'extraordinaire, nous avons préféré\* de voir ça. Jusqu'au jour de mon départ, je ne ferai plus un travail bien lourd, car jusqu'à ce que j'aie fait partout mes adieux et mes commissions, le temps va être passé. Samedi prochain, j'irai voir M. Schützenberger s'il est encore à Paris.

À propos, quand on avait mangé aujourd'hui chez les Silbereisen, on s'est rendu ensemble (il y avait encore quatre Badois qui font le voyage avec Fischer Michel et qui sont les voisins de ses fils) au Père-Lachaise où nous avons rencontré l'ex-porteur du *Zornthal-Bote*, « Eugène ». Il était tout ravi de nous voir... Quant aux petites bêtes auxquelles Charles fait allusion, je n'en ai pas encore vues, en tout cas s'il y en a, ce sont seulement très peu. Ici au moins, il n'y a pas des cousins qui vous taquent toute la nuit. Combien de jours est-ce que je m'arrêterai à Kreuznach ?

Je cesse ma lettre parce que je suis vraiment en peine de vous donner des nouvelles et je finis en vous embrassant,

Gustave.

#### **Fin de la première année**

Alors que le soleil de juin dardait en continu ses rayons à travers les fenêtres de l'atelier et que les uns et les autres s'en allaient, je remballai mes petites affaires après avoir suffisamment visité le *Salon* et pris congé de mes collègues, convaincu que je ne les verrais plus jamais. Puis, je fis le bilan de ces six mois et dus convenir que le plus clair de mon temps s'était passé en stupidités et que, comme mes collègues, j'avais fait bien peu de progrès. Mais j'avais au moins la satisfaction d'avoir fréquenté un atelier de peinture d'ancien style où les traditions du passé étaient maintenues et où on ne faisait pas plus de bêtises qu'il ne pouvait s'en faire. J'avais appris à connaître le Quartier latin, tant bien que mal, vu que les principes de ma tante me tenaient éloigné du Bullier<sup>197</sup> et du *contact* des belles étudiantes. J'ai vu tout ça de loin, comme spectateur, mais, pour me confesser, je suis quand même allé au Bullier où j'ai été étonné de l'art et la manière de danser, ce que ma tante, si elle avait

<sup>196</sup> La lettre avec cette proposition est perdue.

<sup>197</sup> Le bal Bullier, créé par François Bullier au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et situé 31, avenue de l'Observatoire, est resté pendant près d'un siècle, l'attraction du quartier Port-Royal, au sud du Quartier latin.

vu ça, n'aurait pas trouvé du tout convenable. En particulier, les dames qui dansaient sur une jambe d'une manière complètement désordonnée et levaient l'autre vers le ciel, ne lui auraient pas inspiré beaucoup de respect et, moi-même, il m'arriva longtemps après de rougir en pensant tout d'un coup à ce spectacle. Que chaque étudiant soit là-bas aux bras d'une *grisette* et se promène avec elle le soir ne se faisait pas non plus, du point de vue de ma tante. Mais, je ne lui ai rien dit de tout ça, sinon, elle ne m'aurait certainement pas laissé retourner dans cette Babylone. Curieusement, force est de constater qu'on s'habitue rapidement à un tel spectacle et à un tel établissement, principalement consacré au plaisir...

Lorsque je revins heureux de mon premier voyage, on m'accueillit avec une grande joie, on m'examina de la tête aux pieds et on admirait la coupe de mon vêtement que j'avais rapporté de la *Belle Jardinière*. Mais ce qui a le plus frappé tout le monde, c'est que je ne portais pas encore de cheveux longs !

---

Kreuznach, le 11 juin 1888

Mon cher Gustave,

Hier, nous avons reçu une lettre de papa : il est très content de ce que tu rentres déjà. Il a aussi l'intention de venir nous voir quand tu seras à la maison. Je ne lui ai rien dit que tu passeras peut-être par Kreuznach. As-tu déjà pris des informations ? Naturellement, si le voyage revient beaucoup plus cher que si tu allais directement à la maison, tu ne viendras pas. Au bout de quatre ou cinq semaines, nous nous verrons alors à la maison.

Mais si tu viens, je crois que tu ferais bien de prendre un billet jusqu'à la frontière et d'expédier alors ta malle directement à la maison, petite ou grande vitesse, et prendre avec toi ce qu'il te faut. Je pense que tu pourras rester deux jours ou trois avec nous. Dans ta prochaine lettre, tu me diras le jour de ton départ de Paris.

Charles va toujours gentiment\*, cependant les bains le fatiguent déjà un peu.

Soigne\* bien tes affaires, mets une bonne corte [corde] autour de ta malle, c'est plus solide, car on les abîme tellement en chemin de fer.

Salue bien toute la famille et les Stempfer de ma part et reçois les bons baisers de Charles et de ta mère,

C. Stoskopf

---

Brumath, le 17 juin 1888<sup>198</sup>

Ma chère femme et mon cher Charles,

Je vois par ta dernière lettre que Charles est moins bien disposé qu'au commencement et qu'il ne mange plus si bien, ce qui m'inquiète un peu, mais je pense que les eaux peuvent tout de même faire un bon effet. J'espère que j'apprendrai le reste demain par Gustave. La malle de Gustave arrivera demain : elle est à Saverne en ce moment ; j'ai donné ordre de la passer par la douane ici parce que je ne pouvais pas envoyer la clef. Jusqu'à présent, je ne me suis pas encore décidé tout à fait si ou quand j'irai vous voir.

---

<sup>198</sup> Lettre de Gustave Stoskopf père.



### La tannerie Stoskopf, vue de l'arrière

Le tan usagé s'entasse avant d'être transformé en mottes servant de combustible après séchage.

J'ai de nouveau tiré une fosse pour Kippenheim. La prochaine partira à Strasbourg, ces messieurs m'ont écrit. Cette semaine, nous travaillerons principalement aux mottes\* et après, j'aurai assez d'argent pour acheter pendant plusieurs semaines vingt peaux et de faire une provision. C'est du reste encore le temps. Nous avons eu de la chance avec notre foin<sup>199</sup> : mardi matin, nous l'avons coupé et mercredi après-midi, il était bien sec. *Kleehau* [trèfle coupé] est encore dehors mais il était sur des tas quand il commençait par pleuvoir. Depuis jeudi soir, il est pluvieux\* et encore aujourd'hui, il pleuvra probablement. Ça devra cesser maintenant. Les vignes commencent par fleurir. J'avais aussi le tonnelier depuis. Où est donc le dictionnaire si je veux chercher un mot ? Jacques a soigné\* hier les vignes dans le jardin. Est-ce que vous aimez les fraises et les ananas ? Gustave pourrait vous envoyer un petit colis. Nous avons attrapé dernièrement une fois des chenilles quand il faisait si froid, deux jours après votre départ. Nous avons coupé les nids.

J'ai fait mettre cette vieille serrure de la *Bachküche*<sup>200</sup> au jardin : ça remplace un bon verrou et avec la différence qu'on n'a qu'à pousser la porte pour que ce soit fermé et c'est très solide. J'ai fait arranger en même temps pour qu'on ne peut pas passer par-dessus la porte. Il y a aussi déjà une dizaine de jours que nous avons ôté le bois de la cour, nous l'avons coupé le bois de chauffage pour que ça tient moins de place et l'autre, nous l'avons mis au-dessus de la cuisine d'été<sup>201</sup>. Nous avons arrangé en même temps très solidement (nous-mêmes) le

<sup>199</sup> Tanneur, Gustave Stoskopf exploite sur le ban de Brumath 3,32 ha répartis en 38 parcelles (d'après un relevé de la commune de Brumath, daté du 25 janvier 1892, archives familiales).

<sup>200</sup> Désigne probablement la buanderie dans laquelle se trouve également un four à pain.

<sup>201</sup> Pièce fraîche située à l'entrée de la cave.



magasin dans l'étable (chèvres)) pour vieilles écorces pour calorifère. Le foin d'Ingwiller n'est pas encore arrivé<sup>202</sup>. Ici aussi, on a seulement commencé.

Maintenant, je ne te sais plus de nouvelles et je cesse ma lettre en vous embrassant, toi, ma chère femme ainsi que mon cher Charles,

Gustave.

P.S. J'ai reçu la carte postale m'annonçant Gustave.

---

Brumath, mercredi soir

Chère maman,

Inutile de te dire que je suis bien arrivé à Brumath<sup>203</sup> et que j'ai presque partout dit le bonjour, de sorte que je sais maintenant à peu près par cœur ce qu'on me demande et ce que j'ai à répondre : « *Bonjour, wie geht's ? – Es geht göt, un bi eich ? – So langsam, hets der gfalle in Paris ? – Blibsch lang do* ? » [Bonjour, comment ça va ? – Ça va bien et vous ? – Doucement, ça t'a plu à Paris ? – Tu restes longtemps là-bas ?], etc., etc. C'est une scie et je serai content quand les premiers huit jours seront passés. J'ai déjà commencé à travailler et j'ai presque fini une nature morte qui m'a l'air de bien réussir. À Strasbourg, j'avais plein succès avec mon chapeau haut-de-forme et mes habits chez les cousines. Ils vont tous bien et la tante m'a dit qu'elle t'écrira bientôt. Je n'ai pas encore acheté un chapeau parce qu'on n'en voit guère en feutre, du reste le mien sera encore assez bon pour Brumath. Il fait toujours mauvais temps, cependant l'eau n'est pas encore très grand [haute]. Aujourd'hui, il faisait un peu bien, de sorte qu'on a vite rentré le *Kleehau* [trèfle coupé], mais ce soir il a de nouveau commencé à pleuvoir.

Il y a déjà beaucoup de boutiques pour la foire : pourvu que le temps soit favorable. Le *Schuhmacher* [cordonnier] m'a dit que Katel avait déjà pleuré quand l'empereur était mort parce qu'elle croyait qu'on ne danserait pas. Ça a l'air de bien marcher à la maison. Papa ne sait pas encore s'il veut venir ou non chez vous.

Parce que ça amuse Charles, je veux lui raconter la réception que fait Immo. Le premier moment, il ne m'a pas reconnu et il a même fortement aboyé mais, quand je l'appelai, alors il m'a reconnu immédiatement. Tu aurais dû voir le plaisir qu'il avait, il sautait et aboyait de joie, depuis il est tout le temps chez\* moi et il me suit partout. Mardi matin, j'étais obligé d'aller à Zabern [Saverne] pour ouvrir ma malle, je n'avais rien à payer et on m'a à peine fait déranger mes effets. Si j'avais su qu'il n'y a pas de *Zollamt* [bureau de douane] à Brumath, je l'aurais envoyée à Strasbourg

Où est-ce que je peux voir l'adresse des Gary pour leur écrire un de ces jours ? Hier, j'ai déjà soigné\* les roses. Il y en a quand même assez qui poussent. Il y a beaucoup de fraises, seulement par ce temps, les insectes les gâtent et la pluie leur prend le goût. C'est à peu près tout ce que je sais à te raconter.

Je t'embrasse ainsi que Charles,

---

<sup>202</sup> Gustave Stoskopf, originaire d'Ingwiller, y possédait encore un pré qui s'est transmis de génération en génération jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>203</sup> Après être passé comme prévu à Bad Kreuznach.

Gustave.

Mes meilleurs compliments à la famille Lang et Pütry.

Brumath, mardi, juin 88

Chère maman,

J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui avec ma lettre pour vous donner des détails sur le *Kansti*<sup>204</sup>, qui a été favorisé d'un temps superbe jusqu'à hier soir. Dimanche, il y avait assez de paysans et paysannes des lieux environnants et j'avais l'occasion d'observer et de prendre des motifs pour des petits dessins. Dans l'après-midi, j'avais d'abord fait avec Louis la partie traditionnelle que j'ai gagnée malgré que je n'aie plus joué depuis longtemps<sup>205</sup>. Nous n'avons pas fait gagner beaucoup aux gens de la foire et à peine je sais ce qu'il y avait comme boutiques. Je sais seulement qu'il y avait Lapp avec son carroussel [carrousel] et son tir<sup>206</sup>, un marchand d'objets orientaux (qui sont probablement fabriqués en Allemagne), ensuite un *Kasperl* [Guignol] et une autre boîte quelconque. Je ne vous parle pas des autres marchands que vous connaissez, seulement je regrettai le *wahre Jakob* qui n'était pas là.



« L'occasion d'observer et de prendre des motifs pour des petits dessins »

Carnets de croquis.

<sup>204</sup> Foire de la Saint-Jean à Brumath.

<sup>205</sup> Sans doute, une partie de quilles.

<sup>206</sup> Nicolas Valentin Lapp est le fondateur d'une dynastie de forains.

Le soir, je m'amusai à voir le monde danser par une chaleur de 30° et c'est malgré moi si j'ai dansé deux ou trois danses. Louis et moi sont rentrés à minuit tandis que ses frères et les autres messieurs ont fait une soirée ensemble. Il y avait aussi la fiancée de Charles du Lion, c'est une demoiselle Lobstein, qui allait dans le temps à l'école avec Lina et Mathilde<sup>207</sup>.

Hier soir, j'étais avec Charles Orth : nous avons passé l'après-midi à l'*Adlergarten* [jardin de l'Aigle] où il faisait moins chaud qu'ailleurs, car il faisait une chaleur étouffante. Aussi, un terrible orage ne tarda pas de venir. Il se signalait par un ouragan comme je n'en avais jamais vu et, tandis que nous étions encore dans le fond du jardin où on danse, le vent se jetait avec toute sa puissance dans le jardin, on entendait des craquements des arbres qui se cassaient et des branches qui se brisaient. Une panique prit la foule et tout le monde courait comme fou. Moi-même, je ne sais pas comment j'ai passé le jardin. Toute [tout de] suite à l'entrée du jardin, il y avait un des plus grands arbres déraciné complètement. Heureusement, il n'y a pas eu d'accident.

Papa m'a raconté qu'au moment où ce vent se déclara, il était avec son collègue Georges qui, voulant faire de l'esprit, lui disait qu'un homme comme lui devrait être à la maison par un temps pareil<sup>208</sup>. Sur quoi, papa lui répliqua que, lui, il n'a pas de cheminée qui puisse tomber comme la sienne, lorsque M. Leuthner arriva pour annoncer que la dite cheminée a fait une grande révérence à la Zorn<sup>209</sup> en cassant une partie du toit. Tableau ! Les présents ! Dans notre jardin, il n'y a pas la moindre des choses et c'est même étonnant que les branches des roses que j'ai oculées\* sont restées intactes. Depuis, que je suis là, je soigne les petits rosiers. J'ai dit à Katell les choses par rapport au jardin : je ne sais pas si elle va le faire.

Si tu écris à la tante Julie<sup>210</sup>, tu lui diras que je veux bien faire le portrait dès que je serai en train, seulement que pour le moment, je ne pourrai pas parce que je n'ai plus fait ce genre de travail depuis longtemps. Je pense qu'au moment où tu recevras la lettre, les Zimmer sont arrivés à Kreuznach. Je n'ai pas encore écrit une seule lettre à Paris, ça m'embête de commencer. Mais comme je suis en train ce matin, je vais commencer à écrire une aux Gary et aux Durand. Naturellement, ça sera à peu près la même chose.

Je finis en vous embrassant,  
Gustave.

Je viens encore d'écrire trois lettres à Paris aux Durand, Gary, Silbereisen.  
Des compliments aux Lang et les autres.

---

Brumath, le 1<sup>er</sup> juillet 1888<sup>211</sup>

Ma chère femme et mon cher Charles,

Comme Charles supporte maintenant si bien les bains et qu'il se porte bien, j'en conclus qu'il va bien et que ça ira de nouveau mieux dans quelque temps d'ici. D'après votre dernière lettre, je vois que votre saison touche bientôt à sa fin et j'en suis content aussi bien que toi.

---

<sup>207</sup> Les fiançailles de Charles Hoehstetter seront rompues en décembre 1888 (voir *infra*).

<sup>208</sup> Georges Goetz est aussi le cousin germain de son épouse, Caroline.

<sup>209</sup> Rivière passant à Brumath.

<sup>210</sup> Julie, née Jaeger, épouse de Georges Stoskopf, meunier à Ingwiller.

<sup>211</sup> Lettre de Gustave Stoskopf père.

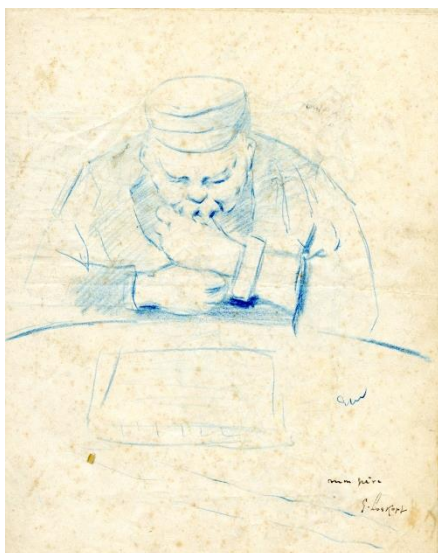
J'ai oublié dans la dernière lettre d'envoyer les timbres à Charles : ils sont de M. Schweitzer de Bâle ; il m'a offert dernièrement dans sa lettre des écorces et de l'extrait. Je viens de recevoir un tonneau de L. Dellmann.

Gustave a écrit à Ingwiller et à Sarreguemines : il est invité\* de passer quelques jours chez Charles, cafetier. Les Walter ne sont toujours pas arrivés et ça durera encore. Il paraît qu'on fait toujours plus de difficultés, ils avaient déjà une ou deux [fois] fait la malle. J'ai donné une queue aux Walter et j'ai envoyé les 100 M à M<sup>me</sup> Zimmer. La sœur de Schott André était là hier, ils ont cuit et fini la confiture [confiture], elle était là pendant trois heures passées. La seconde façon avec les pommes de terre est finie<sup>212</sup>. Il y a plus que le foin d'Ingwiller. Je crois qu'il n'est pas encore fauché. J'ai reçu 18 peaux la dernière semaine et je recevrai dans celle-ci dans les 25. Eisenmann m'en apporte encore 14 environ. La semaine passée, il m'a bien servi avec 7 peaux à 5 1/2 sous. Je crois que je vous ai donné maintenant tous les détails agricoles et commerciales [sic].

Georges le Crocodile<sup>213</sup> était à l'instant chez moi : il partira cette semaine pour Molsheim où il a loué un restaurant. La cheminée de mon collègue se tresse [dresse] de nouveau majestueusement vers l'horizon. Il leur fallait à plusieurs personnes une journée entière pour la mettre à son ancienne place.

Le temps n'est toujours pas tout à fait au beau chez nous. On rentre tout de même peu à peu le foin maintenant, sans trop d'avarie et non sans un peu de peine. Je tire de nouveau une fosse cette semaine : le cuir est toujours passablement beau. De cette manière, je pourrai faire une petite provision de peaux.

De bons baisers pour vous et veuillez dire des compliments à M. Zimmer, je ne connais pas sa dame,  
ton Gustave.



**Mon père**  
Dessin à l'encre.

<sup>212</sup> Opération de buttage des pommes de terre.

<sup>213</sup> Alias Georges le Turc, alias Georges Goetz, gérant jusque-là du restaurant du Crocodile à Strasbourg.

## Deuxième séjour : novembre 1888 – mai 1889

Chers parents, cher Charles, je suis bien arrivé ce matin à Paris<sup>214</sup>. M. Durand m'a cherché\* à la gare. Je vous écrirai demain matin.

Je vous embrasse,  
votre Gustave.

Toute la famille Durand me charge de vous dire des compliments.  
Mes félicitations à Charles pour son jour\* de naissance<sup>215</sup>.

---

Paris, jeudi matin, le 29 nov. 1888

Chers parents, cher Charles,

Comme vous devez l'avoir appris par ma carte de ce matin, je suis bien arrivé à Paris ; le voyage s'est bien passé. J'étais seul le long de la route. À Avricourt, j'ai vu Schuler Fritz qui est garçon là-bas et nous avons pris un bock ensemble. On m'a deux fois visité\* mon passeport, déjà à Sarre-Union, il y en avait un qui était curieux où j'allais. À Igny-Avricourt, j'avais suffisamment de temps pour soigner\* ma malle et pour chercher le billet. Seulement, une autre fois, je ne prendrai plus d'eau-de-vie avec moi, car il fallait sortir les trois bouteilles pour les sceller. Ça fait que j'étais le dernier avec ma malle ; à Paris, c'était encore la même chose. À 9 h et demie, j'étais arrivé. Cette fois-ci, Paris me paraissait être un vieil ami qu'on revoit.

L'après-midi, nous sommes allés chez les Gary et, comme monsieur et les enfants ne rentraient que le soir, j'ai encore vite pu faire ma commission chez les Stempfer. Georges et Charles, qui est là des soldats\*, n'étaient pas là et, comme Charles part de nouveau aujourd'hui, je suis encore une fois retourné vers le soir pour les voir. Dans l'après-midi, j'avais aussi encore le temps d'aller vite au Louvre pour voir s'il n'y avait pas justement un ami qui copiait. Je n'ai vu qu'un. Tout le monde va bien de toute la famille ainsi que les Stempfer. Tous pensaient que je devais être fatigué le soir car si j'ai aussi pu dormir en chemin de fer, ça n'est quand même pas la même chose.

Cet après-midi, j'irai chez M. Schützenberger, je passerai aussi vite chez Sengel qu'il parle ce soir au frère du Bombonsfritzel<sup>216</sup> à cause d'un logement que je choisirai alors demain ou après-demain.

Je viens justement de chez M. Schützenberger : dans un mot\*, il est très content de moi, il a trouvé que j'ai bien travaillé et que j'ai fait des progrès. Il a dit que je devais seulement continuer comme ça et bien étudier Holbein, car j'étais comme fait pour peindre comme ça.

---

<sup>214</sup> Carte postale avec cachet du 28 novembre 1888, bureau du boulevard Richard-Lenoir.

<sup>215</sup> Charles a quatorze ans le 28 novembre.

<sup>216</sup> On ignore qui est désigné par ce sobriquet.

Mehl Michel lui a plu beaucoup, la paysanne moins : il a trouvé que c'était mauvais comme couleur. Parmi les dessins, il a trouvé les mêmes qualités comme\* dans le temps et mieux dessinés. Les natures mortes sont aussi bien, les paysages moins, même le petit, ils sont trop lourds.



### Un dessin de l'été 1888

Signé et daté 1888 en haut à droite.  
(Collection particulière.)

Je t'enverrai dans une des prochaines lettres le brouillon de la lettre que je veux écrire à M. Goetz<sup>217</sup>, pour lui dire ce que M. Schützenberger a dit : il va être content. J'irai maintenant encore vite à l'académie Julian pour me faire inscrire : je serai élève de M. Lefebvre<sup>218</sup>. M. Schützenberger le connaît aussi bien. Il a dit que le meilleur professeur pour moi aurait été M. Gérome mais comme il est professeur à l'École des beaux-arts, c'est impossible pour moi de devenir son élève.

J'abrège ma lettre pour arriver encore assez tôt à l'académie Julian, c'est encore une bonne trotte. Ce soir, j'irai encore me renseigner pour un logement.

Je vous embrasse,  
votre Gustave.

---

<sup>217</sup> Jean-Philippe Goetz, de Strasbourg (voir *supra*, p. 15, note 18).

<sup>218</sup> Jules Lefebvre (1834-1912), prix de Rome 1861, futur membre de l'Académie des beaux-arts en 1891.

Dans la prochaine lettre, la semaine prochaine, j'aurai alors à vous raconter la réception à l'école. Et vous saurez alors où je loge. J'ai écrit la lettre dans mon ancien restaurant. J'ai aussi vu mes camarades, qui ont trouvé que j'ai fait beaucoup de progrès (excusez les fautes, car j'ai écrit à la hâte).

La famille Durand, Gary et Stempfer me chargent de vous saluer. On a été content des cadeaux. Les petites broches ont beaucoup plu aux deux cousines. Bien des compliments à qui demande après moi.

---

Brumath, le 1 xbre [décembre] 1888

Mon cher Gustave,

Nous avons été bien contents d'avoir reçu ta grande carte et ta lettre. Nous l'avions attendue avec impatience, car tu penses bien que nous sommes toujours un peu inquiets jusqu'à ce que nous sachions que tu sois bien arrivé. Je suis bien contente que tu as fait un si bon voyage. Si tu as été un peu embêté à cause de l'eau-de-vie, cela n'a pas à dire grand-chose. J'étais un peu tourmentée à cause de la malle car, quand papa est rentré, il a dit qu'elle était si lourde et qu'elle pourrait facilement craquer en chemin, aussi j'ai pensé que la prochaine fois que tu voyageras, on mettra tout ce qui est lourd ensemble dans une caisse. J'ai appris avec plaisir que M. Schützenberger était content de ton travail. J'espère que cela te donne du courage à travailler avec une nouvelle ardeur et qu'avec de la persévérance tu parviendras à te créer un jour une position convenable.

En fait de nouvelles, j'ai de nouveau une triste à te raconter par rapport au cousin Georges. Jeudi matin, on l'a de nouveau conduit à Stephansfeld. Depuis quelques jours, il commençait à boire surtout de l'eau-de-vie et mercredi soir, il est de nouveau devenu furieux. C'est bien triste pour la tante et aussi pour lui car, dès qu'il sera de nouveau quelques jours à Stephansfeld et qu'il sera obligé de mener une vie réglée, il sera de nouveau assez bien pour se rendre compte de la tristesse de son état avant<sup>219</sup>. Hier matin, nous avons un peu la visite d'Émile Sonntag<sup>220</sup> : il est allé à Schwindratzheim pour distiller de l'eau-de-vie.

Hier, papa était en ville, il était aussi un peu chez les Munch et leur a donné à lire ta lettre, de sorte qu'ils savent que tu es bien arrivé et ce que M. Schützenberger t'a dit. Hier après-midi, comme il a fait beau temps, je suis allé avec Charles faire une visite à la jeune M<sup>me</sup> Goetz<sup>221</sup>. Ils avaient juste leur père<sup>222</sup> et M. Ph. Riff à dîner. Il sera maintenant employé au ministère à Strasbourg. Le vétérinaire a été très gentil : il nous a de suite offert un verre de bordeaux et des bonbons\* mais, à peine nous étions un peu installés, qu'il a dit que, hier matin, quand il a passé, Émile était à notre fenêtre et qu'à peine qu'il l'avait aperçu, qu'il lui a

---

<sup>219</sup> Georges Goetz, tanneur à Brumath ; « la tante » est sa mère.

<sup>220</sup> Fils de Philippe, dont la mère est originaire de Schwindratzheim.

<sup>221</sup> Salomé, née Wenger, qui a épousé à Brumath le vétérinaire Charles Goetz le 7 novembre 1887.

<sup>222</sup> Sans doute le père de Salomé, Philippe-Jacques Wenger.

tourné le dos et que ce ne sont pas des manières pour un filleul, etc. Il s'est mis tout à fait en colère. Je lui ai dit que, si lui voulait dire des choses désagréables à quelqu'un, il n'a pas besoin de m'en charger, il doit faire ses commissions lui-même, que je n'ai pas fait l'éducation d'Émile et que si sa jeune femme et ces deux autres messieurs (qui lui ont toujours recommandé de se calmer) n'avaient pas été là, je lui aurais dit que je ne trouve pas que ce soit une grande éducation si on reçoit le monde de cette façon, aussi je ne mettrai plus de sitôt le pied chez lui.

Charles a en ce moment la visite d'Isaac : il lui a apporté un timbre. Il m'a aussi garni ma feuille de papier. Nous nous réjouissons\* de nouveau pour ta prochaine lettre car tu auras sans doute de nouveau beaucoup à te raconter. Salue bien de notre part la famille Gary, Durand, Christine ainsi que les Stempfer. Demain, il y aura sans doute beaucoup de mouvement à Paris<sup>223</sup>. Nous passerons sans doute un dimanche plus tranquille. Je termine car je veux encore écrire à Léonore et à Élise<sup>224</sup>.

Je t'embrasse de cœur,  
ta mère, Caroline.

Papa et Charles t'envoient un bon baiser.

---

Paris, le 3 décembre 1888

Chère maman,

La journée d'aujourd'hui, qui était l'entrée dans mon nouveau atelier, s'est bien passée. Ici, les types ne sont pas si embêtants, personne ne vous demande, car avec la masse d'élèves qu'il y a, on ne fait guère attention aux nouveaux qui viennent. Aussi, on travaille avec le plus grand sérieux, à peine qu'on siffle ou qu'on chante. Quant à mon logement, tu dois être étonnée si je te dis que je demeure chez M<sup>me</sup> Maret que tu connaissais bien dans le temps (Bohnerts Dinne<sup>225</sup>). C'est un avantage que j'ai là, car le soir quand je rentre, je n'ai au moins pas besoin de me mettre dans une chambre froide, comme dans le temps, et le soir, si je ne veux pas sortir, je suis en société : il y a beaucoup d'Allemands qui viennent chez eux comme M. Maret est allemand. Les Durand et les Gary ont dit que j'ai très bien fait d'aller chez elle et que ça vaut bien mieux que d'aller dans un hôtel. La chambre est bien moins grande que celle que j'avais et je paye la même chose, seulement dans ce quartier c'est aussi plus cher. C'est une belle maison dans laquelle je demeure et c'est à peu près à cinq minutes de l'atelier<sup>226</sup>.

---

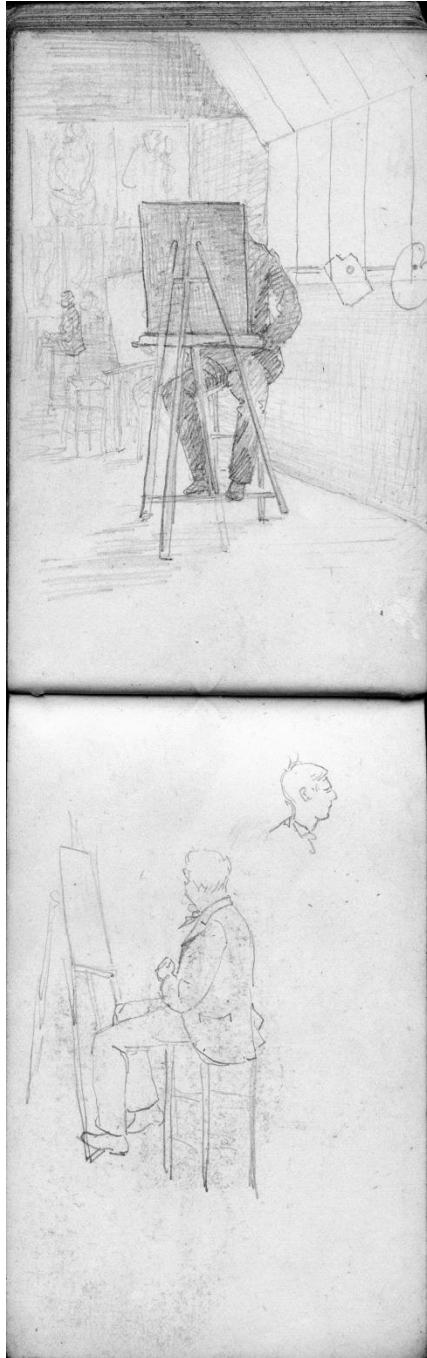
<sup>223</sup> La majorité républicaine du conseil municipal de Paris a appelé à une grande manifestation de défense républicaine le dimanche 2 décembre, en mémoire du député Alphonse Baudin, tué sur une barricade le 3 décembre 1851 lors de l'insurrection provoquée par le coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte.

<sup>224</sup> Filles de Georges Stoskopf, meunier à Ingwiller.

<sup>225</sup> Alias Christine Bohnert, fille d'un coutelier brumathois.

<sup>226</sup> L'académie Julian est située 48, rue du Faubourg Saint-Denis.





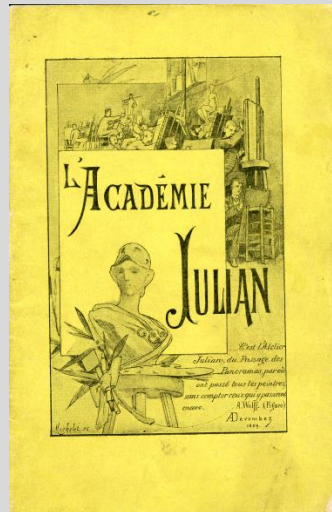
« On travaille avec le plus grand sérieux »  
Croquis.

### **L'académie Julian**

Lorsque je retournai à Paris pour le deuxième hiver, je me suis inscrit à l'académie Julian. Elle doit son nom à son fondateur et sa réputation est mondiale. Rodolphe Julian<sup>227</sup> a été décoré de la Légion d'honneur bien que son école ait fait beaucoup de tort au prestige de l'École des beaux-arts. En effet, tous les prix obtenus dans les concours de l'État, à quelques exceptions près, l'ont été par des élèves de l'académie Julian. Julian a eu le mérite d'avoir choisi comme collaborateurs lors de la fondation de son académie ceux qui depuis sont devenus des célébrités mondiales, comme Bouguereau, Lefebvre pour se limiter ici aux deux les plus connus.

<sup>227</sup> Rodolphe Julian (1839-1907) a fondé son académie en 1866.

Julian est également peintre mais il a laissé tomber les beaux-arts pour se consacrer entièrement à l'accumulation d'argent que lui apporte son académie... Quelques-uns de ses détracteurs – il en a beaucoup – lui reprochent d'exercer une sorte de monopole artistique et l'ont surnommé le « *lutteur masqué* ». Ce sobriquet viendrait d'une rumeur plus ou moins déformée selon laquelle il serait monté masqué sur le ring avant 1870 pour participer à des compétitions de lutte. Sa carrure imposante ne rend pas la chose improbable...



**« Tous les peintres modernes de renom sont passés par son école »**  
Brochure avec programme des études publiée en 1890.

Tous les peintres modernes de renom sont passés par son école : Rochemousse, qui s'est révélé ici comme enfant prodige, Baschet, Doucet, dont il reste encore de magnifiques études accrochées au mur à titre d'exemples, Renouf, Tanzi, Tattegrain<sup>228</sup>, etc.

Même parmi les plus jeunes, on rencontre des talents bien affirmés. Le temps intégrera aussi leur nom dans l'histoire de l'art. Le caractère principal de cette académie, à l'inverse de ce qui se passe à l'École des beaux-arts, est la grande assiduité au travail, ce qui n'exclut pas, bien sûr, quelques mauvais coups. Ici aussi, l'exaltation des jeunes artistes peut conduire à des débordements, mais pas de manière continuelle. La préoccupation principale reste toujours le travail. Une des plaisanteries les plus drôles a été la nomination de Gaudibert, un Provençal, comme *massier général*, c'est-à-dire responsable de tous les ateliers<sup>229</sup>.

Comme il y a beaucoup d'étrangers à l'atelier, je pense avoir des timbres pour Charles, seulement il faudra d'abord les connaître. Aussi de ces Allemands qui viennent chez M<sup>me</sup> Maret, je pense en avoir parce que, là, plusieurs sont employés à la Bourse ou à des banques.

Hier, j'ai passé le dimanche avec Sengel : nous étions le matin voir Hoechstetter Jacques. Il s'y plaît beaucoup et moi, je pense qu'il ne retournera jamais. C'est vrai, il faut travailler dur qu'il a dit mais, quand on a travaillé une quinzaine d'années, alors on sait aussi pourquoi. Dans l'après-midi, nous avons regardé les manifestations sans le vouloir car, en voulant rentrer chez moi pour chercher le paquet pour les Goetz, il y avait justement la foule qui attendait et qui s'amusait à voir défiler tous les manifestants. On portait des grandes couronnes en immortelles

<sup>228</sup> Marcel André Baschet (1862-1941), portraitiste, prix de Rome 1883, membre de l'Institut en 1913 ; Emile Renouf (1845-1894) ; Léon Louis Antoine Tanzi (1846-1913), peintre de la Provence, symboliste ; Francis Tattegrain (1852-1915), peintre d'histoire et de marines.

<sup>229</sup> Voir *infra*, p 174.

ou en fleurs naturelles, la [le] défilée durait 3/4 heures. Les rues étaient remplies de curieux, on louait des échelles, des voitures et des petites voitures pour se mettre dessus pour pouvoir mieux voir. Derrière nous, il y avait aussi une charrette ou une dizaine de personnes étaient placées dessus lorsque tout à coup, elle balançait d'un côté comme le soutien était mauvais et tout le monde tombaient les uns sur les autres par terre. Ça n'a rien fait à personne, tu peux penser comme tout le monde se moquait d'eux. Je ne sais pas encore comment la manifestation s'est finie car je n'ai pas encore lu le journal depuis.

J'irai probablement dimanche soir chez les Heiser. Samedi dernier, j'étais chez les Stempfer, j'ai dîné avec eux. La nouvelle sur Georges<sup>230</sup> ne m'était pas si inattendue car je voyais bien qu'il ne se remettra plus si facilement et j'ai même dit ça quand j'étais chez Jacques Hoehstetter. Ce soir, j'irai chez les Gary. Je t'ajoute dans cette lettre le brouillon de la lettre pour M. Goetz pour que tu me la corriges. Tu peux aussi ajouter quelque chose s'il bon te semblera (mets-moi en même temps son adresse). Renvoie le brouillon dans ta prochaine lettre.

Je vous embrasse tous de bon cœur,  
votre Gustave.

Bien des compliments de ma part à ceux qui demandent après\* moi.

Mon adresse	G. Stosk. Chez M <sup>me</sup> Maret, 52, boulevard Magenta, Paris
----------------	--

Le voyage m'a coûté :

27,75 chemin de fer

10,95 malle

3,56 octroi

4,00

46,26

16,00 entrée d'atelier

62,26

200,00 atelier

30,00 etc.

292,26

400

292,26

reste = 107,74

Ce qui suffit pour ce mois.

Est-ce que tout va bien depuis à Brumath ?

<sup>230</sup> Georges Goetz, pas Georges Stempfer.

Brumath, le 8 xbre [décembre] 1888

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente de te savoir bien installé, je suis maintenant tout à fait tranquillisée sur ton compte car, d'après ce que Dorothée m'a écrit, tu dois être très bien chez M<sup>me</sup> Maret. Dis-moi donc dans ta prochaine lettre ce qu'ils sont : est-ce qu'ils ont un restaurant ou manges-tu ailleurs ? Je te recommande particulièrement de déjeuner le matin avant de partir car c'est très mauvais pour l'estomac si on reste trop longtemps sans manger. Je suis particulièrement contente que tu te plais dans ton nouvel atelier et que tu espères y pouvoir mieux travailler que dans l'autre. Je pense que tu profiteras bien de ces quelques mois que tu passeras de nouveau à Paris et que tu feras encore plus de progrès que l'année passée.

Chez nous, tout est calme et tranquille. Je crois que c'est déjà une éternité que tu es parti. Charles va gentiment\* en ce moment, il est de très bonne humeur, ce qui est toujours bon signe. Il se réjouit déjà à l'avance pour les timbres que tu pourras de nouveau lui envoyer. Jusqu'à présent, il en a reçus des Juifs d'Émile : un Équateur, un belge, un allemand, un Porto-Rigo [Porto-Rico] et un Naples et un Victoria et, parmi ses portugais, il a découvert un Açores.

Nous lisons toujours assidument le journal et j'étais un peu inquiète pour ce dimanche 2 décembre, mais il paraît que tout s'est très bien passé. Nous lisons en ce moment le *Reichstag*<sup>231</sup> : c'est curieux comme on a dit souvent les plus grandes grossièretés avec le plus grand calme, tandis qu'en France on se prend de suite par les cheveux.

La tante était chez nous hier soir. Elle a dit qu'elle avait de bonnes nouvelles de Georges, mais qu'elle le laissera maintenant à Stephansfeld jusqu'à ce que le directeur lui dise de le chercher. Peut-être qu'il se guérira pourtant.

Mardi dernier, j'ai passé la soirée chez M<sup>me</sup> Sengel et il y avait grande société de dames et, comme Charles est bien en ce moment, il a aimé que j'y aille. M. Sengel était enchanté que tu nous as donné de si bonnes nouvelles. Il m'a montré le Salon de cette année : il y a de très belles choses, j'ai vu le tableau de ton ancien professeur, M. Collin.

Avant-hier soir, j'étais un peu chez la mère Walter. Elle est très alerte et m'a dit qu'elle veut bien se soigner pour qu'elle ne soit pas malade cet hiver pour que Salomé ait aussi une fois du plaisir quand elle vient. Papa est en ce moment occupé à distiller de l'eau-de-vie. Nous avons un temps désagréable en ce moment, un temps brumeux, il fait nuit la moitié du temps. Toi aussi, tu ne pourras pas longtemps travailler par un temps pareil. Je suis seulement contente que tu n'as pas besoin de te mettre dans ta chambre froide en rentrant de l'atelier. J'espère que tu ne te refroidiras\* pas si vite que l'année dernière. Je suis bien curieuse ce que

---

<sup>231</sup> Comprendre : les débats aux *Reichstag* portant sur l'assurance vieillesse et invalidité, retranscrits intégralement sur trois colonnes par la *Strassburger Post*.

tu nous écriras des Heiser et donne-nous aussi plus de détails sur ton logement et ton atelier. En fait de nouvelles, je n'en sais aucune. Aussi, je termine en t'embrassant de cœur, ta mère Caroline.

Les bons baisers de Charles et de papa. Dis bien des choses de ma part à M<sup>me</sup> Maret, aux Stempfer et à toute la famille. J'écris encore aujourd'hui à Dorothée. J'ai appris par M<sup>me</sup> Sengel que les Munch vont bien : l'oncle est de nouveau au bureau.

---

Paris, lundi 10 décembre 1888

Chère maman,

Hier, j'étais chez les Durand où j'ai vu Christine ; ensuite, nous sommes allés chez les Gary. Comme il faisait très mauvais et que j'avais un peu mal à la tête, je ne suis pas allé chez les Heiser comme je te l'ai dit dans la dernière lettre. J'irai donc seulement dimanche ensuite parce que dimanche prochain les Silbereisen dîneront chez les Gary. Du reste, comme je ne suis pas annoncé chez les Heiser, ça n'a rien à dire\* quand j'y irai.

Tout va bien chez\* moi, le logement, l'atelier et tout me plaît. Je mange dans un restaurant tout près de l'école : on est très bien servi, le prix est le même\* comme là où je mangeais dans le temps, seulement les plats sont plus fins. Il y a encore un Brésilien de notre atelier qui mange avec moi, il m'a déjà donné quelques timbres. Si\* je connais une fois\* tous les élèves de l'atelier, j'en aurai beaucoup car il y a des élèves de tous les pays du monde. Seulement, comme il y a à peu près 200 élèves, ça va durer quelque temps. Cependant, j'ai déjà pu en avoir différents timbres qu'il n'a pas, entre autre un Cuba, un anglais non oblitéré et d'autres. Dans la prochaine lettre, je lui enverrai une carte postale russe.

Tu me demandes ce que les Maret sont. M. Maret est employé à la Bourse. Ils ne tiennent ni restaurant, ni garnis. Il n'y a que moi et un Autrichien qui demeurent chez eux. Moi, j'ai la chambre de leur fils qui est soldat. Nous avons en ce moment le même temps comme vous, il fait sombre et humide toute la journée, de sorte qu'on peut seulement travailler jusqu'à quatre heures. Pour cette semaine, nous avons comme esquisse, une scène de la Sainte Famille. Le professeur tient à ce qu'on fasse une scène intime de la famille, quelque chose que l'on n'a jamais fait. Je pense faire l'enfant Jésus en train de donner à manger à des oiseaux et sa mère et son père le contemplant [contemplant]. Il y a des types très forts à l'atelier de sorte que ça sera difficile d'être choisi au commencement. Je n'étais pas encore à la bibliothèque de l'école depuis que je suis ici, mais je tâcherai de commencer maintenant. J'ai aussi commencé à suivre les cours d'anatomie.

Samedi dernier, j'ai vu plusieurs de mes anciens amis d'atelier, ils sont fort peu nombreux dans leur atelier et on ne travaille pas l'après-midi de sorte que je suis très content de ne plus y être retourné. En fait d'autres nouvelles, je ne sais pas grand-chose, je ne lis plus le journal

depuis que je suis ici ; dans les restaurants, on ne lit pas et autrement, je n'ai pas le temps. Je n'ai pas encore écrit à mes amis, mais je tâche d'écrire un de ces jours. Je parle toujours l'anglais à l'atelier, de sorte que je ferai aussi des progrès dans cette langue.

Dimanche, je suis invité à déjeuner chez les Zimmer ainsi que Sengel. Je ne lui ai pas encore montré le portrait, mais alors je le lui montrerai. C'est étonnant comme ces établissements vont toujours bien<sup>232</sup> ! Sengel et moi, nous y étions samedi soir : après la sortie des cafés et les concerts, c'est tellement rempli qu'on ne peut plus trouver une place. Juste quand nous avons l'intention de partir, deux messieurs alsaciens se sont mis à notre table. On a commencé à causer et comme l'un de ces messieurs était dans le temps au Gymnase à Strasbourg, il nous a demandé des nouvelles d'anciens camarades, tels que Hofmann, mon cousin de Sarreguemines et d'autres et des professeurs. Sa [son] plaisir était si grande qu'il a régalé, tournée sur tournée, de sorte que nous sommes rentrés de bonne heure... Sengel m'a accompagné jusque chez moi.

Je vous embrasse tous,  
votre Gustave.

Bien des compliments à tout le monde qui demande après moi.

Je dois vous dire des compliments de la part des Durand, Maret, Gary et Stempfer.

Tu dois dire à la mère Walter qu'elle aura une lettre un de ces jours.

Envoie-moi, s'il te plaît, la photographie que Trautmann a faite de toi et Charles, si tu la trouves.

---

Brumath, le 16 xbre [décembre] 1888

Mon cher Gustave,

Je ne puis pas te dire le plaisir que nous avons quand nous recevons une lettre de toi. C'est la plus grande distraction que nous avons dans la vie monotone à laquelle, Charles et moi, nous sommes condamnés. Nous causons toute la journée de ce que tu ne nous écris pas... Car, quoique tu nous racontes beaucoup de choses, nous voudrions toujours savoir plus longuement et tu pourras toujours remplir les quatre pages, nous avons très bien le temps de les lire. Charles voudrait savoir dans quel étage tu loges, comment tu passes ton temps en sortant de l'école, si tu es quelquefois chez les Maret ou si tu te couches de nouveau sur ton lit, si tu demeures loin des Stempfer et ainsi de suite. Tu n'es pas chez ton ancien professeur qui ne voulait pas de détails. Nous, au contraire, nous aimons avoir beaucoup de détails.

Charles était enchanté de ton envoi de timbres : il y avait quatre qu'il n'avait pas, entre autres un brésilien violet différent de ceux qu'il a, probablement [probablement] une nouvelle

---

<sup>232</sup> Les frères Jean et Philippe Zimmer, originaires de Brumath, exploitent à cette époque quatre restaurants-brasseries à Paris.

édition. Charles Orth a envoyé un paquet de 500 à Émile, Charles a été obligé de les lui assortir et coller de sorte qu'il en a aussi trouvé quelques-uns pour lui ; un Juif lui en a aussi échangé quelques-uns, de sorte que sa collection s'est de nouveau agrandie de douze, et encore il a eu tous les doubles d'Émile. C'était de nouveau de l'occupation pour quelques jours. Il continue toujours à bien aller, seulement nous ne sortons plus pour qu'il ne se refroidisse\* pas. La semaine dernière nous avons ciré le plancher du salon et, pour amuser Charles, je l'ai un peu fait glisser mais cela ne lui a pas fait de bien : il a eu un peu la jambe enflée. Heureusement que c'était bientôt passé, mais on voit par cela que le repos est toujours nécessaire pour lui.



**Charles dans son fauteuil**

Dessin signé et daté 1888 dans la roue de droite.

Lundi, j'ai reçu une lettre de Strasbourg m'annonçant la mort de tante Émilie<sup>233</sup>. Cela m'a fait beaucoup de peine, c'était une si bonne personne. Je me rappelle toujours avec plaisir ces fêtes de Noël où elle venait toute heureuse apporter à chacun un cadeau. L'oncle n'a pas pu y aller, puisque sa jambe n'est pas encore tout à fait bien, mais je crois que, pendant cette

---

<sup>233</sup> Henriette Émilie Goetz, fille de Philippe Goetz, marchand d'huile, et de Julie Lindauer, meurt à l'âge de 65 ans à Strasbourg le 18 décembre 1888.

longue maladie, la tante ou Mathilde, qui n'est plus une enfant, auraient bien pu aller la voir une fois<sup>234</sup>.

J'irai peut-être en ville la semaine prochaine. Je ne sais pas encore ce que j'achèterai à Charles pour Noël. Il a envie d'un dictionnaire de conversation allemand mais c'est un ouvrage qui coûte 16 M. Ce matin, j'ai eu de tes nouvelles de Zumstein Gottfried : il aide à Jacques à distiller de l'eau-de-vie. Je pense que lui et Louis te mettront au courant des nouvelles de Brumath. Demain soir, il y a un concert au Lion. Je t'envoie la photographie : je trouve que Charles y est très bien, moi, j'ai l'air de dormir. Je suis curieuse de savoir comment tu as réussi avec ton esquisse. As-tu déjà envoyé une nature morte à Léonore ? Je pense que tu l'enverras encore avant le Nouvel An. Je trouve qu'on te gâte bien à Paris puisque tu es à chaque instant invité. Je crois que tu pourras aller chez les Heiser après les jours de fêtes. Je t'enverrai aussi l'adresse de M<sup>me</sup> Schall dans la prochaine lettre car je veux terminer celle-là pour quelle parte encore avant trois heures, sans cela, tu ne la recevras pas dimanche matin. Il paraît\* que tu mets toujours la tienne trop tard à la poste car la lettre que tu as écrite lundi ne nous est parvenue que mercredi dans la journée.

Les Walter vont bien. Salue bien toute la famille, les Stempfer et M<sup>me</sup> Maret de notre part. Reçois les bons baisers de Charles et de ta mère et de papa Gustave, Caroline.

Charles a en ce moment toute la ménagerie, les trois chats et Immo, qui n'a pas un grand plaisir à cette société.

---

Paris, le 17 décembre 1888

Chère maman,

Il fait aujourd'hui un temps dégoûtant à Paris, il fait très humide et on ne voit presque rien toute la journée. De sorte que j'ai fini à trois heures de travailler et j'ai immédiatement commencé ma lettre : ça fait que vous l'aurez demain. Car généralement, je commence seulement à l'écrire en rentrant à quatre heures et, quand je l'ai finie, c'est trop tard pour qu'elle peut encore partir. Cependant, comme la gare de l'Est est à deux minutes de chez moi, je porterai la prochaine fois la lettre là-bas.

Hier, j'ai passé une très agréable journée. Sengel et moi, nous étions invités à déjeuner chez les Zimmer et après, on nous a conduits en voiture. Il n'y avait que le vieux M. Zimmer<sup>235</sup>, qui est toujours content et bien portant, qui est allé avec nous. Tu peux penser que c'était chouette, comme dit le Parisien, de se balader comme ça en voiture de maître car c'est un très beau équipage que M. Zimmer a. Le cocher, qui est de Brumath, a un manteau en fourrure qui

---

<sup>234</sup> Ce reproche s'adresse à sa sœur, Catherine Munch, et à sa fille aînée.

<sup>235</sup> Jacques Zimmer (1810-1892) profite apparemment de la réussite de son fils Philippe, fondateur et gérant de brasseries à Paris.



pourrait bien servir pour faire le *Hanstrapp*\*. On nous a conduits à travers le bois de Boulogne et puis ensuite à l'exposition. C'est incroyable ce qu'on rencontre des voitures et du monde en traversant les Champs-Élysées et le Bois. On ne peut pas se faire une idée si on ne l'a pas vu. Au commencement, on a tout le temps peur que la voiture se lance sur une autre ou que l'on va renverser mais, peu à peu, on se rassure et on a le temps de contempler tous ces beaux équipages et tout ce monde qui se promène. Car il faut déjà qu'il fasse très froid ou mauvais pour que le Parisien ne sort pas. Aussi, il y avait foule.

Au bois de Boulogne, tout était gelé tandis qu'à Paris, où la température est moins froide, nous avons dégelé\*. Quant à l'exposition, il y a déjà beaucoup à voir. La tour Eiffel est déjà bien avancée. Quand ça sera fini, ça va être quelque chose de gigantesque. Il y a tout le temps une masse de monde qui se trouve là pour voir comment ça avance. Partout autour de la tour, sur tout le Champ-de-Mars, on a construit de grands bâtiments qui serviront à exposer les objets. En passant aux Invalides, on aperçoit les maisons destinées à l'exposition des objets et des produits venant des colonies françaises. Tous ces bâtiments sont faits dans le caractère du pays auquel ils doivent servir. Tu peux penser que c'est très intéressant à voir. Et dire qu'après l'exposition, tout ça va de nouveau être démoli, exceptée naturellement la tour Eiffel ! Le soir, j'étais chez les Gary qui avaient les Silbereisen en visite. Ils se portent tous bien.

Charles veut savoir dans quel étage je loge, c'est dans le quatrième. C'est tout naturel que je ne reste pas dans ma chambre quand il fait froid, du reste elle serait bien trop petite pour pouvoir y travailler dedans, ça fait que je suis toujours dans la chambre\* des Maret quand je rentre. Ils sont très gentils. Le soir, il y a souvent des Allemands qui viennent chez eux, parmi eux, un monsieur qui a une très haute place à une banque. Il m'a déjà donné deux fois des timbres pour Charles. Je lui en ai de nouveau mis quelques-uns dans la lettre ainsi qu'une carte postale russe. S'il veut, il peut m'envoyer des doubles, surtout de ces timbres qu'on avait après la guerre en Allemagne ou des autres qui sont vieux, peut-être aussi quelques timbres de cartes postales et enveloppes allemandes. Tu ne m'as pas mis la photographie dans la lettre, comme tu l'as dit, envoie-la la prochaine fois. Je n'ai pas encore envoyé une nature morte à Léonore, donne-moi son adresse.

Ça marche toujours à l'atelier, on travaille bien. Quant à l'esquisse, n'aie pas peur que je serai si vite choisi, car j'ai là à faire avec des types qui ont concouru pour le prix de Rome ou qui sont déjà mentionnés au Salon, ça viendra plus tard. Qu'est-ce que disent là-bas les journaux de l'affaire avec le Panama? Ça fait beaucoup de mauvais sang ici et ça ne fera sûrement pas marcher les affaires. Peut-être que tout n'est pas encore perdu<sup>236</sup>.

As-tu des nouvelles de Georges de Stephansfeld ? Et l'*Eisclub* [club de patinage] a-t-il déjà pu entrer en fonction ?

Je vous embrasse tous,

---

<sup>236</sup> Avant que l'affaire de Panama devienne en 1890 un scandale public, la compagnie de Panama connaît en 1888 de graves difficultés au point de suspendre ses travaux, ses paiements et d'être mise en liquidation.

votre Gustave.

Je dois vous dire des compliments de la part des Durand, Gary, Stempfer, Maret. Des compliments de ma part aux Brumathois qui demandent après moi.

---

L'adresse de Léonore  
1888

Brumath, le 23 xbre

M<sup>me</sup> Weick, rue St-Michel, 4.  
Épinal, Vosges

Mon cher Gustave,

Cette fois-ci, nous avons reçu ta lettre mardi matin mais, si tu ne rentres qu'à 4 heures et que tu as beaucoup à écrire, nous attendrons bien un jour plus longtemps. Je suis bien contente que tout marche bien chez toi, on te fait la vie très agréable à Paris et je pense que tu travailles toujours avec ardeur pour devenir un véritable artiste.

Chez nous, tout va bien. Charles continue à aller gentiment\*, il garnira un arbre dimanche avec Oltz Jacques. Moi, je ne lui rien acheté puisque je ne viens plus en ville avant Noël. Je suis un peu refroidie\* et j'ai un gros rhume de sorte que je ne veux pas sortir. Dimanche, j'étais un peu sortie, papa est resté avec Charles et le soir, nous étions au concert. Naturellement que nous sommes rentrés de suite quand c'était terminé. Je pense que Louis ou Gottfried t'en donneront des détails. J'ai trouvé que le concert n'était pas fameux : Émilie Hoehstetter a chanté deux fois et puis un M. Chandler a chanté quelques chansonnettes comiques mais si ordinaires que cela n'a pas plu. Au bal, il y avait beaucoup de demoiselles mais peu de cavaliers : Louis a pu faire le beau<sup>237</sup>.

Marie Thiébault était un peu chez nous aujourd'hui. Elle a dit qu'il y avait une vingtaine pour le *Eisclub*. Ils vont badiner [patiner] sur l'étang de Hagel-Lorentz, ils lui donnent 26 M de loyer. Les garçons vont badiner à Segelsee<sup>238</sup> ; c'est aussi toute une société. Quand donc Charles pourra-t-il aussi une fois\* s'amuser avec les autres garçons ? Cela m'étonne seulement qu'il soit presque toujours de bonne humeur. Hier, il avait de nouveau la visite d'un garçon juif avec lequel il a échangé six timbres. Parmi ceux que tu lui as envoyés, il y en avait un.

Aujourd'hui, Gottfried Zumstein était chez nous pour demander si nous n'avions pas de commission pour toi puisque sa sœur Émilie va à Paris ce soir, vendredi, avec M. Zimmer. Après, M. Zimmer est venu. Nous avons alors pensé t'envoyer l'argent si tu le reçois aussi quelques jours plus tôt. Tu reçois donc par lui 150 fr. 140 pour le mois et 10 fr pour tes étrennes. Je ne savais\* pas autre chose à t'envoyer. Je pense qu'avec cet argent, tu peux vivre

---

<sup>237</sup> Louis Hoehstetter (qui épousera en 1894 sa cousine Émilie).

<sup>238</sup> Hagel Lorentz, du nom du propriétaire, et Segelsee sont des étangs de Brumath.

convenablement à Paris. Tu pourras demander ce que cela coûte d'agio et tu pourras le lui payer ou bien nous le lui payerons quand ils reviendront, comme vous tombez d'accord.

Crois-tu que je devrais de nouveau envoyer un lièvre aux Durand ou trouves-tu que ce n'est pas nécessaire ? En fait de nouvelles, je te dirai que les fiançailles de Löwen Karl<sup>239</sup> sont rompues. Il paraît que ces paysans ont laissé faire la cour à leur jeune fille jusqu'à ce qu'elle ait pu trouver un autre. C'est toujours la même chose chez les paysans, mais je crois que cela doit bien l'ennuyer surtout puisqu'elle avait une si belle fortune tout de même. Je pense qu'il n'en a perdu pas la tête comme ce pauvre Georges. Pourtant la tante a de nouveau bon espoir, il va de nouveau beaucoup mieux, il commence de nouveau à s'intéresser à l'affaire quand elle vient le voir. Au commencement il ne parlait presque pas. En tous les cas, il a pour l'hiver à passer là-bas. Je t'envoie aujourd'hui la fameuse photographie : je l'avais préparée la dernière fois et, quand la lettre était partie, j'ai remarqué qu'elle était encore là.

L'affaire de Panama doit faire beaucoup de tort au commerce surtout, puisque c'est juste arrivé pour les jours de fêtes. En Alsace et Lorraine, il y en a beaucoup. Les Sengel en ont aussi deux et elle croit que M. Paira doit en avoir beaucoup. Elle espère que tout n'est pas perdu. Mais si on lit la *Post*, on croit que tout est perdu. Aujourd'hui, elle écrit qu'on croit que Strasbourg à elle seule perd dix millions. Elle dit entre autres<sup>240</sup> : « Si les autochtones supporteront naturellement la part du lion dans les pertes, nous savons aussi avec certitude que des vieux Allemands<sup>241</sup>, dans une proportion non négligeable, sont également concernés. L'auréole si prometteuse de „l'opulence française“ qui continue à nimber la tête d'une Troisième République endettée, la confiance dans les capacités et l'honorabilité du *grand Français*<sup>242</sup>, [...], la réclame tonitruante [...], sont à l'origine de la participation active des Alsaciens-Lorrains » etc. et puis, pour la fin : « Nous avons toujours déconseillé toute spéculation sur du papier étranger incertain ». Si tu veux, je t'enverrai de temps en temps un journal après les fêtes. En ce moment, il n'y a presque rien que des annonces.

Les bons baisers de Charles et de ta mère,  
Caroline.

Nos amitiés à toute la famille et connaissances.

---

Paris, le 24 déc. 1888

Chère maman,

J'étais hier chez les Zimmer, ils m'ont tonné [donné] l'argent que vous m'avez envoyé. Je vous remercie beaucoup. Sengel et moi, nous avons déjà été samedi chez Zimmer, mais aux

---

<sup>239</sup> *Alias* Charles Hoechstetter fils, patron du Lion d'or. Il épousera néanmoins la fille Lobstein en 1892.

<sup>240</sup> Traduction de quelques lignes, copiées partiellement par Caroline, d'un article paru dans la *Strassburger Post* du vendredi 21 décembre, édition de midi.

<sup>241</sup> Par opposition aux Alsaciens-Lorrains devenus allemands en 1871.

<sup>242</sup> Ferdinand de Lesseps.

grands boulevards. C'était pour avoir des nouvelles de Brumath. Je n'étais pas trop étonné d'entendre que les fiançailles de M. Hoehstetter étaient rompues, car déjà avant de partir, Louis m'avait une fois dit que ça ne marchait plus bien. Il n'a vraiment pas de chance. M. Zimmer est toujours très gentil : il nous a promis deux cartes pour aller demain à l'arbre de Noël de la Société d'Alsace-Lorraine de sorte que j'aurai quelque chose à vous raconter la prochaine fois. Hier, Sengel et moi, nous étions au concert Lamoureux. C'est l'un des meilleurs concerts qui existe. Seulement, il faisait terriblement chaud dans nos places qui étaient tout à fait en haut. Aussi, aurais-tu dû entendre le bruit qu'on a fait quand on a voulu fermer les volets qu'on ouvrait dans les entractes. « J'étouffe, de l'air, etc. » Là où l'Allemand, par exemple, irait chez le chef ou l'inspecteur se plaindre, le Français fait un potin infernal, d'un côté pour rigoler, de l'autre pour avoir ce qu'il leur manque. Le concert était magnifique, mais j'avais tellement mal à la tête que je ne voyais pas clair le soir. Quand j'étais rentré, M<sup>me</sup> Maret m'avait donné de l'eau sédatif [sédatif] de sorte que mon mal était bien vite fini.

Samedi dernier, j'ai montré mes peintures et dessins à mon professeur. Il s'en est beaucoup intéressé\* et a dit absolument la même chose que M. Schützenberger. Quand j'avais fini\* à les montrer, M. Julian, à celui qu'appartient l'atelier, était justement entré chez M. Lefebvre, puis celui-ci lui dit : « Voilà un jeune homme qui m'a montré des choses fort intéressantes, regardez une fois » et il lui montrait le portrait de Zimmer et Mehl Michel : « N'est-ce pas ? C'est tout à fait comme les vieux maîtres », sur quoi, celui-ci répliqua : « Oui, on dirait un Holbein. » Tu peux penser combien je suis content que tout le monde dit la même chose ! L'après-midi, j'étais chez M. Schützenberger : il était très content et, en sortant, il m'a accompagné jusqu'à la porte. N'oublie seulement pas de lui envoyer une carte de visite au Nouvel An.

Je m'étonne qu'on puisse patiner à Brumath et que la glace soit assez solide sur l'Hagel-Lorentz. Ici à Paris, il ne fait pas si froid que ça. Est-ce que les d'Oppenau savent maintenant où ils vivront ? J'ai de nouveau quelques timbres pour Charles, je m'en occupe toujours ; la prochaine fois, il aura une enveloppe russe, cette fois-ci une carte postale de la Serbie ; elle est d'un type qui va dans notre atelier. Il peut de nouveau m'envoyer des doubles qu'il ne peut pas échanger avec les garçons juifs. S'il a le timbre de 20 Alsace double, il doit me l'envoyer pour l'échanger contre un avec mailles montantes<sup>243</sup>.

Je voudrais bien être avec vous ce soir quand vous avez l'arbre de Noël allumé. Ici à Paris, tous les magasins sont en ce moment magnifiques à voir, on ne peut pas s'en faire une idée. J'envoierai un de ces jour l'un des tableaux à Léonore. Je ne pense pas que c'est nécessaire d'envoyer quelque chose aux Durand parce que tu leur as envoyé bien assez et, si tu voulais envoyer aux Durand, il faudrait aussi envoyer aux Gary. Enfin, fais comme tu veux.

Je vous embrasse tous,

---

<sup>243</sup> Les catalogues spécialisés parlent de « burelage » droit ou inversé à propos de ces timbres d'Alsace-Lorraine émis pendant la guerre de 1870.

votre Gustave.

Des compliments de ma part au voisinage, etc., etc.

---

Brumath, le 29 xbre 1888

Charles a dit : « Depuis que tu as écrit à Gustave que tu n'aimes pas voir de page vide, il écrit deux pages au lieu de trois. »

Mon cher Gustave,

Ta lettre m'a rendu bien heureuse pendant les fêtes de Noël. Tu sais que je suis souvent tourmentée au sujet de ton avenir et que je n'étais pas trop rassurée sur ce que disait M. Schützenberger mais, comme ton nouveau professeur dit aussi la même chose, tu seras peut-être tout de même un jour un second Holbein. C'est un grand encouragement pour toi et je suis sûre que tu travailleras avec une nouvelle ardeur. Je pense que ton professeur s'occupera aussi plus de toi puisqu'il te sait du talent. En attendant, tu as la vie facile à Paris, tu vis au milieu d'amis et connaissances et le principal, c'est que tu es si bien logé chez M<sup>me</sup> Maret. J'espère que tu ne te refroidiras\* pas comme l'année passée puisque tu peux te tenir dans une chambre chaude. Dis-lui que je lui suis bien reconnaissante pour toutes les bontés qu'elles a pour toi. Je crois que cette année, tu ne te serviras pas souvent de la machine pour faire le thé.

Comment as-tu passé les jours de fêtes ? Chez nous, elles se sont très bien passées. Charles avait de nouveau un très bel arbre. Oltz Jacques le lui a aidé à garnir et le soir, je l'avais invité ainsi que les petits Daniel et le petit Zimmer et la petite Salomé<sup>244</sup>. Ils ont pris le chocolat et un gâteau aux pommes et après, on a allumé l'arbre. Comme je ne suis pas venue en ville, je n'ai rien acheté à Charles qu'un porte-monnaie et papa lui a mis une pièce de 10 M. Il en est très content car je crois que c'est son premier porte-monnaie, il l'a toujours en poche car papa lui a promis toutes les grandes pièces de 20 pf. qui rendent [rentrent] pour les mottes\*, alors il est leste à les mettre dans son porte-monnaie.

Cette jeunesse s'est amusée jusqu'à dix heures. Charles était de très bonne humeur : il leur a montré le chemin de fer, les pompiers, la lanterne magique et, pour la fin, le *Kasperl* [guignol]. Mardi soir, Walter Caroline était chez nous avec M<sup>me</sup> Leuthner et la petite pour voir l'arbre et mercredi soir, il avait de nouveau tous ces garçons. Ils ont joué\* avec la roulette pour des boutons et puis encore le *Kasperl*. Charles s'y entend déjà bien. Tu vois que ces jours de fêtes se sont bien passés puisque Charles était bien disposé.

---

<sup>244</sup> Les enfants du tanneur Daniel Goetz ; Charles Zimmer, né en 1878, fils du tonnelier Jacques Zimmer ; Salomé, fille de feu Geoffroi Sonntag.

J'avais presque oublié de te dire que nous avons aussi un *Hanstrapp*\*, Georges Oltz, et un âne, le cordonnier<sup>245</sup>. Immo a fait\* comme un possédé mais tout à coup, il a flairé l'âne, alors il est devenu plus tranquille car il a sans doute reconnu *Schuster* [cordonnier]. J'aurais bien voulu te voir aussi au milieu de nous puisque nous étions si contents de voir Charles si alerte, mais je ne crois pas que tu passeras encore souvent ces fêtes de Noël et de Nouvel An près de nous. Je m'en console puisque je pense que ces quelques mois seront vite passés et que tu nous reviendras alors pour passer de nouveau quelques mois avec nous. Puisse le bon Dieu te protéger de nouveau cette année, qu'il te conserve la santé et qu'il te donne la force de toujours faire ton devoir pour que nous pouvons toujours nous réjouir\* à te voir revenir auprès de nous !

Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de Tante : elle me charge de t'envoyer 5 fr de sa part pour les étrennes. Je te les enverrai à l'occasion [occasion], tu pourras l'en remercier. Elle m'écrit que M. Greiner a la jouissance de toute la fortune de tante Émilie. Pas même la grand-maman reçoit quelque chose. Je n'en étais pas très étonnée puisqu'elle n'est allée chez elle que vers la fin et des Munch, personne n'a jamais pu se déranger pour aller la voir. Hirsch Muller a été enterré ces jours-ci<sup>246</sup>. Je ne pense pas que sa femme doive bien le pleurer puisqu'il l'a maltraitée comme la première.

Depuis quelques jours, nous avons dégel\* de sorte que le *Eisclub* ne peut plus batiner [patiner] : ce n'était pas sur le Hagel-Lorentz mais sur le Segelsee. On avait d'abord commencé sur le premier mais c'était trop profond puisque la glace n'est pas épaisse.

Hier, Charles et moi, nous étions chez les d'Oppenau pour admirer leur sapin. Aujourd'hui M. Unselt était chez Charles pour chercher des timbres. La tante te recommande d'envoyer des cartes à mesdames et M<sup>lle</sup> Paira, place au Sable, Strasbourg. Elle me dit que M<sup>me</sup> Paira s'intéresse toujours tant\* à toi. Je n'enverrai pas de lièvre puisque je n'ai plus la facilité d'en avoir depuis que M. Sengel ne va plus à la chasse. Georges va toujours bien à Stephansfeld, la tante a toujours bon courage\*.

Nos amitiés à toute la famille. Les bons baisers pour toi de papa, Charles et de ta mère, Caroline.

Hochstetter a demandé de tes nouvelles à papa : il lui alors dit ce que tu nous as écrit.

---

Paris, le dernier de l'année 1888

Chère maman,

---

<sup>245</sup> Le cordonnier, Charles Ritter (*alias Schuster*, c'est-à-dire cordonnier) et Georges Oltz, sont les voisins de la famille Stoskopf.

<sup>246</sup> Daniel Muller, rentier, décédé le 24 décembre à l'âge de 57 ans.

Je vous avais promis dans la dernière lettre la description de la fête de Noël des Alsaciens-Lorrains, qui se faisait à l'Hippodrome, le plus grand cirque de Paris<sup>247</sup>. Cette fête m'a fait beaucoup d'impression et je crois qu'il n'y a pas un Alsacien qui, en voyant ça, resterait indifférent. On voit beaucoup de monde verser des larmes au moment où la Garde nationale entonne la *Marseillaise* et les enfants d'origine alsacienne traversent la salle dans le costume de leur pays. À côté de chacune de ces petites filles, marchent des soldats français de toutes armes. Quand cette défilée [ce défilé] est finie, l'arrivée des enfants pauvres de parents alsaciens vient : on leur donne des habits, des jouets, des bonbons, etc. Enfin ces pauvres malheureux ont aussi un plaisir à Noël. La défilée dure plus de trois heures et plus de 6 000 reçoivent des effets par les mains des dames du comité. La salle est remplie de monde (on compte plus de 10 000), elle est bien décorée et, au milieu, on voit deux grands sapins qu'on envoie tous les ans de l'Alsace pour donner un charme tout à part\* à la fête. Plusieurs sociétés alsaciennes de Paris sont présentes et chantent bien fort de la musique. M. Auguez<sup>248</sup>, de l'Opéra, chante *Dis-moi, quel est ton pays, est-ce la France ou l'Allemagne ?*<sup>249</sup> et se fait applaudir de la salle entière à chaque couplet. C'est principalement la Société de gymnastique des Alsaciens-Lorrains qui ont le plus de succès avec leur exercice incomparable. À la fin de la fête, le *Hanstrapp*\* et le *Christkindl*\* ont traversé la salle, traînés par les membres de la société de gymnastique. La chute traditionnelle du *Hanstrapp* a beaucoup fait rire les enfants.

Sengel et moi, nous étions très bien placés. En face de nous, nous avons vu Ferry, Méline et d'autres célébrités. Nous avons quitté la salle enchantés de ce que nous venions de voir, car ça ne sont pas seulement les Alsaciens qui participent à la fête, mais tout aussi bien les Français, et tous les grands commerçants ont fait des dons pour cette fête.

À la fin de la fête, on voyait beaucoup de monde qui allaient chercher des branches des arbres de Noël pour avoir un souvenir du pays chéri dans lequel ils ne peuvent plus retourner. Si les Allemands croient qu'avec leur dureté et leur sévérité, ils peuvent effacer chez les Alsaciens le souvenir d'une nation qui les comble de bienfaits, ils doivent se tromper joliment car avec une goutte de miel, on attrape plus de mouches qu'avec un tonneau de vinaigre.

J'étais très content de voir par votre lettre que vous aussi, vous avez bien passé le Noël et que Charles s'est si bien amusé. J'aurais bien voulu être avec vous pour voir tout ça. Et le *Hanstrapp* et l'âne, est-ce qu'ils ont fait bien peur à « Baresmes Georges<sup>250</sup> » ?

J'étais vendredi soir chez les Stempfer : Georges m'a donné les cinq francs de la part de Charles, je lui remercie\* beaucoup car, ici à Paris, on n'a jamais de trop. Ce qu'on dépense seulement pour le jour de l'an, c'est insensé : au portier, il faut lui donner cinq francs, au domestique à l'atelier, un franc, au garçon au restaurant, aussi quelque chose, etc.

---

<sup>247</sup> Cette salle de spectacle, qui se trouvait à côté du pont de l'Alma, a été exploitée de 1877 à 1892.

<sup>248</sup> Numa Auguez (1847-1903), baryton, professeur au Conservatoire.

<sup>249</sup> Chanson d'Erckmann-Chatrian, mise en musique par Valentin-Adolphe Sellenick, créée en 1883.

<sup>250</sup> On ne sait pas à qui ou à quoi Gustave fait allusion.

Je cherche toujours à avoir des timbres pour Charles. Aujourd'hui, je lui en ajoute plusieurs qu'il pourra échanger et que j'ai reçus d'un monsieur qui est employé à une banque. S'il veut, je lui en envoie la prochaine fois la série de Samoa qui coûte dix sous et qu'il pourra sûrement très bien échanger s'il veut. Parmi ceux que je lui envoie aujourd'hui, il doit faire attention à un timbre d'Argentine qui est vert au lieu de bleu. Il peut toujours m'envoyer des timbres qu'il ne peut pas échanger là-bas. Il doit, s'il peut, m'envoyer des timbres de la poste privée de Strasbourg<sup>251</sup>.

J'ajoute dans la lettre mon passeport pour le faire prolonger. Papa ne doit seulement pas oublier de me faire remettre\* pour trois ans du service militaire. Il a le temps, du premier au quinze de ce mois (c'est rue Brûlée, n° 2, au fond de la cour à gauche, au 1<sup>er</sup>).

Ce soir, j'écrirai aussi à Strasbourg pour leur souhaiter la nouvelle année. Hier après-midi, Sengel et moi, nous avons été au cirque : ce qui était le plus drôle, c'était deux clowns qui jouaient\* au violon et se lançaient en même temps un grand ballon en caoutchouc [caoutchouc] avec leur nez.

Je finis ma lettre en vous embrassant et en vous souhaitant une bonne et heureuse nouvelle année, que vous restez toujours en bonne santé et que surtout Charles se porte de jour en jour mieux,

votre Gustave.

Les souhaits de ma part à toute la famille et au voisinage<sup>252</sup>.

J'envoie le passeport dans une lettre à part et seulement demain.

---

Brumath, le 5 janvier 89

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente que ces jours de fêtes soient enfin passés. Le jour de l'an s'est passé comme toujours, visites et contre-visites\*. Il n'y a que les Achener qui n'étaient pas là et pourtant, tu as encore couru pour leur dire adieu<sup>253</sup>. C'est bon pour une autre fois. Charles n'était pas très bien disposé le jour de l'an, de sorte que j'étais assez inquiète, mais le lendemain, quand il a reçu les timbres dans ta lettre, il était de nouveau plus alerte. En ce moment, il va de nouveau bien. Il a aussi reçu une lettre d'Émilie Bijon de la Russie avec des timbres. Il y avait à peu près sept qu'il n'avait pas. Elle l'a chargé de bien te saluer de sa part.

J'ai aussi reçu une lettre de Kreuznach avec des compliments pour toi ainsi que de la tante Julie d'Ingwiller : elle m'a demandé ce que M<sup>me</sup> Musculus pourrait d'[t']acheter pour te faire plaisir. Je lui ai dit que tu as été flatté de faire ce portrait et, si cela a fait plaisir à M<sup>me</sup> Musculus, c'est tout ce que tu demandes, que, si\* tu seras une fois maître en peinture, tu te

---

<sup>251</sup> Profitant des possibilités ouvertes par la législation allemande, une poste privée fonctionne à Strasbourg depuis 1886 et émet des timbres (qui ne peuvent être utilisés que pour la correspondance intra-urbaine).

<sup>252</sup> Le bas de la lettre est découpé ; la phrase suivante est écrite au verso en haut.

<sup>253</sup> Cousins de Caroline, Charles Achener ayant épousé une fille de Daniel Goetz.



feras déjà\* payer pour tes portraits. Je pense que tu commences maintenant à bien travailler puisque les journées deviennent plus longues et plus claires et j'espère que tu feras de nouveau beaucoup de progrès.

Nous avons un temps froid depuis quelques jours de sorte que le *Eisclub* peut faire ses ébats. Je t'envoie le programme de la fête du *Kriegerverein* ainsi que le souhait\* du *Zornthal* et le nouveau règlement par rapport aux passeports. J'ai été très émue quand j'ai lu la description de la fête de l'Hippodrome : c'est bien triste pour les Alsaciens qui n'ont plus la permission de rentrer dans leur patrie ! Les Diemer sont aussi désolés puisqu'on a aussi refusé le passeport à leur fils Charles qui avait l'intention de voir ses vieux parents<sup>254</sup>. Nous avons reçu ton passeport : papa soignera\* cela et puis nous te le renverrons.

La mère Walter était un peu chez nous cet après-midi : elle a dit qu'elle voudrait être aujourd'hui à Paris pour le jour\* de naissance de Georges<sup>255</sup>. C'est étonnant comme elle est alerte ! Le cousin Georges ne va pas trop bien : la tante était bien triste le jour de l'an. En fait de nouvelles, je n'en sais pas, aussi je termine en t'embrassant de cœur,  
ta mère, Caroline.

Les baisers de Charles. Nos amitiés à toute la famille et connaissances.

Parles-tu beaucoup l'allemand puisque tu fais de si grosses fautes en français ?

---

Paris, le 7 janvier 1889

Chère maman,

Je n'ai pas beaucoup de nouvelles à vous donner aujourd'hui. Hier, j'étais chez les Durand pour voir Christine<sup>256</sup>. Vers quatre heures, nous sommes allés chez les Gary avec lesquels je suis sorti le soir pour aller au concert. À la fin du concert, on a joué une revue qui n'était pas mal. Tu ne sais peut être pas ce que c'est ? Eh bien, c'est un résumé des choses les plus intéressantes ou les plus importantes qui se sont passées dans l'année, représentées sur la scène. On donne ça régulièrement tous les ans. Dans toutes les revues de cette année, le général Boulanger occupe une place principale. Dans celle dont je te parle, il apparaît comme un charlatan à la foire avec une grosse caisse faisant la réclame et du tapage. Dans une autre que j'ai vue, il venait en masque de fer, tout à fait mystérieux... Quand on ouvre son casque, on le voit là, sa barbe coupée à la Napoléon III. Tout ça, ce sont des allusions pour détourner les idées du peuple ou pour faire\* ridicule le « brav' général Boulang' ».

En attendant, il s'est présenté comme candidat [candidat] de la Seine et je crois qu'il a assez de chance pour réussir car l'opposition n'a pas encore trouvé un candidat. Je crois que la

---

<sup>254</sup> Charles Diemer, né en 1846, commerçant à Marseille, est le fils de Georges Diemer (1807-1893) et de Salomé, née Krebs (1807-1895).

<sup>255</sup> Georges Stempffer, son petit-fils.

<sup>256</sup> Christine Sonntag.

République court un danger sérieux car tout le monde en a assez du régime actuel. Pourquoi ? On ne le sait pas de trop, c'est une habitude, il faut du nouveau, du changement. Par cela on voit qu'on ne peut jamais contenter le peuple français et que, plus qu'il a de la liberté, plus qu'il en veut. Ici, on a toutes les libertés possibles et on n'est pas content tandis que chez nous, où la situation est vraiment une autre, on est plus calme et plus raisonnable. Enfin, c'est possible que ce Boulanger causera encore un désordre sérieux.

À m'entendre causer comme cela, tu dois croire que je m'occupe beaucoup de la politique. Ça n'est pas le cas : il se passe quelquefois une semaine jusqu'à\* ce que je lis un journal, je préfère lire autre chose que ces bêtises.

Je vois par ta lettre que Charles est toujours très content des timbres que je lui envoie. Aujourd'hui, je lui mets deux cartes-télégrammes fort intéressantes que j'ai reçues en échange des timbres qu'il m'a envoyés. Je ne sais pas si je lui ai dit dans la dernière lettre qu'il doit m'envoyer des timbres de la poste privée de Strasbourg s'il en a. Je ferai plaisir avec à ce monsieur qui m'en donne toujours.

Dimanche prochain, j'irai probablement chez les Heiser. Peut-être, j'irai aussi une fois chez Carrière<sup>257</sup>, duquel on parle beaucoup ; c'est toujours bon à connaître du grand monde. M. Lefebvre est toujours content de moi : il trouve que ça va bien et que je travaille beaucoup. Si j'étais seulement toute de suite venu dans cet atelier, je serais autrement avancé car j'aurais mieux compris ce qu'il fallait faire et ce qui est le vrai but de ce qu'on fait à l'académie.

Des [Tes] articles du *Zornthal-Bote* m'ont bien intéressé : c'est bien dégoûtant qu'on n'a pas encore fini avec ces mesures brutales ! On dirait qu'ils veulent absolument vexer les Français pour qu'ils déclarent la guerre. Souhaitons que cela n'arrivera pas.

Je finis en vous embrassant,  
votre Gustave.

Bien des compliments à toute la famille et des meilleurs vœux pour la nouvelle année.

C'est vrai je ne parle pas assez le français : chez les Maret, on cause beaucoup l'allemand et à l'atelier, je parle beaucoup l'anglais, mais je tâcherai d'en parler plus.

---

Brumath, le 13 janvier 1889

Mon cher Gustave,

Tu seras peut-être étonné de ne pas recevoir de lettre aujourd'hui. Papa était en ville hier pour soigner ton *Einjähriche* (volontariat d'un an)<sup>258</sup> : le bureau n'était pas comme tu l'avais

---

<sup>257</sup> Eugène Carrière (1849-1906), d'origine alsacienne par sa mère, a passé sa jeunesse à Strasbourg et travaillé chez Auguste Munch qui publie notamment en 1871 *Les Droits de l'homme*. Il n'est plus question de cette visite par la suite.

<sup>258</sup> Gustave Stoskopf est *Einjährig Freiwilliger*, c'est-à-dire volontaire pour un service d'un an (au lieu de trois), un régime réservé aux jeunes gens sortis de l'enseignement secondaire, qui leur donne le privilège de ne pas dormir à la caserne, mais qui les oblige à payer leur uniforme et à devenir officier de réserve.

écrit rue Brûlée, c'est le bureau pour la ville de Strasbourg. Il a été obligé d'aller à la *Kreisdirection* [sous-préfecture], il a été obligé de laisser ses papiers là-bas et quand ce sera terminé, on les lui enverra. Quant au passeport, il l'a de nouveau rapporté. On n'a pas besoin de le rallonger puisqu'avec celui-là tu pourras de nouveau rentrer et les papiers du *Einjährige* te serviront de passeport. Je te l'enverrai quand les papiers seront arrivés de Strasbourg. Je ne pense pas que tu en aies besoin plus tôt. Si tu le veux plus tôt, tu pourras me le dire dans ta prochaine lettre. Papa serait déjà allé plus tôt en ville mais il était très refroidi de sorte qu'il a gardé la chambre toute la semaine. Il s'est bien soigné de sorte que cela va de nouveau mieux. Charles a aussi le rhume du cerveau mais il ne tousse [tousse] pas. il l'a probablement [probablement] gagné\* de papa. À Strasbourg, tout le monde va bien. L'oncle était à Nancy, il est très bien tombé d'accord avec M. Greiner : il paraît qu'il était extrêmement gentil à son égard, il a même fait une rente à la grand-maman.

Je t'envoie le compte rendu du bal du *Kriegerverein* : tu verras comme c'était beau. Il paraît qu'il y avait une telle foule qu'on n'a pas pu se tourner. Notre Katel est restée jusqu'à six heures du matin, elle était enchantée<sup>259</sup>. Elle m'a raconté que Hoechstetter<sup>260</sup> a dansé avec les demoiselles Stark. Il y a même des personnes qui sont devenues *Krieger* [combattants] seulement pour pouvoir aller au concert et bal. De Stephansfeld on avait trimbalé le théâtre, les drapeaux et les décorations pour orner la salle. Hoechstetter était le meilleur *Krieger*.

Le *Eisclub* n'a pas beaucoup de chance : le Egelsee s'est desséché de sorte que la glace s'est enfoncée. Dimanche, ils ont maintenant batiné [patiné] sur le pré derrière les Hummel<sup>261</sup> au milieu d'une masse de garçons avec leurs *Eisbärchte* [brosses à glace] et une des institutrices, M<sup>elle</sup> Streh, est tombée si malheureusement qu'elle s'est tellement\* foulé le pied pour qu'elle soit obligée de garder le lit.

À Paris, il doit y avoir en ce moment beaucoup de mouvement à cause de l'élection de Boulanger<sup>262</sup>. Nous lisons toujours avec intérêt dans la *Post* les articles de la France, principalement puisque tu y es. Je suis bien contente que tu ne t'occupes pas de politique et que tu travailles toujours avec plaisir. Tu regrettes de n'être pas venu de suite dans cet atelier... Si on savait tout, on pourrait toujours épargner beaucoup d'argent et de temps mais je crois que le temps que tu as passé l'année dernière à Paris n'a pas non plus été perdu pour toi car tu as beaucoup vu et observé. Je te recommande de te donner beaucoup de peine pour avoir un bon français car si on veut aller chez des gens convenables, il faut aussi savoir bien parler. Je suis curieuse de savoir comme tu seras reçu chez les Heiser et de M. Carrière. Est-ce que tu vois aussi Pfrimmer ? Il paraît que Hornecker se donne beaucoup de peine pour se faire

---

<sup>259</sup> Katel, *alias* Catherine Zirnelt, est la bonne des Stoskopf.

<sup>260</sup> Sans doute Louis Hoechstetter, contemporain et ami de Gustave.

<sup>261</sup> La propriété de Jean-Georges Hummel, meunier, est contiguë à celle des Stoskopf, mais vers l'extérieur de la ville, du côté de la rivière Zorn et des prés.

<sup>262</sup> Boulanger est candidat à une élection partielle qui verra son triomphe le 27 janvier.

connaître : il a exposé ses ouvrages au *Kunstverein*<sup>263</sup> [Cercle artistique], entre autres deux tableaux qu'il a peints pour la salle de mariage de la mairie ; il a aussi donné un *Studienkopf* [étude de tête] à la loterie de Strasbourg. Ses portraits n'étaient pas trop loués<sup>264</sup>.

À Brumath, on commence en ce moment aussi à donner des lots pour la loterie. Je n'ai encore rien acheté. Je pensais venir à Strasbourg mais, comme nous sommes tous grippés, je n'aime pas sortir. As-tu envoyé une nature morte à Léonore ? Qu'as-tu fait des autres tableaux ?

Charles t'envoie quelques timbres. Parmi ton dernier envoi, il n'y avait rien de nouveau pour lui sauf [sauf] les cartes-télégrammes. Je termine, Katel attend pour emporter la lettre et le dimanche, elle n'aime pas perdre de temps.

Conduis-toi toujours bien, travaille bien et porte-toi bien. Les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,

C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille et connaissances. Nous avons reçu une carte de M. Schützenberger. Pourquoi as-tu envoyé tes cartes si tard ?

---

Paris, lundi [14 janvier 1889]

Chère mamaman<sup>265</sup>,

Je m'empresse de vous répondre pour que Charles reçoit plus tôt les timbres que je lui ai ajoutés dans la lettre. Je crois qu'il y en a à peu près dix qu'il n'a pas encore. Il doit seulement regarder s'il n'y a pas parmi les timbres que je lui ai envoyés dans la dernière lettre une carte postale de dix centimes qu'il n'a pas encore.

Hier soir, j'étais chez les Heiser. Seulement je ne les ai pas rencontrés car ils étaient dans une matinée du Théâtre français. J'ai laissé ma carte et j'ai dit que je viendrai dimanche prochain. Je crois que je veux m'acheter une paire de gants pour cette occasion car les vieux sont tout à fait déchirés. Je n'ai pas encore envoyé la nature morte à Léonore parce que je les ai encore à montrer de temps à autre. Ça ne presse pas tellement, l'essentiel, c'est qu'elle l'aura. Quant à mes cartes de visite, je les expédie le jour après le jour de l'an, seulement comme il y en a tant à Paris, on les laisse de côté jusqu'à ce que toutes les lettres soient parties.

L'histoire du *Kriegerverein* m'a bien amusé. C'est quand même drôle comme les Alsaciens dansent après\* la musique que les Allemands leur jouent. Je pense que Hoechstetter va encore me donner des détails sur cette fête car il ne m'a pas encore répondu à ma lettre.

---

<sup>263</sup> Fondé en 1883, le *Strassburger Kunstverein* cherche à promouvoir les artistes allemands par opposition à la Société des amis des arts qui défend l'art français.

<sup>264</sup> Léon Hornecker (1864-1924) commence alors sa carrière de peintre après sa formation à Munich. Il deviendra l'ami de Gustave Stoskopf.

<sup>265</sup> Mamaman désigne plutôt une grand-mère. S'agit-il d'un lapsus de Gustave ?

Gottfried Richert non plus<sup>266</sup>. Vous n'avez pas besoin de m'envoyer tout de suite le passeport ainsi que mes papiers, vous pouvez attendre une occasion pour cela, par exemple si\* Salomé Walter viendra.



### **Nature morte au lièvre**

Huile sur toile signée en bas à droite, datée 1888.

Tu me demandes si je vois Pfrimmer. C'est tout naturel parce qu'il travaille dans l'atelier qui est à côté du nôtre<sup>267</sup>. Il ne fait pas beaucoup de progrès, il n'a pas du tout de couleur et pas d'entrain ; il fait ça comme on raccommode des bas ou autre chose.

Samedi soir, j'ai passé chez les Zimmer qui m'ont dit que Marie Hoehstetter est aussi à Paris en ce moment et qu'elle était dimanche dernier avec son frère dans l'établissement sur les grands boulevards. Jacques, on le voit très rarement : il travaille du matin jusqu'au soir, il doit déjà être un parfait brasseur. Je pense qu'il sera l'associé de Heusch, ce qui est sûrement encore mieux que marchand de bois, car Heusch gagne un argent fou en faisant de la bonne et surtout de la mauvaise bière qui se vend très bon marché<sup>268</sup>.

Si Bismarck fait prochainement un discours (d'après ce que disent les journaux français) ou s'il y a autre choses d'intéressant, tu pourras m'envoyer la *Post*. À Paris, on fait en ce moment beaucoup de politique par rapport à l'élection de Boulanger. Dans notre atelier, on le blague beaucoup car la plupart des artistes ainsi que les étudiants sont contre lui. L'autre jour, il y avait un fou qui est venu dans notre atelier pour se présenter comme candidat anti-

---

<sup>266</sup> Geoffroy Richert, né à Brumath quelques jours avant Gustave, le 20 juin 1869, sera maire de la ville de 1922 à 1933.

<sup>267</sup> Émile Pfrimmer n'est pourtant pas enregistré dans la base de données des élèves de l'académie Julian. <https://sites.google.com/site/academiejulian/>

<sup>268</sup> Il exploite une brasserie 105, rue de Bagnolet.

boulangiste. On l'a fait monter sur la table du modèle, puis il a fait un discours qui fut applaudi de toute la salle. Il a dit entre autres qu'on devait le regarder comme une seconde Jeanne d'Arc, revue et augmentée !

À propos de ça, qu'est-ce que fait Georges ? Est-ce qu'il va toujours la même chose\* ? Et qu'en dit la tante ? Est-ce qu'elle va continuer la tannerie s'il ne se remet pas ? Je suis obligé de finir ma lettre car la petite fille Maret commence à prendre sa leçon de piano : ça fait un vacarme du diable et ces gammes vous prennent chaque fois en train d'écrire. La lettre finie, j'irai encore faire une visite aux Durand.

Je vous embrasse tous,  
votre Gustave.

Bien des compliments à tout le monde qui demande après moi.



**En attendant l'élève**

Croquis 7 x 6 cm.

---

Brumath, le 19 janvier 1889

Mon cher Gustave,

Charles était très content des timbres que tu lui as envoyés. Il y avait douze qu'il n'avait pas encore. Il en a aussi donné deux à M. Vosselmann et deux à M. Unselt. Je crois que ce dernier tient à un timbre tout autant que le diable à une âme ! Cela m'amuse à les voir discuter timbres ensemble.

Hier, papa était à la mairie pour chercher tes papiers. Tu es maintenant relégué\* du service militaire jusqu'à 92 mais, en cas de mobilisation, il faudrait de suite te faire inscrire. C'est écrit sur ton certificat mais, pour que l'on ne l'oublie pas, M. le maire, M. l'adjoint et même M. Hilbold le lui ont dit et il a été obligé de signer. C'est déjà fatal ce service militaire pendant la paix mais, pendant la guerre, ce serait terrible, toi qui as tant d'amis à Paris, si tu devais un jour être obligé de tirer sur eux ! Espérons que les deux nations seront assez sensées d'éviter une guerre si malheureuse. Je crois que les conscrits se réuniront bientôt et comme Brechenmacher est aussi de la classe, il a déjà prévenu papa qu'ils viendront aussi chez nous pour chercher de l'argent pour un drapeau<sup>269</sup>.

Je t'envoie le discours de M. Petri par rapport aux passeports. Je trouve qu'il a très bien parlé et qu'il se donne réellement de la peine pour les Alsaciens. Naturellement, après leur avoir dit tant de vérités, il leur a encore donné un petit morceau de sucre pour la bonne bouche<sup>270</sup>. L'abbé Guerber l'a bien secondé mais je crois que jusqu'à présent cela ne sert pas à grand-chose<sup>271</sup> : le mur chinois restera jusqu'à nouvel ordre entre la France et l'Alsace<sup>272</sup> ! Et pourtant, les Alsaciens sont bien dociles : pour la fête de l'empereur<sup>273</sup>, il y aura retraite aux flambeaux ; le maire, conseil municipal et les employés iront en cortège à l'église comme du temps de Napoléon ; l'après-midi, grand dîner au Lion, etc. Le même jour, il y aura sans doute beaucoup de mouvement à Paris pour les élections<sup>274</sup>. Sois seulement prudent car on ne sait jamais ce qui peut arriver un pareil jour.

Tu me demandes des nouvelles de Georges. La tante a toujours bon espoir : elle espère qu'il sera guéri jusqu'au printemps, elle continue jusqu'à présent avec la tannerie. D'autres disent qu'il ne va pas très bien, que la semaine dernière il était de nouveau furieux au point qu'on l'a mis en loge\* pendant deux jours. Pauvre garçon, car il a trop de raison pour ne pas se sentir très malheureux d'être à Stephansfeld. Aussi, il a pleuré quand Daniel<sup>275</sup> est allé le voir et il sent pourtant lui-même qu'il n'est pas assez bien pour rentrer. En fait d'autres nouvelles, je n'en sais pas. Tout est calme et tranquille à Brumath et puis je ne sors pas non plus pour pouvoir apprendre quelque chose qui puisse t'intéresser. Si tu vas chez les Heiser, arrange [arrange] toi seulement convenablement et achète-toi des gants si les tiens sont déchirés.

---

<sup>269</sup> Dès le début de l'année, les conscrits de la classe concernée élisent un comité et organisent des quêtes pour financer leur drapeau et leurs banquets.

<sup>270</sup> La veille, dans son intervention au *Reichstag*, Petri a dénoncé les préjudices économique et moral de la politique allemande concernant le passeport, tout en soulignant le caractère contre-productif de ces mesures qui éloignent les Alsaciens de l'Allemagne (*Strassburger Post et Le Temps*, 19 janvier 1889)

<sup>271</sup> Joseph Guerber (1824-1909), député protestataire de Guebwiller de 1874 à 1898, est intervenu dans le débat pour affirmer que même la Russie n'oserait pas imposer un régime aussi barbare.

<sup>272</sup> L'assimilation de la réglementation sur les passeports est couramment assimilée à une « muraille de Chine le long de la frontière des Vosges » (Cf. *Revue alsacienne*, n° 11, 1887-1888, p. 435).

<sup>273</sup> Ce sera la première, célébrée le 27 janvier, jour de l'anniversaire de Guillaume II.

<sup>274</sup> Un siège de député étant vacant à Paris, le général Boulanger se présente à l'élection. La campagne électorale déchaîne les passions.

<sup>275</sup> Daniel Goetz, son cousin germain.

Écris-nous une longue lettre : comment as-tu réussi avec ton esquisse<sup>276</sup> ? Et dis-moi aussi un peu comment les premiers ont traité le sujet. Tu sais que tout ce que tu nous écris nous intéresse.

Les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,  
C. Stoskopf.

---

Paris, le 21 janvier 1889

Chère maman,

Les journaux que tu m'as envoyés m'ont bien intéressé. J'avais déjà lu un résumé du discours de M. Petri dans *Le Temps*. Il a vraiment bien parlé, c'est un chef-d'œuvre et j'en suis persuadé que si nous étions restés français qu'il serait arrivé à une très haute place. Du reste, en se mettant carrément sur le côté des Allemands, il sera peut-être aussi un jour employé dans les services de l'État. Si ce discours ne changera rien à la situation actuelle, alors je crois qu'il y a autre chose là-dessous.

L'article sur Paris à propos des élections de Boulanger est aussi très réussi. C'est vraiment drôle à voir les afficheurs comme ils collent les affiches sur les affiches du candidat opposé ! Je crois que si Boulanger sort, qu'on verra encore des manifestations. Hier soir, en montant rue des Martyrs, j'en ai même déjà rencontré : c'était des étudiants anti-boulangistes.

Les Heiser n'étaient de nouveau pas à la maison. J'y retournerai donc encore une fois dimanche. Après, je suis allé chez les Gary, chez lesquels j'étais invité pour aller dans une soirée dansante où ils vont quelquefois le dimanche. Dans l'après-midi, Dorothée et Christine étaient chez moi pour voir comment j'étais installé et, en même temps, j'ai montré les études à Christine : elle a presque reconnu tout le monde.

Je travaille toujours avec plaisir et je pense que je ferai beaucoup de progrès. Jusqu'à présent, je n'ai pas encore fait une esquisse qui aurait été mieux que les autres, mais je crois que je les ferai bien quand j'aurai une fois plus l'habitude, car je ne les dessine pas comme l'année passée, je les fais tous [toutes] en peinture comme du reste tout le monde.

Il fait très vilain temps à Paris. Hier, il a plu et aujourd'hui il me semble que nous allons encore avoir de la neige. Cette fois-ci, je n'ai pas beaucoup de timbres pour Charles mais j'espère\* d'en avoir de nouveau des plus rares dans la prochaine lettre. On m'en a promis beaucoup de la Bulgarie. Il doit bientôt avoir 1 200 timbres. Est-ce que les garçons juifs viennent toujours chez lui pour échanger ? Il peut toujours m'envoyer des doubles qu'il ne peut pas échanger là-bas.

La prochaine fois, je vous écrirai seulement le mardi car, à cause de la leçon de piano que la petite prend, ça m'est presque impossible à écrire. Dès que les jours sont plus longs, je

---

<sup>276</sup> Allusion à une esquisse dont il n'est pas question dans les lettres conservées de Gustave. Sans doute en a-t-il parlé dans une lettre ou une carte perdue.



m'exercerai de temps à autre dans le violon : les Maret en ont deux. Je m'y plais toujours bien chez eux ; c'est vraiment autre chose que de demeurer dans un hôtel. Au moins si je ne veux pas sortir, je ne suis pas obligé de rester dans la chambre froide. Je mange presque tous les soirs chez eux, je paye alors la même chose qu'au restaurant, ça fait que je n'ai pas besoin de sortir exprès.

Est-ce que la mère Walter va bien ? Les Stempfer me demandent toujours quand je suis chez eux car ils ne croient pas toujours ce que Caroline leur écrit par ce rapport. Georges est toujours la même chose\*, il a toujours à faire avec son estomac. S'il était peut-être soldat pendant quelque temps, il serait moins délicat. Zimmer est là des soldats\*<sup>277</sup>. J'étais chez lui l'autre jour avec Sengel et nous avons bu quelques bons bocks. C'est à peu près tous [tout ce] que je t'ai à raconter.

Je vous embrasse tous,  
votre Gustave

---

Brumath, le 28-1-89<sup>278</sup>

J'avais pensé que tu enverrais une petite lettre pour son jour de fête puisqu'il a pensé à toi à Noël<sup>279</sup>. Papa lui a donné de l'argent et Caroline Walter lui a apporté de la tarte\* aux bisquits [biscuits].

Mon cher Gustave,

Tu reçois ci-joint un billet de 100 M. J'ai pensé que tu pourras le faire changer chez Zimmer. Nous n'avons pas pu avoir de l'argent français ici. Tu pourras nous dire ce que tu auras payé d'agio. 120 fr et les 20 fr que tu auras sans doute reçus de Christine et les autres 5 fr de la part de la tante, ensemble 145 fr, je pense que cet argent te suffit pour le mois.

La fête de l'empereur s'est passée d'une manière brillante d'après ce qu'on m'a raconté (moi je n'ai rien vu). Samedi matin, tous les enfants étaient réunis à la mairie pour prier, chanter et déclamer et après, on leur a distribué des *Kaiserwecken* [petits pains de l'empereur] à deux sous pièce. Charles s'est amusé à voir rentrer les enfants qui étaient tout radieux en mangeant leur *Wecken*, il s'est surtout amusé à regarder une poule qui courait dans la rue et qui ramassait les miettes que les enfants laissaient tomber. Lui aussi, il a eu son *Kaiserwecken*. M. Sengel, menuisier, lui en a apporté un. Cette charmante attention nous a fait bien plaisir. Le soir, il y avait grande retraite aux flambeaux : les employés et les aubergistes avaient illuminé leurs maisons et, à plusieurs maisons, on a fait des feux de Bengale. Le cortège a été ouvert par les gendarmes à cheval et le *Amtsrichter* [juge de paix], également à cheval, qui dirigeait tout, qui tenait des discours et qui faisait crier *hoch* [vivat] !

---

<sup>277</sup> Charles, né en 1868, fils de Jean, gendarme à cheval, et neveu de Philippe, fondateur des Brasseries Zimmer.

<sup>278</sup> Lettre datée par Charles qui écrit la première page en allemand. Sa mère prend la suite.

<sup>279</sup> En Allemagne, la saint Charles est fêtée le 28 janvier.

Charles aurait aussi bien aimé voir cela mais, comme il y a longtemps qu'il n'est plus sorti, alors je n'aurais pas voulu risquer de le refroidir\* pour voir quelques lampions. Il pourra voir cela encore souvent car je pense que cela se répétera tous les ans. La mère Walter aurait bien aussi aimé voir cela mais, comme il était un peu pluvieux\* samedi, Caroline n'a pas voulu la laisser partir car elle ne veut pas non plus qu'elle se refroidisse. C'est étonnant comme cette femme est alerte et bien portante cet hiver. Encore dernièrement, elle m'a dit qu'elle se sent si heureuse et si bien qu'elle a toujours peur que cela ne restera pas longtemps comme cela. Je lui ai dit qu'elle avait déjà eu assez de soucis pour qu'elle puisse aussi avoir une vieillesse heureuse. Dimanche, il y avait grande fête à l'église et l'après-midi banquet avec menu allemand, daube pour [en] sauce.

Et à Paris, quel mouvement il doit y avoir eu ! Quel contraste ! Dans un pays, on prie dans toutes les églises pour le bonheur de l'empereur, dans l'autre, on se bat pour qui aura le gouvernement. À l'instant, nous recevons la *Post*. C'est curieux ce que Boulanger a eu de voix ! Elle dit entre autres : « La République française ne s'écroulera pas encore dans les prochaines semaines parce que le *Circusgeneral* galope sur sa monture à la tête des Parisiens, mais il pourrait encore se produire des choses étranges comme conséquences<sup>280</sup>. » Pourvu que les Parisiens ont assez d'esprit pour le chasser avant qu'il nous apporte la guerre ! J'ai chaque fois un frisson quand je pense à ce terrible mot « guerre ». Les Français devraient aussi avoir un gouvernement qui les tienne ferme [fermement], ici tout marche comme sur des roulettes.

La semaine dernière, nous avons reçu des nouvelles d'Ingwiller : l'oncle Georges était très gravement malade mais, hier, nous avons de nouveau reçu une carte postale qu'il va beaucoup mieux. Georges va toujours la même chose\*<sup>281</sup>. La tante était chez nous hier, elle a toujours bon espoir, mais Wolfhügel était à Stephansfeld : on ne lui a pas permis de le voir puisqu'on a dit que les visites l'agitent chaque fois. Il paraît qu'il était de nouveau furieux après la visite de Daniel mais le médecin lui a dit que la maladie peut déjà dater d'une dizaine d'années et il craint bien que cela ne vienne du *Rückenmark* [moelle épinière] mais la tante ne sait pas cela.

Charles passe bien ses dimanches soirs. Les Daniel, Zimmer, Bostetter viennent passer la soirée avec lui et ils s'amuse chaque fois.

De Strasbourg, je n'ai aucune nouvelle pour le moment. Hoechstetter a demandé à papa pourquoi tu n'as pas encore envoyé de peinture à M<sup>me</sup> Stein. Zimmer a dit à papa que tu as quelquefois des maux de tête. Donne-toi seulement toujours du mouvement après le diner et fais attention que tu ne sois jamais constipé, car cela donne souvent des maux de tête.

Je t'embrasse,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 29 janvier 1889

---

<sup>280</sup> *Strassburger Post*, 28 janvier 1889.

<sup>281</sup> Ne pas confondre Georges Stoskopf, meunier à Ingwiller, et Georges Goetz, hospitalisé à Stephansfeld.

Chère maman,

Je viens de recevoir votre lettre avec l'argent, je vous en remercie. Je ferai échanger le billet par M. Maret qui est occupé\* dans une maison de change.

Par une lettre des Walter, tu dois savoir que j'ai passé la soirée où Georges a tiré au sort, avec les Stempf<sup>282</sup>. Il y avait encore le fils Zimmer qui était également conscrit et deux autres amis de Georges. On s'est très bien amusé : c'était Zimmer qui était le plus en train, c'est un vrai soldat et c'est dommage s'il ne reste pas dans l'armée. Comme il est déjà sergent-major, il a été beaucoup regardé avec curiosité car c'est rare qu'un conscrit soit aussi avancé que ça. La nuit était très avancée quand nous sommes rentrés.

À propos des élections du dimanche, les journaux allemands doivent faire grand cas et ils ont raison, car toute la république est en jeu et, si le gouvernement, le président et la Chambre n'agissent pas avec énergie, la fin de la république ne sera pas loin<sup>283</sup>. C'est insensé de voir arriver un peuple à un tel point d'être tout le temps mécontent et de vouloir tout le temps du changement ! De l'autre côté, la discorde des républicains est aussi beaucoup la cause que Boulanger soit arrivé à un tel point. Ça serait malheureux s'il arrivait complètement : ça sera la chute de la république, le gouvernement d'un ambitieux, qui a changé vingt fois d'opinion, prendra la place et on verrait dans Paris la révolution et la guerre avec l'étranger. Si tu veux, envoie-moi la prochaine fois l'article de la *Post* du correspondant de Paris sur le sujet de l'élection.

Le soir, quand le résultat s'est su, Sengel et moi, nous venions justement de la Comédie française. Nous avons vu *Andromaque* et *La leçon des maris*<sup>284</sup>. Nous avons des places d'un franc. Le jeu des acteurs était renversant et je regrette vraiment l'argent que j'ai quelquefois dépensé pour le café-concert au lieu d'aller dans un théâtre sérieux. Pour revenir aux élections, quand nous sommes revenus du théâtre, il y avait une foule immense de curieux devant les établissements où on publiait les résultats, chantant ou sifflant des chansons boulangistes, content d'avoir fait opposition au gouvernement et se disant « on rigole quand même à Paris ».

Ta description de la fête de l'empereur m'a bien amusé. J'aurais voulu voir tout ça. Les Alsaciens sont quand même des bons types, on peut faire avec eux ce qu'on veut.

J'enverrai vers la fin de la semaine une nature morte à Léonore ainsi qu'à M<sup>me</sup> Stein. Je veux finir ma lettre pour causer encore un petit peu à Charles : il doit être vraiment enchanté

---

<sup>282</sup> Avant la loi du 15 juillet 1889, s'applique le régime de la loi du 27 juillet 1872 qui maintient le tirage au sort, mais supprime les possibilités de remplacement : les mauvais numéros font cinq ans (en réalité quarante mois), les bons, un an, réduit à six mois en cas d'instruction militaire préalable. Si Gustave ne précise pas si Georges Stempf<sup>er</sup> a tiré un bon (élevé) ou un mauvais (petit) numéro, c'est qu'on ne le sait avec certitude que plusieurs mois plus tard, lorsque le contingent est fixé.

<sup>283</sup> L'élection de Boulanger, le 27 janvier, comme député de Paris est effectivement vécue comme une menace pour la république. Ses partisans le pressent de marcher sur l'Élysée, mais il espère pouvoir conquérir le pouvoir de façon légale. La révision de la loi électorale le 13 février, qui rétablit le scrutin d'arrondissement et interdit les candidatures multiples, l'en empêchera.

<sup>284</sup> Il s'agit plutôt de *L'École des maris*, de Molière.

de mon envoi d'aujourd'hui, il y a au moins vingt timbres qu'il n'a pas encore. Quant à la fête à Charles, je n'y ai pas songé. De toute ma vie, je n'ai fait attention aux jours de fête.

Je vous embrasse tous,  
votre Gustave.

Cher Charles, comme tu le vois je m'occupe beaucoup des timbres. Tous les timbres rares de la lettre d'aujourd'hui, je les ai eus d'un ami de l'atelier qui m'en a encore promis d'autres. J'ajoute aussi une carte-télégramme pour M. Unsel. Je tâcherai de te procurer les autres timbres dont tu me parles. Si tu veux, je peux t'envoyer dans la prochaine lettre toute la série de Samoa pour 40 centimes. Dis-moi ton avis là-dessus. Je crois que tu pourrais bien les changer contre des timbres rares avec des garçons juifs. Dis-moi dans la prochaine lettre combien de timbres oblitérés, combien de neufs et combien de cartes que tu as, je pense que tu as assez augmenté depuis. On m'en a promis beaucoup de la Roumanie et aussi d'autres. Je tâcherai aussi de voir une fois le Japonais que j'ai connu l'année passée pour qu'il m'en donne des timbres de là-bas.

Je t'embrasse,  
ton frère, Gustave.

---

Brumath, le 3-II-89<sup>285</sup>

Mon cher Gustave,

Je ne puis pas te dire le plaisir que Charles a chaque fois qu'il arrive une de tes lettres avec des timbres. Cela le rend chaque fois de bonne humeur et lui donne de l'occupation pour toute une journée. Rien n'est plus joli que de le voir marchander avec les garçons juifs car chacun veut faire le meilleur marché. Quant à moi, je ne sais pas si je me trompe mais je crois toujours que l'année passée, tu étais plus expansive [expansif] dans tes lettres, tu me parlais toujours de ce que tu travaillais et tu nous donnais sur tout plus de détails.

Hier, papa étant en ville et comme père d'un futur artiste, il est allé voir le *Kunstverein*. Il était pas trop enchanté des portraits de Lenbach<sup>286</sup>. C'est surtout les habits et les mains qui sont si mal faits, mais l'essentiel, c'est qu'il est célèbre et qu'il gagne beaucoup d'argent. L'oncle viendra sans doute nous voir dimanche. Le médecin Paul Meyer était très malade, il est en ce moment en Italie, les Paira<sup>287</sup> l'y ont accompagné.

Dimanche, on a tiré la loterie mais nous n'avons rien gagné. Caroline Escher pas non plus. Il y avait 265 lots et on a pris à peu près 4 500 billets de sorte que cela a pourtant\* rapporté une jolie somme pour le *Versorgungverein* [association de bienfaisance]. Mon lot a été gagné par M<sup>me</sup> Unsel. J'avais donné sept mètres de molleton de couleur. J'étais un peu chez la

---

<sup>285</sup> Lettre datée par Charles qui écrit la première page en allemand. Sa mère prend la suite.

<sup>286</sup> Franz von Lenbach (1836-1904), portraitiste de l'École de Munich.

<sup>287</sup> Caroline écrit cette fois Berrat, mais on peut supposer qu'elle parle des Paira...

tante : Georges va toujours à peu près la même chose\*, elle a toujours bon espoir. Georges Achener y est aussi venu, alors il m'a dit que Gottfried Zumstein était déjà parti pour les militaires\*, qu'il a été engagé pour la musique. Il m'a aussi dit que le commissaire n'était pas content de l'illumination, que c'était une *Lummelei* [impertinence] tandis que le *Amtsrichter* [juge de paix] en était content. Je suis curieux de voir si Georges passera avec dix semaines ou s'il sera obligé de partir pour trois ans. Je t'envoie deux *Post* avec les débats du *Landesausschuss* : je pense que cela t'intéressera aussi à lire<sup>288</sup>. Pourvu que cela serve aussi à quelque chose. Les Stempfer seraient sans doute bien contents si Georges pouvait aussi une fois de nouveau avoir la permission de venir. La mère Walter attend Salomé avec impatience, elle est toujours très alerte. Je n'ai aucune nouvelle à te raconter, aussi je termine en t'embrassant de cœur,  
ta mère, C Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille, les Stempfer, Maret.

---

Paris, le 6 février 1889

Chère maman,

Tu dis dans ta lettre que l'année passée, j'ai généralement écrit des plus grandes lettres que cette année. C'est tout naturel, j'avais alors à vous décrire toutes sortes de curiosités et choses inconnues pour vous mais, aujourd'hui, quand je me mets à écrire, ça me paraît plus difficile de vous écrire deux pages que l'an passé, quatre ou plus. D'abord, je sors très peu et dans la journée, je dessine tout le temps et toujours à peu près la même chose de sorte qu'il n'y a pas beaucoup d'intéressant à écrire. Quant à mon dessin, j'ai fait beaucoup de progrès et la semaine passée, le professeur à même choisi mon dessin pour le concours. Ce concours se fait toutes les fins du mois, il y a grand jugement de tous les dessins que le professeur a jugés bons pendant le mois et le meilleur reçoit le prix : il est de cent francs. En même temps que les dessins, on juge aussi les esquisses et les peintures. Le plus fort pour la peinture, c'est un Anglais nommé Jack, âgé de 25 à 30 ans environ, qui a déjà remporté plusieurs prix en Angleterre<sup>289</sup>.

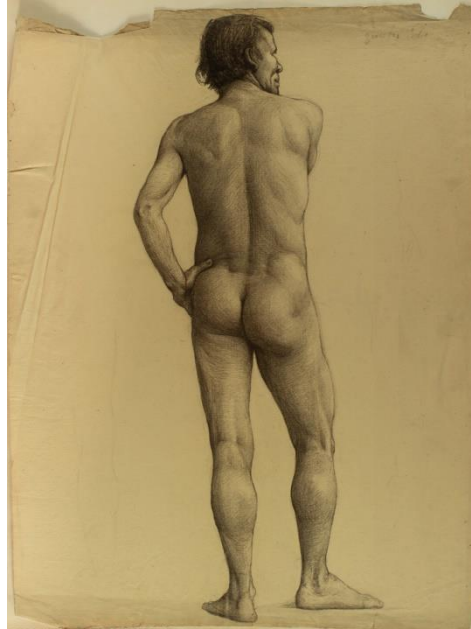
Je crois que je vous ai déjà dit que je ne mange plus dans le même restaurant qu'au commencement et qu'on s'amuse très bien là où je suis maintenant et où il y a beaucoup de types de l'atelier qui y viennent manger. Il y a surtout deux Français qui amusent tout le monde, seulement quelquefois ils vont un peu trop loin dans leurs bêtises ; alors le patron arrive pour leur faire des reproches mais, chaque fois, on se moque tellement de lui que tout le

---

<sup>288</sup> La question des passeports, qui préoccupe beaucoup les Alsaciens, est au programme des débats du *Landesausschuss*, la Délégation d'Alsace-Lorraine, dont la *Strassburger Post* se fait l'écho les 2 et 3 février.

<sup>289</sup> Richard Jack (1866-1952), portraitiste, s'est par la suite distingué par ses grandes compositions de batailles de la Grande Guerre.

monde se tord de rire et, ce qu'il y a de bon, lui, il ne s'en aperçoit pas. Heureusement que nous sommes à part, dans une salle où il y a très peu de monde qui ne sont pas des nôtres, car beaucoup de gens qui aiment manger tranquillement ne voudraient pas de ça.



**Étude de nu**  
« Zweites Jahr », 2<sup>e</sup> année.

Lundi, j'ai expédié les peintures à M<sup>me</sup> Stein et à Léonore. À la première, j'ai envoyé la nature morte avec les choux et les oignons, etc., à ma cousine, celle où il y a des fraises et la bouteille.

Dimanche, Sengel et moi, nous étions voir *L'Étudiant pauvre*, traduit de l'allemand. C'est une très bonne pièce et je crois qu'elle va avoir beaucoup de succès<sup>290</sup>. En ce moment, il y a aussi une petite exposition de peinture qui est ouverte. Les meilleures choses qui y sont, sont des tableaux de nos professeurs : un portrait de M. Lefebvre et un tableau de genre des plus curieux par M. Doucet<sup>291</sup>, dans le temps élève de M. Lefebvre et professeur à notre école. C'est un peintre d'un talent extraordinaire et d'un grand avenir. Le tableau qu'il a exposé représente une soirée d'été, on voit un magnifique salon éclairé par une lampe, les portes et fenêtres sont ouvertes, ce qui donne alors un jeu de couleurs extraordinaire, les personnes sont d'un dessin hors ligne. On remarque encore dans cette exposition un magnifique portrait de Carolus-Duran et quelques petits tableaux bien exécutés.

Me voilà de nouveau à bout de mes nouvelles,  
je vous embrasse tous,

---

<sup>290</sup> C'est en réalité un opéra-comique adapté à partir de l'œuvre musicale de l'Austro-Hongrois Karl Millöcker qui s'était lui-même inspiré d'une pièce de Scribe (*Le Figaro*, 19 janvier 1889).

<sup>291</sup> Henri-Lucien Doucet (1856-1895), prix de Rome 1880.

votre Gustave.

Cher Charles, je tâcherai de soigner ta commission. Seulement je crois que ça sera très difficile pour moi comme je ne connais personne avec qui je pourrai échanger, enfin je tâcherai de faire mon possible. Parmi les timbres d'aujourd'hui, il ne doit pas y avoir beaucoup que tu n'as pas, seulement je pense que tu pourras toujours facilement changer ceux du Mexique. Si tu as l'occasion, fais-toi venir des cousines de Strasbourg toute la collection des timbres de la poste de Strasbourg. Je connais par l'intermédiaire de Sengel un monsieur qui me les échangerait et qui m'en a déjà plusieurs fois échangé. Quant à M. Vosselmann, est-ce qu'il t'en a aussi déjà donné ? Et Émile Orth reçoit-il toujours des timbres de Monaco ? Si tu en as des doubles de ce pays envoie-moi quelques-uns.

Je t'embrasse, ton frère, Gustave.

---

Brumath, le 13 février 1889

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente que tu fasses tant de progrès pour le dessin, peut-être que tu auras aussi une fois le prix. Tu ne nous avais pas encore dit que tu avais changé de restaurant et pour quelle cause, manges-tu mieux là ou paies-tu moins cher. Tu ne nous dis jamais rien de ta santé : as-tu passé l'hiver sans tousser ? Tu peux être content que tu trouves une chambre chaude en rentrant de l'atelier car il doit également faire froid à Paris. Aujourd'hui, nous avons 10° [- 10°], c'est un temps pour les batineurs [patineurs] et eusses [euses].

Lundi, nous avons un peu la visite de M<sup>lle</sup> Paira et de M<sup>lle</sup> Hoechstetter. Elles m'ont chargé de te saluer, elles se réjouissent déjà pour cet été. Elles ont dit que Mathilde se lamente qu'on ne peut pas aller sur la glace. Au moins, elle peut maintenant s'en donner à cœur joie. Il paraît que ces demoiselles s'amuse beaucoup à Strasbourg, elles dansent deux, trois fois par semaine.

Dimanche, nous avons la visite de l'oncle de Strasbourg et de Philippe Sonntag. Papa les avait invités à manger un civet de lièvre avec nous. L'oncle a apporté à Charles deux lutteurs, c'est un jouet très drôle : ce sont deux hommes qui se tiennent par la main, il y a un long fil qui passe au milieu, on attache un bout et avec l'autre, on tire et on fait faire toutes les poses possibles à ces poupées. Charles lui a maintenant bien recommandé de lui soigner des timbres de la poste privée car ces demoiselles n'y pensent pourtant\* pas.

En ce moment, Charles est de nouveau très alerte. Il y avait dernièrement un moment où il n'allait pas très bien. Pour les timbres, il y avait cette semaine morte-saison, il n'a pas fait de marché cette semaine. Il n'a eu qu'un seul timbre d'Émile (le nouveau 9 anglais 1888). Parmi les tiens, il n'y avait 3-2 Égypte et un Canada. Il a d'abord voulu t'écrire mais il est juste en train de lire le journal.

En ce moment, on ne parle principalement que de la neige. Cette affaire de médecin Eudes a fait beaucoup de mauvais sang de part et autre<sup>292</sup>. Pourvu que tous ces coups d'épingles de part et autre ne finissent pas par une terrible guerre.

Aujourd'hui, j'ai appris par les Walter que Salomé viendra demain. Je pense qu'elle nous donnera alors de tes nouvelles. Elles ont été bien contentes qu'elle ne soit pas venue mardi comme elle l'avait d'abord annoncé, car elles avaient un enterrement hier. Lina Walter, la plus jeune des enfants de Charles, elle avait quinze ans, est morte à Strasbourg au diognat [diaconat\*]. Elle n'était malade que pendant quinze jours. La famille a voulu la faire enterrer à Brumath et ils ont trouvé que, comme la mère Walter était la grand-mère, c'était convenable de faire l'enterrement chez elle. J'ai trouvé qu'on aurait pu épargner ces émotions à cette vieille femme et j'avais vraiment peur pour elle, mais heureusement qu'elle a bien passé cette journée. Elle est vraiment très robuste pour son âge<sup>293</sup>. Pour Salomé, cela aurait été aussi ennuyeux de tomber au milieu d'un enterrement puisqu'on ne leur en avait rien écrit<sup>294</sup>. Après l'enterrement, j'étais chez M<sup>me</sup> Sengel à un *Kränzel* [réunion] de dames. Plusieurs m'ont demandé de tes nouvelles ainsi que M. Sengel qui s'intéresse toujours beaucoup à toi. M<sup>me</sup> Kleinmann m'a dit que dimanche, il y a réunion chez Louise ou chez Dorothee, elle ne savait plus chez qui, à propos d'un jour de fête. Je pense que tu en seras également, tu pourras saluer tout le monde de ma part.

En fait de nouvelles de Brumath, je n'en sais aucune, aussi je termine en t'embrassant de cœur,

ta mère, C. Stoskopf.

Les baisers de Charles et de papa. Nos amitiés à toute la famille, Stempfer et Maret.

Charles te recommande que, si tu écris une lettre, tu dois aussi répondre à ce qu'on te demande.

---

Paris, le 15 février 1889

Chère maman,

Ici à Paris, il ne fait pas si froid comme\* chez vous et, s'il y a de la neige, elle se fond tout de suite ; ça fait qu'il y a une boue insensée dans les rues et, avec un temps comme ça, on se refroidit plutôt que quand il fait réellement froid. Cependant, j'ai de la chance, je n'ai même pas encore attrapé un rhume. C'est quand même une bonne chose qu'une chambre bien chauffée quand on rentre chez soi. Je sors très rarement, tout au plus une ou deux fois par semaine.

---

<sup>292</sup> La mère de ce médecin-major de l'armée française est morte à Strasbourg le 6 février sans que son fils ait obtenu le visa pour se rendre à son chevet. Dans les jours qui suivent la *Post* conseille de passer par Bâle dans de telles circonstances (*Le Figaro*, 8 et 13 février 1889).

<sup>293</sup> Elle a 81 ans.

<sup>294</sup> Pourtant, Lina Walter était sa nièce.



Dimanche dernier, j'étais avec Sengel chez Hoechstetter qui m'avait invité par une carte-télégramme à venir déjeuner chez lui mais, comme j'ai eu la carte trop tard, je n'ai pu aller que dans l'après-midi et comme le patron de Hoechstetter est en ce moment en Alsace, Sengel et moi, nous sommes restés dîner chez lui. Jacques Hoechstetter s'est maintenant décidé à rester dans l'affaire et de s'associer avec M. Heusch. Il va aussi opter pour la France. Il nous a dit que cependant, quelquefois, quand il est seul, comme ça, il regrette d'avoir été obligé de quitter là-bas. Et il nous a dit combien ça lui a fait de la peine de voir « qu'un autre aura l'affaire dans laquelle il a travaillé dix ans sans avoir un remerciement<sup>295</sup> ». Peut-être que ça sera pour son bien car ils font des affaires brillantes dans cette maison où il est. C'est tout naturel que tu ne diras rien à personne de ce que je viens de te dire.

Salomé doit être arrivée à Brumath et vous avoir donné de mes nouvelles. Elle doit vous avoir dit que je suis toujours le même et que je ne suis pas plus maigre ni plus gros. Cependant, je mange très bien dans mon restaurant, je paye un peu moins cher et tout est très bien soigné. Mais la cause principale pourquoi je suis venu dans ce restaurant, c'est que j'entends au moins causer français là et j'ai aussi l'occasion de parler. Là où j'étais avant, je n'avais pour compagnon qu'un Brésilien qui sait à peine le français.

En fait de politique, encore un ministère fichu par terre<sup>296</sup> ! C'est vraiment triste que les républicains se disputent encore au moment où Boulanger triomphe, au lieu d'être fermes et de se soutenir mutuellement. Pour moi, Boulanger sera au pouvoir un an d'ici, nous aurons la guerre civile et la guerre avec l'étranger après. Si seulement je me trompe<sup>297</sup> ...

En ce moment, tout le monde est active [actif] pour l'exposition. La tour Eiffel approche vers la fin et sur le Champ-de-Mars et dans les environs, tous les bâtiments sont presque prêts à recevoir les produits de tous les pays, si seulement la politique ne la gêne pas, car tout le monde attend avec impatience cette exposition pour faire fortune ou au moins des bonnes affaires.

Je vous embrasse tous,  
votre Gustave.

Je ne sais pas de quelle question Charles parle, j'ai relu la lettre et je n'ai rien vu à quoi je n'aurais pas répondu. Il doit faire attention à ce timbre de Colombie jaune avec une carte dessus, il doit être rare et s'il l'a encore double, il doit me l'envoyer. Parmi les timbres d'aujourd'hui, il y en a un des Philippines.

---

Brumath, le 21 février 1889

---

<sup>295</sup> Il abandonne sa place, dans l'affaire de commerce de bois paternel à son demi-frère cadet, Louis.

<sup>296</sup> Le cabinet Floquet démissionne le 14 février à la suite de l'ajournement par la Chambre d'un projet de révision constitutionnelle (élection du Sénat au suffrage universel direct) censé gêner Boulanger.

<sup>297</sup> Il se trompe : le boulangisme est alors à son apogée et il va très vite décliner.

Mon cher Gustave,

Je n'ai pas à te raconter grand-chose aujourd'hui. Charles te donne tous les détails par rapport aux timbres<sup>298</sup> ; seulement il a oublié de te dire qu'Émilie Bijon l'a chargé dans sa lettre de te saluer de sa part. C'est bien gentil à elle de faire tant de plaisir à Charles car il était tout heureux en recevant cette lettre avec tous ces timbres rares.

Salomé Walter se plaît bien à la maison car elle ne sort pas du tout. Elle était une fois chez nous. J'avais envie de donner un *Kränzel* [réunion] de dames en son honneur, mais elle n'a pas voulu l'accepter, de sorte que je pense les inviter dimanche à dîner. Dis-moi dans ta prochaine lettre si elle doit t'apporter quelque chose de notre part. Je t'envverrai par elle l'argent du mois. Dis-moi si nous pouvons de nouveau t'envoyer de l'argent allemand et ce que tu as payé de change la dernière fois. Je pense aussi lui donner une bouteille de quetsche pour M. Stempfer. Papa en a distillé de l'excellent. Je ne sais pas si tu sais déjà que Hoechstetter était à Brumath la semaine dernière. Papa l'a vu au Lion dimanche après-midi. Il lui a dit que vous avez passé une bonne journée ensemble.

Lundi, j'étais en ville et là, j'ai appris que Marguerite a raconté que M. Heusch a fait cadeau à Jacques d'un billet aller et retour pour Brumath pour lui faire plaisir puisqu'il avait tout si bien soigné. Elle a aussi dit que Jacques a envie de s'associer à M. Heusch mais que papa<sup>299</sup> ne veut pas puisque leur affaire était assez conséquente pour deux. Mais on sait très bien à Brumath que Jacques a été obligé de céder la place à Louis.

La tante m'a dit qu'elle ne t'a pas encore répondu mais que Mathilde t'écrira un de ses jours une grande lettre. Naturellement, elles ne trouvent pas le temps d'écrire : ou bien elles sont occupées avec la toilette, ou elles sont à... ou ont des invitations... Il paraît qu'elles ne font que danser cet hiver. M<sup>lle</sup> Heiser leur a écrit qu'ils ont regretté d'avoir manqué ta visite mais que tu aurais dû mettre ton adresse sur ta carte, alors on t'aurait écrit. Dimanche, il y aura de nouveau concert et bal au Lion. La question dont Charles avait parlé était par rapport aux timbres de 3 c ou de 2 et 1/2 que tu dois toujours mettre sur les enveloppes. Tu pourrais bien aussi nous dire les sujets de composition que vous avez. L'année passée, tu nous l'as toujours écrit et tu sais bien que tout ce que tu fais nous intéresse.

Tous les jours quand le journal arrive nous regardons de suite l'article France et toujours pas de ministère<sup>300</sup> ! Pourquoi les Français ne peuvent-ils seulement pas s'entendre entre eux et pourquoi leur esprit de parti se met-il au-dessus du bonheur de la France ? Ce serait très fatal pour les commerçants de Paris si l'exposition devait rater à cause de la politique et si, à la fin du compte, tout cela finirait par une guerre qui serait fatale pour la France car, contre la force, il n'y a pas de résistance.

Salue bien de notre part toute la famille et connaissances et reçois les bons baisers de ta mère,

---

<sup>298</sup> Charles écrit sur le 4<sup>e</sup> feuillet de la lettre.

<sup>299</sup> Comprendre : le père de Jacques Hoechstetter.

<sup>300</sup> Le cabinet Tirard sera formé le lendemain, 22 février.

C. Stoskopf.

---

Paris, le 22 [février]

Chère maman,

Dimanche dernier, il y avait grande réunion chez les Durand, il y avait plein de monde, il n'y avait pas seulement toute la famille Gary, mais encore des membres de la famille Durand, de sorte que toute la chambre\* était remplie de monde. On s'est bien amusé. Les Gary et moi, nous sommes encore restés souper et le soir, nous sommes allés ensemble dans une petite réunion dansante dans laquelle les Gary vont quelquefois. Le président de cette petite société, c'est un Juif de Metz, du reste presque tous les membres de la société sont juifs.

Depuis dimanche, je ne suis plus sorti mais ce soir, j'irai probablement chez les Stempfer. D'après ce que Zimmer m'a dit, Georges va de nouveau entrer dans une place qui lui donnera de l'occupation et qui n'est pas raide\*.

Je ne sais pas précisément ce que Salomé pourrait m'apporter. Si tu trouves un petit plumier que j'ai apporté l'année passée et que j'ai oublié de rapporter à Paris, tu peux me l'envoyer (il est vert et d'une longueur d'un fusain). Quant à l'argent, j'ai payé 1,25 fr la dernière fois, je crois que vous l'avez meilleur marché chez vous, sinon, vous pouvez m'envoyer de l'argent allemand que je peux faire facilement échanger par M. Maret. Tu peux aussi m'envoyer les 10 M de Mehl Michel<sup>301</sup>. Tu fais bien de donner une bouteille de quetsche pour M. Stempfer car j'ai été déjà souvent invité chez eux.

Je crois que je t'ai déjà dit que M<sup>me</sup> Stein s'est remerciée\* pour la peinture que je lui ai envoyée, mais de Léonore, j'ai encore eu aucune réponse. Dans l'atelier, tout va son train, je travaille toujours bien et je fais aussi presque toutes les esquisses. Ainsi cette semaine, nous avons « Saint Étienne lapidé par les Juifs auxquels il a prêché avant ». Prochainement, je ferai probablement le portrait de Hilaire Sonntag duquel tu te souviens peut-être<sup>302</sup>. Il a une très bonne figure.

J'irai de nouveau une fois chez les Heiser, je mettrai alors mon adresse sur la carte. Nous avons eu très mauvais temps. Si vous avez le même temps chez vous, l'eau de nouveau montera dans le jardin. As-tu des nouvelles de Georges ? Salue bien la tante ainsi que les Walter et Salomé de ma part. Je vous embrasse,  
votre Gustave.

Cher Charles, je suis vraiment content que tes timbres augmentent tellement. Aujourd'hui, je n'ai pas beaucoup à t'envoyer mais je crois que prochainement, j'en aurai de nouveau d'autres. Si tu as des timbres assez rares que tu ne peux pas échanger là-bas, tu peux me les

---

<sup>301</sup> Résultant de la vente du portrait de Mehl Michel.

<sup>302</sup> Cousin germain des Sonntag, c'est le neveu de son homonyme, Hilaire Sonntag, et le fils aîné de Joseph Sonntag.

envoyer : je connais indirectement un grand collectionneur qui échange beaucoup. Est-ce que tu te portes toujours bien ? As-tu aussi toujours la société d'Immo et des chats ? Écris-moi seulement de temps à autre, ça me fait bien plaisir. Je t'embrasse,

Gustave.

Embrasse papa de ma part.

---

Paris, le 28 février 1889

Chère maman,

Je viens justement des Stempfer et comme c'est seulement 10 ½, je m'empresse à vous répondre pour que vous ayez la lettre de bonne heure<sup>303</sup>. Je vous remercie avant tout pour l'argent que vous m'avez envoyé. De la langue, je ne sais pas trop quoi en faire, enfin je verrai encore, peut-être je la donne à partager aux Durand et aux Gary. Quant aux Stempfer, ils me chargent de vous remercier pour la quetsche que tu leur a envoyée.

Mercredi dernier, nous avons eu la première correction de notre nouveau professeur, M. Benjamin-Constant<sup>304</sup>. Je trouve qu'il corrige mieux que M. Lefebvre. Il est surtout très sévère et presque tout le monde a été fortement critiqué. J'étais l'un des rares auquel il a fait des compliments. J'avais des fautes aussi, mais il a surtout trouvé bien l'esprit de mon dessin et le sentiment que je sais y mettre. Enfin, j'étais content de voir que j'étais vraiment dans le vrai avec mes idées. Samedi dernier, j'ai aussi été classé avec mon esquisse, je crois cinquième ou sixième, je ne peux pas le dire exactement parce que ça sera seulement affiché samedi. Le sujet pour samedi en huit, c'est « L'ange qui annonce aux bergers la naissance du Christ ». Comme tu te souviens, je l'ai déjà une fois faite l'année passée, seulement cette fois-ci, je l'ai faite tout à fait d'une autre manière<sup>305</sup>. Ce qui est embêtant, c'est qu'il y a un faux-jour dans la chambre où je travaille de sorte que je ne vois jamais très bien ce que je fais.

J'ai commencé hier le portrait de M. Hilaire Sonntag, je crois qu'il sera bien ressemblant. Après, je ferai celui de Durand. Tous les deux seront faits sur bois comme les portraits des vieux maîtres.

Comme tu l'as peut-être déjà lu dans la *Post*, les camelots ont recommencé à crier des nouvelles dans la rue parce que la Cour de cassation a acquitté des camelots qui avaient été punis à cause de ça<sup>306</sup>. Ainsi ce soir, on entend où on va et où on se tourne « demandez *La*

---

<sup>303</sup> Il ne répond pas à une lettre, mais à ce qui lui a été apporté par Salomé Walter, de retour à Paris.

<sup>304</sup> Jean Benjamin-Constant (1845-1902) a succédé à Gustave Boulanger comme professeur à l'académie Julian. Il sera membre de l'Académie des beaux-arts en 1893.

<sup>305</sup> Il est impossible de savoir laquelle des deux versions a été conservée par Gustave (voir *supra* p. 60).

<sup>306</sup> Par un arrêt du 26 février, la Cour de cassation invalide les arrêts d'interdiction pris par les maires ou les préfets au nom de la loi de 1881 contre les « aboyeurs de journaux ». Le gouvernement prend alors la décision de déposer un projet de loi interdisant d'annoncer les journaux autrement que par leur titre et leur prix (*Le Figaro*, 27 février 1889).

*France*, deuxième édition, l'arrestation de Paul Deroulède ». Enfin, je ne sais pas ce qui a de vrai à ça, du reste vous saurez ça demain tout aussi bien que moi.

Comme Salomé me l'a dit, vous avez beaucoup de neige chez vous. Ici à Paris, il n'y en a pas ou au moins si elle tombe, elle se fond tout de suite. Ainsi ce matin, quand je me suis réveillé, toutes les maisons étaient remplies de neige ainsi que la rue, ce soir on ne voit plus rien du tout. Tu penses que ce temps humide est un temps à attraper des rhumes. Heureusement jusqu'à présent, je n'étais jamais refroidi.

Je serai peut-être bien obligé de m'acheter des bottines car mes chaussures de dimanche sont déchirées d'un côté, de sorte qu'il faut mettre un petit *Reschter*<sup>307</sup>. Seulement si je m'en achète, je ne dépenserai plus autant que la dernière fois. Au moins, si elles ne durent pas plus longtemps que celles-là<sup>308</sup>, je ne serai pas volé. Ou penses-tu peut-être que Schwing<sup>309</sup> doit m'en faire sur la mesure qu'il a encore de moi ? Au moins alors, je serai sûr que j'ai quelque chose de solide. Écris-moi un mot là-dessus. Je t'embrasse,

ton Gustave.

Embrasse papa et Charles de ma part.

Cher Charles, j'ai appris avec plaisir par Salomé que tu as bonne mine et que tu vas bien. Elle m'a aussi fait ta commission : t'écrire tout de suite pour que tu aies les timbres avant samedi. Je ne sais pas justement s'il y en a beaucoup pour échanger, en tous les cas il y en a cinq ou six que tu n'as pas encore. Dimanche dernier, j'ai vu Gabriel Bloch qui est dans une maison de commission qui fait des affaires avec tout l'univers. C'est vrai, le caissier prend tous les timbres qui viennent pour lui mais comme il est bien avec lui, il pense en avoir aussi quelques-uns de temps en temps.

Je t'embrasse,  
ton frère, Gustave.

---

Brumath, le 3 mars 1888 [1889]

Mon cher Gustave

J'ai vu avec plaisir par ta lettre que ton nouveau professeur est également content de tes dessins. Papa en avait surtout beaucoup de plaisir. Il a dit qu'il voit que l'argent qu'il dépense pour toi n'est pas jeté et il espère que tu seras un jour un véritable artiste. Il est tout fier de ce que tu as déjà été classé pour les esquisses. Il est en ville aujourd'hui, il ira aussi chez les Munch ou il sera content de pouvoir leur donner de tes bonnes nouvelles.

---

<sup>307</sup> Si on comprend ce que cela veut dire, le mot ne figure pas dans les dictionnaires.

<sup>308</sup> Gustave écrit : « s'il ne dure pas plus longtemps que ceux-là ».

<sup>309</sup> Georges Schwing, cordonnier à Brumath.

Tu ne nous avais pas encore dit que tu avais changé de professeur : est-ce que M. Lefebvre ne vient plus dans votre atelier ou avez-vous maintenant deux professeurs ? Vas-tu encore de temps en temps chez M. Schützenberger ? Je suis curieuse d'apprendre comment tu réussis avec le portrait de M. Hilaire. Qu'as-tu fait de la paysanne ? L'as-tu encore ou l'as-tu donnée à quelqu'un ? Quant à la langue que je t'ai envoyée par Salomé, j'ai pensé que tu pourras en faire cadeau à qui tu voudras, tu feras toujours plaisir car c'est quelque chose de fin. Tu me dis que tes bottines sont déchirées. Je n'y trouve rien d'étonnant : d'abord, tu les portes déjà assez longtemps et avec ce temps humide, la chaussure s'abîme plus vite, surtout à Paris où on enlève la neige en jetant du sel sur les trottoirs. On fait la même chose à Berlin, mais seulement là où passent les dames sur les trottoirs, c'est défendu, puisque cela abîme les chaussures, mais à Paris on n'est pas si regardant, cela fait marcher le commerce. Tu pourras donc t'acheter des bottines de dimanche un peu meilleur marché que celles que tu as. Elles dureront peut-être tout aussi longtemps. Je t'enverrai dans la prochaine lettre un billet de 20 M.

Charles continue à bien aller quoique ses plaies coulent toujours. Tu vois par sa lettre que les timbres sont sa plus grande occupation. C'est une véritable bourse de timbres le samedi où il arrive quelquefois 24 Juifs de suite ! S'il continue comme cela, ce sera un véritable commerçant, il ne se laissera pas entortiller par les Juifs, il fait maintenant son apprentissage. Le dimanche soir, il s'amuse aussi toujours bien avec ses petits amis. Hier soir, ils sont arrivés avec des barbes et des moustaches et lui, il a pu les recevoir dignement car il avait mis ce nez que tu as rapporté de Paris et que j'ai juste trouvé par hasard [hasard] hier. Il leur a aussi offert un verre de liqueur dans ce petit verre à double fond que Mathilde lui a une fois apporté. Cela l'a beaucoup amusé car ces garçons n'ont pas pu se rendre [rendre] compte comment cela se faisait qu'ils ne pouvaient vider le verre. Le petit Zimmer croyait que c'était gelé.

En ce moment, tout le monde court du côté de Stephansfeld<sup>310</sup>. Charles ne peut pas aller voir cela car il fait toujours froid et il y a encore beaucoup de neige et comme il n'est pas sorti de tout l'hiver, je ne voudrais pas risquer de le refroidir.

Je suis bien contente que tu continues toujours à bien aller. Georges est toujours à Stephansfeld. La tante espère qu'il sera bientôt guéri puisqu'il se sent si triste et si malheureux mais d'autres disent que c'est de la mélancolie qui guérit plus difficilement que la folie furieuse. Weinberger n'est de nouveau pas bien du tout mais on le garde à la maison aussi longtemps que possible. Vendredi dernier, il y avait l'enterrement de Georges Jung, coiffeur. Il a ton âge, il est mort phthisique comme son père. Les conscrits ont accompagné le cercueil. Dernièrement, ils ont cherché l'argent pour la musique et papa leur a donné 5 fr.

En fait de nouvelles, il y a les fiançailles de Marie Hoehstetter avec M. Baumann, architecte à Strasbourg, âgé de quarante-deux ans, un richard à ce qu'on dit mais pour le reste,

---

<sup>310</sup> Sans doute pour patiner sur des bras d'eau gelés.

une belle-mère avare et méchante à ce qu'on dit<sup>311</sup>. Louise Braun faubourg<sup>312</sup> est également fiancée avec un homme de quarante ans de Sarre-Union, aubergiste, boulanger, marchand de houille et cultivateur mais riche de 80 000 fr. Qu'en dira Gottfried Zumstein qui lui faisait la cour ? Dimanche dernier, il y avait concert et bal. Tu as peut-être lu le programme que j'avais mis autour de ton passeport. Ernst Auguste s'est produit pour la première fois et a eu beaucoup de succès, Émilie Hoechstetter a joliment chanté dans *Les Dragons de Villars*<sup>313</sup>, mais Charles était enrôlé. Louis Hoechstetter m'a demandé pourquoi tu ne lui écrivais plus.

Je t'embrasse de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 6 mars 1889

Chère maman,

Hier soir, à l'occasion du mardi gras, j'étais avec les Gary dans une soirée dansante, seulement je n'ai pas dansé beaucoup, comme du reste d'habitude. En fait de masques, il n'y en avait pas beaucoup, même dans la rue, on en voyait guère et je crois que peu à peu cet usage se perdra tout à fait. Notre atelier a fait une petite cavalcade hier matin : on est allé à l'Opéra faire une démonstration devant une statue du sculpteur Carpeaux. Je ne peux pas te donner d'autres détails parce que je n'étais pas de la partie : j'ai travaillé pendant ce temps au portrait du cousin Hilaire qui est déjà très ressemblant. Aussi sa femme est enchantée, ainsi que Durand et Dorothee qui l'ont vu. Je pense que j'ai encore besoin de deux ou trois séances pour le finir de sorte que je pourrai le montrer samedi à M. Schützenberger car je ne l'ai plus vu depuis longtemps, au moins quatre semaines, parce qu'il demeure si loin de chez moi. Je n'ai pas changé de professeur comme tu le supposes. C'est le professeur qui remplace feu M. Boulanger, car dans tous les ateliers de notre école, il y a deux professeurs qui viennent corriger, chacun un mois.

J'ai reçu un de ces jours une lettre de Léonore dans laquelle elle se remercie pour la peinture que je lui ai envoyée. Elle dit que tout le monde la trouve bien. Elle me dit aussi qu'elle va t'écrire un de ces jours. Sa petite va bien<sup>314</sup>. Il y a en ce moment la cousine Julie qui est chez elle. Quant à la paysanne, je l'ai encore, je n'ai pas l'intention de la donner à quelqu'un parce qu'elle n'est pas très bien peinte.

Hier, M<sup>me</sup> Gary m'a remis de la part de Christine 7,50 fr que tu dois remettre, je crois, à M<sup>me</sup> Becker. Tu n'as donc pas besoin de m'envoyer de l'argent dans la prochaine lettre, car je

---

<sup>311</sup> Il s'agit en réalité de Jean-Frédéric Haussmann, âgé de 48 ans, fils d'un boucher décédé et de Barbara, née Meyer, rentière.

<sup>312</sup> Comprendre : Louise Braun, du faubourg.

<sup>313</sup> Opéra-comique d'Aimé Maillart.

<sup>314</sup> Suzanne, fille aînée d'Adolphe et Léonore Weick, épousera le capitaine Georges Jeanperrin (1883-1915), tué à l'ennemi sur le Hartmannswillerkopf. Leur fille Christiane épousera Robert Judet (1909-1980), grand spécialiste de chirurgie orthopédique.

crois avoir eu suffisamment pour m'acheter des chaussures. Tu pourras m'achouter [ajouter] alors à la fin du mois ce qui me revient encore. Si Charles veut m'envoyer 5 fr, ils seront toujours accueillis avec plaisir.

Cette semaine, nous avons comme sujet d'esquisse « Ruth et Booz », seulement je ne crois pas que j'aurai le temps de la faire. Nous étions à peu près cinquante la dernière fois quand j'étais sixième.

Je n'ai pas encore reçu la lettre de Mathilde. Je n'irai pas avant chez les Heiser, je veux voir ce qu'elle me dit de faire. Si tu as l'occasion de voir M<sup>lle</sup> Marie Hoechstetter, tu auras la bonté de la féliciter de ma part. Quand à Louis, je lui écrirai un de ces jours. Avant-hier, j'ai écrit à Schneider, je lui devais une réponse depuis le 5 janvier. Je ne leur ai pas écrit avant parce que comme je ne sors pas beaucoup, je n'ai pas beaucoup d'intéressant à leur dire.

Je t'embrasse de cœur,  
ton Gustave.

Cher Charles, aujourd'hui, je n'ai rien de rare à t'envoyer. Je n'ai pas encore pu acheter les Samoa parce qu'ils n'y sont plus là où je les avais vus. Le timbre que tu m'as envoyé et que tu ne connais pas, c'est un timbre de la Tunisie, qui existe seulement depuis deux ou trois mois. Les autres que tu m'as envoyés ne valent rien pour échanger. Parmi ceux d'aujourd'hui, il y en a plusieurs de la poste privée de Berlin, un timbre neuf d'un centime et un de deux, ainsi qu'un anglais non oblitéré.

Je t'embrasse, Gustave. Embrasse papa de ma part.

---

Brumath, le 13 mars 1889

Mon cher Gustave,

À présent, nous avons le beau temps, j'en suis bien aise surtout pour Charles, car il est temps qu'il puisse de nouveau aller à l'air. Cela lui fera sans doute de nouveau beaucoup de bien et c'est aussi plus amusant pour lui que d'être toujours obligé de garder la chambre. À toi aussi, je recommande de profiter du beau temps et d'aller souvent à l'air. Je suis bien aise si\* je vois par tes lettres que tu travailles beaucoup mais avec cela, il ne faut pas négliger la santé : donne-toi seulement autant de mouvement que possible et ne sors surtout jamais le matin sans déjeuner car, quand on est jeune, on ne doit jamais attendre trop longtemps sans manger.

Je pense que tu as fini avec le portrait : as-tu bien réussi ? Je suis contente si cela fait plaisir aux Hilaire puisqu'ils sont si gentils à ton égard. J'ai vu avec plaisir que tu viens toujours beaucoup chez les Durand et les Gary. C'est bien plus agréable pour toi de passer une soirée dans une petite société close que d'être obligé de passer ton temps chez des étrangers.



Je t'envoie l'adresse de M<sup>me</sup> Schall, 36 bis, rue de Dunkerque. Si tu en as envie, tu pourras y aller une fois, tu feras comme tu voudras.

En ce moment, on doit bien travailler à l'exposition. Pourvu qu'elle réussisse bien ! Toutes ces affaires du Comptoir d'escompte doivent de nouveau faire énormément de tort au commerce<sup>315</sup>. Je lis tous les matins avec intérêt l'article de France, c'est presque comme si j'avais une lettre de toi. Je crois que la dissolution de la Ligue des patriotes a fait bon effet ici puisque l'on a fait une concession sur les passeports<sup>316</sup>. Georges Stempfer doit être content s'il peut de nouveau venir à Brumath.

En fait de nouvelles de Brumath, je n'en sais aucune en ce moment. Je n'ai pas pu féliciter M<sup>lle</sup> Hoehstetter de ta part puisque je n'ai pas eu l'occasion de la voir et qu'on ne m'a pas même annoncé les fiançailles. Lundi en huit, je changerai de bonne. Katel espère se marier dans le courant de l'été avec son facteur Badaud, mais comme il a été changé dernièrement, c'est peut-être possible qu'il l'oublie au bout de quelque temps ; mais, par précaution, j'ai pensé prendre une bonne ce trimestre pour qu'elle soit au moins un peu au courant quand nous irons à Kreuznach.

Nos amitiés à toute la famille (j'ai remis les 7 fr de la part de Christine à M<sup>me</sup> Becker), aux Stempfer et Maret.

Les bons baisers de ta mère,

C. Stoskopf<sup>317</sup>.

---

Paris, le 15 [mars 1889]

Chère maman,

Je viens de recevoir votre lettre ce soir et, comme je suis rentré de bonne heure, je m'empresse\* à vous répondre car je ne sais pas si j'aurai assez de temps demain pour vous écrire, comme je veux aller chez les Stempfer à 5 h. Aujourd'hui, j'ai commencé le portrait de Durand. Celui du cousin Hilaire est à peu près fini, il y en a encore pour une fois. Sa femme est très contente et le trouve bien, ainsi que tout le monde qui l'a vu car il est très ressemblant. Pourvu que celui de Durand réussisse tout aussi bien. Samedi dernier, j'étais chez M. Schützenberger. Il était très content car il a trouvé que mes dessins étaient bons et que j'avais beaucoup travaillé. Je suis curieux d'entendre ce qu'il va dire la prochaine fois du portrait d'Hilaire et de Durand.

---

<sup>315</sup> Le 5 mars 1889, le suicide d'Eugène Denfert-Rochereau, directeur du Comptoir d'escompte de Paris, déclenche une panique parmi les déposants qui retirent leurs fonds, car ils savent que le Comptoir est lourdement engagé dans une spéculation sur le cours du cuivre qui est en train de se retourner. La liquidation du Comptoir est prononcée le 19 mars, mais il est immédiatement reconstitué avec l'aide des autres grandes banques sous la dénomination de Comptoir national d'escompte de Paris (CNEP).

<sup>316</sup> La Ligue des patriotes, fondée par Déroulède en 1882, est dissoute par le gouvernement Tirard le 28 février. Quelques jours plus tard, les *Kreisdirektoren* (sous-préfets) reçoivent l'autorisation de délivrer des sauf-conduits permettant de séjourner temporairement en Alsace-Lorraine.

<sup>317</sup> Charles ajoute une page en allemand dans laquelle il annonce notamment à son frère que la collection atteint 1 308 timbres.

Avant-hier, j'ai reçu une lettre de Mathilde de sorte que je suis au courant de ce qui s'est passé à Strasbourg dans les derniers temps. Je vois qu'elles se sont beaucoup amusées, qu'elles avaient surtout beaucoup l'occasion de danser et de patiner. Elle m'a dit qu'elle a écrit en même temps qu'à moi à M<sup>me</sup> Heiser et qu'elle pense que je l'aurai vue depuis mais, comme ce n'est pas le cas, je m'empresserai donc d'y aller dimanche. Si je ne les trouve pas, alors j'y laisserai ma carte avec mon adresse de sorte qu'ils pourront alors me faire signe quand je dois venir chez eux.

En ce moment, les peintres sont très occupés car demain, c'est le dernier délai d'envoi au Salon et, ce qui est surtout très amusant, c'est qu'ils attendent toujours le dernier jour pour finir ou pour envoyer leur œuvre. Au moins, quand j'enverrai une fois, je pense que je ne ferai pas cette sottise car c'est le meilleur moyen de faire une mauvaise chose, quand on est trop pressé.

Je t'embrasse, ton Gustave.

Cher Charles, les deux timbres français que je t'ai envoyés la dernière fois sont vraiment non oblitérés parce que je les ai achetés moi-même à la poste. S'il y a une petite tache noire dessus, c'est qu'ils étaient peut-être collés contre un journal sur lequel je les avais mis une fois en les décollant d'une lettre sur laquelle j'avais mis trop de timbres. Je t'envoie toujours pas les timbres de Samoa parce que je n'en ai plus revus depuis. Les timbres que je t'envoie aujourd'hui viennent de Gabriel Bloch, il me les a envoyés l'autre jour. Je t'ajoute un timbre de trois centimes non oblitéré.

Je t'embrasse, ton frère, Gustave. Embrasse papa de ma part.

---

Mercredi, le 20-III [1889]<sup>318</sup>

Mon cher Gustave,

Lundi, Charles était pour la première fois dehors, il faisait un temps magnifique, il était bien content de revoir le jardin et la rivière mais, à présent, nous avons de la pluie de sorte qu'il est encore obligé de garder la chambre. Il a heureusement bien passé l'hiver et j'espère que le beau temps le fortifiera beaucoup. Il souffre encore de temps en temps de maux de dents et encore aujourd'hui, il a voulu s'en faire tirer\* une, mais Roser Louis<sup>319</sup> lui a conseillé d'attendre jusqu'à ce qu'il ait de nouveau bien mal. Tu vois par sa lettre qu'il s'occupe toujours beaucoup des timbres. Je crois que tous les garçons juifs qui ont des collections ont déjà été chez lui. Il en vient à chaque instant un autre\*.

Il y avait déjà deux fois des articles dans le journal sur le *Eiffelturm* et les autres bâtiments de l'exposition. Cela doit être superbe à voir ! Tu as vraiment de la chance de te trouver en ce

---

<sup>318</sup> La lettre est datée par Charles (en allemand) qui écrit cette fois avant sa mère.

<sup>319</sup> Dentiste à Brumath.

moment à Paris ! Au moins, tu peux tout voir à ton aise. Papa a toujours l'intention de venir pendant que tu y es, alors vous pourrez rentrer ensemble. As-tu été chez les Heiser dimanche ? Comment as-tu réussi avec tes portraits ? Tu fais bien de te donner de la peine car je ne sais pas si tu pourrais encore devenir tanneur. On a voté ces jours-ci au *Reichstag* une loi qui ordonne que chacun qui veut s'établir doit avoir fait un apprentissage de trois ans et, avant de s'établir à son compte, il faut qu'il en fasse la déclaration aux autorités et qu'il fasse une espèce d'examen sur ses capacités. *Wir wollen keine Pfuscher mehr* [nous ne voulons plus de gâte-métier]. On a aussi voté des millions pour les militaires. Il n'y a que les social-démocrates et Richter qui ont élevé la voix contre<sup>320</sup>. Où finira tout cela ? On dit que la civilisation avance... Je ne sais pas si c'est un progrès si on invente tous les jours d'autres instruments pour tuer les hommes. Quand je pense qu'on élève les enfants souvent avec tant de peine comme Charles et qu'au bout de compte, ils ne sont bons que pour un boulet ! Cela me met dans une véritable colère et je me demande pourquoi il y a encore tant de fous qui prétendent qu'une guerre soit nécessaire !

Georges est toujours à Stephansfeld et Daniel était le voir la semaine passée. Il ne l'a pas trouvé très bien. La tante a bon espoir, elle croit qu'il pourra bientôt rentrer.

Je termine en t'embrassant de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille, Stempfer et Maret.

Charles dit que si tu as l'occasion d'acheter la description du *Eiffelturm* et le dessin, tu pourras lui envoyer.

---

Paris, le 22 mars 1889

Chère maman,

J'ai été dimanche chez les Heiser, j'y étais à peu près vingt minutes. Ils m'ont demandé de vos nouvelles, ainsi des miennes, où je travaillais, etc. C'est surtout le fils qui s'intéresse beaucoup à la peinture car, comme tu le sais, il avait d'abord aussi l'intention de se faire peintre. On a voulu me garder pour dîner mais j'ai dit en me remerciant\* que j'étais invité pour ce soir. Ça fait que s'ils tiennent à m'inviter une fois, ils pourront m'écrire.

Ces jours derniers, on a élu les membres du jury au Salon : mes deux professeurs ont eu presque le plus de voix, M. Lefebvre est le second, M. Benjamin-Constant, le troisième. Et comme c'est après-demain qu'on va remplacer M. Cabanel à l'Institut, ça va probablement encore être M. Lefebvre qui va sortir vainqueur<sup>321</sup>. Tu vois donc qu'on ne peut pas avoir des professeurs plus éminents ! Au dernier concours à l'école, Pfrimmer a eu une mention pour un

---

<sup>320</sup> Eugen Richter (1838-1906) est une figure marquante du *Reichstag* où il siège de 1867 à 1906 comme leader du parti progressiste libéral.

<sup>321</sup> Ce sera Jean-Jacques Henner. Jules Lefebvre devra attendre l'élection suivante, en 1891.

dessin, la même chose que l'année passée. Quant à mes portraits, ils marchent bien : celui de Hilaire a bien réussi, il est surtout frappant comme ressemblance et tout le monde est satisfait. Dès que j'aurai aussi fini celui de Durand, je les montrerai aux professeurs. Je pense qu'ils vont être contents, car je trouve que j'ai fait beaucoup de progrès.

Cette loi qui passait au *Reichstag* et dont tu me parles m'a fait bien rire car je trouve qu'on ne peut pas facilement trouver quelque chose de plus bête que ça. De l'autre côté, c'est une preuve que la réaction fait de jour en jour plus de progrès, c'est vraiment trop fort de retirer à un pareil point la liberté individuelle. Que dit la *Post* du krach du Comptoir d'escompte ? La France n'a vraiment pas de chance ! Quand on pense combien d'honnêtes gens ont perdu leur fortune par ces derniers événements ou bien avec le Panama ou avec le Comptoir d'escompte... Ici, on sait vraiment plus où placer son argent. La *Post* a sûrement aussi parlé de la manifestation qu'on a faite à Antoine<sup>322</sup>. Comme notre atelier est assez près de la gare, j'y étais aussi pour voir : il y avait une foule énorme et on l'a presque porté en triomphe quand il est arrivé. On a fait des discours, on a chanté la *Marseillaise* et crié « Vive Antoine » autant que possible. Quant à moi, je n'ai pas vu beaucoup car, quand j'ai vu combien les agents étaient indéliçats avec les spectateurs qu'ils ont repoussés de vive force, je me suis trotté.

Je t'embrasse,  
ton Gustave.

Cher Charles, je t'envoie aujourd'hui deux timbres que j'ai vus pour la première fois : c'est le timbre à percevoir de 1 fr et 2 fr. Je les ai eus d'un employé à la poste, ainsi que l'autre de 3 c qui te manque aussi, autant que je me souviens. Je t'envoie aussi une carte-postale de Finlande. Quant aux timbres de 4 c, je les mettrai sur la lettre dès que je n'aurai plus de 3 c. Je crois que j'en ai encore deux. Dès que je vois un plan de l'exposition et de la tour Eiffel, je te l'enverrai.

Je t'embrasse, ton frère, Gustave. Embrasse papa de ma part.

---

Brumath, 27 mars 1889

Mon cher Gustave,

Lundi, il y avait la *Musterung* [conseil de révision] et, hier après-midi, les conscrits avec musique en tête sont venus chez nous, ils ont dansé dans la cour, papa a cherché quelques cruches de vin ; plusieurs m'ont chargé de te saluer de leur part mais, comme je ne connais pas ces jeunes gens, je ne puis pas te dire leur nom : un nommé Walter, un gentil garçon, a été de suite pris, ainsi que Brechenmacher et encore beaucoup de cette classe. Le frère de Katel est relégué\* d'une année.

---

<sup>322</sup> Jules-Dominique Antoine (1845-1916), député protestataire de Metz au *Reichstag*, est expulsé en 1887, mais ne démissionne de son mandat que le 11 mars 1889. Accueilli en triomphe à Paris, il échouera néanmoins à deux reprises aux législatives en France et se retirera de la vie politique.

Katel est partie lundi, elle a bien pleuré. J'ai maintenant une toute jeune, de sorte que j'ai passablement d'ouvrage. Georges Achener était chez nous hier pour nous annoncer qu'il a passé au *Landsturm*<sup>323</sup>. Ont-ils de la chance ? Je lui ai dit que cela valait une fortune quand on n'a pas besoin de servir et, en cas de guerre, on ne le prendra qu'à la dernière extrémité.

Nous avons presque toujours du mauvais temps. Dimanche, il faisait beau, alors Charles est sorti pour voir le carrousel de Lapp et une balançoire avec six petites nacelles. C'était amusant à voir et c'était toujours au complet. L'eau est toujours haute : nous avons attrapé deux brochets, un d'une livre et demie, un d'une livre à peu près. Samedi, des garçons juifs se sont amusés derrière l'abattoir à attraper de petits flacons qui nageaient dans l'eau et un garçon de huit ans, de Jaunes Meyer, a perdu l'équilibre et s'est noyé<sup>324</sup>. André et Michel sont allés avec notre nacelle\* pour le chercher mais ils ne l'ont trouvé que dimanche matin.

C'est tout ce que j'ai à te raconter pour aujourd'hui.

Je t'embrasse de cœur, ta mère,

C. Stoskopf

Charles te charge de lui envoyer une prochaine fois une carte-lettre de 25 c<sup>325</sup>. Si tu as l'occasion, tu peux lui acheter le 2 bleu Braunschweiger<sup>326</sup>. Il a voulu t'écrire mais les garçons juifs sont de nouveau chez lui : c'est une véritable bourse aux timbres chez lui. Il s'est aussi fait tirer\* une grosse dent cet après-midi, il avait beaucoup de courage, il n'a pas jeté le plus petit cri. M. Unselte lui a apporté cette semaine neuf timbres.

---

Boulevard Magenta 52

Paris, le 29 mars 89

Chère maman,

J'ai reçu votre lettre ce matin, je vous en remercie, ainsi qu'à Charles pour les 5 fr dont il me fait cadeau. Vous avez bien fait de l'envoyer deux jours en avance car je n'avais plus que quelques francs qui me restaient.

Hier, les Parisiens ont fêté mi-carême ou plutôt, ils ne l'ont pas fêtée, car on voyait très rarement un costumé et il n'y avait que quelques pierrots en costumes sales ou quelques femmes déguisées en hommes qui attiraient l'attention du public, qui ne manquait pas, car les boulevards regorgeaient de monde qui se promenait ou qui voulait voir le peu de masques. Car ça, il faut le laisser au Parisien : il s'amuse avec très peu quand ça ne coûte rien, par contre, il est aussi très difficile quand ça touche au porte-monnaie.

Dans notre atelier, nous avons fini de travailler à trois heures et tout le monde se baladait vers les boulevards pour voir, selon un programme qu'on a vendu d'avance dans les rues, la

---

<sup>323</sup> Il échappe au service militaire pour être versé dans la réserve.

<sup>324</sup> Il s'agit en réalité d'un garçon de six ans et demi, Camille, fils de Charles Ettinger et de Sophie, née Bloch.

<sup>325</sup> Caroline complète ici quelques lignes écrites par Charles en allemand.

<sup>326</sup> Il peut s'agir du 2 *Silbergroschen* de 1852 ou du 2 *Groschen* de 1856. Brunswick n'a plus émis de timbres à partir de 1867.

grande cavalcade de bienfaisance à Paris comprenant plus de mille « personnes ». Eh bien, je t'assure qu'on a rarement vu une plus grande fumisterie que celle-là car tous les chars et troupes annoncés dans les programmes n'étaient que des grandes voitures à annonces qu'on voit passer journallement dans les rues de Paris. Aussi, messieurs les Américains et Anglais de notre atelier ont été fortement désillusionnés ! Quant à moi, j'étais très fatigué et je ne songeais guère à sortir le soir quand mon ami Füllhardt est venu me voir. Ça fait que nous sommes sortis ensemble. Après le dîner, nous avons passé la soirée au café-concert.



### **Un Américain à l'académie Julian : Frank Vincent DuMond (1865-1951)**

Cas unique de portrait d'un camarade dans les carnets de croquis de Gustave Stoskopf.

En fait de théâtre, je me suis payé dimanche avec Sengel *L'Ami Fritz* (par Erckmann-Chatrian) à la Comédie française. Tu ne peux pas t'imaginer combien on l'a bien joué ! Les acteurs ont très bien imité les paysans, surtout l'un d'eux, c'était le véritable maire de Mittelhausen où j'étais une fois avec papa l'année passée. Seulement, il y a une chose à leur reprocher, c'est que l'exactitude du costume est très négligée. C'est la célèbre M<sup>lle</sup> Reichenberg qui a joué le rôle principal de Suzel et Got, celui du vieux rabbi<sup>327</sup>.

Je t'embrasse, ton fils,

Gustave Stoskopf.

Cher Charles, je te remercie beaucoup pour les 5 fr que tu m'as donnés et, si tu en as de nouveau une fois de trop, tu n'as pas besoin de te gêner, tu peux me les envoyer hardiment ! je les recevrai toujours avec grand plaisir. Quant aux timbres, j'en ai pas beaucoup aujourd'hui. Pour la prochaine fois, je tâcherai de me procurer une carte-lettre. Seulement, je crois pas qu'ils [elles] sont faciles à avoir, enfin j'en parlerai à cet employé de la Poste qui m'a donné les autres.

---

<sup>327</sup> C'est une reprise de la pièce créée en 1876 à la Comédie française avec Suzanne Reichenberg (1853-1924) et Edmond Got (1822-1901).

Je t'embrasse, ton frère, Gustave. Embrasse papa de ma part.

---

Brumath, le 5 avril 1889

Mon cher Gustave,

Nous t'aurions déjà écrit hier mais Charles n'a pas pu finir sa lettre : d'abord il y avait un va-et-vient des garçons juifs et puis Caroline Escher lui a apporté la vue de l'exposition que Georges leur a envoyée de sorte qu'il était occupé tout l'après-midi. En fait de nouvelle, j'ai à te raconter que le vétérinaire aura la place de directeur de l'abattoir de Strasbourg, une place de 5 000 M avec logement, chauffage et éclairage, tu vois, une position superbe ! Entre quarante-cinq prétendants, il a été choisi [choisi], il a vraiment de la chance.

Jeudi dernier, j'étais avec Louise à Stephansfeld. Georges avait beaucoup de plaisir à nous voir, il était très gentil, il aimerait bien rentrer mais le médecin trouve qu'il ne va guère mieux. Il n'a même pas beaucoup d'espoir qu'il guérira tout à fait. Quelle triste position ! Il n'est pas assez bien pour rentrer et pas assez malade pour passer sa vie avec des fous. Heureusement que la tante a toujours bon espoir. Naturellement, elle ne sait pas ce que les médecins disent de Georges.

Charles est toujours très alerte, surtout depuis qu'il n'a plus mal aux dents. Aujourd'hui, papa l'a pesé : il pèse 49 livres et l'année passée, il n'a pesé que 46<sup>328</sup>. Aujourd'hui, la chèvre a fait deux petits. J'espère que s'il boira de nouveau du lait de chèvre, cela le fortifiera encore. Je pense que tu continues aussi toujours à bien te porter, tu n'en dis jamais rien. Va seulement souvent beaucoup à l'air quand il fait beau temps, car j'aimerais bien te voir revenir fort et bien portant.

Que dit-on du brav'général qui s'est sauvé quand il a senti le danger<sup>329</sup> ? La *Post* nous donne des articles très amusants sur son compte ! Je t'envoie un article que j'ai coupé\* de la *Post* par rapport aux passeports : tu vois que cette mesure ne sera pas si vite abolie.

Je termine puisque nous voulons aller au jardin : nous avons juste une belle après-midi de sorte qu'il faut profiter car demain, il pleuvra peut être.

Je t'embrasse de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

Nos amitiés aux Stempfer, Maret et toute la famille ainsi qu'à Christine (elle ne donne plus signe de vie).

---

<sup>328</sup> Il a alors quatorze ans et demi.

<sup>329</sup> Menacé d'arrestation par le ministre de l'Intérieur, Boulanger a pris la fuite le 1<sup>er</sup> avril et rejoint à Bruxelles sa maîtresse, M<sup>me</sup> de Bonnemains.

Brumath, le 12 avril 1889

Mon cher Gustave,

Si tes pantalons sont déchirés<sup>330</sup>, tu t'achèteras une paire mais je pense que tu t'achèteras un pantalon pour le dimanche, demi-saison. Tu pourras alors le porter tout l'été par les temps couverts. Ton pantalon de dimanche n'a pourtant pas une très bonne coupe et il est très solide, de sorte que tu pourras le mettre la semaine. As-tu déjà acheté des bottines ? Je pense que pour 20 fr, tu auras déjà un pantalon convenable. Dès que tu n'auras plus d'argent, tu pourras nous l'écrire.

Hier, il y avait la noce de Marie Hoehstetter<sup>331</sup>. Je n'étais pas là pour la voir puisqu'on est allé en voiture à l'église, de sorte qu'on n'aurait rien vu dans la rue et je n'avais pas assez de temps pour aller à l'église. On m'a dit que c'était la noce la plus élégante qu'il y ait jamais eu à Brumath. M. et M<sup>me</sup> Heusch ainsi que Jacques étaient là, de Paris. La fiancée était très belle. Il paraît que le fiancé est très riche : il a donné 500 fr pour les pauvres de Brumath. Je souhaite bien à Marie qu'elle soit heureuse car c'est une charmante personne.

En ce moment, nous avons les ouvriers pour arranger les étables et mettre le fumier au jardin. Je pense que ce sera plus joli d'avoir un parterre de fleurs dans la cour que d'avoir un fumier mais cela donne beaucoup d'ouvrage et coûtera passablement. Charles continue à bien aller. Hier, il était toute la journée dehors. Il s'intéresse beaucoup à ce que font les ouvriers. Aujourd'hui, il fait très humide puisque nous avons de la pluie, de sorte qu'il ne peut pas sortir. Il est maintenant en train d'assortir tes monnaies.

Je pense que tu continues toujours à bien aller. Tu ne m'écris jamais comment tu vas. Je suis bien curieuse d'apprendre ce que tes professeurs et M. Schützenberger diront de tes portraits. Est-ce que celui de Durand lui fait plaisir ?

Mardi, j'étais chez M<sup>me</sup> Baer. Il y avait grand *Kränzel* [réunion] de dames. De Strasbourg, je n'ai pas de nouvelles depuis quelque temps. Mercredi après-midi, il y avait un petit incendie chez un nommé Metzger (Jäckel), près de la gare, et, le plus malheureux, c'est que le domestique de Barthel (messenger), en voulant chercher une pompe, est tombé et a cassé deux fois la jambe et Barthel est mourant, de sorte que cette femme n'a personne pour aller en ville<sup>332</sup>.

Émilie Bijon a écrit une charmante lettre à Charles. Elle lui a de nouveau envoyé beaucoup de timbres, elle veut aussi lui envoyer des livres de Jules Verne ou de Mayne Reid [Mayne Reid]. Elle est bien gentille à son égard, elle le charge de [de] bien te saluer de sa part. Je pense que tu nous écriras cette fois-ci une longue lettre. Hier, la mère Walter était chez nous : elle était curieuse de voir ce que nous faisons. Hier, papa a reçu une invitation par l'huissier

---

<sup>330</sup> La lettre de Gustave évoquant ce problème, sans doute une carte-lettre brève (cf. *infra* la demande d'une « longue lettre ») manque.

<sup>331</sup> Le mariage civil a été célébré la veille à Strasbourg.

<sup>332</sup> Georges Barthel, messenger (ou garçon de course), meurt à Brumath le lendemain, le 13 avril 1889 à 47 ans, laissant une veuve, Christine Hahn.



pour être témoin pour Walter Georges : on veut lui mettre un tuteur puisqu'il est incapable de gérer sa fortune.

Je termine en t'embrassant de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 12 avril 1889

Chère maman,

Nous avons en ce moment un très beau temps à Paris, aussi vers le soir, il y a toujours beaucoup de monde qui se promène au boulevard pour prendre l'air, mais c'est surtout le dimanche qu'on voit une foule énorme qui sort pour profiter du beau temps. En ce moment, c'est tout naturellement le Champ-de-Mars qui attire le plus de visiteurs et, dimanche dernier, on avait de la peine à circuler dans la foule énorme qui était venue de tout Paris pour admirer la tour Eiffel qui est maintenant finie et qui n'est pas si laide qu'on le supposait avant qu'elle était finie, ainsi que les autres bâtiments de l'exposition, parmi lesquels la grande Galerie des machines est le plus surprenant. Cette galerie a une hauteur, à ce qui paraît, de plus de cent mètres et est construite toute en fer : c'est la plus grande galerie qu'on ait jamais construite dans ce genre. C'est tout naturel qu'on ne peut pas pénétrer en dedans de l'exposition mais, d'après ce qu'on voit en dehors, ça promet de devenir vraiment grandiose. Est-ce que les Français seront alors contents du gouvernement ? Est-ce qu'ils verront qu'il n'y a pas que des voleurs et des fainéants à la tête de la France ? Il faut bien l'espérer car, sans cela, la Boulange va arriver à la tête du gouvernement. En attendant, elle travaille tranquillement en Belgique et confère, à ce que disent les journaux, avec le prince Victor<sup>333</sup>.

Lundi dernier, j'étais avec Sengel, qui a pu avoir des billets de faveur pour le Châtelet, voir *Le Tour du monde* par Jules Verne<sup>334</sup>. Inutile de vous décrire la pièce car vous la connaissez, seulement quelques mots sur la mise en scène. Le moment le plus surprenant est le naufrage du bateau à vapeur avec lequel Fog, le héros de la pièce, retourne en Angleterre. Quand le rideau s'ouvre, on est sur le haut du navire qui occupe toute la scène, au fond, on voit la machine à vapeur qu'on chauffe avec tout ce qu'on peut trouver sur le vaisseau, tout un coup, un choc formidable : tout disparaît sous vos yeux, embrouillé dans la vapeur. On voit encore la cheminée de la machine à laquelle les naufragés se cramponnent et bientôt, plus rien du tout, que la mer énorme qui est très agitée. Bientôt, on voit paraître plusieurs des naufragés qui se cramponnent à une petite barque et qui réussissent comme ça à se sauver.

Une scène très piquante est encore celle où le chemin de fer est attaqué par les Indiens et après, les Indiens qui veulent tuer les deux femmes qu'ils ont fait prisonnières, surpris par les

---

<sup>333</sup> Victor-Napoléon Bonaparte (1862-1926), fils aîné du prince Jérôme, fait figure de prince héritier pour certains bonapartistes qui le préfèrent à son père.

<sup>334</sup> Créée en 1874 au théâtre de la Porte-Saint-Martin, la pièce est reprise au Châtelet à partir de 1886 et continuera à être jouée avec un égal succès jusqu'en 1939.

soldats accourus au coup de revolver que Passepartout a tiré d'un arbre creux, au moment même où le chef indien allait tuer Fog, également fait prisonnier. Enfin, en tout, la mise en scène est très jolie et la scène du ballet dépasse tout ce qu'on peut voir en fait de décors et de couleurs. Je crois qu'on va jouer cette pièce durant l'exposition.

Par rapport à cette dernière, on peut déjà maintenant avoir des cartes d'entrée qui coûtent 25 fr et qui donnent droit à vingt-cinq entrées. Ensuite, il y aura cinq tirages de loterie et le billet est remboursable dans soixante ans. Comme le billet n'est pas personnel, il y a énormément de gens qui ont déjà souscrit. C'est tout naturel que bientôt on n'en donnera plus, car c'est seulement un moyen pour rentrer un peu dans les fonds versés.

Ce matin, j'ai montré le portrait de Hilaire Sonntag à un de mes professeurs, M. Doucet, qui en était content. Il m'a demandé d'où que j'étais et m'a dit que je devrais souvent lui montrer mes études. Je suis curieux de voir si M. Schützenberger en dira la même chose. J'irai le voir dès que j'aurai fini la lettre. Mes amis l'ont aussi trouvé bien. Inutile de te dire que tout le monde a trouvé de nouveau que c'était fait comme Holbein. Je me réjouis déjà beaucoup pour mes vacances car cette fois-ci, j'espère\* alors de faire des choses très bien. Et comme je vois que je travaille mieux étant seul, je pense rester encore plus longtemps que l'année passée.

J'allais justement vous demander dans ma lettre d'aujourd'hui si vous aviez déjà songé à faire disparaître le fumier de la cour, mais je vois par ta lettre que vous n'avez pas oublié ce projet et je me réjouis beaucoup de voir la cour avec un aspect plus souriant que jadis.

J'ai encore 45 fr maintenant. Ça fait que j'ai encore pour deux semaines si je n'achète pas encore mon pantalon. Je t'avais déjà dit dans une de mes lettres que j'avais acheté des chaussures pour 18 fr le mois passé, de sorte qu'il me reviendrait encore 33 fr sur ce mois. Si vous envoyez de nouveau de l'argent, envoyez-le à M<sup>me</sup> Maret avec l'en-tête de votre adresse car si, quelquefois je ne serais pas ici comme la dernière fois, le facteur n'aura pas besoin de se déranger deux fois.

Ce matin, on a enterré Chevreul. D'après ce que j'ai entendu dire, l'enterrement était superbe<sup>335</sup>.

Je t'embrasse,  
ton Gustave.

Cher Charles, je vois que ta collection fait de bons progrès. Je t'envoie de nouveau quelques timbres aujourd'hui, parmi d'autres la série de Samoa. La prochaine fois, je t'enverrai une carte postale (réponse 10 c) que tu n'as pas encore et qui est bleue. S'il m'arrive parfois que je ne réponde pas à ce que tu me demandes, ça vient de ce que je n'y songe pas au moment où je t'écris. Tu voulais probablement parler du timbre de 20 c alsacien

---

<sup>335</sup> Michel-Eugène Chevreul (1786-1889), chimiste célèbre, membre de l'Académie des sciences, meurt à 102 ans. Il a droit à des obsèques nationales.

dont je t'avais parlé ? Eh bien, le fils M. ne m'a voulu l'échanger : il a supposé que le sien était plus rare. Ceux que tu m'as envoyés la dernière fois, je n'ai pas encore pu les échanger parce que je n'ai pas revu ce monsieur dont je t'ai parlé.

Je t'embrasse, ton frère, Gustave. Embrasse papa de ma part.

---

Brumath, le 19 avril 1889

Mon cher Gustave,

Tu reçois ici un billet de 100 M. Quand tu n'auras plus d'argent, tu pourras de nouveau l'écrire. Tu pourras acheter un billet de 25 fr pour l'exposition s'il y a encore moyen d'en avoir. J'ai voulu t'écrire de suite une carte postale dimanche, mais M<sup>me</sup> Sengel a dit qu'on peut encore en avoir pendant longtemps. Nous avons les ouvriers toute la semaine. Je pense que ce sera très joli quand ce sera fini, mais c'est une rude corvée et papa a promis que c'est la dernière réparation qu'il fera faire car, pendant huit jours, il est obligé de se lever à 5 heures et ils n'ont pas même trouvé le temps de tirer une fosse.

Lundi, j'étais à Strasbourg. Tout le monde va bien. Ils auront pour la Saint-Jean le logement de Meyer au second, de sorte qu'ils auront alors un grand et beau logement. La tante était aussi très étonnée de ce que les Hoehstetter ne m'ont pas assez [annoncé] les fiançailles de Marie ni même envoyé de faire-part de mariage. Ils ont fait faire chez eux menus et faire-part. Je pense que tu me feras le plaisir de ne pas leur faire de visite en venant à Brumath. Charles est toujours très alerte : il est toute la journée avec les maçons et s'amuse aussi avec les petites chèvres. Hier, il en a vendu une pour 3 fr. En ce moment, il a de nouveau des garçons juifs avec lui : ils font le commerce de timbres.

Je termine puisque je veux aller cet après-midi à l'église. Profiteras-tu aussi des fêtes de Pâques pour y aller ? Aujourd'hui, j'ai appris par la lettre de M<sup>me</sup> Stempfer que tu te portes bien et que tu as bonne mine. Toi, tu n'en dis jamais rien. Un de tes modèles est mort : la Schein Louise est morte lundi dernier, c'est une perte pour toi<sup>336</sup>.

Je t'embrasse de cœur. Ta mère,

C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille, Stempfer et Maret.

---

Boulevard Magenta, 52  
1889

Paris, le 21 avril

Chère maman,

---

<sup>336</sup> Le lundi 15 avril, l'état civil de Brumath enregistre le décès de Leye Koch, âgée de 72 ans, de religion israélite. Sans doute se faisait-elle appeler Louise. Mais pourquoi cet autre patronyme ?

J'ai reçu votre lettre hier soir à sept heures, l'adresse était parfaitement juste<sup>337</sup>. Je vous remercie beaucoup pour l'argent. Je me suis toute [tout de] suite informé pour une carte pour l'exposition, seulement je ne sais pas s'il y aura encore moyen d'en avoir à ce prix car les agents de change s'en sont emparés, de sorte qu'on paie maintenant 28,75 fr. Peut-être, je peux en avoir encore une à 25 fr par le bon soin de M. Maret.

Samedi après-midi, j'étais, comme je te l'avais dit dans ma lettre, chez M. Schützenberger. Il était vraiment content et il a même appelé sa fille, qui était dans la chambre voisine, pour lui faire voir mon petit portrait. Il m'a dit de travailler le plus possible seul car je fais dix fois mieux à la maison qu'à l'atelier, de sorte que je pense rester chez nous en vacances encore plus longtemps que l'année passée. J'ai aussi commencé le portrait de M<sup>me</sup> Hilaire Sonntag : elle a une très bonne tête. J'ai seulement travaillé une fois après\*, c'était jeudi matin, et, comme il faisait beau temps, je suis sorti dans l'après-midi avec M. Hilaire pour voir la foire aux jambons qui est très près d'eux et qui a lieu tous les ans<sup>338</sup>. Il faut au moins une demi-heure de chemin pour la parcourir, car il n'y a pas seulement des jambons et des saucissons, mais aussi un tas de vieilles bricoles. Tous les marchands de bric-à-brac viennent étaler leurs objets par terre et quelquefois on trouve des objets là qui ont vraiment de la valeur. Après, à la foire aux jambons, je crois qu'on trouve moins des choses d'une vraie valeur, car on vend là toutes les sales marchandises qu'on n'a pas pu vendre en ville. Naturellement, on en trouve aussi de bonnes qualités, surtout chez les paysans qui viennent de tous les côtés de la France, surtout de la Moselle [Moselle]. Il y en avait pas mal qui ont vendu de la charcuterie de l'Alsace et, en général, les femmes portaient quelques vieux costumes de chez nous. Il y en avait aussi un qui vendait des saucissons de Brumath.

Vendredi saint, je me suis encore promené dans l'après-midi. J'étais avec le fils Maret aux Buttes-Chaumont, le plus beau parc de Paris. C'est seulement dommage qu'il est dans un si vilain quartier. Ce parc est très grand et très varié : comme vues, il y a des cascades, des grottes et des rochers splendides. Un moment donné, on se dirait en pleine Suisse, tellement le terrain est accidenté. Comme c'est pas très loin de chez moi, je pense y aller quelquefois le soir en sortant de l'atelier, car en été la musique joue là sur un pavillon qui est au milieu d'un grand lac, qui entoure des rochers d'une très grande hauteur et desquelles on a une belle vue sur une grande partie de Paris.

Dorothée me prie de te dire que tu dois t'informer quelle formalité qu'il y a à faire pour une Alsacienne qui a opté et qui veut retourner en Alsace pour rester là-bas. Je crois, c'est la Rick, je ne connais pas son autre nom (c'est une parente à M<sup>me</sup> Jesel<sup>339</sup>), qui veut y retourner. Je n'ai pas encore acheté un pantalon. Je crois qu'il vaut mieux d'attendre encore et d'acheter alors un complet comme tu l'as dit l'année passée. Ce soir, je dînerai chez les Stempfer. Nous sommes

---

<sup>337</sup> Alors que Gustave père croyait s'être trompé, comme nous l'apprend Caroline dans la lettre suivante.

<sup>338</sup> La Foire au Jambon, à l'origine sur le parvis de Notre-Dame, se tient depuis 1869 boulevard Richard-Lenoir du dimanche des Rameaux au dimanche de Pâques.

<sup>339</sup> Caroline, née Gag, est l'épouse de Charles Jesel, boucher à Brumath.

toute une société, parmi d'autres, le fils Zimmer qui est là des soldats\*. Malheureusement, Charles Stempfer n'a pas pu venir.

Je t'embrasse, ton fils, Gustave.

---

Brumath, le 24 avril 1889

Mon cher Gustave,

Ta lettre m'a fait bien plaisir, d'abord puisque tu écris que tes gilets deviennent trop étroits, cela me prouve que tu es bien portant<sup>340</sup>, ce qui est l'essentiel ; et puis, j'ai vu avec plaisir que M. Schützenberger est content du portrait de M. Hilaire. Est-ce que celui de Durand n'a pas si bien réussi puisque tu n'en dis rien ? Nous sommes contents que tu veuilles rester longtemps à la maison, ce sera une grande économie. Papa a toujours l'intention de venir voir l'exposition, peut-être de suite au commencement du mois de mai. Il verra comment il pourra le mieux s'absenter.

L'affaire avec l'adresse nous a bien amusés samedi matin. Il est venu dans notre chambre à coucher<sup>341</sup> pour nous dire qu'il avait oublié Magenta et il est allé à la poste voir si la lettre était déjà partie et puis, quand j'avais envoyé la carte postale, il s'est rappelé que l'adresse était quand même juste... C'était comme cela une idée qui lui est venue au milieu de la nuit ! Charles continue à bien aller. Il est maintenant souvent à l'air. Je veux voir comment nous nous arrangerons pour aller à Kreuznach puisque j'ai une bonne qui ne sait pas faire la cuisine. Je veux tâcher de lui apprendre un peu avant de partir.

Aujourd'hui, on a enterré le vieux père Sengel<sup>342</sup>. La Louise K. avait quatre-vingts ans<sup>343</sup>. Je ne la croyais pas si âgée. Elle avait dans son grabat 150 M pour sa tombe et une pierre funèbre\*. Mardi dernier, a [aurait] dû avoir [lieu] la noce de Louise Braun : on avait déjà commandé la viande et tout ce qu'il faut pour une noce, et samedi le fiancé a envoyé une dépêche qu'il ne voulait plus se marier car ils ne sont pas tombés d'accord pour le contrat de mariage. Il paraît que c'était un vieil avare qui ne lui parlait que de ce qu'elle était obligée de travailler. La fortune avait séduit les parents mais on dit que la jeune fille est toute heureuse que ce soit rompu.

Papa ira à la mairie samedi matin par rapport à Georges Walter, alors il pourra demander\* à cause de l'option\* de Rickel, mais je pense que Jesel soignera déjà cela puisqu'elle ira chez eux. Je doute bien qu'elle s'y plaise longtemps avec tous ces enfants et tout le tracass qu'il y a dans une pareille maison. Georges est toujours à Stephansfeld. La tante espère toujours qu'il pourra bientôt rentrer et elle a pourtant vu elle-même quand elle était chez lui qu'il a encore de drôles idées. Quelle triste existence ! Plutôt toute autre maladie...

---

<sup>340</sup> Caroline extrapole apparemment à partir de l'indication que Gustave veut s'acheter un complet et pas seulement un pantalon.

<sup>341</sup> Gustave père vient dans la chambre où dorment sa femme et son fils Charles.

<sup>342</sup> Philippe-Jacques Sengel, cloutier, fils de Michael Sengel, meurt à 87 ans le 22 avril 1889.

<sup>343</sup> Il s'agit de celle que Caroline appelait dans sa lettre du 19 avril « la Schein Louise ». Elle n'avait que 72 ans.

Ce matin, nous avons reçu le faire-part de la mort de Charles Sonntag. Cela m'a fait bien de la peine puisqu'il nous était toujours très dévoué. Je regrette bien que tu ne sois pas allé le voir l'année passée<sup>344</sup> : cela lui aurait sans doute fait plaisir. J'écrirai encore aujourd'hui à sa femme. Je suis tout étonnée de ce que ni Christine, ni Dorothée ne m'aient écrit un mot sur sa maladie. Est-ce qu'il y a longtemps qu'il était malade et est-ce qu'ils ont habité longtemps Paris ? Quand tu viendras dimanche chez les Durand ou les Gary, tu leur diras que je prends bien part au deuil qui a frappé toute la famille. Je pense que tu me donneras quelques détails dans ta prochaine lettre.

Je t'embrasse de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 27 avril 1889

Chère maman,

Hier après-midi, j'étais à l'enterrement de M. Sonntag. Il n'avait pas été longtemps malade, seulement trois, quatre jours. Il avait attrapé chaud et froid au régiment, où il avait fait ses treize jours<sup>345</sup>. On m'a dit qu'il avait été quatorze heures à cheval. Tu comprends qu'un homme de son âge ne peut pas supporter une fatigue pareille surtout comme il avait un asthme depuis longtemps. La perte est surtout pénible pour sa femme et pour le fils Alexandre car on ne sait pas s'il va rester employé de la maison, comme il était le secrétaire de son père. Il y a seulement huit jours qu'ils sont à Paris, la maison du Havre étant transférée à Paris.

Maintenant, quelques mots de l'enterrement qui, selon la volonté de sa femme, qui a prétendu que M. Sonntag l'a voulu ainsi, a été enterré en catholique. Tu comprends combien Christine ainsi que ses sœurs ont été fâchées, seulement comme ils [elles] n'ont pas voulu causer du scandale, ils [elles] l'ont laissé faire. Elle m'a l'air d'être une femme assez commune, très égoïste et nullement reconnaissante. Il y aurait beaucoup à dire, sur ce point surtout, seulement je trouve que ça ne vaut pas la peine de te le dire. Tout l'enterrement m'a laissé une très mauvaise impression. Et je ne trouve rien de plus insensé et idiot que des funérailles catholiques ! Aucune parole de consolation, rien que du *hocus\* pocus* fait pour attrister encore d'avantage les assistants. Au tombeau, c'est la même chose ou c'est même encore pire : le curé lit à basse voix une prière dans son livre de prières et tout est fini, le cercueil est fourré dans la tombe comme on met le pain dans le four. Tout le long de l'allée, des ouvriers creusent des tombes pour recevoir des autres morts. C'est bien plus digne, un enterrement chez nous à la campagne. Reste encore à dire que le cimetière est à 1 h 1/2 de chemin.

---

<sup>344</sup> Allusion à un voyage au Havre qui ne s'est pas fait (voir *supra*, p. \*\*).

<sup>345</sup> Comme réserviste de l'armée territoriale.

Les bons pour l'exposition sont déjà à avoir à 26,50 fr. Je pense, dans deux, trois jours, on les aura pour le prix d'achat. Papa doit seulement pas encore venir au commencement du mois de mai, parce qu'il ne verra pas encore grand-chose. Il ne doit pas venir avant le 1<sup>er</sup> juin si ça lui est possible. Il pourra alors loger dans ma chambre. On s'arrangera déjà\* pour me coucher autre part dans l'appartement car je serai obligé de faire de même pour des autres visites que les Maret auront.

Je t'embrasse, ton fils, Gustave.

Cher Charles, je n'ai pas beaucoup de timbres aujourd'hui. Heureusement que je viens de trouver trois égyptiens dans la rue.

Je t'embrasse, ton frère, Gustave. Embrasse papa de ma part.

Je n'avais pas montré mon portrait de Durand parce qu'il n'était pas sec.

---

Brumath, le 3 mai 1889

Mon cher Gustave,

Je t'expédie en même temps que la lettre une boîte avec des asperges (du moins si l'emballage est correct). Je pense que tu pourras toujours faire plaisir à quelques-uns, si je dois encore une fois d'[t'] en envoyer un peu plus tard, tu pourras me l'écrire : 3 kg me coûtent à envoyer 1 fr. Tu pourras me dire ce que tu es obligé de payer. Charles t'envoie également une petite surprise.

Hier, nous avons lu dans la *Post* l'ouverture du Salon. Quand arrivera ton tour d'exposer et seras-tu un jour nommé entre les bons ? Voilà ce que je me demande quelquefois. Puissest-tu réussir puisque tu de [te] donnes tant de peine et que nous faisons notre possible pour te rendre cette vie de Paris aussi facile que possible ! Je pense que tu n'auras pas eu cette année la chance d'aller au vernissage. Quel ennui pour ceux dont les tableaux ont été abîmés par la grêle ! Nous avons aussi un violent orage. Il paraît que nous aurons une année très orageuse. Tu dois avoir eu joliment peur.

Je ne sais maintenant pas encore quand papa viendra à Paris. Cela dépend aussi de la rentrée des écorces, enfin il est encore temps d'en parler. S'il ne vient qu'au commencement de juin, vous pourrez alors rentrer ensemble et nous irons après à Kreuznach. Je me réjouis beaucoup pour ton retour, surtout puisque Charles est en ce moment très alerte et, si les eaux lui font de nouveau beaucoup de bien, ce sera bien plus gai chez nous. En ce moment, il est à la chasse des hannetons avec Brechenmacher, puis il les donne à manger aux poissons. Au moins, je n'ai plus tant d'ouvrage avec lui et je puis mieux m'occuper du ménage.

J'ai été contente que tu sois allé à l'enterrement du cousin Sonntag car il avait toujours beaucoup d'amitié pour nous et je suis sûre que, si tu aurais eu besoin de lui, il t'aurait toujours rendu service. C'est bien ennuyeux qu'il soit mort juste au moment où il aurait pu

vivre au milieu de sa famille. Je comprends que cet enterrement catholique vous a tous dû bien ennuyer. Que veux-tu ? Les catholiques sont tous comme cela, ils croient que tous ceux sont damnés dans l'éternité qui ne sont pas enterrés par un curé catholique ! M<sup>lle</sup> Baumgartner, qui est pourtant une femme intelligente et spirituelle, a fait tout son possible pour le faire enterrer par le curé<sup>346</sup> et, si la femme de Charles trouve de la consolation pour avoir fait quelque chose pour le repos de l'âme de son mari, il faut lui laisser cette satisfaction.

Cette semaine, nous avons la visite de Charles Orth qui est de retour de Monte-Carlo et qui ira maintenant à Bade. Il a beaucoup grandi et est très fort. Il nous a apporté des compliments de Théodore, il n'a pas assez pu faire son éloge, il lui a promis qu'il viendra de nouveau en automne. Il attendait toujours une lettre de toi, il t'aurait écrit mais il n'avait pas ton adresse. Je t'envoie la sienne, tu pourras alors lui écrire à l'occasion : Grand Hôtel Victoria, Interlaken, Suisse.

En fait de nouvelles j'ai à d' [t] annoncer les fiançailles des deux demoiselles Mehl Michel : l'aînée est fiancée à M. Faulimmel, de Weitbruch, et aura le magasin, et l'autre est fiancée avec M. Krieger, instituteur<sup>347</sup>. Et Marie Sengel, menuisier, est fiancée avec un employé des postes de Barr<sup>348</sup>. Je crois que c'est un veuf sans enfants. C'est tout ce que j'ai à te dire pour aujourd'hui.

Je t'embrasse de cœur, ta mère,

C. Stoskopf.

Charles et papa te disent le bonjour. Charles n'a rien à t'écrire aujourd'hui : il a morte-saison pour les timbres.

#### **Le jour du vernissage**

Le *jour du vernissage* est à Paris une journée très particulière. Comme pour le *Grand Prix* à Longchamp, il faut se montrer. La dénomination de *jour du vernissage* remonte à l'époque où les artistes vernissaient eux-mêmes leur tableau au dernier moment. Il y a peu de temps encore, on pouvait voir quelques vieux messieurs à longue crinière qui ne voulaient pas renoncer à cette vieille coutume. Plus récemment, on a même introduit un véritable jour du vernissage, dont l'entrée est réservée aux seuls peintres exposants et qui leur permet de vernir leurs tableaux sans passer pour des *poseurs*.

Le *jour du vernissage* officiel jouit d'une réputation fabuleuse dans tous les milieux. Ce jour-là, le Palais de l'Industrie est le rendez-vous de tout ce que Paris compte comme artistes, hommes politiques, millionnaires et parvenus. Il est de bon ton d'aller ce jour-là au Palais de l'Industrie, de commenter les tableaux exposés, bien entendu sans en avoir vu aucun. Ce qu'on admire le plus lors du *jour du vernissage*, ce sont les nouvelles toilettes et les étoiles qui les portent. Parmi les habitués, il y a par exemple Sarah Bernhardt, si elle n'est pas au même moment en voyage dans un pays où on la paye en dollars. Elle est toujours très entourée et celui qui arrive à échanger quelques mots avec

<sup>346</sup> Allusion à l'enterrement de Joseph Baumgartner, mentionné dans la lettre de Caroline du 27 février 1888.

<sup>347</sup> Caroline et Salomé, les deux filles de Mehl Michel, *alias* Michel Duchmann, mercier, se marient à Brumath le 25 juillet 1889.

<sup>348</sup> Marie Sengel, fille du menuisier Philippe Sengel et de Marguerite Urban, épouse à Brumath le 24 août 1889 Georges Frey, veuf de Madeleine Adam.



elle peut s'estimer heureux.

Chacun prend la précaution d'entrer avec un journal à la main. Il est censé faciliter le jugement, épargner la peine de chercher les œuvres majeures et éviter de passer de long en large dans toutes les salles. À midi en effet, la foule et la poussière sont déjà si insupportables qu'il est nécessaire d'avoir des poumons de première classe pour supporter cette atmosphère. En bas, dans la grande cour, là où se trouvent les sculptures, on se presse pour respirer l'air frais et se reposer de toutes les fatigues de la matinée. C'est là également que les maîtres se donnent rendez-vous et se laissent encenser de compliments à propos de leurs chefs-d'œuvre. Chacun dit mille bonnes choses à l'autre à propos de son tableau, mais ne pense pas un mot de ce qu'il dit. Chacun est convaincu que son interlocuteur est en plein déclin et que son propre tableau est l'une des meilleures créations qui soit.

Le débutant se comporte d'une façon radicalement différente de l'artiste reconnu. Il se tient en général à proximité de son œuvre préférée pour constater par lui-même l'impression qu'elle exerce sur le public. Pour lui, tous ceux qui regardent son œuvre sont de grands connaisseurs, ceux qui n'y jettent qu'un œil et passent leur chemin sans la voir, de pauvres types sans aucun jugement. Naturellement, il accueille avec beaucoup d'empressement ceux qui évoquent l'espoir d'une distinction.

Celui qui veut passer pour un sage dira que le Salon de cette année est mauvais, à l'exception de l'une ou l'autre bonne chose, qu'on ne peut même pas parler d'art, que le niveau baisse, et que le Salon de l'année dernière était bien meilleur. C'est en effet une mode ancienne que se lamenter du Salon. C'est seulement si on bénéficie d'une solide expérience que l'on peut s'autoriser à dire qu'il y a tout de même quelques très belles choses.

Pour paraître distingué, il faut prendre son déjeuner dans le bâtiment de l'exposition où on paye très cher pour ne pas manger grand-chose. C'est encore plus chic d'aller chez Doyen qui, à cette occasion, si le temps le permet, dresse une grande table festive en plein air sur les Champs-Élysées. Les plus modestes emportent avec eux un sandwich au jambon et se consolent à l'idée de voir une célébrité. La plupart vont reconstituer leurs forces au plus proche Bouillon Duval avant de reparaître l'après-midi.

---

Paris, lundi le 6 mai 1889

Chère maman,

Je t'ai annoncé dans ma carte postale de samedi soir que j'étais voir le Salon<sup>349</sup>. Je veux donc te donner un aperçu des meilleures choses que j'ai vues et des impressions que j'ai éprouvées. En comparaison avec l'année passée, la grande composition est encore plus abandonnée. On rencontre très peu de toiles d'histoire ou d'allégories. Ça doit tenir principalement à ça que ces tableaux coûtent trop cher à l'artiste et qu'il ne peut pas les vendre. Or, comme on ne vit pas seulement de l'honneur, la plupart des peintres font des tableaux de genre, des portraits surtout ou le paysage. Aussi rencontre-t-on des choses superbes dans ces branches traitées dans les différentes manières de notre école. Le peintre qui fait sûrement le plus d'époque en ce moment et qui a un succès général, c'est Dagnan-Bouveret, c'est un maître qui joint un dessin sévère, dans le style de Holbein, avec une liberté d'exécution et une grande délicatesse de couleurs. Je placerais volontiers à son côté Gustave Courtois et Raphaël Collin qui ont fait également tous les deux des choses fort remarquables.

---

<sup>349</sup> Cette carte, comme la plupart des autres cartes envoyées par Gustave, n'a pas été conservée, sans doute parce qu'elle a contribué à la collection de timbres de Charles.

Quant à Rafaëlli, on peut en discuter : sûrement, il a une manière très originale et très personnelle de représenter les chiffonniers et la misère à Paris, mais je crois qu'il ne fera jamais école. Le peintre qui est pour moi le plus artiste, c'est Henner, qui a de nouveau deux toiles caractéristiques au Salon, une Madeleine et une tête de Saint Jean-Baptiste. Parmi les portraitistes, on remarque principalement Bonnat, on est surpris de la force et de la vigueur qu'il sait donner à ses têtes, qui paraissent sortir du cadre. Pinet a une toile très bien exécutée, « Les Amoureux au village », Bouguereau, deux tableaux maîtement [magistralement] dessinés comme toujours, mais justement là-dedans, il y a un grand défaut : la peinture est trop lisse et trop léchée et paraît être en porcelaine.

Parmi les artistes qui se distinguent encore, nous trouvons Ivan, Jean-Paul Laurens, Lefebvre, Rochegrosse, Van Beers, etc., etc. Tu comprends que, dans un après-midi, on ne peut pas tout apprécier, il faut étudier ça sérieusement et longtemps.

M. Schützenberger a aussi une toile de laquelle on parle beaucoup dans les journaux<sup>350</sup>. Je l'avais déjà vue quand il a travaillé après\*. Tu me demandes quand sera mon tour. Eh bien, j'ai grand espoir en moi-même et je suis convaincu que j'arriverai, car je vois que j'ai assez de talent et je suis sûr que je travaillerai tout le temps, parce que c'est mon devoir.

#### **Ce qu'il faut dire des peintres connus**

Si un jour un débutant qui veut faire ses études à Paris devait tomber sur ce texte, il lui sera très utile pour savoir ce qu'il faut dire des différents peintres. Il va en acquérir un jugement et l'affermir. Avant tout, il doit prendre en compte le milieu dans lequel il se trouve avant de monter sur ses grands chevaux avec tel ou tel jugement. S'il est par exemple en compagnie de jeunes artistes, dire que Bouguereau est le plus grand des peintres modernes signifierait irrémédiablement sa perte et pour toujours, on lui dénierait tout talent. Cet avis, il ne peut l'exprimer qu'au milieu de bons bourgeois qui apprécient l'art officiel et défendent la peinture honorable et appétissante. S'il peut dire tout de go que Bouguereau est fade et conventionnel et que ses tableaux ont l'apparence de la porcelaine, il va tout de suite monter en estime auprès des jeunes.

De Puvis de Chavannes, il n'a le droit de dire que du bien et, en admirant ses œuvres, parler de poésie, de naïveté et d'idéalisme. Il va acquérir immédiatement la réputation d'un connaisseur expérimenté. De Gérôme, tout ce qu'il a droit de dire, c'est qu'il n'est plus à la mode et que l'artiste s'est survécu à lui-même ; tout au plus peut-il ajouter à son propos qu'il sait bien dessiner, mais sans aller jusqu'à l'expression d'un quelconque enthousiasme. Il doit trouver Lefebvre trop froid et Bonnat trop brutal. S'il devait être question de Vibert<sup>351</sup>, il a tout à fait le droit de ridiculiser ses chapelains rouges et les centaines de milliers de personnes qui lui ont attribué des découvertes dans le domaine de la technique des couleurs et du vernis.

Et si la conversation devait glisser sur les maîtres anciens, il ne doit surtout pas s'emballer pour Raphaël car cela prouverait de façon claire qu'il n'a pas encore suffisamment digéré la « douceur des pieuses pensées » comme l'aurait dit Schiller<sup>352</sup>. En revanche, il a le droit d'avoir une haute opinion de Vinci et de considérer Ribera et Rembrandt comme les plus grands des maîtres. Qu'il se garde cependant de dire du bien de David, lui qui fut autrefois le roi tout-puissant des peintres, car ce serait

<sup>350</sup> ... mais pas dans les meilleurs termes ! A propos de « La Sainte-Vehme » présentée par Schützenberger, *Le Figaro* (30.04.1889) parle d'un « sujet démodé qu'il a dû retrouver chez un antiquaire » et *Le Temps* (30.04.1889) décrit la salle 15 comme « la salle des horreurs du musée de cire. Tous les sujets lugubres s'y sont donné rendez-vous ».

<sup>351</sup> Jean-Georges Vibert (1840-1902), peintre d'histoire, célèbre pour ses tableaux mettant en scène des cardinaux, et auteur dramatique.

<sup>352</sup> Citation extraite du monologue de Guillaume Tell, acte IV, scène 3.

une honte terrible. Affirmer au contraire que ses tableaux classiques sont les plus ennuyeux qu'on n'ait jamais fabriqués et qu'aucun être humain ne peut les regarder sans se mettre à bâiller, et le succès est assuré ! On peut aussi le traiter de plus grand de tous les *pompier*s, ce qui prouvera suffisamment qu'on est parfaitement en phase avec le point de vue moderne. *Pompier* est d'ailleurs un terme que l'on peut utiliser habilement à propos de toute peinture historique ou classique, puisque cette expression tire son origine, depuis l'époque de Delacroix, des couvre-chefs grecs et romains ressemblant aux casques des compagnies de pompiers des années 1840 et devenus des symboles de la petite bourgeoisie. Un terme qui a une portée similaire est celui d'*épicier* qui peut être jeté à la tête de tout adversaire comme un argument destructeur.

Pour finir, encore deux ou trois choses à propos des musées. Au Musée du Luxembourg, il faut se garder de partir d'un rire joyeux devant « Le pauvre pêcheur » de Puvis de Chavannes : les conséquences pourraient être dévastatrices. Idem pour quelques autres tableaux : ne pas laisser non plus apparaître qu'on considère comme exécration « L'Olympia » de Manet, indigne de figurer dans un musée, car la foule des fanatiques est grande ! On peut craindre qu'une telle remarque irréfléchie aboutisse à un duel au pistolet ou, pire encore, à une bonne paire de gifles (un duel étant en principe sans aucun danger, sauf si le tireur vise à côté...). Pour les autres tableaux qui sont accrochés dans les musées, il est conseillé de suivre avec précision les recommandations déjà développées plus haut afin de donner l'impression d'être un grand connaisseur et un grand expert. Mais pour soi tout seul, on est libre de penser comme on veut !

Hier, j'ai été voir les fêtes à Versailles<sup>353</sup>. Je n'étais pas le seul car on compte les spectateurs par des centaines de mille. Je crois qu'il y avait au moment des grandes eaux au moins 300 000 spectateurs autour du bassin de Neptune qui est superbe. Le temps était hors ligne : le matin, il a d'abord plu, mais vers une heure, le ciel s'est éclairé et il faisait très chaud de tout l'après-midi. Sur toute la ligne, le président a été acclamé, je n'ai pas entendu un seul cri « Vive Boulanger ! » et je crois que ses actions baisseront encore davantage pendant la durée de l'exposition qui va être inaugurée cet après-midi. Je ne sais pas si le temps sera aussi beau car le ciel est couvert de nuages, cependant je crois que le temps se maintiendra. J'aurai alors le plaisir de voir les Parisiens en fête, ça promet de devenir très amusant. Déjà hier soir, on a dansé partout dans les rues. Généralement, c'est devant les marchands de vin, qui font construire exprès une estrade et qui spéculent sur la soif occasionnée par la danse. Je vous donnerai une description de cette fête dans la prochaine lettre. Vous avez sûrement déjà appris par les journaux qu'on avait voulu faire un attentat sur le président de la République, seulement c'était rien de sérieux, c'était un type qui voulait attirer l'attention publique sur lui<sup>354</sup>.

J'ai acheté un bon de l'exposition à 26,25 fr. Ceux qui ont souscrit d'avance ont dû payer autant par les frais de timbres dépensés par eux et comptés par le banquier. Ça fait que je n'ai plus beaucoup d'argent. Ayant 90 fr d'avance sur ce mois, j'ai payé 30 fr sur le logement, 26,50 sur le bon, fait 56,50, reste 33,50. Naturellement, j'ai aussi mangé depuis ça.

Avant-hier, M. Bauer, de Brumath, qui travaillait dans le temps chez Schall et qui est tailleur à Paris en ce moment, était chez nous. Il fait des complets à tous les prix. Si tu crois

<sup>353</sup> Ces fêtes célèbrent le centenaire de la réunion des États généraux le 5 mai 1789.

<sup>354</sup> À son départ de l'Élysée, la voiture du président de la République, Sadi Carnot, a essuyé un coup de feu, mais on s'est rendu compte par la suite que le revolver était chargé à blanc (*Le Figaro*, 6 mai 1889).

que je dois m'en faire faire un, dis-le moi, s'il te plaît, dans ta prochaine lettre et dis-moi aussi le prix que je dois mettre.

Je t'embrasse, ton fils,  
Gustave.

Embrasse papa et Charles de ma part. J'ai reçu votre paquet hier soir : je donnerai la moitié aux Stempfer, l'autre aux Gary. Les hannetons ont l'air d'être arrivés<sup>355</sup>.

Je devais aller avec Sengel cet après-midi mais, arrivé dans son restaurant, on me dit qu'il est allé à l'exposition, ayant une carte « d'artiste ». Tu es étonnée ? C'est qu'il chante dans une société de chant qui fonctionnera à l'exposition. Il a de la chance car, à toutes les fêtes, il sera à l'exposition. Le ciel est clair en ce moment. Et le soleil brille avec tout son éclat.

---

Boulevard Magenta, 52

Paris, le 10 mai 1889

Chère maman,

J'ai reçu votre lettre avec l'argent ce matin, je vous remercie beaucoup<sup>356</sup>. Je parlerai quand même à Bauer pour l'habit car les Maret m'ont dit qu'il travaille bien et qu'il ne boit plus et que c'était beaucoup la faute à sa femme qu'il était comme ça. Je vois par ta lettre que tu as toute la description dans la *Post* de la fête qui s'est passée à Paris. Inutile donc de chercher à te décrire cette journée ! Je serais même un peu en peine, car je me suis suffisamment embêté toute la journée : j'étais avec Georges Stempfer et j'ai juré que plus jamais de la vie je sortirai avec lui un dimanche ou un jour de fête. Il est bon garçon mais il est endormi comme tout et il ne veut rien voir. Il ne s'en fallait pas beaucoup que nous manquions le feu d'artifice ! Quant à la tour Eiffel, je l'ai seulement vue illuminée une fois et, des fêtes sur l'eau, je n'ai rien vu du tout. J'aurais préféré d'être avec Sengel, mais il était entré avec sa carte d'artiste (il chante à l'exposition dans une société dirigée par Colonne<sup>357</sup>) à l'exposition.

Cependant je suis content de ce que j'ai vu : nous étions stationnés près du jardin des Tuileries et le feu d'artifice qu'on a tiré de là était vraiment grandiose. Quant à l'exposition, je n'y étais pas encore. Je trouve que cela ne presse pas car, plus qu'on attend, plus elle sera finie. On voit déjà beaucoup d'étrangers, tout le monde est très satisfait et il n'y a qu'une parole de louange. Quand on pense le progrès qu'on a fait depuis trente ans, c'est immense ! Par exemple, l'exposition de 52 a eu lieu dans le Palais de l'industrie, où il y a le Salon actuel<sup>358</sup>. Eh bien, ce palais qui renfermait à lui seul toute l'exposition de 52, tiendrait quatre fois dans

---

<sup>355</sup> Sans doute, la « petite surprise » envoyée par Charles.

<sup>356</sup> Cette lettre ainsi que la suivante manquent. Il faut attendre le 21 mai pour retrouver une lettre de Caroline à son fils.

<sup>357</sup> Édouard Colonne dirige l'orchestre et les chœurs du Conservatoire qui chantent la *Marseillaise* lors de la cérémonie d'inauguration de l'Exposition universelle le 6 mai 1889 (*Le Figaro*, 7 mai 1889).

<sup>358</sup> En réalité, 1855. L'exposition de 1889 est la quatrième Exposition universelle organisée par la France après celles de 1855, 1867 et 1878.

la grande Galerie des machines qui attire principalement l'attention sur le public à côté de la tour Eiffel. Je trouve qu'une entreprise comme cette exposition, qui a réussi sur tous les rapports, fait plus de gloire à une nation que dix batailles gagnées.

Je t'embrasse,  
ton fils, Gustave.

Cher Charles, je t'envoie aujourd'hui une bonne série de timbres qu'on m'a donnée, on m'en a promis encore d'autres. Je ferai ta commission à Georges Stempffer ce soir.

Je t'embrasse, ton frère, Gustave. Embrasse papa de ma part.

---

Paris, le 20 mai 1889

Chère maman,

D'abord une bonne nouvelle à te donner : je viens de remporter au concours qui a été jugé la semaine dernière une mention (il y avait un prix et deux mentions) pour le dessin, dont je t'avais parlé il y avait quinze jours<sup>359</sup>. Elle a d'autant plus d'importance cette fois-ci parce qu'il y avait les dessins choisis [choisis] pendant deux mois ; il y avait cinquante environ. C'est la même récompense que Pfrimmer a eu l'année passée et à propos de laquelle il y avait tant de tapage dans les *Neueste Nachrichten*, etc.

Tu me demandes si je vais souvent à l'exposition. J'y étais deux fois. Tu ne peux pas d' [t'] imaginer combien c'est grandiose. La première fois, je n'ai fait que parcourir tous ces palais magnifiques enfin [afin] d'avoir le coup d'œil de l'ensemble. Il m'a fallu quatre heures en m'arrêtant nulle part et en laissant à côté les petits pavillons.

Les choses les plus importantes sont les Galeries des machines et le Palais des beaux-arts. Naturellement, c'est la tour Eiffel qui est le plus populaire. Quant à la Galerie des machines, elle est longue de 425 m et large de 115 m sans avoir de soutien au milieu, c'est vraiment grandiose. C'est vrai, il y a beaucoup de choses qui ne sont pas finies, mais ça ne fait rien, on ne pourrait quand même pas tout voir, dans un espace de quelques jours. Comme choses particulièrement intéressantes, il y a à citer la rue du Caire, qui nous transmet [transporte] tout à fait dans l'Orient, il y a là un tas de boutiques dans lesquelles les Arabes fabriquent et vendent leurs produits. Du côté des Invalides, on rencontre aussi plusieurs bazars turcs et mauresques. Enfin, je vous parlerai de tout ça quand je serai de retour. Je me réjouis beaucoup pour retourner car, en ce moment, je n'ai plus beaucoup d'entrain et je voudrais déjà être parti. Papa peut donc venir dans huit jours ou quand il voudra ; seulement, il ne pourra pas loger chez moi, car il y a cinq Autrichiens qui sont venus de sorte que je couche avec le fils. Mais cela ne fait rien, il peut venir quand même car M<sup>me</sup> Hilaire m'a offert une de leurs chambres et, comme Durand demeure à côté, nous pourrions demeurer l'un près de l'autre et

---

<sup>359</sup> Peut-être dans la carte postale (perdue) dont Gustave fait mention dans sa lettre du 6 mai.

ça de bon cœur, car elle est très satisfaite de son portrait. Hier, j'étais même avec elle et toute la famille faire une partie de campagne qui a été superbe.

Jügemännel<sup>360</sup> n'a pas été chez moi mais, à l'instant même, Zimmer vient de me quitter. Il m'a donné rendez-vous pour ce soir dans une des brasseries sur les boulevards. Je me dépêche de finir la lettre enfin qu'elle parte encore ce soir.

Je t'embrasse,  
ton fils, Gustave.

Cher Charles, j'ai de nouveau quelques timbres pour toi. Donne-moi des nouvelles combien tu n'en n'avais pas.

Je t'embrasse. Embrasse papa de ma part.

---

Brumath, le 21 mai 1889

Mon cher Gustave,

Ta lettre nous a fait bien plaisir. Je vois que tu as bien travaillé cet hiver et que tu as fait beaucoup de progrès. C'est un grand encouragement pour toi d'avoir eu une pareille récompense et j'espère qu'à force de travail et de persévérance, tu pourras pourtant arriver un jour à te créer une position.

La semaine dernière, nous avons eu la visite de M. et M<sup>lle</sup> Pfrimmer<sup>361</sup>. Papa a l'intention de partir d'ici vendredi ou samedi soir. Quand c'est tout à fait décidé, je t'enverrai encore une carte. Il a l'intention de prendre un billet aller et retour qui dure, je crois, cinq jours. Cela m'étonne que tu n'es pas allé plus de deux fois à l'exposition puisque tu as pourtant un billet pour vingt-cinq fois et que tu ne resteras plus si longtemps à Paris. Si tu n'as pas encore tout vu, tu n'as pas besoin de rentrer avec papa, tu pourras encore rester quelques jours plus longtemps.

Je t'embrasse de cœur, ta mère,  
C. Stoskopf.

Si tu écris, tu pourras me dire ce que papa doit apporter, des asperges et des saucissons\* de Lyon ? Papa était chez Georges hier. Il va très bien en ce moment. Il avait beaucoup de plaisir à voir papa et lui a tout montré, mais les médecins ne veulent pas encore qu'il rentre. La tante espérait toujours qu'il rentrerait au moins en même temps que toi puisqu'il est venu à Stephansfeld deux jours après ton départ.

---

Chère maman<sup>362</sup>,

---

<sup>360</sup> Jügemännel, autrement dit « le petit bonhomme Jung », désigne Charles Jung, boucher à Brumath.

<sup>361</sup> Le père du peintre Émile Pfrimmer, né à Brumath, et une sœur de ce dernier.

<sup>362</sup> Carte postale avec cachet du 23 mai 1889.

Je crois que ça vaudrait mieux que Papa vienne deux ou trois jours plus tard, par exemple qu'il part mardi soir, il verra alors la grande fête qui aura lieu samedi le 1<sup>er</sup> et il pourra alors loger en même temps chez moi parce que la visite part mardi. M<sup>me</sup> Maret ne me comptera rien parce que je me suis dérangé pour leur visite et ça sera aussi bien plus agréable, car on sera plus libre de sortir et on n'aura pas besoin d'amener tout le temps quelqu'un. Ça devient d'abord meilleur marché et ensuite, le soir pour rentrer, nous n'avons pas besoin de passer un si vilain quartier comme celui du Durand<sup>363</sup> où il y a très souvent des attaques nocturnes. Ça fait qu'il faudrait prendre chaque fois une voiture.

Si les réponses se croisent, écris-moi encore une fois pour samedi<sup>364</sup>.

Gustave.

---

Paris, samedi le 25 mai 1889

Chère maman,

J'ai reçu ta lettre ce matin : je suis vraiment très content que papa ne vienne que mercredi matin car ça vaut mieux sous tous les rapports. Il doit seulement apporter des bonnes jambes car il faudra marcher beaucoup. Au commencement, quand j'y allais, j'étais chaque fois malade mais maintenant, ça ne me fait plus rien. J'ai presque fini l'étude des tableaux, ce qui ne veut pas dire que j'ai tout vu car il y en a des milliers et des milliers. Naturellement, l'École française occupe la partie la plus importante en qualité et en quantité. Ça n'empêche pas qu'on voit aussi de très bonnes choses dans la section allemande, suisse, hollandaise et Autriche-Hongrie. C'est surtout Munkacsy chez les derniers qui se fait remarquer par deux de ses meilleurs tableaux, « Le Christ devant Pilate » et « Jésus crucifié »<sup>365</sup>. Ce sont deux chefs-d'œuvre d'une composition renversante mais, quant à la peinture, elle ne vient pas à la hauteur de l'École française. Chez les Espagnols et Américains, on trouve aussi de très bonnes choses. Il n'y a que les Anglais qui ne sont pas fameux avec leur exposition : il n'y a guère que deux, trois tableaux qui me plaisent, de même chez les Italiens.

Hier, j'ai un peu visité les galeries des industries, mais il faut renoncer à voir tout ça sérieusement, parce qu'il y en a de trop, et qu'il faudrait au moins un mois pour avoir vu à peu près tout. Une chose qui m'a vivement intéressé, c'est l'exposition des fleurs et fruits qui ne durera que jusqu'au 1<sup>er</sup> juin. On voit là des vignes pleines de raisin mûr ainsi que d'autres fruits mûrs, ensuite des roses de toutes les espèces et d'autres fleurs, toutes de couleurs plus fraîches et plus vives les unes que les autres. Enfin, je pense que papa n'aura pas le temps\* long à Paris, au contraire qu'il faudra rudement se dépêcher pour voir un peu de tout. Ce qui

---

<sup>363</sup> Durand habite le quartier de la Folie-Méricourt, 103, avenue Parmentier, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement.

<sup>364</sup> Cette dernière phrase écrite en travers de la carte.

<sup>365</sup> Mihály Munkácsy (1844-1900), peintre académique hongrois, auteur de compositions monumentales.

m'embête surtout ce sont des visites, telles que chez les Silbereisen et les parents à Caroline<sup>366</sup>, car c'est tellement loin et ça prend toute de suite beaucoup de temps.

Je t'embrasse, ton fils,

Gustave.

Cher Charles, je t'envoie aujourd'hui tous les timbres qui me restent, entre autres, il y a un russe de 20 kbk<sup>367</sup> que je n'ai jamais vu et qu'on m'a donné hier.

Je t'embrasse, Gustave. Embrasse papa de ma part.

---

<sup>366</sup> Caroline Walter, voisine des Stoskopf à Brumath.

<sup>367</sup> C'est-à-dire de 20 kopecks.



## Troisième séjour : novembre 1889 – juillet 1890

Lundi, le 18 nov. Paris 89

Chère maman,

Comme je vous l'ai annoncé, je suis bien arrivé à Paris samedi dernier. Mais j'étais fatigué pendant deux jours, car je n'ai presque pas pu dormir : jusqu'à Lunéville, j'étais avec un voyageur, qui connaît bien mes cousins à Sarreguemines, naturellement nous avons causé au lieu de dormir ; du reste, je me suis dit, tu vas dormir quand l'autre sera descendu à Lunéville, mais là, il y avait alors une quantité de soldats, qui remplissaient les compartiments, de sorte qu'on pouvait à peine s'asseoir. À Nancy enfin, il vint encore un jeune homme dans notre compartiment, qui voulait aller à Paris comme moi. Il racontait à qui voulait bien l'écouter, qu'il était très pressé et qu'il devait aller à la Chambre des députés samedi après-midi à deux heures, qu'il connaît très bien le député boulangiste de Nancy pour lequel il a mené la campagne, puis il a commencé à causer politique et il parlait que tout le compartiment a pu l'entendre et tout ça, à une heure du matin quand j'aurais bien voulu dormir. Ça continuait une bonne partie de la nuit comme ça.

Arrivé à Paris, Charles Sonntag était là avec une petite voiture à bras pour conduire ma malle (qu'on m'a du reste pas fait ouvrir) chez les Maret. Ensuite, je suis allé à l'atelier pour me faire inscrire. Il y a beaucoup de monde qui a recommencé à travailler aujourd'hui lundi. Il y avait une pareille\* foule ce matin qu'on pouvait à peine circuler. Hier soir, j'étais chez les Gary, et avant-hier soir, chez les Stempfer. Ce soir, j'ai aussi encore vu Sengel qui m'a raconté en rentrant pourquoi Charles Stempfer est en Afrique : à ce qu'il paraît, ils ont fait sauter un nouveau dans la couverture, ce qui est rigoureusement défendu<sup>368</sup>. Charles prétend qu'il n'a rien fait et qu'il a seulement été dans la chambre quand ça c'est passé. Bref, il a été envoyé comme les autres dans le régiment d'Afrique. M. Stempfer a déjà fait toutes les démarches possibles mais sans résultats. Ils sont naturellement très inquiets parce que le climat est très malsain en Tunisie.

Comme je n'ai pas pu voir Durand samedi dernier, parce qu'il était parti, j'irai le voir tout à l'heure puis je dînerai chez les Hilaire. Ils ont absolument tenu à ce que je vienne chez eux ce soir. Je n'ai pas vu Christine hier, ni Émilie. C'est dimanche prochain leur jour de sortie. Sans\* cela, je ne sais pas encore grand-chose à vous raconter. Je dois vous dire le bonjour de toute la famille ainsi que des Maret.

Je vous embrasse,  
votre Gustave.

---

<sup>368</sup> Brimade infligée à un bleu que l'on « bernait ».

Voici ce que le voyage, etc. ont coûté.

27,75	billet	
2,41	douane	
4,50	malle	
<u>3,75</u>	octroi	
38,41	fr	
<u>200,00</u>	atelier	
238,41		400
<u>238,41</u>		
161,59		

restent sur 400 fr : 161,59 fr.

Cher Charles,

Comme tu vois, je n'ai pas encore pu avoir beaucoup de timbres. Le timbre Argentine et la carte-lettre sont les seuls que j'ai eus des Maret. Mais le jeune Zimmer m'en a promis beaucoup de la Turquie et des pays environnants. Seulement, il faudra rien dire au jeune Zimmer à Brumath, sans cela il lui écrira de lui en envoyer aussi<sup>369</sup>.

Je t'embrasse, ton frère,

Gustave.

---

Brumath, le 20 9bre [novembre] 1889

Mon cher Gustave,

Nous avons appris avec plaisir que tu es bien arrivé à Paris. J'espère que tu es maintenant complètement remis des fatigues de ton voyage et que tu es déjà fermement à ton travail. J'espère que tu feras de nouveau beaucoup de progrès cette année. Je suis bien curieuse d'apprendre ce que tes professeurs diront de tes peintures.

---

<sup>369</sup> En ne donnant aucun prénom, Gustave ne nous aide pas : le jeune Zimmer de Paris est peut-être Charles (1868-1897), fils de Jean Zimmer (1840-1897), gendarme à cheval, puis directeur de brasserie ; celui de Brumath est son cousin germain également prénommé Charles (1878-1961), fils de Jacques (1836-1906), tonnelier.



### **Caroline Stoskopf en 1889**

Huile sur panneau de bois non signée portant au dos l'inscription : « Portrait de ma mère peint en 1889 ».

Chez nous, tout va son train. Charles continue à être alerte, papa était refroidi\* depuis quelques jours : il avait mal à la langue et à la gorge de sorte qu'il ne pouvait ni bien parler ni bien boire ou bien manger, il était d'assez mauvaise humeur. À présent, cela va mieux et s'il se soigne encore bien un ou deux jours, ce sera de nouveau passé. J'ai aussi engagé une autre bonne, la sœur à Dinel, espérant que cela ira mieux avec celle-là.

En fait de nouvelles, j'ai à t'écrire une qui te fera sans doute de la peine : M. Philippe Goetz, de Strasbourg, est mort vendredi dernier tout à fait subitement d'un anévrisme de cœur<sup>370</sup>. Il est rentré vers sept heures du café, il s'est assis à table, a d'abord lu une lettre puis en commençant à lire le journal, il baisse la tête et il était mort. M<sup>me</sup> Goetz croyait qu'il se trouvait mal. Tu peux penser quelle frayeur pour toute la famille ! Toi, tu perds un protecteur qui aurait encore pu t'être utile un jour. On a voulu t'envoyer un faire-part mais, comme on n'avait pas ton adresse, on nous en a envoyé un. Tu pourras pourtant envoyer une carte avec

---

<sup>370</sup> La mort brutale de ce notable strasbourgeois, négociant en bois et administrateur du Crédit foncier, qui survient en même temps que celle de son ami qu'il vient de quitter, est également racontée par la *Revue alsacienne*, 1890, p. 48.

quelques mots de condoléances. L'adresse est M<sup>mes</sup> Veuves Goetz et Ulrich, Vieux-Marché-au-Vin, 27, Strasbourg. Dimanche, on a enterré un jeune garçon de quinze ans qui était apprenti meunier à la *Mönchmühl* et qui est étouffé dans la farine<sup>371</sup>.

Charles voit avec plaisir la révolution au Brésil à cause des nouveaux timbres qu'il y aura probablement [probablement] déjà dans deux mois<sup>372</sup>. Et ton Brésilien est-il encore à Paris ? Il doit aussi être un peu inquiet à cause de sa subvention. Charles a déjà collé le timbre d'Argentine. Il se réjouit\* déjà pour un nouveau envoi. Il fait en ce moment la partie avec papa. La mère Walter est toujours très alerte. J'y étais un peu hier, elle m'a donné une boîte de sardines, elle m'a chargé de te dire qu'elle attend une lettre des Stempfner mais je pense qu'elle en aura déjà une jusqu'à\* ce que tu iras chez eux. Je pense que, dans ta prochaine lettre, tu pourras déjà nous donner quelques nouvelles de l'atelier. Peut-être as-tu déjà montré tes peintures à tes professeurs ?

Cette année ton voyage est revenu à peu près 3 fr moins cher que l'année passée. Pourquoi as-tu été obligé de payer tant d'octroi ? J'avais cru que la charcuterie ne coûtait presque pas.

Les baisers de papa de Charles et de ta mère,  
C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille et connaissances.

<p style="text-align: center;"><b>Cours pour Hommes</b></p> <p>48, Rue du Faubourg Saint-Denis, près la porte Saint-Denis 338, Rue Saint-Honoré, près la Place Vendôme <b>28, Rue Fontaine</b> ATELIERS DISTINCTS DE MM. J. LEFEBVRE et BENJAMIN CONSTANT, BOUGUEREAU et T. ROBERT-FLEURY F. FLAMENG et G. FERRIER et L. DOUCET &amp; BRAMBON</p> <p><i>Ces éminents professeurs donnent régulièrement leurs conseils aux élèves</i></p> <p>Saison d'hiver: un PRIX de 100 fr. est décerné tous les mois par les professeurs réunis. <i>Il n'y a jamais de vacances</i></p> <p>TOUTE LA JOURNÉE MODÈLE VIVANT</p> <table border="0"> <tr> <td>DEMI-JOURNÉE</td> <td>JOURNÉE</td> </tr> <tr> <td>Un mois (4 sem.)... 25 f.</td> <td>Un mois (4 sem.)... 50 f.</td> </tr> <tr> <td>Trois mois... 75 »</td> <td>Trois mois... 125 »</td> </tr> <tr> <td>Six mois... 125 »</td> <td>Six mois... 200 »</td> </tr> <tr> <td>Un an... 200 »</td> <td>Un an... 300 »</td> </tr> </table> <p> Dix CACHETS 20 FRANCS. (Séance de 4 heures)</p> <p>SCULPTURE, Professeur M. CHAPU</p> <table border="0"> <tr> <td>DEMI-JOURNÉE</td> <td>JOURNÉE</td> </tr> <tr> <td>Un mois (4 sem.)... 40 f.</td> <td>Un mois (4 sem.)... 60 f.</td> </tr> <tr> <td>Trois mois... 100 »</td> <td>Trois mois... 150 »</td> </tr> <tr> <td>Six mois... 150 »</td> <td>Six mois... 250 »</td> </tr> <tr> <td>Un an... 250 »</td> <td>Un an... 400 »</td> </tr> </table> <p>COURS de PERSPECTIVE, COURS d'ANATOMIE</p> <p>Préparation au brevet de professeur de dessin de la ville de Paris et des Beaux-Arts</p> <p>Les moyens d'instruction offerts par l'Atelier sont complets. L'Élève va progressivement des plus beaux plâtres d'après l'antique au modèle vivant.</p> <p><i>The means of instruction offered by the studio are complete. The pupil advances from the study of the finest antiques to the living model.</i></p>	DEMI-JOURNÉE	JOURNÉE	Un mois (4 sem.)... 25 f.	Un mois (4 sem.)... 50 f.	Trois mois... 75 »	Trois mois... 125 »	Six mois... 125 »	Six mois... 200 »	Un an... 200 »	Un an... 300 »	DEMI-JOURNÉE	JOURNÉE	Un mois (4 sem.)... 40 f.	Un mois (4 sem.)... 60 f.	Trois mois... 100 »	Trois mois... 150 »	Six mois... 150 »	Six mois... 250 »	Un an... 250 »	Un an... 400 »	<p style="text-align: center;"><b>Cours pour Dames</b></p> <p>27 et 30, Galerie Montmartre (Passage des Panoramas) 5, Rue de Berri (Avenue des Champs-Élysées) Dépendance du Panorama, DETAILLE et de NEUVILLE <b>28, FAUBOURG ST-HONORÉ</b> ATELIERS DISTINCTS DE MM. J. LEFEBVRE et BENJAMIN CONSTANT, FLAMENG BOUGUEREAU et T. ROBERT-FLEURY &amp; FERRIER</p> <p><i>Ces éminents professeurs donnent régulièrement leurs conseils aux élèves</i></p> <p>Saison d'hiver: MÉDAILLE D'ARGENT décernée tous les mois par les professeurs réunis <i>Il n'y a jamais de vacances</i></p> <p>TOUTE LA JOURNÉE MODÈLE VIVANT</p> <table border="0"> <tr> <td>DEMI-JOURNÉE</td> <td>JOURNÉE</td> </tr> <tr> <td>Un mois (4 sem.)... 60 f.</td> <td>Un mois (4 sem.)... 100 f.</td> </tr> <tr> <td>Trois mois... 150 »</td> <td>Trois mois... 250 »</td> </tr> <tr> <td>Six mois... 250 »</td> <td>Six mois... 400 »</td> </tr> <tr> <td>Un an... 400 »</td> <td>Un an... 700 »</td> </tr> </table> <p>Œ. B. — Les Dames qui accompagnent les élèves sont admises dans l'atelier.</p> <p>SCULPTURE, Professeur M. CHAPU</p> <p>COURS de PERSPECTIVE, COURS d'ANATOMIE par M. CUYER</p> <p>Préparation au brevet de professeur de dessin de la ville de Paris et des Beaux-Arts</p> <p>Les moyens d'instruction offerts par l'Atelier sont complets. L'Élève va progressivement des plus beaux plâtres d'après l'antique au modèle vivant.</p> <p><i>The means of instruction offered by the studio are complete. The pupil advances from the study of the finest antiques to the living model.</i></p>	DEMI-JOURNÉE	JOURNÉE	Un mois (4 sem.)... 60 f.	Un mois (4 sem.)... 100 f.	Trois mois... 150 »	Trois mois... 250 »	Six mois... 250 »	Six mois... 400 »	Un an... 400 »	Un an... 700 »
DEMI-JOURNÉE	JOURNÉE																														
Un mois (4 sem.)... 25 f.	Un mois (4 sem.)... 50 f.																														
Trois mois... 75 »	Trois mois... 125 »																														
Six mois... 125 »	Six mois... 200 »																														
Un an... 200 »	Un an... 300 »																														
DEMI-JOURNÉE	JOURNÉE																														
Un mois (4 sem.)... 40 f.	Un mois (4 sem.)... 60 f.																														
Trois mois... 100 »	Trois mois... 150 »																														
Six mois... 150 »	Six mois... 250 »																														
Un an... 250 »	Un an... 400 »																														
DEMI-JOURNÉE	JOURNÉE																														
Un mois (4 sem.)... 60 f.	Un mois (4 sem.)... 100 f.																														
Trois mois... 150 »	Trois mois... 250 »																														
Six mois... 250 »	Six mois... 400 »																														
Un an... 400 »	Un an... 700 »																														

### Programme d'études de l'académie Julian (1890)

On remarque que le prix pour les dames est plus élevé que pour les hommes.

<sup>371</sup> Le drame s'est produit le 15 novembre à l'actuel Moulin des moines à Krautwiller, près de Brumath.

<sup>372</sup> L'empereur Pedro II est renversé le 15 novembre 1889, jour où est proclamée la République des États-Unis du Brésil.

Paris, vendredi 22 nov. 89

Chère maman,

Je n'ai encore rien montré à mes professeurs. Je montrerai peut-être demain les plus importantes choses à M. Lefebvre. Quant à M. Doucet, je peux seulement les lui montrer demain en huit parce qu'il sera absent demain samedi, qui est son jour de réception. Car tu comprends que ces professeurs ne peuvent pas recevoir du monde tous les jours, vu la grande quantité des élèves qu'ils ont. Peut-être jusqu'alors, M. Schützenberger sera aussi de retour. J'ai déjà bien commencé à travailler cette semaine et je vois avec plaisir que je n'ai rien perdu à être si longtemps sans dessiner. J'ai commencé un très bon dessin.

Je n'étais pas encore chez le Brésilien parce qu'il demeure trop loin. J'irai probablement samedi après-midi, je t'écrirai alors dans la prochaine lettre si tu dois envoyer le rouet. Je n'ai pas retrouvé l'adresse des Zwilling, mais je crois que M<sup>me</sup> Helmer la sait ; ça n'empêche pas que si tu voyais par hasard les Zwilling, tu pourras la leur demander. Charles doit m'envoyer dans la prochaine lettre des vieux timbres pas rares pour les donner au Siamite\* qui est chez nous et qui veut faire aussi une collection. Comme il commence seulement, tout sera bon pour lui. Lui de son tour a écrit dans son pays qu'on doit lui en envoyer aussi. Seulement, ça dure à peu près deux mois jusqu'à ce que la lettre soit de retour. En attendant, je n'ai pas encore reçu beaucoup de timbres parce que la plupart de ceux qui m'en ont donné sont partis. Il faudra donc d'abord faire la connaissance avec les nouveaux. Haushalter, le cousin au vétérinaire, n'est plus non plus chez nous, il est à l'École des beaux-arts<sup>373</sup>. J'irai le voir une fois chez lui. La nouvelle de la mort de M. Goetz m'a fait bien de la peine. Je leur enverrai une carte avec quelques mots demain. J'étais hier soir chez les Stempfer : ils m'ont dit qu'ils ont écrit à la grand-mère avant-hier.

Tu me demandes pourquoi il fallait tant payer à la douane et à l'octroi : c'est parce qu'on paye quatre sous par livre du porc et de la charcuterie, ça fait déjà 70 sous ou 3,50 fr et autant pour l'eau-de-vie. Les tartes n'ont, je crois, rien payé. Tout le monde les a trouvées excellentes. Sans\* cela, je ne sais vraiment pas quoi vous écrire, je n'étais encore nulle part. Peut-être, j'irai dimanche après-midi au Champ-de-Mars pour voir les débris de l'exposition. À ce qui paraît, c'est très triste là-bas, surtout quand on a vu tout ça dans sa splendeur.

Il fait assez froid en ce moment à Paris, surtout ce matin. Ce matin, j'ai parcouru la liste des récompensés à l'Exposition universelle. De nos professeurs, il y a Lefebvre qui a eu une médaille d'honneur, Benjamin-Constant une première, Robert-Fleury, de l'atelier à côté de nous, également une première. Quant à M. Doucet, il n'a eu qu'une troisième médaille pour la peinture et une deuxième pour l'aquarelle et le pastel. Parmi les récompensés, il y a encore Ehrmann, un Strasbourgeois, et Carrière.

---

<sup>373</sup> Apparemment non puisqu'il passera le concours en même temps que Gustave au printemps 1890 (voir *infra*). Ce peintre est inconnu des dictionnaires biographiques de peintres.

Je vous embrasse,  
votre Gustave.

Mon cher Charles, depuis hier j'ai encore reçu plusieurs timbres de Zimmer, entre autres un nouveau allemand 20 para<sup>374</sup> et un espagnol avec l'infante, également quelque chose de nouveau<sup>375</sup>. J'en aurai encore beaucoup de Zimmer.

Je t'embrasse,  
ton frère Gustave.

---

[27 novembre 1889<sup>376</sup>]

Mon cher Gustave,

Je pense pouvoir t'annoncer dans la lettre prochaine que la collection a mille ½, naturellement si tu as bien collectionné depuis et si Théo ne fait pas de différence entre promettre et tenir. [...<sup>377</sup>] Envoie la série des Samoa deux fois si tu trouves l'occasion. J'aurais écrit plus, mais la lettre doit partir avant 4.

Charles.

Après avoir lu, tu brûleras cela<sup>378</sup>.

Mon cher Gustave,

Nous sommes tout à fait seuls en ce moment. Papa est dans la Haute-Saône depuis lundi. Je pense qu'il reviendra ce soir. Tout s'est très bien passé jusqu'à présent. Nous fermons tous les soirs tout à double tour et nous avons encore fait coucher la bonne dans la maison pour nous protéger contre les voleurs. Lundi avant son départ, nous avons encore la visite de Charles et de Theo, de Sarreguemines<sup>379</sup>. Théo est resté chez les Orth et Charles est parti avec papa pour Strasbourg. Il a bien regretté\* de ce que tu ne sois pas venu à Sarreguemines. Il voit aussi quelquefois Gottfried Richert. Il dit que c'est un si bon musicien qu'on l'aime tant au régiment. Aujourd'hui, Charles a quinze ans. Papa lui a envoyé un panier de bière. Nous en boirons tout à l'heure un verre à sa santé et à la tienne. N'écris pas avant d'avoir été chez M. Doucet si tu y vas samedi. M<sup>me</sup> Nardré a aussi demandé ton adresse. Je suis curieuse de ce que

---

<sup>374</sup> Timbre émis par un bureau de poste allemand en Turquie ottomane.

<sup>375</sup> En réalité, c'est un timbre à l'effigie d'Alphonse XIII, né en 1886, qui peut effectivement faire penser au profil d'une petite fille.

<sup>376</sup> Lettre non datée, mais du jour de l'anniversaire de Charles comme le précise Caroline. C'est Charles qui écrit le premier.

<sup>377</sup> Charles poursuit sa lettre, écrite exceptionnellement en français, par le récit de ses échanges de timbres et d'un spectacle de cirque qu'il a vu de la fenêtre des Sengel, mais l'écriture en français est très maladroite, émaillée de mots allemands.

<sup>378</sup> Sans doute parce que Charles est conscient de ses fautes et approximations en français.

<sup>379</sup> Deux cousins de Gustave et de Charles : voir Stoskopf (Niederbronn et Ingwiller) dans le répertoire des relations...

le vétérinaire d'[t']écrit. Ils étaient gentils dimanche quand nous étions chez eux mais M<sup>me</sup> Sengel n'était pas ici depuis ton départ. Je t'embrasse, ta mère, Car.

Aujourd'hui, nous avons la première neige<sup>380</sup>.

### **Gaudibert, le massier général**<sup>381</sup>

Gaudibert<sup>382</sup>, un Provençal typique, trouve partout des prétextes pour donner son point de vue. Sa physionomie parachève sa dimension comique, un gros pince-nez masquant ses yeux globuleux. En bref, tout le personnage donne une image qui exerce peu de séduction... Gaudibert n'était pas encore depuis trois semaines dans l'atelier qu'il se laissa aller à de grands discours sur le manque d'équipement de l'académie. Bientôt, il sut improviser un autre grand discours à propos des vitres mal nettoyées qui l'empêchaient en partie de faire des œuvres de qualité, puis sur le fait qu'il n'y avait dans chaque atelier qu'un seul représentant et pas de représentant général capable de défendre les intérêts communs de tous les ateliers. Comme le bon Provençal accompagnait tout ça d'un grand effet comique, on le laissa tranquillement réformer parce qu'on s'en amusait. Bien plus encore, on lui donnait entièrement raison, ce qui rendait le brave homme de plus en plus audacieux et entreprenant.

Il y a avait là au même moment un Suisse nommé Bataille<sup>383</sup> qui était doté de beaucoup d'humour et d'un visage très sérieux. Il écrivait dans un français remarquable qu'il mit à profit pour écrire un manifeste. Son contenu prit en compte l'ensemble des défauts que Gaudibert aimait tant retenir comme thèmes de ses discours et tout l'ensemble était signé par un comité anonyme. Étaient mis en exergue le désordre qui augmentait de jour en jour, le manque de discipline et toutes sortes de choses. Pour finir, la résolution était prise qu'il serait hautement nécessaire d'élire un *massier général*, donc un représentant de tous les ateliers, pour mettre fin à tous ces problèmes.

Tout le monde était d'accord avec ce manifeste et Gaudibert en était obnubilé car ce qui était écrit noir sur blanc lui apparaissait comme sorti de son propre esprit. Et puis surtout, l'idée d'un *massier général* le fit basculer dans les plus hautes sphères du bonheur parce que, à bien y réfléchir, c'était lui qui avait développé le premier cette idée. Pendant que Gaudibert discutait avec ardeur avec le groupe soutenant le manifeste, Bataille monta son plan avec beaucoup d'habileté. Il fit annoncer dans l'atelier qu'à la suite au grand succès de son manifeste, l'idée d'élire un *massier général* avait gagné du terrain et que déjà des élèves envoyaient leur candidature.

Dans un premier temps, il n'était absolument pas question de Gaudibert, parce qu'il fallait éviter avant tout qu'on puisse soupçonner quelque chose. Buffet<sup>384</sup> et Déchenaud<sup>385</sup> acceptèrent de se mettre en avant : ils étaient deux des plus anciens et des plus doués et, du fait de leurs qualités, les plus aptes à ce poste. Les deux messieurs déclarèrent avec la mine la plus solennelle qu'ils acceptaient la lourde responsabilité de la candidature dans l'intérêt des ateliers. Buffet fit un discours réfléchi dans lequel il parla de sa longue présence dans l'atelier et de son souhait d'éradiquer les mauvaises pratiques. Déchenaud prit la parole dans le même esprit et exprima le fait qu'il n'avait accepté l'élection qu'afin

<sup>380</sup> Cette phrase est rajoutée par Caroline en première page, avant l'entame de Charles.

<sup>381</sup> Gustave Stoskopf raconte cette anecdote dans un article de Jean R. Debrix, « Maître Gustave Stoskopf raconte... », *La Vie en Alsace*, 1935, n° 1, p. 271-274, mais pas dans sa correspondance. Au vu des participants et du contexte, on peut la dater de l'automne 1889 : certains attendent encore le retour de Boulanger et l'un des protagonistes majeurs, Henry Bataille, ne devient élève de l'académie Julian qu'en 1889.

<sup>382</sup> Gustave Stoskopf écrit Godiveau au début de son texte, puis... Gaudibert : il s'agit de Jean-Raphaël Gaudibert, peintre né à Orange.

<sup>383</sup> De même il écrit Boucher, mais il s'agit (comme il le précise lui-même dans une note en fin d'article) d'Henry Bataille... qui n'est pas suisse.

<sup>384</sup> Amédée Buffet (1869-1934) ou son frère Paul (1864-1941).

<sup>385</sup> Adolphe Déchenaud (1866-1926), prix de Rome 1894, membre de l'Institut en 1918.

qu'il y ait au minimum deux candidats. En gros, disait-il, il préférerait que Buffet soit élu.

De ce fait, l'élection de ce dernier apparaissait comme la plus probable, mais c'est alors que Guinier<sup>386</sup> entra dans la discussion de façon astucieuse : « Malgré toute l'amitié que j'ai pour Buffet et Déchenaud, je ne peux pas m'empêcher d'exprimer quelques réserves à propos de leur élection. » Il ne s'agit pas de parler pour ou contre l'un de ses amis, mais son seul souhait, c'était de s'exprimer dans l'intérêt de l'atelier et, de son point de vue, il ne pouvait voter ni pour Buffet, ni pour Déchenaud, parce qu'aucun des deux n'était suffisamment présent à l'atelier, qu'ils étaient continuellement occupés avec leurs travaux pour le Salon et enfin, parce qu'ils étaient déjà présents à l'atelier depuis de nombreuses années et qu'ils auraient déjà eu de nombreuses occasions de mettre fin à ces pratiques. Si on voulait élire quelqu'un, il fallait choisir une force neuve qui n'était pas encore émoussée par la vie monotone de l'atelier et il pensait ne pas se tromper en proposant Gaudibert qui s'était déjà illustré par ses points de vue. Il y eut quelques protestations mais pour autant, la candidature fut acceptée avec l'accord de l'intéressé.

On mit en place l'élection. Taupin<sup>387</sup> était commissaire du vote et récoltait les voix de chacun des élèves en présence de Junge<sup>388</sup>. Lorsque le vote secret fut clos, on procéda au décompte. Au début, grâce à la bonne méthode de Taupin, les trois candidats paraissaient au même niveau, mais à la fin, grâce à l'habileté du scrutateur, tout fut mis en œuvre pour que Gaudibert arrive en tête avec tout juste dix voix d'avance. Le résultat fut proclamé bruyamment dans tous les ateliers. Buffet fut le premier à prendre la parole et, sur un ton de défaite, fit des reproches à ses collègues pour son échec, soutenu par Déchenaud qui promit de ne plus remettre les pieds dans l'atelier. Le premier pas de Gaudibert fut une tentative de réconciliation. Il s'excusa auprès des deux messieurs d'avoir gagné, ce qui entraîna un échange d'amabilités.

Le devoir d'un nouvel élu est depuis toujours d'improviser un discours. Gaudibert grimpa avec agilité sur la table des modèles et prit la parole d'un ton très excité avec les larmes de l'émotion dans les yeux pour exprimer sa gratitude. Il fut saisi par deux collègues costauds qui le prirent sur les épaules pour le porter en triomphe vers l'atelier Bouguereau où il fut accueilli par des acclamations, qui, au lieu d'apaiser Gaudibert, lui firent perdre de plus en plus la raison. Chez Bouguereau, il se laissa aller à un nouveau discours sur les mauvaises pratiques et sur ses idées réformatrices, pour la plus grande joie des présents.

Entre-temps, il était midi, les ateliers se vidaient les uns après les autres, lorsque partit en dernier, avec une mine rayonnante, le nouveau *massier général*, non sans avoir au préalable averti l'*administration* de sa nomination et donné aux appariteurs d'un ton autoritaire l'ordre de nettoyer les vitres de l'atelier. Et quel ne fut pas l'étonnement du nouvel élu quand il arriva dans la grande cour ! Il ne s'attendait pas à une telle ovation ! L'ensemble des élèves de l'académie étaient debout et l'accueillirent avec un tonitruant triple « *Vive Gaudibert* ». Avant qu'il eût pu se ressaisir, il était saisi par les deux bras les plus musclés de l'atelier et mis dans une petite voiture qui se trouvait par hasard dans la cour. Et tout le monde partit en triomphe sur la rue du Faubourg Saint-Denis, habituellement bondée à midi par les gens qui sortaient du travail.

Tout le monde s'arrêta pour observer dans leurs œuvres les *fous du Faubourg Saint-Denis*, selon la jolie dénomination des élèves de l'art. Beaucoup suivaient le cortège triomphal qui se dirigea à travers l'un des passages du faubourg vers le boulevard de Strasbourg où le Provençal, touché par tant d'honneur, monté sur un banc, se laissa entraîner à un nouveau discours pendant que la foule grandissait toujours plus, si bien que bientôt, plus aucun tram, ni aucun fiacre ne pouvait trouver son chemin. Les fenêtres du boulevard s'ouvraient et les gens apparaissaient sur le balcon, croyant au retour tant annoncé du général Boulanger. Malheureusement, il n'y avait à la ronde aucun serviteur de la sainte police, sinon, on aurait pu accomplir le plan diabolique et déclarer fou le Provençal excité, ce que chaque témoin de la scène aurait volontiers contresigné.

Peu à peu, la foule se dispersa et avec eux les instigateurs de la comédie. Taupin et quelques acteurs principaux de l'élection de Gaudibert étaient ses invités pour le déjeuner à l'occasion duquel on leva quelques toasts. L'après-midi, Gaudibert ne vint pas à l'académie, mais le lendemain matin,

<sup>386</sup> Henri-Jules Guinier (1867-1927), prix de Rome 1896.

<sup>387</sup> Jules Charles Clément Taupin (1863-1932), peintre orientaliste du Sud-algérien.

<sup>388</sup> Il pourrait s'agir de Jules Adler (1865-1952), que Gustave Stoskopf désigne comme complice de Bataille dans *La Vie en Alsace*, *op. cit.*, p. 272.



de nouveaux honneurs l'attendaient. À peine avait-il commencé son travail, qu'une rumeur se mit à enfler que le prince héritier de Russie voulait visiter l'atelier et la confirmation arriva bientôt. Un élève russe<sup>389</sup>, bien connu dans l'atelier pour sa grande force et sa bonne humeur, annonça personnellement l'information au nouveau *massier général*. La visite était prévue pour 10 h et le *massier général* avait tout juste le temps pour prendre les dispositions nécessaires. Pour commencer, il recommanda à chacun de se conduire poliment et de ne pas se faire remarquer par des démonstrations déplacées comme le faisait le défunt Foloquet<sup>390</sup> ; ensuite, on se mit à la recherche de M. Julian, le propriétaire de l'académie, qui avait eu vent de l'affaire et s'était éclipsé pour ne pas gâcher la farce. Bien entendu, notre *massier* était inconsolable de cette malheureuse absence du patron. Il donna encore quelques ordres, fit écarter quelques tabourets qui dérangeaient, lorsque déjà la sonnette électrique se mit à sonner.

Gaudibert se précipita, plein d'excitation, vers la porte près de laquelle le Russe montait déjà la garde pour attendre le grand personnage. Gaudibert se laissa aller à des courbettes devant le prince lorsqu'il entra par la porte de l'antichambre et le prince s'adressa à lui très simplement. Ce dernier, un grand jeune homme bien campé, engoncé dans un lourd manteau de fourrure, portait un haut-de-forme impeccable mais était, en dehors de cela, la simplicité même. Gaudibert précéda le prince dans l'atelier, ouvrit aussi grand qu'il le put les deux portes, fit de la main gauche un mouvement pour désigner le prince et d'un accent théâtral s'adressa à ses collègues : « Messieurs, sa majesté le prince de Russie ! » À peine avait-il achevé ces mots que tomba une pluie de vivats pour la Russie, mais le sommet de l'exaltation aboutit à l'hymne national russe qui fut chanté debout par l'ensemble des élèves et qui trouva un écho dans l'ensemble des ateliers. Le prince ne se lassa pas de remercier pendant que le *massier général* lui présentait quelques élèves à leur travail et lui donnait des explications sur les caricatures accrochées au mur et sur les travaux primés. On allait d'un atelier à l'autre, partout régnait le même enthousiasme et le prince avait déjà entamé son retour vers l'antichambre lorsque retentirent encore quelques « Vive la Russie ! » aux sons de l'hymne national. Les adieux de la haute personnalité au Provençal, enivré par l'honneur, furent touchants. Le prince fut absolument ravi de sa visite et promit à son guide attentionné une future décoration.

Qui pouvait être plus heureux que notre héros ? Une fois le prince parti, le *massier général* enthousiaste ne trouvait plus de mots pour exprimer ses sentiments. Bien qu'il soit républicain convaincu, il ne pouvait être que plein d'admiration pour un tel prince qui alliait si bien la grandeur d'âme et la simplicité : « Ça, c'est un vrai prince, pensait Gaudibert, et si jamais je n'étais pas français, je voudrais être russe ! »

Entre-temps, il était midi lorsque l'appariteur sortit du bureau et informa le *massier général* que M. Julian souhaitait lui parler. Bien entendu, le Provençal n'y vit que du feu : est-ce que M. Julian voulait lui annoncer un nouvel événement ? Voulait-il le féliciter ? Bref, il se dépêcha d'un pas pressé et solennel vers le bureau. Voir M. Julian, lui serrer la main, le questionner à propos de son absence à l'occasion de la visite du prince, ce serait l'affaire d'un instant. M. Julian n'arriva pas à placer un mot bien qu'il cherchât à calmer Gaudibert. « M. Gaudibert, calmez-vous et faites attention à ce que je vous dis, parce que cela fait deux jours qu'il y a tout un remue-ménage autour de vous et qu'on vous a mené en bateau : le prince, par exemple, qu'on vous a présenté est un élève qui travaillait ici il y a encore quelques semaines, il n'est même pas russe, c'est un Suisse<sup>391</sup>. » Si la foudre avait frappé Gaudibert, il n'aurait pas été plus ébranlé ! Pâle et avec le visage décomposé, il rassembla ses affaires pour s'échapper aussi vite que possible. Pendant huit jours, on ne l'a plus vu.

Pendant ce temps, il ruminait sa vengeance. À la fin, les choses devinrent claires pour lui : le seul instigateur de tous ses malheurs, c'était Bataille avec son manifeste ! Il avait délibérément tout mis en œuvre, c'est lui qu'il fallait punir, il voulait le gifler devant tout le monde pour qu'il ne puisse plus jamais se montrer dans l'atelier. Il apparut en roulant de grands yeux comme quelqu'un qui a de mauvaises intentions en tête et chercha partout où se trouvait Henry Bataille, lequel cherchait de toute façon à passer inaperçu. Finalement, il ne pouvait plus lui échapper et Gaudibert était debout devant la victime expiatoire qu'il voulait sacrifier. Il boutonna sa veste avec précipitation, mit ses lunettes et

<sup>389</sup> David Ossipovitch Widhopff (1867-1933), originaire d'Odessa, qui fera carrière à Paris (*La Vie en Alsace, op. cit.*, p. 273).

<sup>390</sup> On ne sait qui se cache sous ce nom d'emprunt.

<sup>391</sup> Adolf Robbi (1868-1920), élève de l'académie Julian en 1887 (*La Vie en Alsace, op. cit.*, p. 273).

fixa Bataille de haut en bas en lui disant : « M. Bataille, je viens vous questionner au sujet du manifeste que vous avez rédigé. Savez-vous que sa raison d'être était de me ridiculiser ? » Bataille se sentit soulagé lorsqu'il comprit que l'histoire ne semblait pas prendre une tournure aussi grave qu'il se l'était imaginé. Il répondit donc avec une mine tellement innocente que chacun pouvait se dire : cet enfant, aucun ange n'est si pur. « M. Gaudibert, cela me fait vraiment beaucoup de peine pour vous, mon intention était vraiment sérieuse et ce que j'ai soutenu alors, je le soutiens toujours aujourd'hui et mieux encore, je vous considère aujourd'hui encore comme *massier général*. » Gaudibert fut tellement satisfait de cette parole qu'il tendit sa main à Bataille, qui n'en croyait pas ses yeux, en lui disant : « Je vous remercie pour cette explication, voici ma main, vous au moins, vous êtes un homme d'honneur, j'avais l'intention de vous gifler ! »



### Les peintres de l'académie Julian

Photographie prise rue du Faubourg-Saint-Denis réunissant les élèves de différents ateliers.

Assis au centre, Gustave Stoskopf ; n° 2 : D.O. Widhopff ; à côté de lui à droite (croix), l'Australien Italice Brass (1870-1943) ; n° 3 : Jules Adler ; en haut à gauche (croix), Emil-Benediktoff Hirschfeld (1867-1922) ; en haut à droite, en uniforme, Clément Brun (1868-1920) ; à gauche (croix), Philip Alexius de Laszlo (1869-1937).



### Atelier Doucet

1 : Henry Bataille ; 2 : Gustave Stoskopf ; tenant le squelette, l'Allemand Michel Koch (né en 1853) ; aux pieds de Bataille, Henri-Marie Thiérot (1863-1905).

Chère maman,

Samedi dernier, j'ai montré mes études à M. Lefebvre. Il a trouvé qu'elles étaient très intéressantes. C'est la vieille femme qu'il a trouvée le mieux et il m'a dit, sans que je l'ai demandé, de l'envoyer au Salon. Tu penses que ça m'a fait plaisir car je peux être à peu près sûr d'être reçu, parce que c'est lui qui m'a proposé de l'exposer et il est un des membres du jury les plus importants. C'est lui et Bonnat qui ont toujours le plus de voix. Il m'a dit de changer seulement un peu la joue gauche qui est un peu trop foncée mais c'est la moindre des choses. Il a également trouvé bien les petits portraits. Il a préféré celui de Bricka à celui de Krebs, parce que le dernier était un peu trop égal comme indication. Quant au portrait de Zier, il a trouvé la tête très bien, mais il m'a dit que le reste était trop fait et qu'il fallait négliger les petites choses pour donner autant plus d'importance à la tête. Le portrait de Louis est trop sec, celui du petit garçon, il l'a trouvé bien aussi<sup>392</sup>. Les autres choses que j'avais dans le carton, il les a seulement regardées très vite parce que c'était déjà trop tard.



**Vieille femme en prière (1889)**

Ce portrait d'une vieille Brumathoise, Marguerite Ertz, dite « la Ertzler », qui servira à nouveau de modèle à Gustave Stoskopf en 1892 a été acquis en 1911 par le *Münsterbauverein* de Freiburg et offert au musée de la ville.

---

<sup>392</sup> La trace de ces portraits est perdue ou, du moins, est-il impossible de les identifier parmi les portraits connus de l'artiste. On connaît de lui un dessin du pasteur Eugène Zier, né à Brumath en 1873, mais qui n'est pas celui d'un garçon de seize ans.

Après, j'ai montré mes études à mes amis. Tout le monde me demandait si c'était une copie que cette vieille femme car ça ressemble comme toujours aux portraits de Holbein. Mardi après-midi, j'étais aussi chez Benner<sup>393</sup> : il m'a dit à peu près la même chose que Lefebvre, il a aussi beaucoup aimé « Les courses à Eckwersheim », il m'a promis de me conduire un dimanche matin chez son ami Henner pour lui montrer le portrait de la vieille<sup>394</sup>. M. Benner est très charmant, il a un superbe atelier et beaucoup de tableaux très bien faits. Samedi, j'irai chez Doucet pour voir ce qu'il en dit. M. Schützenberger ne doit pas encore être à la maison car j'y ai passé samedi dernier, mais il n'y avait personne. J'étais après chez le Brésilien : il était très content de me revoir et, comme je lui ai dit que je lui ferai envoyer le rouet, il m'a donné une soixantaine de timbres pour Charles et que je lui enverrai peu à peu. Vous lui envoyez donc ce rouet le plus vite possible. Son adresse est : M. Lopes-Rodrigues<sup>395</sup>, artiste peintre, 6, rue Boissonade, 6, Paris.



### Les courses à Eckwersheim

Huile sur toile signée et datée 1889 en bas à droite.

Une scène qui préfigure les comédies écrites ultérieurement par l'artiste, sous les couleurs du drapeau rouge et blanc. Don de Charles-Gustave et Marianne Stoskopf aux Musées de Strasbourg.  
(Musées de Strasbourg, M. Bertola)

<sup>393</sup> S'agit-il d'Emmanuel Benner (1836-1896) ou de son frère jumeau Jean (1836-1906), originaires de Mulhouse ? La proximité avec Henner, comme la mention *infra* d'un « jeune Benner », élève de l'académie Julian comme Gustave, fils de Jean, laisse supposer qu'il s'agit bien de Jean Benner.

<sup>394</sup> Il ne semble pas que ce rendez-vous ait eu finalement lieu.

<sup>395</sup> Manuel Lopes-Rodrigues (1860-1917), originaire de Bahia, est à Paris de 1886 à 1896 où il est l'élève de Raphael Collin et de Jules Lefebvre (comme Gustave Stoskopf). Il expose à l'Exposition universelle de 1889 et aux Salons de 1890, 1892, 1894 et 1895. Il jouit d'une certaine notoriété au Brésil (d'après *Enciclopedia Itau Cultural*, en ligne). Ce Brésilien est-il le Sud-Américain, nouveau *nouveau* de l'académie Colarossi (voir *supra*, p. 68-69) ? C'est probable, mais il faut alors considérer que la chute de ce récit est tout à fait romancée.

Ce matin, la dame qui a le tableau à Strasbourg et que j'étais voir avant de partir, m'a écrit si je voulais m'en occuper : elle me l'enverrait pour le montrer à des connaisseurs. Elle m'a offert, si on pouvait le vendre ici à Paris, 5 % du prix qu'on aura. Écris-moi si je dois l'accepter ou si je dois me déranger pour rien. Je tâcherai de me procurer par le jeune Benner<sup>396</sup> l'adresse d'un expert. Je lui en parlerai et puis j'écirai à cette dame.

Lundi soir, j'étais avec Henri Gary et M. Gary au Théâtre français voir *Hamlet*, joué par Mounet-Sully, le premier tragédien français. Il a joué cette pièce avec un art grandiose et, chaque acte, on le fit venir plusieurs fois sur la scène pour l'applaudir. Nous étions à l'amphithéâtre\* à des places pour vingt sous<sup>397</sup>. On est très bien placé et on n'a pas besoin de s'habiller autrement pour ces places. Dimanche, j'ai aussi vu Christine et Émilie. Je dois vous dire le bonjour de leur part.

Le vingt du mois prochain, il y aura un grand banquet qu'on offre aux professeurs : ça coûte 15 fr pour y aller. Si vous voulez me le payer pour Noël, écrivez-le moi dans la prochaine lettre parce qu'il faut souscrire le plus vite possible. C'est très intéressant car tous les professeurs y viendront et aussi tous ceux qui sont sortis de notre atelier et qui sont déjà arrivés.

Je vous embrasse,  
votre Gustave.

Vous n'aurez pas besoin de m'envoyer autre chose avec le rouet que le catalogue du Louvre et l'histoire de France.

Cher Charles,

J'avais déjà écrit ma lettre d'avance, sans cela je l'aurais commencée aujourd'hui en te souhaitant pour le jour\* de naissance une année plus heureuse que les précédentes. Enfin j'espère que si cela continue à bien aller comme l'année passée, que ton tour tu t'amuses sera aussi bientôt arrivé. Je t'envoie aujourd'hui une partie des timbres que j'ai reçus, j'en ai encore autant pour la prochaine fois.

Je t'embrasse,  
ton frère, Gustave.

Je n'ai pas encore montré les deux grandes natures mortes à aucun de mes professeurs parce que j'avais déjà trop à porter avec le reste. Mais demain, je les montrerai. Seulement, j'ai demandé à un ami s'il croyait si ce prix était trop cher, alors il a dit : « Comment ? Mais travailles-tu donc en journées ? »

---

<sup>396</sup> Emmanuel Michel, dit Manny, Benner (1873-1965), fils de Jean Benner, élève de Jules Lefebvre et de Benjamin-Constant.

<sup>397</sup> C'est-à-dire, des places à 1 fr.

Brumath, le 1 xbre [décembre] 1889

Mon cher Gustave,

Ta lettre nous a fait bien plaisir à tous les trois et nous sommes heureux avec toi que tu as tant de succès avec les peintures. Tu pourras être fier si ton tableau sera reçu au Salon et ce sera surtout un grand encouragement pour toi, car tu travailleras maintenant avec bien plus de plaisir et de courage. Moi aussi, je suis maintenant moins inquiète sur ton avenir puisque je vois que tu fais tous les ans plus de progrès. Nous faisons volontiers les sacrifices d'argent pour toi si nous voyons que tu es à peu près sûr de faire ta carrière. Papa t'accorde volontiers l'argent qu'il te faut pour aller à ce dîner. Je trouve que cela te profite plus que si tu avais dépensé cet argent à un bal ici. Au moins, tu feras plus connaissance avec tes professeurs et les jeunes artistes, ce qui est toujours utile pour toi.

Dimanche, *Löwenswirth* père et fils<sup>398</sup> et Rempp ont demandé de tes nouvelles. Papa sera fier de pouvoir leur en donner de si bonnes aujourd'hui. Si le vétérinaire d'[t']écrit, tu ne lui donneras pas les tableaux à moins de 100 M. Plutôt, nous les mettrons dans notre salle à manger à la place de ces méchantes petites gravures qui y sont. Si tu peux vendre le tableau de cette dame, tu ne te gêneras pas t' [d'] accepter ce qu'elle t'offre. Personne ne se dérange pour rien.

J'enverrai le rouet lundi ou mardi. J'ai déjà dit à Sengel de venir l'emballer et, comme on cherchera des écorces à la gare, on pourra alors l'expédier. Papa est revenu vendredi matin. Il a acheté cinq wagons de Zivi<sup>399</sup>. Il était très content de son voyage. Bonnet lui a aussi écrit ces jours-ci et lui a offert des écorces. Immo était content de le revoir. Il l'a suivi toute la journée. Le plus drôle, c'est quand il avait mal à la gorge et qu'il est resté couché longtemps, alors Immo s'est assis d'abord devant la porte de l'alcôve et a gémi et ensuite il est allé dans la ruelle devant la fenêtre et a lamenté. Il est bien habitué à voir Charles couché pendant longtemps mais de papa, cela ne voulait pas lui plaire.

Charles te remercie pour les timbres. il y avait trois parmi\* qu'il n'avait pas. Tu dois lui envoyer les Samoa dès que tu en auras l'occasion [occasion]. Il t'aurait aussi écrit mais il n'est pas très bien pour le moment. Il n'a pas bien dormi cette nuit, ses plaies sont de nouveaux conflées [gonflées], alors ça le fait toujours souffrir. Je pense, jusqu'à demain elles couleront de nouveau et alors ce sera de nouveau mieux. Je voudrais bien que l'hiver soit de nouveau passé pour lui.

Dernièrement, les Leuthner avaient un accident avec leurs enfants : elles ont manqué de s'emboissonner [s'empoisonner] avec des pilules de therbinol [terpinol<sup>400</sup>] que M. Leuthner prend pour sa toux. Lisel était déjà à moitié morte, à la grosse cela n'avait moins fait puisqu'elle avait de suite déjeuné après. Le médecin était les voir trois fois dans la journée,

---

<sup>398</sup> Les aubergistes du Lion d'or, Charles-Frédéric Hoechstetter, père et fils.

<sup>399</sup> Terme désignant des écorces de chêne servant à la tannerie dont l'origine n'est pas connue.

<sup>400</sup> Substance extraite d'essence de pin ou d'autres plantes, utilisée comme fluidifiant des sécrétions bronchiques.

mais le lendemain, elles étaient de nouveau remises. M. Vosselmann ne sort pas encore. M<sup>lle</sup> Ernst doit être fiancée avec un monsieur de Sarre-Union.

M<sup>me</sup> Sengel était chez nous jeudi dernier. Monsieur m'a dit dimanche que Sengel a écrit que tu étais si content d'être de nouveau à Paris. J'ai dit que cela ne m'étonne pas surtout puisque tu n'as pas d'ami en ce moment à Brumath et qu'à Paris, tu as la vie bien plus agréable qu'ici. J'espère que M. Doucet et M. Schützenberger trouveront également bien les études. En ce moment, Meckes<sup>401</sup> a exposé le portrait de M. Bartholdy : on en fait un éloge pompeux dans la *Post*<sup>402</sup>. En fait de nouvelles de Brumath, je n'ai rien à te raconter. Aussi, je termine en t'embrassant de cœur,

ta mère, C. Stoskopf.

Les bons baisers de Charles et de papa.

Charles a remarqué sur un timbre. Remarque la différence mais il n'a rien remarqué<sup>403</sup>.

---

Paris, le 3 décembre 1889

Chère maman,

Je vous remercie bien pour la permission d'aller au banquet des professeurs. Seulement, je ne suis pas encore sûr si j'y vais ou non, parce que jusqu'à présent, il n'y en a pas beaucoup qui ont souscrit parce que tout le monde le trouve un peu cher. Cependant si je trouve un de mes amis qui y va, j'irai aussi car ça m'intéresserait beaucoup.

Samedi dernier, j'étais chez M. Doucet. Il était très aimable et il était également très content de mes progrès. Il a dit à un autre élève qui était en même temps chez lui que moi, en lui montrant le portrait de la vieille femme : « Voyez-vous ce qu'on peut arriver à faire avec de la volonté et de la patience. » Enfin, il a trouvé que c'est tout à fait autre chose que ce qu'on fait à l'atelier, ce qui est toujours bien car c'est toujours l'originalité chez un peintre qui a le plus de succès. En partant, il m'a encore exprimé ses meilleurs compliments. Je lui avais aussi montré mes natures mortes, celle avec les fraises, bouteilles, etc. Eh bien, c'est surtout la bouteille et les fraises qui sont bien, l'autre avec les groseilles est moins bien : elle est trop plate. Les raisins ne sont pas mal non plus. Il n'y a que le raisin rouge qui lui n'a pas plus, mais le vert, il l'a trouvé très bon de ton. En tous les cas, je ne les donnerai pas à moins de 100 M, celle avec les fraises, à elle seule, vaut 100 fr. Du reste Hoechstetter Charles m'a causé encore de ça avant de partir, il m'a dit qu'il en avait parlé à son père qui a dit qu'il les prendrait

---

<sup>401</sup> Georg Meckes, né à Spire en 1863, accompagne son père, greffier de chancellerie, à Strasbourg après 1870. Formé aux académies de Munich (à partir de juin 1881) et de Stuttgart, il réalisera dans les années 1900 et 1910 des portraits de grandes personnalités (Guillaume II, Bethmann-Hollweg, etc.). Inconnu des dictionnaires biographiques d'artistes.

<sup>402</sup> Caroline écrit Bartholdi, mais il s'agit de Bartholdy, professeur (*Oberlehrer*) au lycée de Strasbourg (*Strassburger Post*, 1<sup>er</sup> décembre 1889).

<sup>403</sup> Message codé de Charles dont on ignore la signification. Sans doute un jeu de mots sur remarquer, marquer, voire *Marken* [timbres en allemand].

pour 60 M les deux grandes sans les avoir vues. Pour nous, je tâcherai d'en faire deux jolies ici à Paris chez le Brésilien, car je n'ai plus l'intention d'en faire chez nous. Je veux surtout employer mon temps à faire des têtes pour me perfectionner de plus en plus et à faire un ou deux tableaux. Je ferai plutôt du paysage que des natures mortes. J'irai peut-être samedi chez M. Schützenberger s'il est de retour et chez M. Collin, mon ancien professeur. Comme il est membre du jury, ça ne peut me faire que du bien.

La semaine passée, j'étais avec Zimmer à la porte Saint-Martin pour voir *Théodora* jouée par Sarah Bernhardt<sup>404</sup>. Le théâtre était rempli de monde du haut en bas. C'est que ça vaut vraiment la peine de la voir jouer, elle est parmi les actrices ce que Mounet-Sully est parmi les acteurs. Ça fait que j'ai vu cette semaine les deux premiers artistes dramatiques de la France.

Georges Stempffer était de nouveau un peu malade de l'estomac. Seulement, il va de nouveau mieux à présent. J'étais chez lui dimanche soir après le dîner, mais il n'est pas encore sorti. Depuis deux, trois jours, il fait très froid à Paris : c'est gelé toute la journée mais, avec ça, il fait beau. Cela fait que, dimanche après-midi, je me suis promené avec Zimmer et deux autres Alsaciens jusqu'à l'Arc de triomphe. Il y avait une foule de promeneurs.

Je vous embrasse,  
votre Gustave.

Cher Charles,

Je t'envoie aujourd'hui le restant des timbres du Brésil. Le timbre de 50 reis que je t'ai envoyé la dernière fois est plus clair que les autres, il me semble ; parmi ceux d'aujourd'hui, il ne faut pas prendre le timbre anglais pour un timbre ordinaire : il y a en surimpression 40 para ; les autres allemands de une piastre feront probablement ton affaire pour échanger<sup>405</sup>. Je t'ai acheté le catalogue entier de Maury jusqu'en 88 inclus. Il coûte 1,75 fr. Si j'avais pris les suppléments seulement, ça serait revenu à plus de 2 fr. C'est drôle mais c'est ainsi, les timbres du Brésil sont marqués assez chers, celui de 500 reis avec la couronne vaut 75 c, celui de 300 avec les étoiles, et que je t'ai encore envoyé dernièrement, 50 c. Ils deviendront naturellement encore plus rares maintenant. Celui de 50 bleu et 20 bleu sont le premier, marqué pour 10 c, l'autre, 25.

Je t'embrasse, ton frère,  
Gustave.

---

Brumath, le 11 xbre [décembre] 1889

Mon cher Gustave,

---

<sup>404</sup> *Théodora*, drame de Victorien Sardou créé en décembre 1884 avec un grand succès (300 représentations), est rejoué à partir du 7 octobre 1889 dans de nouveaux décors et costumes (*Le Figaro*, 30 septembre 1889).

<sup>405</sup> Ces timbres surchargés en para ou en piastres sont des timbres émis par les puissances européennes dans des bureaux de Turquie d'Asie.



Tu reçois ci-joint deux billets de 50 fr. Papa a pensé ne pas envoyer plus pour le moment puisque c'est la saison où on vend le moins. Il t'en enverra de nouveau dès que tu en auras de nouveau besoin. J'ai eu l'argent français des Sengel. Ils étaient très gentils et monsieur n'a pas même accepté de l'agio puisque c'était pour toi.

Je suis bien contente que M. Doucet a trouvé que tu as fait beaucoup de progrès. J'espère que M. Schützenberger en dira de même. Cela me tranquillise beaucoup, car je me suis déjà fait beaucoup de soucis sur ton compte. Naturellement, si je n'avais pas toujours du chagrin à cause de Charles, je prendrais aussi les choses plus facilement. Tu as vu par sa lettre<sup>406</sup> qu'il n'était de nouveau pas très bien la semaine passée. En ce moment, il se met de nouveau hardiment à la bière de Bavière et, comme papa lui aide un peu, ils auront bientôt vidé un panier de quarante petites bouteilles. Depuis hier soir, ils ont encore eu un [une] autre aide, c'est Immo. Charles a essayé avec un morceau de pain trempé dans de la bière et alors, quand il lui offrait un morceau trempé et un morceau sec, il a toujours préféré celui qui avait été trempé. Il a même léché la bière que papa lui a versée sur la table. Ils ont aussi fait l'expérience avec du vin mais il paraît que ce n'est pas à son goût et qu'il préfère la bière, probablement [probablement] puisqu'il a un nom allemand.

Lundi, j'étais chez les Achener. Il est toujours très malade, depuis quatre semaines il souffre le martyr, nuit et jour. Il paraît qu'il a un dessèchement du foie, cela pourra encore durer longtemps, et qu'il n'y a pas beaucoup d'espoir de guérison. Hier, nous avons aussi reçu une carte postale d'Ingwiller : Georges invite papa pour dimanche pour l'inauguration du chemin de fer<sup>407</sup>. Il dit aussi que son père est plus malade et qu'ils sont très inquiets<sup>408</sup>. Papa compte y aller. Je n'étais pas encore en ville. Il y a en ce moment dégel de sorte que je ne veux pas partir par ce temps sale. Peut-être, j'irai vers la fin de la semaine.

Vous devez avoir à peu près le même temps à Paris. Tâche d'avoir toujours des pieds secs. Le mieux serait de mettre des semelles dans les bottines car, avec des pieds humides, on est bien vite refroidi. Je crois que tu devrais encore t'acheter une paire de bottines. Je n'ai pas encore vu M<sup>lle</sup> Zwilling depuis ton départ. Peut-être as-tu trouvé l'adresse depuis car elle n'est pas à la maison. Dimanche prochain, il y a concert et bal, j'irai peut-être au concert. Dimanche, il y avait grande chasse : on a tué 367 lièvres. M. Vosselmann est de nouveau rétabli : il a fait des visites dimanche avec madame, nous ne l'avons pas encore vu chez nous, de sorte que Charles a toujours à espérer les timbres promis.

Nous avons en ce moment un digne pendant du commissaire avec le nouveau percepteur. Il paraît qu'il est d'une grossièreté sans nom avec le monde qui vient chez lui. Dernièrement, il était à Olwisheim. Alors, les paysans sont entrés sans ôter leurs casquettes, alors, il leur a dit

---

<sup>406</sup> Allusion à une lettre qui manque.

<sup>407</sup> La ligne Bouxwiller-Ingwiller, inaugurée le dimanche 15 décembre 1889, relie Ingwiller à la ligne Paris-Strasbourg, via Bouxwiller et Steinbourg.

<sup>408</sup> Georges Stoskopf, fils de Georges, meunier à Ingwiller, qui mourra le 10 juin 1890.

des grossièretés mais un paysan lui a répondu : « Vous venez chez nous pour chercher l'argent, c'est à vous d'ôter votre chapeau et non à nous ! »

Aujourd'hui, on a vendu à l'enchère tout ce qui appartenait à Bricka, chapeaux, casquettes, meubles, etc. Il a 77 ans et il ne lui reste qu'un mark en caisse, une chaise, une table et un lit. Il croyait toujours que le notaire attendrait jusqu'à sa mort mais, comme il ne payait pas d'intérêt, il l'a mis à la porte en plein hiver<sup>409</sup>. Ton modèle était déjà ici plusieurs fois : elle est enchantée de ce que tu aies eu tant de succès avec son portrait, elle est bien pauvre en ce moment, aussi je lui donne toujours à manger et quelques sous.

Je t'embrasse de cœur, ta mère,

C. Stoskopf.

---

12 déc.89<sup>410</sup>

Chère maman,

Je viens de recevoir votre lettre, je vous remercie beaucoup. Je vous écrirai demain ou après-demain<sup>411</sup>. La parente à M<sup>me</sup> Nardré m'a envoyé le tableau, je l'ai déjà montré à l'expert, mais comme c'est une copie, elle ne vaut rien. Je n'étais pas encore chez M. Schützenberger, j'irai après-demain.

Je vous embrasse,

v. Gustave.

---

Cher Charles<sup>412</sup>,

Je t'envoie les timbres de Samoa pour les échanger car je suppose que tu ne veux pas les garder pour toi parce qu'ils sont faux, mais tu peux les donner aux Juifs qui sont trop bêtes pour connaître la valeur des timbres. Tu peux faire cadeau des timbres d'une piastre à M. Unselts ou Vosselmann quand il viendra ; peut-être il pensera alors plutôt à toi pour t'en donner. Les timbres danois sont d'un copain de l'atelier, les finlandais que je t'envoie aujourd'hui pareillement. Parmi ceux d'aujourd'hui, il y a un deux kopecks russe neuf.

Je n'avais rien dit de ton portrait parce que M. Lefebvre ne l'avait pas vu. M. Benner le trouvait d'une lumière indécise. M. Doucet l'a trouvé pas mal, seulement un peu dur.

Je t'embrasse, ton frère,

Gustave.

---

<sup>409</sup> Georges Bricka était casquettier (témoin lors de la naissance de Charles Stempffer en octobre 1869).

<sup>410</sup> Carte postale datée en réalité après le texte, en bas à gauche

<sup>411</sup> Cette lettre est perdue, sauf le feuillet destiné à Charles (voir ci-dessous).

<sup>412</sup> Fragment de lettre non datée, sur un feuillet à part, seule partie conservée d'une lettre que Gustave a dû écrire à sa mère le 14 décembre. De même, une ou deux lettres de Caroline manquent entre le 11 et le 31 décembre.



### **Charles à quinze ans**

Huile sur toile non signée et non datée (1889).

La toile ayant souffert de l'humidité, ce tableau a dû être considérablement réduit ; il s'en est peut-être trouvé amélioré depuis que les professeurs avaient exprimé ce jugement mitigé.

Dis à maman de m'envoyer l'adresse des Oppenau pour pouvoir leur envoyer une carte au jour de l'an. Je n'étais pas encore chez les parents aux Zwilling, faute d'adresse.

Je n'étais pas encore chez le Brésilien. J'irai demain s'il ne fait pas trop mauvais.

---

Paris, le 22 décembre 1889

Chère maman,

Notre banquet s'est bien passé vendredi soir. Je me suis très bien amusé et je ne regrette vraiment pas d'avoir fait part\* à cette charmante soirée. De 7 à 9 ½ à peu près, on était à table. Comme je n'ai pas pu avoir un menu, je ne peux pas vous donner le menu exact. Je me rappelle encore que nous avons d'abord des poissons, puis du filet, du gibier, des volailles, des prés-salés, des petits pois, etc., etc. Comme vins, nous avons à deux une bouteille, ensuite un verre de vin supérieur et puis finalement, avec le dessert, du champagne. Tout était bien soigné mais les portions ne nous ont pas étouffés par exemple. Pendant le dîner, M. Julian a

fait un discours ainsi que M. Chapu<sup>413</sup>. MM. Lefebvre et Benjamin-Constant étaient absents, le premier étant malade, le deuxième étant en Amérique où il fait une grande décoration. Après le dîner, on a vidé la salle, on a entré un piano et puis le charivari commença. On a fait toutes sortes de bêtises, bientôt on a dansé ensemble, bientôt chanté, il y avait l'un ou l'autre qui faisait la bête devant tout le monde. Un Polonais a dansé la danse polonaise, ce qui a vivement intéressé tout le monde, un autre a imité la danse du ventre sous la grande hilarité de l'assemblée. Ce qui faisait encore rire davantage, c'est qu'une manche de sa chemise (il dansait en bras de chemise) se décousut et tombait finalement par terre. Un autre élève a fait une pantomime très réussie et a été applaudi par tout le monde. Peu à peu les professeurs sont entrés [rentrés], M. Bouguereau restait jusqu'à la fin, ainsi que plusieurs jeunes peintres déjà célèbres, sortis de notre école. À minuit et demi, les derniers ont quitté la salle.

Je vous aurais écrit tout ça déjà hier mais, comme je devais venir chez M. Schützenberger pour chercher le portrait de la Ertzler qu'il m'avait prié de laisser chez lui samedi dernier pour le montrer à quelqu'un, je n'ai pas trouvé le temps. J'avais l'intention d'aller après avec Rodrigues chez Collin mais, comme M. Schützenberger était sorti avec sa fille faire des visites, je n'ai pas pu y aller, n'ayant pas mon tableau. Du reste, arrivé chez le Brésilien, il me disait que nous aurions quand même pas pu y aller vu que M. Collin est malade. Ça sera donc pour samedi prochain. Quant à M. Schützenberger, il était très content de mes progrès et il a dit à peu près la même chose que les autres professeurs. Ce qui lui n'a pas plu par exemple, ce sont les *Astern* [asters], il a trouvé qu'ils étaient *gottvergesse* [insignifiants]. Là, tu vois combien chez nous on est connaisseurs ! Hoechstetter Charles du Lion les a admirés bien plus que le meilleur de mes portraits ! Je ne lui ai pas encore montré les deux grandes natures mortes, je suis curieux de ce qu'il en dira.

Le Brésilien a reçu le rouet, il en été très content. Cet après-midi, j'irai chez les Durand pour voir Christine puis après, j'irai avec eux chez les Gary. Je préfère ça que de sortir avec des amis car il ne fait pas un temps pour se promener, surtout parce que je suis encore un peu enrhumé. Je suis resté à la maison dimanche dernier et mercredi. Je n'avais pas encore l'influenza, qui est à la mode en ce moment. On ne parle que d'elle, même on vend déjà des chansons sur elle. Si elle était dangereuse, on n'en rigolerait pas tant. Mais cependant on est obligé d'être couché quand on l'a, parce qu'on tombe quand on veut rester debout\*. Georges Stempfer l'avait fortement, il est remis depuis avant-hier, maintenant c'est le tour de sa mère. Ça fait un tort insensé aux grands magasins, aux brasseries et partout, car personne n'ose sortir. C'est au Louvre que cette maladie a commencé. C'est ensuite aux Postes et Télégraphes qu'il y en a beaucoup de malades, de sorte qu'ils ne peuvent pas venir à bout avec les lettres et paquets.

---

<sup>413</sup> Henri Chapu (1833-1891), prix de Rome 1855, membre de l'Académie des beaux-arts en 1882, professeur de sculpture à l'académie Julian (1889-1891).

J'étais très content de ce que les Paira étaient satisfaits du tableau. Quant à la dame de Strasbourg, elle ne veut pas rabattre avec les idées de la grande valeur du tableau. Elle veut bien croire que c'est une copie, mais elle me dit de ne pas le renvoyer et de chercher à le vendre, car il peut quand même avoir une certaine valeur. Et elle croit qu'à Paris, il y a de si drôles de gens qui achètent des tableaux quelquefois bien plus cher qu'ils ne valent (!) et elle croit que je me mets à la recherche d'un pareil type. Mais, comme j'ai bien autre chose à faire que ça, je veux écrire à cette dame et lui expliquer la chose.

J'écrirai un de ces jours à la tante pour me remercier\*.

Je vous embrasse,  
votre Gustave.

---

Paris, 29 décembre 1889

Chère maman,

Mercredi dernier, j'étais voir la fête de l'arbre de Noël à l'Hippodrome, mais c'était absolument la même chose que l'année passée, les mêmes cérémonies, les mêmes morceaux de musique, les mêmes chants. Ça n'empêche pas qu'il y avait une foule énorme. On remarquait dans la loge principale M. Floquet, mais il n'est resté que jusqu'au n° 2 du programme. Probablement, cela ne l'amusait pas tant de voir ce qu'il a vu au moins déjà dix fois. Le hasard m'avait fait rencontrer deux Brumathois, anciens camarades de l'école, qui travaillent à Paris. Je crois que je t'ai dit dans l'une des dernières lettres que nous étions voir Hoehstetter. Je l'ai revu depuis chez Zimmer. Je crois qu'il a l'intention de quitter la brasserie pour devenir directeur dans une autre brasserie ou en commencer une lui-même quelque part en France. Il ne faut pas raconter cela plus loin car probablement il ne tient pas à ce qu'on le sache.

Cet après-midi, j'ai voulu aller chez M. Schützenberger, mais je le rencontrai justement quand il sortait de chez lui pour faire des visites. Il a voulu retourner avec moi pour voir ce que j'avais travaillé depuis que je suis ici, mais je lui ai dit qu'il ne devait pas se déranger et que je reviendrais samedi prochain. Il m'a encore dit en partant, ainsi que sa fille, que mon portrait était très bien. Quant à mes paysages, il a trouvé bien, l'autre fois que j'étais chez lui, le petit coucher de soleil gris avec la rivière ainsi que l'étude des champs près de la Grafenbourg<sup>414</sup>. Ce matin, j'étais 3<sup>e</sup> à l'esquisse (sujet : « Messe de minuit ») et le professeur m'a choisi [choisi] mon dessin. Pfrimmer a eu le prix d'académie peinte, tu liras probablement ça dans la *Post*. Son académie n'était pas mal mais il n'en fait pas souvent comme ça.

En ce moment, il y a un vif émoi chez les peintres français par rapport aux médailles données à l'Exposition universelle : les uns, à la tête desquels Meissonier, veulent que les

---

<sup>414</sup> Quartier à l'est de Brumath où se trouvait l'École d'arboriculture et d'horticulture.

récompenses données à l'Exposition universelle comptent pour le Salon, les autres, qu'elles ne comptent pas vu qu'il y aurait 1 400 exemptés au Salon. Si chacun envoyait deux toiles, ça ferait 2 800, mais comme on reçoit seulement 2 600, il n'y aurait pas de places pour les jeunes qui commencent à exposer. En effet, on a donné trop et surtout aux étrangers. Ainsi, il y a plusieurs élèves de notre école qui sont étrangers, qui ont eu de très hautes récompenses parce qu'ils étaient trop peu nombreux dans leur section, tandis qu'ils n'ont jamais pu être reçus au Salon. C'est le grand tort qu'on avait de donner des médailles par section au lieu par le mérite en général. D'un autre côté, ceux qui soutiennent cette dernière idée et qui ne veulent pas que les médailles comptent, se sont conduits d'une façon ignoble quand Meissonier a voulu parler : ils ont crié et hurlé de manière de l'empêcher de parler. « Cette réunion est digne d'une réunion à Belleville » a écrit un journal du matin et il n'avait pas tort. Cette réunion avait pour résultat que la Société des artistes français s'est partagée en deux, la majorité est pour que les médailles ne comptent pas. Si l'État n'arrive pas à réconcilier les deux parties, on aura, au lieu d'un Salon, deux<sup>415</sup>.

Avant-hier, j'étais chez la sœur de M<sup>lle</sup> Zwilling<sup>416</sup> remettre le petit paquet. Elle m'a montré quelques petits dessins à la plume que son fils a faits, mais ce n'étaient que des copies. Le fils était justement couché, de sorte que je n'ai pas pu le voir, il avait l'influenza. Moi, je ne l'avais pas encore, mon rhume est passé. Aujourd'hui, il fait froid et je crois que, si cette température continue, que bientôt on aura moins de malades.

Vous faites bien d'acheter une cithare pour Charles, ça sera un agréable passe-temps pour lui. C'est dommage qu'on n'y ait pas songé plus tôt. J'aurai encore de l'argent jusqu'au 7 janvier à peu près. C'est la terrible saison des étrennes, du concierge, des garçons de l'atelier, du facteur, garçon de restaurant, etc. Cela ne finit plus.

Je vous embrasse en vous souhaitant une bonne et heureuse nouvelle année,  
votre Gustave.

---

Tu reçois ci-joint 150 fr.

Brumath, le 31<sup>bre</sup> 1889

Charles demande si tu as encore rien découvert de ce M. Masson que nous avons vu à Kreuznach. Parmi les derniers timbres, il y avait deux qu'il n'avait pas. Faute de lettre, il t'envoie un bon pour cinq francs.

Mon cher Gustave,

---

<sup>415</sup> Cette crise se déroule le 26 décembre. Meissonier, mis en minorité, mais appuyée par les éléments les plus libéraux, Puvis de Chavannes, Carolus-Duran, Carrière, Raffaëlli, etc., quitte la salle et se rend au restaurant Ledoyen où est fondée la Société nationale des beaux-arts. (d'après Anne-Martin Fugier, *op. cit.*, p. 229-230).

<sup>416</sup> M<sup>me</sup> Gilles.

Nous avons été bien contents de voir par la lettre que tu continues à être bien portant. Depuis que j'ai reçu une lettre de Christine dans laquelle elle me dit qu'Henri est si gravement malade depuis qu'il avait l'influenza et depuis que nous lisons journellement dans la *Post* que cette maladie devient plus grave, nous sommes assez inquiets par [pour] ton compte. Dimanche, papa a dit que si tu trouves que cela devient plus dangereux, tu pourras plier armes et bagages et revenir à la maison. En tous les cas, si tu devais avoir aussi l'influenza, sois prudent, reste plutôt quelques jours de trop à la maison que de sortir trop tôt car, si on se refroidit\*, on a bien vite une fluxion de poitrine, ce qui est alors grave car le corps est affaibli par la fièvre.

Espérons que tu seras épargné et que tu pourras toujours continuer à travailler. Je suis bien contente que tu as une bonne place pour ton esquisse et que ton dessin a été choisi [choisi]. Je suis aussi contente pour Pfrimmer : c'est un encouragement pour lui et je suis sûre qu'il travaillera maintenant avec encore plus d'ardeur car le succès stimule toujours ; c'est aussi une satisfaction pour ses parents qui ont déjà fait tant de sacrifices pour lui. Nous avons déjà lu dans la *Post* cette affaire des peintres.

Je pense que tu pourras me donner de bonnes nouvelles d'Henri et de Gary dans ta prochaine lettre. Dis leur le bonjour de notre part et que nous faisons les meilleurs vœux pour leur prompt rétablissement. Charles est de nouveau bien en ce moment. Dimanche, j'avais la visite de Schneider et de Hoechstetter : c'est un superbe soldat. J'ai déjà expédié plusieurs cartes. Hier, nous en avons déjà reçu entre autres des Heiser.

La voilà bientôt passée cette année 89 ! Puisse la nouvelle apporter une fois la santé à notre cher Charles, puisses-tu réussir dans ta carrière et toujours continuer à avoir une bonne conduite, ce sont mes vœux les plus chers.

Papa, Charles et moi, nous t'embrassons de cœur,  
ta mère,  
C. Stoskopf.

---

Paris, le 3 janvier 1890

Chère maman,

Hier, j'étais chez les Gary. Henri allait mieux, seulement vers le soir il avait de nouveau un peu de fièvre. Comme le neuvième jour de la maladie est passé, je pense que le danger n'est plus si grand, cependant il lui faut encore des grands soins. J'irai de nouveau tout à l'heure, quand j'aurai expédié la lettre. Moi, je vais toujours bien, aussi j'ai tout le temps une chemise de flanelle et, en sortant, je m'enveloppe bien dans mon gros foulard que tu m'as donné avant de partir. Je crois que de se tenir bien chaud, c'est la meilleure garantie contre la maladie. Le jour de l'an, j'ai dîné chez les Stempfer avec Zimmer, le militaire, son cousin Brohm et Georges. Nous nous sommes très bien amusés, surtout à table. Brohm a fait tellement des

bêtises qu'on ne pouvait presque pas manger tant on riait. Le soir, nous sommes allés au concert ensemble et après, chez Zimmer pour prendre un bock. Sengel n'était pas avec nous, il était allé à Nancy pour voir son père ou sa mère.

Ces derniers jours, il faisait assez froid mais aujourd'hui, il a dégel\* et ce soir, il commence même à pleuvoir. Cela ne doit pas faire l'affaire des boutiquiers sur les grands boulevards, qui ont installé leurs baraques le long du chemin : c'est à peu près comme le *Christkindelsmarkt\** à Strasbourg, seulement moins joli. En fait d'objets nouveaux, je n'en voyais guère qui aient fait fureur : on vend entre autres le polichinelle que Charles a eu de l'oncle et les petits bonhommes qui poussent des voitures. Il y a toujours une foule énorme qui se promène le long des boutiques, surtout le dimanche ; on peut à peine circuler.

J'étais content que vous m'aviez envoyé l'argent avant le 7 comme j'avais dit, je m'avais trompé de 10 fr dans le calcul. J'envoie quelques timbres à Charles. Je les ai reçus pour la plupart à l'atelier, excepté ceux d'Argentine que j'ai eus de M. Maret fils. La carte-lettre américaine doit être assez rare parce qu'elle n'est pas beaucoup en circulation. Hoechstetter m'a écrit avant-hier, il m'a donné des nouvelles de Brumath, il m'a aussi dit qu'il était chez vous.

L'histoire des peintres n'est pas encore terminée. Je crois qu'on va former une autre société, on aurait alors deux Salons. L'article dans la *Post* était exagéré et dénote que l'auteur n'est pas au courant de la chose. C'est clair qu'on ne peut pas recevoir tous les médaillés parce qu'il n'y aurait pas assez de place.

Je vous embrasse, je remercie Charles pour les 5 fr,  
votre Gustave.

---

Paris, le 4 janvier 1890

Chère maman,

J'ai une nouvelle bien triste à vous annoncer : Henri Gary est mort ce matin à dix heures. La maladie s'était compliquée, il avait une fluxion de poitrine, une pneumonie et ce matin encore, une autre complication. J'y suis allé cet après-midi, je n'en savais encore rien. Je ne peux pas te dépeindre l'impression que cela m'a fait de le voir sur son lit de mort, c'est bien triste de mourir à cet âge-là. Avant de mourir, il a pris adieu\* de toute la famille. Il a demandé d'être enterré protestant. Je crois que l'enterrement aura lieu lundi.

Je vous embrasse,  
votre Gustave.

---

Paris, 9 janvier 1889 [1890]

Chère maman,



Hier soir, j'étais un peu chez les Gary. C'est bien triste chez eux et cela le sera encore pour longtemps, car jamais on oubliera ce pauvre garçon qui était obligé de partir si jeune. L'autre fois, quand je vous avais écrit, j'avais les meilleures espérances, mais quand je l'ai vu samedi soir, je n'avais plus aucun espoir. Probablement, le changement de temps avait occasionné des complications. Il avait pendant toute sa maladie son entière raison et il leur a causé de tout. Le matin qu'il est mort, il sentait qu'il touchait à la fin et il fit appeler ses parents et ses sœurs pour leur dire adieu, puis il perdit connaissance. Il avait, pour Paris, un très joli enterrement, car il avait de nombreux amis. L'enterrement s'est fait au cimetière de Bagneux, là où est enterré M. Sonntag.

En rentrant, j'étais tellement fatigué que je ne pouvais plus remuer les bras, tellement j'avais mal dans l'épaule. Le chemin était vraiment trop long et en plus, nous avons fait un grand détour pour aller à l'église, nous étions en route de 12-4 h, ce qui n'est pas peu de chose le pavé étant très inégal et avec ça, très humide et glissant. Je n'étais pas très satisfait du discours du pasteur : il racontait tout le temps des légendes de la Bible au lieu de dire quelques mots de consolation et d'espérance. Le cercueil était très bien orné, il y avait beaucoup de couronnes des nombreux amis et de la famille (moi, j'en ai acheté une de 7 fr. Si tu trouves que ça n'est pas assez, je trouverai toujours l'occasion de m'y rattraper, par exemple, en allant une fois au cimetière avec eux, je pourrai acheter un joli bouquet). Je commencerai dès que j'aurai un moment de libre le portrait de Henri, que chez [j'ai] cherché chez les Durand pour leur faire une surprise.

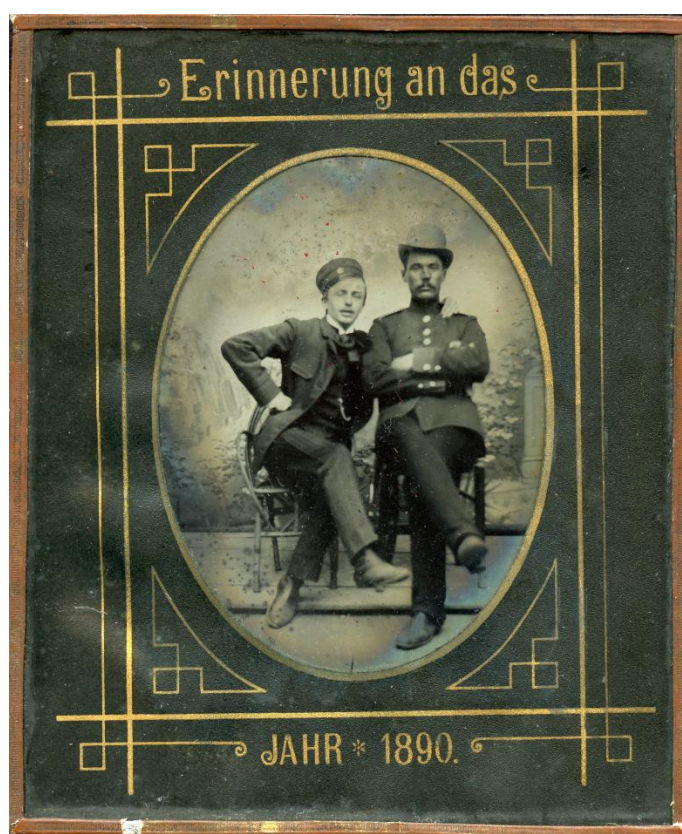
Comme j'ai lu dans le journal, l'influenza règne aussi chez vous. Faites seulement bien attention, tenez-vous toujours bien au chaud et ne vous fatiguez pas beaucoup, ce sont des garanties contre la maladie. Moi, je n'ai jusqu'à présent rien senti, ni personne de la famille Maret mais, à notre atelier, il y avait des nombreux cas. Depuis trois jours, la situation s'améliore à Paris mais comme il fait de nouveau très humide ce soir, la maladie ne disparaîtra pas encore si vite. Les écoles sont fermées jusqu'au quinze par rapport à la maladie. Il meurt aussi toujours beaucoup de monde. Ce sont surtout les malades de la poitrine qui s'en vont.

Avant-hier, j'ai reçu la lettre de faire-part du décès du père à Sengel<sup>417</sup>. Je suis tout de suite allé dans le restaurant où il dînait d'habitude pour m'informer s'il était ici à Paris ou s'il était retourné au pays. J'étais étonné d'apprendre qu'il a l'intention d'y rester. Je serai donc les dimanches seul. Je n'aurais vraiment pas songé à ça quand nous étions ensemble dimanche, il y a huit jours, que ça sera peut-être la dernière fois pour toujours que nous étions ensemble à Paris. Il ne doit pas s'y faire facilement à la vie de Brumath, lui qui est maintenant déjà depuis plusieurs ans à Paris, surtout parce qu'il ne trouvera pas de société à Brumath. Je lui écris aussi ce soir.

Je finis ma lettre pour qu'elle parte encore de bonne heure. Je vous embrasse,  
votre Gustave.

---

<sup>417</sup> Philippe Sengel est décédé à Brumath le 4 janvier 1890.



### **Gustave Stoskopf et Charles Sengel**

Ce « souvenir de l'année 1890 » date du retour de Gustave à Brumath, après mai 1890. Charles Sengel est alors soldat, mais les deux amis ont échangé leur couvre-chef le temps de la photo.

---

Paris, le 14 janv. 1889 [1890]

Chère maman,

Je vous aurai déjà écrit hier en recevant la carte<sup>418</sup>, mais je suis rentré trop tard ; j'étais un peu chez les Gary.

Je vois que vous avez l'épidémie en plein chez vous. Ici à Paris, elle diminue rapidement, on a pu constater ça le mieux dimanche dernier : j'étais un peu chez Zimmer, on ne pouvait plus trouver une place tellement il y avait du monde tandis que le dimanche avant il n'y avait presque personne. J'avais déjeuné avec les Zimmer dimanche, ils m'avaient aussi invité à venir dîner avec eux, mais j'y suis seulement allé plus tard. Ils ont fait encadrer le portrait du grand-père, je l'ai vu, et je trouve qu'il fait vraiment bien. C'est chez eux que j'ai appris la mort de M. Achener. Est-ce que je dois envoyer une carte aux Sengel, s'ils m'envoient pas un faire-part de la Schotte Tante<sup>419</sup> ?

---

<sup>418</sup> Cette carte est perdue.

<sup>419</sup> Charles Achener meurt à Brumath le 10 janvier, Salomé Schott le 11 janvier.

Faites seulement bien attention avec cette maladie : si papa toussait plus fortement, qu'il se mette un thapsia, comme moi je l'ai fait dernièrement quand j'avais le rhume, cela me l'a enlevé tout de suite. En ce moment, je me porte à merveille. J'étais samedi chez M. Schützenberger, pour lui montrer mes dessins, il était content. J'ai fait un bon dessin la semaine passée, le professeur me l'a choisi [choisi], ça fait que j'en ai deux ce mois. Comme il reste encore deux semaines jusqu'au jugement du concours, j'en aurai peut-être encore un autre. Après, je veux me mettre à peindre [peindre], je trouve que j'ai assez dessiné à l'atelier, si je ne peux pas faire aussi bien qu'à la maison, je pourrais au moins faire des études de couleur. M. Schützenberger m'a aussi dit de commencer à peindre.

Ecrivez-moi de temps à autre une carte postale pendant l'épidémie, si vous vous portez tous bien. Je ne peux pas vous écrire plus, parce que sans cela la lettre ne partirait plus ce soir, aussi je ne sais rien de nouveau.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Cher Charles, tu reçois ci-joint une carte postale finlandaise, qui doit être assez rare à cause de la petite carte géographique qui est dans le coin. Je t'envoie aussi deux nouveaux timbres finlandais et un 20 kreuzer autrichien avec 2 piastres en surimpression.

Hochstetter m'a écrit une carte postale qu'il est à Berlin depuis la mort de l'impératrice<sup>420</sup>. Il me dit de lui écrire bientôt, mais il ne m'a pas mis l'adresse. Si vous la procurez, envoyez-la moi.

---

Mon cher Gustave<sup>421</sup>,

Dans tous les cas, c'est à présent très ennuyeux pour toi, puisque Sengel, qui nous a rendu visite le jour même de son arrivée, ne reviendra pas. Je te conseillerais d'aller maintenant souvent chez les Schills [Gilles] si ce n'était pas seulement trop loin. Rester davantage à la maison, je ne peux pas te le conseiller, car Sengel a dit que tu parles encore plus mal que l'année dernière. Et comme tu fais un peu beaucoup de fautes, ce dont on peut conclure que tu parles plus allemand qu'il ne le faudrait, alors fais attention et parle donc plus français, même si tu es un peu moqué à l'atelier. Ces types cesseront d'eux-mêmes si tu ne te laisses rendre fou par eux.

L'influenza s'est maintenant propagée assez fortement à Brumath : dans la famille de notre bonne, la mère et deux sœurs sont couchées, si bien que seul le frère est debout.

15. I. 90

---

<sup>420</sup> Augusta de Saxe-Weimar-Eisenach, veuve de Guillaume I<sup>er</sup>, meurt le 7 janvier 1890.

<sup>421</sup> Lettre de Charles traduite de l'allemand, non datée au début, mais écrite sur trois jours, du 14 au 16 janvier.

En relisant ci-dessus ce qui m'est venu du fond du cœur, j'ai trouvé que le contenu était un peu fort. J'espère que tu n'y trouveras pas à redire, car si tu dis que chacun balaie devant sa porte, sache que j'ai déjà assez souvent essayé d'introduire le parler français.

L'influenza semble avoir atteint ici son apogée (au début de la semaine, sept morts ont été en même temps ici comptés). Parmi nous, elle n'a encore jusqu'à présent atteint personne. Pour la toux, ça va mieux, Dieu merci ! avec un remède universel tout à fait singulier, un mélange composé de bière, cannelle, sucre candi et œuf. Étrangement, ce n'est même pas mauvais. [...]<sup>422</sup>

16.I.90

Mon cher Gustave,

Comme Charles t'a déjà écrit une si grande lettre, je t'écrirai seulement quelques mots pour te dire que nous sommes encore bien portants. Papa ne tousse [tousse] plus beaucoup. Dans tout le coin\*, la mère Walter est plus alerte, elle est allée voir l'enterrement d'Achener et de Schotte Tante. Je dirai à M<sup>me</sup> Sengel que tu as écrit que tu prends bien part, alors tu n'as pas besoin d'envoyer les cartes. Figure-toi que tes cartes viennent seulement d'arriver : nous en recevons aussi tous les jours de Paris, hier nous avons eu celle de M. Schützenberger. Je suis bien contente que tu te portes si bien et que tu fais toujours des progrès. J'ai égaré la *Post* où il y avait l'article de Pfrimmer. Si tu écris à Hoechstetter, tu n'as qu'à lui adresser à son ancienne adresse à Koblenz ; s'il est encore à Berlin, on lui enverra déjà\* la lettre. M. Leuthner va aussi mal, il a maintenant de nouveau\* Pflanzner qui lui soigne\* son affaire. Marie Thiébault a passé quelques jours à Brumath, elle a dîné avec nous dimanche et elle m'a chargé de te dire le bonjour de sa part.

Je t'embrasse, ta mère, Caroline.

Si Charles te fait la leçon à cause du français, il a raison. Il nous fait aussi la vie dure si nous parlons allemand avec lui<sup>423</sup>.

---

Paris, le 19 janvier 1889 [1890]

Chère maman,

Je suis très content d'apprendre par votre lettre que vous êtes tous bien portants et que vous avez été épargnés\* de l'épidémie jusqu'à présent. Comme j'ai lu dans le journal, la maladie n'est pas encore en décroissance en province, mais à Paris cela va bien mieux maintenant et partout on travaille de nouveau. J'avais l'intention de vous écrire déjà hier, mais j'étais un peu

---

<sup>422</sup> Charles parle ensuite du tampon à son nom que lui a rapporté son père de Strasbourg et poursuit sa lettre le 16 janvier par des demandes à son frère concernant les timbres. Sa mère conclut.

<sup>423</sup> Mais il écrit le plus souvent en allemand à son frère.

au musée du Luxembourg pour voir les nouveaux tableaux ; après, j'ai passé chez les Gary, puis chez les Stempfer où je suis resté dîner, de sorte que je ne trouvais pas le temps de vous écrire quelques lignes.

J'ai reçu une lettre de faire-part des Goetz le jour après vous avoir écrit ; je leur ai envoyé une carte de visite avec quelques mots. Sengel m'a écrit une lettre hier soir. Il me dit qu'il ne s'y fait pas facilement à la vie de Brumath, d'autant plus qu'il voit que les Allemands sont bien plus enragés que lorsqu'il a quitté il y a quatre ans. Au moins, quand je retournerai au mois de mai, j'aurai un camarade et je ne serai pas obligé de passer les dimanches seul comme je le craignais déjà. Quant à Paris, je ne sais pas trop quoi faire les dimanches. Georges Stempfer ne peut pas toujours sortir, Zimmer prend des leçons de danse dans l'après-midi, de sorte qu'il ne me reste qu'à me promener seul, ou d'aller faire une visite chez les Durand et les Gary.

La lettre de Charles m'a bien amusé, je l'ai trouvée très spirituelle, il doit seulement m'écrire plus souvent.

Je vous embrasse, v. Gustave.

Mon cher Charles, comme je l'ai déjà dit plus haut, ta lettre m'a fait bien plaisir et je serais bien content si tu m'écrivais plus souvent. Tu fais bien de me faire la leçon à cause du français et je me fais souvent les mêmes reproches que tu me fais, mais on ne peut pas toujours faire ce qu'on veut. À l'atelier, il y a un tas d'Allemands qui savent à peine un mot de français et qui viennent chez\* moi pour demander des explications. Comme ce sont presque tous des garçons de beaucoup de talent et de bon caractère, je ne peux pas les envoyer promener, d'autant plus que c'est probable que je retrouverai l'un ou l'autre à Munich où je serai alors content de les connaître et d'avoir été gentil avec eux.

Je n'ai pas collé les timbres que tu m'as indiqués sur l'enveloppe, parce que les employés de la Poste ont encore trop à faire et seraient bien capables de laisser pendant quelques jours une lettre sur laquelle il y a plus de timbres qu'il n'en faut. Je ferai bien attention à la prochaine enveloppe. Les timbres que je t'envoie aujourd'hui, je les ai presque tous eus d'un Suédois qui m'en a promis encore. Si tu trouves qu'ils ne sont pas faciles à échanger à Brumath, j'échangerai les prochains qu'il me donnera à la bourse aux timbres. On m'en a aussi promis d'autre part. Comme je n'ai pas vu Zimmer hier soir, je pense qu'il en aura aussi une quantité. Parmi les suédois que je t'envoie aujourd'hui, il y en a un de 5 öre non oblitéré. Est-ce que le commerce va bien avec les petits Juifs ? Et M. Vosselmann, est-ce qu'il t'en promet toujours ?

Vous devez avoir lu la nouvelle de la mort du colonel Lebel, celui qui a inventé le fusil<sup>424</sup>. Le discours de Richter m'a beaucoup intéressé : on l'a reproduit presque dans tous les

---

<sup>424</sup> On ne sait pas quel journal a annoncé la mort du colonel Lebel. *L'Intransigeant* du 17 janvier indique qu'on s'attend à un dénouement fatal, car il souffre d'influenza compliquée par une pneumonie et une affection cardiaque. Mais il s'en sort finalement.

journaux français pour montrer combien qu'on a d'égard pour un homme, instruit ou non, dans l'armée allemande<sup>425</sup>.

Je t'embrasse, ton frère,  
Gustave.

---

Brumath, le 24 janvier 90

Mon cher Gustave,

Je crois que l'influenza est à peu près passée à Brumath. On n'entend du moins plus de nouvelles maladies. Moi, je n'en ai jamais rien ressenti, papa a tousé [tousé] pendant quelques jours mais c'est maintenant complètement passé. La bonne s'était donné huit jours de vacances. Il n'y a que Charles qui tousse [tousse] encore un peu mais il va aussi mieux. M. Vosselmann lui a prescrit des bastilles [pastilles] de terbinol [terpinol] mais, comme il a déjà avalé tant de drogues dans sa vie, il ne veut plus rien prendre. Enfin, quand il pourra de nouveau aller à l'air, cela sera de nouveau mieux. Il t'aurait aussi écrit aujourd'hui mais, comme il a reçu sa cithare hier de Munich, il n'a pas le temps d'écrire, il étudie en ce moment les notes. C'est un très joli instrument et ce sera pour lui une bonne distraction. Seulement, c'est ennuyeux qu'il n'y ait personne en ce moment à Brumath pour le lui enseigner. Il a bien une méthode pour l'apprendre seul mais c'est toujours difficile d'apprendre la musique sans maître.

Hier, papa était en ville : toute la famille Munch avait été malade. À Strasbourg, il y a eu beaucoup de morts, entre autres, M. Albert, du Luxhof. Ils n'ont pas de chance, ces brasseurs du Luxhof<sup>426</sup>. Aujourd'hui, je lis dans la *Post* la mort de M. Schneegans, directeur du Gymnase<sup>427</sup>. Lundi dernier, on a aussi enterré ici Burckhard qui avait été malade depuis longtemps<sup>428</sup>.

Mercredi, nous avons la visite de Philippe, de la Robertsau. Nous avons bien causé de nos Parisiens et en particulier de ce pauvre Henri qui laisse un si grand vide à toute la famille. Que te [de] changements dans ce peu de temps que tu es maintenant à Paris et comme c'est maintenant ennuyeux pour toi de n'avoir pas d'amis le dimanche ! Tu dois avoir appris que Hoehstetter Jacques est de nouveau à Brumath. Il y restera probablement [probablement] car on doit avoir besoin de lui, puisque Louis est militaire. Il paraît que Sengel fera aussi son service militaire au printemps, de sorte que tu n'auras de nouveau pas de société quand tu seras de retour.

---

<sup>425</sup> Eugen Richter interpelle le gouvernement au *Reichstag* le 13 janvier sur les brimades et insultes infligées aux enseignants dans l'armée allemande.

<sup>426</sup> Brasserie strasbourgeoise (où l'on ne fabrique plus de bière depuis 1872) située dans la rue du même nom, devenue depuis la rue de la Comédie.

<sup>427</sup> C'est le 25 janvier que la *Strassburger Post* annonce le décès, la veille, de Charles Frédéric Schneegans. Caroline a peut-être commencé sa lettre le 24, mais elle l'a terminée sûrement le 25.

<sup>428</sup> Frédéric Burckhard, tonnelier, décédé à Brumath le 18 janvier à 49 ans.

En fait de nouvelles, je te dirai que le vétérinaire est devenu père d'une petite fille<sup>429</sup>. Après le deuil de la Schotte Tante, il y a de nouveau du plaisir chez eux. Dimanche dernier, il a dit à papa qu'il veut t'écrire, je suis curieuse ce qu'il a à te dire. J'ai lu dans la *Post* que l'affaire des Salons est terminée, qu'il y aura maintenant deux Salons. Je pense que tu seras aussi reçu dans l'un des deux. J'ai aussi lu que Lebel n'est pas mort mais qu'il est convalescent [convalescent].

Hier, nous avons un terrible ouragan : les tuiles pleuvaient de tout côté, la cheminée de la mairie avec le nid de cigogne est tombée, la cheminée de la machine à vapeur de Georges a aussi pris un billet de parterre. Derrière l'église, deux arbres ont été arrachés\* des racines. Enfin, on croyait la fin du monde arrivée. Peut-être que cet ouragan a chassé le mauvais air et qu'il y aura une température plus saine ; les pharmaciens et les médecins ont fait de bonnes affaires cet hiver.

Si tu peux échanger des timbres doubles, tu peux le faire car Charles ne peut pas en échanger beaucoup ici. Le père de son ami Isaac est mort cet hiver, de sorte que ce garçon n'était plus là depuis longtemps et c'était celui-là qui lui a toujours emmené quelqu'un. Je pense que tu continues toujours à bien travailler. Je serais bien contente si tu pouvais de nouveau trouver un ami convenable pour le dimanche car, quand on travaille toute la semaine, il faut bien se distraire un peu le dimanche pour avoir de nouveau plus d'entrain.

Nos amitiés à toute la famille et aux Stempfer. La grand-mère se porte toujours à merveille. Leuthner va de jour en jour plus mal.

Papa, Charles et moi, nous t'embrassons de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 26 janvier 1890

Chère maman,

Je suis content pour vous que l'influenza est finie à Brumath ; au moins, je serai plus tranquille maintenant. Ici à Paris, c'est fini aussi, il n'y a plus beaucoup de malades. Je savais par Zimmer que Jacques Hoechstetter était à Brumath, mais il n'est pas parti pour le motif de rester là-bas, il avait, à ce qui paraît, une fluxion de poitrine qui l'a bien affaibli. M. Zimmer m'a dit qu'il retournera à Paris dans une quinzaine. Aussi quand Sengel et moi nous étions chez lui, il nous a dit que jamais il retournera là-bas.

Nous avons aussi le même ouragan que vous, il a plu à torrents et on entendait le tonnerre qui grondait. Cet après-midi, j'irai chez les Gary pour aller au cimetière avec la famille. Comme il fait beau temps, ça fera en même temps une promenade.

Mardi soir, j'irai dîner chez les Stempfer à propos du tirage au sort de Charles. C'est Georges qui tirera pour lui. Naturellement, la joie serait autrement grande s'il pouvait être là.

---

<sup>429</sup> Marguerite Salomé Goetz (1890-1968).

M. Stempfer s'occupe toujours beaucoup pour qu'il soit retiré avant les grandes chaleurs, si seulement il pouvait réussir. C'est d'autant plus malheureux pour lui d'être là-bas qu'il est absolument innocent.

Hier soir, j'étais avec Zimmer dans un *scating*. Comme nous avions des billets de faveur, cela nous a rien coûté. C'est très intéressant à voir le contraste qu'il y a entre ceux qui apprennent seulement et ceux qui, sur leurs roulettes, sont tout aussi comme nous sur nos pieds. Il y en avait deux, trois, qui faisaient des choses surprenantes, qui dansaient avec la musique et qui sautaient en l'air sans tomber une seule fois.

La semaine prochaine, il y aura le concours à l'École des beaux-arts, mais je ne m'y présente pas, parce que ça n'aurait aucun but pour moi, cela me ferait tout au plus perdre un mois, pour les examens sur l'histoire, l'architecture, etc. qui suivront après avoir été reçu pour le dessin. Je pourrais tout au plus prendre la place à un Français pour lequel la place à l'école est une question d'avenir, qui bien souvent lui fait avoir une bourse.

La semaine prochaine, je commencerai à peindre à l'atelier car je suis fatigué du dessin, je suis curieux comment je m'y prendrai, si cela ira tout aussi bien qu'à la maison. Tu as lu dans le journal que nous aurons deux Salons cette année, un grand et un petit, le dernier est celui de Meissonnier et ouvrira le 15 mai. Mais je ne crois pas que je vais attendre son ouverture, l'autre Salon me suffira. Cette histoire fait beaucoup de tort à la peinture ; seulement, j'espère que dans quelques années on se réconciliera.

Si vous m'envoyez de l'argent dans la prochaine lettre, envoyez-moi si c'est possible justement ce qu'il me revient sur le mois, car quand j'en ai d'avance, je ne sais jamais à quoi m'en tenir. Avec les étrennes de Charles et de Tante, je m'achèterai une belle photographie d'après Holbein pour pouvoir m'inspirer pendant mes vacances et pour me rappeler les tableaux qui sont au Louvre.

Je vous embrasse,

v. Gustave.

---

Brumath, le 30 janvier 1890

Mon cher Gustave,

Tu reçois ci-joint un billet de 50 fr. Je suis étonnée que tu dises dans ta lettre que tu ne sais jamais à quoi t'en tenir si tu as des avances. Je pense que ton compte n'est pas si difficile à faire et que tu sais calculer et que tu as assez de temps pour le faire. Mais pour t'épargner toute peine, je veux t'en faire un compte détaillé. Tu sais que tu as 140 fr par mois à dépenser, donc, sur les 400 fr que tu as emportés, il t'est resté d'après ton compte 161,60, donc 140 fr pour le mois, 15 fr pour le banquet et 7 fr pour la couronne d'Henri. Fais juste le compte pour le mois de décembre. Ensuite 100 fr, puis 150 et aujourd'hui 50 ensemble 300 fr ; à déduire 5 fr de Charles et 5 fr de Tante, fais le compte jusqu'au 15 février avec 10 fr d'avance sur le



mois de mars. On ne peut pas toujours exactement envoyer le compte, tu pourras simplement mettre de côté ce que tu as d'avance.

Je suis étonnée que tu ne fais pas le concours pour les Beaux-Arts et que tu dises que cela n'aurait aucun but pour toi d'être reçu. Moi, j'aurais eu du plaisir à te voir reçu. D'abord, c'eut été un honneur pour toi et puis tu aurais toujours économisé les 200 fr que tu paies ici à l'atelier. Naturellement, nous t'avons toujours fait la vie si facile que tu ne sais pas combien on a de peine seulement pour gagner 200 fr. Je ne veux plus te faire des reproches d'avoir choisi [choisi] une carrière si coûteuse et si difficile et je suis bien heureuse si tu pourras y réussir un jour, mais seulement quand il se prête une occasion [occasion] d'économiser quelque chose à ses parents, tu ne devrais pas la laisser passer, surtout puisque tu ne veux plus continuer à dessiner, tu dois être assez fort pour avoir eu la chance de réussir à être reçu aux Beaux-Arts.

Les affaires ne sont pas bien brillantes cet hiver, le cuir n'a pas augmenté en prix, les peaux sont très chères et très rares, de sorte que le gain est très petit en ce moment. Nous avons eu tort de te laisser partir si tôt car, pendant ces deux mois où les journées sont si courtes, tu n'as pourtant\* pas pu travailler beaucoup.

Je ne sais pas si Charles t'écrit aujourd'hui. Il ne tousse [tousse] plus beaucoup en ce moment mais il a à présent de nouveau des douleurs dans le dos, de sorte qu'il est couché sur la planche. Il est bien temps que le beau temps arrive pour pouvoir lui donner de nouveau de l'air. Émilie Bijon nous a écrit ces jours-ci, elle me charge de te dire le bonjour de sa part. Comment vont les Gary ? Je pense bien souvent à eux. Es [est-ce] que le cousin est de nouveau rétabli ?

Papa, Charles et moi, nous t'embrassons,  
ta mère, C. Stoskopf.

Mon cher Gustave<sup>430</sup>,

Ces derniers temps, il n'y avait dans la *Strassburger Post* rien que des comptes rendus sur la fête de l'empereur (qui à cause du deuil national s'est déroulée cette fois sans musique), des réunions électorales, etc., et rien de plus sur l'influenza dans les nouvelles locales, mais, comme papa rentre à l'instant pour fermer la lettre, je dois conclure. Ton frère Charles.

Influenza veut dire : *Ich Niese Fiebere Lechze und Erzittere Nicht Zum Aushalten* [je tousse, j'ai de la fièvre, j'ai soif et je tremble de n'en plus pouvoir]

NB : J'espère que les timbres du Siam approchent bientôt.

---

<sup>430</sup> Traduit de l'allemand.

Paris, le 2 février 1890

Chère maman,

Comme cela te fait plaisir, je ferai quand même le concours des places à l'École des beaux-arts, si je n'ai pas une trop mauvaise place comme l'année passée. Je ne comprends pas le reproche que tu me fais. Tu sais tout aussi bien que moi qu'il n'y a aucune possibilité pour moi d'entrer à l'École des beaux-arts, si je n'ai pas opté. L'honneur d'être reçu n'est pas extraordinaire parce que la chance y est pour beaucoup et ça n'est pas du goût de tout le monde de travailler là parce qu'on est trop mal installé. L'essentiel n'est pas de se distinguer à l'école mais en dehors où on peut montrer mieux que là ce dont on est capable. Moi, je ne tenais pas à le faire parce que les concours qui suivent vous font presque perdre un mois.

L'année prochaine, je retournerai plus tard à Paris que cette année, de sorte que je n'aurai plus besoin de prendre un abonnement. Et j'espère aussi montrer avec mes travaux que je n'aurai plus beaucoup besoin de travailler dans les ateliers.

Je t'avais demandé mon compte dans la dernière lettre pour savoir si tu trouverais la même chose que moi. Je vois que c'est le cas. Moi, je croyais m'avoir trompé parce qu'il me restait plus tant d'argent comme je devais en avoir, malgré que je dépense moins que les années précédentes. À partir d'hier, j'avais encore 20 fr ; avec les 50 fr que vous m'avez envoyés, cela fait 70 fr, l'argent de Charles et de la tante y sont compris. Tu vois donc qu'il me manque 10 fr, *resp.* 20<sup>431</sup>, si on comptait les 10 fr de Charles et de la tante. Ça vient des dépenses du jour de l'an, des couleurs et de différentes autres dépenses telles que gants noirs et cravate noire, choses indispensables par rapport au décès d'Henri. Autrement, j'ai moins dépensé que les années précédentes : le dimanche, je suis généralement chez les Gary, le soir je ne sors pas et, depuis la fois où j'étais avec Henri au Français, je n'étais plus ni dans un théâtre ni dans un concert à l'exception d'une fois où j'étais avec Zimmer qui avait des billets de faveur.

Hier, j'ai fini le portrait d'Henri, je l'ai d'abord apporté chez Durand pour le lui montrer, il l'a trouvé bien ressemblant. J'en ai commencé encore un autre à l'huile qui marche aussi bien. Je n'ai pas vu les Gary cette semaine parce que je ne pouvais pas sortir le soir, étant enrhumé, mais ça va de nouveau mieux. Mes bottines de dimanche étaient déchirées, je les ai fait raccommoder, de sorte que je pourrai encore les mettre le dimanche pendant quelque temps. Le mois prochain, il faudra m'envoyer une vingtaine de francs pour le cadre de mon tableau. J'irai le montrer encore à M. Henner un de ces dimanches, ainsi qu'à M. Benjamin-Constant de retour de l'Amérique.

Je vous embrasse, votre

Gustave.

---

<sup>431</sup> « *resp.* » est probablement une abréviation de l'allemand *respectiv*, mais on ne voit pas très bien ce que Gustave veut dire par là.

Mon cher Charles, cette semaine, je n'ai pas beaucoup de timbres à t'envoyer. Je n'en reçois presque plus de Zimmer parce qu'il y en a encore un autre qui les prend que lui. Les timbres du Siam ne sont pas encore arrivés. As-tu déjà fait des progrès sur la cithare ? Au moins, tu as maintenant un agréable passe-temps.

Je t'embrasse,  
Gustave.

Boulev. Magenta 52

---

7-II-90

Cher Gustave<sup>432</sup>,

Il valait mieux être interrompu la dernière fois, car d'être assis pour écrire, me fait aller à nouveau plus mal, si bien que je ne vais pas encore très bien aujourd'hui. Comme tu lis habituellement le *Journal d'Alsace*, tu dois savoir qu'à Metz, quelques restaurants ont failli fermer par manque de clients à cause de l'influenza (qui a maintenant entièrement disparu). D'ailleurs, tous les magasins ont fait à cette époque de mauvaises affaires. Ce n'est pas le cas des pharmaciens et de leurs semblables... L'antipyrine, dont un petit comprimé tient sur un mm dans le volume d'un pfennig, en coûte au moins vingt à la pharmacie. Un fameux remède, cette antipyrine, que tous les gens qui avaient mal à la tête à cause de l'influenza ont pris (la tante Georges et Georges en prenaient en fait sans avoir mal à la tête), mais elle fut particulièrement efficace chez un homme de la rue Basse (si je ne me trompe pas). Il reçut de M. Vosselman (qui me promet toujours<sup>433</sup>), chez qui il s'était rendu (car pas très malade), une prescription de huit comprimés qu'il emporta tout de suite en rentrant à la pharmacie ; après quoi, il alla encore à l'auberge où il demanda ensuite à ses voisins de table s'il ne devait pas les prendre avec de la bière. Le bonhomme n'hésita pas longtemps et prit ses huit comprimés (chaque jour, on en prend habituellement deux) avec huit chopes de bière. Arrivé à la maison, il fut malade comme un chien, vomit, puis fut trois jours dans cet état avant d'être tout à fait en bonne santé.

Pour la loterie, qui avait déjà été tirée l'année dernière à cette époque, pour l'instant seuls 41 dons sont déjà enregistrés dans le *Zornthal*, de telle sorte qu'elle ne pourra être tirée qu'après les élections. Celles-ci ne seront vraisemblablement pas très favorables au gouvernement, car plusieurs cartels manquent d'unité, mais aussi le socialisme a fortement augmenté : à Mulhouse, un socialiste sera vraisemblablement aussi élu.

Il y a quelques jours, M. Hoffmann était là. Comme j'étais en train de faire mes bandages, maman lui dit que j'étais encore au lit, il dit alors vouloir venir un après-midi. Cela fait déjà

---

<sup>432</sup> Lettre de Charles traduite de l'allemand, suivie d'une lettre de sa mère.

<sup>433</sup> Sous-entendu, des timbres.

quelque temps, j'espère que cet après-midi arrivera bientôt. Si tu ne veux pas la prochaine fois prendre plusieurs timbres pour affranchir, je te demande de prendre une enveloppe avec timbre imprimé, tu peux garder la nôtre pour le Siamite\*. En Bavière, les 3 sont maintenant en brun, en Italie, il y a encore de nouveaux (seulement 5) qui ressemblent assez à ceux de Toscane.

Ton Charles.

Mon cher Gustave,

Je suis contente que nous sommes assez d'accord avec ton compte. J'avais bien pensé qu'il pourrait te manquer 10 fr pour les frais du Nouvel An. Naturellement, si tu avais encore d'autres frais, les autres 10 fr ont aussi pu partir. Mais je veux pourtant te donner un bon conseil dorénavant : quand tu reçois de l'argent, tu fais bien de l'inscrire dans un carnet, ensuite tu noteras tous les soirs tes dépenses et à la fin de la semaine, tu feras ton compte. Alors, tu sauras toujours bien par où ton argent est parti car, si on n'inscrit pas régulièrement ses dépenses et quand l'argent est parti, on se fait souvent des soucis et on croit qu'on en a perdu. Si tu prends cette bonne habitude, tu en seras content toute ta vie. Moi, je le fais toujours quand je suis à Kreuznach, alors je sais toujours où j'en suis.

Je pense que tu es maintenant complètement remis de ton rhume. C'est déjà la seconde fois que tu touses [tousses] cet hiver. Je crains que tu as quelquefois des pieds humides. Tu aurais de suite dû acheter une paire de bottines car c'est tout ce qu'il y a de malsain d'avoir des pieds humides. Si le beau temps arrive, tu te promèneras souvent car cela fatigue beaucoup la poitrine d'être toujours assis et dans la chambre. En ce moment, nous avons un temps sec mais très froid, de sorte que nous ne pouvons pas encore mettre Charles à l'air et pourtant il en a bien besoin car, depuis quelque temps, il saigne souvent du nez et a souvent mal dans le dos. J'espère qu'avec le beau temps, cela sera de nouveau mieux.

En fait de nouvelles, je n'en sais guère, je ne sors jamais. Aujourd'hui, on a enterré un garçon de sept ans qui a été renversé par la voiture de Lehmeier. Pour les élections, c'est encore très calme pour Brumath : on propose Bach pour Strasbourg<sup>434</sup>, on ne sait pas encore si Petri prend de nouveau un mandat. Je pense que tu lis parfois chez Zimmer le *Journal d'Alsace*, alors tu dois être un peu au courant de ce qui se passe ici. Dans le *Landesausschuss* plusieurs membres ont parlé contre le *Passzwang* [passeport obligatoire], principalement M. Petri, mais je ne sais pas si cela sert à quelque chose ; toujours, ils ont dit de rudes vérités au gouvernement.

Avec la cithare de Charles, cela va lentement : d'un côté, il ne peut pas rester longtemps assis et comme il n'a personne pour le lui montrer, c'est très difficile pour l'apprendre, quoique lui prétend le contraire ; il dit que c'est si facile, qu'il l'apprendra déjà\* tout seul ;

---

<sup>434</sup> Sans doute Otto Back, déjà maire de Strasbourg.

enfin, elle sert quelque fois d'accompagnement comme une guitare quand Charles et papa chantent.

As-tu pu faire le concours des Beaux-Arts ? Si tu trouves que tu perds trop de temps inutilement, tu aurais pu le laisser, mais je croyais que c'était toujours un honneur d'être reçu. La mère Walter est toujours très alerte. Salue bien les Stempfer et toute la famille de notre part et reçois pour toi les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,

C. Stoskopf.

Si tu veux, tu pourras demander des timbres de Tunisie chez les Stempfer, puisqu'ils reçoivent souvent des lettres de Charles. Charles te demande si tu as déjà vu jouer la cithare, sinon il te donnera une grande description la prochaine fois.

---

Paris, le 10 févr. 1890

Chère maman,

Comme je suis inscrit à l'École des beaux-arts, je suis obligé\* à faire le concours, j'ai commencé ce matin à 8 h. Comme l'école est à  $\frac{3}{4}$  de distance de chez moi, il faut se lever de bonne heure. J'ai une place au premier rang, mais la place la plus difficile d'en face. Enfin, comme je suis assez fort, je pense que je m'en tirerai bien d'affaire. Dans la prochaine lettre, je pourrai déjà vous dire si le dessin m'a réussi ou non.



**Gustave Stoskopf à vingt ans**

Photo datée 1890 au verso.

La semaine passée, j'ai fait un bon dessin et une bonne esquisse qui a beaucoup plu au professeur. Il trouvait qu'il y avait beaucoup de sentiment. Hier, nous avons fait une esquisse à l'atelier, nous avons comme sujet « Les trois mages qui vont voir Jésus-Christ ». Je pense qu'elle m'a bien réussi. Le sujet de cette semaine est « Jeanne d'Arc ayant une vision » ; je l'ai commencée cet après-midi.

J'ai porté la semaine passée mon tableau chez l'encadreur, le cadre me coûtera à peu près 20 fr. C'est aujourd'hui dans un mois qu'on commence à envoyer. Le cadre que j'ai choisi est à moitié or, à moitié vieux chêne, je pense qu'il fera très bien<sup>435</sup>. Je pense que, si je suis reçu, je le serai très bien, c'est-à-dire que j'aurai une bonne place, parce que c'est une peinture fine qui perdrait toute sa valeur si elle était placée en haut. Donnez-moi quelques détails sur les élections parce que je ne vais pas si souvent chez Zimmer pour être au courant, ça revient tout de suite trop cher.

Mon rhume est presque passé : je n'ai toussé aujourd'hui qu'en me levant. Je me suis bien fait soigner, j'ai pris tous les soirs et tous les matins un lait de poule. Mais autrement, je me porte bien, j'ai très bon appétit, plus que normal. Dimanche, mes amis au restaurant se sont amusés à me voir manger : j'ai bouloché, comme dit le Parisien, plus du double des autres. Nous avons un très beau temps en ce moment, quoique un peu froid, mais cela vaut dix fois mieux que ce temps humide où on ne peut jamais faire assez attention.

Je vous embrasse,  
Gustave Stoskopf.

Mon cher Charles,

Je vois par ta lettre que tu es toujours un peu souffrant, mais j'espère qu'avec le beau temps, ça ira de nouveau mieux et que tu auras bien le temps de t'exercer sur la cithare pour que tu me puisses jouer quelques morceaux quand je reviendrai au mois de mai. J'ai déjà souvent eu l'occasion de voir jouer la cithare, notamment à Ingwiller par une amie de la cousine, qui est une vraie artiste. L'histoire du bonhomme qui a pris tant d'antipyrine m'a bien amusé.

Je t'envoie de nouveau une quantité de timbres norvégiens que j'ai eus à l'atelier.  
Je t'embrasse,  
Gustave.

---

Brumath, le 14 février 1890

Mon cher Gustave,

Tu reçois ci-joint 175 fr, un billet de 100 M et deux de 20 M. Tu pourras peut-être les échanger chez Zimmer, alors l'agio ne reviendra pas si haut. Tu auras maintenant les 10 fr de Charles et de Tante ainsi que l'argent pour le cadre. Encore deux envois et le temps sera de nouveau bientôt passé à Paris. Chez nous, c'est pourtant\* bien tranquille et calme quand tu es parti, aussi, nous sommes contents si tu restes un peu plus longtemps avec nous l'hiver prochain. Charles n'a toujours pas de professeur pour lui enseigner la cithare mais, hier soir, il

---

<sup>435</sup> Voir *infra*, note 461, p.223.

nous a pourtant joué et chanté *La Boiteuse*<sup>436</sup>, ce qui nous a bien amusés. Il a tellement joué qu'il a eu des emboules [ampoules] aux doigts. Aujourd'hui, il faisait un temps si beau qu'il a pu sortir un peu. Nous espérons qu'avec le beau temps, les forces reviennent de nouveau plus vite.

Je suis bien contente que tu ne touses [tousses] plus. Cela me tourmente toujours beaucoup ; je pense que cette promenade tous les matins pour aller aux Beaux-Arts t'aura fait du bien. As-tu réussi avec ton dessin ? Je pense que tu nous raconteras comment cela s'est passé dans ta prochaine lettre. Tu n'as pas besoin d'envoyer d'abord une carte postale ; la dernière fois, nous avons reçu ta carte et la lettre en même temps.

Demain samedi à une heure, on enterrera M. Leuthner et, comme il est du *Kriegerverein*, nous aurons de la musique dans le coin\*. M<sup>me</sup> Leuthner pense continuer l'affaire avec Pflanzler comme gérant si elle en reçoit l'autorisation de la *Kreisdirection*. À deux heures, il y a encore un enterrement, celui d'un garçon de Kassirer Louis, âgé de onze, il est mort d'une péritonite, la même maladie que celle du père de Sengel. Sengel était un peu chez nous au commencement de la semaine. Je trouve qu'il a bien meilleure mine que quand il est arrivé et il est tout à fait habitué à Brumath. Il aurait voulu faire son volontariat\* à Colmar mais il ne sait pas encore si c'est possible.

Trois individus de la *Niedergass* [rue Basse], un nommé Burg (frère du domestique de M. Vosselmann) et deux *Metzhäkele* [porteurs de gourdin]<sup>437</sup> ont rossé le jardinier de la Grafenbourg quand il est rentré le dimanche soir et, comme ils l'ont suivi jusque dans le jardin de la Grafenbourg et qu'ils ont encore dit par-dessus le marché, « en 70 nous avons été battus, en 90 nous de [te] battons », ils ont eu pour cet exploit, l'un, un an, et les deux autres, dix mois de prison.

Je pense que tu auras reçu les journaux. Si cela t'intéresse, nous pourrions de nouveau t'en envoyer. Aujourd'hui, M. Petri vient avec sa profession de foi pour Strasbourg, il a longtemps hésité à accepter un mandat. M. North se présente pour Brumath<sup>438</sup>. Tout est très calme, je crois qu'on ne s'occupe guère des élections. C'est bien aussi égal ce qu'on vote puisqu'à Berlin, on fait pourtant ce que l'on veut, mais pourtant tous les députés qui se présentent parlent tous sans exceptions contre les passeports.

Il y a bien longtemps que nous n'avons plus eu de nouvelles de Strasbourg. Papa était cette semaine en ville mais il n'avait pas le temps d'aller chez les Munch. D'Ingwiller, nous ne savons rien non plus, mais je pense que l'oncle est toujours malade. La mère Walter est toujours très alerte malgré les émotions des derniers jours.

Je veux encore laisser un peu de place à Charles, aussi je termine en t'embrassant.

Ta mère, C. Stoskopf.

---

<sup>436</sup> Chanson populaire française qui connaît plusieurs versions dont certaines sont paillardes.

<sup>437</sup> Le *Metzhäkele* est le merlin dont se servent les bouchers pour abattre le bétail.

<sup>438</sup> Dans la circonscription de Strasbourg-campagne. Jean North (1828-1894) a été notaire à Brumath de 1854 à 1865 ; il est conseiller général de Strasbourg-Nord (1873-1894), membre du *Landesausschuss* (1874-1894) et a été député de Strasbourg au *Reichstag* de 1877 à 1881. Il sera élu, sans opposition, en 1890.

Cher frère,

Ces derniers jours, j'avais très souvent mal aux dents, ce qui était la raison principale pour laquelle je n'ai pas écrit déjà hier, et ça m'en aurait également empêché aujourd'hui, mais je vais exceptionnellement bien à présent, parce que les trois ampoules que j'ai attrapées avant-hier soir en jouant de la cithare ne m'ont pas fait mal.

Comme tu as déjà vu jouer de la cithare, tu trouves peut-être aussi que l'apprentissage doit être difficile. Je crois en effet que le jeu est très difficile au début. L'apprentissage théorique est, quand on a une bonne méthode, assez facile (même sans professeur) et la pratique peut encore moins être transmise par quelqu'un. Pour cela, il faut du travail et encore du travail.

Comme maman veut encore écrire quelques lignes, je dois m'arrêter.

Charles.

Je rentre à l'instant des enterrements : j'y ai vu M<sup>lle</sup> Rickel, elle m'a donné de tes bonnes nouvelles, elle est contente d'être ici.

---

Paris, le 16 février 1890

Chère maman,

J'ai reçu votre lettre ce matin, je vous remercie, j'irai ce soir chez Zimmer pour faire changer l'argent. Hier, j'avais de la chance avec mes esquisses, car j'ai été deux fois premier avec deux esquisses différentes : l'une c'était « Jeanne d'Arc ayant la vision », l'autre un sujet mythologique que j'avais déjà montré la semaine passée à Doucet. J'ai profité de sa correction pour la représenter une seconde fois à Benjamin-Constant, il m'a fait des éloges, il a dit c'est un artiste qui a fait cette esquisse et qu'il y avait un beau sentiment de la nature dedans. J'ai [Chez] Doucet, il y avait une trentaine d'esquisses, chez Benjamin-Constant, une soixantaine. Toutes les deux esquisses ont été choisies [choisies] pour le concours, ça fait que j'ai deux dessins et deux esquisses au concours, qui se jugera dans quinze jours. Je crois que je suis le seul qui en a tant.

Je dessinerai encore la semaine prochaine. Après, je veux m'y mettre sérieusement à peindre, pour apprendre bien mon métier, comme a dit Benjamin-Constant ce matin quand je lui ai montré la tête de la Ertzler : c'est le premier qui a trouvé à me critiquer, ce qui m'étonne pas parce qu'il fait une peinture absolument opposée à la mienne, c'est à dire large et sans détail ; il a trouvé qu'elle était trop sec et, si cela ne dépendait que de lui, je n'aurais pas des grandes chances d'être reçu ; heureusement qu'il y en a aussi d'un autre goût que le sien, car cela m'embêterait joliment si j'étais refusé, pas que cela me ferait perdre confiance dans mon talent, mais vis-à-vis de ceux qui savent que je veux l'exposer et qui ne



comprennent pas qu'il y a des très bonnes choses qui sont quelquefois refusées ; ainsi Benner m'a raconté que l'année passée, un tableau a été refusé au premier abord, puis repêché, après il a obtenu un grand succès et a été distingué par une médaille de 3<sup>ème</sup> classe.



**Jeanne d'Arc ayant la vision**

Le dessin à l'École des beaux-arts a marché comme les concours marchent chez des gens de mon tempérament, c'est-à-dire j'ai fait moins bien que d'habitude. Néanmoins, je compte être reçu, mon dessin est toujours un des bons dessins de la série. Ma place était trop difficile pour pouvoir faire dans douze heures ce qu'on fait à l'atelier dans une semaine, c'est-à-dire quarante heures à peu près.

Cet après-midi, j'irai chez les Gary, c'est le jour de sortie de Christine. Dorothee est un peu malade, elle a la figure enflée.

Vos journaux m'ont fait grand plaisir ; au moins je suis au courant de ce qui se passe là-bas. Je vois qu'on est assez calme et que la majorité des anciens députés prennent leur retraite<sup>439</sup>. Je crois voir que le public ne se bousculera pas trop aux urnes et on fait bien, parce que finalement cela n'avance à rien. Dans les journaux français, j'ai lu qu'on suppose qu'il y aura beaucoup de socialistes qui sortiront aux prochaines élections, ce qui ne ferait pas l'affaire à Bismarck.

L'autre jour, j'ai rencontré par hasard Albert Gnahn. Il est ici depuis quelques mois, il était longtemps sans travail ; finalement, il a trouvé un petit emploi pour quelque temps. C'est tout ce que je sais à vous raconter.

Je vous embrasse, Gustave.

---

<sup>439</sup> En définitive, trois députés sortants sur onze en Alsace « prennent leur retraite » : Alfred Goldenberg, Alfred Mühleisen et Auguste Lalance, mais, dans un premier temps, la retraite de Dietrich, Petri et Lang avait également été annoncée (*Revue alsacienne*, 1890, p. 47).

Cher Charles, cette semaine je n'ai pas trouvé le temps de m'occuper beaucoup des timbres. Je t'envoie le reste de ceux que le Suédois m'a donnés. Est-ce que tu ne sers pas d'une petite plaque en corne ou en fer, attachée à ton doigt, quand tu joues à la cithare, pour que tu ne te fasses pas mal à la main ?

Je t'embrasse, ton frère,  
Gustave.

---

Brumath, le 22 février 1890

Mon cher Gustave

Tu vois par la lettre de Charles qu'il est très alerte en ce moment et que nous avons pu aller voir les déguisés de Stephansfeld, ce qui ne lui est plus arrivé depuis longtemps. Il a aussi bon appétit. Dès qu'il fait beau, il va à l'air. Espérons que la bonne saison lui fera de nouveau beaucoup de bien. Il a de nouveau assez souffert cet hiver.

Je suis bien contente que tu as si bon appétit, cela prouve que tu es bien portant. J'espère que tu auras aussi bonne mine quand tu reviendras. J'ai vu avec plaisir que tu as fait de si bonnes esquisses : c'est déjà un grand progrès contre l'année passée. Je serais bien contente avec toi si ton tableau serait reçu au Salon, mais tu fais bien de ne pas te décourager si tu es refusé. Tu travailleras avec d'autant plus d'ardeur et tu feras alors mieux pour l'année prochaine. Avec la peinture, c'est bien difficile, il y a des goûts si différents et on ne parvient pas à plaire à tout le monde.

L'oncle d'Ingwiller est toujours malade : il a une hydropisie, on lui a déjà extrait deux fois de l'eau. Le cousin Georges va aussi toujours bien, seulement je le trouve très maigre. Depuis la mort de la Schotte Tante, je n'avais plus de nouvelles de Strasbourg. Hier, la tante a enfin écrit une carte postale d'après laquelle je vois que tout le monde se porte bien. Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de Louise Gary : elle m'écrit qu'elle est si contente que tu viens si souvent la voir. Pourquoi fallait-il qu'un pareil malheur frappât cette famille si heureuse ? Charles remercie aussi Christine pour le petit jeu de labyrinthe qu'elle lui a envoyé dernièrement. Strohl le lui a apporté et, comme je lui avais dit qu'il en avait déjà eu un de Strasbourg pour Noël, il a demandé à le garder encore pendant deux ou trois jours mais, depuis ce temps, il ne l'a pas encore rapporté ce qui ne fait pas l'affaire de Charles car le jeu de Christine est plus joli que celui de Strasbourg. La Rickel ne m'a pas encore fait de visite : elle m'avait promis de venir nous voir quand je lui ai causé à l'enterrement de M. Leuthner.

Je pense que tu auras lu le résultat des élections en Alsace. Je voulais d'abord t'envoyer des journaux, mais comme la tante les lit aussi, alors on ne peut pas toujours les avoir à temps et puis, il n'y a en ce moment que des chiffres. Partout, il y avait beaucoup moins de votants

que d'inscrits<sup>440</sup> : à Barr, de 1 400, il n'y avait que quelques centaines qui ont voté ; dans la Lorraine, il y avait un village ou personne n'a voté. Ici, on ne savait longtemps pas quel candidat il y aurait : il était d'abord question de Bach, seulement quelques jours avant les élections, on a présenté M. North. M. Bulach a eu grand succès<sup>441</sup> : aussi, il a promis le bleu\* du ciel à ses électeurs, il veut les délivrer du *Passzwang* [passeport obligatoire], dût-il aller de Bismarck à l'empereur. Oui, ce *Passzwang* a fait taire la protestation, mais est-ce qu'ils sont aimés plus pour cela ? Je crois que c'est une autre question. Les social-démocrates ont eu beaucoup de succès en Allemagne, à Mulhouse on a voté un socialiste et, à Strasbourg, Bebel a une belle quantité de voix<sup>442</sup>. C'est curieux, juste au moment où l'empereur veut réunir une conférence pour améliorer le sort des ouvriers. J'aurais vu avec plus de plaisir, et sûrement bien des mères avec moi, s'il avait cherché à réunir une conférence pour un désarmement au lieu de fourrer l'Alsace pleine de soldats. Comment finira tout cela ? On n'ose y penser...

Gustave Unselt est aussi à Brumath en ce moment : il avait une place près de Munich, il pensait y rester jusqu'au mois de mai et faire alors ses huit semaines mais, comme son patron n'a pas tenu ce qu'il lui avait promis, il est revenu plus tôt, mais ces semaines de service militaire lui feront de nouveau perdre toute une saison. Je crois que ce n'est pas non plus un grand avenir dans cette partie. Je t'enverrai la *Post* d'aujourd'hui : tu verras que cela a assez chauffé à Strasbourg<sup>443</sup>. Je suis curieuse si tu reçois un prix au concours de samedi prochain : ceci nous intéresse plus que ces élections.

Salue bien les Stempfer, Maret et toute la famille de notre part. La mère Walter est toujours très alerte, les émotions de l'enterrement de M. Leuthner lui ont rien fait du tout.

Je t'embrasse de cœur,  
ta mère, Caroline.

---

Paris, le 26 février 1890

Chère maman,

Je ne vous ai pas écrit plus tôt parce que j'ai voulu attendre le jugement de l'École des beaux-arts et celui de l'atelier. Je suis reçu 45 sur 80 de reçus et 400 qui se sont présentés. À l'atelier, je n'ai eu qu'une mention pour le dessin ; ça m'embête, d'autant plus qu'on a donné plusieurs prix, je crois quatre, dont deux me sont incompréhensibles ; j'espère que ce sera pour une fois. En attendant, je veux me mettre à peindre la semaine prochaine ou plutôt dans

---

<sup>440</sup> Les élections se sont déroulées le 20 février. Elles sont marquées en Alsace par une forte abstention qui atteint près de 40 %.

<sup>441</sup> Hugo Zorn de Bulach prend sa revanche dans la circonscription de Molsheim-Erstein sur Édouard Sieffermann qui l'avait battu en 1887.

<sup>442</sup> Les sociaux-démocrates deviennent en 1890 le premier parti du *Reich* avec près de 20 % de voix, mais n'obtiennent que 35 sièges dont celui de Mulhouse gagné par Charles Hickel. À Strasbourg, August Bebel obtient 36 % des voix. Il sera élu en 1893.

<sup>443</sup> C'est en réalité dans l'édition du 23 février que ces élections sont analysées, notamment le score réalisé par August Bebel à Strasbourg.

quinze jours car la semaine prochaine, je serai encore occupé trois jours à l'école pour le modelage.

Ce matin, nous avons fait le premier des concours supplémentaires, l'histoire. On a demandé la Première croisade, sujet très facile. Demain, ça sera l'anatomie. Haushalter a été reçu justement avant moi avec le numéro 44. Rodrigues, le Brésilien, est reçu aussi.

Je vous ai dit dans ma dernière lettre que j'ai rencontré Gnahn Albert : comme il sera sans place le premier, j'ai parlé de lui à Jacques Hoechstetter, peut-être qu'il le prendra, s'il n'est pas accepté dans une autre place que je lui ai fait savoir à l'aide de M. Maret.

La *Post* que vous m'avez envoyée m'a bien intéressé. J'étais déjà au courant des élections : on a fait beaucoup de bruit à propos des élections socialistes. On disait d'abord dans les journaux que c'était Sieffermann qui était sorti à Benfeld<sup>444</sup>. En général, les journaux sont mal renseignés ici, on ne sait jamais à quoi s'en tenir ; pendant quatre jours, on a lu les nouvelles les plus contradictoires. Je finis ma lettre pour répéter\* encore de l'anatomie.

Je vous embrasse,  
Gustave Stoskopf.

Mon cher Charles,

Je t'envoie quelques timbres que Gnahn m'a donnés avec un vieux album : il n'y a que cinq ou six que tu n'as pas, je te les sortirai la prochaine fois quand j'aurai mieux le temps.

Je t'embrasse,  
Gustave.

---

Brumath, le 3 février [mars] 90

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente que tu as été reçu aux Beaux-Arts et avec un bon numéro. Je pense que tu ne regretteras maintenant pas la peine que tu t'es donnée à faire le concours. Je crois toujours que c'est un honneur d'être reçu et surtout une preuve qu'on sait dessiner. J'espère que les autres petits examens se seront encore bien passés et que tout est maintenant bien passé. Je suis contente que tu as reçu une mention pour le dessin, mais je vois que tu es un peu déçu et que tu comptais un peu avoir un prix. Ce ne sera sans doute pas ta dernière déception car dans ta carrière, on ne réussit pas toujours facilement mais je pense que cela ne te découragera pas et que tu continueras à travailler avec ferveur.

Hier, nous avons la visite de Rickel, de sorte que l'après-midi s'est bien passé. Elle nous a dit que tu réjouis déjà de rentrer et que tu étais souvent embêté à l'atelier. J'ai dit à Charles pour punir Gustave de ce qu'il est parti si tôt sans avoir fini notre tableau<sup>445</sup>, nous devrions le

---

<sup>444</sup> Il est pourtant battu à plate couture, ne récoltant que 7 % des voix.

<sup>445</sup> On ne sait pas de quel tableau il s'agit, mais Gustave a fait un dessin de sa mère à côté de Charles.

laisser à Paris cet été mais, comme nous n'avons pas d'argent de trop, tu pourras rentrer en toute tranquillité.

As-tu pu placer Albert Gnahn ? C'est ennuyeux pour ce garçon d'être à Paris sans place car les rentes que son père peut lui envoyer doivent être bien petites. Sengel a dit hier à papa qu'il a reçu une lettre de toi. Il est sans doute plus au courant des nouvelles de Brumath que moi, de sorte qu'il te raconte sans doute les choses qui peuvent t'intéresser. M<sup>me</sup> Leuthner compte continuer son affaire, seulement, elle cherche un rédacteur pour son journal. C'est dommage que tu ne sois pas ici, ce serait une place pour toi.

À l'instant, nous recevons le journal. Encore une crise ministérielle à Paris<sup>446</sup> ! Ces Français ne peuvent donc jamais être d'accord ! En Allemagne, tout n'est pas non plus rose et Bismarck ne doit pas être très enchanté de tous ces *Freisinningen* [libéraux] et de tous ces socialistes qu'on lui envoie. Voilà ce qu'il dit dans la *Norddeutsche* d'après la *Post* d'aujourd'hui : « La social-démocratie n'est pas, comme on semble souvent le croire, un parti international, elle n'a de quelconques sympathies ni pour l'Angleterre, ni pour l'Italie ou la Russie, elle n'est à l'écoute que de la France. Elle aspire uniquement et seulement à entreprendre des choses communes avec ses amis politiques de l'autre côté des Vosges. Pour gagner leur confiance, ils se présentent comme favorables au retour de l'Alsace-Lorraine. Notre social-démocratie n'est rien d'autre qu'une colonie française dans l'Empire allemand. Cela aurait certainement des conséquences lourdement fâcheuses, si nous devions les considérer et les traiter d'un autre point de vue<sup>447</sup>. » C'est curieux : dès que quelque chose embête Bismarck, il voudrait le mettre sur le compte des Français. En tous les cas, s'il compte les socialistes et les Alsaciens comme français, il en a une bonne part en Allemagne.

Charles n'est pas disposé aujourd'hui à écrire. Il me charge seulement de te dire que Zimmer de Paris envoie maintenant les timbres au petit Zimmer d'ici. Charles n'avait jamais dit à personne d'où venaient les timbres, mais comme le petit Zimmer<sup>448</sup> a commencé une collection, il a écrit à son cousin et celui-ci lui a répondu que jusqu'à présent, il les avait donnés à toi, mais que maintenant, c'est à lui qu'il les enverra. L'autre soir, M. Michel était chez nous avec Émile Orth, il nous a joué de la cithare. Il a trouvé que c'était juste ce que Charles a appris seul, il lui a un peu montré à jouer les accords.

Charles, papa et moi, nous t'embrassons de cœur,  
Ta mère, C. Stoskopf.

Löwen Karl a demandé dernièrement à papa si tu as encore tes natures mortes. Je serais contente si tu pouvais vendre l'une ou l'autre à Paris.

---

<sup>446</sup> Pas encore tout à fait : Ernest Constans, ministre de l'Intérieur, démissionne le 1<sup>er</sup> mars. C'est « la mort du ministère Tirard à brève échéance » écrit *Le Figaro* du 2 mars 1890. Il sera renversé le 14 mars par le Sénat.

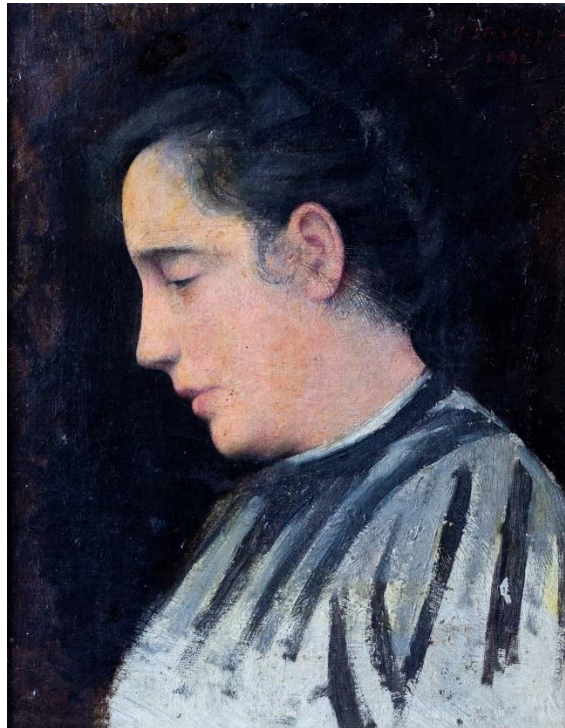
<sup>447</sup> Traduction d'un extrait d'article recopié en allemand par Caroline.

<sup>448</sup> Charles, né en 1878, fils du tonnelier Jacques Zimmer et futur tonnelier lui-même.

Paris, le 4 mars 1890

Chère maman,

Depuis quelques jours il fait très froid à Paris. Dimanche il a neigé toute la journée, de sorte que je suis resté à la maison jusqu'au soir. J'ai encore répété\* la perspective quoique je n'aurais pas eu besoin. Tous ces concours supplémentaires sont de la blague, il n'y a que l'histoire qui est un peu sérieux, mais là, on a posé une question assez facile pour que tout le monde a pu répondre. On a demandé un récit sur la Première croisade, j'ai écrit deux pages et demie. Pour l'anatomie, on a été en loge, c'est-à-dire dans une espèce de petit cabinet. Comme on est à deux, je me suis mis avec Rodrigues. Là, on est alors tout à fait à son aise ; ceux qui font leur concours depuis longtemps sortent leur livret, les nouveaux, plus timides, apportent des calques et copient tout tranquillement, lorsqu'ils se sont rassurés qu'il n'y a pas de danger. Si parfois, on n'a pas le calque nécessaire, on va le chercher chez son voisin ; on fait tout à fait de même en architecture, seulement ça dure plus longtemps, de sorte qu'il faut se contenter à midi de la cuisine\* froide, mais on mange avec bon appétit. On saura le résultat définitif dans deux ou trois jours.



« Cette semaine, j'ai commencé à peindre à l'atelier »

Huile sur toile, signée en haut à droite, datée 1890.

Cette semaine, j'ai commencé à peindre à l'atelier. Je crois que cela ira mieux que la dernière fois, je suis curieux ce que le professeur en dira samedi. La semaine prochaine, je dessinerai de nouveau car cela me reviendrait trop cher : la toile coûte 2 fr et les couleurs

encore plus. Pour samedi, nous avons comme sujet d'esquisse « Les Hébreux en Égypte travaillant aux monuments publics ». C'est très intéressant à faire, mais c'est aussi très difficile.

J'étais voir pour une seconde fois à la fin de la semaine le jugement du concours. J'ai trouvé en effet que mon dessin était moins bien que les autres médaillés, mais je vois parfaitement dans quoi la faute, je fais un dessin trop propre et trop doux, comme si c'était un dessin d'une dame. Mais comme je le comprends maintenant, ça sera facile à remédier. Mes deux esquisses étaient relativement meilleures, seulement il y en avait tant de bonnes esquisses que les professeurs ne savaient à qui donner des récompenses. Les deux qui ont eu le prix ont déjà remporté tous les prix d'esquisses à l'École des beaux-arts.

La dame de Strasbourg m'a encore écrit à propos du tableau : elle croit qu'on pourrait l'envoyer à une exposition qui ouvrira prochainement au « Palais l'Industrie » (c'est le Salon) etc. En attendant, il est toujours bien tranquillement dans la caisse sous mon lit. Gnahn a trouvé une place depuis que je l'avais présenté à Jacques Hoechstetter qui lui avait dit qu'il lui écrirait le lendemain, mais il ne lui a pas écrit. Il est donc rentré dans une autre place qu'il avait trouvée ailleurs. Jacques Hoechstetter m'a dit qu'on était en train de monter leur maison en actions. Si ça ira, il restera, sinon, il va partir.

Envoyez-moi dans la prochaine lettre le résumé des élections en Autriche pour savoir le résultat définitif. Le sophisme que Bismarck a fait à propos des socialistes n'est pas bien fort, c'est tout naturel que les regards des socialistes sont tournés vers la France, parce que c'est le pays où on jouit de plus de liberté. C'est sûrement pas en Russie ou en Autriche où ils iront chercher les idées libérales.

J'avais oublié de te dire dans la dernière lettre que Zimmer m'avait pris autant d'agio qu'à la banque, ça faisait 2 fr et quelque chose. Zimmer, le neveu, ne pourra plus envoyer des timbres à son cousin parce qu'il quitte la maison où il est parce qu'elle sera fermée. J'ai passé un peu chez Stempfer en sortant de l'atelier : il va de nouveau mieux, mais il ne sort pas encore, il n'était pas bien portant pendant quinze jours. Cet été, il ira à Vichy. J'espère que cela lui fera du bien.

Je vous embrasse,  
Gustave.

---

Brumath, le 10 mars 1890

Mon cher Gustave,

Il y a chez les Gary 220 fr. pour toi. Tu pourras prendre ce qu'il te faut et laisser le reste pour le mois prochain. J'étais très étonnée de ce que M. Zimmer t'ait tant compté d'agio. Je

crois qu'on l'aurait eu moins cher à la banque. Son frère était moins regardant, il a donné les avant-derniers 150 fr sans accepter d'agio.

Je pense que tous les examens sont maintenant passés et que tu es de nouveau en train de travailler à l'atelier. Si tu trouves que c'est utile pour toi de peindre à l'atelier, tu continueras à le faire, cela ne fait rien si cela coûte aussi un peu plus. Il faut profiter du temps que tu es encore à Paris et apprendre autant que possible. Nous te paierons ce que tu dépenses en plus pour toiles et pour couleurs.

Jeudi dernier, on a tiré la loterie du *Versorgungsverein* (association de bienfaisance). Tu as gagné avec un numéro que j'avais pris pour toi vingt-cinq litres de bière mais, comme nous ne pouvons pas te l'envoyer à Paris, nous la boirons à ta santé ; tu pourras aussi te payer un bock à la nôtre. Il y avait 254 lots : il y avait de très jolies choses parmi\*, mais aussi pas mal de camelote. Un malade de Stephansfeld a donné toute une série de lots : il y avait de bonnes choses parmi, mais aussi beaucoup de bêtises, deux poupées à 1½ M pièce, du tabac à priser, de méchantes petites gravures, etc. M. Hoechstetter s'est déparassé [débarrassé] d'une masse de vieilleries. M. Meyer, de Stephansfeld, pour ne pas rester en arrière, a donné deux lots : vingt mètres de cretonne et vingt-cinq livres de sucre. Les Walter n'ont rien gagné. M<sup>me</sup> Schoenpflug a gagné un pâté froid de Böcherer : elle en a envoyé une tranche à Charles qui s'en est bien régalé. Elle lui a aussi apporté un paquet de timbres de la part d'Émile Goetz : il y avait parmi, un de Gibraltar, un du Japon et dix pour dans l'album des doubles. Parmi ceux que tu as envoyés, il y avait quatre pour dans l'album. Charles t'aurait donné tous ces détails lui-même mais, comme il a de nouveau mal dans la colonne vertébrale, il ne peut pas rester assis longtemps. J'espère qu'avec le beau temps tout cela sera de nouveau mieux.

La semaine passée, nous avons encore beaucoup de neige. Cet après-midi, il fait un temps superbe mais ce matin, il faisait de nouveau très froid. Je pense que tu profiteras aussi du beau temps pour te promener tous les jours. Samedi, nous avons la visite de Sengel. Tu ne peux pas te figurer comme il a bonne mine. Il partira le 1<sup>er</sup> avril pour Strasbourg pour son service militaire. Au moins, il est fort et robuste et il pourra facilement supporter les fatigues.

Schuler Fritz a passé quelque temps ici, il est reparti aujourd'hui pour Mörchingen [Morhange] (il aura une place là-bas dans un café), cette [c'est] une toute petite ville à deux lieues de la frontière et qui reçoit d'un jour à l'autre toute une brigade d'infanterie, de sorte que ce sera tout un bouleversement. La semaine dernière, l'empereur a tenu un discours. Charles l'a coupé\* du journal et te l'envoie ici.

Nous t'embrassons de cœur, Charles, papa et ta mère,

C. Stoskopf.



La *Post* explique ce terme *ich zerschmetterte dich* [je t'écrase] comme *wer nicht für mich ist, ist gegen mich* [qui n'est pas pour moi, est contre moi]. Au commencement, on ne croyait pas qu'il avait employé ce terme<sup>449</sup>.

---

Paris, le 12 mars 1890

Chère maman,

Les concours à l'école sont finis. Je suis reçu définitivement élève de l'école, mais j'ai perdu quinze places, il faut croire que je n'ai pas si bien copié que les autres. En histoire, j'avais par exemple « faible », c'était sûrement à cause du style qui ne devait pas être bien fameux ; on m'a souligné plusieurs fautes. Si j'avais su qu'on regardait à ça, je l'aurais écrit en allemand d'un côté et en français de l'autre, j'aurais probablement eu une meilleure note car toutes les dates et noms étaient exacts.

#### **L'admission à l'École des beaux-arts.**

L'École des beaux-arts, c'est le tabernacle, le grand nom. Si tu es étudiant en art à Paris et que tu reviens dans ton fief provincial, le bon petit bourgeois qui paie régulièrement ses impôts et qui contribue de ce fait à l'entretien de l'École des beaux-arts, ressentira comme un grand honneur de pouvoir s'adresser à quelqu'un de si proche du saint des saints. « Êtes-vous élève de l'École des beaux-arts ? », telle sera la question qui te sera posée avec beaucoup d'emphase. Malheur à toi si tu ne peux pas répondre par l'affirmative : tu perds l'estime de tes concitoyens et franchis le point de congélation ! C'est pour cela que la compétition pour entrer aux Beaux-Arts est la plus courue de toutes.

Pas moins de 400 jeunes gens se retrouvent tous les ans à Paris, ressentant au fond d'eux-mêmes le talent d'un Raphaël. Et sur ces 400, seulement 80 sont pris. Que ce doit être difficile d'y entrer ! Que Dieu te protège de la malchance ! On préfère toujours parler de malchance à l'examen. Le prétexte n'est pas original mais ça fait toujours mouche. Ne croyez pas que je dis cela parce que je fais partie moi-même des 320 qui ont été évincés. Au contraire, j'ai réussi à passer à travers toutes les embûches et suis devenu un véritable élève des Beaux-Arts, pour la plus grande joie de mon oncle, de ma tante et de toute ma famille. Je suis en possession de la carte d'étudiant jaune et ronde comme un œuf, qui est déjà très usée car elle fait aujourd'hui encore l'objet de la vénération silencieuse de mes concitoyens.

Et pour en revenir à la malchance, elle tient uniquement au risque d'être mal placé pour que la magie transfigure le dessin durant les douze heures prescrites. La disposition est en effet tout sauf commode. Sur la table, au milieu de la salle, se trouve le modèle, éclairé de façon éblouissante. Un amphithéâtre accueille les yeux avides des artistes et offre aux regards le modèle du mieux qu'il puisse faire. Malheur à ceux qui se trouvent au troisième ou quatrième rang ! Ils n'ont aucune facilité sauf si, par hasard, il se trouve devant eux un élève talentueux sur lequel ils peuvent copier. Sinon, ils vont dessiner un modèle raccourci, l'œuvre sera disproportionnée et ne trouvera aucune grâce aux yeux du jury.

Il s'en passe parfois des choses avec ce jury, comme on le raconte. Lorsque les 400 dessins sont suspendus avec des pinces, comme la lessive à une ficelle dans les prés, le jury commence par déambuler dans cette extraordinaire allée où se trouvent parfois des dessins très minutieux d'amateurs qui voulaient tenter leur chance. Après cette promenade, on passe au travail. Il n'y a pas plus léger

---

<sup>449</sup> Dans un discours Guillaume II a déclaré se soucier du bien-être des classes inférieures et a conclu par cette phrase : « Ceux qui veulent m'aider sont chaleureusement bienvenus, d'où qu'ils viennent, ceux qui au contraire s'opposent à cette tâche, je les écrase. ». D'abord incrédule sur la réalité des mots employés, la presse gouvernementale s'emploie par la suite à l'exégèse des mots de l'empereur (*Strassburger Post*, 9 mars 1890).

que cela, le procédé est en effet d'une simplicité primitive : d'une main sûre, les membres du sévère jury appuient sur la pince, ce qui a pour effet bien connu de l'ouvrir en bas et de faire disparaître les dessins qu'elle avait jusque-là retenus. On voit que le procédé, qui détruit quelque illusion en une seconde, annihile quelque espoir, est en soi très simple. Mais qui, de nos jours, ne connaît pas une personne d'influence qui saura acquiescer à sa cause tel ou tel membre du jury ? Bref, il arrive que l'un de ces dessins, que l'on comptait déjà au nombre des cadavres, soit de nouveau accroché à sa pince par un autre membre du jury, ce qui donne lieu à des scènes que l'on ne s'attendrait pas à voir au sein du temple de l'Art : des lances sont brisées, pour ou contre. Il peut s'agir parfois d'un artiste plein d'espoir, condamné à tout jamais par une telle chute, mais qui est capable de faire beaucoup mieux d'habitude.



### Étude de nu

Dessin signé, mais non daté.

La séance dure parfois jusque tard dans la nuit, à tel point qu'il est parfois arrivé qu'un appariteur prenne le rôle de l'ange salvateur et puisse à nouveau accrocher l'un des cadavres. Tandis que sur le haut de la scène, le jury sue, tout en « triant les moutons des boucs », la troupe des disciples de l'art attend impatiemment en bas l'oracle, certains avec confiance, d'autres avec une pénible incertitude. Lorsqu'enfin le père Attloid, le vieil appariteur, arrive pour lire la liste des noms, un silence profond règne, tout le monde se groupe autour de lui, à la lueur blafarde de la chandelle, pour tenter de voir un peu plus tôt son nom. Ces jours-là, il y a plus de tristes mines que de mines réjouies, chacun selon son humeur.

Les 80 reçus doivent à présent faire la preuve qu'ils en connaissent long, non seulement dans tous les domaines de l'art, mais aussi de la science, ce qui prend encore un bon mois, pour mettre à l'épreuve toutes les connaissances de chaque élève. Tout d'abord, il s'agit de bien connaître l'histoire. Ce sera la preuve, non seulement qu'on est un homme cultivé, mais qu'on a peut-être un penchant pour la peinture historiciste, ce qui est bien vu à l'école. Il est aussi nécessaire d'être bien au fait de l'architecture, de toutes les variétés de styles et de leur exécution. Pour ce qui est de l'anatomie, il faut connaître avant tout l'ensemble du système osseux, car les devoirs donnés vont consister à dessiner tel ou tel os de mémoire. Dans le modelage, il suffira de connaître les rudiments, mais dans la perspective, il faut être un dieu. Quand on a un tel programme devant soi, il faut être de nature solide, pour ne pas se réfugier dans la prière, car chacun admettra que tout cela est beaucoup demander.

Cependant, comment dit le dicton ? On ne mange pas la soupe aussi chaude qu'on la fait cuire... En effet, il y a moyen de tricher. J'ai même déjà eu le projet de publier un guide intitulé *Traité complet de toutes les tricheries, et indications sur la manière de les réaliser vite et bien* pour l'examen d'entrée à l'École des beaux-arts. Malheureusement, je n'ai pas trouvé le temps de le faire

et je ne vais donc y faire que brièvement allusion ici. Pour l'épreuve d'histoire, tu feras bien de noter les dates les plus importantes sur le carton de tes manchettes, puis de te souvenir des thèmes favoris, la pucelle d'Orléans et les croisades, qui tombent inmanquablement, enfin de penser à t'installer dans le dernier rang de l'amphithéâtre, car de cette place, on a une vue confortable sur cinq à six candidats dont il est possible de tirer le meilleur pour soi. Si tu réponds à ces conditions, tu seras bien placé sur la liste.

Pour l'architecture, tu feras bien d'emporter le Vignaux, qu'il n'est pas nécessaire de chercher à dissimuler car les surveillants apprécient de voir ce livre si utile. L'épreuve d'architecture a lieu dans des loges individuelles. Celui qui s'ennuie peut sortir de sa loge et rendre visite à un de ses voisins, car rien n'est plus nuisible à la santé que la solitude. En général, les surveillants ne voient pas d'un œil et ferment l'autre, pourvu qu'on leur achète pour midi des petits plats froids, puisqu'il est interdit de quitter le local à cette heure, ceci pour éviter le risque d'obtenir de l'aide extérieure. Il est très recommandé de demander conseil à un ami bien au fait de cette discipline. Si jamais le surveillant, contrairement à l'usage, devait dire quelque chose à ce propos, sois amical avec lui et souviens-toi qu'un cigare, proposé au bon moment, aura un effet remarquable comme Bismarck le soutenait déjà.

L'épreuve d'anatomie se déroule de façon tout à fait décontractée. Elle se passe dans les mêmes loges. Dans ce cas, c'est le livre de Mathias Duval qui sera d'une grande utilité. Il traite d'anatomie, et tout y est proprement dessiné<sup>450</sup>. Mais il faut bien se garder de copier de façon trop fidèle, ou si tu n'as pas besoin de copier car tu connais l'anatomie, de dessiner trop bien l'os demandé, sinon le soupçon de fraude planera sur toi, ce qui te vaudra un « insuffisant » au lieu d'un « très bien ». Ce qui prouve suffisamment qu'il ne faut quand même pas pousser le bouchon trop loin, lorsqu'on est issu d'une bonne famille ! Si tu fais le dessin pour un de tes amis, prends garde d'utiliser un autre matériel, cela te sera utile, autant qu'à ton ami. N'oublie pas non plus ton livre par mégarde, tu devrais alors aller le demander au secrétariat, ce qui risquerait d'éveiller des soupçons.

Nous ne parlerons pas du modelage, bien que cela se déroule de façon très joyeuse, en sifflant et en chantant, ce que les surveillants ne tolèrent pas. Quant à l'épreuve de perspective, c'est ma préférée : il s'agit de dessiner un vase antique, de donner les lignes de fuite en cinq points et on peut rentrer chez soi en toute quiétude.

On peut conclure de tout cela qu'il n'y a aucune raison de penser qu'une épreuve d'une telle longueur et d'une telle complexité qu'elle inspirerait le respect le plus profond à tout connaisseur, n'engendre aucun ennui... Mon oncle et ma tante ont même fait encadrer le programme pour le conserver à la postérité.



<sup>450</sup> C'est le *Précis d'anatomie à l'usage des artistes*, publié en 1881, qui connut de multiples rééditions.

Je n'ai pas encore cherché\* la carte d'élève, on ne peut l'avoir qu'à la fin de la semaine. La semaine passée, M. Doucet m'a encore choisi mon esquisse pour le concours. Cette semaine nous avons comme sujet « L'ivresse de Silène », un sujet mythologique. Je ne sais pas encore si je veux\* le faire ou non. Samedi, j'étais chez M. Schützenberger, il était content de mes études, il a dit que ça marchait bien.

J'étais invité dimanche dernier chez M. Gilles. L'après-midi, j'étais avec le fils au bois de Boulogne, il faisait un temps superbe, et le soir, j'ai mangé la choucroute chez eux. Ils sont très gentils, c'est seulement dommage qu'ils demeurent si loin. Il me faut presque une heure pour y aller, j'irai leur rendre visite à la fin de la semaine<sup>451</sup>. Les Gary m'ont parlé de l'argent, j'irai le prendre demain, c'est-à-dire je prendrai seulement ce qu'il me faut pour le mois. D'après mon calcul, j'ai 70 fr à toucher pour ce mois + 18 fr, fait 88 que j'ai dépensés pour des chaussures. Ma montre était cassée, je l'ai fait arranger, il fallait un spécialiste qui m'a demandé 5 fr. Quant aux dépenses que je fais en peignant, je l'inscrirai. Jusqu'à présent, j'avais encore de mes couleurs que j'ai rapportées de chez nous, quant aux toiles, on peut s'en servir plusieurs fois en les préparant avec du blanc de céruse. Jusqu'à présent, je m'en suis servi que de deux toiles pour les académies, quant aux esquisses, j'ai gardé tous ceux [toutes celles] pour lesquelles j'étais bien classé.

Depuis hier, on envoie les tableaux pour les Salons. C'est surtout le dernier jour, le 15, que les tableaux affluent au Salon parce que tous attendent le dernier moment. Je suppose que Pfrimmer a aussi fait quelque chose car je ne l'ai plus vu au moins depuis un mois. Le Brésilien envoie deux tableaux, un portrait et une étude plein air d'un petit garçon assis sur un char. Je crois qu'on ne saura pas le résultat avant un mois. Le règlement du Salon est assez changé cette année, on élira cinquante jurés et, parmi ces cinquante, on tire quatre au sort pour chaque série de tableaux.

Hier soir, j'étais un peu chez Georges Stempfer. Il va de nouveau mieux, il est allé voir un premier spécialiste qui lui a dit qu'il n'y a que l'estomac qui est malade et qu'autrement, il est tout aussi bien portant qu'un autre. Pour savoir quel maladie qu'il a, on va lui pomper l'estomac et faire une analyse. D'après le résultat, le médecin va le faire suivre un traitement.

Il fait de nouveau mauvais temps en ce moment, ça ne fera pas l'affaire de ceux qui veulent se déguiser demain pour la mi-carême, on a de nouveau annoncé une grande cavalcade, mais je suppose que cela doit être la même fumisterie que l'année passée.

Je renvoie les deux articles de journaux, ils m'ont fort intéressé. Charles doit m'expliquer pourquoi qu'on a mis quinze *Elsässer* et pas onze *Elsässer* et quatre autonomistes comme dans la statistique des années précédentes<sup>452</sup>.

Je vous embrasse,

---

<sup>451</sup> Les Gilles habitent 75, rue des Batignolles dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement.

<sup>452</sup> Il y a bien quinze députés pour le *Reichsland Elsass-Lothringen*, dont onze Alsaciens et quatre Lorrains. Il est effectivement étrange qu'ils soient tous estampillés *Elsässer*. Gustave a raison de souligner que quatre d'entre eux revendiquent l'étiquette « autonomiste » : Dietrich, Hoeffel, North et Zorn de Bulach. Ces derniers ne remettent plus en cause l'annexion, mais réclament l'autonomie de l'Alsace-Lorraine dans l'empire.

Gustave.

---

Brumath, le 18 mars 1890

Mon cher Gustave,

Je suis contente que tu sois reçu élève des Beaux-Arts. Tu as sans doute fait un peu négligemment les devoirs puisque tu as perdu quinze places. Pour l'histoire, tu as toujours été assez fort, de sorte que c'est probablement [probablement] la rédaction qui n'était pas bonne. Donne-toi seulement toujours beaucoup de peine pour te perfectionner dans le français pour le parler et pour l'écrire. Je suis heureuse de voir par tes lettres que tu travailles bien et que tu fais des progrès.

Pendant trois jours, il faisait un temps superbe, de sorte que Charles a pu être dehors toute l'après-midi, ce qui lui fait de suite du bien. Aujourd'hui, il pleut toute la journée mais j'espère que cela nous amènera maintenant tout à fait le printemps. Cette semaine, j'ai fait une visite à M<sup>me</sup> Vosselmann : elle m'a montré ta nature morte qui est maintenant encadrée et qui fait très bien au mur. On m'a chargé de te saluer de leur part. Ensuite, j'étais un peu voir M<sup>lle</sup> Zwiling. Monsieur était sorti<sup>453</sup>. Elle avait du plaisir à apprendre que tu étais chez les Gilles. Ils iront probablement aussi à Paris au mois de mai. La semaine passée, nous avons la visite de la tante de Strasbourg : elle a passé deux jours avec nous, toute la famille va bien, les demoiselles ont de nouveau bien dansé cet hiver. M<sup>me</sup> Paira s'est de nouveau remise de son coup d'apoplexie.

La semaine passée nous avons reçu une lettre de Marie, d'Eschau, nous annonçant la mort de son frère Charles<sup>454</sup>. Le pauvre garçon est mort en Amérique dans un hôpital, il avait le typhus. Des connaissances avaient écrit pour demander de l'argent pour le faire soigner et deux jours après l'avoir expédié, ils ont reçu la nouvelle de sa mort. Il est déjà mort au mois de décembre mais, comme ils n'ont reçu l'acte de décès que récemment, ils n'en avaient parlé à personne. Il doit avoir encore une assez jolie fortune car il n'a pu dépenser que ses intérêts. Cela fera un héritage à Marie, à son frère et à l'oncle. Emma est depuis quelque temps en Suisse chez des parents à M. Kern. Elle était aussi à la noce de M<sup>lle</sup> Siegfried qui a épousé M. North<sup>455</sup>. Il y avait tout ce qu'il y a de huppé à Strasbourg mais on n'avait pas invité un seul Allemand, quoique North est *Amtsrichter* [juge de paix]. Les North voulaient inviter Puttkammer<sup>456</sup>, le père de la fiancée n'a pas voulu. Elle a eu un million de dot, alors on peut bien se fier du monde.

---

<sup>453</sup> Probablement, son père, instituteur.

<sup>454</sup> Voir Stoskopf (Eschau) dans le répertoire des relations.

<sup>455</sup> Edmond North (1857-1895), juge cantonal à Illkirch-Graffenstaden, fils du député Jean North, épouse le 14 février 1890 Caroline Marie Siegfried, fille d'un bijoutier de Strasbourg.

<sup>456</sup> Max von Puttkammer, secrétaire d'État (équivalent de Premier ministre) du gouvernement d'Alsace-Lorraine depuis 1889.

L'oncle d'Ingwiller va très mal d'après ce que papa a appris hier. M. Wolfhügel est aussi malade tout l'hiver, il ne peut pas donner de leçon et il n'y avait pas encore un seul concert cet hiver. Dimanche prochain, il y aura un grand concert à la mairie donné par le *Kriegerverein* : ils veulent encore faire de l'argent pour la fête de l'inauguration de la bannière. Elle aura lieu le 1<sup>er</sup> juin, de sorte que tu pourras aussi y assister. Après cela, on donnera le congé à tous les membres qui n'ont pas été militaires.

Comment va Georges Stempfer ? J'espère que ce nouveau traitement lui fera beaucoup de bien et qu'il sera délivré de ses maux d'estomac. Je crois qu'une saison à Vichy lui fera le plus de bien et que cela le remettra plus que toutes les médecines. Chez nous, tout le monde va bien : la mère Walter est toujours très alerte, Caroline a aussi l'air très heureuse d'avoir Pflanzler à la maison, M<sup>me</sup> Leuthner a perdu son plus petit enfant, de sorte qu'elle a aussi une grande charge de moins<sup>457</sup>. Bricka a déjà fait demander plusieurs fois si tu ne pourrais pas lui envoyer son portrait : il aurait l'occasion [occasion] de l'envoyer en Amérique. Je lui ai dit que tu le lui apporterai au mois de mai puisque personne ne veut se charger d'une commission.

Dis le bonjour de notre part à toute la famille et connaissances. Les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,

C. Stoskopf.

---

Brumath, le 27 mars 90

Mon cher Gustave,

Je t'aurais déjà écrit hier mais d'abord j'étais occupée à jardiner par ce beau temps et puis je suis allée à l'enterrement du fils Ernst, pharmacien. Il est mort à Sarre-Union chez ses sœurs, car tu sais que sa sœur Salomé est mariée là-bas à un confiseur et Marie y a une place d'institutrice. Le père Ernst est maintenant seul à Brumath, il avait encore recommandé qu'on ne prévienne sa femme qu'après son enterrement<sup>458</sup>. Cet après-midi, j'irai encore à l'enterrement du frère de M<sup>me</sup> Nandrés, encore un homme qui était séparé de sa femme<sup>459</sup>. Papa est en ville aujourd'hui et hier il était occupé avec le cuir, de sorte que je suis obligée d'aller à tous ces enterrements.

J'ai déjà appris que tu as aidé à manger le brochet que nous avons envoyé aux Stempfer. Nous avons juste la chance d'en attraper deux à peu près pareils et, comme l'occasion s'est juste si bien trouvée, j'ai pensé l'envoyer aux Stempfer et, pour manger l'autre, nous avons invité ton ami Sengel à dîner avec nous. Nous avons alors bu un verre à ta santé et à ta réussite. Je pense que tu auras aussi reçu les 12 fr, c'était encore de l'argent que papa avait rapporté de la Haute-Saône. Charles t'a également envoyé une petite tête taillée dans une

---

<sup>457</sup> Une petite fille d'à peine neuf mois.

<sup>458</sup> Sans doute la femme du défunt dont il était séparé comme semble l'accréditer la phrase suivante.

<sup>459</sup> Jean-Édouard Frisch, marchand, décédé le 25 mars à l'âge de 45 ans.

châtaigne pour te montrer qu'il a aussi un peu de talent. M. Diemer lui en a apporté dernièrement quelques-unes en lui demandant s'il ne pouvait rien découper, alors il s'est mis de suite à l'ouvrage et a de suite fait une tête au grand plaisir de M. Diemer. Par ce beau temps, il peut au moins maintenant être dehors. Seulement, sa jambe enfle à chaque instant et puis, elle coule beaucoup, de sorte qu'il ne marche maintenant pas du tout.

Cette semaine, nous avons éprouvé une perte assez sensible : notre cheval qui toussait [tousait] déjà cet été, est devenu tout à coup si asthmatique qu'il ne pouvait plus marcher dans le moulin<sup>460</sup> et que nous avons été obligés de le vendre à la boucherie pour 70 fr. C'est bien dommage pour une si belle bête qui est encore jeune.

Tu auras assez de tes bagages pour rentrer. Les Nandrés hériteront seul leur frère, de sorte que l'amitié avec cette sœur à laquelle appartient le tableau ne sera plus bien grande. Charles t'écrira la prochaine fois, il est en ce moment dans la cour.

Nous t'embrassons de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 28 mars 1890

Chère maman,

Je viens d'apprendre par l'administration que je ne suis pas reçu au Salon ; ça m'embête surtout pour vous car je sais que cela vous aurait fait bien plaisir. Pour mon compte, je me dis que du moment que M. Lefebvre l'a trouvé bon pour l'envoyer, c'est qu'il était bien pour être reçu et si je ne le suis pas, c'est que j'ai eu de la malchance. D'abord M. Lefebvre n'était pas du jury cette année, ensuite je suis à la fin de l'alphabet. Quand on se dit qu'on jugeait à peu près 1 000 toiles tous les après-midi depuis huit jours, on peut bien croire qu'il se passe des injustesses [injustices], sans pouvoir en vouloir au jury. Il ne me reste qu'une revanche, c'est de faire mieux pour l'année prochaine et je suis sûr que ce sera ainsi. Penses-tu qu'il faut expédier le tableau là-bas ou qu'il faut laisser le cadre, par exemple chez Durand, pour le cas que j'envoie de nouveau quelque chose l'année prochaine<sup>461</sup> ?

Je n'ai pas encore vu M. Doucet depuis le jugement. Je suis curieux s'il me dira quelque chose, car tu te rappelles que lui aussi l'avait trouvé très bien. Pfrimmer est reçu cette fois-ci, mais sans numéro ; lui, il avait la chance d'avoir son professeur dans le jury. À notre atelier, plusieurs élèves de grand talent ont été refusés, par contre, il y en a aussi trois qui sont reçus avec grand succès.

---

<sup>460</sup> Le moulin à tan où l'écorce de chêne est broyée.

<sup>461</sup> Dans une lettre de 1933, Gustave Stoskopf attribue son échec « à un malheureux cadre, qui avait littéralement tué mon tableau ». Il ne ressortira ce tableau qu'en 1912 lors d'une exposition à Baden-Baden où « il obtint un grand succès » puis fut acheté par le Musée de Freiburg.

### De l'amertume d'un refusé en fin d'alphabet...

C'était une chaude journée de printemps, le soleil dardait déjà pour cette saison de chauds rayons à travers la verrière du *Palais de l'industrie*, dans lequel le jury était occupé à décider des tableaux à retenir pour le Salon. On approchait des 4h et demie de l'après-midi, les membres du jury, à la fois enviés et critiqués, avaient déjà une bonne part de travail derrière eux, ils avaient examinés environ 800 tableaux, ce qui avait comme effet que leurs têtes ressemblaient à un catalogue d'échantillons. Les plus âgés essayaient l'un air épuisé les gouttes de sueur de leur front. De plus, l'air était rempli de poussière, engendrée par le transport des nombreux tableaux, au point que cela devenait insupportable. « Non, dit l'un des plus âgés, je préférerais revenir demain, plutôt que d'achever le travail maintenant, je n'en peux plus, je ne vois plus rien. » Pour autant, les cent derniers tableaux défilèrent à la va-vite. Seuls ne furent encore acceptés que des tableaux attirant l'œil par leurs couleurs vives, tout le reste apparaissant à ces messieurs comme fade, fatigué. « Refusé, refusé », entendait-on sans cesse, jusqu'à ce que le dernier tableau eût atteint son destin. Chacun se précipita dehors pour prendre un peu d'air frais, satisfait du travail accompli, le visage marqué d'un sourire de contentement. Chacun était conscient de ce qu'il avait accompli. La soirée se passera agréablement, au concert, au théâtre, et le sommeil du juste récompensera l'effort de la journée. Et cependant, combien de nuits sans sommeil ont connu les peintres dont les tableaux ont défilé dans les dernières heures. N'a-t-on pas refusé ceux dont la finesse n'était plus perceptible par des capacités de jugement émoussées ? A-t-on précipité des gens au talent véritable dans le doute, le désespoir ? Qui sait ?! Au demeurant, le jury sait, il mérite l'indulgence et ne se soucie guère, c'est le cours de la vie. Il ne faut pas être né seulement sous l'étoile du talent, mais aussi sous celle de la chance !

### ... à la mise à distance de l'échec.

Il serait très osé de considérer que le jury est infaillible comme le pape. Non, il n'a pas cette prétention et à juste titre car, pendant les cinq ou six jours où ses membres examinent la cohorte des tableaux et des esquisses qui leurs sont présentés, ils appartiennent à la catégorie des martyrs et ils mériteraient bien une auréole de sainteté s'il ne leur arrivait pas de se rendre coupables d'erreurs de jugement. Quels peuvent être les sentiments d'un homme, qu'il soit peintre ou pas, lorsque six jours durant, il doit examiner environ 6 000 tableaux, soit 1 000 par jour, chacun de façon consciencieuse. C'est épouvantable, absolument épouvantable ! On ne peut admirer assez l'abnégation de ces pauvres victimes de la peinture, d'autant qu'ils ne peuvent compter que sur très peu de reconnaissance puisqu'en tout, 1 800 tableaux sont acceptés et 4 200 refusés, dont les auteurs crient au meurtre, à l'injustice, à la partialité et vouent le jury et toutes leurs familles aux gémonies jusqu'à la troisième et quatrième génération !

C'est à ce propos qu'on raconte les histoires les plus farfelues concernant l'une ou l'autre dame qui, grâce à une quelconque amitié avec tel ou tel membre du jury, a réussi à faire passer son tableau, ce qui, bien entendu, ouvre la voie à des remarques ironiques, pleines de sous-entendus sur le physique de la dame en question... À nouveau, on va accuser une *comtesse* d'avoir été acceptée à cause de l'influence d'un ministre, raconter l'histoire de ce Crésus qui a emporté l'adhésion du jury grâce à une partie de chasse grandiose. Bref, il ne restera pas au jury un cm<sup>2</sup> de propre, les refusés prétendant de but en blanc que tout ne repose que sur la vénalité et que le Salon n'est pas un *salon des artistes*, mais un *salon des protégés* !

Au fond, l'affaire n'est pas si grave que ça. Bien sûr, il peut arriver qu'un tableau, peint d'une main tendre, soit regardé par le jury avec un regard tendre ou qu'une *comtesse*, un Crésus parviennent à attendrir le jury par des manières aimables. Tout cela est plutôt humain et c'est bien pour cela que les membres du jury ne sont en effet pas des saints. Il peut arriver que de belles choses, même de très belles choses, puissent être refusées, mais qui pourrait s'étonner qu'un tel travail de titan n'aboutisse pas à quelques erreurs. Il reste à chaque refusé une douce consolation, celle des prédécesseurs célèbres. On peut facilement trouver une douzaine de maîtres ou davantage, du meilleur aloi, qui de leur temps n'ont pas trouvé de pitié aux yeux du gracieux jury et ces noms sont récités et commentés tous les ans par les victimes avec la même religiosité, comme un écrivain méprisé répéterait le nom de prédécesseurs qui ont connu le même *malheur*. La consolation est facile et peu coûteuse. Par exemple, comme elle est belle et touchante à entendre l'histoire du tableau de Courbet, « L'homme



blesé », accroché au Louvre. C'est un autoportrait de Courbet, présenté de nombreuses fois au Salon et quatre fois refusé. Quelle revanche ! Aujourd'hui, il est accroché dans le grand lieu sacré de l'art alors que les membres de son jury si sévère sont pour la plupart oubliés ! Bien sûr, ce type d'histoire met du baume sur les plaies d'un artiste malheureux refusé. On dit la même chose de Delacroix, Géricault, Rousseau, Ribot, Millet, et de bien d'autres. Quel que soit le nom, en fonction du besoin, on évoquera l'un de ces cas. Parmi les artistes reçus, on ne peut entendre que des compliments à propos du jury. À juste raison : pourquoi devraient-ils se plaindre ? En ce qui concerne les autres, nous voulons lui accorder des circonstances atténuantes.

Je pense retourner en Alsace au commencement du mois de mai : j'ai la tête remplie de projets et je suis sûr que je travaillerai encore bien plus que l'année passée. Je resterai jusqu'à la fin du mois de décembre, ça fera près de sept mois. Un de ces jours, j'écrirai à la dame de Strasbourg pour lui renvoyer son tableau qui me gêne dans ma chambre. J'ai nullement l'intention de le prendre avec moi, car cela me ferait un joli embarras.

Le brochet que j'ai aidé à manger chez les Stempfer était excellent, nous nous sommes tous régalés. C'est tout à fait un hasard que j'ai passé chez eux ce jour. La petite tête que Charles a sculptée a eu l'admiration de tout le monde : c'est vraiment bien fait, il n'y a que les yeux qui sortent un peu trop de la figure.

J'ai aussi lu avec un grand intérêt les articles de journaux. Je n'ai pas encore digéré les vers sur Bismarck qui se trouvent dans l'une des *Strassburger Post*<sup>462</sup>. Je ne sais pas ce que cela va nous amener, cette discorde entre l'empereur et celui qui lui a créé sa fortune et tout. Ce qui est clair, c'est que l'empereur veut faire à sa tête. Veut-il le bien ou le mal ? Je n'en sais rien. J'en doute fort que ce soit le bien, car les idées militaires ont toujours été le trait de caractère particulier aux Hohenzollern et j'ai peur qu'il cherche à imiter Frédéric le Grand ou un autre de ses illustres ancêtres.

Dites le bonjour à Sengel. Je croyais qu'il était parti pour le 1<sup>er</sup> mars pour les soldats\*. Est-ce qu'il est revenu sur ces idées ? Je n'ai pas encore reçu une lettre de Strasbourg depuis ma lettre du jour de l'an, ils doivent être trop occupés ; cependant, la saison des bals est finie.

Je vous embrasse,  
Gustave.

---

Brumath, le 2 avril 1890

Mon cher Gustave,

J'ai été bien peinée d'apprendre que tu n'as pas été reçu au Salon : c'est une grande déception pour toi car, comme tous ces messieurs l'ont trouvé si bien, tu espérais\* bien d'être

---

<sup>462</sup> Conflit de génération et de pouvoir, désaccord sur la social-démocratie et, en politique étrangère, sur la Russie, toujours est-il que Bismarck a été contraint à la démission le 18 mars 1890 et remplacé par Caprivi. Mais c'est un « enterrement de première classe », selon Christian Baechler (*Guillaume II d'Allemagne*, Paris, Fayard, 2003, p. 120). La *Post* du 21 mars publie une ode à Bismarck. Comme au moment de la mort de Guillaume I<sup>er</sup> (voir *supra* 21 mars 1888), Gustave ne supporte pas que la presse alsacienne se montre aussi obséquieuse vis-à-vis des responsables de l'annexion de l'Alsace-Lorraine au *Reich*.

reçu. Tu vois que tout n'est pas d'avoir du talent, il faut aussi avoir de la chance et souvent de la protection. Je vois par ta lettre que tu ne perds pas courage pour cela et que tu espères encore faire mieux pour l'année prochaine. Tu es encore jeune, tu peux encore faire beaucoup de progrès. Pfrimmer n'a pas été reçu l'année passée, par contre, il a eu de la chance cette année d'être reçu avec une peinture et un dessin<sup>463</sup>. Il y a déjà un article sur son compte dans la *Post* et dans les *Neueste Nachrichten*. Moi, j'aurais été bien heureuse si tu avais été reçu, car la maladie de Charles et ta carrière artistique sont les deux grands soucis de ma vie. Pour la maladie de Charles, on n'en peut rien, mais si tu devais avoir une carrière manquée, je m'en ferais toujours du chagrin, surtout puisque papa a toujours prétendu que je suis la cause que tu as pris des leçons de peinture. Lui ne s'en fait plus de soucis, il dit que c'est à toi de te tirer d'affaires, il a le caractère plus heureux que moi, il trouve plus facilement le bon côté des choses que moi. Il a déjà acheté un cheval. Il a bien trouvé\*, aussi il est enchanté de son marché : c'est un cheval de quatre ans qui a déjà marché dans un manège, de sorte que nous n'avions pas de difficultés pour l'apprendre\*. Il a coûté 525 fr.

Je ne sais pas encore ce que tu dois faire du cadre, nous avons encore le temps d'en parler puisque tu restes encore quatre à cinq semaines. Peut-être, si les amis allemands envoient à Munich, tu pourrais peut-être aussi envoyer ton tableau là-bas, tu aurais peut-être plus de chance puisque tu fais genre Holbein.

La semaine prochaine, je pense te faire arranger ta chambre. La semaine passée, nous avons un temps superbe, de sorte que nous avons déjà fini de jardiner. En ce moment, il fait de nouveau assez froid et beaucoup de vent. J'ai encore à aider à nettoyer, de sorte que je termine en t'embrassant de cœur.

Ta mère, C. Stoskopf.

---

III-IV-90<sup>464</sup>

Mon cher Gustave

Comme Charles t'a déjà écrit une si grande lettre, je ne t'écrirai pas beaucoup aujourd'hui. Nous avons passé les fêtes tout tranquillement à la maison. Nous avons la visite de Sengel et de Hoechstetter, tous les deux en uniforme, ainsi que la visite de Marie Thiébault qui m'a chargée de te saluer. Mercredi, j'étais en ville, je leur ai dit ce que tu as écrit à propos de la lettre. La tante a dit que Mathilde a voulu écrire, Mathilde a prétendu que Lina voulait le faire, ainsi de suite. Naturellement, ces demoiselles ne trouvent pas le temps de t'écrire. Mathilde travaille à son trousseau, si elle n'est pas en visite, Lina fait de la photo-peinture, elle fait de très jolies choses, et Berthe va aussi à la couture. Jeudi, on a enterré Sengel, le menuisier<sup>465</sup>. Il

---

<sup>463</sup> La *Revue alsacienne* (1890, p. 237) n'annonce qu'une peinture intitulée « Portraits d'enfants ».

<sup>464</sup> Lettre datée par Charles qui la commence en parlant de timbres, reprise plusieurs jours plus tard par Caroline, après Pâques (6 avril) et après l'enterrement de Philippe Sengel (10 avril), soit probablement le 12 avril.

<sup>465</sup> Philippe Jacques Sengel est mort le 8 avril à l'âge de 61 ans.

n'était pas longtemps malade. Je pense que cette nouvelle te fera aussi de la peine, car c'était un homme qui s'intéressait beaucoup à toi et qui croyait à tes succès.

Nous nous réjouissons\* bien pour ton retour, au moins il y aura de nouveau plus de vie dans la maison. Je pense que tu viendras au commencement de mai quand tu auras vu le Salon. Profite encore bien des quelques semaines que tu passes à Paris. Je crois que maintenant tu peux mieux travailler à l'atelier puisqu'il n'y a plus tant de monde et les professeurs peuvent aussi mieux corriger. À ta place, je demanderais à M. Doucet quelles fautes il y avait dans ton tableau puisqu'on l'a refusé. Cela te sera utile pour une autre fois, tu sauras alors mieux ce qu'on demande, car je crois qu'avec la peinture, cela doit être comme avec toute chose, il faut toujours un peu faire d'après le goût de l'époque dans laquelle on vit.

Je t'embrasse de cœur,  
ta mère C. Stoskopf.

---

... pas encore ce que je voulais<sup>466</sup>. J'ai plus que jamais la ferme conviction dans mon talent.

Dimanche prochain, je déjeunerai chez Durand. Charles le militaire est là, en vacances de Pâques. Le dimanche après, j'irai avec Gustave Sonntag et Émilie à Versailles pour voir les musées. La famille où est Émilie va aller demeurer bientôt à la campagne pour toute l'année, de sorte qu'elle ne pourra plus si facilement venir chez ses tantes comme avant. Les maîtres sont des gens charmants : j'ai une fois eu l'occasion de faire leur connaissance chez les Hilaire Sonntag qui est leur oncle.

Hier soir, j'étais un peu chez les Stempfer. M<sup>me</sup> Stempfer avait le cœur gros, car à cette époque tous les militaires sont à Paris, tandis que Charles est si loin. Il y a au moins quelque chose qui peut les consoler, c'est qu'il n'a plus de si rudes corvées à faire : le capitaine l'a pris chez lui comme brossier.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Cher Charles, je t'envoie aujourd'hui quelques timbres que j'ai eus à l'atelier. Je crois que tu as à peu près tous, mais tu pourras les échanger, si ton commerce va encore. J'ai parlé à Georges Stempfer, mais n'ai pas trop d'espoir d'en avoir car Charles affranchit toujours ses lettres d'un timbre de 15 c et je crois pas qu'il pensera à l'affranchir avec des autres.

Comme j'ai encore de la place, je veux t'en raconter que depuis quelques temps, j'ai fait la connaissance d'une petite bête brune que j'ai découverte un beau soir en allumant la lumière. La première était assise au mur et immédiatement, je me rappelais de ce verset\* : « *An der Mauer auf der Lauer sitzt a grosse Wantz, seht mir nur die Wanzen an wie die Wantzen*

---

<sup>466</sup> Lettre de Gustave dont il manque le début. Elle date sans doute de la semaine après Pâques.

*tanzen kann*<sup>467</sup> » [Sur le mur en attente, se trouve une grosse punaise, regarde donc comme elles peuvent danser]. Dans la même nuit, j'en ai attrapé 6 et comme là où il y en a 6, il y en a 600, je leur ai déclaré la guerre à mort. Dans l'après-midi, je suis rentré exprès, j'en ai encore attrapé une vingtaine. Ceux que je n'ai pu attraper, je les ai poudrés et je répète ce petit moyen tous les soirs, ensuite je mets mon lit au milieu de la chambre, je m'entoure littéralement de poudre, de sorte que je n'en ai plus vu depuis deux, trois jours. Au commencement, je n'osais pas les toucher et je les mettais tous dans une boîte en fer blanc où ils pouvaient s'amuser ensemble. Il y en avait toute une collection, des gros et des petits, je préférais les petits, car je me disais : ceux-là au moins ne m'ont pas encore fait du mal, sans cela, ils seraient plus gros<sup>468</sup>. C'est tous [tout ce] que je sais de nouveau à te raconter.

Je t'embrasse,  
Gustave.

---

Brumath, le 21 avril 90<sup>469</sup>

Mon cher Gustave,

Tu reçois ci joint deux billets de 100 fr. Tu dois de nouveau apporter à papa un beau foulard, tu pourras dépenser 6 à 8 fr, tu prendras de nouveau un noir et blanc. Tu devrais aussi avoir quelques chemises neuf [neuves] : à Strasbourg, une jolie chemise coûte 8 à 10 fr, si elles sont moins chères ici, tu pourras en acheter quatre ou six. Je ne sais pas dans quel état se trouve ton veston bleu. Peut-être, devrais-tu de nouveau te faire faire une jaquette noire. Tu pourras encore m'en parler dans la prochaine lettre, je crois que cet argent pourrait te suffire.

Nous nous réjouissons bien pour ton retour, ta chambre est blanchie, le lit et la boiserie sont peints en blanc, de sorte que c'est maintenant tout à fait clair. Charles Orth est de retour depuis hier, il ira de nouveau à Bade.

Je t'embrasse de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille et connaissances.

---

Paris, le 22 avril 1890

Chère maman,

Je vous remercie pour la lettre que vous m'avez envoyée ce matin. Je pense qu'il ne me faudra pas tout l'argent. Mon veston est encore entièrement bien, car je ne l'ai pas mis cinq

---

<sup>467</sup> Début d'une comptine allemande adaptée par Gustave.

<sup>468</sup> *Wanze* et punaise sont au féminin, mais cela n'empêche pas Gustave d'utiliser ensuite le masculin.

<sup>469</sup> Caroline prend ici la suite de Charles qui écrit aux dates des 19 et 21 avril et évoque essentiellement sa collection de timbres.

fois tout l'hiver, je pourrais tout au plus faire faire un joli gilet fantaisie ; il me faudra aussi un chapeau. Quant aux chemises, je crois qu'on fera tout aussi bien de les faire faire à Brumath, ça reviendrait moins cher et elles rendraient le même service. J'ai dépensé à peu près 15 fr pour les toiles et couleurs dans les deux derniers mois. Avec la peinture, ça va déjà bien mieux : la semaine passée, j'ai fait une étude qui n'était pas mal. J'étais aussi premier pour l'esquisse et le professeur me l'a choisie pour le concours, cela fait que j'en ai deux. Le sujet de l'esquisse était « La fête du grand-père ». Comme cela m'a beaucoup intéressé, j'ai bien travaillé après. J'ai fait un intérieur alsacien avec des paysans dans les costumes alsaciens ; ça se passe dans une chambre claire, le grand-père est assis dans le fauteuil lorsqu'il reçoit la visite de ses petits-enfants avec leurs parents ; il embrasse le plus petit que la mère lui tend, tandis que les autres l'entourent avec des bouquets ; au fond, on voit la grand-mère qui rentre par la porte, elle apporte à manger, car c'est justement midi.



### **La fête du grand-père**

Esquisse à l'huile sur toile non signée et non datée.

Depuis la dernière fois que j'étais premier, je n'avais plus fait d'esquisses parce que les sujets étaient généralement trop bêtes. C'est dommage que le concours sera seulement jugé le 18 mai quand je serai déjà à la maison. Je serai obligé de me faire envoyer mes esquisses ou de les faire mettre de côté jusqu'à l'année prochaine.

J'ai reçu il y a deux jours une lettre de Strasbourg dans laquelle on me dit qu'on m'avait oublié et qu'on croyait m'avoir répondu. Voilà ce que c'est quand on est trop occupé !

Il fait en ce moment un temps ennuyeux, il pleut ou il brouillasse toute la journée, un vrai temps d'avril. Demain soir, je dînerai chez les Stempfer, je crois que c'est la fête à Georges, Catherine Hahn viendra aussi, c'est la première fois que je la vois cette année.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Cher Charles,

Je t'ajoute ci-joint les timbres que tu m'as dit d'acheter, mais je m'en suis aperçu qu'on n'a pas donné les quatre pour remises. Toute [tout de] suite la première fois, la dame du magasin m'a dit qu'elle ne croit pas que cela se fait : tu vois donc que c'est seulement un truc pour attirer les clients. Je t'ajoute aussi la collection des timbres hongrois, je l'ai reçue d'un ami de l'atelier, je crois qu'il y en a au moins sept que tu n'as pas, tu vas être content. Tu feras bien de m'en envoyer aussi quelques timbres pour celui qui me les a donnés, il a aussi un petit frère qui fait une collection. Il y a aussi un Turc à l'atelier qui m'en a encore promis. Quant au Siamite\*, il n'y pas moyen d'en avoir, il est littéralement assiégé.

Après cette épître sur les timbres, je te dirai que la chasse organisée dans ma chambre a eu un bon résultat : je me suis poudré tous les soirs ainsi que les murs et le lit, de sorte que les petites bêtes sont peu à peu grevées [crevées]. J'ai observé qu'ils se mettent sur le dos quand ils avalent de cette poudre, qu'ils mettent leurs nombreuses pattes en l'air, probablement ils lâchent encore quelques soupirs, que nous autres ne pouvons pas entendre, et puis c'est fini. Je suis bien heureux d'en être débarrassé car, aussi longtemps que j'en avais chez moi, j'en voyais partout même quand je mangeais, il fallait avoir bon appétit.

Je t'embrasse, Gustave.

---

28-IV-90<sup>470</sup>

M<sup>lle</sup> Boubong à vendu une Alsacienne à Berlin pour 600 M et une Lorraine à Munich où elle l'avait exposée<sup>471</sup>.

Mon cher Gustave,

Si Charles t'a fait un peu la leçon à cause des timbres, c'est qu'il espérait faire un peu de bénéfice : ses amis lui avaient commandé une partie des timbres, alors il espérait en avoir quelques-uns pour rien pour lui<sup>472</sup>. Il t'aurait écrit plus aujourd'hui, mais il a de nouveau mal à la jambe. Je pense que s'il prendra des bains, cela ira de nouveau mieux. Tu as vu que sa

---

<sup>470</sup> Lettre datée par Charles qui la commence. Il rappelle à son frère que le magasin de timbres parisien annonçait : « Toute personne qui nous commandera le même jour trois fois le même article en recevra un quatrième par-dessus le marché si elle le réclame. »

<sup>471</sup> Antonie Boubong (1842-1910), peintre d'origine munichoise qui a reçu le jeune Gustave dans son atelier de la rue Brûlée à Strasbourg en 1886 et lui a donné quelques leçons.

collection s'agrandit. Dernièrement, M. Unselt était chez lui de 10 à 12 et de 2 à 6 h pour sortir des timbres d'un vieil album. M. Hoffmann l'a invité à venir le voir si nous venons à Eckwersheim, il lui a dit que le presbytère [presbytère] s'appelle *Wirthshaus zum schwarzen Frack* [auberge de l'habit noir<sup>473</sup>].

En ce moment, on est en train de faire un caissier pour la caisse d'épargne et, comme papa est membre du *Verwaltungsrat* [conseil d'administration], nous sommes un peu au courant de ce qui se passe. La première fois qu'ils étaient réunis, on avait voulu donner la place à M. Fischer avec 1 200 M d'appointement dont il aurait à donner 300 à M. Hilbold, mais comme M. Fischer a réfléchi pour prendre la place, le maire et Wunberger et Wendling, etc. ont trouvé qu'on pourrait se débarrasser [débarrasser] de Hilbold en donnant la place entière à un autre. M. Kraemer, qui ne veut depuis longtemps plus être simple instituteur, voudrait bien prendre cette place, car il pense peut-être remplacer plus tard tout à fait M. Hilbold, mais il voulait 1 600 M et plusieurs de ces messieurs auraient aussi donné cette somme mais maintenant, il y a encore plusieurs concurrents, le fils Sonntag qui était à Paris, le fils Schneider, Goetz et Grimmer. Hier, ces messieurs étaient de nouveau réunis : on a maintenant fixé la place à 1 400, on pense que Kraemer a accepté à ce prix quoique les autres le feraient volontiers à 1 200. Jeudi prochain, cela sera décidé. Les Kraemer ont de nouveau une petite fille. Naturellement, si la famille s'agrandit, il veut aussi améliorer sa position. Je te raconte tout cela puisque cela intéressera peut-être Christine.

J'ai encore une nouvelle à te raconter : Gustave Bijon est maintenant définitivement fiancé avec M<sup>lle</sup> Feyel. Nous avons été bien étonnés de ce que Georges Stempffer a été pris pour un an pour le service militaire<sup>474</sup> : cela prouve au moins qu'il n'est pas malade et que peut-être cette année d'exercice lui fera beaucoup de bien. Il paraît que Sengel se plaît bien à Strasbourg : naturellement lui est très fort, alors les fatigues ne lui font rien.

Tu dois avoir lu que l'empereur était de nouveau en Alsace. On ne lisait plus dans la *Post* que du *Auerhahn* [coq de bruyère]. L'empereur n'en a pas tué, puisqu'il faisait trop mauvais et les *Auerhahn haben schlecht gebalzt* [les coqs de bruyère ne se sont pas bien reproduits], mais il en a entendu plusieurs et il a promis de revenir une autre année. Au moins, plusieurs gardes-forestiers ont dû être contents puisqu'on a remis plusieurs maisons à neuf, entre autres celle de Dagsbourg [Dabo] puisqu'on croyait d'abord qu'il irait là-bas.

Dans le Haut-Rhin, toutes les fabriques\* passent par la grève depuis que les ouvriers ont un *Arbeiterkaiser* [empereur des ouvriers<sup>475</sup>] : ils ont beaucoup de prétentions et puis la *Post* a

---

<sup>473</sup> Plaisanterie anti-catholique ?

<sup>474</sup> S'il n'est pas réformé, il a bénéficié d'un tirage au sort favorable.

<sup>475</sup> Guillaume II s'est présenté volontiers comme l'empereur des ouvriers, notamment face à Bismarck lors des grèves du printemps 1889.

donné dernièrement une série d'articles dans lesquels il a [est] démontré combien les ouvriers sont malheureux à Mulhouse ; alors, ce n'est pas étonnant si les grèves éclatent<sup>476</sup>.

Si tu n'as pas besoin d'un vêtement, tu feras pourtant bien t'[d'] acheter des chemises à Paris. Tu les auras bien meilleures et moins chères qu'ici. À la Chemiserie alsacienne ou au Bon Marché, on les achète si bien ; prends quatre chemises de jour et deux chemises de nuit pour avoir au moins un bon patron. J'écris au jardin quoiqu'il fait passablement de vent. Charles s'amuse à voir sauter ses cinq chèvres dans la basse-cour.

Papa et moi, nous t'embrassons de cœur. Nous nous réjouissons bien pour ton retour.

Nos amitiés à toute la famille, Stempfer et Maret.

Ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 29 avril 1890

Chère maman,

Cet après-midi, j'ai voulu faire ma visite d'adieu à M. Schützenberger, mais il n'est pas à Paris, il est au Midi. Probablement, il a jugé prudent d'être hors de Paris le 1<sup>er</sup> mai car on s'attend à des grandes manifestations. Les journaux d'aujourd'hui sont remplis de nouvelles sur de nombreuses arrestations qu'on a opérées. J'espère que cela ne sera pas grave, en tous les cas, je resterai chez moi si je vois que cela pourrait prendre une mauvaise tournure. Le gouvernement prendra sûrement des mesures énergiques pour disperser les foules et pour empêcher des dégâts.

Vous avez probablement lu dans la *Post* que les Boulangistes ont remporté une veste formidable dans les élections de dimanche. Ils sont tués maintenant<sup>477</sup>. C'est quand même drôle que les Parisiens, l'année passée, étaient encore presque tous boulangistes et maintenant, ils ne veulent plus rien savoir d'eux. Il y a longtemps que les chefs boulangistes ne sont plus d'accord, maintenant le dissentiment sera complet.

Demain, j'irai avec Pfrimmer au Salon pour voir le vernissage [vernissage]. Je vous écrirai dans la prochaine lettre ce que j'ai vu de beau. En tous les cas, on verra moins de toiles importantes que les années précédentes parce que justement les plus forts exposent au Salon Meissonier. Après-demain, qui devrait être le jour de l'ouverture, le Salon sera fermé par rapport aux manifestations qu'il pourrait avoir aux Champs-Élysées<sup>478</sup>.

Dimanche dernier, j'étais chez les Gary. Nous étions ensemble au cimetière par rapport à l'anniversaire de la mort de M. Charles Sonntag. J'ai acheté un pot avec des fleurs pour la

---

<sup>476</sup> Partant de Mulhouse, une vague de grèves se répand en Alsace : 30 000 ouvriers dans 200 entreprises se mettent en grève pendant une quinzaine de jours en mars-avril 1890. Ils obtiennent la journée de 11 heures et des hausses de salaire allant de 5 à 10 %.

<sup>477</sup> Les Boulangistes ont enregistré une ultime défaite lors d'élections municipales à Paris dont le premier tour s'est tenu le 27 avril.

<sup>478</sup> On s'attendait à une manifestation sur les Champs-Élysées à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai, mais il n'y eut que quelques échauffourées (*Le Figaro*, 30 avril et 2 mai 1890).



tombe à Henri. Gustave et Émilie étaient aussi avec nous ; Émilie est maintenant à la campagne à Fontenay ; j'étais au courant de la semaine passée faire une visite à ses patrons qui m'avaient invité à venir avec M<sup>me</sup> Hilaire. Eugénie Gary et Albertine se sont fait faire [faites] photographier, elles m'ont donné leurs photographies ainsi que celle d'Henri ; comme je retourne bientôt, je n'ai pas besoin de vous les envoyer. Hier soir, j'étais voir Georges Stempfer ; seulement, il ne pouvait sortir, sa mère étant indisposée. Je laisserai mon cadre chez eux, il est fortement abîmé, il manque un grand morceau ; seulement, on m'a dit qu'il est facile à réparer.

Depuis deux jours, il fait un temps superbe ; seulement, je pense que demain, ça ne sera pas ainsi car ce serait une exception rare s'il ne pleuvait pas le jour du vernisage. Je me suis acheté un chapeau feutre qui me va très bien.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Cher Charles, mon cher, calme-toi et ne te fâche pas tant que je n'aie pas bien fait ta commission. Il me semble que je t'ai dit que la dame qui m'a servi m'a dit qu'on n'en donne pas une remise ; du reste, j'avais donné ta liste sur laquelle ils ont pu lire ce que tu voulais. J'ai payé 5 fr exact, ni un sou de plus, ni un de moins. Les quelques timbres que je t'envoie aujourd'hui ne sont pas les mêmes que tu m'as envoyés, je les ai reçus à l'atelier.

Je t'embrasse,  
Gustave.

---

Le 7 juillet 1890

Pour ton vingt-et-unième anniversaire les meilleurs souhaits de Charles et de ta mère.  
C. Stoskopf.

---

Brumath, le 17 juillet 1890

Chère maman, cher Charles,

Je vous écris cette fois-ci d'avance, sans cela vous n'auriez de nouveau pas de lettre de moi, car je pars ce soir pour Eschau. Emma m'a écrit hier et, comme je leur ai promis de venir quand ils étaient chez nous, je n'ai pas pu refuser. Comme elle rentre aussi ce soir à Eschau, nous ferons le voyage ensemble.

Lundi dernier, j'étais avec M. Rempp *im Hanauer Ländel* [dans le pays de Hanau]. C'est là qu'on trouve encore les vieux paysans de dans le temps et chez [j'ai] vu bien des choses intéressantes, entre autres une vieille *Burstub* [salle de séjour paysanne] comme je l'ai rêvée pour un tableau que j'ai l'intention de faire l'année prochaine ou dans deux ans. Il y a dans

cette maison encore une porte avec des inscriptions qui datent au moins de deux cents ans ; du reste, presque chaque maison porte des inscriptions généralement de la Bible. Mais si les gens sont plus rustiques dans ces villages, ils sont aussi moins propres et à ce point de vue, il n'y a aucune comparaison à faire entre ces villages et ceux de notre voisinage. Ainsi dimanche, j'étais à Olwisheim chez le paysan qui était chez nous, et bien, c'était comme jour et nuit : chez l'un, une propreté absolue partout dans la maison comme dans la cour, chez les autres, le contraire. À Olwisheim, il y a aussi bien des choses intéressantes à faire, entre autres, la *Kegelbahn* [piste de quilles] chez Zimmer. On m'a dit que Beyer l'a aussi une fois peinte<sup>479</sup>. Il y a aussi différents points de vue fort intéressants, ainsi que le vieux moulin, qui valent la peine d'une étude.

Mon tableau du vieux bonhomme en train de prier est assez avancé, le portrait de Meyer avance lentement. Pendant le mauvais temps, j'ai aussi continué le portrait de la Walthere mais il n'est pas encore fini. Je crois qu'il sera très bien, je veux le pousser à la dernière limite.

Je vous embrasse,  
Gustave.

J'ajoute quelques timbres que Füllhardt m'a envoyés pour Charles et qu'il m'avait déjà promis à Paris.

---

Brumath, le 23 juillet 1890

Chère maman, cher Charles,

Je suis revenu hier soir d'Eschau. Nous nous sommes très bien amusés pendant ces quelques jours. Dimanche, nous avons fait une excursion ensemble. Nous sommes partis à quatre heures du matin d'Eschau en voiture pour aller à Sainte-Odile : c'était bien plus intéressant et plus agréable que de voyager en chemin de fer ; ça m'a intéressé d'autant plus que les villes et villages là-bas portent un tout autre caractère : Oberehnheim [Obernai] par exemple, n'est encore composé que de vieilles maisons dont quelques-unes sont superbes comme constructions. D'Ottrott, nous sommes montés à Sainte-Odile où nous nous sommes arrêtés à peu près pendant une heure. Pendant toute la journée, nous étions favorisés par le temps, il faisait seulement un peu froid. En revenant de Sainte-Odile, nous avons mangé à Barr, qui est encore une petite ville fort intéressante et très propre malgré toutes les tanneries. Nous sommes rentrés à peu près à neuf heures du soir.

L'oncle d'Eschau a aussi reçu des nouvelles d'Ingwiller. Georges lui a écrit et lui a expliqué la situation<sup>480</sup>. C'est encore pire que papa le savait : les Gruber, de Koenigshofen, ont

---

<sup>479</sup> Sans doute Eugène Beyer (1817-1893), peintre de genre et brièvement député montagnard en 1849, avant d'être condamné à l'exil jusqu'en 1859.

<sup>480</sup> Son père Georges, meunier à Ingwiller, est décédé le 10 juin 1890, laissant apparemment une succession difficile, grevée de nombreuses hypothèques et dettes.

la première hypothèque (c'est M. Musculus qui leur a fait faire la connaissance avec M<sup>me</sup> Gruber). Ensuite, vient M<sup>me</sup> Musculus qui est garantie. Parmi ceux qui perdront, on peut compter l'oncle, la tante Jacques<sup>481</sup>, Meyer et Kling, qui leur a fourni deux wagons de colza. L'oncle d'Eschau perd d'après ce qu'il m'a dit 5 à 6 000 fr. Je suis curieux si Georges prendra le moulin. Gustave, d'Eschau, a dit qu'il pourrait très bien le prendre pour 40 000 fr et que le moulin va bien ; seulement, les dettes étaient trop élevées pour qu'il ait pu payer tous les intérêts.

Depuis quelques jours, Émile Goetz, de Marseille, est à Brumath. Georges Stempfer a aussi eu la permission de venir : il serait déjà venu, mais Caroline m'a dit ce matin qu'il était de nouveau malade récemment. Dimanche dernier, les pompiers ont fait des exercices à Brumath ; d'après le *Zornthal-Bote* tout s'est bien passé.

Hier, j'étais au *Kunstverein*. J'ai vu des tableaux de Hofmann, du fils du *Staatsminister* [ministre d'État] qui est allé avec moi à Paris à l'académie<sup>482</sup>. J'étais étonné de voir combien il a fait de progrès, ses tableaux sont tout à fait impressionnistes, c'est-à-dire dans des couleurs très intenses. J'étais aussi chez Pfrimmer, il est de retour de Paris depuis dix jours, mais il n'a encore rien travaillé.

Papa me charge de vous dire qu'il enverra l'argent la semaine prochaine.

Je vous embrasse,

Gustave.

Chère femme et cher Charles

À l'instant, ils vont au chemin de fer avec le cuir pour 1 270 fr. Eisenmann a commencé par livrer six dans cette semaine. Nous avons coupé le trèfle et rentré celui du Hochweg. Le froment n'est pas encore mûr. Quand tu reviens, tu pourras acheter des coqs. Je crois qu'on me doit à Ingwiller 227 fr. Quand il y a un arrangement, il faudra énoncer cette somme aussi probablement.

Je vous embrasse de cœur, ton dévoué,

Gustave.

---

<sup>481</sup> La veuve de Jacques Stoskopf (1835-1886), brasseur à Ingwiller.

<sup>482</sup> Ludwig von Hofmann (1861-1945), fils de l'ancien secrétaire d'État Karl Hofmann, puis von Hofmann après son anoblissement en 1882, en poste à Strasbourg de 1880 à 1887. Elève de l'académie Julian en 1889 ; il devient directeur de l'Académie des beaux-arts de Weimar en 1903.

## Quatrième séjour : janvier 1891 – avril 1891



### Autoportrait

Huile sur panneau de bois, signée en bas à gauche, non datée (1890-1891).

4 janvier 1891<sup>483</sup>

Mes chers parents, cher Charles, je suis bien arrivé à Paris, j'ai pu dormir presque toute la nuit, mon compartiment était bien chauffé. J'ai bien fait de voyager en seconde, car il y avait énormément de soldats sur toute la ligne. Un moment donné, notre compartiment était aussi complet, mais heureusement, cela n'a pas duré longtemps. Le voyage m'a coûté 37,85 fr à partir d'Avricourt, la malle 4,50 fr, l'octroi et la douane, 2,10 fr. Léon ainsi que M. fils Maret étaient à la gare. Cet après-midi, j'irai chez les Stempfer.

Je vous embrasse,  
Gustave.

---

Paris, le 5 janvier 1891

Chère maman,

Comme je vous l'ai écrit dans la carte postale, j'ai fait un bon voyage, de sorte que je n'étais presque pas fatigué. J'ai toute de suite pu faire mes commissions et visites. D'abord, j'étais chez les Durand, ensuite chez les Stempfer et les Zimmer. Georges était là, ainsi que

---

<sup>483</sup> Date du cachet de la carte postale.

Charles qui est revenu d'Afrique et qui est justement venu pour le jour de l'an, malgré qu'il avait la fièvre le dernier mois ; il a tout à fait bonne mine. Il est revenu en zouave. On leur permet de se payer cette fantaisie pour ne pas être obligé d'arriver en costume de disciplinaire. Quant à Georges, il a tout à fait changé, il a bonne mine et se porte bien et chante et siffle du soir jusqu'au matin. M. Stempfer a dit qu'il ne regrette qu'une chose, c'est qu'il n'a que quatre mois à faire. M. Stempfer a dit l'autre jour que le dernier médecin qu'il avait été voir avec Georges, a dit que sa seule maladie était d'être l'enfant gâté de sa mère.

Hier, M. Zimmer fils, était aussi là en congé : il va prochainement faire la seconde partie de son examen à Saint-Maixent, la première partie lui a bien réussi<sup>484</sup>. Hier, j'étais invité chez les Zimmer pour le déjeuner, ensuite je suis sorti avec eux en voiture au bois de Boulogne. Comme il y avait dégel général, il y avait une boue infernale. Le soir, j'aurais dû venir chez les Stempfer, car tous ces jeunes gens étaient là-bas, mais comme j'étais invité chez les Durand où toute la famille se réunissait vers le soir<sup>485</sup> ; l'après-midi, ils étaient ensemble au cimetière.

Ce matin, j'ai commencé à travailler puis à midi, j'ai déjeuné chez les Stempfer. Je ne peux pas faire des compliments pour les pâtés, je croyais qu'il y aurait du foie gras, mais il n'y en avait pas : c'était du pâté ordinaire qui n'était même pas fameux. M<sup>me</sup> Stempfer te prie de dire à Caroline qu'elle lui écrira une lettre demain dans l'après-midi ou après-demain. Georges s'est fait photographe aujourd'hui pour son vingt-troisième anniversaire.

Demain après-midi, j'irai chez M. Schützenberger avec mes portraits et mes études. Pourvu que je le rencontre tout de suite pour ne pas être obligé de faire plusieurs fois ce long chemin. Samedi, j'irai probablement chez Doucet, et dimanche en huit chez Lefebvre. Il faut que je finisse pour que la lettre parte à temps.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Boulevard Magenta 52.

Voilà ce que j'ai dépensé jusqu'à présent

37,85 voyage

4,50 malle

2,10 octroi

25,00 atelier

69,45 à déduire de 235 fr

– 69

---

<sup>484</sup> Charles Zimmer (1868-1897), fils de Jean. L'École militaire de l'infanterie à Saint-Maixent forme des officiers depuis 1881.

<sup>485</sup> Phrase incomplète.

166 reste ; donc il reste pour le mois prochain  $166 - 140 = 26$  fr, plus ce que M<sup>me</sup> Maret me doit encore.

Cher Charles,

Les timbres que je t'envoie aujourd'hui viennent de M<sup>lle</sup> Maret. Envoie en échange les timbres dont je t'ai ajouté la liste. Envoie-moi aussi la liste des timbres hongrois qui te manquent : il y a un monsieur qui veut me les donner. Envoie-lui en échange quelques vieux timbres allemands pas trop rares.

Je t'embrasse,

Gustave.

On m'a promis des timbres turcs. Les Siamites ne sont plus là. Comme tu vois, j'ai changé le timbre à mailles montantes de 20 c, malheureusement il manque un petit coin<sup>486</sup>. Tâche de bien le raccommoder, puis on pourrait le changer avec celui qui est dans l'album, lequel on pourrait vendre à Schreiner.

---

Brumath, le 9 janvier 1891

Mon cher Gustave,

Nous avons vu par ta carte et ta lettre que tu as fait un bon voyage. Voilà aujourd'hui huit jours que tu es parti. Je crois que c'est déjà des mois, tout est si calme et si tranquille que le temps paraît bien long. Charles irait gentiment depuis ton départ, seulement depuis deux jours, il a par moments des rages de dents, ce qui le fait pleurer à chaudes larmes. Pourquoi faut-il aussi qu'il soit continuellement obligé à souffrir ? Il a voulu aussi t'écrire quelques mots mais comme ses douleurs sont revenues, il n'a pas pu le faire. En fait de nouvelles je puis t'annoncer la naissance d'un garçon chez les Wolfhügel et d'une fille chez les *Amtsrichter* [juge de paix]<sup>487</sup>. Caroline Escher va bien.

Nous n'avons pas de dégel, au contraire il fait toujours très froid, il y a un peu de neige, de sorte que les garçons puissent s'amuser avec les traîneaux. Dorothee m'a écrit avant-hier pour se remercier de ce que je leur ai envoyé ; je lui écrirai un de ces jours. C'est ennuyeux que les pâtés n'étaient pas fameux. La tante m'avait encore écrit qu'ils étaient magnifiques et sentaient si bon. Je ne sais pas chez qui ils les ont fait faire ; en tous les cas, si j'avais su qu'elles ne les soigneraient pas mieux, je les aurais fait venir de Schott.

Je t'envoie ici un article que j'ai coupé\* du journal. Il paraît que Pfrimmer a bien travaillé cet été puisqu'on lui fait de pareils éloges en Italie. Son père doit être bien heureux d'apprendre que son fils est un maître ! C'est aussi à souhaiter quand on a déjà fait tant de

---

<sup>486</sup> Il s'agit toujours de timbres d'Alsace-Lorraine émis pendant la guerre de 1870.

<sup>487</sup> Le 6 janvier, au foyer de Paul Wittmann et de son épouse Anna, née Trautmann. Le même jour, naît Paul Wolfhügel (1891-1970), fils du boucher Christian Wolfhügel et de Louise, née Goetz.

sacrifices. Je suis aussi bien curieuse de ce que tes professeurs diront de tes études, si tu as fait des progrès ou non. Espérons que tout ira pour le mieux.

### Émile Pfrimmer dans la *Post*

On peut lire dans cet article conservé par Gustave Stoskopf : « Le jeune peintre de Strasbourg, Émile Pfrimmer, qui, après la fin de ses études à Munich et à Paris, s'est rendu à Rome pour parfaire sa formation, écrit de là-bas une lettre privée qui nous a été transmise pour information : « Je ne suis pas admis à l'Institut romain des beaux-arts. Je m'étais inscrit dans la première classe du directeur. M. le directeur et trois professeurs examinèrent mon travail, puis le directeur me dit : « Monsieur, je ne peux pas vous prendre dans notre académie, car je ne peux plus vous corriger. Vous êtes déjà un maître accompli. Je vous félicite d'avoir fait cette épreuve avec un talent admirable qui n'appartient qu'aux grands artistes. Je connais ici beaucoup de grands maîtres qui ne seraient pas capables de réaliser un meilleur travail. C'est pourquoi, vous pouvez avoir confiance en vous-même, vous êtes suffisamment fort pour continuer à travailler sans professeur. » Ainsi, j'ai été déclaré hors concours et je vais continuer maintenant de mes propres ailes. »

L'autre jour, je suis monté au salon pour le mettre en ordre<sup>488</sup>. Immo m'y a suivi et il a alors flairé dans toute la pièce ainsi que dans la chambre à coucher. Probablement [probablement] qu'il te cherchait. Charles n'a pas encore eu son journal des timbres, il le recevra probablement seulement le 15.

Salue de notre part la famille Maret, Stempfer, Durand et Gary ; pour toi, les bons baisers de Charles, papa et de ta mère,

C. Stoskopf.

Charles me charge de te dire que les timbres hongrois nouveaux qui lui manquent sont les 12, 24 k, 1 et 3 florins [forint].

---

Paris, le 12 janvier 1891

Chère maman,

Mardi dernier, j'étais chez M. Schützenberger dans l'après-midi. Je lui ai seulement montré les portraits sur bois<sup>489</sup>, Zwilling et le bonhomme ; les autres études, je les lui montrerai plus tard. Il était très content. Il m'a dit que cela allait très bien et que je n'ai qu'à continuer à travailler comme ça pour arriver. Les portraits lui ont tous bien plu, même les pochades du *Spitalonkel* [oncle de l'hôpital<sup>490</sup>] et M. Veit. Dans le bonhomme en prière, il a trouvé qu'il y avait beaucoup de sentiment. M. Doucet m'a à peu près dit la même chose, de même M. Benner. Doucet a de beaucoup préféré le petit portrait de Mehl Michel. Il l'a mis de côté et l'a regardé à plusieurs reprises en disant : « C'est étonnant, ce que ça porte le caractère du pays. » Chez celui de Zwilling, il a fortement critiqué l'habit et le fond qui gâtaient l'effet

---

<sup>488</sup> La famille Stoskopf habite au rez-de-chaussée de la maison, Caroline et Charles dans la *grosse Stub* (pièce principale), chauffée par un poêle, Gustave père dans la *kleine Stub*. C'est donc à l'étage que se trouvent le salon et la chambre de Gustave fils.

<sup>489</sup> Gustave Stoskopf commence à peindre sur bois, à la manière des primitifs rhénans, support qu'il privilégiera pendant les trente dernières années de sa carrière.

<sup>490</sup> Georges Goetz, hospitalisé à Stephansfeld en 1888-1889 ? Voir aussi *supra* note 103 p 52.

de l'ensemble ; il a dit que c'était dommage parce que la tête et les mains sont très bien. Je l'ai demandé\* s'il pensait que j'ai fait des progrès, il m'a dit que oui, que la couleur a beaucoup gagné et que l'exécution était bonne. Tous m'ont dit que c'était du Holbein que je faisais, ça prouve que j'ai conservé mon originalité tout en changeant la manière d'exécution.

J'irai chez M. Lefebvre dès qu'il viendra à l'atelier. Samedi, j'étais troisième en esquisse. Nous avons comme sujet « Judith montrant la tête d'Holopherne au peuple ». Cette semaine, c'est « Rébecca au puits ». Demain dans l'après-midi, je commencerai le portrait à M. Durand dans son atelier dans le genre de Charles Hoechstetter.

Ce matin, j'ai montré l'article de Pfrimmer à plusieurs élèves de l'atelier qui sachent l'allemand et qui connaissent Pfrimmer. Ils ont tous dit qu'il était fou. Un Italien, qui était avec Pfrimmer à Munich, a dit qu'il n'y avait pas du tout une académie à Rome excepté la française qui est celle des prix de Rome (où personne peut aller), les autres sont tous des ateliers de particuliers où tout le monde peut rentrer moyennant argent. Ce n'est qu'une fumisterie que cet article ! Heureusement qu'il faut plus qu'une grande réclame pour faire un peintre.

#### **Portraits d'artistes : les prétentieux et les modestes**

– José Mange<sup>491</sup>, vingt-quatre ans, de constitution robuste, avec un fort accent provençal, est, peu après son arrivée, connu dans tout le Quartier latin. Son habillement typé n'est pas sans contribuer à cette renommée : un chapeau au bord d'une largeur infinie vient ombrager son visage agréable, duquel émergent en particulier deux yeux vifs ; un joli nez aquilin, une forte moustache et une petite barbiche complètent le portrait de notre *rapin*. Étonnamment, les cheveux longs font défaut, mais pas le gros nœud noir au cou, la veste de velours et les grands pantalons « Pennyhose ». Pour en rajouter à l'originalité, une canne de bambou élançée fait son effet. Mange est toujours vif et enjoué, quand il ne parle pas, il siffle, il chante en l'occurrence, des chansons de sa *composition* que la bienséance interdit de répéter. Celles-ci font bientôt de lui la personnalité la plus populaire de l'atelier, davantage que ses talents de peintre, qui se réduisent à peu près à zéro. L'intelligence de Mange n'est cependant pas en reste, s'il trouve une opportunité, il la réalise. Il remarque en effet bien vite que la voie de la peinture habituelle, classique, est sans issue, et il dit à qui veut l'entendre que seuls les *épiciers* et les *pompiers* peignent encore comme ça. Les gens comme lui doivent en revanche créer des choses originales. Dans cette optique, il invente une nouvelle dérive de l'impressionnisme, donne de grandes explications à ce propos, trouve même des disciples de son art, et se fabrique au bout du compte un certain renom, chez les uns comme *fumiste*, chez les autres comme *artiste* ; pour ce qui est de ces derniers, ce sont des personnes qui se revendiquent comme des découvreurs de génies cachés ! Il vend même ses œuvres, s'en frotte les mains avec délectation lorsqu'il est seul. Mais dès qu'il se trouve à nouveau en public, il reprend sa mine sérieuse d'artiste, prédit que son art fera date, et ceci avec une telle conviction, que l'on pourrait penser qu'il le croit lui-même. Il joue son rôle de façon remarquable, pourquoi n'est-il pas devenu comédien ?

– Grand théoricien, il critique ceux qui travaillent sérieusement et les range tous dans la catégorie des arrivistes. Lorsqu'il veut blesser quelqu'un, il le traite de futur *prix de Rome*. Son art est à ses yeux ce qui se fait de mieux. Il fait des dessins à la sanguine et dit fièrement : « C'est ainsi que dessinaient les maîtres anciens. » Le professeur qui ne le corrige plus pour ses travaux impertinents, il le proclame comme le chef de tous les *pompiers*, ce qui est le nom de tous ceux qui font allégeance à la peinture classique. Il est persuadé de son infailibilité. Par son insistance et sa langue bien pendue, il arrive à faire parler de lui dans différents journaux qui publient ses caricatures. Les

<sup>491</sup> José Mange (1866-1935), peintre provençal et poète félibre, proche de Mistral.



esquisses sont lourdes ou grossières, les blagues un peu meilleures. Quelques journalistes excentriques, chez qui il arrive à faire impression, prennent position en sa faveur. Quelques demi-mondaines témoignent également pour lui et lui font de la publicité. Bientôt, il est un nom accompli, il obtient autant de commandes qu'il veut, devient à la mode au même titre que le célèbre Forain, pendant que ses collègues sérieux sont toujours inconnus. Son nom est un bruit qu'on a lancé en l'air et qui est répété par quelques échos : Henri-Gabriel Ibels<sup>492</sup>. Un changement de mode et il sera à nouveau oublié.

– Qui est, nommons-le, monsieur Limier<sup>493</sup> ? Si vous posez la question à un artiste, il vous dira : « Inconnu ». Peu, en vérité, très peu le connaissent. Mais si le hasard vous conduit à quelqu'un qui le connaît, vous serez surpris de tout le bien qu'on dira de lui. Mais avant tout, on vous dira : « *Limier, mais c'est un imbécile !* ». Ah bon, pourquoi ? Tout simplement, parce qu'il n'arrive pas à mettre en valeur son énorme talent ! Dans les faits, Limier est un type d'artiste qui travaille uniquement dans l'esprit de l'art, complètement absorbé par son travail et trouvant davantage de plaisir dans le faire que dans le faire-savoir. Limier, vous dira-t-on, est un des artistes de premier plan en matière sculpture d'ivoire, bien plus doué que d'autres, mieux connus que lui. On pense par exemple au célèbre \*\*\* dont plusieurs sculptures en ivoire sont au Luxembourg, décoré, fréquentant les milieux distingués, connaissant tous les journalistes qui lui ont procuré une réputation excessive<sup>494</sup>. C'est Limier qui a réalisé tous ses projets à tel point que ce dernier se réjouit d'être le créateur de ce qui a fait la réputation de l'autre. Bien mieux, les musées actuels et les collections privées possèdent bon nombre de ses œuvres qui ne portent pas sa signature, y compris au Louvre et chez quelques collectionneurs d'ivoires anciens. Lorsqu'on a une famille et qu'il faut trouver les moyens de vivre, pourquoi ne pas répondre aux sollicitations alléchantes des marchands d'antiquités qui commandent, contrat après contrat, ici un vieux Christ, là une madone, que vont se disputer collectionneurs et musées, tous d'accord entre eux qu'à notre époque, il n'existe plus aucun artiste capable de travailler l'ivoire de cette manière ! L'immense génie des créateurs de ces œuvres étant admiré, que ne donnerait-on pas pour avoir ces artistes avec nous de nos jours ! Vanité ! Ce serait si simple : allez donc rue \*\*\*, dans un petit atelier, vous y verrez des merveilles, un petit homme timide en train de transformer un bout d'ivoire en chef-d'œuvre. Une fois le travail achevé, il est content, peu importe que son nom soit connu ou pas. Il fabrique une œuvre d'art comme l'oiseau siffle sur l'arbre, bref, c'est un véritable artiste.

Hier après-midi, j'étais avec Weick et Bloch au bois de Boulogne. Nous avons marché sur le lac sur lequel il y avait des milliers de patineurs et des promeneurs. C'était très intéressant, toute la promenade a duré de 3 à 6 ½, nous avons au moins fait 12 km. La semaine passée, j'étais avec le fils Maret à l'Eldorado<sup>495</sup>, nous étions justement derrière la claque au quatrième. C'était très drôle à voir. Le chef de claque faisait applaudir à fur et à mesure que le chanteur l'a payé : les uns, ils les applaudirent déjà à leur entrée en scène, les autres, ils ne les applaudirent presque pas – « piano ! piano ! » – comme il le commandait.

Depuis quelque temps, on a inauguré sur les boulevards une nouvelle brasserie qui a coûté un million et demi, appelée « La splendide Taverne<sup>496</sup> ». Cela dépasse tous [tout ce] qu'on a

<sup>492</sup> Henri-Gabriel Ibels (1867-1936) est un peintre et illustrateur du groupe des Nabis.

<sup>493</sup> Le véritable nom de Limier n'a pas été retrouvé.

<sup>494</sup> Il pourrait s'agir d'Augustin Moreau-Vauthier (1831-1893), sculpteur sur ivoire, chevalier de la Légion d'honneur en 1877, professeur aux Arts décoratifs en 1885, dont une œuvre, *Gallia*, figure au catalogue du musée du Luxembourg (*Catalogue sommaire des peintures, sculptures, dessins, gravures en médailles et sur pierres fines et objets d'art divers de l'école contemporaine exposés dans les galeries du musée national du Luxembourg*. 1894, p. 88 (sur Gallica.bnf.fr). Si rien ne permet de confirmer les assertions de Gustave Stoskopf, il était banal qu'un sculpteur arrivé ait recours à des petites mains.

<sup>495</sup> Café-concert situé boulevard de Strasbourg (aujourd'hui Comédia).

<sup>496</sup> 27, boulevard Poissonnière et 176, rue Montmartre, dans le 2<sup>e</sup> arrondissement.

fait depuis dans ce genre. La bière est bonne et par-dessus le marché, on a de la musique classique pendant toute la soirée. J’y étais pour la première fois samedi dernier avec Georges Stempfer qui était venu en congé pour le dimanche. Il a bonne mine, le froid ne lui fait pas de mal. Prochainement, il y aura bal masqué à l’atelier. Si je pouvais avoir le costume que Théodore avait à Ingwiller, le costume de paysan, j’aimerais bien y aller parce que ça vaut la peine d’être vu une fois. Tu pourrais leur écrire un mot si tu penses que je dois y aller.

Je vous embrasse,  
Gust. Stoskopf.

Cher Charles, M. Pfliegel<sup>497</sup> a montré mes timbres alsaciens à un monsieur qui est avec lui au bureau et qui fait le trafic avec les timbres. Il m’a fait dire que les prix étaient trop élevés et qu’on ne me payerait pas les prix que Schreiner m’a offerts. Est-ce que je dois les donner meilleur marché ? Je crois que non. Les timbres que tu reçois aujourd’hui sont de Rodrigues. Il en avait un de 1 000 reis mais il n’a pas voulu le donner.

Je t’embrasse,  
Gust.

---

Mon cher Gustave<sup>498</sup>,

Nous avons eu bien du plaisir en apprenant que tu as fait des progrès cette année et que des [tes] peintures ont plu à M. Schützenberger et à M. Doucet. M. Schützenberger nous a envoyé sa carte ainsi que celle de madame. Il avait écrit sur l’adresse Stoskopf, notaire. Probablement qu’il a pensé qu’il faut être pour le moins notaire si on peut payer tous les ans un séjour à son fils à Paris.

Quant au costume de paysan que tu voudrais pour un bal masqué, je ne puis pas t’en procurer. Je crois que la tante Caroline est en ce moment à Sarreguemines<sup>499</sup> et, si elle était à Ingwiller, papa trouve qu’on ne peut pas lui faire cet ennui de soigner un costume et de l’expédier mais si tu tiens tout à fait à en avoir un, tu pourrais écrire à Löwen Karl qui en avait déjà un de Geudertheim, peut-être qu’il t’en procurerait un. Mais je pense que tu pourrais te passer de ce bal puisque tu as assez dansé à Brumath.

Papa, Charles et ta mère t’embrassent de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 18 janvier 1890 [1891]

Chère maman,

---

<sup>497</sup> Locataire, comme Gustave, de la famille Maret à Paris.

<sup>498</sup> Lettre non datée.

<sup>499</sup> Caroline Stoskopf, née Streuber, belle-sœur de Caroline Stoskopf est chez son fils Charles, cafetier.

À l'instant, je reviens de chez M. Lefebvre ; comme mes autres professeurs il a été très content de mes études. Lui, il aime le portrait de la Walthere le mieux, enfin il les a bien aimés tous ; à celui de Mehl Michel, il a dit qu'il ne fallait qu'un peu plus de fermeté pour qu'il soit tout à fait bien. Le défaut de tous les portraits, c'est le manque de vie, cela vient parce que je veux faire trop bien, d'après ce que dit M. Lefebvre, et il a parfaitement raison. Les choses qu'on enlève plus vite\* sont plus fraîches. Il y avait encore beaucoup d'autres élèves chez lui et j'ai vu qu'il ne se gênait pas de dire à quelqu'un s'il a fait mauvais ou non. J'ai pu voir par cela que je pouvais entièrement me fier à ce qu'il disait. En partant, il m'a encore dit que cela allait très bien et que je suis dans une très bonne voie. Hier, il a aussi été content de mon dessin et il me l'a choisi [choisi] pour le concours, c'était le seul des deux ateliers. Quant aux esquisses (j'en avais fait deux), j'étais classé pour toutes les deux. Parce qu'il était très pressé, il n'a donné des numéros qu'aux deux premiers. L'une de mes deux esquisses lui a surtout plu. Il a dit que c'était dommage qu'elle n'était pas assez dans le sujet, sans cela j'aurais été classé tout à fait au commencement. Il m'a dit que ça à l'air de se passer dans le paradis tandis que dans le sujet (« Rébecca au puits »), cela se passe dans le désert. J'ai fait cadeau de cette esquisse à un ami qui a eu le dernier prix d'esquisse. Il l'aimait beaucoup et il m'a promis la sienne en échange (il était premier) si on la garde pas après le concours...

Il fait en ce moment très froid à Paris après le dégel qui régnait de nouveau il y a trois ou quatre jours. Cette nuit, nous avons 13° [- 13°]. Ce matin, encore 10, quand je suis allé chez le professeur. Tu peux penser que ce n'était pas amusant de faire cette promenade qui durait plus d'une heure pour aller et revenir. L'autre jour, en passant au musée du Luxembourg, j'étais fortement étonné de voir que les rosiers ne sont ni mis en terre\*, ni enveloppés d'aucune manière, c'est donc probable que le froid ne leur fait rien du tout.

Pour ce soir, je suis invité de venir chez M. Gilles. Je leur apporterai à cette occasion la petite commission ainsi que le portrait de M. Zwilling, mais je ne le laisserai pas là-bas, je l'enverrai probablement à l'exposition de Strasbourg. Quant au Salon, je ne sais pas encore si je veux envoyer quelque chose ou non, parce que, d'après les journaux et ce que M. Doucet m'a dit, cela sera excessivement difficile cette année : on recevra 1 000 toiles en moins sur 2 500 de l'année passée, cela fait 1 500, à déduire 1 000 hors concours, restent 500 pour les autres. Il faut alors avoir fait une œuvre accomplie. Néanmoins j'enverrai peut-être la Walthere ou Mehl Michel, on n'a besoin de rien dire à personne. En tous les cas, j'aurais été reçu avec tous les deux, s'il y avait eu les mêmes conditions que l'année passée.

Vendredi dernier, j'étais avec les fils Maret au chœur d'église (dans le genre de celui de Brumath), qui a lieu deux fois par semaine<sup>500</sup>. Comme c'est une distraction qui ne coûte rien et qui est utile en même temps, j'ai l'intention d'y aller avec eux. Depuis que je suis à Paris, j'ai

---

<sup>500</sup> Il s'agit de la chorale de l'église protestante des Billettes, 24, rue des Archives, Paris IV<sup>e</sup> (voir *infra* lettre du 9 février).

aussi déjà bien souvent joué\* au violon. M. fils Maret aîné, qui ne travaille pas pour le moment, m'accompagne alors au piano de sorte que nous faisons tous les soirs de cinq à sept un petit concert. Hier soir, j'ai mangé des *gresknepfle* [gnocchis de semoule] chez les Stempfer. Ils vont tous bien. Georges se porte toujours bien et Charles est plus que *kettelos* [libéré] depuis qu'il est à la maison. Ce n'était pas non plus bien drôle là-bas en Afrique, il m'a raconté un peu hier soir combien ils ont souffert. Obligés de travailler dans les rues, sans repos, même les dimanches, jours de fêtes et même le jour de l'an, on travaillait comme des forçats, avec cela, un climat très malsain, de sorte que la moitié mourait de la fièvre. Lui-même, il était malade<sup>501</sup>...

---

Brumath, le 23 janvier 1891

Mon cher Gustave,

Je suis bien heureuse pour toi que M. Lefebvre soit aussi content de tes tableaux. Au moins cela te donne du courage à continuer à travailler, car tu vois qu'il faut encore beaucoup te perfectionner pour avoir un jour du succès. Travailles-tu encore au portrait du cousin Durand et réussit-il ? Est-ce que les Gilles avaient du plaisir au portrait de M. Zwilling ?

J'ai vu avec plaisir que tu vas avec les Maret à un chant d'église et que tu fais aussi beaucoup de musique à la maison : de cette façon, tu peux passer agréablement et utilement ton temps. Quel long hiver cette année ! Tu peux être content de trouver une chambre chaude en rentrant, quelle misère doit régner parmi les pauvres à Paris ! Nous n'avions pas encore une seule fois dégel, toujours froid ou de la neige. En ce moment, il fait très doux, de sorte que la neige fond là où il y a du soleil. Si toute cette masse de neige s'en ira avec de la pluie, nous aurons une rude inondation, nous pourrons alors profiter des filets que les Sonntag ont envoyés.

Ce matin, nous avons eu une agréable surprise : ce matin, le facteur nous a apporté un magnifique canard sauvage que *Wald Onkel* [l'oncle de la forêt] a envoyé à son ami Charles. Nous étions tout étonnés de recevoir un paquet tout en paille, papa croyait d'abord que j'avais fait une commande quelconque. Il faut que je leur écrive aujourd'hui un mot pour nous remercier. Charles a reçu en même temps une enveloppe avec des timbres de Blind, de sorte que ce matin a été particulièrement heureux. Pour le reste tout va son calme plat. Charles va à peu près la même chose, ses plaies coulent toujours passablement. La semaine passée, il avait encore chaque jour des rages de dents, de sorte qu'un bon moment, à bout de patience, il a fait chercher Kassirer Louis qui la lui a arrachée. C'était la toute dernière dent, qui avait deux fortes racines au moins. Il n'a maintenant plus cette souffrance. Dimanche, nous avons la visite de Marie Diemer<sup>502</sup> et la semaine passée aussi, la visite de Marie Thiébault. Je n'ai pas

---

<sup>501</sup> La fin de la lettre manque.

<sup>502</sup> Il pourrait s'agir de Marie Diemer (1874-1950), fille de Jean-Philippe Diemer.

pu l'inviter puisqu'elle n'est restée que quelques jours. Elle était enchantée de ce que tu lui as envoyé une carte de visite, elle m'a chargée de te dire le bonjour de sa part.

À Strasbourg, tout le monde va bien. En fait de nouvelles, je n'en sais guère. Malgré le long hiver, il n'y pas beaucoup de décès comme l'année passée. Il n'y a que la Pfeifferé qui soit morte depuis ton départ<sup>503</sup>. La *Alterersversicherung* [assurance-vieillesse] va son train. Nous collons tous les dimanches deux timbres de 20 pf et un de 24 pour Michel, c'est une rude dépense. Au moins, on peut de nouveau créer quelques grandes places. Un *Kreisdirector* [sous-préfet] a déjà une place de *Vorsitzender der Landesversicherungs Anstalt* [président de l'établissement des assurances régionales]. Probablement que c'est de l'avancement. Du remède Koch, on entend toujours pas de grand succès : il a bien divulgué son secret mais personne ne peut encore fabriquer la lympe. Lui, il est parti pour quelques temps en Égypte. J'avais tant d'espoir pour ce remède<sup>504</sup>.

J'espère que tu continues toujours à bien te porter. N'oublie pas de prendre de suite de la terpinol si tu devais tousser [tousseur] car cela fait de suite du bien. Cette semaine, j'ai reçu une lettre d'une dame de Paris qui m'a demandé des renseignements sur Catherine Zirnhelt : elle veut la prendre à son service et comme elle avait dit à cette dame qu'elle était trois ans chez moi, elle m'a demandé tout une page pleine de renseignements. Naturellement, je lui ai répondu que j'étais contente d'elle. Elle m'avait mis un timbre dans la lettre que je t'envoie aujourd'hui. Walter Caroline est maintenant contente que l'inventaire soit passé<sup>505</sup>. Elle a encore plusieurs rudes corvées jusque ce qu'elle sera installée à Kehl<sup>506</sup>.

Charles a commencé à pleurer au milieu de sa lettre : il s'est tout à coup senti si malheureux de ne pas pouvoir mieux écrire. J'espère qu'avec les belles journées, cela ira de nouveau mieux. Salue de notre part toute la famille ainsi que les Maret et les Stempfer.

Les bons baisers de ta mère,

C. Stoskopf.

Papa a assisté dernièrement à une répétition de chant du *Kriegerverein*. Le caissier [caissier] du *Kriegerverein*, je crois que c'est le fils de Jeis, a eu une discussion avec Vogt, alors il a dit qu'il donne sa démission, surtout à cause de Hoehstetter qui n'était pas présent. Et il paraît que Louis lui a dit : « *Jetzt kannst schachern mit dem Geld und ein Paar Launenbetragen* [maintenant, tu peux faire tes petites filouteries avec l'argent] » ; il a dit qu'il lui a répondu : « *Wegen dem brauch ich nicht zwei Augen in die Höh zu heben* [à cause de ça, je n'ai même pas besoin de lever les yeux] » ; un autre Juif a dit : « *Ich weis nicht wie der seinen*

---

<sup>503</sup> Catherine Pfeiffer, née Bolberitz, décédée le 16 janvier à l'âge de 68 ans, épouse du débitant de boissons Jean-Michel Pfeiffer.

<sup>504</sup> Robert Koch, qui a isolé le bacille de la tuberculose en 1882, a mis au point un remède en août 1890, connu sous le nom de lympe de Koch, qui s'avère rapidement être un échec.

<sup>505</sup> A la suite du décès le 19 novembre 1890 de sa grand-mère, Salomé, née Beisbardt, *alias* la mère Walter.

<sup>506</sup> Après son mariage prévu avec Adolphe Pflanzer (voir *infra*).

*Einjährigen her hat, er ist so dumm* [Je ne sais pas comment il a son volontariat d'un an, il est si bête] ». Tu vois qu'on ne l'aime pas beaucoup.

Il y a encore un livre de Lena Maret<sup>507</sup> ici, je l'ai seulement remarqué ces jours-ci. Au moment que je veux fermer la lettre, il commence à pleuvoir.

---

Paris, le 26 janvier 1891

Chère maman,

Hier après-midi, j'étais chez les Gary. Christine Sonntag et Émilie étaient là. Ils se portent tous bien. M<sup>lle</sup> Sonntag m'a donné 10 fr que tu dois remettre à Salomé Sonntag. À cinq heures, je suis parti pour rejoindre Füllhardt qui m'avait invité à venir dîner avec lui à Pantin où il avait encore invité plusieurs autres amis. Au courant de la semaine, j'ai aussi vu Weick et mon vieux ami d'enfance, Mittnacht, qui est venu chez M<sup>me</sup> Maret : il a été soldat en Afrique ; en ce moment, il est établi coiffeur à Montrouge.

J'ai regardé un prospectus de l'académie : on peut s'abonner pour trois mois, on économise 25 fr ; ça coûte 125 fr au lieu 150 en payant chaque mois. Si vous croyez que je dois prendre un abonnement pour ces trois mois, il faudra m'envoyer l'argent pour dimanche matin au moins parce que mon abonnement du premier mois finit samedi. J'ai encore de l'argent qui me reste pour le mois prochain : 25 fr + 10 fr (de M<sup>lle</sup> Sonntag) + 17 fr de M<sup>me</sup> Maret qu'elle me devait encore, ça fait ensemble 52 fr, de sorte qu'il me revient sur le mois 88 fr si vous ajoutez 125 fr pour l'abonnement, cela fera 213 fr (envoyez juste 200 fr, cela sera plus commode pour vous).

Depuis deux jours, il fait un vrai temps de printemps tandis que samedi il pleuvait le soir. La Seine est entièrement dégagée de la glace ainsi que les rues, la boue est aussi enlevée, de sorte qu'on peut de nouveau marcher dans la rue. Vous devez avoir des grandes eaux en ce moment ou vers la fin de la semaine, ce qui vous permettra d'attraper des poissons.

Je n'ai pas pu deviner qui est ce *Wald Onkel* qui a envoyé le canard sauvage : est-ce M. Sonntag ? On l'a cependant jamais appelé ainsi.

Le portrait de M. Zwilling a très bien plu aux Gilles. Je l'ai laissé là-bas en attendant ; si je l'enverrai à Strasbourg, j'irai le chercher avant. Je leur ai aussi apporté leur commission, seulement je ne savais plus exactement combien de chaussettes j'avais pour eux, j'ai choisi [choisi] deux paires neufs que j'ai trouvées parmi les miennes. Je pense que je ne me suis pas trompé car je crois qu'il n'y en a pas des neufs parmi les miens. Je me suis passablement embêté chez les Gilles : comme le fils était de service ce dimanche, j'étais là de deux à cinq heures et après le dîner de huit – dix à m'embêter à cent sous l'heure comme on dit. Pour tuer le temps, j'ai joué aux cartes, domino, jeu de dames, etc. avec M<sup>lle</sup> Gilles. Et le soir en rentrant, ne trouvant plus de place dans l'omnibus, j'étais obligé de monter sur l'impériale à

---

<sup>507</sup> C'est-à-dire appartenant à la fille des Maret qui logent Gustave à Paris.

10° [- 10°] de froid, mais cela ne m'a rien fait, je n'ai pas encore toussé une seule fois cette [cet] hiver. Si j'avais logé dans un hôtel, je n'aurais sûrement pas manqué d'attraper un fort refroidissement par ces temps froids.

J'ai vu Georges Stempfer samedi soir. Il est aussi content que le froid cesse un peu, car ce n'était pas drôle surtout pour lui de faire des exercices dehors par un temps pareil, mais cela ne lui a rien fait du tout, il a tout à fait bonne mine. Il s'est fait photographier, il enverra une photographie à Caroline un de ses jours : tu auras alors l'occasion de voir comme il a la figure ronde.

Cette petite histoire que tu m'as racontée de Hoechstetter est bien caractéristique pour lui : il veut insulter tout le monde sans vouloir qu'on lui dise quelque chose, il rabattra encore avec ses idées. Le portrait de Durand marche bien, je pense le finir à la fin de la semaine, de sorte que je peux travailler la semaine prochaine toute la journée à l'atelier. Je me mettrai à la peinture, je suis assez fort pour le dessin.

Je vous embrasse,

Gustave.

Cher Charles, remarque la différence de couleur entre les deux 2 cents rouge de l'Amérique : le non oblitéré paraît plutôt brun-rouge, tandis que l'autre paraît carmin.

Je t'embrasse,

Gust.

---

Brumath, le 30 janvier 1890 [1891]

Mon cher Gustave,

Tu reçois ci-joint deux billets de 100 fr. Tu pourras donc prendre un abonnement de trois mois si tu économises 25 fr. Je remettrai les 10 fr à Salomé Sonntag. Il paraît d'après la lettre que tu ne t'es pas trop bien amusé chez les Gilles. L'affaire des chaussettes nous a amusés : tu leur as apporté deux paires de chaussettes en coton tandis que M. Zwilling t'a donné une paire de chaussettes gris violet en laine. Je pense que tu n'auras pas encore porté cette paire et que tu répareras l'erreur à l'occasion. Nous avons reçu la lettre pour notre jour de fête : elle aurait déjà dû arriver le jour avant mais, en l'honneur de la fête de l'empereur, on n'a pas fait de distribution de lettres. Cette fête s'est passée comme les précédentes : la retraite aux flambeaux était moins brillante que celle de l'année passée d'après ce qu'on a raconté car moi, je n'ai pas mis le pied dehors.

Pour notre jour de fête, nous avons invité Walter Caroline ; la semaine dernière elle était un peu indisposée mais à présent, elle va de nouveau bien. Charles va aussi assez bien en ce moment. Mardi après le dîner, il faisait un temps magnifique, de sorte que nous pouvions aller à la rivière pour voir partir les glaçons, ce qui était très amusant à voir. Nous craignons un

moment pour nos poteaux, mais tout a bien passé, l'eau n'était pas grande du tout, on avait fait passer la plus grande partie du côté des prés. Hier, nous étions aussi un peu derrière la tannerie. Aujourd'hui, il fait moins beau, de sorte que nous ne sortons pas. Pourvu qu'avec le printemps, la santé de Charles se raffermisse [raffermisse].

Dimanche, on va tirer la loterie : il n'y a pas autant de lots que l'année passée et peu de lots convenables. Le canard sauvage était excellent, il était des Sonntag. Philippe avait mis au canard un collier en papier sur lequel il avait écrit « *Wald Onkel* à un ami Charles ». Charles est en ce moment occupé à réparer la pendule qui avance tous les jours d'un quart d'heure, de sorte qu'il n'a pas le temps de t'écrire. Il me charge de te demander quand tu iras une fois à la bourse aux timbres. De M. Vosselmann, il a reçu un timbre de Ceylan. Il lui en encore promis d'autres, mais promettre et tenir sont deux. Le cousin Daniel est malade depuis une dizaine de jours : il a une pleurésie mais il va de nouveau un peu mieux. Rien de nouveau à Brumath.

Salue les Maret, Stempfer et toute la famille de notre part ; pour toi les meilleurs baisers.  
Ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 2 fév. 91

Chère maman,

Hier soir, j'étais dîner chez les Stempfer. Georges était de nouveau là en congé, il peut venir presque tous les dimanches. Il a encore quatre semaines à faire et cela sera fini. Il est devenu tout un autre depuis qu'il est soldat, il n'a plus peur de la pluie et du mauvais temps comme autrefois, ni de marcher un peu. Ils regrettent tous qu'il n'a pas au moins deux mois de plus à faire.

Dans l'après-midi, j'étais avec le fils Maret à la bourse des timbres pour que Charles n'a plus rien à réclamer. J'ai constaté qu'il n'y a rien à faire et que Schreiner paye plus que les marchands qui viennent là-bas. Après, nous sommes allés au musée Guimet, dans lequel on peut voir un aperçu de l'art japonais et chinois. On rencontre des choses merveilleuses surtout dans les faïences. Il y a aussi une quantité de tableaux faits par un Européen, représentant des vues et des mœurs de ces pays. Il faisait tantôt beau hier, tantôt il pleuvait.

Demain matin aura lieu l'enterrement de Meissonier : probablement, j'irai le voir, car ce doit être très intéressant, on verra tous les personnages célèbres. Vendredi dernier, Scheer, de Geudertheim, est venu me chercher vers le soir, il est pharmacien ; comme Strohl, d'Ingwiller (pharmacien aussi), demeure tout près de moi, nous sommes allés le voir ensemble. Il est couché depuis quatre semaines, il s'est cassé la jambe en patinant au bois de Boulogne. J'irai probablement lui faire une petite visite après avoir porté la lettre à la poste. Ce soir, il y aura de nouveau chœur, vendredi ce sera la dernière répétition pour le concert que nous allons donner à l'église dimanche soir à l'occasion de la fête du diaconat.



J'irai probablement au bal de l'académie. Un monsieur qui vient chez les Maret me prêtera un costume. Je ne veux pas perdre l'occasion de voir ce bal, car on m'assure de toute part que c'est très intéressant à voir. L'entrée est de 5 fr. Le soir que Scheer était avec moi, nous avons été au concert ensemble : en ce moment, il y a un nouveau chanteur qui a un succès fou, Kam-Hill<sup>508</sup>. On lui fait une vraie ovation chaque fois qu'il a chanté, quoique ce n'est pas si extraordinaire ; seulement le Parisien veut absolument avoir un héros du jour, qu'il s'appelle Boulanger ou Kham-Hill, c'est la même chose.

Que pensez-vous à propos du scandale du Théâtre français (car je suppose que la *Post* en a parlé) ? Moi, pour ma part, je trouve cela bien triste que des républicains, qui prêchent la liberté, sont intolérants à ce point-là et même, on assure que la pièce en question est tenue dans une note toute à fait républicaine modérée, elle flétrit seulement les excès qui se sont produits et les grands crimes des Robespierre, etc. Mais les radicaux ne veulent pas entendre parler de cela, ce qui prouve que la race des Jacobins n'est pas encore éteinte<sup>509</sup>.

Ce matin, j'ai commencé à peindre à l'atelier, je ne ferai que cela pendant les trois mois que je serai encore à Paris. Aujourd'hui, j'ai fait connaissance d'un élève à l'atelier qui est de Mulhouse : comme moi, il a l'intention d'aller à Munich au mois d'octobre. Seulement lui, il prétend qu'il n'y a pas de régiment qui prend des soldats au mois d'avril à Munich, ce qui changerait tout à fait mon plan : au lieu de me présenter alors au mois de février, je me présenterai tout de suite au mois d'octobre parce qu'il faudrait attendre sans cela toute une année, ce qui ne me plairait pas. Hier, j'ai lu un article dans *Le Temps* sur la méthode de Koch : à ce qui paraît, il y a beaucoup de médecins allemands et autrichiens qui condamnent sévèrement la manière d'exploitation du remède et qui prétendent que le remède pourrait seulement faire du bien après un traitement trop long pour que le malade puisse l'endurer parce qu'il est tué avant par le remède.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Le vieux père Zimmer était très malade, il avait une fluxion de poitrine mais il va de nouveau mieux<sup>510</sup>.

Cher Charles, je t'envoie des timbres que j'ai échangés hier contre les deux mailles montantes et le cinq. Les autres ne valent rien, même pas un sou, il vaut donc mieux de les changer chez Schreiner.

---

<sup>508</sup> Kam-Hill, *alias* Camille Périer (1856-1935), rencontre un succès foudroyant sur la scène parisienne à partir de 1890.

<sup>509</sup> Le drame de Victorien Sardou, *Thermidor*, dont la première a eu lieu le 24 janvier, soulève une polémique dans la mesure où l'auteur y exprime une « haine profonde des Jacobins et un mépris complet de Robespierre » (*Le Figaro*, 25 janvier 1891).

<sup>510</sup> Jacques Zimmer, père des propriétaires des brasseries Zimmer de Paris, chez qui il est en visite.

Brumath, le 7 février 1891

Mon cher Gustave,

Nous nous réjouissons toujours de recevoir ta lettre puisque tu as toujours quelque chose de nouveau à nous raconter et Charles tient toujours à l'ouvrir lui-même puisqu'il craint que nous pourrions lui égarer un timbre. Il va assez bien en ce moment, il passe son temps à assortir ses timbres (hier, il a aussi reçu son journal) ou à lire le journal qui est assez intéressant en ce moment. La chute de Crispi a fait oublier *Thermidor*<sup>511</sup> et Waldersee qui a été changé<sup>512</sup>, etc., et que de déceptions de la méthode Koch. M. Vosselmann était chez nous l'autre jour pour apporter quelques timbres à Charles. Il nous a dit qu'il y avait de nouvelles conférences<sup>513</sup> et qu'on n'a pas vu de résultats favorables et Schneider, le contrôleur, qui croyait que les poitrinaires payeraient à l'avenir tous les impôts. Le soir, nous faisons toujours une partie de dominos : si papa ne sort pas, nous jouons de sept à neuf. Papa gagne le plus souvent, ensuite Charles, tandis que je perds la plus grande partie du temps.

Hier, j'étais à l'enterrement d'un enfant des Gillé [Schüle]: c'est une petite fille de neuf ans, elle avait une maladie de cœur et est morte après quinze jours de maladie<sup>514</sup>. J'étais aussi voir le cousin Daniel qui est encore bien malade de sa pleurésie et qui en aura encore pour longtemps d'après le dire du médecin, ensuite je suis allé voir M<sup>me</sup> Riff qui a aussi une bronchite. En général, il y a bien plus de malades en ce moment par ce temps humide que par ces grands froids. Nous avons été épargnés jusqu'à présent : ni papa, ni Charles, ni moi nous n'avons tousé [toussé]. Je suis bien contente que toi, tu as aussi passé l'hiver sans refroidissement mais à présent, par ce temps humide, il s'agit de faire attention pour ne pas avoir les pieds humides et il faut toujours changer de chaussures.

Les Stempfer doivent être contents que le service militaire a fait tant de bien à Georges. Néanmoins, ils doivent être bien heureux s'ils ont de nouveau leurs deux fils à la maison. Je voudrais bien que tu fusses aussi déjà à ce point. Je ne crois pas qu'il y a beaucoup d'espoir que tu seras exempt, car cette année et l'année prochaine, ce sont les années de la guerre, de sorte qu'il y a beaucoup moins de jeunes gens que les années précédentes et qu'il y aura très peu qui ne serviront pas<sup>515</sup>.

Je pense que tu feras cette année beaucoup de progrès pour la peinture. Pendant ces trois mois, tu ne feras que cela. As-tu réussi avec le portrait de Durand ? C'est dommage que cette année de service militaire te retarde de nouveau, à présent que tu es si bien en train. Je t'envoie de nouveau un timbre : M. Renaud<sup>516</sup> avait mis par mégarde un timbre de 15 c sur sa

---

<sup>511</sup> Le gouvernement Crispi est renversé le 6 février 1891. Grand admirateur de Bismarck et très hostile à la France, il a renforcé la Triple-Alliance avec l'Allemagne et l'Autriche.

<sup>512</sup> Le général Alfred von Waldersee (1832-1904), chef du Grand État-major, adversaire de Bismarck, est à son tour contraint par Guillaume II de démissionner le 29 janvier.

<sup>513</sup> Comprendre : des discussions sur le remède de Koch.

<sup>514</sup> Une fille du directeur de l'École impériale d'arboriculture de Brumath, décédée le 4 février.

<sup>515</sup> Vingt ans après la guerre de 1870.

<sup>516</sup> Renaud fournit à la tannerie Stoskopf des écorces pour la fabrication du tan.

lettre, de sorte que nous étions obligés de payer 25 c, alors, la prochaine fois, il a ajouté ce timbre.

De Strasbourg, je n'ai pas de nouvelles depuis quelque temps. Papa ira en ville mardi. Salue les Maret, Stempfer et toute la famille de notre part. Papa, Charles et moi, nous t'embrassons de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 9 février 1891

Chère maman,

Comme je vous l'ai annoncé dans ma dernière lettre, le chœur de l'église des Billettes a eu lieu hier soir. Tous les deux morceaux ont parfaitement réussi. D'abord on a chanté *Réveille-toi*<sup>517</sup>, ensuite un psaume dans lequel deux artistes se sont particulièrement distingués par des solos. Trois pasteurs ont pris la parole dans la soirée, l'un pour donner un compte rendu des dépenses faites au courant de l'année, l'autre a parlé sur la charité, le troisième sur la misère dans les grandes villes, la manière de la soulager : il a parlé du nuisible des soi-disant progrès dans l'industrie qui dévorent la santé des ouvriers pour les pousser après dans la misère. Il a recommandé ceux qui sont dans la misère à la charité publique, etc., etc. Enfin, c'était très intéressant et c'est avec plaisir que j'irais à l'église si on entendait souvent parler de cette façon. Demain soir, jour du mardi gras, le chœur aura petite réunion intime, on chantera des choses comiques. Je ne sais pas encore si j'y vais ou non, mais c'est plus que probable.

Je vous avais promis une description de l'enterrement de Meissonier dans la dernière lettre. Je ne sais pas si la *Post* en a parlé, en tous les cas, c'était très intéressant. Devant la maison mortuaire, étaient postés un ou deux escadrons de cavalerie, de l'artillerie et de l'infanterie, qui ont rendu l'honneur à l'illustre mort. Le char funèbre était couvert de fleurs. Les artistes les plus célèbres suivaient le cortège. Le président de la République ainsi que le ministre en chef étaient représentés par leurs ordonnances, puis suivaient le fils, ses élèves, tels que Detaille et d'autres, puis venaient les membres de l'Institut dans leur costume (grand chapeau dans le genre de ceux des généraux, jaquette à broderie verte, pantalon court et épée) et les nombreux amis et collègues. Sur la route une foule énorme de curieux. À la Madeleine, il y en avait plus de 5 000 qui étaient postés sur les grandes marches, ce qui donnait un aspect grandiose de loin surtout au moment où on a monté le cercueil dans l'église. L'autre jour, il y avait une notice dans un journal que chaque mètre carré qu'il a peint lui a rapporté un million.

Demain, jour du mardi gras, notre atelier va faire une mascarade, on a badigeonné un tas de toiles pour cette occasion tout l'après-midi. Les journaux annoncent aussi qu'il y aura un bœuf gras ce qui, depuis vingt-cinq ans, n'a plus eu lieu. Samedi dernier, j'étais chez M.

---

<sup>517</sup> *Wachet auf, ruft uns die Stimme*, cantique de Philipp Nicolai (1556-1608), est un grand classique qui connaît plusieurs versions textuelles et musicales.

Schützenberger pour lui montrer le reste de mes études. Il les a également trouvées bien. Il a trouvé qu'il y avait beaucoup de sentiment dans mon tableau, de sorte que j'ai aussi l'intention de le montrer à Lefebvre un de ces dimanches. Doucet ne reçoit pas en ce moment parce qu'il fait son Salon. Je n'ai pas encore montré le portrait de Durand. Il est bien ressemblant, il est comme celui de Charles Hoechstetter.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Mon cher Charles, le commerce de timbres ne va pas fort, tout le monde collectionne à l'atelier, de sorte que j'ai du mal à en avoir, malgré que j'embête un peu tout le monde avec cela.

Gust.



### **Portrait d'une petite fille**

Huile sur panneau de bois, signée en haut à droite, non datée, mais réalisé à 22 ans, c'est-à-dire en 1891 (*La Vie en Alsace*, 1929, p. 202).

---

Brumath, le 15 février 91

Mon cher Gustave,

Je profite de mon dimanche après-midi pour causer avec toi. Le samedi, on a toujours un peu plus d'ouvrage que les autres jours et puis M<sup>me</sup> Schoenpflug et M<sup>me</sup> Sengel ont l'habitude de venir passer le samedi après-midi avec nous, de sorte que je t'écrirai maintenant toujours le

dimanche ou un autre jour. Chez nous rien de particulier. Charles continue toujours à aller assez bien, en tous les cas, il ne souffre pas comme cet automne et j'espère que le beau temps lui fera de nouveau beaucoup de bien. Ce beau temps, quand arrivera-t-il ? Quel froid de nouveau en ce moment ! Il serait bien temps que l'hiver cessât bientôt pour bien des personnes. La tannerie va aussi bien lentement cet hiver.

Nous faisons encore tous les soirs des parties de dominos : papa et Charles prétendent chacun être le plus fort, moi je perds la plupart du temps, néanmoins, j'ai aussi une fois gagné cette semaine. Dimanche, nous avons la visite de M. et M<sup>me</sup> Bijon, de Strasbourg : ils étaient très aimables, ils ont demandé de tes nouvelles. Charles leur a aussi montré son album et ils lui ont promis des timbres persans. Il est bien curieux s'ils tiendront parole, il leur a donné quelques-uns qu'ils n'ont pas.

Papa était en ville cette semaine. La famille Munch va bien. Hier, nous avons la visite du garçon de café de Charles, de Sarreguemines. Il nous a apporté des compliments de toute la famille, il a aussi demandé où tu étais. Nous lui avons dit que tu es de nouveau à Paris. « Oh, a-t-il dit, alors je verrai de nouveau bientôt une de ses images dans *L'Illustration*. L'année passée, M<sup>lle</sup> Louise me l'a de suite montrée quand il y en avait une<sup>518</sup>. » Charles lui a alors dit de lui envoyer cette illustration pour qu'il puisse aussi voir ce que c'est. Je pense qu'il se passera encore passablement de temps jusqu'à ce que tes peintures trouveront une place dans *L'Illustration* quoique tes professeurs soient contents de tes progrès. Cela va pourtant lentement jusqu'à ce que tu puisses faire quelque chose de tout à fait bien dans la carrière artistique. Il faut travailler sans relâche et ne pas perdre courage. Je pense que tu emploies toujours bien ton temps et que cette saison de Paris te sera de nouveau bien utile. Je crois que tu devras de nouveau essayer d'envoyer quelque chose au Salon : peut-être, tu auras plus de chance que l'année passée. En tous les cas, cela ne fera pas autant d'ennuis que l'année passée puisqu'on n'en parle pas<sup>519</sup>.

Nous avons lu aujourd'hui dans la *Post* la lettre que l'empereur a envoyée à Paris à l'occasion [occasion] de la mort de Meissonier<sup>520</sup>. Nous avons également lu que le peintre allemand de Uhde a été décoré de la croix de la Légion d'honneur<sup>521</sup>. Dimanche il y avait huit jours on a tiré la loterie du *Versorgunsverein* [association de bienfaisance]. Charles a gagné un tapis de table de *ungenannt* [anonyme] (c'était du commissaire de police) : tu peux penser que ce n'est pas un Gobelin, néanmoins il orne maintenant notre table. On a aussi tiré la loterie du *Lehrerwaisenstift* [fondation des orphelins d'enseignants] : nous n'avons rien gagné, il y a eu plusieurs gains à Brumath de 5 et 10 M. Le cousin Daniel est toujours malade, il a beaucoup de peine à se remettre.

---

<sup>518</sup> Louise Stoskopf, sœur de Charles et fille de Charles Stoskopf, brasseur à Ingwiller. Elle épousera Guillaume Seybel, épiciier à Bischwiller.

<sup>519</sup> Témoignage du caractère cuisant du refus subit au printemps 1890.

<sup>520</sup> Lettre d'hommage du comte Wedel sur ordre de l'empereur, adressée à l'ambassadeur de France à Berlin, Jules Herbet, et lue à l'Académie des beaux-arts à Paris.

<sup>521</sup> Fritz von Uhde (1848-1911), peintre réaliste allemand.

Je voudrais encore continuer à causer avec toi mais papa, qui doit emporter la lettre, ne veut pas attendre plus longtemps : il est pressé d'aller au café Wenger qui, soit dit en passant, a toujours beaucoup de vogue<sup>522</sup>. La Concordia veut de nouveau s'organiser pour pouvoir aller à la fête des chanteurs qui aura lieu cet été. Je ne pense pas qu'ils auront de suite beaucoup de membres honoraires puisqu'ils n'ont pas donné de concerts pour les derniers 5 M qu'ils ont encaissés. Walter Caroline a gagné à la loterie une paire de brelettes<sup>523</sup> brodées de M. Schrepfer, de Stephansfeld. Elle va bien, elle est très occupée avec son trousseau.

Papa, Charles et moi nous t'embrassons.

Ta mère, C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille Maret et Stempfer.

---

Paris, le 16 févr. 1891

Chère maman,

Mardi dernier, notre atelier a fait une grande mascarade sur les boulevards. Les masqués n'étaient par exemple pas bien extraordinaires mais c'était drôle tout de même. Nous avions tous notre blouse, l'un ou l'autre un faux nez ou un masque. Le plus attrayant du cortège, c'étaient les grandes toiles peintes qui étaient portées par des élèves de manière à pouvoir être vues de tout le monde. On avait passé plusieurs jours à bâcler ces toiles : l'une représentait une machine à peintre [peindre], sur les autres, il y avait principalement des caricatures qui faisaient beaucoup rire les gens des boulevards. On ne voyait pas beaucoup de masques dans les rues, quelques enfants gentiment déguisés, c'est tout ce qu'on pouvait voir. Les chars des sociétés des théâtres et concerts étaient comme tous les ans.

Le soir, j'étais au chœur comme je te l'ai annoncé. C'était charmant. On a servi du thé, du gâteau et des petits fours. Plusieurs membres du chœur ont récité des choses plus ou moins drôles. Le fils Maret a très bien récité une fable de La Fontaine, dite par un Anglais. Celui qui avait le plus de succès, c'est M. Reissgasser (il est de Brumath, il est gardien du marché, il vient souvent chez les Maret), il a récité « Né pour être avocat ». Il y avait des choses très drôles dans ce récit. Comme je l'ai prié de me prêter le morceau pour le copier, je vous réciterai ça cet été.

Samedi dernier, j'étais deuxième en esquisse. Le sujet était « La prière ». Du reste, je suis tout le temps bien classé : la semaine avant, j'étais quatrième ; dans le concours du dimanche, j'étais dans les vingt sur cinquante de classés (sur plus de cent qui font l'esquisse). La peinture va aussi assez bien, je crois que je ferai beaucoup de progrès cette saison.

---

<sup>522</sup> Le café Wenger se trouvait dans ce qui est aujourd'hui la rue Jacques Kablé, à l'emplacement de l'agence du CIC.

<sup>523</sup> On attendrait plutôt « bretelles ».

Samedi soir, j'étais au bal de l'atelier<sup>524</sup>. J'avais le costume de clown dont je t'avais parlé et toute ma figure barbouillée, de sorte qu'on m'a à peine reconnu. Je ne regrette pas d'avoir été à ce bal, car c'était vraiment drôle. Les masques étaient très variés. Les uns avaient des costumes très beaux, des autres des costumes très bon marché, mais originaux la plupart du temps. Parmi le dernier genre, on remarquait surtout plusieurs voyous de Paris, la figure avec des égratignures [égratignures] ou un œil poché, imité avec perfection. Plusieurs étaient déguisés en hommes de l'âge de pierre, c'est-à-dire presque entièrement nus. On remarquait aussi plusieurs indiens et nègres. À minuit, Sadi Carnot a fait son entrée triomphale (il était très bien imité), la musique jouait la *Marseillaise*. Tout le monde criait « Vive Carnot » et il saluait d'un air digne d'un président de la République. Le bal a commencé à 10 h ½ et a fini à 7 h du matin. Je n'ai presque rien dépensé, à part l'entrée qui coûtait 5 fr. Au lieu de prendre un souper comme d'autres, j'ai mangé un sandwich et bu de la bière. Naturellement, je n'étais pas le seul qui a fait ça. On était à peu près 200 cavaliers et à peu près autant de dames, de sorte qu'on ne pouvait à peine danser, malgré que la salle était très grande. Le local était tout près de chez moi, de sorte que je n'avais pas besoin de prendre une voiture comme les autres. Car étant masqué, on ne doit pas sortir dans la rue. Il y a une loi pour cela et, si on était vu par un sergent de ville, on se ferait punir.

Hier soir, j'ai été un peu chez les Stempfer. Georges était là. Il engraisse à vue d'œil. Il espère avoir fini dans quinze jours ou trois semaines. Samedi dernier, j'ai fait une visite chez les Gilles. M<sup>me</sup> Gilles m'a dit que le fils a déjà mis les chaussettes [chaussettes]. Elle était toute désolée, mais je l'ai assurée que cela ne faisait rien et qu'elle n'avait qu'à me les rendre après les avoir lavées mais elle a dit que non et qu'elle écrira à sa sœur pour qu'elle en tricote d'autres.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Mon cher Charles, le commerce des timbres ne va toujours pas bien fort. On m'en promet souvent mais je n'en reçois pas souvent. Le Brésilien m'en a promis la dernière fois que j'étais chez lui. Comme il avait encore des visites, je ne voulais pas lui redemander le timbre de 1 000 reis. N'envoie pas d'autres timbres pour échanger, parce qu'on m'en a pas donné tant que Schreiner m'a offert. Les timbres que j'ai achetés après ne sont pas rares, de sorte que je les ai eus bon marché. Ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de vendre les timbres à Schreiner et d'acheter pour cet argent des timbres à la bourse.

---

Brumath, le 23 février 1891

---

<sup>524</sup> C'est le bal Rodolphe, du nom du directeur de l'académie, Rodolphe Julian, qui servira de modèle à la création l'année suivante par des élèves de l'Ecole des beaux-arts du Bal des quat'z'arts

Mon cher Gustave,

Tu reçois ci-joint un chèque de 150 fr. Papa était en ville aujourd'hui et comme on n'avait juste pas d'argent français à la banque, on lui a donné un chèque. Il a été obligé de payer 1 M ½ (je trouve que c'est assez cher). On lui a recommandé que tu dois emporter l'enveloppe avec ton adresse pour pouvoir toucher l'argent.

En ville, on va bien. Je pense y aller dès que je pourrai m'absenter, quand les journées seront encore un peu plus longues. Charles va toujours à peu près la même chose : la semaine passée, il n'allait pas bien, en ce moment, cela va de nouveau mieux. On ne peut toujours pas sortir quoiqu'il fasse l'après-midi beau. Ce n'est pas encore à risquer puisque la terre est trop gelée. Nous faisons toujours nos parties de dominos : ce soir Charles m'a gagné 25 pf. Il est toujours occupé avec ses timbres. Le dimanche soir, il a toujours ses amis, la petite Salomé et notre Salmel pour faire la partie. En ce moment, Lapp est entré [en train] de faire monter son carrousel. Je crois qu'il fait de nouveau beaucoup de réparations, car je vois de la fenêtre tout un tas d'ouvriers qui y travaillent<sup>525</sup>. Je crois qu'il aura aussi des vélocipèdes.

Walter Caroline a aussi beaucoup de soucis en ce moment : son fiancé est tombé malade à Kehl, il a un commencement de rhumatismes articulaires. Elle a passé toute une nuit là-bas à le veiller. Le médecin de là-bas a trouvé que c'était le mieux de se faire soigner à l'hôpital de Strasbourg, de sorte qu'il y a été pendant huit jours mais, comme il ne se plaisait pas là-bas et que Caroline allait presque tous les jours en ville pour le voir, elle est allée le chercher vendredi et le soigne en ce moment à la maison. Je lui ai parlé aujourd'hui un moment : elle dit que cela va mieux, elle se dévoue bien pour son fiancé. C'est bien ennuyeux pour elle qu'il tombe juste malade au moment où ils avaient l'intention de se marier. Je ne crois pas qu'elle en a encore rien écrit à la famille. Elle m'a aussi recommandé que je ne l'en écrive quelque chose, de sorte que je pense que tu garderas cela pour toi et que tu ne diras rien aux Stempffer.

As-tu déjà vu l'impératrice Frédéric à Paris ? Il paraît qu'elle se plaît bien là-bas et qu'elle est très contente des Français. Il paraît que beaucoup d'artistes français enverront à l'exposition de Berlin : n'as-tu pas envie d'y envoyer ton Ertzler<sup>526</sup> ?

Je suis bien contente que tu travailles toujours bien et que tu as toujours de bonnes places pour tes esquisses. Je suis bien contente pour toi que tu t'amuses aussi sans faire trop de dépenses : l'argent pour les amusements seulement, mais surtout pour une bonne nourriture pour conserver la santé et j'espère que cette année aussi, tu ne feras pas d'imprudences et que tu nous reviendras de nouveau bien portant.

Charles me charge de t'écrire qu'il a reçu le numéro 3 de son journal et quelques jours après encore, les numéros 4 et 5 avec un vieux timbre danois qu'il avait déjà mais le catalogue n'est toujours pas encore arrivé. Les timbres persans de Bijon ne sont toujours pas encore

---

<sup>525</sup> De sa fenêtre, Caroline peut voir ces préparatifs au loin sur la place du Marché.

<sup>526</sup> « L'impératrice Frédéric » n'est autres que Victoria, fille de la reine Victoria, veuve de l'empereur Frédéric III, mère de Guillaume II. Son voyage, dont le but est d'engager les peintres français à participer à une exposition des Beaux-Arts à Berlin, commence le 19 février sous les meilleurs auspices. Le temps est très agréable et elle visite, entre autres, des ateliers d'artistes (voir *Le Figaro*, 19-24 février 1891).



arrivés. Tu dois lui écrire ce que tu as eu pour les timbres que tu as vendus. Il ne croit pas que Schreiner paye comptant autant qu'il t'en a offert si on ne prend pas d'autres timbres en échange. Il te demande si tu lui apporteras de nouveau des images pour deviner comme l'année passée.

Est-ce que Brohm est de nouveau remis et est-il de nouveau dans son affaire de mouchoirs ? Je voudrais que tu apportes cette année deux douzaines de mouchoirs car ceux que j'ai, ou chez M<sup>me</sup> Stempfer, sont très bon marché. Si j'avais su que papa apporte un chèque, il aurait pu envoyer 160 fr puisqu'il te revient encore 10 fr du mois passé ; nous te devons donc pour le mois prochain 3 fr.

Adieu, cher enfant, reçois les bons baisers de papa, Charles et de ta mère,  
C. Stoskopf.

Nos amitiés à toute la famille, Maret et Stempfer.  
Tu n'as pas besoin d'écrire une carte postale.

---

Paris, le 25 fév.1891

Chère maman,

À l'instant même, en rentrant de l'atelier, je viens de recevoir votre lettre avec le chèque de 150 fr. Comme tu dis, il me revient encore 3 fr sur le mois prochain, mais tu n'as pas compté les couleurs et les toiles. J'ai inscrit tout, cela fait 9,25. Le mois prochain, cela fera moins parce que je peux me servir des mêmes toiles que j'ai recouvertes avec du blanc. Samedi dernier, j'ai encore fait une bonne esquisse sur le même sujet que la semaine précédente, c'est-à-dire « La prière », car le sujet qu'on avait donné (« L'enlèvement des Sabines ») m'avait embêté. Elle a beaucoup plu à Doucet et il me l'a choisie pour le concours. C'est une chambre mortuaire dans laquelle deux sœurs de charité prient auprès de la défunte. C'est probable que je ferai plus tard un tableau de cette esquisse. Je sais maintenant déjà ce que je vais faire pendant les vacances : un portrait d'un vieux bonhomme, tout ce qu'il y a de plus fini. Je crois que je sais maintenant suffisamment mon métier pour pouvoir faire ce que j'ai dans la tête depuis longtemps, après je ferai un tableau d'après une de mes bonnes esquisses, ensuite beaucoup de paysages d'intérieur et peut être deux ou trois petits portraits<sup>527</sup>.

Je ne saurais pas pourquoi envoyer la Ertzler à l'exposition de Berlin. À quoi bon d'exposer si on ne s'attend pas à un succès<sup>528</sup> ? On en parle beaucoup de cette exposition, les uns sont pour, les autres contre. Moi, je trouve que c'est tout naturel qu'on envoie, *primo*, on est sûr de rapporter une victoire et, *secondo*, il n'y a pas de nationalité pour les arts. Je crois que tous nos professeurs vont envoyer.

---

<sup>527</sup> Pas question de paysages comme on peut le constater.

<sup>528</sup> Gustave n'a toujours pas digéré le refus du Salon de 1890.



### La prière

Esquisse à l'huile sur toile.

Dimanche, j'étais chez les Gary. Émilie était aussi là. Elle parle maintenant un peu mieux le français mais ce n'est pas encore brillant. Georges Stempffer rentre probablement à la fin de la semaine. Strohl commence à se lever maintenant. Quant à Brohm, il est toujours à la maison mais il n'est plus malade, il y est seulement pour pouvoir mieux se soigner. Il n'est plus dans la maison de mouchoirs parce qu'il était absent trop longtemps, mais j'en parlerai à M<sup>me</sup> Stempffer pour les mouchoirs : je suppose qu'on peut en avoir quand même.

Hier soir, j'étais au théâtre de l'Odéon voir *L'Avare* de Molière, *Fleurs d'Avril* (charmante petite pièce moderne<sup>529</sup>) et *Demoiselle à marier* pour [par] Scribe. Tu vois qu'on nous a donné pour notre argent. Cela durait jusqu'à minuit dix, de sorte qu'il fallait seulement se dépêcher pour avoir le tramway. M. Pfliegel (le locataire de M<sup>me</sup> Maret) qui y était aussi ne l'a plus eu, de sorte qu'il était obligé de rentrer à pied. Comme cela fait une promenade de  $\frac{3}{4}$  d'heure, ce n'est guère amusant surtout à une heure si avancée de la nuit. Toutes les trois pièces étaient très bien jouées. Il n'y a que dans *L'Avare* qu'il y a eu un petit dérangement désagréable : l'un des acteurs étant malade fut remplacé par un autre qui lisait le rôle (c'était le rôle de l'intendant). Quant à la pièce à Scribe, je l'ai trouvée très spirituelle, seulement l'histoire est un peu trop compliquée pour que je puisse la détailler ici. J'avais une place de parterre à 1,25 fr (la moitié du prix ordinaire). Je me payerai maintenant souvent ce plaisir, au lieu d'aller dans les cafés-concerts ou à la brasserie avec des amis, j'y vais seul, de sorte qu'on dépense bien moins d'argent et celui qu'on dépense est bien mieux appliqué.

Je vous embrasse,

Gustave.

Mon cher Charles, pour les deux mailles montantes, j'ai eu ensemble 35 c, pour le 5, 10 c. Tu vois donc que ce n'est pas bien brillant. Parmi les timbres d'aujourd'hui, remarque particulièrement 50 c. français avec 2 piastres en surimpression.

Je t'embrasse, Gust.

---

<sup>529</sup> Comédie en un acte en vers de Gabriel Vicaire et Jules Truffier, créée à l'Odéon le 6 octobre 1890.

---

Brumath, le 3 mars 1891

Mon cher Gustave,

Que d'événements depuis ta dernière lettre dans laquelle tu me dis que les peintres exposeraient à Berlin ! Comme ils ont changé vite d'opinion ! Tout allait si bien : les Allemands étaient enchantés de l'accueil de l'impératrice, le *Statthalter* [gouverneur] avait dit dans un discours qu'il a tenu au dîner qu'il a donné aux membres du *Landesausschuss* [Délégation d'Alsace-Lorraine] que le passeport serait probablement [probablement] aboli sous peu et puis, tout à coup, ce Déroulède et compagnie qui met de nouveau tout sans dessous<sup>530</sup> ! Qu'est-ce qu'il a gagné avec tout cela ? Les Alsaciens ont été punis pour les Français car, à partir d'aujourd'hui, le passeport est de nouveau là avec toutes ses rigueurs<sup>531</sup>. Stempfer Georges peut être content d'avoir été à Brumath l'année passée. Je ne pense pas que ce sera facile cette année d'avoir des passeports. Le *Statthalter* et M. Petri sont immédiatement allés à Berlin quoiqu'ils savent à l'avance que cela ne servira à rien. L'Alsace subit de nouveau de grandes pertes et les Français iront s'amuser autre part. Heureusement que rien de fâcheux ne soit arrivé à l'impératrice car la guerre n'aurait pas manqué d'éclater. Mon Dieu, pourquoi cette perspective de guerre, faut-il qu'elle soit toujours en l'air comme s'il n'y avait déjà pas assez de misère dans ce bas monde !

Charles était de nouveau assez souffrant la semaine dernière et surtout les nuits étaient mauvaises. À présent, cela va de nouveau mieux. Dimanche après-midi, nous sommes allés à la place du Marché par un beau soleil et nous y sommes restés près d'une demie heure. Charles voulait voir marcher le carrousel. Lapp a de nouveau fait faire beaucoup de changements : il y a maintenant trois étages, sur le plus haut il y a toute une file de vélocipèdes qui étaient toujours occupés. Wien, le peintre, s'est surpassé en badigeonnant les chevaux et la galerie. Tu aurais dû voir Immo quand il a vu qu'on mettait la voiture en mouvement<sup>532</sup> : il ne se connaissait plus de joie ; sur la place du Marché, il ne faisait que tourner autour de la voiture puis il regardait tous les enfants d'un air étonné ou il flairait aux pantalons des hommes. Peut-être qu'il te cherchait dans la foule. Le soir vers 9 h, quand Lapp avait tout bien occupé et qu'il jouait le *Behüt dich Gott* [Dieu te protège], tout à coup le tambour bat, le clairon sonne, les cloches tintent, un véritable incendie avait éclaté chez Schall

---

<sup>530</sup> Sic ! La visite de l'impératrice à Versailles le 23 février a mis le feu aux poudres : Déroulède proteste contre ce « pèlerinage » là où l'Empire allemand avait été proclamé et *Le Figaro* du 25 février se demande si le seul tableau à envoyer à Berlin ne devrait pas être celui de la bataille d'Iéna ! Le lendemain, « la question de l'exposition à Berlin » occupe trois colonnes et demie à la une du *Figaro* qui constate avec regret qu'une question artistique est devenue une affaire politique par la faute de cette mission officielle donnée à l'impératrice. Celle-ci quitte Paris pour Londres le 27 février. L'Alsace-Lorraine est une victime collatérale de cette situation, puisque *Le Figaro* annonçait le 20 février que l'empereur avait l'intention de supprimer les passeports le 1<sup>er</sup> avril.

<sup>531</sup> À partir du 3 mars, la législation sur les passeports prévue par l'ordonnance du 22 mai 1888 sera de nouveau appliquée dans toute sa rigueur (*Le Figaro*, 1<sup>er</sup> mars 1891).

<sup>532</sup> La voiture est le fauteuil roulant dans lequel est transporté Charles.

(Schrères) dans le Winkel<sup>533</sup>. Les pompiers ont fait merveille il n'y a qu'une partie de la maison qui a brûlé.

Pflanzer va mieux, il commence à se lever. Tu peux penser que Caroline est contente. Le cousin Daniel n'est toujours pas remis de sa pleurésie. Nous n'avons pas pensé à tes toiles et couleurs quand nous t'avons envoyé l'argent. On pourra t'envoyer l'argent du mois plus tôt, tu pourras écrire quand tu n'en auras plus. D'autres nouvelles, je ne sais pas te raconter. Je suis heureuse que tu continues à bien te porter et à bien travailler.

Salue les Maret, Stempfer et toute la famille de notre part.

Les bons baisers de Charles, papa et de ta mère,

C. Stoskopf.

---

Paris le<sup>534</sup>

Chère maman,

La semaine dernière, j'ai eu une invitation de M. Gilles d'aller au bal de l'hôtel de ville avec le fils. Naturellement, j'ai accepté avec plaisir, car une occasion comme ça ne se présente pas souvent. Cela m'a nullement occasionné des frais à l'exception des gants blancs qui m'ont coûté 3 fr. J'ai mis l'habit du fils Maret, de sorte que j'étais tout *gentleman-like*. L'hôtel de ville était tout illuminé ; une foule immense sur les trottoirs contemplait les arrivants ; on remarquait au bal M. Floquet, plusieurs ministres, des généraux et les conseillers municipaux. J'ai vu M. Floquet et sa dame de très près car je montai en même temps qu'eux le grand escalier<sup>535</sup>. L'entrée est très imposante. Des deux côtés du grand escalier, étaient postés les gardes municipaux avec leur costume martial, ce qui donnait un aspect grave. Ils étaient là sans bouger, on aurait dit des statues en marbre. En montant à gauche, on rentrait dans la grande salle richement décorée. Une foule immense était déjà là en train de danser et de s'amuser. Comme je ne dansais pas – vu que cela m'embête de danser avec du monde que je ne connais pas – j'ai eu le temps de visiter tout l'hôtel de ville. J'avais en ma société M. Erichson, de Strasbourg (M. Gilles dansait tout le temps), qui s'intéressait aussi fortement à voir l'édifice municipal. Les salles sont toutes très belles, mais manquent encore les décorations des artistes. Je n'ai remarqué qu'une galerie qui était finie, toutes les autres ne sont à peine commencées, mais cela nuit pas à l'effet d'ensemble et on remarque d'autant plus la belle architecture<sup>536</sup>.

Ce qui m'a le plus intéressé était d'observer le public qui était très varié en somme : en général, on peut se dire que ces bals dégénèrent de plus en plus, car l'égalité républicaine exige que tout le monde ait la facilité d'aller à ce bal. Pour te montrer combien c'est difficile

---

<sup>533</sup> Quartier de Brumath au bord de la Zorn, en amont de la tannerie Stoskopf, correspondant à la rue de l'Angle.

<sup>534</sup> Lettre non datée.

<sup>535</sup> Hortense Kestner (1840-1913), fille de Charles Kestner (1803-1870), industriel à Thann.

<sup>536</sup> Après les incendies de la Commune, l'hôtel de ville a été reconstruit, mais la décoration intérieure est encore inachevée en 1891.

d'avoir des billets – si on a du toupet par exemple – on fait comme un Juif de Brumath que j'ai rencontré également, tout étonné de le voir à ce bal. Je l'ai demandé comment il a fait pour avoir un billet, il a dit que c'était bien simple : il avait écrit tout simplement au nom de son patron au conseiller municipal de son quartier qui lui a immédiatement envoyé deux billets. Il y avait beaucoup de monde qui n'était pas en habit, j'en ai même vu qui étaient là en complet, en chapeau rond, même en chapeau mou. C'est comme dans la chanson où le mari dit à sa femme qu'il veut aller au bal de l'hôtel de ville, sur quoi elle lui dit : « Mais tu n'as pas d'habit ! », mais il répond : « Bah ! ce n'est pas cela qui me gêne, passe-moi l'habit qu't'as rafistolé pour la noce à Eugène<sup>537</sup>. » (Je vous la chanterai cet été). Naturellement, il y a aussi un autre genre de monde qui est là, du grand monde tout à fait, dans des costumes splendides mais, comme je ne m'y connais pas beaucoup dans cette branche, je ne peux pas vous entretenir plus longuement là-dessus.

Le point cardinal du bal, c'est le buffet gratis, qui est gardé jusqu'à minuit par les gardes, mais qui fut lâché après au public qui se jette là-dessus comme des bêtes sauvages et qui ne montre pas beaucoup de discipline. Mais on fait cela principalement pour s'amuser. J'y étais aussi deux fois pour boire un verre de champagne mais il fallait le gagner durement. On avait aussi installé deux buffet payants qui étaient presque aussi assiégés comme les autres. Le bal a duré jusqu'à 5 h ½ du matin, je suis resté jusqu'au bout, c'était six ¼ quand je me suis couché. Je suis resté couché jusqu'à 12 h, de sorte que j'étais entièrement reposé et que j'ai pu profiter du beau temps pour faire une petite excursion aux ruines de Saint-Cloud<sup>538</sup>. M. fils Maret aîné était avec moi, tandis que le plus jeune est allé au bois de Boulogne où la fantaisie l'a pris d'aller sur les glaces qui se trouvaient encore sur l'un des lacs. Il a enfoncé et est rentré tout mouillé.

La peinture marche bien maintenant à l'atelier. La semaine passée, j'ai peint une assez bonne académie, je fais beaucoup de progrès en ce moment. Que dit la *Post* de Strasbourg sur les peintres français ? A-t-elle écrit aussi des lettres dans le genre de la *Gazette de Cologne*<sup>539</sup> ? C'est vraiment fâcheux que cela a si mal tourné : il n'y a qu'un tas de brailleurs qui sont la cause de ce refus d'envoyer car au fond, les peintres auraient bien aimé envoyer. Mais sûrement, c'est aussi allé trop loin de la part des journaux allemands qui ont écrit après ces articles remplis de haine et ils sont sûrement fortement à blâmer, parce qu'ils ne servent qu'à accentuer le mal qu'il y a eu. En somme, les Allemands n'ont pas à se plaindre, l'impératrice a été très bien reçue, elle est même allée à Saint-Cloud, ce qu'elle n'aurait pas dû faire et qui pouvait exciter facilement la sensibilité de bien des gens<sup>540</sup>. Quant aux peintres

---

<sup>537</sup> Citation approximative du premier couplet de la chanson *Un bal à l'hôtel de ville* (1890) de Maurice Mac-Nab et Camille Baron.

<sup>538</sup> Sans doute parce qu'on venait d'apprendre que l'impératrice s'y était rendue (voir *infra*). Les ruines du château de Saint-Cloud, remontant au siège de 1870, ne seront déblayées qu'en 1892.

<sup>539</sup> La *Gazette de Cologne* (*Kölnische Volkszeitung*) parle d'outrage et d'insulte à l'empereur. Dans les couloirs du Sénat, on considère cet article comme « une insolente provocation » (*Le Figaro*, 27 février).

<sup>540</sup> Dans *Le Figaro* du 1<sup>er</sup> mars, on peut lire en effet que l'impératrice a fait deux excursions à Saint-Cloud. C'était le siège du quartier-général allemand pendant le siège de Paris en 1870-1871.

allemands, ils n'ont pas non plus exposé à Paris en 1889, il n'y a eu que quelques peintres de Munich. En revanche, les peintres français exposent annuellement à Munich<sup>541</sup>.

Je vous embrasse,  
Gustave St.

Boul. Magenta 52

---

Brumath, le 11 mars 91

Mon cher Gustave,

La description du bal de l'Hôtel de ville nous a bien intéressés. Nous avons déjà appris par M<sup>lle</sup> Zwilling que tu aurais probablement [probablement] une carte par les Gilles. Au moins, tu as assez de distractions cet hiver. Je crois que tu as maintenant déjà presque tout vu d'intéressant à Paris. Il faut encore tâcher d'avoir une carte d'entrée pour une séance de la Chambre des députés et puis, si tu peux une fois [fois] avoir un billet pas trop cher pour aller au grand Opéra, tu pourras en profiter : papa te le payera pour que tu ne quittes pas Paris sans avoir vu le grand Opéra. Si ta carrière artistique d'[t'] apportera plus tard des déceptions, tu auras au moins le souvenir d'avoir passé des heures agréables à Paris. Je suis bien contente que toi, tu jouisses au moins de ta jeunesse tandis que Charles n'est condamné qu'à souffrir. La semaine dernière, cela n'allait pas bien, il ne pouvait presque pas dormir et il avait beaucoup de difficultés à lâcher l'eau. À présent, cela va de nouveau mieux et il peut aussi mieux dormir. Il a des moments où il est tout à fait désespéré. Peut-être qu'avec les belles journées, cela ira de nouveau mieux. Le cousin Daniel est de nouveau remis, Pflanzler également, quoiqu'il est encore chez Caroline pour se remettre complètement.

En fait de nouvelles, j'ai à te raconter une histoire de Stinker. La semaine passée pendant que les bergers s'occupaient tranquillement chez les Orth et qu'ils avaient leurs chiens avec eux, Stinker, qui avait remarqué cela, partit pour chiper une brebis pendant leur absence mais les bergers arrivèrent trop tôt, les chiens commencèrent de suite à aboyer quand ils arrivèrent près du troupeau et le pauvre Stinker fut pris. On le conduisit encore le soir à dix heures à la mairie mais on le laissa de nouveau rentrer et on ne l'arrêta que samedi quand il sortait de la *Schüle* [synagogue], de sorte qu'on l'a mis en prison en grande toilette.

---

<sup>541</sup> Gustave a raison de souligner que les relations artistiques franco-allemandes ne posent aucun problème quand la politique ne s'en mêle pas. En revanche, d'après *Le Figaro* (1<sup>er</sup> mars), les peintres qui n'auraient pas encore renoncé à exposer à Berlin, reçoivent alors une carte quotidienne avec ces simples mots : « Henri Regnault, 69<sup>e</sup> bataillon de marche, 4<sup>e</sup> compagnie, Buzenval » (voir *supra* note \*\*, p. \*\*).

Je t'envoie ici l'adresse du *Landesauschuss* et la réponse de la *Kölnische* [*Volkszeitung*<sup>542</sup>]. Je pense que cela t'intéressera à le lire. Samedi, une députation sera reçue par l'empereur. Est-ce que cela servira à quelque chose ? En tous les cas, ce *Passzwang* [passeport obligatoire] fera de nouveau énormément de tort à l'Alsace. Il paraît d'après la *Post* qu'il y aura pourtant des peintres français qui exposeront à Berlin. Est-ce que tu essaieras de nouveau à envoyer un de tes portraits au Salon ? Peut-être, tu aurais plus de chance que l'année passée.



**Caroline Stoskopf au chevet de Charles**

Huile sur toile non signée et non datée.

Charles te prie de coller de nouveau des timbres de 20 trois et deux sur tes lettres. Le percepteur Butz a été changé pour Mulhouse. Je pense qu'il ne laissera pas beaucoup de regrets. Si tu as une fois pas beaucoup à écrire, tu dois prendre une carte-lettre ou une carte avec réponse.

---

<sup>542</sup> Cette adresse, datée du 4 mai (*Strassburger Post*, 5 mars) est critiquée par la presse parisienne (*Le Figaro*, 6 et 7 mars) qui y voit la main de Hohenlohe et qui l'interprète comme un acte de soumission au régime impérial de la part des signataires « tous connus comme ralliés à l'Allemagne ». On y dénonce en effet « l'immixtion dans nos affaires de la part d'étrangers (i.e. des Français) qui n'ont rien à y voir. » De fait, la *Kölnische Vokszeitung* écrit (*Post*, 6 mars) : « C'est la première fois que la représentation du *Reichsland* se place sans réserve sur le terrain de la paix de Francfort et oppose un refus catégorique aux efforts pressants de la Ligue des patriotes. Puisse cette avancée produire tous ses effets des deux côtés : qu'on comprenne enfin de l'autre côté des Vosges que la population allemande largement prédominante de ce vieux *Reichsland* allemand n'a pas besoin d'être « libérée » ; qu'on réponde aussi à Berlin à la confiance par la confiance et que l'on comprenne que les mesures dans le style muraille de Chine sont plus nuisibles qu'utiles. »

Nous t'embrassons de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 12.3.91

Chère maman,

Ça va toujours bien à l'atelier. La semaine passée, j'ai peint une bonne figure qui a dénoté des grands progrès, dimanche, c'était le concours d'esquisses. Il n'est pas encore jugé mais je crois que je serai bien classé. Cette semaine, nous avons comme sujet d'esquisse « L'hiver », celui de dimanche, c'était « Jésus embrassé par Judas au jardin des oliviers ». Pour l'esquisse de cette semaine, j'ai fait un intérieur alsacien (celui que j'ai vu à Waltenheim) ; le grand-père est assis près du vieux poêle ; sur ses genoux, il a un petit enfant et raconte des histoires à deux enfants qui sont assis à ses genoux ; leur père est près du poêle se chauffant les mains ; au fond, on voit la fenêtre à travers de laquelle on voit la neige ; près de la fenêtre, une fillette est assise en train de filer, sa mère arrange quelque chose dans une armoire qui est près de la fenêtre. Je crois qu'elle m'a assez bien réussi. Comme cette esquisse m'a pris assez de temps, je n'ai fait qu'un dessin à l'atelier le matin. La semaine passée, on m'a chipé deux tubes de couleurs, du blanc et du vert émeraude, pour la valeur de 2,40 fr, ce qui te montre qu'il y a du monde auquel les couleurs ne reviennent pas bien cher.

Quant au Salon, je ne sais pas encore quoi faire. On envoie du 15 au 20 mais je suis presque fixé que je n'enverrai rien. Les chances d'être refusé sont trop grandes cette année et je ne voudrais pas m'exposer à subir le même sort que l'année passée, c'est trop démoralisant<sup>543</sup>. J'enverrai la tête de Zwilling et de Mehl Michel à Strasbourg et je mets à plus tard d'envoyer quelque chose au Salon. Je me fiche pas mal de ce que les gens peuvent penser. Je vois nettement devant moi ce que je peux faire un jour. Je suis convaincu que j'arriverai et cela me suffit. La confiance dans soi-même vaut mieux que des petits succès qui n'ont aucune importance. Si par hasard, quelqu'un vient à Strasbourg chez la tante, dites-leur qu'elle doit me faire parvenir une invitation pour exposer à Strasbourg par M. Katz. Si je ne me trompe pas, M. Katz est un des membres de la société<sup>544</sup>.

Avant-hier soir, j'ai dîné chez les Stempfer. Georges est revenu ce jour de son service militaire. Il se porte bien, a bonne mine, seulement je me demande combien de temps cela va durer. Brohm est toujours chez ses parents, il vient de temps à autre à Paris faire une visite chez les Stempfer, il ne va ni bien ni mal. On ne sait pas à quoi s'en tenir avec lui. Il fait un temps assez mauvais à Paris depuis quelques jours, tantôt il pleut, tantôt il fait un vent très

---

<sup>543</sup> Encore un témoignage des effets de l'échec de 1890.

<sup>544</sup> La Société des amis des arts, francophile, organise les expositions à Strasbourg en concurrence avec le *Kunstverein*, germanophile, jusqu'à ce que Gustave Stoskopf lui-même invite en 1897 les artistes strasbourgeois à prendre en main leur destin et à se charger eux-mêmes de leurs expositions : ce sera l'exposition dite Strasbourg-Novembre du château des Rohan.



fort, de sorte que tout le monde a son petit rhume. Dimanche après-midi, j'étais chez les Gary. Ils vont tous bien ainsi que les Durand et Christine, ils me chargent de vous dire le bonjour.

J'avais déjà lu l'adresse du *Landesausschuss* dans un journal français : malgré qu'ils s'abaissent à dire des choses qu'ils ne pensent pas dans leur intérieur, je ne crois pas qu'ils auront beaucoup de succès. L'article de la *Kölner Zeitung* est d'un ton hautain et haineux sans pareil. Tant qu'il règne cet esprit dans les différentes nations, il n'y aura pas beaucoup de chance de voir les peuples marcher au désarmement. J'avais commencé à me former une bonne opinion sur l'empereur, mais je vois que je me suis trompé : un homme raisonnable ne laisserait pas tomber sa colère sur tout un peuple innocent. S'il y a de nouveau des élections en Alsace, on ne devrait pas voter du tout pour démontrer combien on a peu confiance dans leur justice. J'ai aussi entendu dire que quelques peintres enverront séparément leur œuvres à Berlin, mais je me rappelle plus qui.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Boul. Magenta 52

---

Brumath, le 18 mars 91

Mon cher Gustave,

J'ai remarqué dans ta lettre que tu étais un peu enrhumé, je pense que quelques pastilles de terpinol et le beau temps t'auront déjà remis. Charles a encore bien souffert la dernière semaine avec toutes ces plaies, il ne sait vraiment pas où coucher ; à présent, il a moins de douleurs ; je pense que cette crise est de nouveau passée et que cela va de nouveau mieux. Il n'a pas eu les timbres persans, mais la jeune dame lui a envoyé cette semaine quelques autres timbres, quatre turcs, 20 paras, 2 piastres et 5 p.

Je suis bien contente que tu fasses beaucoup de progrès : j'aurais vu avec plaisir si tu avais pu exposer au Salon cette année, mais enfin, il ne faut pas perdre courage, ce sera pour une autre fois. Nous n'avons pas été à Strasbourg depuis ta dernière lettre. La tante viendra pour les fêtes de Pâques. Si c'est alors encore assez temps, je lui dirai de parler à M. Katz, sinon tu pourras écrire toi-même à la tante. Je t'envoie une caricature du *Kladderadatsch*<sup>545</sup>. Löwen Karl l'a donnée dimanche à papa. Je t'envoie aussi la réception des délégués auprès de l'empereur : tu vois que cela ne servira pas à grand-chose.

En fait de nouvelles, j'ai à te raconter que la famille Goetz, de Wissembourg, a été frappée d'un grand malheur. La demoiselle, âgée de 24, s'est suicidée avec un revolver. Elle était

---

<sup>545</sup> Journal satirique paraissant à Berlin depuis 1848. Dans son numéro du 8 mars 1891, consacré en partie au refus des peintres français d'exposer à Berlin, Édouard Detaille est représenté en pantin : à gauche, il a une attitude digne ; à droite, Déroulède tirant la ficelle, ses mouvements désordonnés reflètent la nature de son peuple.

fiancée avec un ami de son frère qui est notaire comme lui, il paraît qu'elle ne voulait pas épouser ce jeune homme et que sa famille y tenait beaucoup. Dans les derniers temps, elle était tout à fait mélancolique ; c'est aussi un peu dans la famille car un de ses oncles s'est aussi suicidé. M<sup>me</sup> Sengel était à l'enterrement dimanche mais elle n'était pas encore chez nous pour nous donner des détails<sup>546</sup>.

Cette semaine, on a aussi jugé Louis Brechenmacher. Le malheureux s'est amusé avec trois petites filles. Il paraît que cela a duré quelque temps : il achetait à ces petites des bonbons et elles n'en disaient rien à leurs parents, à la fin l'une d'elles l'a pourtant dit à sa mère et aussitôt Brechenmacher a été expédié chez Mirsoi, de là à Strasbourg où il était pendant quelques semaines jusqu'au jugement. On lui a octroyé quatre ans de *Besserungsanstalt* [maison de correction] de Haguenau, de sorte qu'il faut qu'il reste là jusqu'à ce qu'il sera obligé de faire son service militaire. C'est bien dur pour ce garçon qui n'aime pas travailler car là-bas, on est très sévèrement tenu.

Pflanzer n'est toujours pas tout à fait remis, mais n'en dit seulement rien chez les Stempfer. Elle était un peu chez nous hier, je lui ai dit si les Parisiens savent qu'elle a un malade, elle a dit que ce n'était pas nécessaire, de sorte que je ne voudrais pas qu'ils l'apprennent par toi, c'est son affaire.

Dimanche, c'est le jour de confirmation. Papa est invité chez les Daniel : il y aura grand dîner puisqu'il y aura les parrains et marraines de Salomé et de Daniel<sup>547</sup>. Dimanche soir, les garçons et la petite Salomé étaient encore chez Charles pour faire la partie mais, comme il n'était pas très bien, il n'a pas joué avec. Je suis contente s'ils viennent, il y a toujours un peu de vie et ils ont toujours à raconter. Ils ne sont pas contents de leur nouveau instituteur et ils n'ont pas beaucoup de respect devant lui quoiqu'il donne plus de coups que M. Kraemer. Une petite histoire qu'ils ont racontée dimanche soir m'a amusée : ils ont dit qu'ils ont passé devant un magasin où il y avait deux batailles sur lesquels les Français étaient tous par terre tandis que les Prussiens étaient tous debout vainqueurs, alors un de ces garçons a dit : « Je ne veux pas que cela reste plus longtemps étalé ! » Il entre, achète les batailles et les déchire. Tu vois que même la jeunesse n'est pas encore tout à fait allemande.

Je termine puisqu'il fait beau temps et que je veux encore un peu jardiner. Tu pourras écrire dans ta prochaine lettre combien d'argent il faut d'[t'] envoyer. Notre Georges a reçu 1 500 fr comme acompte pour son héritage, à présent il est allé lui-même en France pour voir quand il aura le reste<sup>548</sup>.

Nous t'embrassons de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

<sup>546</sup> Marie-Madeleine Goetz, née à Waidhofen-an-der-Ybbs, en Basse-Autriche était la fille de feu Guillaume Goetz, procureur à Vienne, et de Madeleine Apfell. Le suicide date du 13 mars.

<sup>547</sup> Salomé et Daniel Goetz, enfants de Jean-Daniel Goetz, tanneur, cousin germain de Caroline.

<sup>548</sup> S'agit-il de Georges Walter, petit-fils de la « mère Walter » récemment décédée, dont Gustave Stoskopf avait été nommé tuteur ?

Nos amitiés à toute la famille, Maret et Stempfer.

---

Paris, le 19.3.91

Chère maman,

Tu n'as pas besoin de faire dire à la tante qu'elle me procure une invitation parce que j'en ai déjà reçue une. Probablement, c'est Hornecker, auquel j'ai envoyé les notices pour exposer au Salon, qui me l'a fait parvenir<sup>549</sup>. C'est très commode pour expédier les tableaux à Strasbourg, on n'a qu'à les porter à une adresse désignée dans l'invitation et on les expédie et les emballe aux frais de la société. J'ai déjà fait faire un cadre pour le portrait à Mehl Michel, il m'a coûté 7 fr ; quant au vieux cadre, je le ferai arranger un de ces jours. L'exposition a lieu le 10 mai, le dernier délai d'envoi est le 30 avril, pour l'adresse indiquée à Paris, le 10 avril...

Ce soir, j'étais un peu chez les Stempfer. Toute la rue Montmartre, qui traverse la rue d'Aboukir près des Stempfer, est barrée en ce moment : on fait ses égouts, c'est très intéressant à voir, on travaille toute la nuit à la lumière électrique qui transmet la nuit au jour. Là, on peut voir combien cela coûte de la peine pour donner tant de confortable aux grandes villes.

La semaine passée, j'étais pour chacune des deux esquisses, troisième. L'une, je l'ai montrée chez Doucet, c'était l'intérieur alsacien, elle était un peu trop claire pour l'hiver. Sans cela, j'aurais été premier parce que, comme composition, c'était la plus intéressante. Chez Constant, j'avais montré un effet de neige. Il m'avait d'abord mis premier, finalement il m'a mis troisième. Dans l'esquisse du dimanche, je suis 29<sup>ème</sup> sur 50. Le domestique, qui était présent au jugement m'a dit que j'avais été mieux classé, mais Constant a prétendu que j'ai copié un tableau qui est au Luxembourg. C'est un simple hasard qui me l'a fait faire dans le genre du tableau en question. Cette semaine, nous avons comme sujet « Oreste tourmenté par les Furies ». Comme le motif ne me plaît pas, je ne la ferai pas. Je suis de nouveau content de mon étude de cette semaine, c'est une des meilleures de l'atelier.

Demain soir, s'il fait beau, on ira de nouveau à la fermeture des envois au Salon, c'est une vieille tradition qui n'a pas encore perdu de son éclat. Hier, Weick était venu me chercher à l'atelier à 5 h, nous sommes allés chez Zimmer boire un bock. Il y a au moins un mois et demi que je n'y étais plus. Le vieux père Zimmer était en bas, il est toujours un peu malade. Il a bien vieilli cet hiver avec sa maladie.

Vous pouvez m'envoyer l'argent dans la prochaine lettre. Sur ce mois, il me revient encore 10 fr de couleurs + 3 fr, mettons encore 10 fr pour les couleurs et toiles de ce mois, cela fera 23 fr + 140 fr, fait 163 fr. Faut-il m'acheter un parapluie par ce mauvais temps ? Je ne ferai peut-être pas mal non plus de faire faire ou d'acheter un pantalon avant de partir, ou crois-tu

---

<sup>549</sup> Premier témoignage d'une relation amicale avec le peintre strasbourgeois Léon Hornecker (1864-1924).

que ce serait préférable de le faire faire au pays ? La semaine de Pâques, nous chanterons de nouveau à l'église, nous avons appris plusieurs morceaux.

Comment va le sieur Louis Hoehstetter ? Il n'a pas encore daigné me répondre à ma lettre du mois de janvier. La caricature du *Kladderadatsch* est très drôle, je vais la montrer demain à l'atelier. J'étais déjà au courant des résultats de l'adresse présentée à l'empereur. Quelle comédie ! On fait beaucoup de bruit autour de cette démarche, les Allemands donnent de grands coups de tambour pour bien attirer l'attention sur ce fait auquel ils veulent donner une importance particulière. Ils veulent faire croire par cela que les Alsaciens sont des Allemands pur-sang. Ce qui est bien caractéristique dans la dépêche, c'est que l'empereur lit la réponse que le chancelier lui passe et qui est écrite d'avance. Combien de temps cela va encore durer, qu'on remue les Alsaciens à ce point-là ? L'histoire des petits garçons qui ont acheté les batailles m'ont très amusé. Je l'enverrai peut-être à *L'Alsacien-Lorrain*<sup>550</sup>.

J'ai déjà collectionné beaucoup de devinettes pour Charles. Hier soir, on m'en a donné une quantité chez les Gary. Il fait toujours mauvais temps à Paris, tantôt il pleut, tantôt il y a le soleil, mon rhume est presque passé. Je l'avais attrapé au bal de l'hôtel de ville.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Cher Charles, j'ai eu un peu plus de chance pour les timbres cette semaine. Le Turc m'a apporté les timbres qu'il m'avait promis. Il m'en a donné plus que ceux que je t'ajoute dans la lettre, mais j'ai échangé ce que j'avais doubles contre d'autres que tu ne dois pas avoir. Il y a un tas de types qui collectionnent à l'atelier, entre autres un Juif qui doit les vendre, parce que je suis convaincu qu'il n'a pas de collection ou qu'il ne s'y connaît absolument pas. Envoie-moi quelques vieux timbres doubles pas trop rares pour les échanger à l'atelier.

Je t'embrasse,  
Gustave.

---

Brumath, le 25 mars 1891

Mon cher Gustave,

Tu reçois dans cette lettre 200 fr. Tu as maintenant 37 fr plus que ton compte. Si tu veux t'acheter un parapluie, tu pourras le faire, tu achèteras un parapluie convenable et tu auras la bonté de l'apporter. Tu m'apporteras aussi une courroie comme M<sup>me</sup> Maret en avait ; elle aura la bonté de te le [la] soigner ainsi qu'un vide-pommes. Pour le pantalon, je ne sais pas si tu dois en acheter. Je pense que ta jaquette bleue n'est plus très bien pour le dimanche et comme il faut un peu économiser ton habit noir, je crois que ce serait le mieux t'[d']acheter ou de

---

<sup>550</sup> Hebdomadaire paraissant à Paris depuis 1880 sous la direction de N. Ehram et se présentant comme l'organe des sociétés alsaciennes-lorraines de France.

faire faire un habillement complet. Tu as encore tout le temps avec les affaires d'été, cela ne presse pas. Si tu tiens à t'acheter à Paris, on t'enverra l'argent avec celui du voyage.

Nous avons un temps froid en ce moment, le matin quelques degrés de froid. Nous n'avions pas encore de pluie. La semaine dernière, on a sorti les rosiers. Ils sont presque tous bien mais je crains bien que ce temps froid leur fasse du tort. Je les ai couverts avec des vieux tapis. Il paraît que les rosiers ont aussi beaucoup souffert à Paris et qu'on a pourtant bien fait de les mettre en terre.

Comment va ton rhume ? Est-il maintenant complètement passé ? C'est déjà assez longtemps depuis ce bal ; tu n'as pourtant pas dansé, comment as-tu fait pour te refroidir ? Est-ce que ces pastilles de terpinol ne t'ont pas fait du bien ? On peut en prendre trois à quatre par jour. Tiens-toi seulement aussi toujours droit pour que les poumons puissent se dilater.

Charles va toujours à peu près la même chose. Je crois qu'il va un peu mieux que dans les derniers temps. Il boit beaucoup de lait en ce moment. M<sup>me</sup> Riff était aussi très malade : d'abord elle avait une bronchite, elle est alors sortie trop tôt et elle a eu ensuite une pneumonie ; en ce moment, elle va de nouveau mieux. Elle a l'intention de louer son magasin pour pouvoir passer de temps en temps quelques semaines chez Philippe. Georges va toujours bien cet hiver, il fait une masse d'ouvrages pour son salon, mais M. Trautmann, qui est à Stephansfeld, est de nouveau tout à fait dérangé. C'est bien triste aussi avec ces maladies, on ne sait jamais quand elles sont guéries. Pflanze est de nouveau rétabli : la semaine passée, Caroline l'a de nouveau reconduit à Kehl, elle est maintenant toute heureuse.

La tante et Lina viendront passer les fêtes de Pâques avec nous : elle m'a écrit cette semaine, elle m'a dit que tu ne lui as pas encore écrit une seule fois cet hiver. Je ne sais pas si tu sais la nouvelle des fiançailles d'Ernst Auguste avec M<sup>lle</sup> Wagner, une amie de Lina. C'est une demoiselle qui est riche, c'est celle qui était à la noce des Haussmann et dont M. Louis Höchstetter était le cavalier. Je n'ai rien vu ni entendu de ton ami M. Louis. Ce dimanche quand Löwen Karl a donné la caricature à papa, il y était aussi et, quand papa a dit que tu faisais cet hiver de la peinture à l'atelier, alors il a dit : « Ah ! à présent, il est maintenant *Geselle* [compagnon]. » Naturellement, il te regarde du haut de sa grandeur, il pense que tu resteras toujours un pauvre artiste.

Pourvu que tu réussisses et que toutes les peines que tu te donnes seront récompensées un jour. Naturellement, il faut avoir beaucoup de patience et cela dure souvent longtemps jusqu'à ce qu'on ait du succès. En attendant, je vois avec plaisir que tu travailles toujours bien et que tu fais toujours de bonnes esquisses [esquisses]. Si cette bête d'année de militaire n'était pas là, que de temps et d'argent de perdu ! Butz est maintenant parti de Brumath, il a encore bien grondé contre les Brumathois, aussi on ne le regrette pas. Une histoire que ces garçons nous ont racontée de lui : un homme de près de quatre-vingts ans vient chez lui pour payer ses contributions. Il ôte son bonnet en rentrant pour le saluer et le remet ensuite. « *Mütze ab* » [on enlève le bonnet !], le brave homme commence à déboutonner sa veste et lui dit : « *Ich bin*

*schon bi vel grosse Herrn gewen aber den Motze habe ich noch nirgends brauche ausziehen* » [J'ai déjà été chez des messieurs importants, mais je n'ai encore eu nulle part besoin d'enlever le bonnet]. Et lui, a expliqué qu'il devait ôter le bonnet. Cet imbécile qui ne permet pas à un vieillard de garder son bonnet ! Le nouveau percepteur s'appelle Hoffmann. Charles te prie de lui conserver le timbre de 50 pf. Il ne l'a pas encore, il avait déjà tous les timbres que tu as échangés, il t'envoie ici quelques timbres.

Nous t'embrassons de cœur,  
Ta mère, C. Stoskopf.

Tu n'as pas besoin d'écrire d'abord une carte postale. Charles t'envoie pour les fêtes de Pâques 5 fr, de sorte que tu n'as que 32 fr en plus sur ton compte.

---

Paris, le 26. 3. 91

Chère maman,

J'ai reçu votre lettre ce matin. Je vous remercie, il me reste donc 32 fr sur le mois prochain. Si papa veut me payer l'Opéra, il faut au moins dépenser 5 fr. Quant à la Chambre des députés, j'espère en avoir une carte de Georges Stempfer, nous irons alors ensemble. Il y était déjà une fois. Son père connaît très bien le député. Quant à l'habit, je suppose que cela vaut mieux de le faire faire à Paris, enfin il est encore temps de parler de cela.

Vendredi dernier, nous étions comme l'année passée à la fermeture du Salon. C'est une vieille tradition de faire cela, seulement comme il faisait trop froid, il n'y avait pas d'entrain et on est partis avant 6 h, sans attendre la fermeture des portes et sans pousser la blague de la toile portée en retard, ce qui est toujours très amusant. On est allé tous en bande vers la place de la Concorde où on a fait un rondeau\* monstre autour de l'obélisque, puis on s'est dirigé vers la rue Rivoli. Il y avait un des rapins qui avait une toile rouge, lui servant de fond dans son atelier et dans laquelle il avait porté sa toile au Salon. Cela avait paru suspect à la police et on a arrêté le bonhomme ainsi que deux autres élèves. Je vous ajoute du reste un article d'un journal qui vous donnera les détails sur cette histoire. L'individu qui a été arrêté nous a fort amusés le lendemain en nous racontant l'aventure qui lui était arrivée. Au poste, on les a fouillés pour voir s'ils n'avaient pas d'armes sur eux. On l'avait demandé\* s'il avait une arme sur lui, il répondit que oui, qu'il avait un couteau, sur quoi il sortit son canif, le commissaire l'a trouvé mauvaise et lui dit de ne pas se moquer de lui. Chez l'un des trois, on trouvait des allumettes mais pas de tabac. On a trouvé cela très suspect et on l'interrogeait dans tous les sens : « Vous aviez des estafettes ? » leur dit-on. « Qu'est-ce que c'est que des estafettes ? » répliqua notre bonhomme. « Enfin, des éclaireurs ! » Il y avait tout simplement trois élèves qui étaient en vélocipède, parce qu'ils ne demeurent pas à Paris. Tu vois qu'ils sont très malins, les gens de la police !

### Le dernier jour de l'envoi au Salon

Au dernier jour de la livraison des tableaux au Salon, le rendez-vous de l'ensemble des *rapins* de Paris se trouve devant les portes du temple sacré, le Palais de l'industrie. Tous les ateliers se vident ce jour-là, surtout si le temps est favorable. Avant que les hautes portes ne se referment, on crie, on siffle, on lance des « hourrah ! » et on applaudit à chaque tableau transporté sur des chariots. Autrefois, la soirée devait être assez drôle, car malheur à la voiture de maître arrivant en même temps que la bande de *rapins* : une pluie d'œufs s'abattait sur la carrosserie des *coupés* qui tentaient de prendre la fuite, brillant dans l'éclat des jaunes d'œufs. Mais, depuis que la police se mobilise pour surveiller de plus près ces chahuts d'étudiants et qu'elle est peu encline à l'indulgence, le côté bon enfant s'est perdu et on voit venir le moment où plus personne ne viendra, où la vieille tradition va s'éteindre et où il n'y aura plus personne sauf les agents du maintien de l'ordre, avec leur mine féroce et leurs instructions sévères, qui arpentent le terrain en quête d'arrestations. Les quelques exemples qui vont suivre montrent jusqu'où va cette frénésie de l'interpellation.

Il se trouvait là un Américain qui faisait quelques esquisses. De suite, l'un des gardiens de la paix en déduit : « Cet homme nous dessine ! », d'où *outrage aux agents*, insulte à la force publique, ce qui ne peut conduire qu'à une arrestation. Le pauvre est conduit au poste d'un pas rapide où l'on examine son cahier d'esquisses. Toute la bande s'engouffre derrière lui, prend d'assaut le *bureau du commissaire* et reconduit celui qui a été reconnu comme innocent en triomphe.

La plus belle *arrestation*, dont j'ai été témoin, était celle de Sarah Brown<sup>551</sup>. Elle était de tous les modèles de l'atelier, celle qui avait le mieux réussi : partout où Sarah apparaissait, c'était un triomphe. Personne d'autre n'avait un tel sens de la répartie, sachant tirer avantage d'une question et d'une réponse humoristique. C'est aussi elle qui a joué plus tard le rôle de modèle au *Bal des quat'z'arts* ou celui d'une demi-déesse de la Raison au Quartier latin. En bref, Sarah Brown était toujours de la partie lors de la clôture des envois au Salon. Bien entendu, elle était à chaque fois au premier rang de la confrontation avec les agents, commençait par se moquer d'eux, faisait toutes sortes de blagues piquantes à propos des gens qui passaient et poussait la chose si loin que le brigadier se voyait finalement obligé de la prier de se contrôler un peu, ce qui avait sur Sarah l'effet exactement contraire.

Si elle remarquait par exemple qu'un bon *bourgeois* se promenait avec sa femme et sa fille au milieu de la troupe des *rapins*, elle entrait en conciliabule avec ses complices et, avant même que les *bourgeois* ne se rendent compte de quoi que ce soit, ils se trouvaient enfermés dans un grand *cercle*. Et voilà que débutait une danse des indiens sauvages autour de leurs proies sidérées. Dans leur désarroi, ils en venaient à saisir leur *parapluie* comme seule arme possible et les brandissaient comme des possédés contre les danseurs pour se frayer un passage. Les *parapluies* volaient en éclats et c'est seulement grâce à la police que les pauvres victimes étaient finalement libérées de leurs bourreaux.

Bien entendu, le châtiment de Némésis ne pouvait que s'abattre et Sarah fut arrêtée malgré une forte résistance. On échangea de nombreux coups car les *rapins* voulaient libérer leur héroïne. Dans les hurlements d'une foule surexcitée, elle fut conduite au poste et soumise à une fouille en bonne et due forme. À l'extérieur, la tension n'était pas retombée, le désordre était total et on chantait sur l'air de « *c'est Boulanger qu'il nous faut* », « *c'est Sarah qu'il nous faut, oh ! oh ! oh !* ». Lorsque certains commençaient à fatiguer, d'autres prenaient le relais jusqu'à ce qu'enfin Sarah soit libérée dans l'enthousiasme général.

Sarah fut évacuée dans un cortège vraiment triomphal. Deux *rapins* tenaient les extrémités du boa qu'elle avait autour de son cou et bientôt la troupe comptait plusieurs centaines de participants qui lui formaient une escorte. Arrivés place de la Concorde, on fit une grande halte : Sarah se mit debout sur

<sup>551</sup> Sarah Brown, alias M<sup>lle</sup> Royer, née en 1869, provoquera une réaction indignée du sénateur René Bérenger, surnommée le « père-la-pudeur » pour son apparition en Cléopâtre peu vêtue au Bal des quat'z'arts au Moulin rouge de février 1893. Le procès en correctionnelle (*Le Figaro*, 24 juin 1893) aboutira à une amende pour l'organisateur. La répression d'une manifestation étudiante se soldera par la mort d'un passant (*Le Figaro*, 3 juillet 1893).

la grille de l'obélisque, étendit ses mains comme pour une bénédiction pendant que ses fidèles dansaient une ronde monstre autour de l'obélisque tout en l'acclamant. Depuis l'obélisque, le trajet se poursuivit rue de Rivoli, au son d'une chanson de l'atelier, mais quel ne fut pas l'étonnement de tout le monde lorsqu'en approchant du bout du jardin des Tuileries, une troupe de policiers se déploya pour procéder à de nouvelles interpellations. Un policier en civil, certainement un fin limier, était arrivé à la conclusion que tout ça n'était rien d'autre qu'une manifestation socialiste car où l'un des protagonistes portait un drapeau rouge. L'homme au drapeau rouge fut arrêté en premier, bien qu'il déclarât immédiatement que ce prétendu drapeau rouge n'était qu'un tissu dans lequel il avait enveloppé son tableau, qu'il était rouge par hasard et qu'il le laissait flotter dans le vent du soir en raison de sa bonne humeur du moment. D'autres rapins furent arrêtés, parce qu'ils ne voulaient pas circuler ou qu'ils avaient attiré l'attention de gradés par quelques réflexions déplacées. Comme la bande ne réussit pas à se regrouper, un mot d'ordre circula, « À l'Institut », où tout le monde se retrouva en ordre dispersé. Là, sur les marches du vénérable bâtiment, le plus habile orateur tint un discours plein de loufoquerie. Il encouragea l'ensemble des présents à faire tout leur possible pour ne jamais entrer comme membre dans cette maison, que l'on nomme l'Institut, ce que tous durent jurer en levant la main. De là, le cortège rejoignit l'École des beaux-arts, toute proche, où, pour finir, on fit une dernière danse des Indiens autour de la colonne au centre de la cour. Puis chacun suivit son propre chemin.

Samedi, j'ai voulu aller chez M. Schützenberger, mais il est à Cannes depuis six semaines. Il faisait très mauvais ce jour, il neigeait, on aurait cru être en plein hiver. Dimanche, toute la famille était réunie chez Durand. Christine est aussi fortement enrhumée. Mon rhume est presque passé. S'il n'y avait pas tout le temps cette température changeante, il y a longtemps que cela serait fini. Je ne peux pas te renseigner sur l'effet des *Terpinöl Pastillen* parce qu'il m'en restait trop peu. Il m'était arrivé un accident à Avricourt : en sortant mes effets de la malle, la boîte est tombée par terre, elle s'est ouverte et les pastilles sont roulées par terre. J'en ai bien ramassé quelques-unes mais pas tous [toutes].

Strohl, d'Ingwiller, n'est toujours pas remis de sa fracture de la jambe. L'imbécile de médecin l'a mal soignée, il l'a soignée comme si elle avait été cassée à un autre endroit. Pour qu'elle guérisse bien, il faudrait la recasser, mais il n'a pas du tout envie de se soustraire [soumettre] à cette opération. Il aura toute sa vie la jambe un peu de travers et le médecin qu'il a consulté depuis – qui est médecin au Val de Grâce et un ami de son cousin – lui a dit que jamais il ne pourra plus faire des grandes marches, ni endurer des fatigues. Tu comprends combien il est furieux contre le médecin qui l'a soigné. En général, les médecins ordinaires de Paris sont tous [tout ce] qu'il y a de plus ignorant.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Cher Charles, je te remercie pour les 5 fr que tu m'envoies. Si quelquefois, tu en as encore qui te gênerait trop dans ton porte-monnaie, je suis toujours prêt à t'en débarrasser. J'étais samedi chez le Brésilien : il m'a pourtant donné le timbre de 1 000 reis, je suppose qu'il doit être très rare.

Je t'embrasse,



Gustave.

Envoie-moi encore quelques vieux timbres français ordinaires.

---

Brumath, le 10 avril 91

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente que tu m'as donné de bonnes nouvelles par rapport à ta santé car je m'étais tourmentée sur ton compte. Charles ne va toujours pas mieux : il se forme de nouveau un abcès tout près des autres plaies, ce qui le fait de nouveau beaucoup souffrir. Si tu as l'intention de faire faire un habit chez ce tailleur qui t'a fait le bleu, je ne le conseille pas puisque j'ai trouvé qu'il n'était pas très chic et, si on veut mettre 80 à 90 fr, tu pourras le faire faire chez un bon tailleur à Strasbourg. Je ne te conseillerais pas non plus de prendre du bleu. Si tu voulais acheter une confection dans un grand magasin, tu l'aurais moins cher.

Christine m'a écrit cette semaine : elle m'a demandé conseil par rapport au magasin de M<sup>me</sup> Riff. Je lui ai de suite répondu après en avoir parlé à M<sup>me</sup> Riff. Je crois qu'il lui faudra assez de temps pour se décider et qu'elle voudra plus de loyer que cela ne vaut, et puis je crois que Dorothée se trouverait bien abandonnée en étant seule à Brumath, car pour payer des gages à Marie, cela ne rapporterait pas assez, et puis je ne sais pas si Dorothée a opté, ce qui lui causerait beaucoup de difficultés pour changer de nationalité. Chez Rick, cela a duré longtemps. Enfin, je les tiendrai toujours au courant sur ce que M<sup>me</sup> Riff décide. Pour moi, je serais bien heureuse de voir Dorothée à Brumath, je serais sûre d'avoir une amie dévouée.

En fait de nouvelles, je n'en sais guère. Dimanche, Lapp était à Brumath avec un carrousel à vapeur, rien que des bateaux. Je ne l'ai vu que de la fenêtre : cela doit être un dans le genre de celui que nous avons vu à Kreuznach. Voilà ton temps que tu as à passer à Paris bientôt écoulé. Nous nous réjouissons bien de t'avoir de nouveau avec nous. Pourvu que Charles aille mieux jusqu'à le temps !

Nous t'embrassons de cœur,  
ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 12.4.91

Chère maman,

Je n'ai pas de grandes nouvelles à vous donner aujourd'hui. Mon rhume est passé, j'ai pris des pilules de goudron qui m'ont produit un très bon effet. Weick m'en avait déjà envoyé il y a trois semaines. Seulement, je ne les ai pas reçues. C'est probablement un employé de la Poste qui était enrhumé aussi. Le temps est toujours assez mauvais, il fait froid et pluvieux. Ce matin, j'ai fait une esquisse à l'atelier, le sujet était « Jésus et les pêcheurs ». La semaine

passée nous avons comme sujet « L'adoration des mages », j'ai eu le numéro 4. Il y avait beaucoup d'esquisses et de très bonnes. M. Lefebvre était aussi très content d'un dessin que j'ai fait (pour reposer ma boîte à couleurs). Il m'a fait des compliments. Il m'a dit avec un dessin comme ça, on peut avoir un prix. Il m'a dit d'en faire encore un autre la semaine prochaine. Cette semaine nous avons comme sujet « Abandonné ». C'est très intéressant à faire, ce sujet : j'ai déjà mon idée.



**Jésus et les pêcheurs**  
Esquisse à l'huile sur toile.

Lundi dernier, nous avons l'honneur de voir à l'atelier une grandeur tombée, Zeitung, le fameux homme-colis qui a fait son voyage de Vienne à Paris<sup>552</sup>. Seulement, il est tellement mal proportionné qu'on n'a pas pu le prendre comme modèle, il est très petit et gros. Il est dans une purée complète et aurait été bien content si on lui avait donné une semaine. Je ne doute pas qu'il aurait bien posé, car si on peut rester dans un colis pendant un si long voyage, on doit avoir un caractère assez calme.

#### **Les modèles**

Parmi les modèles, on peut distinguer différentes catégories et d'abord, les modèles occasionnels et professionnels. Ces derniers pratiquent ce commerce depuis l'enfance et ne parviennent que rarement à mener une vie correcte, avant de finir par épouser tel ou tel un artisan, à condition que celui-ci soit dépourvu de préjugés. Mais d'autres cherchent à mener joyeuse vie, ont une réputation établie dans tous les ateliers et exercent souvent une incontestable influence sur leur entourage. L'une des plus célèbres est Sarah Brown, bien connue depuis dix ans déjà dans les ateliers pour son caractère et son tempérament à toute épreuve.

Parmi les modèles occasionnels, il existe également deux catégories, la première formée de jeunes filles aux mœurs légères, qui utilisent l'atelier comme base opérationnelle de leur commerce coupable et celles qui sont poussées par la misère et doivent de ce fait se résoudre à renoncer à leur pudeur. Berthe \*\*\* fournit un exemple remarquable. Elle avait seize ans quand elle est arrivée de Picardie avec ses parents. Ils travaillaient ensemble dans une fabrique de chaussures jusqu'au jour où une faillite plongea la famille dans la misère. Dans cette situation, un bon conseil valait cher et l'on en vint finalement à la redoutable décision d'envoyer la jeune fille, qui avait des yeux noirs d'une

<sup>552</sup> Hermann Zeitung, tailleur autrichien, a fait en 1889 le voyage Vienne-Paris dans une caisse. Anecdote citée par Jules Verne dans *Claudius Bombarnac, carnet d'un reporter*, paru en 1892.

profonde beauté, dans une académie d'art. Le cœur de la pauvre jeune fille cognait dans sa poitrine, alors qu'elle montait les marches et sonnait avec angoisse à la porte. « Vous désirez ? – N'avez-vous pas besoin d'un modèle ? » répondit la jeune fille effarouchée d'une voix tremblante. Le secrétaire qui s'était adressé à elle, lui donna du courage et la conduisit dans l'atelier. Toutes les têtes se tournèrent vers la belle enfant qui explorait timidement l'entourage de ses grands yeux noirs. Bientôt, elle était encerclée et observée avec curiosité : « Comment t'appelles-tu, belle môme ? » demanda un rapin. « Berthe », dit-elle toute honteuse. Bientôt, toute la bande de l'atelier était agglutinée autour de la pauvre jeune fille, qui aurait préféré être à nouveau dehors en liberté, car avec ses habits déchirés, sa robe presque trop courte, elle exerçait une puissante fascination sur les jeunes artistes, peu habitués à une telle rencontre. Ils côtoyaient plus souvent des filles effrontées, qui n'étaient pas à court de réponses, contrairement à la jeune fille qui était là au milieu d'eux. Quand elle commença à réprimer ses larmes, tous se précipitèrent sur elle avec leurs questions, au point qu'elle faillit en perdre ses esprits. Le responsable était un bon diable, l'histoire de la pauvre jeune fille lui faisait vraiment de la peine et ce n'est que lorsqu'il se fut assuré qu'elle ne pourrait pas trouver d'autre activité qu'il l'encouragea à se déshabiller. Pièce par pièce, elle déposa ses vêtements déchirés, qui témoignaient d'une grande misère, sur une chaise qu'on lui désigna. Lorsqu'il fallut se dénuder complètement, elle se mit à éclater en sanglots et c'est seulement après de longues paroles d'encouragement qu'elle put accomplir cette difficile étape.

C'est tout à fait par hasard qu'on a causé du magasin de M<sup>me</sup> Riff chez les Gary dimanche dernier. Immédiatement, Christine était feu et flamme pour ce projet. Moi-même, je ne leur déconseillerais pas, Dorothée ne doit pas être des plus heureuses chez Durand, parce que sa maison ne marche plus comme dans le temps, ce qui fait qu'il est tout le temps de mauvaise humeur. Au moins, Dorothée serait casée pour ses vieux jours ainsi que Christine qui sera quand même obligée de se retirer un jour à Brumath pour pouvoir vivre de ses rentes. Marie ne demanderait pas mieux que de retourner à Brumath car cela ne lui plaît pas tant à Paris. Ce [cela] dépend uniquement des conditions que M<sup>me</sup> Riff fait.

J'étais tout à l'heure chez les Stempfer, je dois vous dire le bonjour. M<sup>me</sup> Stempfer voudrait que la vente de leur maison soit déjà faite ; elle serait bien contente s'il n'y avait pas d'amateurs pour que la maison leur reste<sup>553</sup>. Quant à mon habit, j'attends mon retour en Alsace, je pourrai le faire faire là-bas. Aujourd'hui dans un mois, je serai déjà parmi vous.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Cher Charles, parmi les timbres d'aujourd'hui il y a deux norvégiens qui sont tout à fait nouveaux : au lieu d'être rouges, ils sont verts. J'ai collectionné une quantité de devinettes pour toi, J'ai aussi un timbre comme tu en as un, avec le nom de Füllhardt ; tu n'auras qu'à enlever le nom et y mettre le tien. Füllhardt m'a également laissé un grand aimant (magnet) et des fils électriques avec lesquels tu pourras faire des expériences. Il m'avait également dit qu'il avait laissé son parapluie dans sa chambre mais je ne l'ai pas trouvé.

Je t'embrasse,  
Gustave.

---

<sup>553</sup> Il s'agit de la maison contiguë à la tannerie Stoskopf.

---

Brumath, le 19 avril 91

Mon cher Gustave

Je pense que c'est l'avant-dernière lettre que je t'écris avant ton retour de Paris. Dans la prochaine, je t'enverrai l'argent qu'il te faut pour ton retour. Tu écriras dans ta prochaine lettre combien il te faut. Si tu penses avoir des mouchoirs, tu pourras apporter une ou deux douzaines ; les chemises, tu pourras faire ici ; je ne crois pas qu'elles soient plus chères que celles que tu as achetées l'année passée.

Dimanche matin, M. Vosselmann a ouvert l'abcès à Charles : tu ne peux pas te faire une idée de ce qui a coulé. Cette semaine, cela va maintenant mieux, il peut dormir et n'a pas de douleurs. S'il faisait seulement beau temps pour qu'il pût aller à l'air, cela lui ferait beaucoup de bien. Cette semaine, il a mangé les premières asperges. Par ce temps froid, elles ne veulent pas pousser. Je viens de faire un tour dans le jardin : plusieurs rosiers ont péri mais il y a aussi quelques-uns que tu as greffés si tard qui poussent. J'ai écrit à Émile qu'il me soigne quelques arbustes pour le parterre de la cour, alors c'est planté pour toujours. Je croyais qu'il viendrait peut-être aujourd'hui, c'est pourquoi je ne t'ai pas écrit hier. M<sup>me</sup> Riff veut, je crois, 500 fr pour son magasin. Si quelqu'un peut se servir du jardin et de la grange, ce ne serait pas trop cher, mais Dorothée ne pourrait pas payer ce prix.

Mardi, on a enterré le maire de Brumath : il est mort subitement d'un coup d'apoplexie samedi dans la soirée<sup>554</sup>. Le *Kriegerverein* avait juste un *Tanzkränzel* [soirée dansante], on était au commencement du concert quand le commissaire a fait cesser à cause du deuil pour le maire. Hier, il y avait de nouveau un enterrement du *Kriegerverein* : le président, M. Stölting, est également mort d'un coup d'apoplexie, il n'avait que quarante-cinq ans. Dans la nuit, sa sœur, qui avait la chambre à côté de la sienne, l'a entendu se plaindre, elle se lève pour appeler un médecin et revenue, il était déjà mort. Le cousin Georges a fait une bonne affaire : il a loué l'auberge de Pfeiffer<sup>555</sup> à M. Ehrhardt de Strasbourg<sup>556</sup>, celui qui fournit la bière au café Wenger, pour le prix de 1 100 fr par an. Il est vrai qu'ils auront des réparations à faire pour quelques milliers de francs, mais cela n'empêche pas que c'est un loyer énorme pour cette vieille baraque. Mardi, il y a vente aux enchères chez les Pfeiffer ; mercredi, devrait avoir lieu celle des Walter mais comme le notaire est empêché, cela est encore remis. Cela ennuie beaucoup Caroline puisqu'elle voudrait en avoir une fois fini car elle veut se marier le samedi avant la Pentecôte<sup>557</sup>.

Je n'ai plus de nouvelles de Strasbourg depuis qu'elles ont été chez nous ; je pense que tout va bien. Que penses-tu de l'élection de Bismarck ? Il doit être furieux d'être en *Stichwahl*

---

<sup>554</sup> Daniel Zimmer, maire de Brumath depuis 1873, meurt le 11 avril 1891.

<sup>555</sup> Dont l'épouse est décédée le 16 janvier (voir *supra*, p. 245).

<sup>556</sup> Émile Ehrhardt dirige la Brasserie d'Adelshoffen à Schiltigheim.

<sup>557</sup> Elle se mariera à Brumath le 30 mai, deux semaines après la Pentecôte.

[ballotage] avec un obscur social-démocrate<sup>558</sup> ! C'est bien fait, il a mérité cela ! À l'Alsace, il est cause de l'annexion\* et il a inventé le *Passzwan* [passeport obligatoire]. Le père de ton ami Schatz est aussi mort récemment. Charles te remercie pour les devinettes que tu collectionnes pour lui ; il t'aurait encore envoyé une pièce de 5 fr mais il croit que l'année prochaine, tu en auras encore plus besoin. Blind a encore envoyé des timbres mais il n'y a rien parmi. De M. Vosselmann, il en a eu plusieurs. N'oublie pas d'apporter tes ciseaux, ta théière et ta machine à esprit de vin.

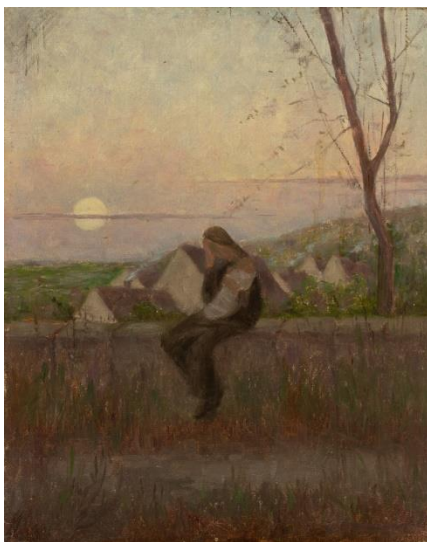
Nous t'embrassons de cœur,  
Ta mère, C. Stoskopf.

---

Paris, le 21 avril 1891

Chère maman,

Il me faut à peu près 100 fr pour le voyage, etc. Voilà du reste le compte détaillé. Il me reste encore 32 fr du mois passé. De ces 32 fr, ils me reviennent 6 fr de couleurs et toiles, 5 fr pour une place à l'Opéra (je n'y étais pas encore, mais j'irai un de ces jours), fait ensemble 11 fr. restent 21 fr. Je pense rester jusqu'au 8 mai, de sorte que je serai samedi le 9 à Brumath. Pour ces huit jours, il me faut 8 fr de chambre + 30 fr de nourriture, etc., 20 fr de couleurs, toiles, etc., 30 fr le voyage, 5 fr la malle, fait ensemble 93 fr. Vient ensuite la dépense pour les mouchoirs et les autres achats.



**Abandonnée**

Esquisse à l'huile sur toile.

La semaine passée, j'ai encore fait un dessin d'un petit gosse. Le professeur me l'a ensuite choisi [choisi] pour le concours ainsi que l'esquisse. Nous avons comme sujet « Abandonné ». J'ai traité ça de la manière suivante : une jeune femme est assise sur un mur

---

<sup>558</sup> Il sera finalement élu le 30 avril à Geestemünde, près de Brême.

qui est situé au bout d'un village ; au fond, on voit les toits avec les cheminées qui fument ; c'est vers le soir et la lune se lève au ciel ; la femme a un enfant dans ses bras et pleure, on l'a chassée de chez elle. Je ferai probablement un tableau de cela.

Dimanche matin, j'étais chez M. Lefebvre avec un Allemand qui ne sait pas le français. J'ai fait l'interprète. Cet Allemand est un graveur distingué<sup>559</sup> et a exposé une belle gravure au Salon, il m'a invité pour le jour du vernissage [vernissage]. Comme M. Lefebvre n'avait pas vu mes académies que j'avais peintes à l'atelier, j'ai profité de l'occasion pour les lui montrer, il en a été très content. Il m'a promis une bonne recommandation pour le directeur de l'école de Munich. C'est très intéressant chez M. Lefebvre le dimanche matin. C'est le jour où il reçoit, tout l'atelier est rempli de monde, qui sont la plupart ses élèves ou des individus qui veulent se faire pistonner. Lefebvre est assis dans un grand fauteuil dans lequel il se balance et il est là comme un petit roi entouré de sa cour, on cause de ci et ça, il envoie de bons mots et tout le monde rit, ce qui a l'air de le flatter beaucoup. Il est du reste très intelligent et on ne s'ennuie pas à l'écouter.

### **Jules Lefebvre**

Jules Lefebvre est l'homme le plus occupé qui soit quand approche la préparation du Salon, car il passe avec raison pour un membre influent du jury, qui ne ménage pas sa peine en faveur de ses protégés. Le dimanche matin est son principal jour de réception, celui où il trône dans son sanctuaire, entouré de ses adorateurs, qui viennent en pèlerinage de tous les coins de Paris pour boire les paroles du maître. Plus de cinquante fiacres s'arrêtent rue La Bruyère et déposent au pied de son immeuble autant d'artistes avec leurs œuvres.

Dès avant huit heures, monsieur Lefebvre est à son atelier. Qui vient à ce moment bénéficie d'un préjugé favorable, car il apprécie les gens qui savent se lever tôt. Il en déduit que c'est une personne qui en veut. À cette heure-là, ce sont habituellement les dames qui arrivent avec leur travail, de peur de rencontrer trop d'hommes aux yeux desquels elles n'oseraient pas exhiber leurs œuvres. Le tableau est déballé tout en étant accompagné de nombreuses phrases inutiles : « Excusez-moi, Monsieur le Professeur, ce n'est pas encore tout à fait terminé, j'ai encore quelques améliorations à apporter, ici ou là, la lumière n'est pas au point, etc. » Monsieur Lefebvre réussit à être prévenant avec ces dames, même quand elles sont à peine supportables : il sait trouver toutes sortes de qualités aux travaux et encourager au travail. À peine les dames sont-elles sorties, que l'atelier se remplit d'une meute de fidèles, dont il a l'habitude de tempérer l'enthousiasme : il désigne clairement ses préférés par les poignées de mains qu'il distribue.

Après avoir passé en revue ces messieurs, le maître se cale dans un grand fauteuil à bascule, délivre ses jugements en forme d'oracles, critique avec force détails les œuvres qu'on lui soumet et donne son avis sur les meilleures chances pour le Salon. Parmi ceux qui font partie des visiteurs réguliers, outre la jeune garde de ses élèves les plus talentueux, se trouvent quelques représentants d'une génération plus avancée qui sont encore à la recherche d'une médaille et attendent tout de la bienveillance du grand maître. Il paraît qu'il en a déjà aidé plus d'un. L'un des plus assidus, malgré ses barbouillages infâmes, a réussi à obtenir une seconde médaille et un ruban rouge à la boutonnière. Les cigarettes sont seulement partagées entre privilégiés, pendant que les plus jeunes sont réduits à en chaparder quelques-unes en lorgnant une cigarette du maître.

Quand le sujet des tableaux présentés est épuisé, on en vient au florilège des plaisanteries. Le maître donne volontiers son meilleur « *bon mot* » dont on rit de façon convenue. L'individu au ruban rouge à la boutonnière est le premier à s'esclaffer des blagues distillées par le maître. Il n'est pas rare que l'on parle d'autres peintres, de leurs qualités et de leurs œuvres, auxquels on distribue, selon les cas, éloges ou critiques. Tous les sujets sont rapidement effleurés. À midi pile, le roi quitte ses

<sup>559</sup> Il pourrait s'agir de Max Horte, né en 1865, élève de l'académie Julian en 1891.

J'ai vendu l'esquisse de dimanche dernier pour 5 fr. Ce n'est pas beaucoup mais c'est toujours ça, je me suis payé un couteau de palette avec. Faut-il m'acheter un chapeau à Paris ou plutôt à Strasbourg ? Jeudi dernier, j'ai dîné chez les Stempfer. Georges commence de nouveau à mener son vieux train-train, c'est-à-dire il se soigne de nouveau comme s'il était malade. Ce n'est pas de l'estomac qu'il se plaint maintenant, il dit qu'il ne se trouve pas bien en général. Il prétend que ces quelques verres d'eau-de-vie qu'il a bus l'année passée et qui l'ont rendu malade lui sont montés à la tête. En effet ! je crois que toute sa maladie est l'ennui d'être obligé de vendre du pain parce qu'il était de tout temps très ambitieux. Il fait en ce moment un superbe temps de printemps.

Je vous embrasse,  
Gustave.

Cher Charles, je t'envoie quelques timbres que j'ai échangés à l'atelier. Je ne sais pas si tu as les deux vieux américains. Je crois qu'ils sont assez rares.

Je t'embrasse,  
Gustave.

---

Brumath, le 28 avril 91

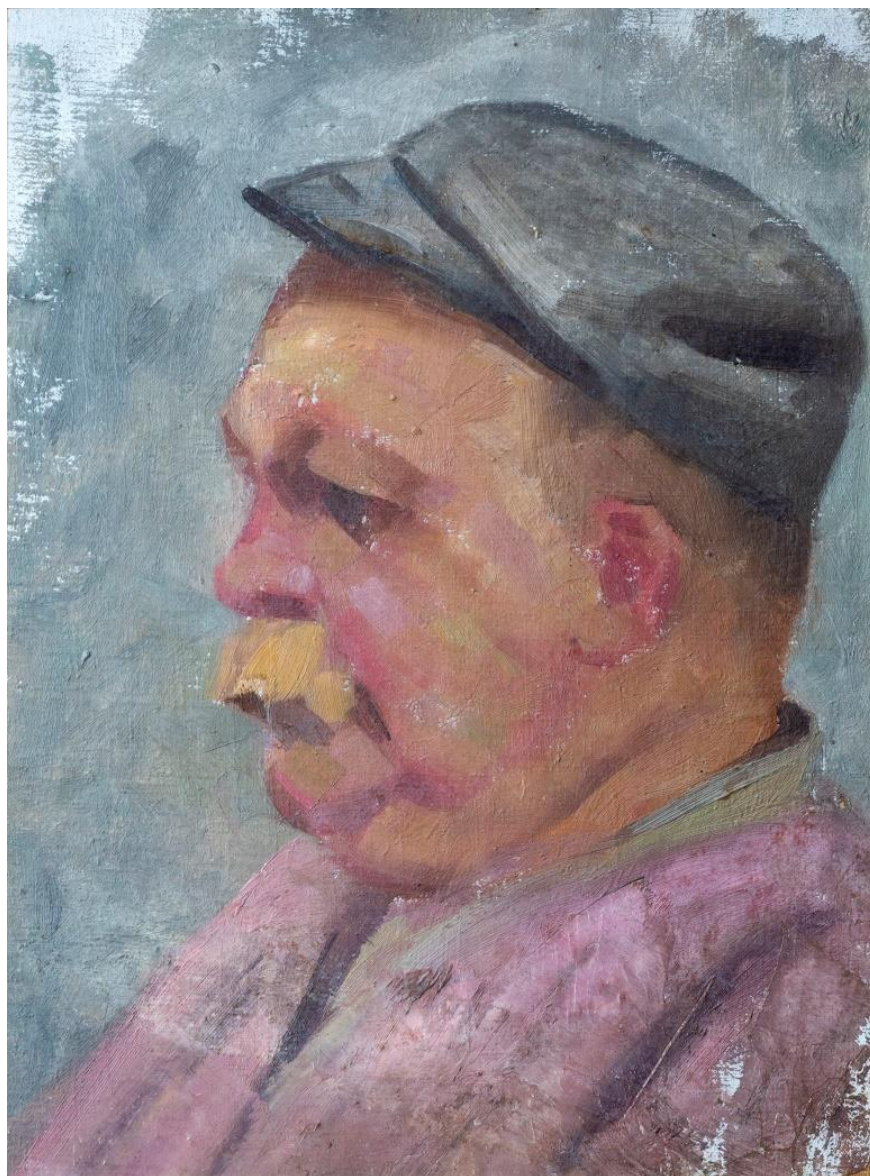
Mon cher Gustave,

Tu reçois par la présente un billet de 100 fr. Je pense que tu ne feras pas de dépenses inutiles. S'il te reste assez d'argent, tu pourras acheter deux ou trois chemises. Papa demande pourquoi tu veux rester jusqu'au 8. Puisque tu ne travailles à l'atelier que jusqu'au dernier, tu pourrais très bien rentrer le 5 ou le 6. Jusque-là, tu auras sans doute assez de temps pour bien voir le Salon. Dimanche, Émile nous a arrangé le parterre de la cour : il est venu samedi soir à 9 h et il est reparti dimanche matin à 10 h, il fallait qu'il entre à cette heure puisqu'il devait aller à un enterrement. C'est devenu très joli. Dans le fond, des broussailles, sur la rondelle\* du milieu, des roses basses et sur le devant, des pensées. Charles était lui alerte ce jour, de sorte qu'il a pu sortir de suite le matin pour voir comme on plantait le tout. Depuis que son dernier abcès est ouvert, il va mieux et il sort maintenant tous les jours qu'il fait beau.

Demain, il y a vente aux enchères chez les Walter : c'est une rude corvée pour Caroline. Depuis quelque temps, les pompiers sont très occupés : dimanche dans l'après-dîner, il y avait un incendie à la forêt ; mardi soir, il a brûlé à côté de Keil, tailleur, de sorte que cette maison ainsi que celle de Keil ont brûlé ; dimanche après-midi, il a encore brûlé dans la forêt, de sorte que ces messieurs ont de nouveau été dérangés. M<sup>me</sup> Riff louera probablement [probablement]

sa maison aux Dossmann au prix de 450 fr<sup>560</sup>. Elle ne veut pas louer le magasin seul. Pour ces gens-là, ce n'est pas trop cher puisqu'ils ont encore un commerce de farine et puisqu'il leur faut la grange et les étables pour les cochons. Dorothee n'aurait jamais gagné pour un pareil loyer.

Nous nous réjouissons bien de te revoir bientôt. Papa, Charles et moi nous t'embrassons.  
Ta mère, C. Stoskopf.



**Gustave Stoskopf père**  
Huile sur toile, non signée, non datée

---

<sup>560</sup> Une épicerie Dossmann est mentionnée à Brumath dans l'*Adressbuch* de 1893.



## **Épilogue**

### **1891-1894**

Cinq lettres seulement de Gustave Stoskopf sont conservées de ses trois derniers séjours, à Munich en 1892, puis à Paris en 1892-1893 et en 1894. Le récit historique reprend donc ici ses droits, enrichi de plusieurs autres documents.

#### **Un coup de folie**

Après ses quatre années d'études à Paris, Gustave Stoskopf envisage de se rendre à Munich à l'automne 1891 afin de poursuivre sa formation et d'effectuer son volontariat militaire d'un an tout en restant au contact des milieux artistiques. Sans doute espère-t-il bénéficier dans la capitale bavaroise d'un régime de faveur envers les artistes et échapper ainsi à la rigueur militaire prussienne. Il écrit donc à cet effet au directeur de l'Académie royale des beaux-arts de Munich, lui adresse une recommandation de Jules Lefebvre et lui demande s'il serait possible d'avoir une réponse avant le 10 octobre<sup>561</sup>.

Ces projets sont contrariés par la maladie de sa mère, Caroline, dont la gravité ne fait plus de doute à partir de septembre, au point que l'issue fatale est certaine. Sans connaître la nature du mal, ni les souffrances endurées par la patiente, on imagine aisément la détresse de la famille Stoskopf, notamment celle de ses deux fils dont l'un, comme l'on sait, est gravement malade. Il arrive un moment où cette agonie devient insupportable à Gustave : dans la nuit du 5 décembre, à trois heures du matin, il quitte la maison familiale et se rend chez une femme, domestique de ses parents, qu'il accuse d'avoir empoisonné sa mère. Reconnu, il est conduit chez un cousin où son père vient le chercher pour le conduire à l'asile d'aliénés de Stephansfeld. Il y est admis dans la soirée du 5 décembre. Le lendemain, 6 décembre, à quinze heures, Caroline s'éteint. Elle est inhumée le 8 sans que son fils, Gustave, toujours interné à Stephansfeld, puisse lui rendre un dernier adieu.

Selon son père, Gustave « a perdu la raison » à cause de la maladie de sa mère, mais aussi parce qu'il « écrivait trop », qu'il « voulait écrire un livre<sup>562</sup> ». Désœuvré, sans envie de peindre, a-t-il commencé alors le récit autobiographique de ses années d'études parisiennes, autrement dit son *Buntes Allerlei... ?* D'après le compte rendu du médecin qui l'a examiné à Stephansfeld<sup>563</sup>, c'est un Gustave Stoskopf inconnu qui nous est révélé, beaucoup plus tourmenté que sa correspondance ne le laisse supposer : il « entreprit parallèlement [à la peinture] des études philosophiques, s'intéressa à Kant, avait depuis plusieurs années un penchant pour la quête d'un idéal, travaillait dans les derniers temps à la résolution d'un problème englobant pour l'essentiel diverses notions, l'hypnotisme, l'électricité, les idées, la

---

<sup>561</sup> Le brouillon non daté de cette lettre est conservé. Il n'en est pas de même de la réponse éventuelle.

<sup>562</sup> Brouillon de lettre à Bernard Willmann, 18 janvier 1892 (fait partie d'un registre de brouillons de lettres commerciales et privées de juin 1891 à avril 1893).

<sup>563</sup> D'après le dossier médical n° 4123 du 5 décembre 1891, aimablement transmis par le M. Daniel Karol, directeur de l'Etablissement public de santé Alsace Nord (EPSAN) à Brumath.

peinture, l'esprit, etc. Dans ces matières, le patient entrevit finalement l'unique force qui guérirait tout. » Quant aux circonstances du drame, elles s'expliqueraient d'abord par l'épuisement résultant d'une dizaine de nuits sans sommeil. Soucieux de comprendre la cause de la maladie de sa mère, il rumine dans les derniers temps l'idée paranoïaque d'un complot échafaudé par la bonne de la famille avec l'aide de son entourage : elle aurait négligé sa mère, l'aurait laissée se démoraliser, intoxiquée par les miasmes de la chambre et même empoisonnée directement avec sa nourriture. Au cours de la nuit du 5 décembre, il saute de son lit et s'écrit : « Ils arrivent et veulent brûler la maison ! ». Il se rend chez cette personne, l'interpelle, mais son agressivité s'effondre tout d'un coup face au regard sévère de son interlocutrice. Il ne peut que bredouiller qu'il reviendrait quand il se sentirait plus fort. Arrivé à l'asile, il appelle à voix haute et avec insistance « Christine, Christine », assure qu'elle « viendra aujourd'hui » et que demain, il recevrait une lettre d'elle. Le médecin interprète cet appel comme « le souvenir d'un amour récent à Paris », alors qu'il s'agit certainement, dans l'esprit de Gustave, de sa cousine Christine Sonntag. Toutefois, il avoue un autre secret bien caché, on s'en doute, dans les lettres à sa mère, « de nombreuses aventures *in puncte Veneris* », autrement dit des relations sexuelles : « Quand il étudiait à Paris, il a fréquenté beaucoup de jeunes femmes dans son atelier, mais a longtemps trouvé cela répugnant de devenir intime avec quelqu'un. Plus tard pourtant, il s'est dit, si tous les autres le font, pourquoi devrais-tu te refuser cette satisfaction d'un besoin physique, la fusion mutuelle d'âmes libérées. »

Au cours des premières heures et des premiers jours à Stephansfeld, il se montre très agité, ce qui nécessite un isolement en cellule et des mesures de contention. Le 9 décembre, le médecin note : « Changement d'humeur : le patient pleure souvent quand on l'interroge sur son ressenti. » Le 11 : « La dernière nuit, plus calme, est mieux qu'au début, demande à être transféré dans une unité plus calme. Déclare en consultation qu'il entend des voix qui l'appellent souvent de l'extérieur sur un ton plaintif et prononcent son nom, prétend avoir vu le cadavre de sa mère, enveloppé dans un linceul et avoir vu derrière elle, une apparition noire. » Son dossier médical se termine par cette remarque...

À Noël, son père reçoit l'ordre de lui envoyer des pinceaux et des couleurs, car Gustave veut recommencer à peindre. Il lui rend une première visite le 28 décembre et le fait transférer en seconde classe où il dispose d'une chambre individuelle : « Il est remis passablement, écrit-il à Caroline Pflanzler, il se rappelle de tout maintenant<sup>564</sup>. » Il y retourne le 4 janvier : Gustave cherche à le persuader qu'il n'est pas malade, mais il constate que « ce n'est pas tout à fait le cas » et il se range à l'avis du premier médecin qui lui conseille de le laisser jusqu'à ce qu'il soit « tout à fait guéri et tranquille<sup>565</sup> ». On lui suggère aussi d'espacer ses visites... Le 18, il écrit à Bernard Willmann<sup>566</sup>, qui attend Gustave à Munich : « S'il veut continuer la

---

<sup>564</sup> Brouillon de lettre à Caroline Pflanzler (pour le Nouvel An).

<sup>565</sup> Brouillon de lettre à Bernard Willmann, 18 janvier 1892.

<sup>566</sup> Bernard Willmann, né en 1868 à Strasbourg, est inscrit à l'académie de Munich depuis octobre 1890.

partie, ce que je ne doute pas, vous le verrez peut-être dans deux à trois mois à Munich. Peut-être, ça serait mieux pour lui s'il reste à la maison, alors il deviendra tanneur. » Le 2 mars 1892, Gustave sort de Stephansfeld. Un mois plus tard, il s'apprête à partir à Munich... comme si de rien n'était.

Si Gustave a été victime d'un véritable accès de folie, d'une bouffée délirante avec une forte composante dépressive, à la suite de la maladie de sa mère et d'une insomnie de plusieurs jours, l'évolution mélancolique, la résolution spontanée des troubles en trois mois est pour les spécialistes de bon pronostic, sans induire de rechute inévitable.

### À Munich (1892)

Quelques jours après son arrivé à Munich, il raconte le 15 avril sur un ton enjoué son arrivée à sa tante et à ses cousines Munch :

Me voilà cinq jours à Munich et j'ai déjà vu à peu près tout, c'est que nous trottions du matin jusqu'au soir. Au fond, nous aurions pas eu besoin de nous presser tant car l'académie n'ouvre que lundi en huit, et encore je ne suis pas sûr si j'y rentrerai. Je me suis présenté chez un nommé Höcker qui possède le meilleur atelier de l'école ; tous les autres ne valent pas grand-chose et les professeurs sont presque tous des vieilles croûtes. C'est donc tout naturel que tout le monde veut rentrer chez le meilleur professeur, aussi m'a-t-il dit qu'il a déjà occupé toute les places qu'il y avait vacantes et qu'il y avait beaucoup qui se sont présentés avant moi ; je lui ai alors dit que j'avais déjà écrit au mois de mai au directeur<sup>567</sup>, etc., etc. Il m'a ensuite promis de demander au directeur si cette lettre pouvait avoir une *rückwirkende Kraft* [un effet rétroactif], si oui, il me prendrait, car il est bien content, a-t-il dit, de prendre des élèves qui savent bien dessiner comme moi, parce que généralement il perd beaucoup de temps avec ceux qui ne savent pas bien dessiner. Il s'est longtemps entretenu avec moi sur Paris et il était très affable. Si je ne peux pas rentrer chez lui, je n'irai pas à l'académie pour la raison que j'ai donné plus haut, j'irai alors pour un mois dans une école privée et je retournerai en hiver à Paris. Car, somme toute, il n'y a pas des grands artistes à Munich : j'étais à la *Pinakothek* ou j'ai vu très peu de toiles de maîtres ; il n'y a qu'une toile du directeur de l'école qui est remarquable<sup>568</sup>.

Ce récit est en réalité assez surprenant. Paul Höcker (1854-1910) est un jeune peintre de trente-sept ans qui vient d'être nommé, le 1<sup>er</sup> décembre, professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Munich, où il a succédé à August von Kaulbach. Sans doute a-t-il récupéré les élèves de son prédécesseur, mais il est arrivé à son poste deux mois après la rentrée et la grande vague des inscriptions du début octobre. Quelques nouveaux étudiants se présentent

---

<sup>567</sup> Il s'agit sans doute de la lettre citée *supra*.

<sup>568</sup> Ludwig von Löfftz (1845-1910).

bien en cours d'année, mais c'est à la fin avril et au début mai que l'on procède à une nouvelle série d'inscriptions pour le semestre d'été. Gustave Stoskopf sera ainsi le premier élève inscrit officiellement dans la classe de peinture du professeur Höcker à la date du 26 avril 1892<sup>569</sup>. Il n'est pas non plus indifférent de savoir que lorsqu'il rencontre Gustave Stoskopf, Höcker vient de fonder, le 4 avril, avec 96 autres artistes la Sécession munichoise, dont il devient premier secrétaire. Il est considéré comme le premier professeur moderne de l'académie munichoise<sup>570</sup>. Gustave semble néanmoins davantage préoccupé par le règlement de ses affaires militaires que par sa formation à Munich, qui n'est pour lui qu'accessoire : il se contenterait bien d'un mois...

Il poursuit sa lettre aux Munch par des considérations plus terre à terre :

À part les études sur la peinture, j'ai aussi fait des études sur les différentes bières de Munich : c'est fabuleux ce qu'on arrive à boire dans une journée ! Pendant le repas, on boit un litre sans s'en apercevoir. Quant au manger, les prix sont à peu près qu'à Paris ; seulement, les portions sont bien plus grosses et je ne suis pas encore arrivé à en manger une entièrement. J'ai trouvé un assez gentil logement au parterre ; devant la maison, il y a un jardin ; les gens chez lesquels je demeure ont une usine pour nettoyer les tapis de tout Munich<sup>571</sup>. Willmann viendra aussi loger dans ce quartier dans quinze jours ; à présent, il demeure encore avec Bischoff<sup>572</sup>. Je vois Bischoff presque tous les jours, mais nous ne sortons pas ensemble parce que Willmann n'aime pas sortir avec lui. Je vous embrasse. Votre tout dévoué Gustave St.



Carte d'étudiant

<sup>569</sup> [https://matrikel.adbk.de/matrikel/mb\\_1884-1920/jahr\\_1892/matrikel-00924](https://matrikel.adbk.de/matrikel/mb_1884-1920/jahr_1892/matrikel-00924) ; voir aussi la liste des élèves de Höcker où le premier nom est celui de Gustave Stoskopf (<https://matrikel.adbk.de/lehrer/hocker-paul>).

<sup>570</sup> *Ibid.*, notice biographique de Paul Höcker.

<sup>571</sup> Il signale par ailleurs qu'il habite chez M. H. Gantz, Wiesenstrasse 7.

<sup>572</sup> Henri Bischoff, né à Strasbourg le 15 juillet 1891, est le fils de Jean-Théodore Bischoff, architecte, et de Marie-Louise Boeckel ; inscrit en classe de sculpture à l'académie de Munich le 19 octobre 1891. Il présente ses œuvres lors des grandes expositions Strasbourg-Novembre en 1897 et au château des Rohan en 1903, organisées par Stoskopf. Il mourra à Strasbourg le 23 avril 1949.



### Semestre d'été 1891-1892 : Autorisation

pour M. Gustave Stoskopf de Brumath comme étudiant de l'atelier Höcker  
de fréquenter l'Académie des beaux-arts. Munich, le 27 avril 1892.

Ce début du mois d'avril est également marqué par le projet de remariage de Gustave père avec Christine Sonntag, cousine de sa première épouse, Caroline, et marraine de Charles. Une lettre de Philippe Sonntag à sa sœur, datée du 25 mars, nous apprend que l'initiative vient de... Charles :

[...] Ma chère sœur, puisque nous parlons de mariage, je vais venir un peu sur ton chapitre et voilà de quoi il s'agit : j'ai vu hier M<sup>me</sup> Munch qui était à Brumath. Lundi dernier, le petit Charles lui a fait une proposition. Il se plaint que, depuis la mort de sa mère, il est presque toujours seul ; on ne s'occupe pas assez de lui, le père travaille dans la journée, le soir il va prendre sa chope, Gustave n'est presque jamais avec lui<sup>573</sup>, de sorte qu'il se voit presque tout à fait abandonné. Il a donc prié sa tante de dire au *Waldoncle* qu'il écrive à sa chère marraine, qui de tout temps était si bonne pour lui, pour qu'elle vienne auprès de lui et ce n'est qu'elle qui pourra le soigner et lui donner un peu d'instruction. Catherine lui a répondu que la marraine a une bonne place à Paris et qu'elle ne voudra peut-être pas sortir de là à moins qu'elle soit aussi bien payée qu'elle l'est à Paris. Charles a répondu sur cela : « Mais si Marraine devenait ma mère, combien je serais heureux ainsi que mon frère Gustave qui est tout à fait de mon avis ! Quant à papa qu'il ne dira pas non à se marier parce qu'il n'osera pas donner un refus à mon désir. » Catherine lui a écrit de suite qu'elle m'a parlé de l'affaire et que j'ai bien voulu me charger à te faire parvenir sa proposition. Ainsi, ma chère Christine, tu vois que voilà un mariage qui pourrait se faire si tu y consens et tout le monde est de cet avis depuis la mort de Caroline et nous serions tous heureux si tu te décidais.

<sup>573</sup> On apprend dans la suite de la lettre que Gustave a passé 15 jours chez Philippe à sa sortie de Stephansfeld.

Tu connais Stoskopf, c'est un bien bon mari et il lui faut une femme dans son ménage, si ce n'est que pour ce pauvre garçon [...]

Et il conclut... fraternellement : « Ainsi décide-toi, ma grosse, et tu contenteras toute la famille. » Le 14 avril, il rend compte d'une nouvelle visite à Brumath :

J'étais à Brumath vendredi dernier<sup>574</sup>. Les Stoskopf père et fils m'ont prié de venir avant le départ de Gustave pour München. J'y suis donc allé et ils étaient vraiment à cœur joie en me voyant venir et tu comprends bien que c'est de toi, vieille *Koepffelé* [petite tête] qu'il s'agissait. Aussi, tous les trois m'ont prié à te faire décider au plus tôt, surtout le petit Charles qui m'a prié à plusieurs reprises : « N'est-ce pas, Oncle, vous ferez venir ma marraine le plus tôt possible ? » [...] Avant mon départ de Brumath, Gustave m'a dit : « Nous ferons tout pour Christine. »

Entre-temps, le « oui » était parvenu à Brumath comme le confirme Charles dans une lettre à Gustave du 11 avril : « Ce matin, nous avons reçu ta carte nous disant que tu es bien arrivé ainsi que la lettre de la marraine qui m'écrit (en allemand) qu'elle accepte la demande de papa et qu'elle va venir aussitôt que possible pour s'occuper de moi<sup>575</sup>. » Et le 14, Christine écrit à son futur beau-fils :

Charles m'a envoyé ton adresse aujourd'hui et je tiens à t'écrire tout de suite pour te remercier de ta bonne lettre qui m'a touchée profondément<sup>576</sup>. J'ai répondu à la demande de ton père par un oui, tu en es sans doute informé et dès que je serai remplacée ici, je quitterai, car ce pauvre Charles aspire bien après une société ; aussi je ferai tout mon possible pour rendre sa vie agréable. Je suis bien contente pour toi, mon chéri, de te savoir à Munich car là, tu te perfectionneras, j'en suis sûre, et à ton retour, je serai là aussi pour admirer ton progrès. »

Gustave lui répond le 20 :

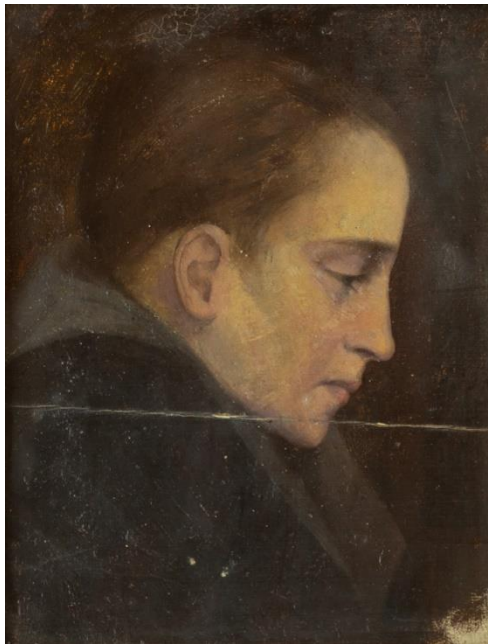
Charles m'avait déjà écrit que tu t'étais décidée à venir chez nous pour être notre mère. Je ne peux pas te dire combien j'étais heureux de savoir que Charles ne sera bientôt plus si abandonné dans son triste sort et je ne peux pas assez te remercier pour la décision que tu as prise. J'aurai voulu t'écrire immédiatement en recevant ta lettre mais j'avais tout à fait oublié ton adresse de sorte que j'étais obligé de la demander à Charles. J'ai reçu une carte de lui ce matin. Il m'a écrit entre autre aussi que les cousines et la tante de Strasbourg ont été à Pâques chez nous à la maison et que tout le monde nous a félicités à propos de notre bonne nouvelle de Pâques.

---

<sup>574</sup> C'est-à-dire, le 8. Il a attendu presque une semaine pour écrire.

<sup>575</sup> Traduit de l'allemand.

<sup>576</sup> Cette lettre est perdue.



### **Dernier portrait de Charles**

Huile sur toile non signée, non datée.

Nous avons à Munich un temps atroce ces derniers jours. Il pleuvait et neigeait tout le temps de sorte qu'on était réduit à passer sa journée dans la brasserie au lieu de pouvoir faire une petite promenade dans les environs qui doivent être très jolis. La ville elle-même est pleine d'attraits et remplie de belles constructions. L'École des beaux-arts est toute à fait imposante. Je commencerai à travailler lundi mais je ne sais pas encore si ce sera à l'école ou autre part. Je me suis présenté chez le professeur Höcker qui est le plus couru. Malgré qu'il a déjà le nombre suffisant d'élèves, il me prendra peut-être quand même. Cela dépend seulement du directeur. J'aurai la réponse vendredi ou samedi. Si je me plais à Munich, j'y retournerai peut-être de nouveau en hiver, car les conditions pour travailler sont plus avantageuses ici qu'à Paris.

Dans les jours qui suivent, Gustave reçoit une lettre de son frère et de son père, datée du 22 avril. Charles l'assure que l'annonce du mariage a été bien accueillie partout et que les dames Becker et Muller ont été émues aux larmes ; quant à son père, il se borne à constater que « cette bière te fait peut-être plus du bien que ce mauvais vin de Paris ». Et il poursuit : « Je pense comme tu es avec les camarades que tu laisseras là l'écriture et ces choses de côté et que tu emploies ton temps à te perfectionner dans ton état. [...] La tannerie va toujours passablement mal. Espérons que ça ira plus tard mieux, je ne vais pas t'empêter [embêter] avec des jérémiades. [...] J'ai été félicité par beaucoup de personnes à l'occasion du mariage. Tout le monde trouve que je fais bien que je me remarie, mais, mais entre nous soit dit, si tu avais été contre, je ne me serai plus remarié, du moins pas de sitôt<sup>577</sup>. »

Christine, institutrice privée des enfants de la famille Jackson à Paris depuis douze ans, rencontre cependant quelques difficultés pour obtenir son congé. Madame Jackson n'est pas contente, mais Christine annonce à Gustave qu'elle quittera sa place le dimanche 15 mai, car

---

<sup>577</sup> Brouillon de lettre, 22 avril 1892.

son « premier devoir est de penser à ceux qui doivent m'appartenir [...]. Je ne puis te dire combien il me tarde de soulager cet enfant ! Pourvu qu'il sente que je veux être tout pour lui et que ma présence le remonte un peu, je ferai tout pour y arriver, crois-le, mon cher Gustave. Du reste, tu me connais depuis longtemps, tu sais combien j'aimais ta bonne mère et je puis me sacrifier pour ceux que j'aime. Quand je serai à Brumath, je t'écrirai plus souvent, nous te raconterons comme nous passerons notre temps, va, tu seras content de nous<sup>578</sup>. »

Après quelques jours dans sa famille à Paris, elle fait le voyage le jeudi 19, passe la journée du vendredi chez Philippe à la Robertsau puis accompagne son futur époux à la noce du cousin Charles Stoskopf, de Sarreguemines, célébrée le samedi à Saverne<sup>579</sup>. La famille lui réserve un chaleureux accueil comme l'écrit Gustave père à son fils : « Elle connaît donc maintenant une grande partie de la famille, nous avons été invités de faire des visites et mes neveux et nièces lui ont dit tante et tante<sup>580</sup>. » Derechef, il lance les invitations pour son mariage prévu le samedi suivant à Brumath. À son frère aîné, Charles, meunier à Eschau, absent à Saverne, il écrit : « Mon mariage est décidé pour samedi 28 mai. Je pense que tu pourras y assister, tu es invité. Tâche de t'arranger pour venir ici jeudi ou vendredi matin pour le conseil de famille qui sera vendredi à 9 h. Tu nous feras bien plaisir si tu pouvais passer quelques jours avec nous de cette manière. Tu feras connaissance avec ma nouvelle femme qui a bien regretté de ne pas te voir au mariage de ton neveu, mais elle espère que tu ne manqueras pas au mariage des vétérans<sup>581</sup>. Tu n'auras pas besoin de ton tube car le pasteur nous donnera la bénédiction à la maison à cause de Charles qui le désirait tant. Toutes nos amitiés aux tiens, et à jeudi ou au plus tard vendredi 9 h<sup>582</sup>. »

Il n'est pas prévu que Gustave rentre pour l'occasion à Brumath. Il est déjà parti avec son professeur s'installer à la campagne, à Haimhausen, à une quinzaine de kilomètres au nord de Munich. Paul Höcker innove en effet en sortant ses élèves de l'atelier, en les délivrant des longues séances de dessin d'après modèle et en les emmenant peindre dans la nature : il leur fait découvrir le pleinairisme ! Il est évidemment paradoxal que Gustave Stoskopf ait dû attendre d'aller à Munich pour découvrir cette pratique, largement défrichée déjà par l'école de Barbizon et, évidemment, par les impressionnistes. Il fait partie en tout cas de la première promotion qui bénéficie de ces méthodes pédagogiques qui vont faire la renommée de son professeur.

On est encore au tout début de cette expérience lorsqu'il adresse à Christine cette dernière lettre munichoise, datée d'Haimhausen, le 22 mai 1892. La dimension affective, à l'approche du mariage, prend le pas sur les considérations picturales :

---

<sup>578</sup> Lettre à Gustave, datée de Viroflay (où la famille Jackson avait probablement une maison de campagne), 13 mai 1892.

<sup>579</sup> Charles Stoskopf, né le 25 mai 1861 à Ingwiller, cafetier à Sarreguemines, épouse le 20 mai (mariage civil) à Saverne Julie Vogt, née en Pennsylvanie en 1870, fille d'un photographe.

<sup>580</sup> Brouillon de lettre, 22 mai 1892.

<sup>581</sup> Gustave a 48 ans, Christine, 41 ans.

<sup>582</sup> Brouillon de lettre, 23 mai 1892.



J'ai vu avec plaisir que tu es bien arrivée à Brumath et que tu as déjà eu l'occasion de faire la connaissance avec la famille et, qu'en ce moment, tu es déjà avec les miens. Quel bonheur que ce jour est bientôt arrivé où tu seras notre mère ! Je me réjouis qu'en retournant à la maison, je ne trouve plus cette place vide et que j'aurai de nouveau quelqu'un que je pourrai appeler maman. Car je n'en doute pas que tu seras notre vraie maman et que nous nous entendrons à merveille. Je serai parmi vous samedi prochain dans mes pensées et mes prières.

Je me porte toujours bien et j'ai aussi déjà beaucoup travaillé. Le professeur est arrivé hier. C'est toute une révolution dans ce petit village que notre arrivée<sup>583</sup>. J'espère que je ferai beaucoup de progrès, mais je pense que je retournerai pourtant à Paris l'hiver prochain quand j'aurai réglé mes affaires militaires. C'est pourtant une autre vie là-bas. Ici, on trouve très peu de gens qui seraient à comparaître [comparer] avec ces natures joviales qu'on trouve en France. Presque chacun porte une rancune contre l'autre pour des petites niaiseries. Quant à moi, je n'ai pas à m'en plaindre car ils sont très prévenants envers moi, ils ont un certain faible pour tout ce qui vient de Paris et ils finissent par à me demander des renseignements, parce que l'ambition de chacun est de pouvoir aussi une fois aller à Paris.

Le 28 mai, le mariage de son père est célébré dans l'intimité de la maison familiale à Brumath : « M. Unselt, lui raconte Christine le 3 juin, a on ne peut mieux parlé, la cérémonie a été plus solennelle et plus émouvante qu'à l'église et le tout s'est passé sans embarras. Charles a pu assister et nous sommes tous contents d'avoir fait ainsi, malgré M<sup>me</sup> Sengel qui aurait voulu qu'on aille à l'église, sans doute pour quelques curieux que nous avons évités de cette manière, car je pense que ses idées sont plus larges pour ne pas croire qu'un mariage n'est pas aussi bien béni quand il n'a pas eu lieu à l'église. M. Unselt est resté pour le repas et n'a quitté que vers 5 h quand ces messieurs sont allés prendre un bock. »

Gustave reste à Haimhausen jusqu'à la fin juillet : le 1<sup>er</sup>, muni d'un certificat médical en bonne et due forme rédigé par le D<sup>r</sup> Stark de Stephansfeld, il est réformé pour sa plus grande joie et celle de sa famille<sup>584</sup>. Son père lui envoie 20 M pour qu'il boive à sa santé et à sa réussite et qu'il régale ses camarades. Il rapporte aussi d'Haimhausen une brassée d'œuvres remarquables qui se distinguent de sa production antérieure par un langage pictural profondément renouvelé, parfois proche de celui des impressionnistes, comme un portrait de jeune femme en extérieur, mais surtout libéré des contraintes de l'académisme, tant dans le choix des sujets que dans la manière de les traiter : en témoignent un champ de coquelicots<sup>585</sup>, une tourbière près d'Haimhausen, l'intérieur d'un abattoir campagnard... De retour à Brumath, il continue dans la même veine et peint par exemple à l'automne 1892 un champ de

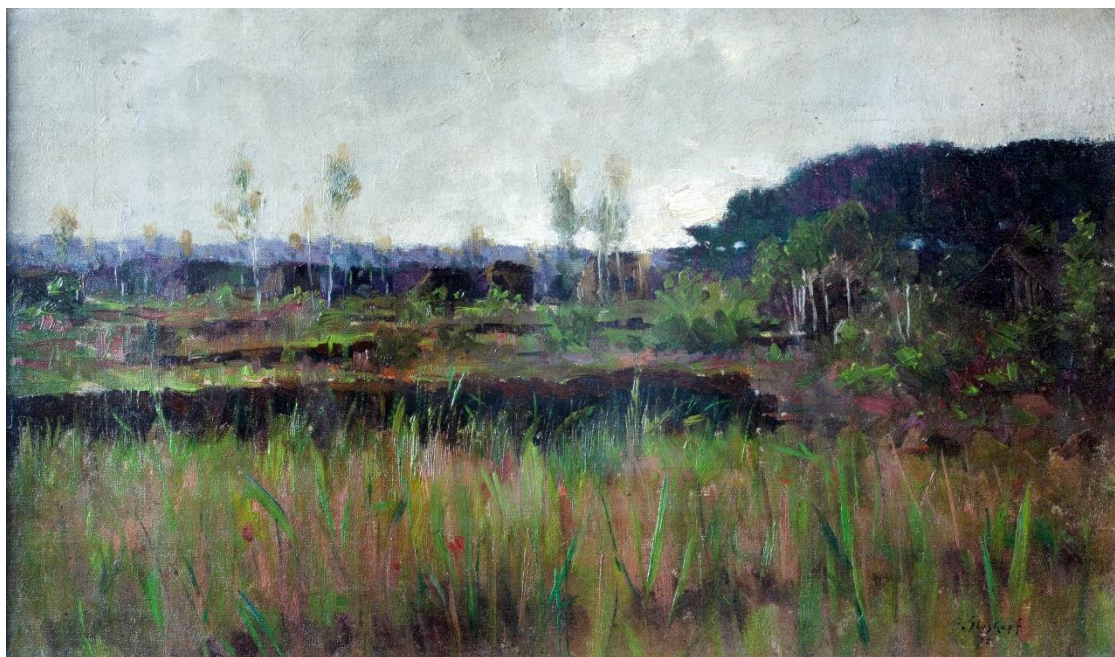
---

<sup>583</sup> Il loge à l'auberge Trollmann d'Haimhausen, près de Lohhof.

<sup>584</sup> Lettres de Christine Sonntag, 9 juin et 7 juillet.

<sup>585</sup> Mentionné dans une lettre de Christine le 25 juin : « As-tu bien réussi ton champ de coquelicots ? »

choux par temps de pluie, un autoportrait<sup>586</sup> ainsi que diverses scènes d'intérieur de la maison de Brumath. Il réalise également un second portrait de la Ertzler en restant cette fois fidèle à l'enseignement de ses maîtres parisiens.



### **Tourbières près d'Haimhausen**

Huile sur toile, signée en bas à droite, datée de 1892 avec au dos cette mention : *Bild aus meiner Münchner Studienzeit. Aus dem Moor [marais] bei Haimhausen bei Lohoff.*

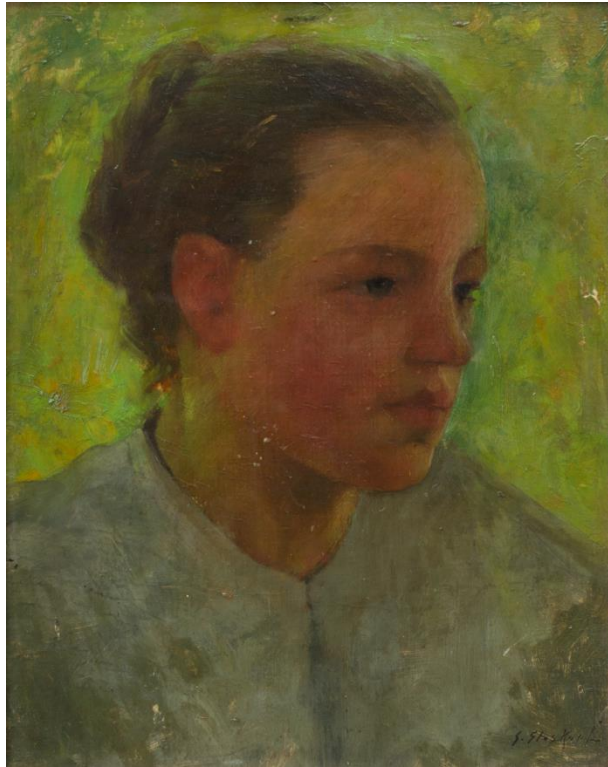


### **Champ de coquelicots**

Huile sur toile non signée, non datée.

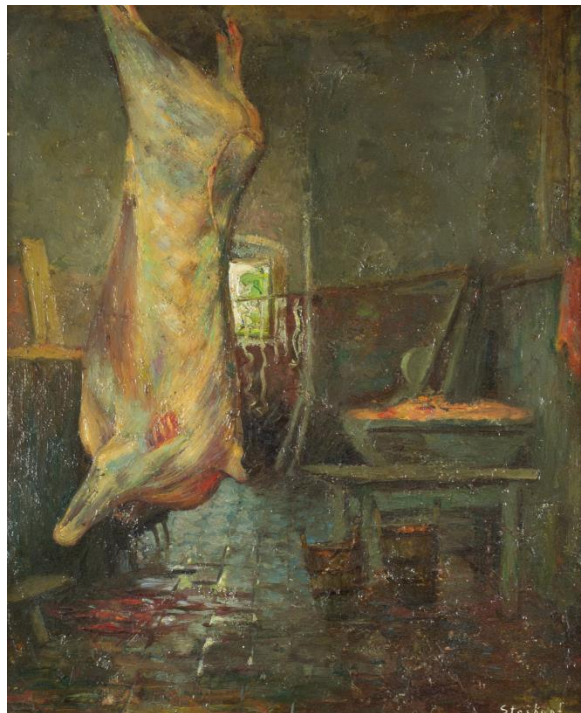
---

<sup>586</sup> Non daté, mais dont la facture comme la physionomie tourmentée du visage sont des indices d'une réalisation postérieure à la fois à la crise personnelle de décembre 1891 et au séjour munichois.



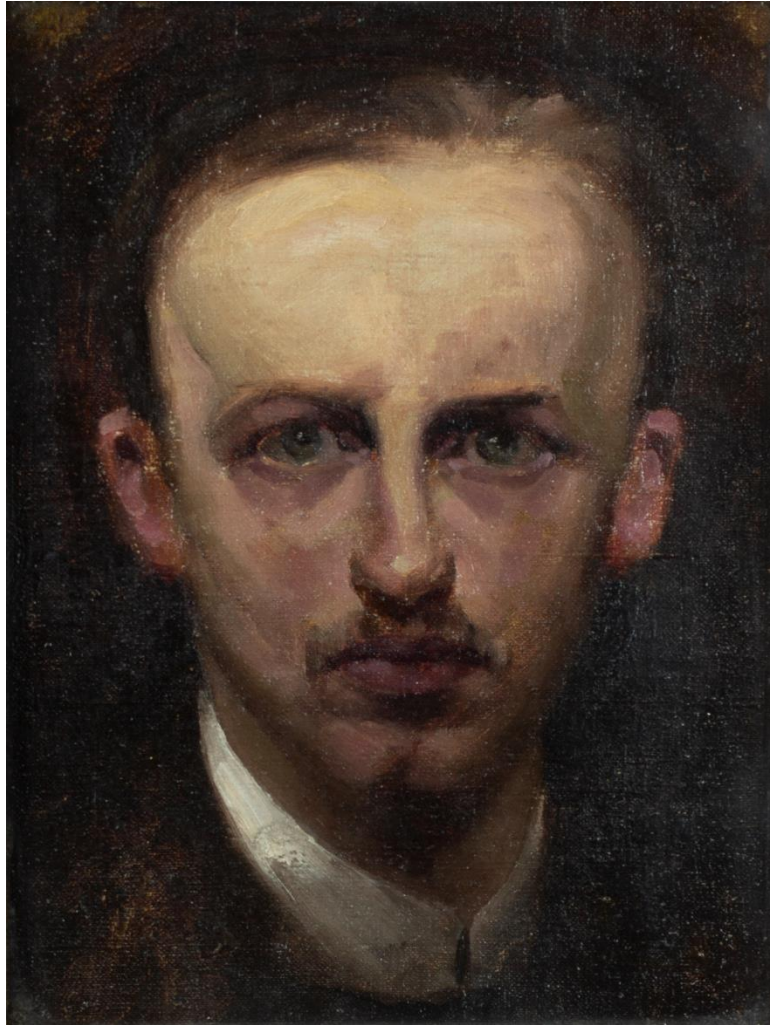
**Portrait d'une jeune femme**

Huile sur carton signée en bas à droite. Cas unique dans la production de l'artiste d'un portrait de plein air à la manière impressionniste.



**Abattoir campagnard**

Huile sur carton, signée en bas à droite.



### **Autoportrait**

Huile sur toile non signée, non datée

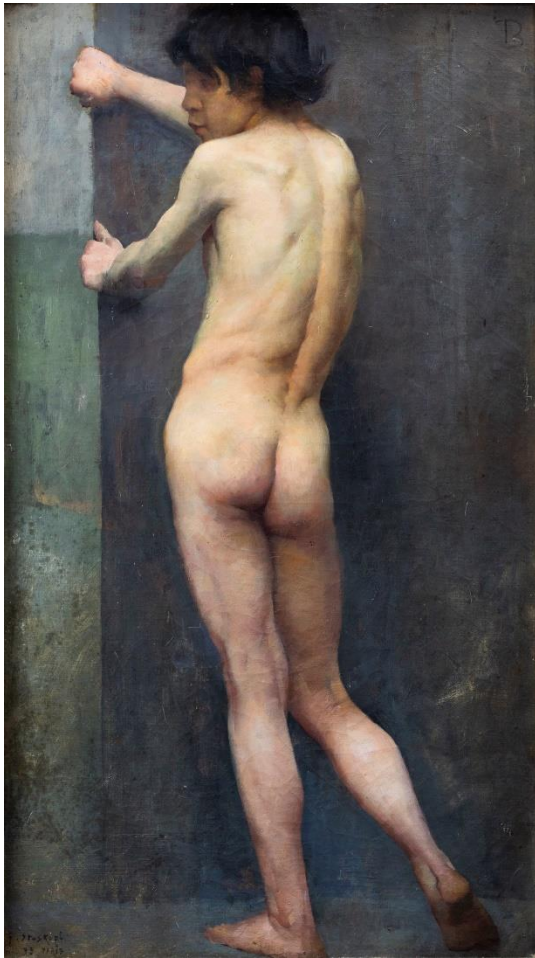
#### **À Paris (1893)**

Libéré de ses obligations militaires, Gustave ne semble pas avoir hésité longtemps entre les options munichoises et parisiennes<sup>587</sup>. C'est à Paris qu'il repart en novembre 1892. Il ne retourne pas s'installer chez les Maret, mais loge à nouveau 37, rue Vavin dans l'hôtel où il avait déjà résidé lors de sa première année à Paris. Il fréquente cette fois l'atelier de l'académie Julian, situé rue Fontaine, au pied de Montmartre. Il devient l'élève de Jean-Paul Laurens<sup>588</sup> pour lequel il a une grande estime (voir *infra*). On ne connaît de lui que deux œuvres produites au cours de ce séjour, une étude de nu sur toile, datée de 1893, qui atteste de la maîtrise d'un solide métier, et un portrait en pied d'une dame inconnue dans son intérieur, qui révèle au contraire certaines faiblesses dans les proportions au niveau de la tête et des bras.

---

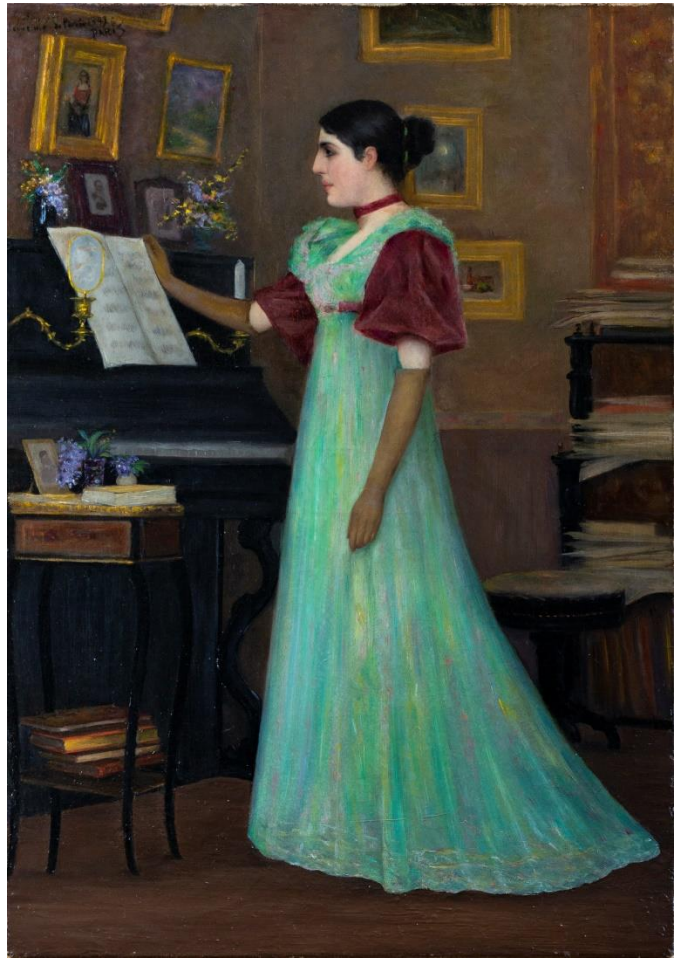
<sup>587</sup> La correspondance postérieure avec Paul Höcker témoigne néanmoins de la sympathie existant entre professeur et élève.

<sup>588</sup> Jean-Paul Laurens (1838-1921), peintre d'histoire, membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1891.



### Etude de nu

Huile sur toile signée et datée 1893 en bas à gauche



### Portrait d'une dame inconnue devant son piano

Huile sur toile signée en haut à gauche avec la mention  
« Souvenir de l'année 1893 à Paris »

#### Maître Laurens et les recommandations pour le Salon<sup>589</sup>

Le moment le plus insensé et le plus remuant à l'atelier est la fin février-début mars. Le nombre des élèves a diminué de moitié, beaucoup ne sont pas visibles pendant le mois entier, d'autres uniquement une demi-journée, quelques-uns ont le courage de le reconnaître ouvertement : « Je travaille pour mon Salon », mais la majorité trouve un autre prétexte car aucun d'eux ne voudrait qu'on puisse dire de lui qu'il a été refusé au Salon. Donc, chacun cherche à rattraper le temps gaspillé pendant le reste de l'année. C'est aussi le bon temps durant lequel les *membres du jury* ne ferment plus l'œil de la nuit parce qu'ils sont débordés de lettres et de prières. Certains viennent avec des recommandations personnelles qui, selon le tempérament du maître, ont plus ou moins de chances de succès.

Maître Laurens est l'un de ces caractères de fer qui s'est forgé dans ses moindres détails sur les plus hautes valeurs de l'art. Son visage trahit une volonté solide et une énergie inflexible, un cheveu hirsute encadre un visage allongé, ses yeux jettent un regard interrogateur sur le monde et ses lèvres expriment une sorte de fierté, d'exigence. Il semble par toute sa stature comme sorti de l'une de ces époques qu'il a essayé de représenter de façon si précise. Ce qu'il déteste par-dessus tout, ce sont les mondanités et son trait de caractère dominant est le souci d'équité. Il vaut mieux ne pas s'adresser à lui pour obtenir quelque passe-droit que ce soit pour entrer au Salon ! On peut essayer une fois, mais pas deux. C'est pourquoi, il est aussi le *membre du jury* le moins sollicité puisque sa probité est

<sup>589</sup> Il est question dans ce récit de « maître Mérovin », mais l'auteur lui-même a rajouté au crayon que Mérovin était en réalité Laurens.

connue.

Voici un petit exemple. Les tableaux ont déjà été envoyés au Salon, Laurens se trouve sur la liste des *membres du jury* de l'année. Je suis avec lui et lui montre quelques-unes de mes études. C'est un dimanche matin. Quelqu'un frappe timidement à la porte, le maître fait semblant de ne rien avoir entendu, on frappe encore une fois. Laurens se lève, ouvre et apparaît la fine silhouette d'une dame dans le cadre de la porte. « Vous désirez ? – Mille excuses », bredouille la dame, déjà désarçonnée par l'accueil peu amène du maître. Elle sort une lettre sur laquelle figure de façon clairement visible l'adresse du maître. Celui-ci tourne l'enveloppe dans ses mains avec un œil inquisiteur, porte son regard sur la dame d'un air interrogateur à travers ses lunettes :

- Cette lettre est-elle pour moi et quel est son propos ?
- Cher maître, c'est une lettre de recommandation du sénateur \*\*\*, l'un de vos amis.
- À quoi bon une lettre de recommandation ?
- À cause d'un tableau que j'ai envoyé au Salon et sur lequel le sénateur se permet d'attirer votre attention.

– Cela n'est pas nécessaire, *madame*. Gardez gentiment votre lettre. Si le tableau est bon, il sera pris, s'il est mauvais, je serai le premier à le refuser malgré n'importe quelle lettre de recommandation.

Illico, il rend la lettre à la dame sans l'avoir ouverte et lui ferme la porte au nez. Ce n'est certes pas un exemple de galanterie française, mais celui d'un caractère droit, sévère et inflexible.

Ce n'est pas encore la conclusion de l'épisode... Avec quelle colère maître Laurens courut dans son atelier en s'exclamant : « Non mais, quelle grossièreté ! C'est une vexation pour moi ! Comment ce sénateur et académicien peut imaginer que je sois capable d'une telle chose ? Je vais lui écrire immédiatement ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Il se met à son bureau et dans son style sec et direct, il écrit : « Vous voudrez bien à l'avenir ne plus m'envoyer de tels visiteurs. »

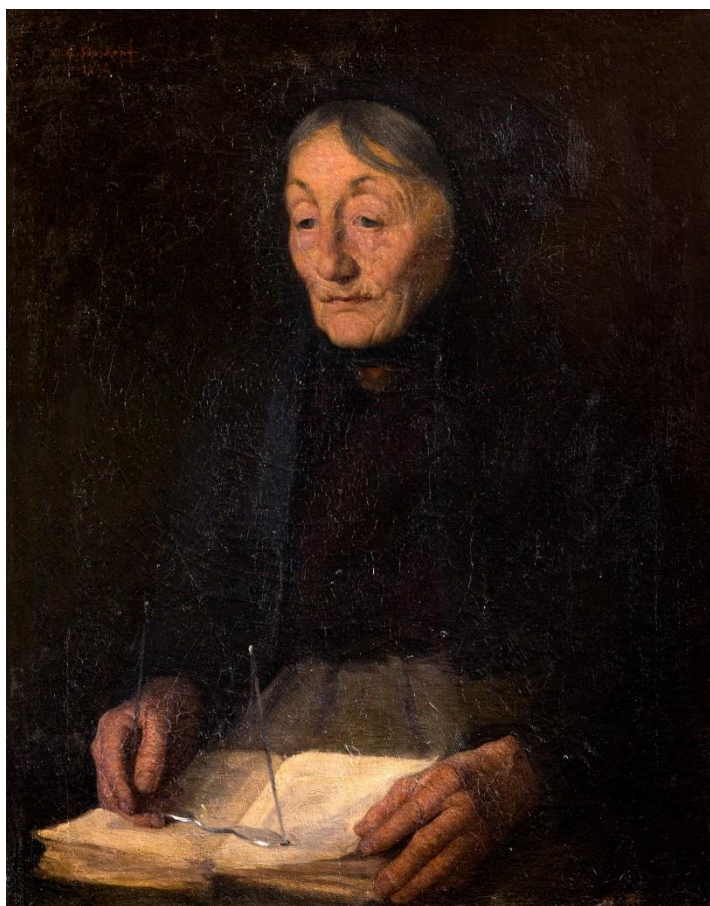
L'objectif de ce nouveau séjour parisien est néanmoins la quête d'un succès décisif, celui qui lui a été refusé deux ans plus tôt, c'est-à-dire être reçu au Salon. « Nous serions bien contents, lui écrit Christine le 21 janvier 1893, si tu pouvais être reçu au Salon ». La tension monte à l'approche de la décision du jury. Le 25 mars, Christine l'avoue : « Quelle chance si tu es admis au Salon, nous l'espérons tous en silence. » Le 1<sup>er</sup> avril, c'est l'explosion de joie à la réception de la bonne nouvelle que la famille répand dans Brumath, et au-delà, comme une traînée de poudre : « Toutes nos chaudes félicitations pour ton succès, nous en sommes tous très heureux pour toi ! Comme tu dois être content maintenant ! À la réception de ta lettre, j'ai eu peur, je ne pensais pas au Salon, mais Charles a tout de suite deviné ; avant même que ta lettre était ouverte, il a dit : « Sans doute que Gustave est reçu au Salon. » Je l'ai écrit à Philippe, je pense que tu l'as annoncé à tante Munch. M<sup>me</sup> Schoenflug et M<sup>me</sup> Sengel t'envoient leurs félicitations, elles ont montré une véritable joie. Papa était fort content et il tout de suite donné à boire à Michel<sup>590</sup>. Lundi, nous aurons la visite de Louise d'Ingwiller, son fiancé et son petit frère Georges, on boira à ta réussite. Ce que la vieille Ertzler va être contente de se trouver au Palais de l'industrie, elle va se croire une beauté ! Tu me donneras les numéros de tes tableaux pour que j'envoie les Jackson admirer tes tableaux à l'ouverture du Salon ; je vais aussi les donner à la femme Ertzl pour que sa fille aille admirer sa mère. Voilà un grand pas de fait pour toi ! Espérons que la chance et le courage ne te fassent à l'avenir pas défaut pour que tu aies de la satisfaction dans ta carrière ! [...] Papa a annoncé ton

<sup>590</sup> Michel Steinmetz, ouvrier de la tannerie Stoskopf.

succès à Isidore, MM. Diebold, Wenger, Kraemer, Weichel, tous sont contents pour toi. » Quant à la Ertzler, elle « est fière d'être reçue au salon », raconte encore Christine le 15 avril, « elle a dit à M<sup>lle</sup> Zwilling. *Was war ich bekommen*<sup>591</sup> ? [Qu'est-ce que je vais recevoir ?] Elle lui a expliqué que tu n'avais pas gagné de l'argent, etc. Là-dessus, elle a répondu : « Une fois qu'il gagnera, il m'en donnera aussi. » Je ne l'ai pas vue depuis, mais si elle vient, je lui donnerai quelques sous<sup>592</sup>. »

### Décision du jury du Salon de 1893

Les ouvrages acceptés sont « Champ de choux par temps de pluie » et « Après la lecture », *alias* le second portrait de la Ertzler<sup>593</sup>.



### Après la lecture

Huile sur toile, signée et datée 1892 en haut à gauche. Le modèle, Marguerite Ertz, est le même que pour la « vieille femme en prière » de 1889 (*supra*, p. 178)

<sup>591</sup> Erreur de Christine ou approximation de la locutrice, elle aurait dû dire : « *Was werde ich bekommen ?* »

<sup>592</sup> Précisons que ce tableau, contrairement au portrait de la Ertzler datant de 1892, n'a pas été vendu et fait toujours partie de la collection familiale à Brumath.

<sup>593</sup> Enregistrés sous les numéros 1651 et 1652 du catalogue : *Explications des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants exposés au Palais des Champs-Élysées le 1<sup>er</sup> mai 1893*, Paris, 1893, p. 149. Il est à noter que contrairement à ses confrères, Gustave Stoskopf ne prépare pas son Salon en février-mars, mais au cours de son séjour à Brumath, avant de venir à Paris.



### **Champ de choux par temps de pluie**

Huile sur toile, signée et datée 1892 en bas à droite.  
Tableau acquis en 1903 par les Musées de Strasbourg (M. Bertola).

L'unique témoignage de la main de Gustave est la lettre, datée du 2 mai qu'il envoie aux Munch :

Comme vous devez bien le penser, j'étais avant-hier au Salon pour le jour du vernissage et, comme j'avais déjà vu le Salon le jour avant où les peintres seuls ont pu entrer pour vernir leurs tableaux, j'ai pu consacrer mon temps à contempler le tout Paris, et surtout les toilettes multicolores qui paraissent fort à la mode grâce à la Loïe Fuller aux Folies-Bergères<sup>594</sup>. Quoique je ne suis pas connaisseur, je vois que la mode tend à se tourner vers la crinoline qui a apparu modestement par ci et par là.

Inutile de vous parler des peintures, chaque journal pourra vous renseigner là-dessus, mais il faut pourtant que je vous parle des miennes, d'autant plus que vous ne trouverez aucune critique sur eux ni dans *Le Temps*, ni dans *Le Figaro*. Sachez d'abord que je suis placé assez haut, de sorte qu'il faut presque avoir une longue-vue pour les voir. Mon champ de choux fait très bien et mériterait vraiment d'être mieux placé. Quant à la Ertzler, qui a une assez bonne place, elle paraît trop sombre parmi toutes ces toiles claires. Enfin, il faut espérer que ce sera mieux l'année prochaine. Cette année, je me contente de cela. Quant à Sattler et

---

<sup>594</sup> Loïe Fuller, déjà célèbre aux États-Unis où elle a présenté sa fameuse danse serpentine à Brooklyn en février 1892, a fait ses débuts aux Folies-Bergères le 5 novembre 1892.



Marzloff, ils ont eu une critique épatante dans *L'Éclair*, qui les classe parmi les œuvres remarquables du Salon<sup>595</sup>. J'ai envoyé à chacun d'eux un exemplaire de ce journal, ils doivent être rudement contents. Sattler viendra probablement vers le quinze à Paris et, comme il restera probablement cinq jours, nous retournerons vers le 20 en Alsace<sup>596</sup>. Je me réjouis beaucoup car depuis qu'il fait si beau, on n'a guère envie de travailler dans l'atelier d'après des modèles plus ou moins embêtants qu'on a déjà peints de trente-six façons. Je suppose que je resterai longtemps en Alsace, *primo* pour reposer ma bourse, *secundo* pour entamer un travail sérieux pour l'année prochaine.

Il se met également en scène dans une satire de l'hypocrisie des « chers confrères » en visite au Salon. Dans ce récit extrait de *Buntes Allerlei...*, on voit poindre le talent du futur dramaturge.

### La comédie du Salon

Deux *rapins* se rencontrent :

– À *propos*, j'ai vu ton tableau, fameux !

– C'est *réci-proque*.

– Tu vas certainement avoir ta troisième *médaille*.

– Alors nous devrions partager le même succès. Au fait, tu as déjà vu le tableau de ce pauvre Leclerc ?

– Non !

– *Abominable*, il est accroché dans la salle suivante.

– Allons-y donc.

– Quelle *croûte* ! Qu'est-ce que ça représente en vrai ?

– La décapitation de saint-Jean...

– Regarde donc comme ces bras sont mal dessinés !

– Oui, et puis ce Jean... On dirait que c'est lui le bourreau ! L'auréole ! Dieu, que c'est *pompier* !

– Et les couleurs, c'est aussi raté et... Quelle belle toile !

Leclerc, qui se trouvait dans une salle voisine pour interviewer les amis de passage, apparaît soudain.

– On était justement en train d'admirer ton œuvre !

– À l'instant, je soulignais la beauté des couleurs de cette belle toile. Excellent, tu vas avoir une *médaille* !

– Je vous remercie, mes chers amis. D'ailleurs, j'ai vu vos deux tableaux, vraiment très bons.

Une nouvelle connaissance entre alors en scène.

– Tous mes vœux pour le succès de votre tableau, M. Leclerc, c'est très touchant de voir un jeune talent se tourner vers la peinture d'histoire.

Les deux *rapins* prennent congé.

– Ces messieurs qui viennent de partir ont-ils exposé quelque chose ?

– Oui, l'un, un champ de choux, l'autre, une vieille femme en prière, des tableaux épouvantables !

– Quand en aura-t-on fini avec ce naturalisme malsain ! Adieu.

Leclerc, seul devant son tableau : « Tout le monde me dit que j'ai fait un *chef-d'œuvre*, au diable si je n'ai pas cette fois une *médaille* ! »

Un mois plus tard, aucun des trois ne figure sur la liste des médaillés. Ils se rencontrent de

<sup>595</sup> Gustave Stoskopf en est d'autant plus content qu'il a servi de correspondant parisien à Marzloff et Sattler et qu'il les a guidés pour leur inscription au Salon (il le rappellera bien plus tard dans un entretien avec le journaliste Marc Lenossos le 28 avril 1938).

<sup>596</sup> Sattler est venu à Brumath à l'été ou à l'automne 1892. En novembre, il envoie à Charles un livre d'art, des autographes et une « charmante lettre » (lettre de Christine, 23 novembre 1892).

nouveau au Salon.

– Et la *médaille* ?

– Que voulez-vous, quand on n’a aucune *protection*. Que le jury aille au diable !

### À Paris (1894)

Un nouveau deuil frappe la famille Stoskopf : Charles meurt le 9 septembre 1893 à dix-huit ans et demi, au terme d’une très longue maladie qui lui enlève la vie après l’avoir privé de son enfance et de sa jeunesse. C’est un nouveau choc émotionnel pour Gustave. Il attend cette fois le mois de février 1894 pour retourner à Paris. Il espère visiblement une confirmation de son premier succès au Salon qui pourrait lui permettre d’y faire carrière. Il envisage en effet sérieusement d’y ouvrir un atelier avec un camarade<sup>597</sup>. De nouveau, une seule lettre de sa main, datée du 15 février, est conservée, toujours adressée aux Munch :

Comme vous avez dû l’apprendre par maman<sup>598</sup>, qui m’a dit dans sa lettre qu’elle ira vous voir cette semaine, je suis de nouveau retourné à mon ancienne adresse rue Vavin, 37, après avoir cherché trois jours à Montmartre où je n’ai rien trouvé qui me convenait. J’ai repris mon travail dans l’atelier de M. Jean-Paul Laurens, mais je n’y vais que le matin. L’après-midi, je fais des esquisses et change des petites choses à mes tableaux. Ainsi, cet après-midi, j’ai peint des oies sur mon paysage de Krautwiller, de sorte qu’il a énormément gagné. C’est M. Schützenberger qui me l’a conseillé. Je lui ai montré quelques-uns de mes tableaux, notamment « Les joueurs de cartes<sup>599</sup> » lui ont beaucoup plu. Jamais il a été aussi satisfait de mon travail que cette fois-ci. Je suis curieux ce que diront mes autres professeurs. Je les montrerai probablement dimanche prochain à Laurens. Schützenberger fait lui-même un grand tableau pour le Salon, des nymphes qui se baignent, le fond du paysage est très joli<sup>600</sup>.

Vous avez sans doute lu que l’autre jour on a encore fait sauter une boutique mais les Parisiens sont impassibles<sup>601</sup>. Le lendemain, ce café était à nouveau rempli jusqu’à la dernière place. À ce qu’il paraît, on va faire des arrestations en masse. On ne fera vraiment pas mal, car on n’est plus nulle part sûr de sa peau.

Samedi dernier, j’étais invité chez le frère de M. Gilles qui demeure dans les environs de Paris : on a dansé jusqu’à 6 h du matin et on est rentré avec le train après, c’était 7 h quand je me suis couché. Comme nous avions un concours d’esquisses ce même dimanche, je me suis levé à 11 h, je suis allé à l’atelier et j’ai fait une très jolie esquisse. [...]

<sup>597</sup> Lettre de Christine, 11 mars 1893.

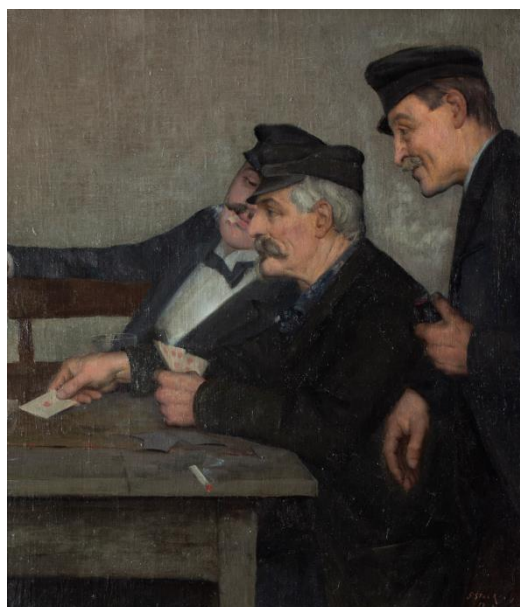
<sup>598</sup> C’est-à-dire sa belle-mère, Christine.

<sup>599</sup> Tableau peint à Brumath en 1893.

<sup>600</sup> Schützenberger exposera « Diane au bain ».

<sup>601</sup> Le 12 février, Émile Henry, lance une bombe dans le café Terminus à la gare Saint-Lazare, faisant un mort et dix-sept blessés. On est en pleine vague des attentats anarchistes.

Ce n'est donc qu'à partir des lettres que lui adresse sa belle-mère que l'on peut retracer le déroulement de cette dernière année d'études. Les perspectives s'assombrissent très rapidement : Jules Lefebvre déconseille en effet à son élève d'envoyer « Les joueurs de cartes » au Salon, ce qui condamne la toile<sup>602</sup> ! La photo très abîmée qui en est conservée révèle en effet une certaine faiblesse de la composition, au centre, où apparaît la silhouette d'un couple d'Alsaciens, rajoutée peut-être après coup pour combler un vide qui aurait été critiqué<sup>603</sup>. Le peintre découpera ultérieurement sa toile en trois morceaux et retouchera la partie droite pour en faire une œuvre qui compte incontestablement dans le catalogue de sa production.



### **Les joueurs de cartes : version originelle et fragments**

Huile sur toile de 1893 découpée par la suite en trois parties, dont deux sont conservées : l'homme aux lunettes en haut à gauche et le groupe de droite, réduit à trois personnages.

<sup>602</sup> Lettre de Christine, 26 février 1894.

<sup>603</sup> Ce fond du tableau paraît seulement esquissé.

Toujours est-il que les Brumathois, qui ont servi de modèles, seront déçus car ils « s'attendaient à se faire admirer » et que les deux autres tableaux, des paysages de Brumath et de Krautwiller, risquent de ne pas être à la hauteur comme l'envisage Christine qui estime qu'il faudra choisir à l'avenir des « vues plus jolies que celles de Brumath qui n'ont rien de saillant<sup>604</sup> » ! L'échec est donc prévisible, il est prévu... et inévitable : « Je pense, cher Gustave, lui écrit Christine le 9 avril, que tu as pris le dessus quant à ton échec du Salon qui a dû t'ennuyer énormément. C'est grand dommage que tu n'aies pas été reçu, c'est une si grande satisfaction quand on sent qu'on a travaillé consciencieusement toute une année, mais les déceptions vous poursuivent dans tous les métiers et surtout dans le métier ingrat que tu as choisi. Ne perds pourtant pas courage et tâche de trouver un sujet intéressant pour l'année prochaine. » Sans doute visite-t-il encore rapidement le Salon, mais le 2 mai au matin, il arrive à Strasbourg pour assister le même jour au mariage à Brumath de son ami Louis Hoehstetter : « Tes souliers vernis sont encore en bon état, tes habits seront prêts à ton arrivée, quant au bouquet, je le commanderai chez Weik à Strasbourg pour le 2 mai au matin<sup>605</sup>. »

#### **Retour à l'académie Julian**

Depuis trois ans les locaux du Faubourg-Saint-Denis, qui ont vu passer tant d'artistes, sont vides et des commissionnaires en ont fait un entrepôt. Julian a agrandi sa « fabrique » comme on l'appelle de manière péjorative à l'École des beaux-arts. Malheureusement, lors de l'agrandissement, on n'a pas pu faire l'économie d'une subdivision du grand corps. Une partie se trouve maintenant rue du Dragon, non loin de l'École des beaux-arts, l'autre dans la rue Fontaine dans le *quartier fin de siècle* de Montmartre. Tandis que la rue du Dragon est le caravansérail le plus pur dans lequel les étrangers se succèdent sans cesse et où l'on voit tout le temps des têtes inconnues, la vieille *garde* se retrouve rue Fontaine : ce sont des élèves qui en ont vu défiler des milliers d'autres mais qui sont toujours restés fidèlement auprès de leur remarquable professeur Lefebvre qui s'en occupe et qui, lorsqu'ils le méritent, les maintient à flot de sa forte poigne lorsque les forces viennent à leur manquer. Dans aucun atelier, on ne trouve autant de gens talentueux réunis ensemble : chaque année, l'un d'entre eux obtient un *prix de Rome* et chaque année, le Salon expose nombre de leurs œuvres, porteuses des plus grands espoirs, dont les auteurs sont encore sur les *tabourets* de l'atelier Lefebvre.

C'est ici aussi que se trouvent la plupart des Français qui se fréquentent aussi hors de l'atelier et qui sont des amis pour la vie. On mange ensemble à midi dans un *caboulot* quelconque. Et avec un peu de vin et une nourriture médiocre, on fait des blagues comme si on était chez Marquery, sur les *boulevards*. Je me souviendrai toute ma vie d'un de ces repas auquel j'ai participé avec mes amis d'autrefois lors d'un passage à Paris. C'était boulevard Montparnasse à l'*Eden-Purée*, comme l'avaient baptisé les joyeux compagnons. Ils n'y allaient en général que lorsqu'ils étaient dans la *purée*, car ils pouvaient donner de l'occupation à leur estomac pour peu d'argent. Les *habitués* étaient exclusivement français, ils avaient seize places dans la petite salle fermée qui ne recevait qu'une faible lumière par le plafond. Quel était le nom de tous ces compagnons ? Je crois qu'il n'y en avait aucun parmi eux qui n'ait déjà gravi les premières marches de la célébrité : deux d'entre eux ont obtenu le 1<sup>er</sup> *prix de Rome*, deux autres le 2<sup>e</sup>. Il y avait là les frères Buffet, tous deux médaillés au Salon<sup>606</sup>, Guimer, toujours fidèle et toujours de bonne humeur et, comme le féminin attire toujours, la compagnie enjouée de Morello ne faisait jamais défaut<sup>607</sup>.

<sup>604</sup> Lettre de Christine, 7 mars 1894.

<sup>605</sup> *Id.*, 17 avril 1894.

<sup>606</sup> Paul (1864-1941) et Amédée (1869-1934) Buffet.



### L'académie Julian, rue du Dragon

1 : Lucien Doucet ; 2 : Henry Bataille ; 3 : Gustave Stoskopf.

Où est passé ce temps-là ? Certains d'entre eux ont maintenant quitté l'académie, d'autres reviennent rarement et je crains que si je revenais à présent dans le bistrot, avec mes souvenirs joyeux, on s'écrirait à ma vue : « *Un nouveau*, vous désirez ? Vous payez à boire ? *Do you pay drink ?* » C'était du bon temps que j'ai passé dans cette académie. J'ai vu passer beaucoup de monde, mais ce qui est nécessaire pour étudier l'art n'est pas seulement le talent, mais aussi la persévérance, l'argent, la protection.

Que sont-ils tous devenus ceux que j'ai rencontrés ? Probablement, beaucoup d'entre eux sont retournés dans le giron paternel comme des pécheurs repentants, peut-être l'un d'eux a trouvé refuge dans un négoce ou alors M. \*\*\*, particulièrement malin, qui a su utiliser ses anciennes connaissances pour fonder un magasin de couleurs et d'ustensiles de peinture et qui est en passe de devenir un homme riche<sup>608</sup>, ou encore celui qui autrefois recevait tous les prix pour ses esquisses et qui finalement fit demi-tour pour inventer les chambres à air pour vélos : elles ont rendu son nom plus rapidement célèbre que l'art ne l'aurait fait<sup>609</sup> ! Ailleurs encore, un autre, qui était l'un des plus doués et qui avait eu tous les prix de composition, a pris entre-temps un magasin de vélos et d'articles de sport et a dit adieu à la peinture. Et moi qui ne sais pas encore si je vais reprendre le magasin de mon oncle et de ma tante et vendre comme eux du sel et du poivre ! Je risque de ne pas avoir d'autre choix car la peinture ne nourrit pas son homme.

Cette chute désabusée reflète-t-elle l'état d'esprit du jeune artiste au terme de ses études ? C'est fort possible. De retour en Alsace, il installe d'abord son atelier rue des Bouchers à Strasbourg, chez le fabricant de billards Schleiffer, puis ouvre avec Léon Hornecker chez les Munch, 6, rue Brûlée, un cours de dessin et de peinture pour dames et pour hommes. Il ne semble pas que la fréquentation du cours ait encouragé très longtemps cette vocation

<sup>607</sup> Guimer et Morello n'ont pu être identifiés.

<sup>608</sup> Jules Chauvin, celui-là même chez qui Gustave a acheté ses couleurs en 1891.

<sup>609</sup> Édouard Michelin (1859-1940), fondateur en 1889 avec son frère André de la société Michelin & Cie à Clermont-Ferrand.

pédagogique... Ce n'est de toute façon pas comme peintre que Gustave Stoskopf a d'abord rencontré le succès.



### **Gustave Stoskopf dans son atelier de la rue des Bouchers en 1894-1895**

On aperçoit sur le mur du fond « Les joueurs de cartes », modifiés par rapport à la version originale, mais pas encore découpés...

À l'en croire, il ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur son avenir de peintre, mesurant le décalage entre ses conceptions, son langage pictural et les tendances du moment. Qui plus est, comme il l'avouera lui-même plus tard, il est intimidé à cette époque par la virtuosité de son ami Léon Hornecker en matière de portrait et limite volontairement son répertoire à des paysages des bords du Rhin qui rencontrent « le succès auprès du public strasbourgeois<sup>610</sup> ». Mais il ne se résoudra pas à n'être qu'un peintre obscur et besogneux, voué à décorer des intérieurs bourgeois de province.

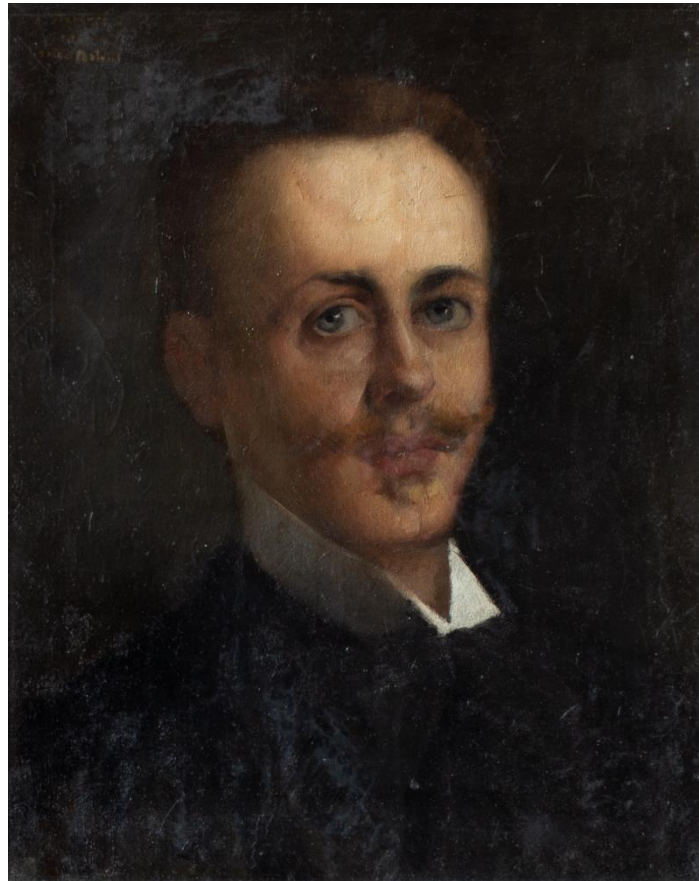
#### **Comment on devient célèbre**

Maintenant, pour terminer, une recette sûre pour devenir rapidement célèbre : avant tout, cher débutant, jette par-dessus bord toutes les idées que tu as peut-être emportées de ta province sur les vieux maîtres et leurs œuvres. Rien ne peut avoir un effet plus néfaste que l'enthousiasme pour Rembrandt, Raphaël, Titien et les autres ! C'est bien ce qu'a dit un de nos plus grands nouveaux peintres, Manet, le dieu du *plein-air*, le Richard Wagner de la peinture : au débarras toute cette camelote ! Si tu pars de ce principe, il te deviendra vite facile de prendre la bonne voie. Ne te laisse pas enrôler dans l'atelier Bouguereau ou d'un maître comparable, parce que cela aurait les pires conséquences. En effet, dans de tels ateliers, règne encore l'incroyable présupposé qu'un peintre doit nécessairement savoir dessiner, ce qui témoigne suffisamment à quel point ces gens-là sont restés en retard sur les progrès de notre temps ! Ce sont en effet les derniers représentants d'une conception de l'art moribonde qui ne peut pas être assez condamnée et qui, Dieu soit loué ! va bientôt s'éteindre.

Par ailleurs, il me paraît opportun de donner une petite critique de l'enseignement dispensé chez ces messieurs : tout d'abord, on consacre deux à trois ans à l'étude du dessin et ensuite tout autant à la

<sup>610</sup> Copie de lettre à un critique d'art, non datée, vers 1933.

peinture, ce qui rabaisse manifestement l'artiste au niveau d'un artisan qui doit apprendre son métier en tant et tant d'années. Un artiste doit immédiatement montrer ce qu'il sait, il ne doit pas être obligé d'apprendre, il doit savoir tout de suite ! C'est là le seul chemin pour devenir rapidement célèbre. Avant tout, il importe de s'agréger à un cercle de jeunes gens décidés !



### **Autoportrait**

Huile sur toile signée et datée 1893 en haut à gauche

Une parenthèse d'une vingtaine d'années s'ouvre alors dans sa carrière : il faudra attendre la Grande Guerre pour qu'il commence à peindre, pendant une trentaine d'années, cette étonnante galerie de vieux Brumathois<sup>611</sup>, mélancoliques comme s'ils appartenaient à une espèce en voie de disparition, à la manière de ce qui avait déjà tant plu à Schützenberger en 1886, sans pour autant renoncer au paysage tel qu'il l'avait appris à Munich. Le succès et la célébrité, il les trouve en attendant dans l'écriture, en alsacien, avec la publication de ses poésies satiriques, *Lüschtig's üs'm Elsass* (1896) et *G'spass un Ernscht* (1897), illustrées par ses amis du Cercle de Saint-Léonard, qui précède d'un an *D'r Herr Maire* (1898), premier essai réussi d'une série de pièces pour le théâtre alsacien ; il les trouve aussi comme fédérateur d'artistes et organisateur de la vie artistique strasbourgeoise, de l'exposition Strasbourg-Novembre en 1897 à la fondation en 1905, puis à la direction de la Maison d'art

---

<sup>611</sup> Il a aussi peint quelques jeunes filles ou jeunes femmes, mais nettement minoritaires par rapport aux vieillards hommes ou femmes.

alsacienne. Rappelons aussi qu'il créera en 1909 et dirigera un important quotidien strasbourgeois, la *Strassburger neue Zeitung*.

L'échec parisien au Salon de 1894 a donc eu la vertu de ramener à Strasbourg un artiste capable de contribuer puissamment au rayonnement de l'Alsace dans cette période-clé de son histoire, entre 1895 et 1914, où toute une génération émerge et s'affirme pour promouvoir une identité originale entre deux grandes nations. Avec le recul du temps, on souffre pour lui de l'avoir vu passer de si longues heures devant des modèles dénudés ou plancher sur des sujets mythologiques ou bibliques d'esquisses. S'il a incontestablement appris un métier, l'essentiel n'est peut-être pas là... Au vu de ce qu'il a entrepris par la suite, il se situe sans doute bien davantage dans cette distance mise avec un milieu familial oppressant, dans cette ouverture que lui ont offerte la vie parisienne et le contact avec d'autres artistes ou d'autres milieux, à Paris comme à Munich, dans cette résilience face à l'adversité, voire dans ce qu'il n'a pas raconté à sa mère, sans même parler de cette fêlure de décembre 1891, toutes choses qui lui ont permis d'échapper au sort peu enviable de petit tanneur voué à la ruine et de forger les éléments qui lui permettront de devenir un héraut de la culture alsacienne entre 1895 et 1939.



## Répertoire des relations de la famille Stoskopf

### 1. Classement par prénoms

Certaines personnes ne sont parfois désignées que par leur prénom. On trouvera ci-dessous les occurrences les plus fréquentes :

Caroline : Caroline Escher (ou Walter), épouse Pflanzer.

Charles : Charles Stoskopf (Brumath) ; Charles Stoskopf (Ingwiller) ; Charles Sengel.

Christine : Christine Sonntag.

Daniel : Daniel ou Jean-Daniel Goetz.

Dorothée : Dorothée Sonntag.

Émile : Émile Sonntag.

Émilie : Émilie Sonntag.

Georges : Georges Goetz ; Georges Stempffer ; Georges Stoskopf (Ingwiller) ; Georges Walter.

Georges le Turc : Georges Goetz.

Henri : Henri Gary.

Jacques : Jacques Hoechstetter.

Käthel : Catherine Hahn.

Katel : Catherine Zirnhelt.

Léonore : Léonore Stoskopf (Ingwiller), épouse Weick.

Louis : Louis Hoechstetter.

Marie : Marie Stoskopf (Eschau).

Mathilde : Mathilde Munch.

Michel : Michel Steinmetz.

Philippe : Philippe Sonntag.

Salomé : Salomé Sonntag, épouse Durand ; Salomé Walter.

Théo : Théodore Stoskopf (Niederbronn).

### 2. Classement pas patronymes

#### ACHENER

Charles Achener, brasseur, épouse le 25 janvier 1864 Anne-Marie-Louise Goetz, fille de Jean-Daniel, cousine germaine de Caroline Stoskopf ; il meurt à Brumath le 10 janvier 1890 à l'âge de 56 ans. Ils ont un fils, Georges, né à Brumath le 11 mai 1867.

#### BIJON

Veuve de Philippe Bijon, confiseur à Brumath, Catherine, née Schott, fille de Jacques Schott et de Marguerite Salomé Hoechstetter, sœur de Salomé, meurt à 68 ans le 3 octobre 1887. Son gendre, Daniel Édouard Muller et son fils Albert Jules continuent l'affaire familiale (Muller-Bijon). Elle a également une fille, Sophie, gouvernante à Saint-Pétersbourg, et un fils, Gustave, le benjamin, qui épouse à Strasbourg le 2 août 1890 la fille du pâtissier et fabricant de foie gras, Frédéric Feyel.

#### BRECHENMACHER

Famille voisine des Stoskopf à Brumath dans la *Badgasse*. André Brechenmacher, ouvrier tanneur, et Salomé, née Ehrhardt, sont notamment les parents de Georges, né le 7 mars 1869, qui est donc de la même classe que Gustave, et d'André-Louis, né le 12 août 1875, compagnon de Charles.

#### DURAND

Léon Durand, orfèvre à Paris, épouse à Paris en 1873 Salomé Sonntag, cousine germaine de Caroline Stoskopf. Ils habitent 103, avenue Parmentier, Paris XI<sup>e</sup>.

#### ERNST

Philippe Ernst (1835-1897), instituteur à l'école protestante de Brumath depuis 1880 est entre autres le père d'Albert (1860-1890), pharmacien à Rosheim, dont le mariage religieux est célébré à Brumath le 29 septembre 1887 avec Amélie Berthe Thalinger, originaire d'Auxonne ; mais aussi de Salomé, qui a épousé un confiseur de Sarre-Union et de Marie qui est institutrice dans la même ville. Albert, apparemment séparé de son épouse, meurt à 29 ans chez ses sœurs le 23 mars 1890. Un autre fils de Philippe Ernst, Auguste (1868-1958), est le père de Robert Ernst (1897-1980), maire nazi de Strasbourg de 1941 à 1944.

#### ESCHER

Caroline Escher (souvent nommée Walter dans la correspondance) vit à côté de la tannerie Stoskopf chez sa grand-mère, Salomé Walter. Née le 3 mars 1866 à Brumath, elle est la fille du boulanger Georges Escher et de Catherine Walter. Veuve, cette dernière s'est remariée avec un autre boulanger, Michael Helmer. Caroline épouse à Brumath le 30 mai 1891 le typographe Adolphe Pflanzler demeurant à Kehl. Gustave Stoskopf père et fils sont les deux témoins du mariage.

#### ERTZ

Modèle à deux reprises en 1889 et 1892 de Gustave Stoskopf pour deux tableaux majeurs, Marguerite Heintz (1813-1903) est veuve en premières noces de Jacques Ertz (1807-1846), maçon, en deuxièmes noces de Jacques Zaun, cordonnier, décédé en 1858, et en troisièmes noces de Georges Mack (1804-1885) avec qui elle s'était remariée à Brumath le 2 janvier 1873. De son premier mariage est née le 4 octobre 1842 une fille, Catherine Ertz. Pour les Stoskopf, elle a conservé le patronyme de son premier mari.

#### GARY

Édouard Gary, relieur à Paris, a épousé en 1863 Louise Sonntag, cousine germaine de Caroline Stoskopf. Ils habitent 20, rue des Grands-Augustins dans le VI<sup>e</sup> arrondissement. Ils ont cinq enfants, dont l'aîné, Henri, né en 1863, meurt de l'influenza le 4 janvier 1890.

#### GILLES

Edmond Gilles, né en 1841, commissaire de police habitant Hochfelden, a épousé à Alteckendorf le 20 février 1867, Emma Madeleine Zwilling, fille de Jean Godefroi Zwilling, instituteur. Installés à Paris après 1871, ils habitent 75, rue des Batignolles dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement.

#### GLASER

Pseudonyme en usage chez les Stoskopf pour désigner leur voisin Artopoeus, *Glaser* de son métier, c'est-à-dire vitrier. De son premier mariage avec Salomé Lorentz, Frédéric (1826-1894) a un fils, prénommé également Frédéric (Fritz), né le 5 avril 1866. Veuf, il se remarie le 25 novembre 1880 avec Salomé Kratzeisen.

#### GOETZ

Plusieurs familles Goetz vivent à Brumath. Caroline Stoskopf, mère de Gustave et de Charles, est la fille de Jacques Goetz (1812 – 1887), tanneur à Brumath, et de Catherine Rusch (1819-1850) (sur cette dernière, voir à SONNTAG).

Jacques a deux frères :

– l'aîné de la fratrie, Jean-Daniel (1808-1881), aubergiste, marié à Anne-Marie Ritter, a trois fils et deux filles. Anne-Marie, née en 1835, épouse le 25 janvier 1864, le brasseur Charles Achener ; Jean-Daniel, né en 1841, devient tanneur à Brumath. Il épouse le 30 novembre 1874 Salomé Knittel. Avec leurs enfants, dont les aînés sont Salomé (Brumath, 6 janvier 1876 – Strasbourg, 4 juillet 1952) et Jean-Daniel (Brumath, 26 février 1877- Brumath, 4 juillet 1954), contemporains de Charles Stoskopf, ils sont dénommés « les Daniel » par Caroline ; Georges, *alias* Georges le Turc, né le 22 décembre 1844, épouse le 19 juillet 1869 à Odessa Louise Morhardt, âgée de seize ans, et sa première fille, Eugénie, naît en 1874 à Constantinople. Il fonde le restaurant du Crocodile à Strasbourg.

– Georges (1814-1886), tanneur, a épousé Catherine Staat (1828-1899). Ils ont quatre enfants dont une fille, Louise (1853-1911), qui épouse en 1876 le boucher Chrétien Wolfhügel, et un fils, Georges (1858-1920), tanneur, qui ne se mariera que le 5 mars 1898 à Schiltigheim avec Adèle Heckenhauer. Lorsqu'il est hospitalisé à Stephansfeld en 1888-1889, c'est sa mère (« la tante » pour Caroline Stoskopf) qui poursuit l'exploitation de la tannerie.

Par ailleurs, Charles Goetz (1814-1866), maréchal-ferrant, et sa femme Salomé, née Schott, sont les parents de M<sup>me</sup> Sengel, née Caroline Goetz (1847-1910), épouse du commandant Sengel, et de Charles Goetz (né en 1850), vétérinaire, qui devient en 1889, directeur de l'abattoir de Strasbourg. Ce dernier épouse le 7 juin 1887 Salomé Wenger. Ils ont une petite fille, née à Strasbourg le 18 janvier 1890.

Enfin, Gustave Stoskopf compte un fervent soutien en la personne de Jean-Philippe Goetz, né à Brumath le 29 novembre 1830, fils du tanneur Jean Goetz et de Catherine Weber, qui meurt à Strasbourg comme rentier le 15 novembre 1889.

#### HAHN

Catherine Hahn, *alias* Käthel, est impossible à identifier faute de précisions dans la correspondance. Pas moins de cinq Catherine Hahn sont en effet nées à Brumath entre 1850 et 1870.

#### HEISER

Caroline Stoskopf insiste beaucoup pour que Gustave rende visite aux Heiser à Paris. Constant Heiser, d'abord professeur de gymnastique, est une relation des Munch et de Philippe Sonntag (il est avec Auguste Munch témoin à la naissance d'Émilie Sonntag). Il s'installe ensuite à Paris et devient directeur du Grand Gymnase médical Paz, 34, rue des Martyrs, Paris XI<sup>e</sup>.

#### HEUSCH

Brasseur, 105, rue de Bagnolet à Paris XX<sup>e</sup>, sous la raison sociale Heusch-Hoffherr ; il envisage de s'associer avec Jacques Hoechstetter.

#### HILBOLD

Georges Hilbold, né à Gimbrett en décembre 1830, est secrétaire de mairie à Brumath où il se marie en mai 1874 avec Salomé Wenger.

#### HOECHSTETTER

La branche aînée est celle des propriétaires et exploitants de l'auberge du Lion d'or à Brumath depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle : Charles Frédéric (1836-1902) et Salomé, née Achener

(1840-1876), sont les parents de Charles (1861-1894), *alias* Löwen Karl, fiancé dès 1889 de Catherine Caroline Lobstein, qu'il épouse finalement le 28 avril 1892. Sa sœur Émilie (née en 1870) épouse le 1<sup>er</sup> mai 1894 son cousin (au 8<sup>e</sup> degré) Louis Hoechstetter (1869- 1939).

La branche cadette est celle des descendants de Jean-Daniel (1782-1848), mégissier et maire de Brumath. Son fils Jean-Daniel Hoechstetter (1834-1911) est marchand de bois. Quatre enfants naissent de son premier mariage avec Marie-Madeleine Strohl (1838-1867), dont Jacques, né en 1864, qui part à Paris et s'associe au brasseur Heusch, et Marie (1865-1946) qui épouse en avril 1889 Jean-Frédéric Haussmann. Un fils, Louis (1869-1939), naît de son second mariage avec Salomé Strohl (1847-1891), sœur de Marie-Madeleine. Ami proche de Gustave qui fait son portrait en 1890, c'est lui qui prendra la succession de son père dans l'entreprise familiale. Il épouse en 1894 sa cousine Émilie Hoechstetter (voir *supra*).

#### HOFFMANN

Édouard Hoffmann (1854-1922) est le deuxième d'une lignée de pharmaciens à Brumath.

#### KIPPENHEIM

Voir à WEIL KIPPENHEIM.

#### KRAEMER

Instituteur à Brumath, Philippe Kraemer, né en juin 1841, a épousé en mai 1872 Madeleine Weinberger. Ils ont cinq enfants dont Louise, née le 15 avril 1890.

#### LEUTHNER

Richard Leuthner, imprimeur à Brumath et gérant du *Zornthal-Bote*, est un Badois catholique, fils de garde-barrière. Il meurt à trente ans le 13 février 1890, laissant une veuve, Rosine, née Coblenz.

#### LÖWEN KARL

Charles du Lion d'or. Voir à HOECHSTETTER.

#### MARET

Famille qui accueille Gustave Stoskopf à Paris, 52, boulevard Magenta, Paris X<sup>e</sup>, à partir de novembre 1888. Charles Maret, fils d'un fabricant de savon, né à Karlsruhe le 24 juillet 1833, a épousé à Paris X<sup>e</sup> le 23 octobre 1866 Christine Bohnert, fille d'un coutelier brumathois. Allemand, M. Maret travaille à la Bourse.

#### MEHL

Mehl Michel est le surnom de Michel Duchmann (1816-1895), ouvrier meunier dans sa jeunesse, mercier à Brumath. Il perd sa femme, Salomé, née Schall, surnommé la Mülleichlere le 23 avril 1888. Ses deux filles se marient en juillet 1889. Il habite rue de l'École, non loin de la tannerie Stoskopf.

#### MUNCH

Catherine Goetz, née le 13 avril 1846, sœur cadette de Caroline Stoskopf, épouse à Brumath le 31 octobre 1867 Auguste Munch (Strasbourg, 19 novembre 1839 – Strasbourg, 22 août 1890), lithographe à Strasbourg, 6, rue Brûlée. Ils ont trois filles, toutes les trois nées à Strasbourg : Mathilde (1868-1957), Lina (1870-1957) et Berthe, née en 1872. Les Munch sont souvent désignés comme l'oncle, la tante, les cousines « de Strasbourg » que l'on va voir « en ville ».

#### NANDRES

Jean-Jacques Nandres (1841-1911) est pasteur à Brumath de 1881 à 1910.

#### OLTZ

La maison de la famille Oltz est séparée de celle des Stoskopf par une étroite ruelle, élargie aujourd'hui à la suite de la démolition de cette maison vers 1960. Georges Oltz est tailleur. Son fils, Jacques, est un ami de Charles Stoskopf.

#### OPPENAU

Franz von Oppenau, né à Florence le 11 janvier 1854, est professeur d'agriculture à l'École d'arboriculture et d'horticulture créée à la Grafenbourg à Brumath vers 1873. Le 9 février 1884, il épouse à Brumath Julie Kampmann, sœur du pasteur Kampmann, décédé en 1873, et tante de Marie Thiébault. Ils quittent Brumath dans le courant de l'année 1889.

#### ORTH

Charles Orth (1870-1921) et son frère Émile, né en 1877, sont les fils de Jean Orth et de Salomé, née Krebs, fille de l'aubergiste Georges Krebs. Les Orth exploiteront sur plusieurs générations le restaurant « L'Ecrevisse » (*Krebs* en allemand).

#### PAIRA

Daniel Paira, directeur d'assurances, habite avec sa femme et sa fille place au Sable à Strasbourg. Les Stoskopf les connaissent par l'intermédiaire de Catherine Munch, sœur de Caroline.

#### PFLANZER

Adolphe Pflanzler, typographe, travaille chez Richard Leuthner et le remplace à sa mort. Comme son patron, c'est un Badois catholique, né à Achern le 3 mars 1860, fils du ferblantier Karl Pflanzler. Il épouse le 30 mai 1891 Caroline Escher (Walter), voisine des Stoskopf, qui s'installe alors à Kehl et devient Caroline Pflanzler.

#### PFRIMMER

George (sic) Frédéric Émile Pfrimmer est originaire de Brumath où son grand-père, Michel Pfrimmer, est tailleur d'habits. Son père, Jean George, né le 8 février 1833, devient employé des chemins de fer à Strasbourg et épouse Dorothee Litterst. Émile naît à Strasbourg le 25 juin 1864. Il étudie la peinture à Munich (à partir d'octobre 1882), Paris (où il est notamment l'élève de Bouguereau) et Rome, et remporte des succès dont la presse strasbourgeoise se fait volontiers l'écho. Il meurt à Paris le 27 septembre 1893. Il reste inconnu aujourd'hui des dictionnaires spécialisés qu'ils soient régionaux ou internationaux.

#### SCHOTT

Schotte Tante, *alias* Salomé Schott (1817 – 11.1.1890), fille de Jacques Schott, maréchal-ferrant, et de Marguerite-Salomé Hoehstetter, est la veuve de Charles Goetz (1814-1866), maréchal-ferrant, et la mère de M<sup>me</sup> Sengel. C'est aussi la cousine germaine de Catherine, née Rusch, mère de Caroline Stoskopf.

#### SCHULER

Frédéric (Fritz) Schuler naît le 11 janvier 1866 à Brumath, fils de Jacques Schuler, cordonnier, et de Madeleine Wolf.

#### SCHÜTZENBERGER

Louis Schützenberger (1825-1903) est le fils du brasseur Louis Schützenberger (1802-1887), connu pour avoir introduit à Strasbourg les méthodes allemandes de fermentation basse. Il a épousé en 1866 Louise Émilie Juliette Fessenmeyer.

#### SENGEL

M<sup>me</sup> Sengel est née Caroline Goetz (1847-1910), fille de Charles Goetz, maréchal-ferrant, et de Salomé Schott (Schotte Tante). Elle est la cousine issue de germain de Caroline Stoskopf. Elle épouse le 11 février 1869 le capitaine Jacques Sengel (1822-1897), fils de Jacques Sengel, chanvrier, et de Rosine Hahn. Vétéran des armées de Napoléon III, il termine sa carrière comme colonel, officier de la Légion d'honneur.

Son frère cadet, Philippe Sengel (1830 – Brumath, 4.1.1890) épouse Anne-Marie Zimmer et devient un important négociant en chanvre à Brumath. Il a quatre enfants, Jacques (1856-1911) qui reprend l'exploitation familiale, Christine (née en 1861), Philippe (1864-1902), cuisinier, gérant de l'auberge de la Forêt à Brumath, puis « Au Soleil » à Colmar et enfin Charles (1867-1938), « Sengel » dans la correspondance, qui côtoie Gustave Stoskopf dès son arrivée à Paris où il fait son apprentissage de droguiste. Il retourne à Brumath à la mort de son père en janvier 1890. Il s'engage en politique après 1919, entre au parti radical-socialiste et devient maire de Colmar de 1922 à 1929.

#### SILBEREISEN

Relais important de Gustave Stoskopf à Paris, du moins jusqu'en mai 1889, cette famille n'est jamais mentionnée dans la correspondance que par « M. Silbereisen » ou « les Silbereisen ». Frédéric Silbereisen (1813-1879), originaire d'Ingwiller comme les Stoskopf, s'établit à Brumath comme menuisier. Son fils, Charles, né à Brumath en 1833, devient ébéniste à Paris XX<sup>e</sup> où il se marie en 1868. Il y a semble-t-il un lien de famille entre les Sonntag et les Silbereisen.

#### SONNTAG

Famille apparentée par les femmes aux Stoskopf. Hilaire Sonntag (1805 – 1878), tonnelier à Brumath, puis garde-forestier, enfin sergent de ville, épouse Dorothée Hasselmann, puis en secondes noces Dorothée Jund (1811-1873), fille de Daniel Jund et de Catherine Schott (1787-1832). Cette dernière devenue veuve, se remarie avec Jacques Rusch, dont elle a une fille Catherine, qui épouse le tanneur Jacques Goetz, père de Caroline Stoskopf. Hilaire Sonntag et Jacques Goetz sont donc beaux-frères.

Hilaire Sonntag a deux enfants du premier lit, Charles (1828-1889), chef d'escadron de l'armée française, officier de la Légion d'honneur, et Caroline ; et huit du second, tous nés à Brumath, cousins germains de Caroline Stoskopf et de Catherine Munch, dont :

– Philippe, né en 1834, garde-forestier à l'Unterjägerhof à Strasbourg-Robertsau, épouse le 26 avril 1866 à Brumath, Barbe Gross, originaire de Schwindrathheim. Ils sont les parents d'Émile (1867-1933), Gustave, né en 1871, Émilie (1874-1950) et Eugénie, né en 1875. A noter qu'Auguste Munch signe comme témoin lors des trois dernières naissances.

– Geoffroi (1836-1886), tailleur à Brumath, et son épouse Marie Riedinger, sont les parents de Marie, née le 5 juillet 1870, placée à Paris en février 1888 par l'entremise de sa tante Christine, et de Salomé.

– Salomé, née en 1840, vit à Paris où elle a épousé en 1873 l'orfèvre Léon Durand.

– Louise, née en 1845, vit à Paris où elle a épousé en 1863 le relieur Édouard Gary.

– Dorothée, née en 1847, vit à Paris et reste célibataire.

– Christine, née le 1<sup>er</sup> mai 1851, vit à Paris où elle est gouvernante pendant douze ans des enfants de la famille Jackson. Marraine de Charles Stoskopf, elle devient le 27 mai 1892 la

seconde épouse du tanneur Gustave Stoskopf, veuf depuis la mort de Caroline. Elle décède à Brumath en 1921.

Le frère aîné d'Hilaire, Joseph, a plusieurs enfants dont l'aîné, Hilaire, vit également à Paris. Gustave Stoskopf fait son portrait en 1889.

#### STEINMETZ

Michel Steinmetz est l'ouvrier de la tannerie Stoskopf pendant trente ans, des années 1860 à sa fermeture à la fin des années 1890.

#### STEMPFER

Georges Stempfer naît le 5 janvier 1868, 76, rue Saint-Sauveur à Paris II<sup>e</sup>, où son père Frédéric Stempfer et sa mère Caroline, née Walter, tiennent une boulangerie. Ils s'étaient mariés à Paris le 6 octobre 1866. Avec son frère Charles, né à Brumath le 2 octobre 1869, ils sont les petits-fils de la mère Walter, voisine de la famille Stoskopf à Brumath. À la fin des années 1880, les Stempfer exploitent une boulangerie 36, rue d'Aboukir, Paris II<sup>e</sup>.

#### STOSKOPF (à Brumath)

Gustave Stoskopf (Ingwiller, 2.5.1844 – Brumath, 27.9.1900) est le benjamin des cinq fils de Jean-Adam Stoskopf (1800-1855) et de Salomé Schleiffer. Il se marie le 29 août 1868 à Brumath avec Caroline Goetz (Brumath, 19.12.1842 – Brumath, 6.12.1891) et devient tanneur aux côtés de son beau-père Jacques Goetz (1812-1887) dont il prend la succession. Ils ont quatre fils (dont Charles, mort à cinq mois le 20 juillet 1871, et Émile, mort à six mois le 13 août 1879) : Gustave (Brumath, 8.7.1869 – Brumath, 6.12.1944), artiste-peintre et auteur dramatique, et Charles (Brumath, 28.11.1874 – Brumath, 9.9.1893). Veuf, Gustave Stoskopf père se remarie le 27 mai 1892 avec la cousine de sa femme, Christine Sonntag (1851-1921), marraine de son fils Charles.

#### STOSKOPF (à Eschau)

Charles (1825- ?), frère aîné (de 19 ans) du tanneur Gustave Stoskopf, est meunier à Eschau où son père Jean-Adam lui a acheté le moulin. De son mariage avec Anna Fischbach, il a quatre enfants : Charles, meunier en Amérique, meurt en décembre 1889. Son frère cadet, Gustave, prend la succession de leur père. Ses filles, Marie et Emma, épousent respectivement Alfred Zimmer et Charles Koller.

#### STOSKOPF (à Ingwiller)

Deux frères du tanneur Gustave Stoskopf sont établis à Ingwiller :

– Georges (1832- 10 juin 1890), qui reprend le moulin paternel. De son mariage en 1859 avec Julie Jaeger, il a six enfants : Georges, Léonore (1863-1898) (Éléonore pour l'état civil) qui épouse le 29 octobre 1887 à Ingwiller Adolphe Weick, Julie, née en 1867, Salomé et Fritz.

– Jacques (1835-1886), brasseur à Ingwiller. De son mariage avec Caroline Streuber, il a six enfants : Charles, cafetier à Sarreguemines, Marie, Louise, Lina, Eugène et Georges.

#### STOSKOPF (à Niederbronn)

Fritz Stoskopf (1828-1908) est le père de Gustave, Théodore (Théo), Adèle et Ida.

#### THIEBAULT

Marie Thiébault, née le 22 février 1871 à Fegersheim, est la fille de Maurice Thiébault, vérificateur des cultures de tabac, et de Marie Anne Kampmann, qui se sont mariés à Brumath le 7 octobre 1869, et la petite-fille de Maurice Thiébault (1814-1888), avocat et bibliophile, originaire de Puttrelange, mais installé à Strasbourg, et de Philippe Auguste Kampmann (1800-

1873), pasteur à Brumath. Sa mère meurt des suites de l'accouchement le 28 février 1871, son père quitte l'Alsace et est nommé en Dordogne où il se remarie en 1881. La petite Marie est sans doute recueillie à Brumath par ses grands-parents Kampmann, mais sa grand-mère, Julienne, née Mattes, déjà veuve en 1873, meurt en 1878. Sa tante Julie Kampmann, sœur aînée de Marie-Anne, prend le relais. Au recensement de 1880, Julie et sa nièce Marie habitent sous le même toit, rue de l'Est à Brumath. Julie Kampmann épouse le 9 février 1884 à Brumath Franz von Oppenau. Marie Thiébault annonce à Gustave sur une carte non datée ses fiançailles avec Walter Elsner, docteur en philosophie, professeur au gymnase de Bouxwiller, mais son mariage n'a pas été retrouvé dans les archives de l'état civil.

#### UNSELT

Ferdinand Unsel (1830-1896) est pasteur à Brumath de 1873 à 1896. Il a un fils, Gustave.

#### VOSSSELMANN

Charles Vosselmann (1847-1903) est médecin à Brumath.

#### WALTER

Voisin de droite des Stoskopf dans la *Badgasse*, à Brumath, Georges Walter (1805-1885), menuisier, laisse une veuve, Salomé, née Beisbardt (1807-19.11.1890), *alias* la mère Walter. Ils ont eu huit enfants dont plusieurs s'installent à Paris.

– Catherine, née en 1831, épouse en 1857 Jean-Georges Escher (1827-1863), boulanger à Paris, dont elle a une fille, Caroline. Veuve, elle se remarie avec un autre boulanger, Michael Helmer.

– Charles (1833-1876), menuisier à Brumath, et son épouse Christine, née Goetz, perdent le 10 février 1889 leur plus jeune fille, Caroline (Lina), née en 1874.

– Georges (1834-1869), père de Georges, né à Baden-Baden le 2 novembre 1867.

– Caroline, née en 1840, épouse à Paris le 6 octobre 1866 Frédéric Stempfer, boulanger à Paris. Elle est la mère de Georges Stempfer, ami de Gustave Stoskopf.

– Salomé, née en 1844, vit à Paris et revient voir sa mère à Brumath au printemps 1888 et en 1889.

La mère Walter vit à Brumath avec deux de ses petits-enfants, Caroline Escher, souvent dénommée Caroline Walter, et Georges Walter, dont Gustave Stoskopf père devient le tuteur en avril 1889.

#### WEICK

Adolphe Weick (1861-1915) épouse le 29 octobre 1887 à Ingwiller Léonore Stoskopf (1863-1898). Employé de commerce à son mariage, libraire-imprimeur à Lunéville, puis à Saint-Dié à partir de 1888, il est notamment connu comme un grand éditeur de cartes postales (cf. la création le 2 juillet 2016 du Cercle Adolphe Weick à Saint-Dié). Leur fille, Suzanne, naît en 1889.

#### WEIL KIPPENHEIM

Client de la tannerie Stoskopf.

#### WILLMANN

Rodolphe Bernard Willmann est un peintre qui accueille Gustave Stoskopf à Munich. Il est né à Strasbourg le 23 décembre 1868, fils de François Charles Willmann, tapissier, demeurant 8, place Gutenberg. Élève de l'Académie des beaux-arts de Munich dans la classe de nature à partir du 14 octobre 1890. Semble avoir fait l'essentiel de sa carrière outre-Rhin. Décédé en 1919.



#### WOLFHÜGEL

Le boucher Christian Wolfhügel épouse en 1876 Louise Goetz (1853-1911), sœur du tanneur Georges Goetz.

#### ZIMMER

Famille brumathoise dont les membres sont difficiles à identifier dans la correspondance, faute de mention de leurs prénoms. Une première branche est celle de Daniel Zimmer (1828-1891), négociant en chanvre et en bois, maire de Brumath de 1873 à sa mort.

Une autre branche (aînée par rapport à celle de Daniel) est représentée par Jacques (1810-1892), cordonnier de métier, qui ouvre une auberge à Brumath sur la route de Haguenau. Il a trois fils, Jacques (1836-1906), Jean (1840-1897), Philippe (1844-1903) et une fille, Christine. – L'aîné, Jacques, prend sa succession, puis fonde une tonnellerie artisanale. Son fils Charles (1878-1961), qui prendra sa succession, est probablement le « petit Zimmer », collectionneur de timbres et « concurrent », en 1890, de Charles Stoskopf.

– Philippe épouse à Paris en mai 1872 Louise Krautheimer, fille d'un négociant en vins d'origine brumathoise, et fonde une première brasserie, rue Blondel, puis plusieurs autres que fréquente régulièrement Gustave Stoskopf.

– Son frère Jean, qui a épousé à Brumath en 1867 Salomé Zwilling (1841-1876), est gendarme à cheval, puis s'associe à son frère pour gérer les Brasseries Zimmer.

Ils font venir leur père à Paris, le « vieux Zimmer », qui promène Gustave dans la voiture de maître de Philippe à Paris en décembre 1888. Le fils de Jean, Charles (1868-1897), fait son service militaire en 1888 quand Gustave le rencontre.

#### ZIRNHELT

C'est dans une de ses dernières lettres que Caroline donne le nom de « Katel » qu'elle a employée pendant trois ans comme domestique jusqu'en 1889. Née à Oberhoffen le 8 avril 1864, c'est la fille de Joseph Zirnhelt, forestier, et de Marie, née Clavelin, et la sœur de Jean-Baptiste, née le 6 juin 1889.

#### ZWILLING

Jean Godefroi Zwilling (1817-1911), instituteur à Alteckendorf, a deux filles, Sophie (M<sup>lle</sup> Zwilling) qui vit à Brumath en 1890, et Emma Madeleine, épouse d'Edmond Gilles, à qui Gustave rend visite à Paris.

## La langue de la correspondance

Gustave Stoskopf et les siens s'expriment dans la vie courante en alsacien (et en allemand, qui est alors la langue officielle de l'Alsace). Si le français est pour eux une langue seconde, c'est une langue à laquelle ils tiennent beaucoup et c'est en français que se déroule leur correspondance. Mais faute de pratique et d'un apprentissage sérieux, celle-ci se présente souvent comme un vêtement graphique qui cache mal des structures germaniques. Un relevé complet de ces tours, au risque d'un inventaire boursouflé et répétitif, est un défi auquel on a dû résister. On a ordonné simplement les faits récurrents en quelques rubriques classiques : prononciation, grammaire, lexique.

Mais avant de dresser le tableau sommaire de ces faits, il est édifiant de mesurer les efforts que font les correspondants pour s'exprimer en français. Les conseils de la mère au fils ne manquent pas : « Parles-tu beaucoup l'allemand puisque tu fais de si grosses fautes en français » (p. 120, C), « Je te recommande de te donner beaucoup de peine pour avoir un bon français... » (p. 122, C), « donne-toi seulement toujours beaucoup de peine pour te perfectionner dans le français pour le parler et pour l'écrire » (p. 220, C) ; mais elle sait le faire avec le sourire : « Cela m'a fait rire que tu as écrit *conquérants* au lieu de *concurrents* ! Le style va bien, mais des fautes d'orthographe, tu en fais encore gentiment » (p. 64, C). Son frère Charles renchérit et le gourmande fraternellement dans une lettre... en allemand (« Sengel a dit que tu parles encore plus mal que l'année dernière. Et comme tu fais un peu beaucoup de fautes, ce dont on peut conclure que tu parles allemand plus qu'il ne faudrait, alors fais attention et parle donc plus français » p. 194), appuyé par la mère : « Si Charles te fait la leçon à cause du français, il a raison. Il nous fait aussi la vie dure si nous parlons allemand avec lui » (p. 195 ) ! Gustave se défend comme il peut : « Si l'orthographe de mes lettres n'est pas bien ça n'a rien d'étonnant car je n'ai plus le temps de faire un brouillon et en relisant la lettre je fais plus attention sur ce que j'ai écrit pour voir si je n'ai rien oublié, que sur les règles de grammaire » (p. 66, G) et encore : « À l'atelier, il y a un tas d'Allemands qui savent à peine un mot de français et qui viennent chez moi pour demander des explications. Comme ce sont presque tous des garçons de beaucoup de talent et de bon caractère, je ne peux pas les envoyer promener, d'autant plus que c'est probable que je retrouverai l'un ou l'autre à Munich où je serai alors content de les connaître et d'avoir été gentil avec eux » (p. 196).

Une chose est sûre, Gustave apprend du vocabulaire familier et ne manque pas d'en faire part aux siens : « On a bien "rigolé" et tout ce qu'on a vu c'était "épatant". Je me sers de ces expressions en qualité de nouveau Parisien, car ici on trouve les choses ou bien "rigolo" ou bien "épatant" » (p. 21, G) ; « c'était chouette, comme dit le Parisien, de se balader comme ça » (p. 111, G) ; « mes amis, au restaurant, se sont amusés à me voir manger, j'ai bouloté, comme dit le Parisien » (p. 205, G).

### 1. Prononciation

Les exemples abondent de la confusion entre les sourdes et les sonores, traditionnellement observées dans le français d'Alsace.

#### 1.1. Occlusives

##### 1.1.1. sourdes

[p] > [b] *bastille* "pastille" (p. 197, C), *batiner* "patiner" (p. 117, C ; p. 122, C), *batineur* "patineur" (p. 52, C ; p. 134, C), *bèche* "pêche" (p. 78, C), *ébattant* "épatant" (p. 19, G,

etc.), *é batter* “épater” (p. 20, G), *embuter* “amputer” (p. 49, C), *embole* “ampoule” (p. 206) C), *obter* “opter” (p. 38, G), *terbinol* “t(h)erpinol” (p. 181, C ; p. 197, C) ;

[t] > [d] *avant-d’hier* “avant-hier” (p. 3, C), *confidure* “confiture” (p. 99), *d’acheter* “t’acheter” (p. 267, C), *d’écrit* “t’écrit” (p. 174, C ; p. 181, C), *d’en envoyer* “t’en envoyer” (p. 265, C), *des* “tes” (p. 121, G), *du* “tu” (p. 92, C), *rendrant* “rentrant” (p. 45, C), *rendrent* “rentrent” (p. 116, C), *tendé* “tenté” (p. 58, p. 61, G) ;

[k] > [g] *agajou* “acajou” (p. 63, C), *diagonat* “diaconat” (p. 135, C), *garaffe* “carafe” (p. 53, C), *grever* “crever” (p. 33, C ; p. 79, C ; p. 229, G).

### 1.1.2. sonores

[b] > [p] *déparassé* “débarrassé” (p. 215, C), *déparrasser* (p. 230, C) ; *présbitère* “presbytère” (p. 230, G) ; *propablement* “probablement” (p. 37, C, etc.) ;

[d] > [t] *candidat* “candidat” (p. 120, G) ; *peindre* “peindre” (p. 39 ; p. 194, G), *toine* “douane” (p. 15 et 16 , G), *tonné* “donné” (p. 114, G), *tu reste* “du reste” (p. 33, C) ;

[g] > [k] *boeucler* “beugler” (p. 22, G), *conflées* “gonflées » (p. 181, C) ; *écratignures* “égratignures” (p. 254 , G) — *Klaser* “Glaser” (p. 38, C).

## 1.2. Constrictives

### 1.2.1. sourdes

[f] > [v] *active* “actif” (p. 136, G), *vois* “fois” (p. 261, C) ; *naïfs* “naïves” (p. 26 , G), *sauve* “sauf” (p. 56 , G) ;

[s] > [z] *désert* “dessert” ( p. 36 , G) ;

[ʃ] > [ʒ] *affiges* “affiches” (p. 59, C), *genilles* “chenilles” (p. 87, G) ; *j’ai* “chez” (p. 207, G).

### 1.2.2. sonores

[v] > [f] *Faudeville* “Vaudeville” (p. 23 ; D. Sonntag) ; *fin* “vin” (p. 92, C) ; *neuve* “neuf” (p. 90, C) ;

[z] > [s] *choisir* “choisir” (p. 37, C ; p. 66, C, etc.) ; *hassard* “hasard” (p. 141, C) ; *occassion* “occasion” (p. 117, C ; p. 181, C ; p. 200, C, etc.) ; *occassionné* “occasionné” (p. 18, C) ; *la Mosselle* (p. 155, G) ou encore *carroussel* “carrousel” (p. 19, G) ;

[ʒ] > [ʃ] *achouter* “ajouter” (p. 143, G), *arrancher* “arranger” (p. 90, C), *chaquette* “jaquette” (p. 89, G), *chez* “j’ai” (p. 192, G ; p. 232, G, etc.) ; *mancher* “manger” (p. 43, G ; p. 56, C).

On observe parfois deux faits remarquables en un seul mot, ainsi *badiner* “patiner” (p. 113, C), *cadeau* “gâteau” (p. 24 , C), *emboissonner* “empoisonner” (p. 181, C), *sétatif* “sédatif” (p. 115, G).

Dans le cas d’adjectifs comme *beau*, *nouveau* ou *vieux*, les formes *bel*, *nouvel* ou *vieil*, qui évitent le hiatus devant un mot à initiale vocalique, au masculin singulier, ne sont pas toujours employées : « un très *beau* équipage » (p. 111, G) ; « un *nouveau* envoi » (p. 171, C) ; « un *vieux* album » (p. 211, G) ; « mon *vieux* ami » (p. 245, G).

## 2. Grammaire

**2.1. Article défini** : (explétif devant un nom propre) « le Fischer Michel » (p. 93, G) ; (à valeur de possessif) « [il] a cassé deux fois la jambe » (p. 151 ) — DRFA.

**2.2. Genre du substantif** : *mon bougie* (p. 30, G), *la contrôle* (p. 16, G), *la défilée* “le défilé” (p. 106, G), *une groupe* (p. 21, G), *un poire* (p. 56, G), *sa plaisir* (p. 109, G), *le tour* “la tour” (p. 23, G) — *le Cochinchine* (p. 83, G).

### 2.3. Adjectif

2.3.1. *Adjectif possessif* « chaque famille [au cimetière] a *leur* caveau » (p. 19, G).

2.2.2. *Adjectif qualificatif*

*curieux, -euse* + (construction) « il y en a un qui était curieux où j’allais » (p. 100, G) ; « je suis bien curieuse ce que tu nous écriras » (p. 107, C) ; « je suis curieux comment je m’y prendrai » (p. 199, G) ; « je suis curieuse si tu reçois un prix » (p. 210, C) ; « je suis curieuse ce qu’il a à te dire » (p. 198, C) ; « je suis curieux ce que le professeur en dira » (p. 214, G) ;

*seul, seule* adj. « je me disais que 20 pièces d’aujourd’hui ne valent pas cette seule [Polyeucte] » (p. 74, G).

### 2.4. Pronom

2.4.1. *Pronom démonstratif* : *celui* “celui-ci” (p. 64, C).

2.4.2. *Pronom neutre* : *il* pour *ce* « il faut aussi que je fasse qu’il soit un peu convenable chez nous » (p. 38, C).

### 2.5. Verbe

— *Conjugaison* : *mettre* passé simple 4<sup>e</sup> p. « nous nous *mirent* en chemin » (p. 17, G) ;

— *Accord* « Louis et moi sont rentrés à minuit » (p. 98, G) ;

— *Construction*

*Emploi impers.* « il a brûlé aux Halles centrales » (p. 62, G) ; « il a brûlé à côté de Keil » (p. 278, C) ;

*Emploi tr. au lieu de l’emploi pron.* « si vous la procurez » (p. 194, G) ;

*Emploi tr. indir. au lieu de l’emploi tr.* « si l’on croyait aux journaux » (p. 60, G) ;

*Emploi intr. au lieu de l’emploi pron.* « il a lamenté » (p. 181, C).

*Emploi pron. au lieu de l’emploi intr.* « le temps se passe vite » (p. 19, G) ; « la neige... se fond » (p. 135 et 140, G) ;

— *Modes et temps*

*Imparfait au lieu du passé composé* (trait omniprésent) : « *Étais-tu* déjà chez Silbereisen ? » (p. 18, C) ; « jusqu’à présent, j’y *étais* trois fois » (p. 21, G) ;

*Indicatif dans la subordonnée au lieu du subjonctif* : « Je m’empresse de vous répondre pour que Charles reçoit plus tôt les timbres » (p. 123, G) ; « nous sommes surtout bien contents que M. Schutzenberger est si gentil à ton égard » (p. 37, C) ; « nous sommes très contents que tu auras trois mois de vacances » (p. 41, C) ; « je suis bien contente que tu nous as donné la description de ton atelier » (p. 49, C) ; « j’étais content que vous m’aviez envoyé l’argent » (p. 191, G) ; « elle est si contente que tu viens la voir » (p. 209, C) ; « je m’étonne que tu n’es pas allé plus de deux fois à l’Exposition » (p. 165) ; « je suis étonnée que tu ne fais pas le concours » (p. 200, C) ;

*Indicatif dans la subordonnée au lieu du subjonctif (et absence de concordance des temps)* : « il restera avec nous jusqu’à ce que nous *aurons* vu Monsieur Schutzenberger » (p. 17, G) ; « je devrais rester chez M. Durand jusqu’à ce que je *serais* placé » (p. 21, G) ; « pourvu que ça va » (p. 50, G) ; « elle [la tour Eiffel] n’est pas si laide qu’on le supposait avant qu’elle était finie » (p. 152, G) ;

*Subjonctif dans la subordonnée au lieu de l’indicatif (et absence de concordance des temps)* : « Espérons qu’il réussisse » (p. 141, Chr. S.).

— *Auxiliaire* : *avoir* au lieu de *être* « je m’avais trompé » (p. 191, G), « je croyais m’avoir trompé » (p. 201, G) ;

## 2.6. Préposition

En dehors des faits signalés au Lexique (ainsi s.v. *après*, *chez*), on notera, par exemple :

à 1. “avec, par” « se tenir *aux* pieds à un trapèze » (p. 21, G). 2. “sur” « se promène au boulevard » (p. 152, G). 3. *au Midi* “dans le Midi” (p. 231, G). 4. “de” (« Ça fait un drôle d’effet à voir [...] des emblèmes » (p. 19, G) ;

*avec* “en” « finir sa cure avec six semaines » (p. 92, C) ;

*contre* “par rapport à” (p. 209, C) ;

*dans* “sur” « de pauvres diables avec la misère dans la figure » (p. 22 , G) ; *dans le Louvre* “au Louvre (p. 45, G) ; verbe + *dans* “à” « je m’exercerai [...] dans le violon » (p. 128, G) ;

*de* “sur” « deux ateliers de trois sont fermés » (p. 81, G) ; *de moi* “de ma part” (p. 40 , G) ; *de son tour* “à son tour” (p. 172, C) ;

*en* absent dans « Je n’ai vu qu’un [= je n’en ai vu qu’un] » (p. 100 , G) ;

*sous* prép. “à” « sous la grande hilarité de l’assemblée » » (p. 187 , G) ;

*sur* prép. 1. “dans” (« on se met en route *sur* la voiture de M. Durand » (p. 16, G) ; *sur ton lit* “dans ton lit” (p. 109, C). 2. “à/au” (« sur le Père-Lachaise » (p. 19, G ; « sur le premier plan » p. 21, G). 3. “à” *sur la frontière* “à la frontière” (p. 59, C). 4. “concernant, à propos de” « la nouvelle sur Georges » (p. 106, G). 5. verbe + *sur* “à” « s’exercer sur la cithare » (p. 205, G) ou “en” « faire des progrès sur la cithare” (p. 202 , G).

## 2.7. Adverbe

*autant* et *déjà* voir au Lexique ; disparition habituelle de *ne* dans *ne...pas*.

## 2.8. Inversion (calque de l’allemand)

*Inversion du prénom* : Stempfer Georges (p. 36, G) ; Oltz Jacques (p. 37, etc, C) Walter Caroline (p. 50, etc., C) ; Schuler Fritz (p. 75, C) ;

*Inversion du sujet* : « c’est là où passent beaucoup de Parisiens la belle saison » (p. 16, G) ;

*Inversion du complément d’objet* : « ta dernière lettre nous avons reçue vendredi » (p. 64, C) ; « cet enterrement catholique vous a tous dû bien ennuyer » (p. 159, C) ;

*Inversion de la négation* : « la vie t’est bien facile à Paris, pas tous les jeunes gens n’ont pas la chance d’y trouver des parents et des amis si dévoués » (p. 37, C) ; « seulement pas tout le monde peut faire ça » (p. 86, G) ; « pas même la grand-maman reçoit quelque chose » (p. 117, C) ;

*Inversion de la préposition* : « il pourra marcher une année d’ici [= d’ici une année] » (p. 93, C) ; « un an d’ici [= d’ici un an] » (p. 136, G).

## 3. Lexique

On mettra à part deux catégories de termes :

— les uns sont glosés dans l’édition. Il s’agit notamment de mots allemands ou alsaciens, correspondant à des réalités institutionnelles (par exemple, *Amtsrichter*, *Arbeiterkaiser*, *Einjährischen*, *Kreisdirection*, *Kriegerverein*, *Kunstverein*, *Landsturm*, *Landwehr*, *Saufverein*) ou dont le scripteur ne connaissait pas toujours l’équivalent français (par exemple, *Bersch*, *Eisbärchte*, *Katzenjammer*, *Kegelbahn*, *Kränzel*, *Musterung*, *rec*, *Rohfalk*, *Schaffner*) ou encore qui avaient un pouvoir évocateur particulier (par exemple, *Binschuet*, *Krichle*, *Gerbhüs*, *Reschter*, *stram*) ;

— les autres sont groupés ici. Ce sont tantôt des mots ou des sens lancés au hasard, sinon inventés, par Gustave ou Caroline Stoskopf quand le mot juste ne leur vient pas sous la plume, ou tantôt des méprises : *anévrissement* n. m. “anévrisme” (p. 170, C), *barbarique* adj.

“barbare” (p. 88, G) *injustesse* n. f. “injustice” (p. 222, G), *maîtrement* adv. “magistralement” (p. 161, G) *transmettre* v. tr. “transporter” (p. 164, G).

La liste qui suit comprend des mots ou des tours qui sont souvent des calques, des approximations, ou des termes spécialisés (*fosse, massier, motte, oculer*). L’indication « DRFA » renvoie à Pierre Rézeau, *L’Alsace au fil des mots. Dictionnaire des régionalismes du français en Alsace*, Strasbourg, Vent d’Est, 2015 (1<sup>re</sup> éd. Strasbourg, PUS, 2007).

*adieu (prendre –)* loc. verb. “dire au revoir”  
*aider* v. *aider à qqn* “aider”, DRFA  
*amphithéâtre* n. m. “parterre (d’une salle de théâtre)”  
*annexion* n. f. “rattachement de l’Alsace et de la Moselle à l’Empire allemand, en application du traité de Francfort (10 mai 1871)”  
*apprendre* v. tr. “dresser (un cheval)”  
*après* prép. **1.** *danser après une musique* “danser sur une musique” ». **2.** *demander après qqn/qqc* “demander des nouvelles de”. **3.** *s’ennuyer après qqn* “s’ennuyer de”. **4.** *travailler après qqc* “travailler à”  
*arracher* v. tr. *être arraché des racines* loc. verb. “être déraciné (à propos d’un arbre)”  
*arranger* v. tr. “ranger, mettre en ordre”  
*attention (faire – sur qqc)* loc. verb. “faire attention à”  
*attrappe* n. f. “jeu de cache-cache”  
*autant* adv. *Autant* + adj. *que* adv. “aussi... que...”  
*autre* adj. indéfini “nouveau, différent”, DRFA  
*avec (aller –)* v. “accompagner”, DRFA  
*bâton de sucre de pommes* loc. nom. m. “sucre d’orge”  
*bientôt* adv. “tantôt, soudain”  
*bleu (promettre le – du ciel)* loc. verb. “promettre monts et merveilles”  
*bonbon* n. m. “friandise, douceur, petit-four”  
*bout (être à – avec qqc)* loc. verb. “manquer de”  
*bretzel* n. f. *grande bretzel* “pâtisserie de pâte briochée en forme de huit, de grande dimensions, traditionnellement confectionnée pour le jour de l’an”, DRFA  
*cafre* n. m. “habitant de la Cafrerie (partie de l’Afrique australe)”  
*chair* n. f. *en os et en chair* loc. adv. “en chair et en os”  
*chambre* n. f. **1.** “pièce (d’une maison)”. **2.** “salle de séjour”, DRFA  
*chercher* v. tr. “aller/venir chercher”, DRFA  
*chez* prép. “près de”; *chez moi* “en ce qui me concerne, de mon côté, quant à moi”, DRFA  
*chose (aller/être la même –)* loc. verb. “se porter toujours pareil (à propos de la santé)”  
*Christkindel* n. m. “personnage mythique, représenté sous les traits d’une fillette en longue robe blanche, une couronne sur la tête et portant un sceptre surmonté d’une étoile, qui est censée apporter leurs cadeaux aux enfants la nuit de Noël”, DFRA  
*Christkindelsmarkt* n. m. “marché de Noël”, DRFA  
*cœur (de –)* loc. adv. “de tout cœur”  
*coin* n. m. “quartier (d’une ville)”  
*comme* adv. **1.** *aussi/si* + adj./adv. + *comme* “aussi + adj. + que” **2.** *le même* + subst. *comme* “le même ... que”  
*contraire (faire – à qqn)* loc. verb. “aller contre qqn”  
*contre (faire –)* loc. verb. “aller contre”  
*contre-visite* n. f. “visite que l’on rend à une personne en remerciement de sa propre visite”

*coupé* n. m. “compartiment (d’un wagon)”, DRFA  
*couper* v. tr. *couper (du journal)* “découper (dans un journal)”  
*courage (avoir bon –)* loc. verb. “se montrer courageux”  
*craindre* v. tr. *craindre* + inf. “craindre de”  
*croix (faire sa –)* loc. verb. “faire son signe de croix”  
*cuisine* n. f. *cuisine froide* “repas froid”  
*debout* adv. *de debout* “debout”  
*déchiré, -ée* part. passé/adj. “éculé, troué (en parlant d’une chaussure)”  
*dégel (avoir –)* loc. verb.  
*déjà* adv. “alors, à ce moment”  
*demander* v. **1.** *demander qqn* “demander à qqn”, DRFA. **2.** *demander à cause de* “s’informer au sujet de”  
*dès* prép. “à partir de”  
*devenir* + adj. *devenir gros* “grossir, prendre du poids” ; *devenir haute* (à propos d’une rivière) “monter”; *devenir malade* “tomber malade”; *devenir de travers* “se déformer”  
*diaconat* n. m. “établissement hospitalier tenu par des diaconesses”, DRFA  
*dire* v. *dire de ses compliments à qqn* “faire ses compliments à” ; *ça n’a rien à dire* “ça n’a pas d’importance”  
*droite* n. f. *à gauche et à droite* loc. adv. “à droite et à gauche”  
*empresser (s’)* v. pron. *s’empresser à* + inf. “s’empresser de”  
*épargner* v. tr. *être épargné de qqc* “être épargné par”  
*espérer* v. tr. *espérer de* + inf.  
*exact* adj. “soigneux”  
*fabrique* n. f. “usine”, DRFA  
*faire* v. **1.** *faire qqn maigre* loc. verb. “faire maigrir”; *faire qqn ridicule* “ridiculiser”. **2.** *faire comme* + “se comporter comme”  
*féliciter à qqn* “féliciter qqn”  
*femme à canon* loc. nom. f. “attraction de cirque dans laquelle une femme est projetée en l’air par un canon”  
*finir* v. *finir à* + inf. “finir par/de”  
*fois (une –)* loc. adv. “(renforcement du verbe)”, DRFA  
*fosse* n. f. “cuve enterrée dans laquelle les tanneurs déposent les peaux recouvertes de tan ; contenu de cette cuve”  
*funèbre (pierre)* loc. nom. f. “pierre funéraire, pierre tombale”  
*gagner* v. tr. “attraper (un rhume)”  
*garde-police* n. m. “agent de police communal”  
*gentil, -ille* adj. “agréable (en parlant d’un objet)”  
*gentiment* adv. “comme il faut”  
*HansTrapp* n. m. “personnage mythique accompagnant le Christkindel ou saint Nicolas, sorte de croquemitaine censé punir les enfants qui n’ont pas été sages (équivalent du père Fouettard)”, DRFA  
*hocus pocus* n. m. “tour de passe-passe, procédé de charlatan”  
*intéresser* v. *s’intéresser de qqc* “s’intéresser à”  
*inviter* v. tr. *inviter de* + infinitif “inviter à”  
*jeune* n. m. “fils”, DRFA  
*jouer* v. *jouer au violon* “jouer du violon” ; *jouer avec la roulette* “jouer à la roulette”  
*jour* n. m. **1.** *jour de fête* n. m. “anniversaire”. **2.** *jour de naissance* “anniversaire”  
*jugement* n. m. *dernier Jugement* “Jugement dernier”

*jusque* prép. et conj. **1.** Prép. *jusque hier soir* “jusqu’à hier soir” ; *jusqu’à* + subst. déterminé, loc. prép. “d’ici (sens temporel)”. **2.** Conj. *jusqu’à ce que* + ind. (futur) “jusqu’à ce que + indic. futur ou subj.” ; “d’ici que + subj.”

*justement* adv. **1.** “exactement, précisément” ; en contexte spatial. **2.** “en ce moment précis (contexte temporel)”

*laisser à côté* loc. verb. “laisser de côté”

*loge (mettre en –)* loc. verb. “mettre (un malade) à l’isolement, en cellule de contention”

*maille* n. f. *mailles montantes* voir note 243, p. 115.

*massier* n. m. “personne chargée, dans un atelier d’artistes, de recueillir l’argent pour la caisse commune”

*militaire* n. m. *partir pour les militaires* “partir au service militaire”

*mot (dans un –)* loc. adv. “en un mot”

*motte* n. f. “résidu de tan, mis en mottes rondes et plates qui, après séchage, servent de combustible”

*musique* n. f. “harmonica (?)”

*nacelle* n. f. “barque à fond plat”

*nouveau (de –)* loc. adv. “encore, une nouvelle fois” (fréquence très élevée)

*obliger* v. tr. *être obligé de* + inf. “être obligé à”

*occupé (être – dans)* loc. verb. “être employé dans, travailler dans”

*oculer* v. tr. “greffer (un rosier)”

*opter* v. intr. “choisir, à partir de 1871, la nationalité française, DRFA

*option* n. f. “choix de la nationalité française, DRFA

*ordre (avoir en –)* loc. verb. “ranger”

*oublier* v. tr. *oublier à* + inf. v. “oublier de”

*paraître* v. *il paraît* “il semble”

*pareil, -eille* adj. *une pareille foule que* “une foule telle que”

*parmi* adv. “dans l’ensemble”

*part* n. f. **1.** *à part* loc. adj “particulier”. **2.** *faire part à de* loc. verb. “participer à”

*passer* v. tr. *se passer le/son temps* loc. verb. “passer son temps”

*Pilate (courir de Ponce au –)* loc. verb. “courir à droite et à gauche”

*pluvieux (il est –)* v. impers. “il pleut”

*portion (manger à la –)* loc. verb. “manger une part déterminée, en fonction du prix que l’on paye”

*pourtant* adv. “toujours, de toute façon”

*préférer* v. tr. *préférer de* + inf. “préférer”

*raide* adj. “pénible (en parlant d’un travail)”

*recevoir* v. tr. **1.** *tu reçois ci-joint* “tu trouveras ci-joint” **2.** *recevoir la main d’une jeune fille* “obtenir...”

*refroidir* v. **1.** Emploi intr. ou pron. “prendre froid”. **2.** Emploi tr. “faire prendre froid à qqn”. **3.** Au part. passé, DRFA

*regretter* v. tr. *regretter de ce que* “regretter que”

*réjouir (se – pour qqc)* v. “se réjouir de”. ; *se réjouir à* + inf. “se réjouir de”

*relégué* adj. “ajourné ou sursitaire (au conseil de révision)”

*remercier* v. *remercier à* qqn (p. , G) ; *se remercier* “remercier”

*remettre* v. *remettre qqn du service militaire* “accorder un sursis à”

*répéter* v. tr. “réviser (une matière d’enseignement)”

*réponse (recevoir une – que)* “recevoir une réponse comme quoi”

*rien* adv. **1.** *ça n’est rien* loc. phrast. “c’est hors de question”. **2.** *ne... rien* “ne... pas” (« tu n’avais rien à te presser »

*rondeau* n. m. “monôme”



*rondelle* n. m. “parterre (de fleurs)”  
*sans* prép. *sans cela* “à part ça”  
*saucisson de Lyon* n. m. “saucisse de 55 à 60 mm de diamètre, faite d’une pâte de veau et de porc, pouvant contenir des morceaux de porc de la grosseur d’une noisette, et qui se débite en tranches », DRFA  
*savoir* v. tr. “être capable, pouvoir”, DRFA  
*serrer* v. tr. “ranger, mettre en ordre”  
*service (faire le – de qqn)*, loc. verb. “faire le jeu de, servir les intérêts de” *seulement* adv. “donc”, DRFA  
*si* conj. “quand”  
*Siamite* n. m. “habitant du Siam (aujourd’hui Thaïlandais)”  
*société* n. f. “compagnie”  
*soigner* v. tr. “s’occuper de”, DRFA  
*soldat* n. m. *être là des soldats* “être en permission”. *partir pour les soldats* “partir au service militaire” » (  
*souhait* n. m. “vœux”  
*sous-abonné* n. m. “lecteur qui paye un abonnement (de journal) à un abonné principal”  
*suivre* v. tr. *suivre une invitation* “répondre à une invitation”  
*tant* adv. “beaucoup”; *tant.... comme...* “autant... que... »  
*tarte au biscuit* n. f. “génoise”  
*tel, telle* adj. *tel que* “comme”  
*tellement* ... *pour que* + subj. “tellement... au point que + *ind.*”  
*temps* n. m. **1.** *être le temps* loc. verb. “être temps”. **2.** *avoir le temps long* loc. verb. “s’ennuyer”, DRFA  
*terre (mettre en –)* loc. verb. “butter (une plante pour la protéger du froid)”  
*tirer* v. tr. “arracher (une dent)”, DRFA  
*toux (avoir la –)* loc. verb. “avoir des accès de toux”, DRFA  
*trouver* v. **1.** Emploi tr. *bien trouver* “bien tomber (lors d’un achat)”. **2.** Emploi pron. à sens passif *et le reste se trouvera déjà* “et le reste viendra tout seul”  
*verset* n. m. “comptine”  
*vie* n. f. *pour toute sa vie* loc. adv. “pour rien au monde”  
*visite* n. f. *être en visite* loc. verb. “être accueilli comme hôte”  
*visiter* v. tr. “contrôler (un passeport)”  
*vitement* adv. “vite, rapidement”  
*volontariat* n. m. (voir note 258, p. 121)  
*vouloir* v. *vouloir* + inf. (expression du futur proche)

**Table des récits issus de *Buntes Allerlei...***  
**(encarts sur fond grisé)**

Comment je devins peintre	p. 11
Mes premières journées à Paris	p. 27
L'académie Colarossi	p. 30
Mon entrée à l'académie Colarossi	p. 31
Là où on mange à midi	p. 35
La soirée de Binet	p. 47
Le déménagement de Hiolle	p. 61
Comment je devins un ancien	p. 68
Fin de la première année	p. 93
L'académie Julian	p. 104
Le jour du vernissage	p. 159
Ce qu'il faut dire des peintres connus	p. 161
Gaudibert, le massier général	p. 174
L'admission à l'École des beaux-arts	p. 216
De l'amertume d'un refusé en fin d'alphabet...	p. 223
... À la mise à distance de l'échec	p. 223
Portraits d'artistes : les prétentieux et les modestes	p. 239
Le dernier jour de l'envoi au Salon	p. 270
Les modèles	p. 273
Jules Lefebvre	p. 277
Maître Laurens et les recommandations pour le Salon	p. 292
La comédie du Salon	p. 296
Retour à l'académie Julian	p. 299
Comment on devient célèbre	p. 301

## Table des matières

Introduction	p. 2
Note pour l'édition	p. 7
Préambule : Comment je devins peintre	p. 9
Premier séjour : novembre 1887 – juin 1888	p. 14
Deuxième séjour : novembre 1888 – mai 1889	p. 100
Troisième séjour : novembre 1889 – juillet 1890	p. 168
Quatrième séjour : janvier 1891 – avril 1891	p. 235
Épilogue : 1891 – 1894	p. 280
Répertoire des relations de la famille Stoskopf	p. 304
La langue de la correspondance	p. 313
Table des récits issus de <i>Buntes Allerlei...</i>	p. 321
Table des matières	p. 322